

BIBLIOTHÈQUE

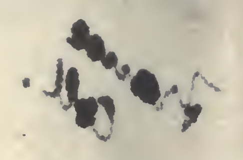
DES MÉMOIRES

PENDANT LE 18[e] SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. F[s]. BARRIÈRE

Vol. 22



TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES SECRETS

SUR LA RUSSIE

PENDANT

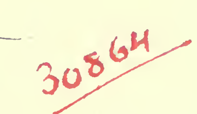
LES RÈGNES DE CATHERINE II ET DE PAUL Ier

PAR C. F. P. MASSON

Major des grenadiers du grand-duc Alexandre

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1859

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES-ÉDITEURS.

La peinture du dix-huitième siècle serait incomplète, si nous la bornions à la France. La vérité du tableau doit gagner à son étendue. La civilisation n'est ni spontanée, ni générale ; il s'en faut de beaucoup : ses progrès successifs gagnent lentement de proche en proche. Il y a, sous ce rapport, des nations plus favorisées que d'autres, comme dans l'ordre des saisons les contrées du Midi reçoivent les faveurs du printemps, quand les fleuves et les pays du Nord sont encore enchaînés sous la glace. L'histoire gagne autant à connaître en quoi les peuples diffèrent de croyances, de gouvernement et de lois, que la géographie à savoir de quelle température, de quelles productions jouissent les parties du globe qu'elle étudie. Si les mœurs de quelques nations sont restées longtemps arriérées, il importe de le constater, sans songer le moins du monde à leur en faire un reproche.

A cet égard, notre conduite envers la France du *dix-huitième siècle* nous met bien à l'aise. Nous n'avons point, dans les livraisons précédentes, fait de molles concessions à la société française. En signalant la direction plus éclairée que les idées prenaient chaque jour, nous n'avons dissimulé ni les dérégle-

ments de la société la plus élevée, ni les fautes des différentes classes, clergé, noblesse et parlement, ni les résultats plus funestes encore produits, pour l'autorité royale, par sa déconsidération sous Louis XV, par son inexpérience et sa faiblesse sous l'infortuné Louis XVI. Si nos éloges ont accueilli les réformes faites et les institutions données par 89, nous n'avons eu que blâme et qu'horreur pour les excès qui suivirent. Notre impartialité, quand il s'agit de la France, nous donne le droit de dire, sans passion aucune, mais aussi sans hésitation, ce qu'était la Russie, par exemple, au temps, où le czar Pierre vint en 1717, assister en France, soit aux opérations financières, soit aux orgies de la régence.

Que la Russie donc, avant que le génie du czar y fit pénétrer les premières clartés, fût encore couverte des ténèbres de l'ignorance, qui en doute? Comme les esprits y étaient grossiers les caractères y restaient farouches. Il n'y faut chercher ni l'intelligence, ni la politesse, ni surtout l'humanité des peuples de l'Occident et du Midi à la même époque. Les écrivains russes en conviennent autant qu'ils pouvaient convenir de quelque chose sous le pouvoir qui proscrivait, dans les idées, le moindre élan d'indépendance. Le même despotisme dans l'autorité, le même abaissement dans les âmes, la même cruauté dans les châtiments, se firent remarquer longtemps après, sous les successeurs du czar. Beaucoup plus près de nous, le règne de Catherine II et celui de son fils Paul Ier en conservaient encore d'ineffaçables empreintes, ainsi que le prouvent les *Mémoires secrets* qu'on va lire (1).

Celui qui les écrivit, le major Masson, fut dix ans au service

(1) L'ouvrage publié l'année dernière à Berlin (1858) sous ce titre : *La Cour de Russie il y a cent ans*, contient, sur les mêmes époques, des allégations d'autant plus graves qu'elles résultent de dépêches diplomatiques.

Quant aux mémoires qui suivent, ils parurent en trois volumes in-8°, à Paris, en 1800, chez Pougens, l'un des libraires les plus sages et les plus instruits du temps. Peut-être les faits pouvaient-ils s'y trouver plus

militaire de la Russie, de 86 à 96. Né en France, à Blamont, mais élevé en Suisse, il s'y nourrit d'idées républicaines, que la révolution française porta bientôt à l'excès. Cependant, d'abord capitaine de dragons, puis major dans un des régiments de la garde russe, il vivait ainsi que son frère aîné, gendre du général Mélissino, dans la plus haute société de Saint-Pétersbourg. Tout semblait lui promettre un brillant avenir, quand, à l'avénement de Paul Ier, son frère et lui, enveloppés dans la même disgrâce, perdirent leurs emplois et furent conduits, sous escorte, à la frontière. Le grand monde dans lequel vivait le major l'avait mis à portée de savoir beaucoup de choses : lui fut-il impossible de se taire sous un gouvernement où la parole et la pensée même étaient contraintes? Son enthousiasme pour une république qu'il ne voyait que de trop loin lui fit-il professer de dangereuses doctrines? on l'ignore : lui-même ne paraît pas connaître les causes de sa terrible mésaventure quand il en raconte les soudains et fâcheux résultats avec une sorte de mystère dans un des chapitres de son ouvrage.

On conçoit que des circonstances aussi fatales n'aient pas été sans influence sur le style dont il écrivit ses Mémoires. On y retrouve toute l'exagération des opinions qu'il professait, et nous ne voudrions pas jurer que son ressentiment n'ait souvent porté loin son indiscrétion. Il n'a dit pourtant, nous le croyons, que ce qu'il a vu et bien su : ses récits, d'ailleurs, sur les règnes de Catherine II et de Paul Ier, ne sont pas tellement en contradiction avec ce qu'on sait du passé qu'on puisse, malgré leur singularité, mettre en doute les révélations du major. A cause de cette singularité même, pour ne pas dire davantage, nous avons cru devoir donner plus d'étendue et de développement que de coutume à l'introduction qui précède l'ouvrage. Le lecteur y entreprend un voyage aussi curieux qu'instructif : il

méthodiquement classés; mais nous n'avons rien voulu changer à l'ordre de leur publication, parce que, tels qu'ils sont, ils peignent mieux l'agitation de l'époque et les vives préoccupations de l'auteur.

faut l'acclimater aux mœurs comme à la glaciale température du pays, et rien de plus favorable à la Russie de 1786 que de montrer ce qu'elle était avant que le génie civilisateur d'un grand homme y eût introduit et préparé de nombreuses améliorations sociales.

INTRODUCTION.

Par une froide matinée d'hiver, sous le climat le plus rigoureux de l'Europe, le comte de Villebois, aide de camp du czar Pierre Ier, reçut de ce prince une mission secrète auprès de l'impératrice. Il partit de Strelna, maison de plaisance sur la baie de Saint-Pétersbourg, se rendant à Cronstadt, où se trouvait Catherine. Pour vaincre la rigueur de la saison, il but plusieurs fois de grands verres d'eau-de-vie sur la route. Cependant, à son arrivée à Cronstadt, les officiers de garde ne remarquèrent en lui rien qui ne fût d'un homme parfaitement calme. Il attendit dans un cabinet fort chaud avant d'entrer chez la czarine, qui dormait encore. Chose étrange! le passage d'un air glacial à une chaleur excessive et l'eau-de-vie qu'il avait bue produisirent en lui une révolution subite. Quand il entra dans la chambre à coucher, les dames qui entouraient le lit de Catherine se retirèrent par discrétion, et il eut l'audace de se porter, sur la personne de la czarine, aux derniers, aux plus complets outrages.

Que croyez-vous qu'il en arriva? que dit, que fit l'empereur? — Ce qu'éprouva Pierre, ce prince d'un naturel si violent, ne fut ni de l'indignation ni de la colère. — « Je le connais, dit-il ; son jugement « n'a pas eu la moindre part à son action. Où est-il? « — En prison. — Qu'y fait-il? — Il dort. — Je « suis sûr qu'à son réveil il ne voudra rien croire « de ce qu'on lui dira... Un exemple est pourtant « nécessaire, quoique cet animal soit innocent! « qu'on le mette pour deux ans à la chaîne. » Aussitôt dit, aussitôt fait sur cette seule sentence. *L'innocent* y resta six mois sans être assujetti à rien de pénible ; puis, au bout de six mois, Pierre lui rendit sa liberté, ses emplois, toute sa confiance, sans que l'empereur, ni Catherine, ni Villebois surtout, comme on peut le croire, aient dit un mot de cette aventure. — Ah ! si fait, si fait : j'ai tort ; car c'est Villebois lui-même qui la raconte, mais plus de cent ans après sa mort, dans les Mémoires secrets qu'on a de lui.

Secrets ! ils ne le furent jamais. Quelques-uns des curieux détails qu'ils renferment avaient suinté, si l'on peut dire, à travers la réserve et la crainte qu'inspira, depuis Pierre le Grand, un pouvoir arbitraire et terrible. Voltaire a probablement connu ces Mémoires; mais en tous cas, il se serait bien gardé d'en parler dans sa Vie du czar. Pour composer cet ouvrage, il s'était fait, sur la manière d'écrire l'histoire, un système à part, qu'avec la plus spirituelle

adresse il prend soin de justifier à ses yeux, puis aux yeux de celui dont il recevait tous les documents.

Cet habile intermédiaire était le comte André Schouvaloff. Homme de beaucoup d'esprit, seigneur plein de savoir et de politesse, courtisan délié, diplomate adroit, il sut conduire à bien les négociations commencées à ce sujet entre les deux plus grandes puissances du temps, l'impératrice de Russie et Voltaire. Le triple goût des voyages, des beaux-arts et des lettres, un long séjour à Paris et le mérite rare de composer avec talent des vers français, entre autres une *Épître à Voltaire*, accréditèrent fort puissamment le comte Schouvaloff à la cour de Ferney. L'impératrice l'y fit précéder et suivre d'une foule de cajoleries et de présents. Ces coquetteries diplomatiques rendirent facile la mission que le comte avait à remplir, mais non pas le sujet que le grand écrivain avait à traiter. Voltaire ne s'en dissimulait pas les écueils : un goût effréné pour les liqueurs fortes, des accès de colère portés jusqu'à la fureur, une grossière insouciance dans les plaisirs des sens, un penchant invincible à la cruauté, faisaient ombre au brillant tableau qu'il entreprenait. Comment donc s'en tirer avec Pierre Ier? Le caractère gâtait le génie, et l'homme rabaissait le héros.

Dans sa correspondance avec le comte Schouvaloff, Voltaire avoue donc qu'il ne montrera le plus souvent dans Pierre Ier que le fondateur, le créa-

teur d'un empire qui n'existait pas avant lui. « Je « ne crois pas, Monsieur, dit-il au comte, qu'il « faille toujours s'étendre sur les détails des « guerres, à moins que ces détails ne servent à ca- « ractériser quelque chose de grand et d'utile. Les « anecdotes de la vie privée ne me paraissent mé- « riter l'attention qu'autant qu'elles font connaître « les mœurs générales. On peut encore parler de « quelques faiblesses d'un grand homme, surtout « quand il s'en est corrigé. Par exemple l'emporte- « ment du czar avec le général Lefort peut être « rapporté, parce qu'il peut servir d'un bel exemple; « cependant si vous jugez que cette anecdote doive « être supprimée, je la sacrifierai très-aisément. » Il ajoute au bas de la lettre : « *Nota.* Il paraît im- « portant de ne point intituler cet ouvrage, *Vie ou* « *histoire de Pierre* Ier ; un tel titre engage néces- « sairement l'écrivain à ne rien supprimer. Il est « forcé alors de dire *des vérités odieuses*, et s'il ne « les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur « à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre « pour titre, ainsi que pour sujet : *La Russie sous* « *Pierre* Ier. Une telle annonce, continue-t-il, écarte « de la vie du czar toutes les anecdotes *privées qui* « *pourraient diminuer sa gloire*, et n'admet que « celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a « commencées et qu'on a continuées depuis lui. » (*Lettre de Voltaire au comte Schouvaloff*, 7 *août* 1757.)

L'illustre écrivain désespérait-il d'amener la cour impériale à goûter ce nouveau genre historique? Elle y pouvait, je crois, condescendre, sans de trop grands inconvénients. Cependant Voltaire redouble d'empressements obséquieux dans une lettre du 11 août suivant, à M. le comte Schouvaloff, et toujours au sujet du czar Pierre. « L'histoire de ce « grand homme, dit-il, doit être écrite d'une ma- « nière intéressante. C'est à quoi je consacrerai « tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la « plus grande exactitude *tout ce que la vérité et la « bienséance exigent.* » On ne voit pas que ni Tacite ni Suétone se soient fort occupés de cet accord inattendu, mais significatif, entre la bienséance et la vérité. Qu'entendait Voltaire par ces mots? On put avoir l'air de s'y méprendre à Saint-Pétersbourg, mais Paris ne s'y trompa point.

Au moment où la Vie du czar y parut, Grimm, qui vivait pourtant sous la toute-puissance de Voltaire, comme toute la littérature en France à cette époque, jugea l'ouvrage avec sagacité dans sa correspondance. « M. de Voltaire, dit-il, établit pour règle qu'il ne faut point écrire la vie privée des grands hommes. *Ce n'est point à un étranger,* dit-il en parlant du czar, *à dévoiler les secrets de son cabinet, de son lit et de sa table.* » Si les idées de M. de Voltaire sont vraies sur ce point, remarque Grimm, il faut que mon vieux Plutarque ne soit bon qu'à jeter au feu. Sans doute, les détails particuliers ne

doivent faire oublier ni les faits importants ni les actions brillantes du héros; mais aux yeux d'un philosophe ils n'ont pas moins d'intérêt. Les dérober, c'est non-seulement faire un larcin à la vérité, mais c'est appauvrir son tableau, c'est ôter le génie au héros et à son historien en même temps; et j'ose le dire, continue Grimm, c'est en quoi M. de Voltaire a parfaitement réussi. » La remarque est bien sévère : est-elle fondée ?

Pour nous en assurer, comparons, sur plusieurs faits, trois documents importants : d'abord le Journal de Pierre le Grand lui-même, depuis 1698 jusqu'à l'année 1714, Journal plus curieux que connu, *imprimé cependant sur l'original* russe, *qui existe manuscrit aux Archives, corrigé de la main de S. M. impériale;* en second lieu l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, comme l'intitula Voltaire; puis les *Mémoires secrets de Villebois.* — Que prendrons-nous d'abord pour terme de comparaison? La révolte et le châtiment des Strélitz au début du règne. A ce sujet, que lit-on dans le Journal de Pierre Ier, qui voyageait alors? « L'em-
« pereur (c'est de lui-même qu'il parle à la troi-
« sième personne), l'empereur apprit, à peu de
« distance de Cracovie, que le général Gordon
« avait défait les Strélitz révoltés, qu'il les avait
« fait *mettre aux arrêts* en différents endroits, et
« que l'on commençait à leur faire subir la ques-
« tion » (page 2); puis on lit, page 4 : « S. M.

« continua son chemin vers Moscou. Lorsqu'elle « y fut arrivée, *on y fit le procès* pendant six se- « maines aux Strélitz rebelles, dont *quelques-uns* « subirent le dernier supplice et les autres furent « envoyés en Sibérie. » Ce récit est sommaire : j'ai lieu de croire que la justice le fut aussi.

Voltaire n'est pas beaucoup plus explicite, pas beaucoup plus exact; mais il est ingénieux à trouver un motif aux rigueurs qu'on déploya. « Si leur « crime était grand, dit-il, le châtiment le fut aussi. « Leurs chefs, plusieurs officiers et quelques prê- « tres furent condamnés à mort; quelques-uns fu- « rent roués; deux femmes enterrées vives. On « pendit autour des murailles de la ville et on fit « périr dans d'autres supplices *deux mille Strélitz* : « leurs corps restèrent *deux jours* exposés sur les « grands chemins. » Quant à ceux qu'on exila avec leurs femmes et leurs enfants en Sibérie ou dans le royaume d'Azof, leur punition, selon Voltaire, fut utile à l'Etat, parce qu'*ils défrichèrent des terres incultes;* et, quant à ceux qu'on frappa de mort, peut-être eût-on mieux fait, dit-il, de les faire travailler aux ouvrages publics, *la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup ;* « mais le czar, continue-t-il, « crut devoir étonner et subjuguer pour jamais « l'esprit de la nation par l'appareil et par la « multitude des supplices. »

Terrible fut l'appareil et nombreux furent les supplices, car à travers les réticences intéressées

et les hypocrites atténuations de Voltaire, il faut arriver à la vérité. La voici telle qu'elle sort des dépositions de Villebois sur les Strélitz : « On les assembla « au nombre de sept mille dans un lieu environné « de palissades, où on leur lut la sentence qui con« damnait deux mille d'entre eux à être pendus « (*ce sont ceux dont parle Voltaire*), et les *cinq* « *mille autres* à être décapités (*de ceux-là il n'en* « *dit mot*). Les exécutions des sept mille hom« mes, continue Villebois, se firent en un seul « jour. On les faisait sortir dix par dix de l'enceinte « palissadée dont on vient de parler, dans une « plaine où l'on avait dressé un nombre de gibets « suffisant pour y pendre deux mille hommes. « Ceux-ci y furent attachés par dizaines, en pré« sence du czar, qui les comptait, et de tous les sei« gneurs de la cour, qu'il avait mandés auprès de « lui afin qu'ils fussent témoins de cette exécution « pour laquelle il voulut en outre se servir des « soldats de sa garde.

« Après l'exécution de ces deux mille Strélitz, « on procéda à celle des cinq mille qui devaient « être décapités. Ils furent, de même que leurs ca« marades, tirés dix à dix de l'enceinte où ils étaient « enfermés, et de là conduits dans la prairie, où, « vis-à-vis les gibets, on avait disposé des pou« trelles en assez grand nombre pour servir de « billots à ces cinq mille coupables. A mesure « qu'ils arrivaient on les faisait arranger, coucher

« de leur long et poser par cinquantaines le col
« sur les billots, après quoi l'on décapitait toute
« la file. Le czar ne se contenta pas de se servir,
« pour ces exécutions, des seuls soldats de sa garde.
« Armé lui-même d'une hache, il commença par
« couper de sa propre main la tête d'une centaine
« de ces malheureux; après quoi, ayant fait dis-
« tribuer des haches à tous les princes, seigneurs
« et officiers de sa suite, il leur ordonna de suivre
« son exemple : nul ne fut assez osé pour lui déso-
« béir. Ces milliers de têtes furent transportées en
« ville dans des tombereaux, et fichées sur des pieux
« de fer scellés dans les créneaux des murailles de
« Moscou, où *elles restèrent exposées pendant toute*
« *la durée du règne de ce prince.* »

En retranchant beaucoup de noms cités par Villebois, en lui laissant, comme on peut croire, la responsabilité des circonstances citées, aggravées d'ailleurs par l'Esvêque (*Histoire de Russie*), nous remarquerons que de tous les grands, de tous les officiers à la suite du czar deux seulement, le Génevois Lefort et l'Allemand Blumberg, refusèrent de prendre part aux exécutions. Ils donnèrent pour excuse *les usages* de leur nation. — Voilà, Dieu merci! la plus cruelle révélation que l'histoire de Pierre Ier eût à nous faire; encore faut-il remarquer que la Russie sortait à peine alors de la barbarie. On ne trouve plus trace de ces impitoyables exécutions que de loin en loin, comme des coups de ton-

nerre isolés qui grondent encore après un violent orage. Le reste, petites pièces après la grande, intrigues galantes qui succèdent aux coups d'État, détails piquants et neufs, j'ai presque dit naïfs, sur des faits devinés jusqu'à présent plutôt qu'aperçus. Et qui figure surtout dans les révélations qu'on va lire? Catherine Ire, que la guerre livre esclave au général Chéréméteff, que l'amour donne pour maîtresse à Menschikoff, et que Pierre, surpris de sa beauté, charmé de son esprit, touché de son dévouement, élève au rang d'impératrice.

Quels chemins la conduisirent au trône, et que d'échelons eut-elle à monter? « Le général Chéréméteff, disent les écrits du temps, céda Catherine à Menschikoff, et peu de jours après son entrée dans la maison, on ne reconnaissait plus lequel des deux était l'esclave ou le maître. Les choses en étaient en ces termes lorsque le czar partit en poste de Saint-Pétersbourg (qui se nommait alors Neuhaus) pour se rendre en Pologne. Arrivé en Livonie, il descendit chez son favori Menschikoff. Ayant remarqué Catherine au nombre des esclaves qui servaient à table, il s'informa d'où elle était et comment il en avait fait l'acquisition. Après s'être entretenu fort confidentiellement avec son favori, qui ne lui répondit que par un signe de tête, il regarda beaucoup Catherine, la questionna, lui trouva de l'esprit, et termina son badinage avec elle en disant qu'il fallait, lorsqu'il irait se coucher, qu'elle

portât le flambeau dans sa chambre. C'était un arrêt sans appel, et la belle, avec le consentement de son maître, passa la nuit dans la chambre du czar. »

Le czar parti, Catherine, femme outragée, maîtresse trahie, reprocha vivement à Menschikoff de *l'avoir ainsi livrée.* Ces reproches étaient-ils sincères? Menschikoff le crut. Son amour-propre le lui persuada plus encore peut-être que son amour. Quel homme, en pareille occasion, ne serait dupe de celle qu'il aime, surtout s'il n'en est plus aimé! Menschikoff sentit redoubler sa passion. Rien ne se fit plus dans sa maison et, bien plus, dans l'armée que de l'avis, avec l'assentiment de Catherine.

Il la consultait un peu moins, sans doute, sur l'administration de la province. Les intolérables exactions de Menschikoff y soulevaient de tous côtés des plaintes. L'empereur revint pour y mettre un terme. Peut-être se chargea-t-il, selon son usage, d'infliger lui-même quelques corrections à son favori, ce qui ne l'empêcha point de prendre chez lui ses repas. Catherine affecta de n'y point paraître. Un soir au souper: « Qu'est-elle devenue? dit le czar. « Pourquoi ne la voit-on pas? » Elle vint, parée de ses grâces naturelles, car elle en avait dans toutes ses actions; elle vint, mais l'embarras se peignait dans tous ses traits, Menschikoff était troublé, le czar était ému : embarras, trouble, émotion d'un moment, sensibles toutefois aux regards de ceux qui se trouvaient présents.

Les Russes commencent et finissent ordinairement leur repas, disent les *Mémoires secrets*, par un verre de liqueur qu'on leur présente sur une assiette, avant et après le repas. Catherine s'approcha avec une soucoupe sur laquelle il y avait plusieurs petits verres. Le czar la considéra longtemps et lui dit : « Catherine, à ce qu'il me paraît, nous ne « sommes plus en aussi bons termes qu'à mon « premier voyage, mais je compte bien que nous « ferons notre paix ce soir ; » et, se tournant vers Menschikoff, il ajouta : « Je l'emmène. » Et le czar la prit par-dessous le bras pour la conduire dans la maison qu'il habitait.

Ici, pour ce qui va suivre, on a besoin de se rappeler l'extrême économie du czar Pierre dans ses *dépenses de luxe et de galanterie,* la vie des camps, les habitudes soldatesques et les mœurs de la Russie avant les immenses progrès qu'elle a faits depuis le czar et par lui. C'est le contraste entre le personnage et les paroles, entre le présent et l'avenir, qui fait surtout le piquant du récit qui suit : « Le lende« main, le surlendemain, le czar ne dit pas un « mot d'elle à Menschikoff. Le troisième jour, au « moment où le favori s'en allait, Pierre lui dit « brusquement, comme s'il était frappé d'une ré« flexion subite : Écoute, je garde Catherine; « elle me plaît, il faut que tu me la cèdes. » Menschikoff donna son consentement en s'inclinant profondément, et, comme il se retirait, le czar le

rappela et lui dit : « Tu ne songes pas sans doute « que cette pauvre femme est presque nue ; ne « manque pas de lui envoyer au plus tôt de quoi « s'habiller... J'entends qu'elle soit convenable- « ment *nippée.* » Quelle scène ! Ne dirait-on pas (qu'on me pardonne la remarque), ne dirait-on pas d'un sergent aux gardes en *permission de dix heures* avec une jeune fille, sous Louis XV ? Mais le sergent aux gardes sera Pierre le Grand, le vainqueur de Pultawa, le civilisateur d'un peuple immense ! Mais la jeune fille, par son entreprenante intelligence, sauvera plus tard l'empereur et l'armée russe aux bords du Pruth !

Menschikoff comprit le sens des paroles du czar, et peut-être y vit-il plus qu'elles ne signifiaient. Par deux esclaves qui servaient d'ordinaire Catherine, il lui renvoya ses effets dans un coffret qu'elle ouvrit devant l'empereur. « Qu'est ceci ? dit-elle en y « apercevant un écrin ; on s'est trompé, cet objet-là « n'est pas à moi. » Puis elle ouvrit l'écrin qui renfermait une fort belle bague et pour cent mille francs de pierreries environ. Elle regarda fixement le czar et lui dit : « Est-ce un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître ? S'il vient de Menschikoff, il congédie magnifiquement ses esclaves. » Il lui échappa alors quelques larmes, et elle demeura un moment interdite. Mais levant les yeux sur le czar, qui la regardait attentivement : « Vous ne me dites « mot ? lui dit-elle, j'attends votre réponse. »

« Le czar la considérait toujours sans lui rien répondre. Elle examina encore les diamants, et poursuivant son discours elle dit : « Si cela vient de « mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, « je lui renvoie ses présents » ; et montrant une petite bague de peu de valeur : « Je ne garde « que celle-là, qui est plus que suffisante pour me « faire souvenir des bontés qu'il a eues pour moi ; « mais si ce cadeau est du nouveau maître, je le « lui rends ; je n'en veux pas à ses richesses, j'am-« bitionne de lui quelque chose de plus précieux ! » et en même temps, elle fondit en larmes et se trouva mal au point qu'on fut obligé de lui donner de l'eau de la reine de Hongrie.

Arrêtons-nous à considérer un moment ici la distance qu'établissent, entre deux des trois personnages, des caractères opposés et sans doute aussi deux natures différentes. De Menschikoff, du maître, de l'amant, de l'homme, que reste-t-il en présence du czar? Nous venons de le voir : le courtisan. Sans hésiter un seul instant, droits, sentiments, respect de soi-même, il sacrifie tout à sa fortune. Que la conduite de Catherine est à la fois plus adroite et plus noble ! En précédant, en éclairant le czar dans son appartement, elle cède aux nécessités du sort : sa résignation même est touchante. Elle se plaint ensuite au favori qui l'a livrée ; elle s'éloigne du souverain qui veut la revoir. Lui fait-on des cadeaux, son désintéressement égale sa présence d'es-

prit; mais dès que la femme peut se montrer après l'esclave, elle reprend avec délicatesse la dignité qui sied à son sexe, et laisse apercevoir des sentiments bien au-dessus de son état. Menschikoff, qui avait trahi son amour, resta pour jamais, et c'était justice, réduit aux richesses, aux décorations, aux titres, aux grands emplois. Quant à Catherine, le sort le plus brillant, la plus haute considération l'attendaient.

Un incomparable mérite acheva ce qu'avait commencé sa beauté. Aussi, dans son livre sur *les femmes*, M. le vicomte de Ségur a-t-il dit de Catherine : « Elle avait un esprit supérieur et de plus une rare « pénétration. Dans les affaires les plus graves, son « génie pliant et adroit lui suggérait des expé- « dients et des solutions que l'habitude des combi- « naisons n'avait pas fournis aux plus habiles mi- « nistres du czar. *Elle aplanissait des difficultés* qui « jetaient le conseil dans de fâcheux embarras. » Puis M. de Ségur ajoute avec grâce, mais dans le style recherché de son temps : « L'esprit éclairé par « l'amour semble puiser dans ses feux des lumières « que le vulgaire des hommes ne connaît pas. »

Celui des hommes que l'amour, je ne dis pas *éclaira*, mais changea le plus, précisément à cette époque, ce fut le czar Pierre. Il avait eu jusqu'alors bien plus de sens que de tendresse. Sa puissante nature recherchait la débauche et supportait l'orgie. Il achetait l'amour, et, quoiqu'il le payât

bon marché (un demi-louis), cet article de sa dépense s'élevait haut chaque année. Le plus souvent ses conquêtes improvisées ne lui faisaient pas plus de profit que d'honneur. Ses manières étaient cavalières même avec les femmes de la plus haute distinction. On pense bien qu'ainsi fait, il n'avait jamais connu la discrétion ni la constance. Catherine lui en révéla tout à coup le charme; elle fut sa première et très-probablement sa seule passion. Il se plut pendant longtemps à l'entourer de mystère; et pour Catherine, ce *farouche Hippolyte*, métamorphosé tout à coup en amant timide, ne parlait d'elle à pas un de ses confidents intimes, et ne la voyait « qu'à « la dérobée, quoiqu'il ne laissât passer aucun jour « ou plutôt aucune nuit sans l'aller voir. »

Avec ce qu'on sait du czar, de son redoutable caractère, de sa rudesse sauvage, de sa sensualité grossière, on est plus touché de son amour subit, mystérieux, profond, qu'on n'en serait touché dans tout autre; et quand longtemps après, comme nous le verrons dans la suite de ce récit, il est trahi par Catherine, trahi par l'imprudence, l'aveuglement, l'audace de la passion la plus folle et la plus coupable, on se sent pris d'intérêt en songeant à Pierre, et pris d'intérêt, moins pour l'empereur, le guerrier, le conquérant, le héros, le civilisateur, que pour l'homme longtemps heureux dans son insensibilité même, qui, tout à coup surpris, attendri, transformé par un amour sincère, avait donné pour jamais à

Catherine ce cœur qu'il ignorait lui-même avant elle, et qu'elle rejeta plus tard, qu'elle brisa pour en aimer un autre!

L'apprentissage en amour était nouveau pour lui, qui cependant en avait fait tant d'autres. Souverain d'une contrée qui n'avait rien des arts, rien des industries de l'Europe, il fut, pour apprendre lui-même et pour apprendre aux autres, constructeur dans ses chantiers, matelot sur ses escadres, ingénieur dans ses forteresses : son armée n'eut pas de soldat plus soumis, ni d'officier plus brave que lui. Il ne parvint aux emplois, à part celui de czar, que successivement et de grade en grade. Après la prise de Dorpat, ses généraux assemblés le prièrent d'accepter, comme récompense militaire, son grand cordon de Saint-André; après la victoire navale qu'il remporta, de sa personne, sur la flotte suédoise, auprès de l'île d'Aland, il présenta fort humblement requête pour obtenir le rang de vice-amiral; on le refusa d'autant moins qu'il ne dut rien à la faveur. Ses voyages ajoutèrent à ses connaissances, mais il y portait déjà, sur tout ce qui touche au gouvernement, un jugement sûr et des idées arrêtées. On a beaucoup cité une parole de lui, pendant son voyage en France : on n'en a pas assez remarqué d'autres. A la Sorbonne, son éloge de Richelieu ne fut qu'une politesse; puis quand à la Sorbonne un moment après, on lui parla de réunir enfin les deux communions grecque et latine, il

fut poli encore, mais il éluda. Faire cesser toute dissidence entre les deux cultes, c'était soumettre au pape la religion grecque. Le czar voulut en rester le seul chef en Russie. Dans quelle intention? Ce qui s'est passé de nos jours permet de le présumer. Pierre connaissait le zèle ardent, le pieux enthousiasme de ses coreligionnaires, soit dans ses États, soit ailleurs, et les grands hommes ont la vue longue.

Ses vues profondes, ses vastes projets ne furent bien connus qu'après lui.—Pierre touchait à ses derniers moments. Des plaisirs hasardeux, une médecine ignorante, une intempérance insurmontable avaient précipité sa fin. Autour de son lit funèbre s'agitaient des passions ardentes et des ambitions contraires; mais la plus vigoureuse constitution luttait encore en lui contre la mort. La douleur cependant lui arrachait parfois des cris aigus. « On voit en moi, « s'écria-t-il (je cite ses paroles), on voit en moi « combien l'homme est un animal misérable. » Tout à coup, dans un moment plus calme : « Du « papier! de l'encre! » Il veut écrire ses dernières volontés; mais sa main trace des caractères indéchiffrables. On ne put lire que ces mots : *Remettez tout*... On pensa bien qu'il s'agissait du pouvoir; mais à qui le remettre? A l'impératrice, à Catherine, qu'il semblait avoir désignée en la couronnant. Suivant une autre version, cependant, les mots inexactement tracés étaient ceux-ci : *Rendez tout à*... S'il s'agissait d'une restitution, elle ne pouvait re-

garder Catherine et concernait le fils du malheureux czarowitz Alexis, dont tout le monde sait la tragique histoire. Quel parti prendre? que faire? Menschikoff, qui commandait les forces militaires, trancha la difficulté : il proclama Catherine. Elle régna.

Mais puisque Pierre le Grand avait réglé que l'empereur régnant désignerait son successeur, et qu'il semblait avoir désigné Catherine en la couronnant; puisqu'il avait existé, même en sa faveur, un testament déposé aux archives du sénat, quelle circonstance put mettre en doute la volonté du czar? Cette circonstance, je la dirai bientôt; seulement, je crois devoir, avant tout, rassembler des particularités curieuses à mon sens, qu'on ne trouverait pas toujours dans l'histoire, qu'on ne trouverait pas surtout dans Voltaire, et qui peignent d'une manière attachante et vraie Pierre le Grand, son caractère, ses habitudes, les mœurs de son temps et de sa nation. Dans cette tâche quelques souvenirs intéressants me viendront en aide. — Quand, après avoir vu l'Angleterre, Pierre le Grand quitta Londres, il mit brusquement dans les mains du lord-maire, un beau diamant sans monture, dans un morceau de gros papier bleu. A votre avis que représentaient ce diamant, ce papier, ce singulier cadeau du czar? Ce diamant, c'était son génie enveloppé dans ses manières.

Si l'on remonte aux plus jeunes années de Pierre, on trouvera des fables contre lesquelles on fera bien

de se tenir en garde. Comment croire, par exemple, à la formation de deux compagnies d'enfants dans lesquelles il aurait servi comme soldat et comme tambour? On aura trouvé piquant de prétendre que, de cette milice enfantine, était sortie plus tard la destruction des redoutables Strélitz. Pierre aimait de bonne heure les jeux guerriers; il paraît seulement qu'il redoutait l'eau, même au point d'hésiter à passer sur un pont. Sa volonté triompha de cette crainte comme de beaucoup d'autres. La rencontre d'une vieille chaloupe échouée, submergée au bord d'un fleuve, éveilla subitement son goût pour la marine. Il ne possédait pas encore un seul vaisseau, que déjà, par pressentiment de sa grandeur, il avait nommé Le Fort *amiral*. Qui ne connaît le dur apprentissage que fit le czar dans les chantiers de Saardam? On sait moins que le charpentier Pierre, qui maniait la hache et la scie en Hollande, voulut s'y exercer à tenir dans ses doigts les instruments bien plus délicats de la chirurgie. « Un jour, dit Leclerc, qu'il contemplait, dans le « cabinet anatomique de Boërhaave, un cadavre « préparé et humecté d'essence de térébenthine, « l'odeur forte ou l'horreur du spectacle causa quel- « ques nausées aux seigneurs de sa suite. Le czar, « voulant qu'ils apprissent à vaincre cette aversion, « les força de mordre les muscles qui leur inspi- « raient tant de dégoût. »

Voilà l'homme, voilà le prince, incapable en

quoi que ce soit de modération, et donnant, à des intentions souvent louables, un caractère de violence qui leur nuisait.

De retour dans sa capitale et levé tous les jours à quatre heures du matin, il était à six heures au sénat, et semblait avoir prononcé, contre ceux qu'honorait sa confiance, cette sentence terrible : « Tu ne dormiras plus! » Bien différent de ses successeurs, Pierre poussait l'économie jusqu'à l'avarice. A la façon dont il s'y prenait, la galanterie lui coûtait peu d'argent et moins de temps encore. Sa table malheureusement en exigeait davantage. Cependant, jamais de galas, comme on disait alors, jamais de repas splendides. Il dînait en pique-nique à un ducat (11 fr.) par tête avec ses ministres, ses généraux, ses favoris. L'ivrognerie n'étant pas alors un vice en Russie, ses pressantes paroles excitaient à boire tous ceux dont il voulait surprendre les secrets; et comme il conservait alors tout son sang-froid, malheur à qui laissait échapper dans l'ivresse des mots payés souvent bien cher!

Que de coutumes de ce temps paraîtraient, de nos jours, étranges en France et probablement même en Russie! Ce sont des études dont la singularité fait l'intérêt. Comme en Perse donc, comme dans les États demi-barbares et soumis au pouvoir absolu, l'homme qui se trouvait le premier sous les yeux, sous la main de Pierre le Grand, devait exécuter à l'instant même ses volontés. « L'usage

« était en Russie, dit un écrivain qui vécut sept « ans sous Catherine II, à Saint-Pétersbourg; l'usage « était que les paysans enrôlés fussent donnés aux « officiers pour leur service personnel : on les « nomme *dentchiks*. Les dentchiks du souverain « sont de jeunes officiers. Ceux de Pierre Ier se trou- « vaient tantôt élevés, par les fonctions dont il les « chargeait, au rang de gentilshommes de la cham- « bre, de chambellans, et tantôt rabaissés à celui « de laquais ou de coureurs. Il les faisait monter der- « rière sa carriole (car il n'allait jamais en carrosse); « il leur donnait tous les ordres qui lui passaient « par la tête ; il les forçait à lui servir d'oreiller. Dans « ses voyages, il n'avait d'autre lit que de la paille. « Partout où il se trouvait, il fallait qu'il dormît « une heure après son dîner ; le pont d'un vaisseau, « le plancher d'une cabane était son lit. Le dent- « chik était alors obligé de se coucher le premier, « de prêter à son maître, pour oreiller, son ventre « ou son estomac, de rester sans mouvement, de « ne pas faire le moindre bruit, d'être responsable « du besoin irrésistible de tousser ou d'éternuer; « car le réveil du czar était terrible quand il n'était « pas spontané. Des coups de canne, de poing, de « pied, punissaient le malheureux qui avait trou- « blé son sommeil. Brutal dans sa colère, familier « quand elle était apaisée, il traitait en ami celui « qu'il venait de punir. » (*Histoire de Russie*, par Lévesque, tome V, page 150.)

Un jour l'ambassadeur de Prusse, qui lui avait demandé une audience, le trouva sur un vaisseau, au haut d'un mât, arrangeant des cordages, et l'empereur lui dit : *Montez!* — Il ignorait, ou plutôt il feignait d'ignorer les usages, pour éviter de s'y plier. Sa brusquerie n'était souvent qu'adresse, et sous sa rudesse apparente, se cachait un discernement très-exercé. Pierre sut qu'un auteur anglais l'avait comparé à Louis XIV. « Il fut bien plus grand que « moi, dit modestement le czar. Je l'emporte sur « lui en un seul point : c'est que j'ai pu réduire « mon clergé à l'obéissance, et qu'il s'est laissé « dominer par le sien. » Pierre avait raison quant à son clergé. Il affranchit pour jamais l'autorité souveraine des humiliations que lui faisait subir anciennement le patriarche. — Et quelles étaient, avant lui, ces humiliations? — Officier anglais au service de Pierre le Grand, Henri Bruce nous l'apprend dans ses Mémoires : « A la procession du « dimanche des Rameaux, dit-il, le patriarche al- « lait, monté sur un âne que les czars conduisaient « à pied par la bride, depuis Moscou jusqu'au cou- « vent de Jérusalem, éloigné de plusieurs verstes. « Arrivé là, le monarque recevait du prêtre une « bourse de mille roubles pour le payer de la peine « qu'il avait prise. » Pierre épargna cette dépense de mille roubles au patriarche, en s'attribuant à lui-même la suprématie religieuse, si longtemps exercée par le sacerdoce.

Il voulait être le maître dans ses États : il le fut. Mais il voulait, de plus, étendre sa domination en tout sens. Rien de ce qui se passait en Europe n'échappait à ses regards ambitieux. La Porte ottomane excitait surtout son attention. Il s'était fait depuis longtemps des partisans dans plusieurs dépendances de la Turquie. Agent principal de ses intrigues, un évêque de Jérusalem avait dit qu'une prophétie trouvée sur la tombe de Constantin promettait à des peuples roux, les territoires occupés par les Turcs en Europe. Des émissaires parcouraient en secret la Valachie et la Moldavie, excitant partout les Roumains et les Grecs à la révolte. Une rupture était inévitable. Pierre allait ouvrir cette campagne qui lui fut si fatale aux bords du Pruth. Qui n'en a lu les détails dans Voltaire? Mais ces détails y sont souvent fort complaisamment altérés. A n'entendre que le grand écrivain, Pierre et Catherine, dans leur détresse, n'envoyèrent au grand vizir, pour sauver l'armée russe cernée de toutes parts, et sans vivres, que les *présents d'usage dans les cours d'Orient*. D'autres témoignages sont plus sincères : qu'y lit-on?

« Catherine entra résolûment dans la tente du czar, et lui représenta qu'on pouvait obtenir un traité favorable en corrompant à force de présents le kaïmakan et le grand vizir. » — « Catherine, l'expé-
« dient est merveilleux, répondit l'empereur, mais
« où trouver l'argent qu'il nous faudra jeter à la

« tête de ces deux dignitaires, car ils ne se paye-
« ront pas de nos promesses. — Où, dites-vous?
« Ici même. J'ai mes pierreries, et avant le retour
« de notre envoyé j'aurai jusqu'au dernier sou qui
« est dans le camp. » Ceci dit, Pierre passe au quartier général de Chérémétef, Catherine monte à cheval et parcourt les rangs en adressant familièrement la parole à chacun. « Mes amis, disait-elle,
« nous sommes ici dans une conjoncture où nous
« ne pouvons sauver notre liberté qu'en perdant
« la vie ou en nous faisant un pont d'or. Si nous
« mourons en nous défendant, notre or et nos bi-
« joux nous deviennent inutiles. Employons-les à
« séduire nos ennemis. J'y ai déjà sacrifié une
« partie de mes pierreries et de mon argent. Ce
« n'est pas assez. Il faut que chacun se cotise. —
« Qu'as-tu à me donner? disait-elle à chaque officier.
« Livre-le-moi présentement. Si nous sortons sains
« et saufs d'ici, tu le retrouveras au centuple, et
« je te recommanderai au czar notre père. » Tout le monde, jusqu'au simple soldat, charmé de ses grâces, de sa fermeté et de son bon sens, lui apporta ce qu'il possédait, et l'émissaire qu'elle avait député secrètement au kaïmakan revint annoncer qu'on pouvait envoyer au grand vizir un commissaire chargé de traiter de la paix. »

Tout l'honneur en revint à Catherine. Elle sauva l'armée; elle sauva l'empereur et sa gloire! Si le service était immense, la rémunération fut magni-

fique. Catherine n'y eût osé prétendre. « Pierre la « fit reconnaître à la face de l'univers impéra- « trice de toutes les Russies, obligeant ses sujets « à lui prêter serment de fidélité en qualité de « leur souveraine et d'autocratrice au cas où lui « Pierre Ier viendrait à décéder avant elle. » Il institua en son honneur *l'Ordre de Sainte-Catherine*, qui ne peut être porté que par les femmes, puis il la couronna lui-même, en grande pompe, à Saint-Pétersbourg. Ajoutons, pour dire jusqu'aux moindres choses, que l'habit porté ce jour-là par le czar fut le seul habit de parure qu'il eut dans sa vie : Catherine l'avait brodé de ses mains, et c'est de cet habit qu'est encore revêtue la représentation du czar qu'on voit au palais Tsarsko-Selo.

L'acte qui donna la couronne à Catherine contient ces paroles mémorables : « Elle nous a été « d'un très-grand secours dans tous les dangers, « et particulièrement à la bataille du Pruth, où « notre armée était réduite à 22,000 hommes. » L'ancienne esclave de Menschikoff sauvant toute une armée sous les yeux de son souverain, qui le reconnaît et qui l'épouse, quel service! Mais aussi quelle récompense! Pierre ne mit point de bornes à ses bienfaits. Comment Catherine oublia-t-elle ce qu'elle lui devait à son tour de reconnaissance? Comment oublia-t-elle ce qu'elle avait fait pour lui? Comment, épouse, mère, impératrice, oublia-t-elle ce qu'elle se devait à elle-même à tant de titres? —

Ah! la passion dans le cœur d'une femme qui n'a pour appui, pour refuge ni la piété ni la vertu!

Il y avait à la cour de Russie un chambellan nommé Mœns de la Croix, qui était d'origine française. Malheureusement, il attira les regards de Catherine. Il eût attiré ceux de bien d'autres! « Mœns de la Croix, disent les *Mémoires du temps*, « était assurément un des hommes les plus beaux « et les mieux faits; il apportait, outre sa beauté, « un charme irrésistible dans toutes ses actions. » Comment y eût résisté Catherine, qui le voyait tous les jours? Elle avait pour dame d'honneur la sœur de Mœns de la Croix, qui favorisa leur tendresse. Elle éclatait imprudemment à tous les yeux. « Moi « qui ne savais rien de cette intrigue, dit un con-« temporain, non-seulement je m'en aperçus en « voyant ensemble la czarine et son chambellan, « mais je ne conservai pas le moindre doute. Ce-« pendant je ne les vis qu'en public, un jour où « la cour était nombreuse. » Ce qui frappait à ce point les indifférents pouvait-il échapper aux regards de Pierre? Il ne s'en fia point à des indices. Un écrivain dit *que le czar voulut avoir personnellement une conviction, et qu'il fut convaincu.* On a peine à le croire. Comment la violence de son caractère ne lui eût-elle pas fait justice à l'instant même! — Il assembla des juges qu'il présida. Peut-être ses emportements allaient-ils révéler publiquement son injure : Mœns de la Croix le pré-

vint : il donna plus à Catherine que sa vie, il lui donna son honneur en s'accusant de dilapidations. Les juges, qui le comprirent, saisirent avidement ce prétexte, et l'honnête criminel fut condamné à perdre la tête.

Mœns, qui devait à l'impératrice deux souvenirs d'intime tendresse, voulut encore éloigner d'elle tout danger. Que lui suggéra son amour?—Il était luthérien, et demanda un ministre de sa communion; sous la foi de ce sentiment religieux qui lie si puissamment les hommes au moment suprême, il lui remit une montre dont le double fond cachait, dit-on, son nom enlacé à celui de la czarine. Ce n'est pas tout! sur l'échafaud on le vit s'approcher de l'exécuteur et lui parler une minute à l'oreille. « Il lui demande à mourir d'un seul coup, » disait la foule. C'était bien plus qu'il demandait! « Dans « la doublure de mon habit, disait-il tout bas au « bourreau, est un portrait garni de gros dia- « mants : ils sont à toi, pourvu que tu brûles l'i- « mage. » Et cet homme, qui peut-être n'avait jamais vu sa souveraine, exécuta le dernier vœu de son amant.

Pierre voulait d'abord qu'il en fût de Catherine comme du malheureux chambellan : il eût renouvelé la sanglante tragédie d'Anne de Boulen. Le prince Repnine parvint à l'en détourner; mais il fut sur le point de se venger de la mère sur les deux filles qu'il avait d'elle. Voici la scène qu'a racontée

une jeune Française attachée au service des deux princesses : « Le czar, revenant un soir de la forteresse de Saint-Pétersbourg, où l'on travaillait au procès du sieur Mœns de la Croix, entra inopinément et sans suite dans la chambre où ces deux jeunes princesses s'occupaient à des ouvrages de leur sexe avec plusieurs jeunes filles placées près d'elles pour leur éducation et leur amusement. Il avait l'air si terrible, si menaçant et si hors de lui, que tout le monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il était pâle comme la mort, et avait les yeux étincelants et égarés. Son visage et tout son corps étaient agités de tremblements convulsifs. »

Il se promena plusieurs minutes dans la chambre, sans dire mot à personne, et en jetant des regards affreux sur ses filles, qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, aussi bien que le reste de la compagnie, dans une autre chambre. L'empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portait ordinairement à son côté, il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces si affreuses, que la petite demoiselle française, qui seule n'avait encore pu s'esquiver, ne sachant où se mettre, se cacha sous la table, où elle resta jusqu'à ce qu'il fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle il ne fit que frapper des pieds et des poings,

jeter par terre son chapeau et tout ce qui se rencontrait sous ses mains. Enfin, en sortant, il tira la porte avec tant de violence qu'il la brisa.

Je ne sais où j'ai lu qu'après l'exécution du généreux amant son corps étant encore sur l'échafaud et sa tête au bout d'une pique, Pierre dans sa carriole avec Catherine la promena lentement autour du cadavre, tenant ses impitoyables regards attachés sur elle. Aucun signe ne trahit ses sentiments dans ses traits; quel empire sur elle-même! Qui sait pourtant le sort qu'eût subi l'impératrice si Pierre eût vécu plus longtemps! La fin subite du czar vint à propos. — Catherine put se dire comme dans *Britannicus :*

Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte!

Ces bruits étaient tous mal fondés. L'intempérance, comme je l'ai dit, et non la politique, mit brusquement un terme aux jours de Pierre. Mais on voit à présent, par ce qui touche Mœns de la Croix, comment malgré le couronnement de l'impératrice, malgré la déclaration qui le précéda, malgré le testament remis aux archives, et qu'on n'y trouva plus, les droits de Catherine à l'empire eussent été douteux sans l'intervention de Menschikoff. Son audace la plaça sur le trône. Peut-être lui fut-il ravi plus tard par un crime, car elle ne l'occupa que deux ans; mais son passage n'y fut ni sans dignité ni sans éclat. Villebois résume ainsi ce règne:

« Je dirai qu'elle gouverna ses *peuples* avec plus de douceur que son mari, tout en suivant *ses règles et maximes* de gouvernement; qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe; qu'elle se plaisait dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avait toujours accompagné le czar; que peu de personnes piquaient un cheval avec plus de grâce qu'elle; que, par un goût extraordinaire pour la navigation et la marine, elle se donnait, presque tous les dimanches et fêtes, le spectacle d'un combat naval; qu'elle visitait souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté, et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte pour aller en personne combattre celles d'Angleterre et de Danemark combinées, qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord. »

Elle parlait avec facilité le russe, l'allemand, le suédois, le polonais; elle entendait même un peu le français; mais elle ne savait ni lire ni écrire. Sa fille Élisabeth écrivait et signait pour elle; Catherine seule décidait. Sous sa domination, l'empire russe ne perdit rien de son lustre : elle sut gouverner. « Elle n'ignorait pas non plus l'art d'aimer, et « semblait faite pour le mettre en usage. Mais « elle ne se piquait point de constance. » Faut-il ajouter qu'en deux ans, elle donna deux succes-

seurs à l'infortuné Mœns de la Croix, *et n'en resta pas moins maîtresse de son cœur et de ses actions*? Étrange éloge de son cœur!

Si la femme trop *tendre*, pour n'employer que ce mot, oublia vite l'amant, l'impératrice pratiqua mieux toutes les hautes leçons du mari; Pierre avait pris soin que, sur le trône impérial, on ne pût mettre en oubli ses maximes de gouvernement, et surtout ses idées d'agrandissement, soit en Asie, soit en Europe. Il existe, dit-on, des instructions secrètes, tracées de sa main et destinées à ses successeurs. Sir William Eton, longtemps consul en Russie, paraît avoir eu connaissance de ces instructions. (*Tableau de l'empire ottoman*, t. II, p. 165 et 166.) Nous en citerons des passages, sans prétendre le moins du monde en garantir l'existence. Ces passages n'ont pas plus trait à l'époque actuelle qu'au passé, qu'à l'avenir. Ce sont des documents, qui paraissent acquis à l'histoire, et qu'elle certifie, pour copies conformes aux faits, depuis environ cent cinquante ans. — Toutes les instructions de Pierre ont pour objet d'étendre la Russie aux dépens de la Porte, et par les armes, et sous le manteau de la religion. Dans cette vue furent écrites les recommandations qu'on va lire : « Intéresser la maison d'Autriche à « chasser le Turc de l'Europe, et sous ce prétexte « entretenir une armée permanente et établir des « chantiers sur les bords de la mer Noire, et, en avan- « çant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

« Se mêler à tout prix, soit par force, soit par « ruse, des querelles de l'Europe et surtout de « celles de l'Allemagne, et, pour ce, rechercher et « entretenir constamment l'alliance de l'Autriche, « la flatter dans ses idées de prédominance, profiter « du plus petit ascendant qu'on peut avoir sur elle, « pour l'engager dans des guerres ruineuses afin de « l'affaiblir par degrés. »

Enfin, remarquez bien cette dernière recommandation : « Se servir de l'ascendant de la reli-« gion sur les Grecs désunis et schismatiques qui « se trouvent répandus dans la Hongrie, la Turquie « et les parties méridionales de la Pologne ; se les « attacher par tous les moyens ; se faire appeler « *leurs protecteurs* et gagner un titre à la suprématie « sacerdotale. Sous ce prétexte, par ces moyens, « la Turquie serait subjuguée. » On a mis en doute ces instructions : la récente guerre de Crimée ne leur donne point de démenti formel ; au contraire.

Pierre avait préparé, par tous *ces moyens,* sa campagne aux bords du Pruth. Le désastre qui l'y arrêta court déjoua ou plutôt ajourna ses projets. Lui mort, ils furent suivis avec persévérance (chose étrange !) par quatre femmes qui reçurent ou qui prirent après lui la couronne : par Catherine, on vient de le voir ; par Anne Iwanowna, dont l'inexorable ministre, Biren, ensanglanta le trône et la mémoire ; par l'indolente et voluptueuse Élisabeth, plus fière de ses attraits que de son pouvoir, moins jalouse de

gouverner que de plaire, et qui, par une vengeance féminine, punit madame Lapouchkin, non de ses complots, mais de sa beauté; enfin par Catherine II, qui sut, en grande partie, mener à bien les plans de Pierre le Grand. Nul, en effet, jusqu'à présent, nul plus que Catherine II ne prit part aux affaires de l'Europe, ou, si l'on veut, n'y fit mieux ses affaires; nul n'abaissa davantage la Porte ottomane. Dans la guerre que lui fit Catherine en 1768, la Porte déploya contre la Russie des ressources imprévues, innombrables. Les janissaires avaient conservé leur indomptable intrépidité, mais ne pouvaient la plier, la réduire à l'immobilité de la discipline. Ils furent vaincus par une valeur plus obéissante, mais qui n'était pas alors beaucoup plus habile. A propos de cette guerre et des fautes qui s'y commirent contre l'art militaire, le plus grand capitaine de ce temps-là, Frédéric, disait dans ses Mémoires, avec le tour moqueur de son esprit : *Les Russes sont des borgnes qui battent des aveugles* (Mémoires de 1763 à 1775). Le général Totleben rendit récemment aux Russes, en Crimée, l'œil qu'ils avaient de moins selon Frédéric : leur savoir égala leur courage.

Par quelle singularité politique cette guerre de Chaterine contre les Turcs eut-elle, hélas! pour résultat, le premier partage de la ologne? Mais tout n'était pas dit encore, entre la czarine et le sultan, entre la Porte et la Russie : tout à coup on

vit sortir à grand'peine, de la Baltique, une escadre russe destinée à conquérir la Grèce. Les marins souriaient à la vue de ces bâtiments si mal construits, si lents, si lourds, si mal dirigés. Mais les largesses de Catherine attirèrent plusieurs officiers anglais sur sa flotte; elle parut sur les côtes de l'Archipel, et le capitan-pacha, resserré dans une position mal choisie, ne put, malgré sa bravoure héroïque, empêcher l'incendie de l'escadre ottomane à Tchesmé. Quoique stérile, puisque les Russes ne purent ni conquérir le Péloponèse, ni pénétrer dans les Dardanelles, cette victoire fit grand honneur aux armes russes. Catherine II doubla l'éclat de cette action navale par l'ingénieuse simplicité de la récompense. Chaque marin, chaque soldat, chaque officier monté sur les vaisseaux russes reçut, avec le droit de la porter, une médaille sur laquelle on lisait d'un côté : *Tchesmé;* et de l'autre : *J'y étais!* Récompense honorable et légende de la plus heureuse concision.

Sans rappeler par quels droits éventuels, par quelles formes inusitées d'avénement et de succession, la princesse qui fit frapper l'honorable médaille de Tchesmé parvint au trône de Pierre le Grand, nous dirons qu'elle eut pour fils et pour successeur Paul Ier. Masson, dans ses Mémoires, se loue peu de ce prince. L'historien *de la Civilisation en Russie,* M. Gérébetzoff, n'en parle point non plus en termes flatteurs. « Le moindre incident,

« dit-il, pouvait le faire passer de l'enthousiasme « pour la vertu aux excès d'une furieuse démence. « Jouissant du droit illimité de faire personnelle- « ment le bien ou le mal aux individus, il l'exerçait « d'après ses caprices du moment. » Le major Masson l'éprouva (on le verra bientôt) dans un *moment* inopportun. La politique du czar se ressentit des inégalités de son caractère. « D'ennemi acharné « de la France, dit M. Gérébetzoff, il devint son « allié sincère et l'admirateur passionné de Na- « poléon. » Il fit plus. Par ses ordres, des navires anglais furent saisis dans ses ports de Révei et de Saint-Pétersbourg. Ses ministres formèrent avec le Danemark, la Suède et la Prusse, une coalition contre l'omnipotence maritime de l'Angleterre. Paul voulait s'y soustraire, lorsqu'une révolution de palais lui fit perdre la vie. « Cette révolution, « continue l'historien de la Cilivisation en Russie, a « été trop souvent décrite pour que nous en fassions « le récit. » On ne saurait s'en tirer mieux. Bonaparte, alors consul, y mit moins de réserve. Il apprit presque à la fois la mort de Paul I[er] et l'entrée dans le Sund de la flotte qui, commandée par Nelson, allait incendier Copenhague : on lut dans le Moniteur un article ainsi conçu :

« Paul 1[er] est mort dans la nuit du 24 au 25 mars!

« L'escadre anglaise a passé le Sund le 31.

« L'histoire apprendra les rapports qui peuvent « exister entre ces deux événements !!! »

Paul au milieu des écarts de sa politique et des absences de sa raison, n'en suivait pas moins obstinément les plans conçus par Pierre Ier. Ce créateur de la Russie avait toujours eu pour objet d'agrandir un empire déjà si vaste. Pierre aimait, sur ce sujet, à se faire de flatteuses illusions. — Lors de la prise d'Azof en 1699, on fit présent au czar d'une pierre brune qu'un laboureur avait, prétendait-on, trouvée dans un champ. On y lisait ces mots formés par des caractères en relief. *Aquila borealis extendet alas suas supra Bosphorum et mare Balticum.* « L'Aigle du « Nord étendra ses ailes sur le Bosphore et la « Baltique. » Il reconnut à l'instant même le procédé récent dont on s'était servi pour former les caractères, et dit : *La pierre est naturelle, l'écriture est une fourberie, mais le présage est heureux; je l'accepte.* Aujourd'hui est-ce plus qu'un présage? l'Aigle du Nord étendra-t-elle de nouveau ses ailes vers les flots agités du Bosphore, ou ses redoutables serres saisiront-elles, en terre ferme, quelque proie plus à sa convenance?... qui le sait!

Attachons raisonnablement un plus grand prix à ce qui doit directement tourner au profit des populations russes. N'oublions pas le bien-être que pouvait leur procurer, si ce n'est un climat, du moins un gouvernement plus doux. Nous n'aurons plus de vœux à former : tout ce que les hommes peuvent devoir d'améliorations sociales à l'abolition du servage, à la diffusion graduelle des lumières, à l'usage plus

libre de l'intelligence et de la pensée, la Russie le devra, nous en sommes certains, aux nobles et généreux penchants du jeune empereur assis aujourd'hui sur le trône de Pierre Ier.

Fs. BARRIÈRE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Ce n'est point un voyage que j'écris, mais le résultat d'un long séjour en Russie. Qu'on ne cherche donc point, dans cet ouvrage, des descriptions géographiques plus ou moins exactes et déjà mille fois répétées, ni des aventures de route et d'hôtellerie. Mon but est de livrer au public des remarques et des anecdotes plus intéressantes sur un pays et sur une nation qui méritent d'être bien connus, et qui sont dignes d'un meilleur gouvernement. Je veux communiquer au philosophe et au moraliste mes observations sur cet empire immense, en prenant pour centre la cour où je me trouvais, et pour époque principale la mort de Catherine et l'avénement de son fils. J'espère laisser à l'historien quelques matériaux sur le règne le plus brillant des derniers siècles, et sur le caractère de la femme la plus puissante et la plus célèbre, qui ait occupé un trône depuis Sémiramis.

Ce que je dirai de l'homme bizarre qui lui a succédé, et des personnages qui ont figuré ou figurent encore sur les marches de ce même trône, ne sera sûrement pas la partie la moins piquante de ces Mémoires. Je n'écris que ce que j'ai vu entendu, senti ou éprouvé moi-même : et,

si la vérité porte un caractère inimitable, j'ose croire qu'on la reconnaîtra dans mon ouvrage (1).

Annonçant un tel projet, il est bien juste de déterminer la confiance que l'on doit m'accorder : je ne puis mieux y parvenir, qu'en mettant le lecteur à même de juger si j'ai été dans le cas de recueillir des faits, et de consigner des observations qui la méritent. En faisant la connaissance de l'auteur, il pourra mieux apprécier l'ouvrage : il verra si j'ai pu savoir assez pour dire autant, et quelquefois si peu.

J'ai déjà publié quelques petits ouvrages, où je ne me suis pas nommé, parce qu'ils étaient purement littéraires, et n'intéressaient que ma vanité. Mais aujourd'hui que j'ose parler, avec hardiesse et franchise, d'une grande nation, d'une cour pompeuse, d'une souveraine presque déifiée, et surtout d'un despote aussi vindicatif que puissant, je me ferai connaître. Je prétends écrire des Mémoires utiles, et non une satire ou un panégyrique : je dois compte des choses que je dis et des jugements que je porte, aussi bien que de l'influence que cela peut avoir. N'en lisez pas davantage, ô vous qui ne voulez voir autour du trône des czars que des esclaves et des adorateurs! baissez votre front servile, et fermez ce livre : il y a des vérités.

La proscription, dont j'ai été victime en Russie, ne m'a point inspiré ces Mémoires; mais c'est peut-être l'indignation qui me donne le courage de les publier : on verra d'ailleurs que mes parents et mes amis de Russie,

(1) Ce que je rapporterai de postérieur à mon expulsion de Russie, ne peut avoir la même authenticité; mais j'ai lieu de le croire tout aussi vrai. (*Note de l'auteur.*)

m'ont sommé de le faire, au nom de l'honneur et pour ma justification. Eh! n'est-ce point à l'indignation à révéler ce qu'une coupable reconnaissance peut engager à taire? Il ne faut pas moins que le plus juste ressentiment pour m'enhardir à parler, comme je le ferai, des derniers événements qu'a vus la Russie, tandis que j'erre encore sans patrie et sans asile. Les despotes ont les oreilles aussi longues que les bras : je sais et j'éprouve qu'ils entendent et atteignent de loin; n'importe! j'aurai dit. Ils peuvent enchaîner et faire mourir : moi, je puis penser et écrire. Je tâcherai d'user de ce droit innocent, avec plus de modération qu'ils n'exercent leur puissance.

J'avais dès longtemps commencé ces notes dans le palais des czars, et à une époque où des sentiments moins exaspérés m'animaient. Je rassemblais en silence des matériaux informes, que j'espérais emporter un jour; mais la catastrophe qui m'attendait m'a, comme on le verra, contraint de les jeter au feu; il ne m'en reste que quelques fragments que j'avais eu occasion de laisser en Allemagne. La vérité ne souffrira point de cet inconvénient; mais le nombre des faits et des anecdotes en sera de beaucoup diminué, et l'ouvrage en deviendra peut-être moins piquant : je ne pourrai même plus lui donner la forme régulière de mon premier plan; il s'y trouverait des lacunes que je ne suis plus à portée de remplir, car ma faible mémoire est en ce moment la seule ressource qui me reste à cet égard.

On a, dans ces derniers temps, beaucoup écrit sur la Russie : les Français l'ont fait très-superficiellement; les Anglais, en voyageurs qui notent tout ce qui se trouve sur leur chemin; et les Allemands, en flagorneurs. Je me sens

moi-même, je l'avoue, une grande prévention en faveur des Russes; elle m'est inspirée par leurs bonnes qualités, par l'hospitalité, l'estime et l'amitié, qu'ils m'ont accordées pendant dix ans : mais j'ai, d'un autre côté, j'en conviens, des préventions profondes contre leur gouvernement; elles sont fondées sur ce que que j'en ai vu ou éprouvé.

J'espère donc garder un juste équilibre entre la reconnaissance que je dois à la nation et l'indignation que je dois à son gouvernement, entre l'admiration qu'imposent des faits éclatants et ce sentiment qu'inspirent ceux qui prétendent en recueillir la gloire. Au reste, la différence de ces sentiments n'influera jamais sur le fond des choses : on la reconnaîtra, tout au plus, à une épithète plus douce ou plus amère échappée à mon cœur.

Je n'imiterai point ces écrivains qui, sous prétexte de livrer des Mémoires et des anecdotes sur un pays qu'ils ont parcouru, s'immiscent dans les affaires particulières, et dévoilent des scènes de famille peu intéressantes pour l'étranger. C'est bien mal reconnaître l'hospitalité dont on a joui dans un empire, que d'en dénigrer les habitants. D'après ces principes, je m'abstiendrai de toucher aux détails quelquefois bien piquants de l'intérieur de plusieurs maisons, où l'on retrouve des mœurs et des pratiques d'un autre monde et d'un autre siècle. Mais je déclare que je regarde les mœurs, les actions, la réputation de tout homme public, comme appartenant au public. A quel autre tribunal peut-on les traduire, ces hommes en place, qui ne respectent rien que le pouvoir, qui se croient le droit d'afficher impunément les vices et de braver leurs contemporains; ces hommes puissants qu'on n'ose nommer qu'au milieu des circonlocutions les plus fades et les plus adula-

trices? Ils ressemblent à ces drogues d'apothicaire qui font horreur à nu, et qu'on ne peut présenter qu'enveloppées dans l'or ou l'argent.

Loin de moi donc cette lâche circonspection qui m'empêcherait de parler des oppresseurs pendant leur vie! cette vie est tout pour eux; en est-il une seconde pour les méchants? Après moi le déluge, disent-ils: que la haine et l'exécration marchent au moins à côté d'eux! Voilà les personnages que je m'efforcerai de traîner et d'immoler sur l'autel de la raison. Puissent les traits dont j'ose les peindre dans mon asile les atteindre et les confondre!

Au surplus, ce n'est point par mon nom seul que je prétends me faire connaître, mais par la partie de mon histoire relative à ces Mémoires. Qu'apprendrait mon nom à ceux qui ne me connaissent point? Les autres sauront bien me deviner à mon récit; et ce sont eux que je prends à témoins de sa véracité.

AVIS DE L'ÉDITEUR

M. CHARLES POUGENS.

ÉDITION DE L'AN VIII (1800.)

Nous sommes fâchés que des considérations de la dernière importance et des circonstances extraordinaires nous forcent à renvoyer à une autre place le récit intéressant qui suivait cette préface. En le lisant on se serait convaincu que les différents postes que l'auteur de ces Mémoires a occupés en Russie, ses relations intimes avec tout ce qu'il y a de grand et d'influent à la cour de Saint-Pétersbourg, le temps enfin de son séjour au milieu de cette cour, donnent à son ouvrage toute l'authenticité que le juge le plus sévère pourrait désirer. Le lecteur aurait appris à connaître le caractère, les principes et la vie de l'écrivain; et cette connaissance lui aurait garanti sa véracité. Au reste, il nous semble que la lecture seule de ces Mémoires suffit pour se convaincre de leur exactitude : nous croyons, comme l'auteur, que dans chaque ligne qu'il a tracée, on reconnaîtra les traits inimitables de la vérité.

Le public ne sera pourtant pas privé d'une partie aussi essentielle de cet ouvrage : nous la lui donnerons dans un troisième volume, avec la suite de ces Mémoires, qui sera d'autant plus piquante qu'un ami qui jouit de la réputation d'un homme très-probe fournira, pour ce supplément, des matériaux qui contiennent un grand nombre de faits

historiques, politiques et militaires, en partie très-récents, et dont l'auteur ne pouvait pas avoir connaissance, ayant quitté la Russie en 1797. Nous espérons que les circonstances nous permettront bientôt de satisfaire à la juste impatience du public, par la publication de ce supplément.

Paris, 1799.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

LA RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Séjour du roi de Suède à Saint-Pétersbourg.

La paix de Véréla ayant réconcilié Catherine et Gustave, on vit bientôt régner entre eux des procédés et des attentions qui contrastaient singulièrement avec la haine, l'acharnement et les invectives qu'ils s'étaient prodigués pendant la guerre. Les officiers des deux nations s'empressèrent également de se témoigner l'estime qu'ils s'étaient mutuellement inspirée; car, à l'exception des *Cosaqueries* de Denisow (1), cette guerre différa, dans sa conduite, de celles que les Russes ont coutume de faire. Ils trouvèrent dans les Suédois des ennemis dont l'urbanité égalait la valeur; et le Russe bien élevé, se piquant de ces qualités lui-même, les distingue dans les autres.

Le comte Stackelberg, célèbre par son ambassade, ou plutôt par son règne en Pologne, fut envoyé en Suède; et Catherine, qui ne put vivre en paix avec ses voisins qu'autant qu'ils lui furent soumis ou dévoués, chercha de nouveaux moyens pour y réta-

(1) Général cosaque, qui se distingua par sa barbarie et ses dévastations dans la guerre de Finlande: c'est lui, ou son neveu, qui commande aujourd'hui le corps des Cosaques du Don qui marche en Allemagne; il est ignorant, mais guerrier et joueur déterminé. (*Note de l'auteur.*)

blir une influence, que les talents et la fermeté de Gustave avaient détruite. Marier une des jeunes grandes-duchesses au prince royal devint dès lors son projet favori : on prétend même que cette alliance faisait une clause secrète des articles de paix. Ce qu'il y'a de certain, c'est que la grande-duchesse Alexandrine était élevée et grandissait dans l'espérance d'être un jour reine de Suède : tout ce qui l'environnait la confirmait dans cette idée, et l'entretenait des agréments et des qualités précoces du jeune Gustave. L'impératrice même lui en parlait souvent en riant. Un jour, elle ouvrit un portefeuille où se trouvaient les portraits de plusieurs princes à marier, et la pressa de désigner celui qu'elle choisirait pour mari : la petite, en rougissant, montra celui dont on lui avait raconté tant de jolies choses, et qui était déjà l'amant de son imagination naissante. La bonne grand'mère, ne faisant pas attention que sa petite-fille savait lire, et avait reconnu le prince de Suède à son nom mis au bas du portrait, se persuada que c'était un coup de sympathie qui avait décidé en sa faveur, et suivit son projet avec un nouveau plaisir (1).

Il est certain que plusieurs personnes qui approchaient le jeune Gustave cherchaient à faire naître les mêmes sentiments dans son cœur; mais je ne sais si le roi son père, si entier et si despote lui-même, eût enfin consenti à cette alliance, aussi sortable entre les deux jeunes amants qu'elle l'est peu entre les deux États. Quoi qu'il en soit, la mort funeste et subite de Gustave III renversa les plans de Catherine. Ils n'étaient

(1) Paul 1er eut, d'un second mariage avec une princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric, quatre fils et cinq filles. De ces fils, deux ont rempli le monde du bruit de leur nom. Une de ses filles, la grande-duchesse Alexandrine, dut épouser le fis de Gustave III, Gustave IV, roi de Suède, alors âgé de dix-sept ans. C'est de ce mariage projeté par Catherine, rompu par le futur que le major Masson entretient curieusement ses lecteurs dans ce premier chapitre de ses Mémoires. On sait que Gustave IV fut plus tard éloigné du trône de Suède par le trouble de son esprit.

(*Note du nouvel éditeur.*)

rien moins que de l'envoyer, à la tête de ses Suédois, jouer en France le rôle qu'avaient jadis joué en Allemagne et en Pologne Gustave-Adolphe et Charles XII, dans l'espérance qu'il y trouverait la même fin; tandis qu'elle se préparerait à jouer en Suède celui de régente d'un roi mineur et orphelin, qu'elle aurait pris avec son royaume sous sa garde maternelle.

Mais le duc de Sudermanie, ayant saisi les rênes de l'État pendant la minorité de son neveu, se montra directement opposé au système russe. Moins galant chevalier que son frère, il ne se trouvait pas disposé à sacrifier son pays pour les dames: il rendait à Catherine la haine qu'elle avait conçue pour lui pendant la guerre lorsque le bruit de ses canonnades avait retenti jusqu'au milieu du palais des czars. Cette guerre maritime, qu'il avait d'ailleurs assez malheureusement faite, l'avait aigri contre les Russes; et il n'ignorait pas les invectives et le ridicule dont on s'efforçait de le couvrir à la cour de Pétersbourg: on joua même à l'Hermitage des comédies où il était bafoué.

Perdre le régent, lui substituer un conseil de ses créatures, attacher à son char la Suède à côté de la Pologne, voilà le but que se proposait Catherine, et qu'elle s'efforçait d'atteindre par tous les moyens imaginables.

Pour anéantir dans leur source les espérances de Catherine, le régent demanda en mariage pour son jeune pupille une princesse de Mecklenbourg, qui lui fut fiancée solennellement; et il fit notifier cette alliance à toutes les cours. Le comte Schwérin, qui avait déja été en Russie, où sa figure lui avait fait beaucoup *d'amies*, fut dépêché à Pétersbourg avec la même commission; mais il trouva à Wibourg un ordre de l'impératrice qui lui défendait de se présenter devant elle: conduite certes bien étrange, et où se montre plutôt le dépit d'une femme piquée que la réserve d'une *souveraine*. Quoi! parce que le roi de Suède épouse une autre que sa petite-fille, elle n'en veut pas recevoir la notification, selon l'usage établi! c'est tout ce qu'aurait pu

se permettre une amante trahie qui n'aurait eu ni décence ni véritable fierté. Le respect qu'elle se devait à elle-même, à son sexe, et surtout à sa charmante petite-fille, aurait bien dû lui sauver au moins l'éclat de ce dépit humiliant. Elle cessait de jouer en ce moment le rôle de la *grande Catherine* (1).

Pour motiver cette démarche aussi offensante que peu délicate, elle fit remettre au régent, par son chargé d'affaires ou plutôt d'intrigues à Stockholm, cette note étonnante qu'on a lue dans quelques papiers publics, où elle fait au duc de Sudermanie non-seulement un crime de *lèse-majesté czarienne* des relations qu'il entretient avec la France, mais où elle semble encore insinuer qu'il a été d'intelligence avec les assassins du roi son frère, dont elle s'attribue la vengeance. Le dépit de Catherine et la déraison de ses ministres, allèrent plus loin. Tout annonçait qu'on allait traiter le roi de Suède en Sganarelle, et le forcer, à coups de canon, de rompre ses engagements avec la princesse de Mecklenbourg, et d'épouser la grande-duchesse Alexandrine (2). Cette aimable princesse méritait bien plutôt qu'un jeune prince se battît pour l'obtenir que pour la refuser. Aussi répandait-on que le roi en était déjà épris ; que son oncle lui faisait violence ; et qu'il n'aspirait qu'à éluder son mariage avec la princesse de Mecklenbourg, afin de se déclarer, à sa majorité, en faveur de son autre prétendante.

Il n'est pas douteux que plusieurs Suédois, gagnés par les

(1) Les Russes ont agrandi jusqu'à son nom : ils disent en leur langue Yékatarina ; ce qu'on ne peut traduire que par Archi-Catherine.
(*Note de l'auteur.*)

(2) On fit alors, avec beaucoup de bruit et d'apparat, mettre quelques planches sur la glace de la Néva (assez forte en ce moment pour supporter des tours), afin, disait-on, de faciliter le passage de l'artillerie qu'on allait envoyer en Finlande. Les ministres et les généraux parlaient hautement de cette prochaine guerre ; preuve que ce n'était qu'un jeu ; et je ne sais si M. de Stéding fut la dupe de ce manége. Le prince George Dolgorouky, général trop honnête et trop peu courtisan pour être employé par les favoris, fut même envoyé aux frontières comme un épouvantail.
(*Note de l'auteur.*)

promesses de Catherine et par celles qu'ils se faisaient eux-mêmes de la munificence de cette magnifique princesse, ne cherchassent à inspirer ces résolutions au jeune roi, et à exciter dans son cœur la même passion qu'on avait fait naître dans celui de l'aimable Alexandrine. Il y avait même une correspondance assez suivie entre Schwérin, Steinbock, et des personnes qui approchaient les grandes-duchesses : quelques-unes de ces lettres étaient montrées à l'impératrice, par l'entremise de madame de Liewen, grande gouvernante des princesses.

Après des démarches aussi violentes contre le régent, qui pouvait s'attendre à le voir céder et fléchir? c'est pourtant ce qu'il fit : du moins se laissa-t-il effrayer, ou gagner. M. de Budberg, qui venait de parcourir l'Allemagne pour trouver une femme au grand-duc Constantin, ayant ramené la princesse de Cobourg avec ses trois filles, fut jugé capable de vaincre les difficultés qu'on éprouvait à trouver un mari à la jeune grande-duchesse. Il fut d'abord à Mecklenbourg pour y négocier une renonciation, et de là envoyé comme ambassadeur à Stockholm. L'argent, les menaces, les promesses, triomphèrent enfin. Catherine obtint que le roi ne serait marié qu'à sa majorité ; et le régent, voulant sans doute montrer que son pupille était libre dans son choix et dans sa conduite, consentit enfin à son voyage à Pétersbourg, où il était si affectueusement invité. L'article du mariage, véritable motif de cette invitation, ne fut touché que légèrement, sentimentalement. — *Si, comme on le disait, ces deux enfants s'aimaient déjà ; s'ils se convenaient encore, en se voyant, on aviserait aux moyens de faire leur bonheur mutuel :* tel était le langage de l'impératrice. Posséder le roi dans sa cour, était partie gagnée pour elle. Catherine comptait sur les charmes de la princesse et sur les grâces qu'elle se chargeait de prodiguer elle-même au roi, au régent, et à leur suite. Elle ne doutait pas que le jeune Gustave, après avoir vu celle qu'il avait osé refuser par des raisons d'État, ne donnât le royaume et la gloire de Charles XII pour la posséder.

Il arriva avec son oncle et une suite assez nombreuse, le 14 (25) août 1796, à Pétersbourg, et alla descendre chez M. de Stéding, son ambassadeur. Toute la ville était en mouvement pour voir le jeune monarque. L'impératrice, qui se trouvait à son palais Taurique (1), vint à celui de l'Hermitage pour le recevoir et lui donner des fêtes. Dès sa première entrevue avec lui, elle en parut enchantée, *et presque amoureuse elle-même* (2) : il voulait lui baiser la main ; elle s'y opposait. — *Non*, dit-elle, *je n'oublierai pas que M. le comte de Haga est un roi.* — *Si Votre Majesté*, répondit-il, *ne veut pas me le permettre comme impératrice, qu'elle me le permette au moins comme une dame à qui je dois tant de respect et d'admiration.* L'entrevue avec la jeune princesse fut plus intéressante encore : tous deux furent extrêmement embarrassés, et les yeux de toute la cour, qui se portaient avidement sur eux, augmentaient encore leur confusion. Ils se trouvèrent sans doute, l'un et l'autre, dignes des sentiments qu'ils éprouvaient dès leur enfance ; et il est à croire que si la raison d'État du roi de Suède, ou les bizarreries de l'empereur actuel empêchent cette alliance de se conclure, la plus charmante princesse deviendra aussi la plus malheureuse.

Aucune pourtant n'a plus de droits au bonheur qu'Alexandra-Pawlowna. A quatorze ans, elle était déjà grande et formée : elle avait un port noble et majestueux, adouci par toutes les grâces de son âge et de son sexe ; des traits réguliers, un teint éblouissant ; un front où la sérénité, la candeur et l'innocence, avaient une empreinte divine : des cheveux blonds cendrés, qui

(1) L'impératrice avait acheté le palais principal de Potemkin *le Taurique*, et, pour honorer la mémoire de ce célèbre favori, qu'elle regretta longtemps, elle donna son surnom à ce palais qu'elle habitait en automne et au printemps : il est à Saint-Pétersbourg, à une petite lieue du palais d'hiver et aussi sur les bords de la Néva. C'est dans cette superbe maison que Potemkin avait, en 1791, donné à sa souveraine cette fête magnifique et tant célébrée. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce furent ses propres termes. (*Note de l'auteur.*)

semblaient toujours arrangés par la main des fées, ombrageaient cette belle tête. D'ailleurs son esprit, ses talents et son cœur répondaient à cet extérieur séduisant. Mademoiselle Willamow, sa gouvernante particulière, avait cultivé dans son âme les sentiments les plus nobles et les plus purs. Une raison, un jugement, une sensibilité exquise l'avaient caractérisée dès son enfance, et captivaient l'admiration de ceux qui l'approchaient.

Il était bien difficile de voir, je ne dirai pas un roi, mais un jeune homme plus intéressant, mieux élevé, et qui donnât d'aussi flatteuses espérances que le roi de Suède. Il avait dix-sept ans, une taille haute et fine, un air de noblesse, de raison et de douceur; quelque chose pourtant de grand et de fier qui le faisait respecter, malgré son âge; et toute la grâce de l'adolescence, sans en avoir la gaucherie ordinaire. Il était d'une politesse simple, obligeante; tout ce qu'il disait était pensé : il donnait aux choses sérieuses une attention qu'on n'attend point de la jeunesse; il montrait des connaissances qui annonçaient une éducation très-soignée; et une certaine gravité, qui rappelait son rang, ne le quittait pas. Toute la pompe de l'empire de Russie, qu'on affectait d'étaler à ses yeux, ne parut pas l'éblouir. Dans cette cour brillante et nombreuse, il se montra bientôt moins gêné que les grands-ducs eux-mêmes, qui ne savaient entretenir personne : aussi la cour et la ville faisaient des comparaisons bien flatteuses en faveur du prince étranger. L'impératrice elle-même laissa voir qu'elle s'apercevait avec douleur de la différence qu'il y avait entre lui et le second de ses petits-fils, dont les brutalités et les polissonneries l'aigrirent au point qu'elle le fit une ou deux fois mettre aux arrêts, pendant le séjour du roi de Suède (1).

(1) En plusieurs occasions où le roi se montra avec les jeunes grands-ducs, le public fut choqué et les bons Russes humiliés de cette différence. A des évolutions du corps des cadets de l'artillerie, où le jeune Gustave paraissait attentif à ce qu'il y avait de plus digne d'observation, et s'entretenait avec les généraux qui l'environnaient et le grand duc Alexandre, qui se trouvait chargé de faire les honneurs de l'empire, on

Tous les grands de l'empire s'empressèrent à l'envi de partager la joie de Catherine, qui désigna ceux qui devaient en particulier donner des fêtes à son jeune hôte, et en fixa les jours. Les comtes *Strogonow, Ostermann, Besborodko, Samoïlow,* se distinguèrent par les dépenses qu'ils firent et la magnificence qu'ils déployèrent (1). Les courtisans cherchaient à se surpasser par la richesse de leurs habits, et les généraux par les spectacles militaires qu'ils s'efforçaient de donner au roi : le vieux général Mélissino se distingua surtout par les manœuvres et par les feux d'artifice qu'il fit exécuter. Gustave était dans un enchantement continuel; cependant il employait sagement ses matinées à parcourir la ville à pied, et à voir avec le régent ce qu'il y avait d'intéressant et d'instructif pour lui : partout il faisait des questions, ou des réponses, qui annonçaient à la fois son esprit et son éducation. Le régent qui paraissait jouir de son ouvrage, en voyant les suffrages qu'obtenait son pupille, est un homme de fort petite taille; ses manières sont aisées et polies : il a un air observateur et fin; ses yeux brillent de beaucoup de feu : tout ce qu'il dit montre l'homme d'esprit, et fait réfléchir ceux qui l'entendent.

On s'imagine bien que, pendant les fêtes qui se succédaient, les deux jeunes amants eurent souvent l'occasion de se voir, de danser, de parler ensemble; ils se familiarisaient, et paraissaient enchantés l'un de l'autre. Catherine était rajeunie : depuis longtemps elle ne s'était donné tant de mouvement et de plaisir. Le mariage prochain n'était plus un mystère; c'était l'entretien du jour. L'impératrice parlait déjà au jeune roi et à sa petite-fille comme à des fiancés, et les encourageait à s'aimer. Un jour même, elle les fit, en sa présence, se donner

voyait le grand-duc Constantin courir et crier derrière les soldats, les imiter grotesquement, les menacer et même les battre. Il est certain que le roi de Suède a quitté Saint-Pétersbourg connaissant aussi bien cette ville que ceux qui doivent y régner un jour. (*Note de l'auteur.*)

(1) Nous laissons à l'auteur, dans les noms propres, l'orthographe qu'il paraît préférer. (*Note du nouv. édit.*)

le premier baiser d'amour ; le premier sans doute qu'eussent reçu les lèvres virginales de la jeune princesse, et qui ait pu y laisser cette impression si douce et si chère, qui la rendra longtemps malheureuse.

On travaillait cependant à conclure enfin cette alliance désirée. Le seul article qui présentât quelques difficultés, était celui de la religion. Catherine avait là-dessus pressenti l'esprit de sa cour, et même consulté l'archevêque pour savoir si sa petite-fille pourrait abjurer l'orthodoxie : au lieu de lui répondre, comme elle s'en flattait, il se contenta de lui dire : *Votre Majesté est toute-puissante.* La grande patriarche de Russie, ne se voyant pas soutenue par l'opinion de son clergé, qu'elle avait cru plus facile, voulut alors paraître plus Russe que les Russes mêmes ; et, pour caresser la fierté nationale, bien plus que par respect pour la religion grecque, elle résolut de faire une reine de Suède de cette religion. Autant la chose lui paraissait nouvelle et humiliante pour la nation et le gouvernement suédois, autant elle flattait sa vanité et celle de ses ministres : d'ailleurs, les popes, les chapelains et les autres personnes qu'elle donnerait à la jeune reine seraient des personnages sûrs et propres à entretenir cette princesse dans les intérêts de la Russie. Le roi était amoureux, ébloui ; le régent paraissait tout à fait gagné : quelle apparence donc qu'après des démarches aussi décidées ils pourraient se refuser à cet arrangement ? Dans les conversations particulières, on n'avait touché que légèrement le point délicat : on ne s'était guère attendu à trouver Catherine scrupuleuse ; et le roi avait fait entendre que, pour respecter les préjugés et la nation russes, la princesse ne serait point obligée de faire abjuration formelle. L'impératrice, persuadée que les choses ne pouvaient plus reculer, laissa à ses ministres favoris Zoubow et Markow le soin d'arranger le contrat selon ses vues. D'un autre côté, l'ambassadeur de Suède demanda la princesse en mariage, dans une audience qu'on lui donna pour faire cette demande en forme : et le jour et l'heure

des fiançailles furent fixés pour le 10 (21) septembre au soir.

Ce jour fut celui du plus grand chagrin, même de la plus grande humiliation qu'eût jamais éprouvée l'heureuse, l'impérieuse Catherine. Toute la cour reçut ordre de s'assembler *en gala* dans la chambre du trône : la jeune princesse, parée en fiancée, suivie de ses jeunes sœurs ; les grands-ducs, et leurs épouses ; toutes les dames, tous les cavaliers ; et le grand-duc, père, avec la grande-duchesse, arrivés de Gatschina pour les fiançailles de leur fille, s'assemblèrent dès les sept heures du soir. L'impératrice elle-même arriva dans toute sa pompe : il ne manquait plus que le jeune fiancé, dont le peu d'empressement surprit d'abord. Plusieurs entrées et sorties du prince Zoubow et l'impatience où l'on voyait l'impératrice excitèrent bientôt la curiosité et les chuchoteries des dames. Qu'est-il arrivé ? le roi serait-il tombé malade ? il n'est au moins pas galant... comment ose-t-il faire attendre ainsi la *souveraine*, dans la chambre de son trône, et la cour assemblée ! Cependant ce roi attendu comme l'époux des onze mille vierges ne paraissait point.

Voici ce qui occasionnait cet étrange retard. Le roi devait se rendre à la cour à sept heures du soir : à six, le diplomate Markow lui apporta le contrat et les articles de l'alliance, qu'il venait de rédiger avec Zoubow. Gustave, en ayant fait la lecture, parut fort étonné d'y trouver des choses dont il n'était pas convenu avec l'impératrice, et demanda si c'était de sa part qu'on les lui présentait à signer (1).

Sur la réponse affirmative de Markow, il répliqua que la chose était impossible. Il observa qu'il ne voulait pas gêner la conscience de la princesse ; qu'elle pouvait, en particulier, professer sa religion ; mais qu'il ne pouvait lui accorder ni chapelle ni clergé dans le palais royal ; et qu'en public et

(1) Ces articles étaient que la princesse aurait sa chapelle et son clergé particulier dans le palais royal, et certains engagements de la Suède contre la France, que l'on a tenus très-secrets. (*Note de l'auteur.*)

dans toutes les cérémonies extérieures, elle devait au contraire professer la religion du pays. Qu'on s'imagine la surprise et l'embarras du fade Markow : il fut obligé de reprendre ses papiers et de rapporter à Zoubow que le roi refusait de les signer. Il revint bientôt, dans la plus grande agitation, dire que l'impératrice était déjà dans la chambre du trône, environnée de toute la cour; qu'il n'était plus possible de lui parler; qu'elle attendait le prince; et qu'on se flattait qu'il ne voudrait pas faire un éclat, qui serait un affront inouï à sa souveraine, à la jeune princesse, et à l'empire entier. Besborodko et plusieurs autres arrivèrent successivement, exhortant, pressant, priant le roi de se rendre : tous les Suédois qu'on interpellait penchaient à céder. Le régent se contentait de dire que cela dépendait du roi; il le prit à part, fit un tour de chambre avec lui, paraissant le presser lui-même en lui parlant bas. Le roi lui répondit à haute voix : *Non, non, je ne le veux pas! je ne le peux pas! je ne signerai point!* il résista à toutes les remontrances, à toutes les importunités des ministres russes; et, dépité enfin de ces obsessions, il se retira dans sa chambre et en ferma la porte, après avoir renouvelé un refus net et bien prononcé de signer rien de contraire aux lois de son pays. Les ministres russes demeurèrent stupéfaits de *l'audace* d'un roi enfant, qui osait ainsi résister à leur *souveraine*, et se concertèrent sur la manière dont on pourrait lui annoncer cette catastrophe.

Si la fermeté que montra le jeune Gustave dans cette occasion a été *sienne*, si les instances que paraissaient lui faire ses conseillers n'étaient pas feintes, elle promet à sa nation le plus grand caractère, et l'on ne peut trop l'admirer dans un jeune prince de dix-sept ans, que l'amour seul aurait dû séduire. Il est cependant à croire, pour l'honneur du régent, que les instances qu'il parut faire à son neveu étaient simulées, et qu'il voulait seulement rejeter sur l'opiniâtreté du roi une résistance qui lui aurait peut-être attiré la vengeance directe

de Catherine. La plupart des Suédois qui suivaient Gustave étaient vraiment gagnés ou séduits : c'étaient de jeunes courtisans qui avaient compté pour beaucoup dans leur voyage les cadeaux de noce, et qui étaient mortifiés qu'elle ne se fît pas. L'ambassadeur Stéding joua un rôle assez difficile ; mais M. de Flemming se prononça hautement, en disant qu'il ne conseillerait jamais au roi d'agir contre les lois du royaume.

Ces débats entre les ministres de l'impératrice et le roi avaient duré jusqu'à près de dix heures. Catherine et sa cour attendaient encore : enfin il fallut lui annoncer que tout était rompu. Le prince Zoubow s'approche d'elle mystérieusement, et lui parla à l'oreille : elle se leva, bégaya, se trouva mal, et ressentit même une légère atteinte d'apoplexie, avant-coureur de celle qui la mit au tombeau quelques semaines après. L'impératrice se retira, et la cour fut congédiée, sous prétexte d'une indisposition subite du roi. Cependant les véritables motifs se répandirent bientôt. Les uns étaient indignés de l'audace d'un petit roi de Suède ; les autres, de l'imprudence de la sage Catherine qui s'était exposée si légèrement à une pareille scène : on l'était surtout de la présomption de Zoubow et de Markow, qui avaient prétendu en imposer aux Suédois par leur astuce, et qui s'étaient imaginé leur faire signer un contrat de mariage à l'impromptu.

La plus intéressante victime de cette sotte finesse et de ce cruel orgueil fut la charmante Alexandrine. A peine eut-elle la force de rentrer dans son appartement ; et là, ne pouvant plus retenir ses larmes, elle s'abandonna, devant ses gouvernantes et ses demoiselles, à une douleur qui attendrissait ceux qui l'approchaient et qui la rendit vraiment malade. Le surlendemain de ce dénoûment imprévu était la fête de la grande-duchesse Anne Féodorowna (1) : l'étiquette de la cour ordonnait un bal ; personne n'y voulait danser. Le roi s'y rendit

(1) L'épouse du grand-duc Constantin, née princesse de Saxe-Cobourg. (*Note de l'auteur.*)

pourtant : l'impératrice parut un instant aussi, et ne lui dit rien. Zoubow même bouda visiblement le roi de Suède : l'embarras était lisible sur tous les visages. Alexandrine malade n'y était pas. Le roi dansa avec les autres princesses, s'entretint un moment avec le grand-duc Alexandre, et se retira bientôt en saluant tout le monde plus poliment encore qu'à l'ordinaire : ce fut la dernière fois qu'il parut à la cour. Ces jours de gala, de pompe et de fêtes, se changèrent soudain en jours de retraite et d'ennui ; et jamais roi, dans une cour étrangère, n'en a passé d'aussi tristes et d'aussi désagréables. Tout le monde était malade ou feignait de l'être. L'intérêt qu'avait mérité Gustave, celui qu'inspirait Alexandrine, attendrissaient en leur faveur. On la plaignait comme une victime de la vanité et de la sottise : on le plaignait d'être obligé de faire un sacrifice qui devait tant coûter à son cœur (1). On maudissait tout haut Zoubow et Markow ; on ne concevait rien à la conduite de l'impératrice : elle-même était livrée au plus horrible dépit. On prétend que ses favoris humiliés osèrent lui insinuer de faire violence au jeune prince qui était en sa puissance. Elle alla s'enfermer, un jour entier et presque seule, dans son palais de Tauride, sous prétexte d'y célébrer la fondation de sa chapelle, mais en effet pour cacher aux yeux de la cour la peine qui la dévorait, et pour s'y entretenir encore avec son clergé et ses favoris sur le cas embarrassant où elle croyait se trouver.

On tâcha de ramener un peu les choses. Le roi la vit encore en particulier, et les ministres tinrent plusieurs conférences. Gustave éluda enfin, en déclarant que, ne pouvant, selon les lois de Suède, accorder ce que désirait l'impératrice, il consulterait là-dessus les états qui s'assembleraient à sa majorité ; et

(1) Il a épousé depuis la jeune princesse Frédérique de Baden, sœur de la grande-duchesse Élisabeth. Malgré les charmes de sa jeune épouse, on sait qu'il est malheureux avec elle ; et il est à craindre qu'Alexandrine, qui doit, dit-on, épouser un archiduc d'Autriche, ne soit pas plus heureuse. (*Note de l'auteur.*)

que, si les états consentaient à avoir une reine grecque, il enverrait alors chercher la princesse. Le despotisme russe, indigné d'entendre un roi tenir ce langage, voulut en vain l'exciter à braver les états, et lui offrit les forces nécessaires pour les punir, au cas de leur *révolte* : mais on ne put obtenir d'autre accommodement du roi.

Tel fut le résultat de ce voyage, dont les papiers publics osèrent à peine parler. Le roi partit le jour même où l'on célébrait la naissance du grand-duc Paul (1), huit jours après la rupture. il laissa beaucoup d'humeur et de dépit à l'impératrice, beaucoup de douleur et d'amour dans le cœur de la jeune princesse, qui en resta malade et mélancolique, et des regrets et une estime générale après lui. Malgré la catastrophe imprévue, pour ne pas trop scandaliser le public, on se fit des cadeaux réciproques ; et les Russes furent d'autant plus surpris de la richesse et du bon goût de ceux du roi de Suède, qu'on avait affecté de le traiter en *pauvre petit garçon*.

Si, dans toute cette affaire, l'on a si peu parlé du grand-duc Paul, c'est qu'il n'était pas plus question de lui, pour ce qui regardait ses enfants, que pour ce qui concernait l'État. Il était à son château de Gatschina, et, pendant tout le séjour du roi, qui fut d'environ six semaines, on ne le vit qu'une ou deux fois à Saint-Pétersbourg. La grande-duchesse sa femme, au contraire, faisait, trois ou quatre fois la semaine, ce voyage ennuyeux et fatigant, pour se trouver aux fêtes et revendiquer, au moins en apparence, ses droits et ses devoirs de mère. Cette bonne princesse disait : *Si toutes mes filles me coûtent autant de peine à marier que celle-ci, je mourrai par les chemins.* Le roi avait été une fois, pour la forme, à Gatschina et à Pawlowsky. Paul et le régent parurent des êtres trop hétérogènes pour se convenir ; et, en cette occasion, on le vit, pour la première

(1) Aujourd'hui empereur ; c'est le 20 septembre, vieux style, ou 1er octobre, nouveau style. (*Note de l'auteur.*)

fois, être de l'avis de sa mère, et la surpasser même dans ses scrupules et sa dévotion à la religion grecque orthodoxe. Il est d'ailleurs probable que les bizarreries de Paul apporteront autant d'obstacles au bonheur de sa fille, que la vanité de Catherine et l'impéritie de ses ministres (1) : le costume des Suédois, leurs habits courts, leurs manteaux, leurs rubans et leurs chapeaux ronds, suffirent pour lui inspirer une aversion incurable.

Ce mariage forcé manqué a vraiment couvert de ridicule les ministres russes ; et il dut être bien humiliant pour la vieille impératrice d'avoir laissé employer des moyens aussi misérables. Ne paraît-il pas aussi bien au-dessous de l'empire de Russie de se montrer si embarrassé de l'établissement de ses aimables princesses, et de mettre en usage tant de grandes et petites supercheries pour les marier ?

Deux jeunes princesses de Baden-Dourlach arrivèrent à cette époque à Saint-Pétersbourg; on leur destinait de hautes positions. Ces princesses, après un long et pénible voyage, arrivèrent à la fin de l'automne de 1792, la nuit, et par un temps affreux, qui semblait leur donner les plus tristes impressions. On les fit descendre dans le palais qu'avait occupé Potemkin, et où l'impératrice les reçut, accompagnée de madame de Branicka, sa favorite. Les jeunes princesses prirent d'abord cette dernière pour Catherine; mais la comtesse Schouwalow les ayant détrompées, elles se jetèrent aux pieds de l'impératrice, et lui baisèrent en pleurant la robe et les mains, jusqu'à ce qu'elle les eut relevées pour les embrasser : on les laissa ensuite souper

(1) Quelque temps après son avénement au trône, Paul entrant dans l'appartement de ses filles se mit à plaisanter une de leurs demoiselles sur son mariage prochain. *Pour ma fille Alexandrine*, ajouta-t-il, *on ne peut la marier, car son prétendu ne sait pas encore écrire.* — Il venait de recevoir une lettre du roi de Suède, dont le secrétaire avait omis sur l'adresse quelques titres de l'autocrate, entre autres celui tout nouveau de duc de Courlande, etc. Pour qu'à l'avenir personne ne fût dans le cas de commettre cette omission criminelle, Paul donna un ukase particulier, dans lequel il ordonna tout au long de quelle manière il voulait être nommé. (*Note de l'auteur.*)

en liberté. Le lendemain, Catherine vint les voir, comme elles étaient encore à leur toilette, et leur apporta le cordon de Sainte-Catherine, des bijoux et des étoffes. Elle se fit montrer leur garde-robe ; et, en la voyant, elle leur dit : *Mes amies, je n'étais pas si riche que vous quand j'arrivai en Russie* (1).

Les jeunes grands-ducs les virent le même jour chez leur grand'mère. L'aîné, qui soupçonnait déjà le motif de leur arrivée, eut l'air pensif et embarrassé : il ne parla point. Catherine dit que, connaissant la mère de ces princesses, et les Français ayant pris leur pays (2), elle les avait fait venir pour les élever à sa cour. A leur retour, les jeunes princes parlèrent beaucoup d'elles, et Alexandre dit qu'il trouvait l'aînée bien jolie (3). *Ah ! point du tout !* s'écria le cadet ; *elles ne le sont ni l'une ni l'autre : il faut les envoyer à Riga pour les princes de Courlande ; elles ne sont bonnes que pour eux* (4).

Cependant le mot d'Alexandre fut rapporté à la grand'mère ; elle fut charmée qu'il trouvât belle celle qu'elle lui destinait, et dont elle paraissait elle-même enchantée. Catherine prétendait avoir ressemblé à Louise de Bade en arrivant en Russie : elle se fit apporter le portrait qu'on avait tiré d'elle à cette époque, le confronta ; et l'on pense bien que chacun trouva que deux gouttes d'eau ne se ressemblaient pas davantage. Elle s'attacha dès lors singulièrement à la jeune princesse, redoubla de ten-

(1) Catherine disait souvent, sur la fin de sa vie « : Je suis arrivée pauvre en Russie, mais je m'acquitte envers l'empire : la Tauride et la Pologne sont la dot que je lui laisse. » (*Note de l'auteur.*)

(2) C'était l'époque de l'expédition de Custine en Allemagne. (*Note de l'auteur.*)

(3) Elle était en effet charmante : la grande-duchesse Alexandrine est la seule beauté qui puisse lui être comparée à la cour de Russie. Sa sœur, âgée de treize ans, n'était pas encore formée, mais avait quelque chose de plus piquant et de plus spirituel encore. (*Note de l'auteur.*)

(4) Ces princes y étaient alors élevés, comme devant régner un jour en succédant à leur oncle. On destinait l'aîné à la seconde grande-duchesse Héléna-Pawlowna. Tout a bien changé pour eux. Ils sont officiers subalternes dans les armées de Paul ; et l'aîné vient même d'être relégué dans une garnison d'invalides. (*Note de l'auteur.*)

dresse pour Alexandre, et s'occupa avec plus de plaisir du projet de leur laisser immédiatement son trône.

Les jeunes étrangères parurent pour la première fois à la cour le jour où les députés de Pologne furent admis à remercier la grande Catherine de l'honneur qu'elle venait de faire à la république d'en garder les trois quarts pour elle (1). Les princesses furent autant éblouies de la magnificence qui les environnait, qu'on parut l'être de leurs grâces naissantes ; mais il arriva à l'aînée un accident qui fit dire aux Russes superstitieux qu'elle serait malheureuse en Russie. En s'approchant du trône de Catherine, elle se heurta contre l'angle du degré et tomba tout de son long devant ce trône. Puisse un si triste présage ne pas se réaliser !

Pendant que sa jeune sœur passait douloureusement ses jours à pleurer son pays et ses parents, dont toute la pompe de la cour n'avait pu la distraire, et qu'on la renvoyait enfin comblée de dons qui la touchaient moins que le plaisir de revoir bientôt les bords du Rhin (2), la princesse Louise semblait sourire au destin qui l'attendait. Un consolateur inconnu était né

(1) A cette époque, on avait encore laissé une partie du royaume ou république de Pologne. Les députés ne furent pourtant reçus que comme ceux d'une province soumise : ils restèrent découverts, et l'impératrice assise ; elle ne les salua que d'un simple signe de tête, après qu'ils se furent prosternés devant elle. (*Note de l'auteur.*)

(2) Avec plusieurs brillants qu'elle reçut, on lui assura une pension qui serait remplacée par une dot. Comme elle est devenue reine de Suède, j'ignore si la Russie l'a dotée. Parmi les dons qu'on lui fit, était un cordon de Saint André pour son père : cet ordre était le premier de la Russie, et Catherine ne savait pas même le nombre des chevaliers ; il se trouva que le prince de Baden l'était déjà. L'impératrice ne voulut point qu'on renvoyât l'ordre ; elle permit au prince de le donner à son fils encore enfant. Il arriva souvent que l'on envoya à des officiers des ordres qu'ils avaient déjà : l'un d'eux ayant sollicité en vain une autre récompense, il porta les deux mêmes croix. Au reste, Catherine, si magnifique quelquefois, montra une lésine ridicule en accordant à la gouvernante qui avait élevé et accompagné en Russie les princesses de Baden une misérable pension de 200 roubles ; ce qui indigna la cour de Carlsruhe même. (*Note de l'auteur.*)

dans son cœur et avait essuyé ses larmes. Elle avait senti l'amour, en voyant le jeune prince qui devait être son époux, et qui l'égalait en beauté et en douceur. Elle se prêta de bonne grâce à tout ce que l'on exigea d'elle, apprit le russe, s'instruisit dans la religion grecque, et fut bientôt en état de faire confession publique de sa nouvelle foi, et de recevoir sur ses bras nus et sur ses pieds délicats et nus aussi les onctions que lui administra un évêque barbu, en la proclamant grande-duchesse sous le nom d'*Elisabeth Alexiéwna*. Catherine aima mieux lui donner son propre surnom que de lui laisser celui de son père, comme il est d'usage (1).

Les fiançailles se célébrèrent, au mois de mai suivant, avec une pompe et des fêtes extraordinaires. La Russie venait de finir trois guerres presque également triomphantes. Une foule de généraux et d'officiers, couverts des lauriers qu'ils avaient cueillis dans ces guerres, grossissaient la cour. Une quantité de Suédois, admirateurs de Catherine; presque tous les magnats polonais dévoués et soumis; des khans tartares; des envoyés de la grande Bukarie; des pachas turcs; des députés grecs et moldaves; des sophis de Perse; et des émigrés français, qui demandaient également vengeance et protection (2), augmentaient

(1) Les noms patronymiques des Russes ont quelque chose d'antique et de respectable. Un Russe pouvait nommer l'impératrice, même en lui parlant, Ekatarina Alexiéwna, Catherine fille d'Alexis. La princesse de Baden aurait donc dû se nommer Elisabetha-Carlowna, puisqu'elle est fille d'un prince Charles. Les Grecs avaient aussi cet usage; et nous pourrions dire, en traduisant heureusement les terminaisons russes par le grec, Ywan Basilide, Alexandre Nicolaïde, etc., comme l'on dit Alcide, Séleucide, Héraclide, d'autant que la prononciation et l'orthographe de Basilïéwitsch, Nicolaïéwitsch, etc., sont toujours embarrassantes pour un Français. (*Note de l'auteur.*)

(2) On présenta un jour en même temps à Catherine le jeune Richelieu, un envoyé persan, des députés kalmouks, et un vieux fou russe qu'elle créait chevalier, à la recommandation de N. Soltykow, pour avoir prié pour elle. Richelieu lui baisa la main avec toute l'aisance française; le Persan, avec des gestes orientaux; les Kalmouks, en se jetant à terre; et le vieux Russe, en s'agenouillant et levant les yeux au ciel.

(*Note de l'auteur.*)

en ce moment le nombre des courtisans de l'orgueilleuse autocratrice du Nord : jamais cour n'offrit un spectacle si brillant ni si varié. Ce furent les derniers beaux jours de Catherine. Elle dîna sur un trône élevé au milieu des autres tables : couverte et couronnée d'or et de diamants, elle promenait un œil serein sur cette assemblée immense composée de toutes les nations, et semblait les voir toutes à ses pieds. Entourée de sa famille brillante et nombreuse, un poete l'eût prise pour Junon assise parmi les dieux.

L'arrivée de la princesse de Saxe-Cobourg avec ses trois filles, dont l'une devint l'épouse du grand-duc Constantin, fut moins marquante. Les Russes se permirent même des remarques piquantes sur ces princesses, sur l'antiquité et le mauvais goût de leur habillement. On ne les présenta qu'après avoir renouvelé leur garde-robe. Constantin n'en voulait aucune ; il disait qu'elles avaient l'air allemand, tant il avait lui-même le goût russe. On fut obligé de lui échauffer l'imagination, pour engager à faire un choix : il tomba, malheureusement pour elle, sur la plus jeune, petite brune qui montrait de l'esprit, inspirait de l'intérêt, et qui méritait plus de bonheur que ne lui en promettait le caractère de son mari, dont on aura occasion de parler encore.

CHAPITRE II.

Catherine II.

Le séjour du roi de Suède à Pétersbourg, les réjouissances qu'il occasionna, les mortifications qui en furent la suite, hâtèrent sûrement la mort de Catherine. Elle s'était livrée, pendant six semaines, à des fêtes, à des fatigues continuelles; car depuis longtemps monter et descendre l'escalier du palais, s'habiller et paraître un instant, était un travail pour elle d'autant plus grand qu'elle s'efforçait toujours de paraître jeune et bien portante, et qu'elle ne voulait point se servir de chaise à porteurs. Quelques courtisans, connaissant cette difficulté qu'elle éprouvait à monter, avaient à grands frais transformé leurs escaliers en rampes douces et tapissées, pour la recevoir le jour des festins et des bals qu'ils donnaient au roi : une pareille galanterie avait même coûté quatre à cinq mille roubles à Besborodko, uniquement pour faciliter dans sa maison la réception de Catherine (1). Sur la fin de sa vie, Catherine était devenue d'une grosseur presque difforme : ses jambes toujours enflées, et souvent ouvertes, étaient tout d'une venue avec ce joli pied qu'on avait admiré jadis. Le fameux pirate Lambro-

(1) Que les altesses ou excellences russes qui pourront lire ceci ne se formalisent pas de se voir tout simplement nommer par leurs noms : je voulais les envelopper dans leurs titres comme une pillule dans son oripeau; mais souvent, à l'instant où j'écrivais, le monsieur devenait comte, le comte prince, et le prince kniaiss; le conseiller, général, et le valet de chambre, excellence. Tout changeait avec une telle rapidité sous la main créatrice de Paul, que j'ai dû m'en tenir au nom seul des personnages. (*Note de l'auteur.*)

Cazzioni, que l'amiral Ribas avait introduit chez elle par la faveur de Zoubow, et qui lui servait de bouffon après lui avoir servi de corsaire dans l'Archipel, voulut aussi être son médecin. Il lui persuada qu'il savait un remède infaillible pour lui guérir les jambes, et il allait lui-même chercher de l'eau de la mer pour lui faire prendre chaque jour des bains de pieds froids. Elle s'en était d'abord bien trouvée, et se moquait avec Lambro des conseils de ses médecins : mais ses jambes s'enflèrent bientôt davantage ; les veilles et le mouvement qu'elle se donna empirèrent le mal. Au moment où elle apprit le refus du roi, et où elle fut obligée de congédier sa cour après l'avoir assemblée pour célébrer les fiançailles de sa petite-fille, elle ressentit déjà une légère atteinte d'apoplexie. La contrainte qu'elle s'imposa les jours suivants pour se montrer avec son visage ordinaire, et ne pas avoir l'air de succomber au dépit que lui donnait la mutinerie *d'un petit roi* (1), fit remonter de plus en plus le sang et les humeurs à la tête. A cette époque, son teint déjà très-enluminé devint plus rouge et plus livide, et ses indispositions plus fréquentes.

Je ne devrais pas faire ici mention des signes et des pronostics de sa mort : mais comme les miracles sont encore de mode en Russie, ainsi qu'on le verra, il est bien juste de remarquer que le soir où elle se rendit chez Samoïlow avec le roi, une étoile lumineuse se détacha du ciel au-dessus de sa tête et alla tomber dans la Néva. Je dois même assurer, pour l'honneur de la vérité et des signes funèbres, que c'est un fait dont toute la ville parla : les uns prétendaient que cette belle étoile signifiait le passage de la jeune reine en Suède ; les autres, remarquant que la citadelle et les tombeaux des souverains se trou-

(1) C'est l'épithète dérisoire qu'elle lui donnait. Ce jeune prince était très-jaloux, dès son enfance, du titre d'homme fait, qu'il s'efforçait de mériter. Se promenant un jour dans un parc, deux femmes s'écrièrent : *Courons sur le chemin pour voir notre petit roi !* Gustave piqué leur cria : Eh, mesdames ! en avez-vous donc un plus grand ?

(*Note de l'auteur.*)

vaient vers les lieux où l'étoile avait paru tomber, disaient en secret et en tremblant que cela annonçait la mort prochaine de l'impératrice. Je dis *en tremblant et tout bas,* parce que *mort* et *impératrice* sont deux mots qu'on ne peut prononcer ensemble en Russie sans blasphème et sans danger.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le 4 novembre 1796, vieux style, Catherine ayant ce qu'on appelait *petit ermitage* (petite société) parut d'une gaieté extraordinaire. Elle avait reçu par un vaisseau de Lubeck la nouvelle que le général Moreau avait été forcé de repasser le Rhin, et elle avait à cette occasion écrit au ministre d'Autriche Cobenzl un billet fort badin (1). Elle s'amusa beaucoup avec Léon Narischkin, son grand écuyer et son premier bouffon, en marchandant et achetant de lui toutes sortes de babioles qu'il apportait ordinairement dans ses poches pour les lui vendre, comme le ferait un mercier ambulant dont il jouait le rôle. Elle lui fit agréablement la guerre sur la peur qu'il avait des nouvelles de mort, en lui annonçant celle du roi de Sardaigne, qu'elle venait aussi de recevoir, et parla beaucoup de cet événement d'un air libre et badin. Cependant elle se retira quelques instants plus tôt qu'à l'ordinaire, se sentant, disait-elle, de légères coliques pour avoir trop ri.

Le lendemain elle se leva à son heure accoutumée, et fit monter le favori, qui resta un instant chez elle. Elle expédia ensuite quelques affaires avec ses secrétaires, et renvoya le dernier qui se présenta, en lui disant de l'attendre dans l'antichambre; qu'elle le rappellerait pour finir le travail. Il attendit quelque temps; mais le valet de chambre *Zacharie Constantinowitsch*, s'impatientant de n'être point appelé et de n'entendre aucun bruit dans la chambre, ouvrit enfin la porte; il vit avec effroi l'impératrice renversée entre deux portes qui conduisaient de son alcôve à sa garde-robe. Elle était déjà sans

(1) Voici ce billet, qui courut les sociétés : « Je m'empresse d'annoncer à l'excellente Excellence que les excellentes troupes de l'excellente cour ont complétement battu les Français. » (*Note de l'auteur.*)

connaissance et sans mouvement. On court chez le favori, qui logeait au-dessous ; on appelle les médecins : le tumulte et la consternation se répandent autour d'elle. On étendit un matelas près de la fenêtre ; on la coucha dessus ; on lui administra des saignées, des lavements et tous les secours usités en pareil cas, qui firent leur effet ordinaire. Elle vivait encore : le cœur palpitait ; mais aucun autre signe de mouvement. Le favori voyant cet état désespéré fit avertir les comtes Soltykow et Besborodko, et quelques autres. Chacun en particulier s'empressa d'expédier un courrier à Gatschina, où se trouvait le grand-duc Paul : celui de Zoubow fut son propre frère. Cependant la famille impériale et le reste du palais ignoraient l'état de l'impératrice, qu'on tenait secret. Ce ne fut qu'à onze heures, temps où elle avait coutume de faire appeler les grands-ducs, qu'on sut qu'elle était indisposée ; et le bruit que l'impératrice était malade ne transpira qu'à une heure après midi : mais on ne se disait cette nouvelle qu'avec une circonspection mystérieuse et timide, dans la crainte de se compromettre. On voyait deux courtisans se rencontrer, tous deux parfaitement instruits du coup d'apoplexie, tous deux s'interrogeant, se répondant, s'observant et s'approchant pied à pied et toujours de front, pour n'arriver qu'ensemble au point terrible et pouvoir parler de ce qu'ils savaient déjà : il faut avoir hanté une cour, et surtout celle de Russie, pour juger de l'importance de ces choses-là et ne pas trouver ces détails ridicules.

Cependant ceux que le hasard ou leur poste avait mis à même d'être instruits les premiers se hâtaient d'aller annoncer cet événement à leurs familles et à leurs amis ; car on regardait la mort de l'impératrice comme l'époque d'une révolution extraordinaire dans l'État, à cause du caractère du grand-duc Paul et des projets ou des dispositions qu'on supposait à Catherine. Il était donc très-important de pouvoir prendre ses précautions d'avance : aussi la cour et bientôt la ville furent-elles dans une agitation et dans une attente très-alarmantes.

Cinq ou six courriers qui arrivèrent presque à la fois à Gatschina n'y trouvèrent point le grand-duc : il était allé avec sa cour, à quelques verstes de là, voir un moulin qu'il faisait construire. Il fut frappé à cette nouvelle d'une grande joie ou d'une grande douleur, car les extrêmes se touchent et se ressemblent : l'on n'en peut quelquefois bien distinguer les effets. Il se remit bientôt de son trouble, adressa plusieurs questions aux courriers, donna des ordres pour son voyage, et le fit avec une telle diligence, qu'il franchit en moins de trois heures l'espace de douze lieues qu'il y a entre Gatschina et Pétersbourg : il y arriva à huit heures du soir avec son épouse, et trouva le palais dans la plus grande confusion.

Sa présence rallia quelques ministres et quelques courtisans autour de lui : les autres avaient disparu. Le favori, livré à la crainte et à la douleur, avait lâché les rênes de l'empire : les grands, occupés des suites qu'aurait cet événement subit, arrangeaient leurs affaires en particulier ; toutes les intrigues de la cour se trouvaient déconcertées en un moment, et sans point de réunion, comme les rais d'une roue dont le moyeu est rompu.

Paul se transporta, suivi de toute sa famille, auprès de sa mère, qui ne donna aucun signe de connaissance à l'aspect de ses enfants rassemblés. Elle était immobile sur le matelas, sans mouvement de vie apparent. Le grand-duc Alexandre, son épouse, les jeunes princesses, fondaient en larmes et formaient autour d'elle le plus touchant tableau. Les grandes-duchesses, les cavaliers et les dames de la cour, restèrent habillés et levés toute la nuit, attendant le dernier soupir de l'impératrice : le grand-duc, avec ses fils, se transportait à tout moment vers elle pour en être le témoin ; et la journée suivante se passa dans la même agitation et la même attente.

Paul, que la douleur de perdre une mère qui l'avait si peu aimé n'affectait pas extrêmement, s'occupait à distribuer des ordres de détail et à tout préparer pour son avénementt : il don-

nait à ce grand acte de sa vie les mêmes soins qu'un directeur de spectacle donne à ses coulisses et à ses machines avant de faire lever la toile. En vérité il semble aussi que la mort d'un souverain ne soit qu'un entr'acte de comédie, tant sa personne occupe peu ceux qui l'environnent et même ses enfants. Catherine respirait encore, et l'on ne pensait déjà plus qu'aux changements qui allaient se faire et à celui qui allait la remplacer.

Cependant les appartements du palais se remplissaient peu à peu des officiers qui accouraient de Gatschina, dans un costume si grotesque et si nouveau qu'ils paraissaient des revenants d'un autre siècle, ou des arrivés d'un autre monde. Le chagrin, la crainte ou la douleur, se peignaient sur le visage des anciens courtisans qu'on rencontrait pâles et défaits, et qui se retiraient successivement pour faire place aux nouveaux venus. Une foule innombrable de voitures environnait le palais et obstruait les rues qui y conduisaient : tous ceux qui y avaient quelques connaissances y passaient la journée, en attendant ce qui allait arriver. La sortie de la ville était d'ailleurs interdite, et l'on ne laissait passer aucun courrier.

On croyait généralement que Catherine était expirée dès la veille, mais que des raisons politiques faisaient encore cacher sa mort. Il est cependant vrai qu'elle était toujours dans une espèce de léthargie : les remèdes qu'on lui avait administrés avaient produit l'effet naturel; elle avait même encore remué un pied et serré la main d'une femme de chambre; *mais heureusement pour Paul elle avait pour toujours perdu la parole.* Vers les dix heures du soir, elle parut se ranimer tout à coup, et commença à râler horriblement. La famille impériale accourut auprès d'elle; mais l'on fut obligé d'éloigner les princesses de ce spectacle affreux et nouveau. Enfin Catherine poussa un cri lamentable qui fut entendu dans les appartements voisins, et expira après une agonie de trente-sept heures. Pendant ce temps, elle ne donna aucun signe de souffrance qu'un instant avant d'expirer; et sa mort parut aussi heureuse que son règne l'avait été.

Si l'on pense quelquefois juger de l'amour qu'ont mérité les monarques par les impressions que fait leur mort, ce n'est guère en Russie qu'on peut faire cette observation; à moins qu'on ne voulût prendre la cour pour l'empire entier. L'homme qui perdait le plus à la mort de l'impératrice, celui qu'elle précipita du faîte des grandeurs et du pouvoir dans la foule dont la faveur l'avait tiré, fut aussi le plus affligé : sa douleur eut même une expression touchante. Les jeunes grandes-duchesses, qui aimaient tendrement leur grand'mère, et avec qui elles étaient plus familières qu'avec leurs propres parents, lui payèrent aussi un tribut de larmes bien sincères : elles la regardaient comme leur providence et la source de leur bonheur et de leurs plaisirs. Les dames et les courtisans qui jouissaient des bontés et de la société intime de Catherine, où elle était d'une aménité charmante, pleuraient également cette princesse. Les demoiselles même et les jeunes gens de la cour regrettaient les heureuses soirées de l'Ermitage, et cette liberté de mœurs et de plaisirs qu'elle savait inspirer, et à laquelle ils opposaient la gêne soldatesque et l'étiquette bizarre qui allaient y succéder. Les Russes spirituels et railleurs frémissaient d'être obligés désormais de respecter des personnes qu'ils avaient raillées et méprisées, et de se soumettre à un train de vie qui avait été le sujet perpétuel et inépuisable de leurs sarcasmes et de leurs bons mots. Les femmes, les domestiques de Catherine, pleuraient sincèrement une maîtresse bonne et généreuse, dont l'humeur égale et douce, et le caractère noble et fier, étaient au-dessus de tous ces petits emportements journaliers qui empoisonnent la vie domestique. Réellement si l'on pouvait juger de Catherine comme d'une mère de famille, de son palais comme de sa maison, de ses courtisans comme de ses enfants, elle méritait des regrets et des larmes.

Plusieurs autres personnages avaient aussi l'air pâle et désespéré, mais ceux-là étaient incapables de pleurer; ils avaient plutôt l'air coupable que triste, et leur douleur ne pouvait s'expliquer en faveur de Catherine : c'était cette foule de créatures

du favori, de ministres prévaricateurs, de courtisans lâches, et de misérables de tous les états et de toutes les conditions, dont la fortune et les espérances reposaient sur les abus de son règne et la facilité de son caractère. Il faut comprendre dans cette tourbe gémissante ceux qui avaient eu part à la révolution de 1762, et y avaient joué les rôles odieux de séducteurs ou de bourreaux : ils semblaient se réveiller du long rêve qui avait suspendu leurs réflexions, pour se livrer aux terreurs et peut-être même aux remords.

Quant au peuple, cette prétendue pierre de touche du mérite des souverains, et qui n'est en Russie qu'une pierre brute et foulée aux pieds comme le pavé des rues, rien n'égala son indifférence sur ce qui se passait au palais. Le bruit se répandit que les vivres allaient baisser, et que le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves serait restreint et fixé; mais on verra bientôt comme ce bruit populaire fut démenti par Paul. Les principaux habitants de la ville étaient dans un muet effroi. La crainte, et la haine générale qu'avait inspirée le grand-duc, semblaient réveiller en ce moment l'amour et les regrets qu'on devait à Catherine.

Aussi quels changements subits dans une capitale si brillante, et surtout dans une cour si heureuse et si polie : cet air de liberté, d'aisance et de galanterie, qui y régnait, fit place à une gêne insupportable. Les cris de commandement, le bruit du fer et des soldats, le fracas des grosses bottes et des éperons, retentissaient déjà dans les appartements où Catherine venait de s'endormir pour toujours. Le deuil dont se couvraient les dames, les habits burlesques qu'endossaient les hommes, le langage qu'on s'empressait d'adopter, et les changements qui se succédaient, faisaient qu'on se rencontrait sans se reconnaître, qu'on s'interrogeait sans se répondre et qu'on se parlait sans s'entendre. Le jour de Sainte-Catherine qui arriva dans ces entrefaites, et jusque-là si pompeusement célébré, fit sentir avec plus d'horreur la désolation et le vide de ce palais désenchanté, qui, théâtre

de tant de fêtes et de tant de plaisirs, allait devenir celui de tant de ridicules.

A soixante-sept ans, Catherine avait encore des restes de beauté. Ses cheveux étaient toujours arrangés avec une simplicité antique et un goût particulier : jamais couronne ne coiffa mieux une tête que la sienne. Elle était d'une taille moyenne, mais épaisse ; et toute autre femme de sa corpulence n'aurait pu se mettre d'une manière si séante et si gracieuse. Dans son particulier, la gaieté, la confiance qu'elle inspirait, semblaient éterniser auprès d'elle la jeunesse, le badinage et les jeux. Ses propos engageants et sa familiarité mettaient à l'aise tous ceux qui avaient les entrées chez elle, et qui assistaient à sa toilette ; mais aussitôt qu'elle avait mis ses gants pour sortir et se présenter dans les appartements voisins, elle se composait une démarche et un visage tout à fait différents. De femme aimable et badine elle paraissait tout à coup impératrice majestueuse et réservée. Celui qui la voyait alors pour la première fois ne la trouvait point au-dessous de l'idée qu'il s'en était faite, et disait : C'est bien elle, c'est bien la Sémiramis du nord ! On ne pouvait, non plus qu'à Frédéric le Grand, lui appliquer cette maxime : *Præsentia minuit famam*. Je l'ai vue pendant dix ans, une ou deux fois la semaine, et toujours avec un nouvel intérêt. L'attention que j'avais à l'examiner me faisait négliger de me prosterner avec la foule devant elle · l'hommage que je lui rendais en la regardant était sans doute plus flatteur. Elle marchait lentement et à petits pas, le front haut et serein, le regard tranquille et souvent baissé. Elle saluait d'une petite inclination qui n'était pas sans grâce, mais avec un sourire de commande qui venait et s'en allait avec sa révérence. Si c'était un étranger à qui elle présentât sa main à baiser, elle le faisait très-poliment, et lui disait ordinairement quelques mots sur son voyage et son arrivée : mais c'était alors que l'on voyait se décomposer l'harmonie de son visage, et qu'on oubliait un instant la grande Catherine pour ne plus voir que la vieille femme ; car, en ou-

vrant la bouche, elle ne montrait plus de dents, et sa voix était cassée et mal articulée. Le bas de son visage avait quelque chose de rude et de grossier ; ses yeux gris clair, quelque chose de faux ; et un certain pli à la racine du nez lui donnait un air un peu sinistre. Le célèbre Lampi l'avait peinte depuis peu assez ressemblante, quoique extrêmement flattée : cependant Catherine remarquant qu'il n'avait pas tout à fait oublié ce malheureux pli qui caractérise sa physionomie, elle en fut très-mécontente, et dit que Lampi lui avait donné l'air trop sérieux et trop méchant. Il fallut retoucher et gâter le portrait, qui paraît maintenant être celui d'une jeune nymphe : le trône, le sceptre, la couronne et quelques autres attributs, le font pourtant reconnaître pour celui d'une impératrice. Au reste, c'est un morceau qui mérite les regards des amateurs, aussi bien que celui de l'impératrice actuelle par le même maître (1).

Pour ce qui est du caractère de Catherine, je pense que c'est dans ses actions qu'il faut le chercher. Son règne a été heureux et brillant pour elle et sa cour ; mais la fin en fut surtout désastreuse pour les peuples et l'empire. Tous les ressorts du gouvernement étaient détraqués : chaque général, chaque gouverneur, chaque chef de département était devenu un despote particulier. Les rangs, la justice, l'impunité, se vendaient à l'enchère : une vingtaine d'oligarques, sous les auspices d'un favori, se partageaient la Russie, pillaient ou laissaient piller les finances, et se disputaient les dépouilles des malheureux. On voyait leurs plus bas valets, leurs esclaves même, parvenir en

(1) La célèbre madame le Brun qui se trouvait à Pétersbourg, et qui ne put obtenir l'honneur de la peindre vivante, l'envisagea morte et la peignit de souvenir et d'imagination : ce portrait dont je vis l'ébauche est très-ressemblant. Voici un conseil badin qu'on donnait à madame Le Brun, pour le rendre parfait : Prenez pour toile la carte de l'empire des Russies ; les ténèbres de l'ignorance, pour le fond ; les dépouilles de la Pologne, pour draperie ; le sang humain, pour coloris : pour croquis, les monuments de son règne ; et pour ombre six mois du règne de son fils. (*Note de l'auteur.*)

peu de temps à des emplois et à des richesses considérables. Tel avait trois ou quatre cents roubles d'appointements qu'il ne pouvait augmenter sans malversation, et qui bâtissait autour du palais des maisons de cinquante mille écus. Catherine, loin de rechercher la source impure de ces richesses éphémères, se glorifiait de voir la capitale s'embellir sous ses yeux, et applaudissait au luxe désordonné des coquins, qu'elle prenait pour une preuve de la prospérité de son règne. Jamais, même en France, le pillage ne fut si général ni si facile. Quiconque voyait passer par ses mains une somme de la couronne pour quelque entreprise, en retenait effrontément la moitié et faisait ensuite des représentations pour obtenir davantage, sous prétexte que la somme était insuffisante : on lui accordait ce qu'il demandait, ou l'entreprise demeurait abandonnée. Les grands voleurs partageaient même les vols des petits, et en étaient les complices. Un ministre savait à peu près ce que chacune de ses signatures rapportait à son secrétaire, et un colonel n'hésitait pas de s'entretenir avec un général des profits qu'il faisait sur ses soldats (1).

A commencer par le favori en titre et à finir par le dernier employé, tous regardaient le bien de l'État comme une cocagne à conquérir, et se jetaient dessus avec la même impudeur que la populace sur le bœuf qu'on lui abandonne. Les Orlow, Potemkin et Panin, ont rempli seuls leurs places avec quelque dignité : les premiers ont montré des talents et une ambition vaste; Panin avait davantage, des lumières, du patriotisme et

(1) Le colonel était le despote de son régiment : il en avait toutes les compagnies, tous les détails, et toute l'économie. L'armée russe vivant toujours comme à discrétion dans les pays où elle se trouve, soit soumis, soit amis, soit ennemis, les colonels emboursent presque toutes les sommes destinées à son entretien. Ils lâchent les chevaux dans les prairies, et les soldats chez les paysans pour s'y dédommager. Leurs appointements sont de 7 ou 8 cents roubles, mais leurs profits sur un régiment montent jusqu'à 15 et 20 mille. L'impératrice répondit une fois à un ministre qui la sollicitait pour un pauvre officier : *S'il est pauvre, c'est de sa faute ; il a eu longtemps un régiment.* Le vol était donc permis, et la probité une sottise.

(*Note de l'auteur.*)

des vertus (1). En général, rien n'a été si petit que les grands, durant les dernières années du règne de Catherine. Leurs complaisants, leurs créatures, leurs valets, leurs parents même, ne s'enrichissaient pas de leur générosité, mais des vexations qu'ils commettaient en leur nom et du trafic de leur crédit : d'ailleurs on les volait eux-mêmes, comme ils volaient la couronne. Les services qu'on leur rendait, même les plus vils, étaient payés par l'État : souvent leurs domestiques, leurs bouffons, leurs musiciens, leurs secrétaires particuliers, et même le gouverneur de leurs enfants, étaient salariés par quelque caisse de la couronne dont ils avaient le maniement. Quelques-uns recherchaient l'homme à talents, et estimaient l'homme de mérite ; mais ni l'un ni l'autre ne faisaient fortune auprès d'eux : ils ne leur donnaient rien, moins encore par avarice que par défaut de bienfaisance. Le seul chemin pour parvenir à leur faveur était de se faire leur bouffon.

Aussi presque tous les gens en place et en crédit sous ce règne étaient-ils des gens parvenus. Des princes et des comtes nouveaux naissaient par essaims aux fêtes de Catherine, et à la même époque où l'on s'efforçait de les abolir en France. Si l'on excepte les Soltikow, on n'a vu aucune grande famille en faveur. Partout ailleurs qu'en Russie, ce ne serait pas un mal ; mais c'était une vraie calamité pour cet empire, où la riche

(1) Il fit surtout un acte de générosité qui n'a point trouvé d'imitateurs. Après l'éducation du grand-duc Paul, dont il était grand gouverneur, l'impératrice, entre autres récompenses, lui donna sept mille paysans, et ne donna rien aux aides de camp, aux secrétaires, etc., qui avaient été les collaborateurs employés par le comte Panin. Celui-ci leur distribua aussitôt les sept mille paysans qu'il avait reçus, et j'ai vu plusieurs officiers qui sont encore riches de ce bienfait. Cette belle action ne fait pourtant pas oublier que les trois principales opérations de son ministère ont été désastreuses : l'échange du Holstein contre six vaisseaux que le Danemark n'a jamais pu donner ; le premier partage de la Pologne, qui a fait naître l'envie du reste ; et l'éducation de Paul, dont le caractère fait aujourd'hui le fléau de sa patrie, sont les tristes monuments qu'il a laissés. (*Note de l'auteur.*)

noblesse est la seule classe qui ait de l'éducation et quelquefois de l'honneur. D'ailleurs tous ces hommes nouveaux furent autant de sangsues affamées, qu'il fallut remplir du plus pur sang de l'État et de la sueur des peuples. Changer souvent de rois n'est pas onéreux pour un État qui reste leur héritier ; mais changer à tout instant de favoris et de ministres qui s'enrichissent et emportent leurs trésors, c'est assez pour épuiser tout autre pays que la Russie. Combien n'en a-t-il pas coûté de millions pour gorger successivement de biens douze favoris en titre ? combien n'a-t-il pas fallu pour rendre riches et grands seigneurs des *Bezborodko,* des *Zawadowsky*, des *Marcow*, et tant d'autres en trop grand nombre pour qu'on puisse les nommer ? Les Orlow, les Potemkin, les Zoubow, n'ont-ils pas seuls accumulé plus de richesses que des rois ? Les agioteurs de leurs signatures, et les directeurs de leurs menus plaisirs, ne sont-ils pas eux-mêmes devenus plus riches que les plus heureux négociants de l'Europe (1) ?

Autant le gouvernement de Catherine était doux et modéré autour d'elle, autant il était au loin affreux et arbitraire. L'homme qui avait directement ou indirectement la protection du favori exerçait où il se trouvait une tyrannie publique : il bravait ses supérieurs, écrasait ses subordonnés, et violait impunément la justice, la discipline et les ukases (2).

C'est d'abord à la politique de Catherine, et ensuite à sa faiblesse, qu'il faut attribuer ce relâchement et cette désorganisation intérieure de son gouvernement; mais la cause première

(1) Il me tombe sous la main un livre intitulé : *Vie de Catherine seconde,* où l'auteur fait le calcul des sommes qu'ont tirées ses favoris. Mais que ce calcul est fautif et au-dessous de la vérité ! et comment apprécier les sommes immenses qui ont enrichi les Orlow, les Potemkin, et les Zoubow, puisque ces trois favoris puisaient dans les caisses de l'État comme dans leur propre bourse ? (*Note de l'auteur.*)

(2) Pour l'oreille et le sens je voulais dire les lois, — mais je parle de la Russie, où il y a des ordonnances (*ukases*), et non des lois. (*Note de l'auteur.*)

en est dans les mœurs et le caractère corrompus de la nation, et surtout de sa cour. Comment une femme eût-elle pu effectuer ce que le bâton actif et la hache homicide de Pierre Ier ne purent exécuter? Usurpatrice d'un trône qu'elle voulait conserver, elle fut obligée de caresser ses complices : ils avaient par leur crime acheté l'impunité. Étrangère dans l'empire où elle régnait, elle chercha à s'identifier avec la nation, en adoptant, en flattant même ses goûts et ses préjugés. Catherine sut quelquefois récompenser, elle ne sut jamais punir; et ce ne fut qu'en laissant abuser de son pouvoir qu'elle parvint à le conserver.

Elle eut deux passions qui ne moururent qu'avec elle : son amour pour l'homme, qui dégénéra en libertinage, et son amour pour la gloire, qui dégénéra en vanité. La première de ces passions ne la domina jamais au point d'en faire une Messaline; mais elle prostitua souvent sa grandeur et son sexe : elle resta par habitude ce qu'elle avait été par tempérament. La seconde lui fit entreprendre des choses louables qui furent rarement achevées, et des guerres injustes qui lui laissent au moins cette espèce de gloire qu'on ne peut refuser au succès.

La générosité de Catherine, l'éclat de son règne, la magnificence de sa cour, ses instituts, ses monuments, ses guerres, sont pour la Russie ce que le siècle de Louis XIV fut pour l'Europe; mais Catherine fut personnellement plus grande que ce prince. Les Français firent la gloire de Louis, Catherine fit celle des Russes : elle n'eut pas comme lui l'avantage de régner sur un peuple perfectionné, et de naître environnée de grands hommes. Elle eut quelques diplomates rusés, et quelques généraux heureux; mais, si l'on excepte Romanzow, Panin et Potemkin, pas un homme de génie : l'esprit et la dextérité astucieuse de quelques ministres, la valeur et la férocité d'un Souvarow, le talent et la souplesse d'un Repnin, la faveur d'un Zoubow, l'aptitude d'un Bezborodko, et l'assiduité d'un Nicolas Soltykow, ne méritent pas de faire exception.

Ce n'est pas que la Russie ne soit fertile en hommes de

mérite; mais Catherine les craignait · ils restèrent toujours loin d'elle. Il en résulte que tout ce qu'elle a fait est à elle, surtout le bien. Que le tableau des abus et des malheurs de son règne ne jette donc pas une ombre trop odieuse sur le caractère particulier de cette princesse! Elle paraissait foncièrement humaine et généreuse : tous ceux qui l'ont approchée l'éprouvèrent; tous ceux qui l'ont connue de près étaient enchantés des charmes de son esprit; tous ceux qui l'environnaient étaient heureux. Ses mœurs étaient galantes et libertines, mais elles conservèrent toujours une certaine décence extérieure (1) : ses favoris même la respectèrent toujours. Son amour n'inspira jamais le dégoût, sa familiarité jamais le mépris : on la trompa, on la séduisit; mais elle ne fut jamais dominée. Son activité, la régularité de son genre de vie, sa modération, son courage, sa constance, sa sobriété même, sont des qualités morales qu'il serait trop injuste d'attribuer à l'hypocrisie. Oh! quelle eût été grande, si elle eût eu le cœur aussi juste que l'esprit! Elle régnait sur les Russes moins despotiquement que sur elle-même : jamais on ne la vit ni s'emporter à la colère, ni s'abandonner à la tristesse, ni se livrer à une joie immodérée. Les caprices, l'humeur, les petitesses, n'entraient pour rien dans son caractère, et moins encore dans ses actions. Je ne déciderai point si elle fut véritablement grande, mais elle fut aimée (2).

Mais de quelque point de vue qu'on voulût l'envisager, elle sera toujours mise en première ligne parmi ceux qui ont captivé

(1) Ce qu'on a répandu en Europe de ses débauches, du vin de Champagne et de l'eau-de-vie dont elle s'enivrait, des grenadiers qu'elle faisait monter chez elle, et cent autres contes, sont de pures calomnies.

(*Note de l'auteur*)

(2) On a fait différens quatrains, tant pour servir d'épitaphe à Catherine que pour mettre sous son portrait : mais aucuns ne sont si bien frappés et ne la caractérisent si bien que les suivants ; ils sont de deux jeunes Russes, qui relèvent encore les qualités aimables de leur esprit par celles d'un grand caractère et d'un cœur généreux.

Elle fit oublier, par un esprit sublime.
D'un pouvoir odieux les énormes abus,

l'admiration du monde par leur génie, leur puissance, et surtout leurs succès. Son sexe, donnant un nouveau relief aux grandes qualités qu'elle a déployées sur le trône, la mettra même au-dessus de toute comparaison dans l'histoire, et l'on sera obligé de recourir aux siècles fabuleux des Isis et des Sémiramis, pour trouver une femme qui ait exécuté ou plutôt entrepris d'aussi grandes choses.

Les dix dernières années de son règne mirent le comble à sa puissance, à sa gloire, et peut-être à ses crimes politiques. Frédéric, ce grand homme, dictateur des rois de l'Europe, venait en mourant de la laisser doyenne des têtes couronnées. Si l'on excepte Joseph et Gustave, toutes ces têtes ensemble ne valaient pas la sienne : car elle surpassait autant les autres rois par l'étendue de son génie que par celle de ses États; et si Frédéric fut le dictateur de ces rois, elle en devint le despote. Ce fut alors que le bout de ce fil politique qui faisait mouvoir la pauvre Europe comme un pantin, et qui avait échappé à la France pour voltiger de Berlin à Vienne et à Londres, se trouva fixé dans les mains d'une femme qui le tirait à son gré. Cet empire immense et romanesque qui lui était asservi, les ressources inépuisables qu'elle tirait d'une terre et d'un peuple neufs encore, le luxe excessif de sa cour, la pompe barbare de ses grands, les richesses et la grandeur royale de ses favoris, les exploits glorieux de ses armées, et les vues gigantesques de son ambition, imposaient une espèce d'admiration à l'Europe stupide. Des princes qui eussent répugné à se montrer l'un à l'autre quelques déférences ne se trouvaient point humiliés de

Et se maintint par ses vertus
Sur un trône acquis par un crime.

Celui-ci est très-flatteur, et n'en a pas moins de mérite :

Dans le sein de la paix, au milieu de la guerre,
A tous ses ennemis elle dicta la loi :
Par ses talents divers elle étonna la terre,
Écrivit comme un sage, et régna comme un roi.

(*Note de l'auteur.*)

rendre une dame l'arbitre de leurs intérêts et la régulatrice de leurs actions.

Mais la révolution française, cette révolution si funeste aux rois, le fut surtout à Catherine.

Qu'eût-elle répondu, si, dans un moment de calme, on lui eût démontré qu'elle avait elle-même beaucoup avancé et affermi cette révolution française si odieuse à ses yeux? c'est cependant un fait. Si sa démence ne l'eût point emportée à se jeter ainsi sur la malheureuse Pologne, et à fomenter ensuite des factions en Prusse et en Suède, elle n'eût point révolté l'Europe contre elle et le parti des rois; elle n'eût point engagé celui de Prusse à faire subitement sa paix pour se tenir en mesure vis-à-vis d'elle; elle n'eût point indigné l'Espagne, en employant contre un roi et une noblesse catholiques les mêmes armes et les mêmes injures qu'on employait contre les Français. Sous ce rapport la France lui doit une statue: elle a rendu le système de ses ennemis odieux et absurde aux monarques mêmes; elle a rendu à la république le même service, que les démagogues par leurs excès et Pitt par ses intrigues.

De tout ce qu'elle a écrit, ses lettres à Voltaire sont certainement ce qui l'est le mieux: elles sont même bien plus intéressantes que celles du vieux philosophe courtisan, qui lui vendait des montres et lui tricotait des bas (1), en lui retournant de cent manières les mêmes idées et les mêmes compliments, et lui répétant cent fois de chasser les Turcs de l'Europe, au lieu de lui conseiller de rendre libres les Russes. Et cependant l'Europe répétait que la Russie avait des lois, parce que Catherine avait compilé la préface d'un code, et soumis cent peuples différents au même régime d'esclavage (2).

(1) C'est ce qu'il lui dit dans une de ses lettres.

(2) L'instruction pour le code est si fidèlement tirée de Montesquieu et de Beccaria, que M. F... de B..., qui s'était chargé de la traduire, ne crut pouvoir mieux faire qu'en copiant le texte de ces fameux écrivains. On peut s'en convaincre par sa traduction imprimée à Lausanne chez

Parmi les pièces de sa composition qu'elle faisait jouer sur les théâtres de la ville (1), l'une est d'un genre nouveau ; ce n'est ni une tragédie, ni une comédie, ni un drame, ni un opéra, mais un assemblage de scènes de tous les genres, intitulé : *Oleg*, représentation historique. Elle fut jouée aux fêtes de la dernière paix avec les Turcs, avec une pompe extraordinaire et des décorations magnifiques : plus de sept cents personnes paraissent sur le théâtre. Le sujet est entièrement tiré de l'histoire russe, et en représente toute une époque. Dans le premier acte, *Oleg* jette les fondements de Moscou : dans le second, il est à Kiew, où il marie et établit sur le trône son pupille *Ygor*. Les anciennes cérémonies usitées aux mariages des czars offrent des scènes très-piquantes, et des tableaux charmants formés par les jeux et les danses nationales qu'on exécute. *Oleg* part ensuite pour une expédition contre les Grecs : on le voit défiler avec son armée et s'embarquer. Au troisième acte, il se trouve à Constantinople. L'empereur Léon, forcé de signer une trêve, reçoit ce héros barbare avec la plus grande magnificence : on le voit manger à sa table, tandis que de jeunes Grecs, filles et garçons, chantent ses louanges en chœurs, et exécutent devant lui les anciennes danses de la Grèce. La dernière décoration représente l'hippodrome où l'on donne à *Oleg* le spectacle des jeux Olympiques : un second théâtre s'élève ensuite dans le fond, et l'on joue devant la cour des scènes d'Euripide à la grecque. Enfin *Oleg* prend congé de l'empereur, et append son bouclier à une colonne, pour attester son voyage à Constanti-

Grasset. C'est de cet homme respectable que l'auteur tient ce fait.
(*Note de l'auteur.*)

(1) Elles sont écrites en russe. M. Derjawin, secrétaire de Catherine, et connu par d'autres ouvrages, passe pour avoir été le faiseur, ou du moins le correcteur. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'a jamais eu autour d'elle un homme en état de lui écrire *ses lettres à Voltaire* en français. Odart et Aubri, ses secrétaires à cette époque, n'écrivaient pas aussi bien qu'elle ; elle en est incontestablement l'auteur.
(*Note de l'auteur.*)

nople et inviter ses successeurs à y revenir un jour. Cette pièce était absolument dans le caractère russe, et surtout dans celui de Catherine : elle y représentait ses projets chéris, et le dessein de subjuguer enfin la Turquie tout en célébrant la paix. Ce n'est proprement qu'une magnifique lanterne magique, où l'on ne fait que passer en revue des objets différents : mais cette idée de mettre sur la scène les grands événements de l'histoire, comme en tableaux, me paraît plus intéressante que les efforts de gosier de nos chanteurs, et les intrigues amoureuses de nos tragédies.

Catherine n'aimait ni les vers ni la musique, et le disait souvent : dans les entr'actes même elle ne pouvait souffrir l'orchestre, qu'elle faisait taire ordinairement. Ce défaut de sensibilité dans une femme d'ailleurs si bien organisée paraît une chose étonnante : il explique comment Catherine, avec tant d'esprit et de génie, pouvait être si impassible et si sanguinaire (1). Dans son palais de Tauride, elle dînait ayant devant les yeux les deux horribles tableaux des deux horribles massacres d'Otschakow et d'Ismaïl, où *Cazanova* a rendu, avec une vérité hideuse, le sang qui ruisselle, les membres déchirés et palpitants, la fureur des massacrants, et l'agonie convulsive des massacrés : c'était sur ces scènes d'horreur que ses yeux et son imagination s'arrêtaient, tandis que la *Gasparini* et *Mandini* chantaient, ou que *Sarti* faisait exécuter un concert.

Cette même impératrice qui écrivait des comédies ; qui chérissait Ségur à cause de son esprit, et écoutait même quelquefois ses vers ; qui faisait jouer devant elle des farces ridi-

(1) Parmi les estampes satiriques que l'on fabriqua en Pologne sur l'impératrice de Russie, l'une, intitulée *Repas de Catherine*, est surtout remarquable. On y voit l'impératrice seule à table. D'un côté, quelques Cosaques lui présentent les membres sanglants des Suédois, des Polonais et des Turcs, qu'ils viennent d'égorger. De l'autre, de jeunes hommes nus sont rangés, comme des tonneaux sur un cellier. On lit au bas de cette caricature atroce des vers qui en sont dignes, et qu'on ne peut traduire un peu décemment que de cette façon : Puisque tu aimes tant les hommes, mange leur chair, et bois le plus pur de leur sang.

(*Note de l'auteur.*)

cules par ses vieux courtisans, et surtout par le comte Stackelberg (1) et le ministre d'Autriche (2), rappelait et disgraciait l'un de ses propres ministres, parce qu'il écrivait ses dépêches avec esprit, qu'il faisait de jolis vers français, qu'il avait composé une tragédie, et qu'il voulait illustrer son pays en faisant les éloges historiques des grands hommes de la Russie : c'était le prince Béloselsky, envoyé à Turin, homme de mérite et de goût, qui emploie une grande fortune à protéger les arts, et beaucoup d'esprit à les cultiver lui-même (3).

Si l'on excepte les Voyages du célèbre Pallas, les Recherches historiques du laborieux Müller (4), et quelques autres ou-

(1) Dans les petites sociétés de Catherine, l'on jouait à toute sorte de jeux de gages, d'esprit et de main. On y voyait les vieux courtisans goutteux s'efforcer de faire des gambades, et le grand-duc Constantin y cassa un jour le bras au vieux comte de Stackelberg en le lutinant grossièrement et le renversant à terre. (*Note de l'auteur.*)

(2) Jamais l'on n'a vu peut-être un ambassadeur être aussi longtemps et aussi bien à une cour que le comte de Coblenz l'a été en Russie : il y avait déjà été envoyé par Marie-Thérèse, et confirmé depuis par tous ses successeurs. C'est un homme d'une figure ignoble et lourde ; mais il est plein d'esprit, et surtout de celui qui amuse les femmes. Il fut dix ans l'adorateur assidu de la belle princesse Dolgorouka, et Catherine aimait sa société. Sa passion était de faire jouer et de jouer lui-même la comédie, et il s'en acquitte fort bien : mais, âgé de près de soixante ans, il se donnait le ridicule de prendre régulièrement des leçons de chant : et souvent un courrier de Vienne, lui apportant la nouvelle de quelque événement ou de quelques défaites, le trouvait devant son miroir, répétant un rôle, déguisé en comtesse d'Escarbagnas ou de Croupillac, etc. Les mauvaises dépêches qu'il recevait sans cesse pendant la guerre ne l'empêchaient pas de donner régulièrement des fêtes, des bals, et des spectacles chez lui. On disait même, en apprenant quelque victoire de Bonaparte : *Bon, nous aurons un bal samedi chez l'ambassadeur.* Catherine, choquée de cette fureur dramatique, dit un jour : *Vous verrez qu'il nous garde sa meilleure pièce pour le jour de l'entrée des Français à Vienne.*

(*Note de l'auteur.*)

(3) Il s'est fait connaître par plusieurs poésies, et surtout par une Épître aux Français, où il semble être Français lui-même, et *où il leur jette des lauriers qui retombent sur lui.* Voltaire lui écrivit une lettre flatteuse, et lui renouvela le même compliment qu'il avait fait auparavant au célèbre auteur de l'Épître à Ninon. (*Note de l'auteur.*)

(4) C'est ce même Müller qui fit une si judicieuse critique de la pré-

vrages sur l'histoire naturelle, aucun livre digne d'être connu ailleurs n'a honoré la Russie sous le règne de Catherine (1). L'histoire naturelle et les mathématiques sont les seules sciences que les Russes aient un peu avancées, à l'aide des Allemands. Cependant aucune nation ne se trouve dans le cas de rendre des services plus essentiels aux sciences. L'histoire naturelle et l'histoire ancienne devaient en attendre les découvertes les plus étonnantes. Les ruines de vingt villes détruites attestent que la Tartarie et la Mongolie furent jadis habitées par des peuples policés; et les monuments qu'on y découvre encore réalisent les sublimes conceptions de Buffon et de Bailli. On a retrouvé des bibliothèques entières sous les ruines d'Ablai-Kitt, et dans les masures immenses qui bordent l'Irtisch. Des milliers de manuscrits en langues inconnues, et beaucoup d'autres en chinois, en kalmouk et en mantchoux, pourrissent dans les cabinets déserts de l'académie : ils se seraient mieux conservés, s'ils fussent demeurés ensevelis sous les ruines, jusqu'à ce qu'un gouvernement, ou un peuple plus curieux les eût déterrés.

Avant la mort de Catherine, la plupart des monuments de

tendue histoire de Pierre Ier, et de qui Voltaire écrivait : *C'est un Allemand ; je lui souhaite plus d'esprit et moins de consonnes.* Voltaire s'étonnait fort que les Russes prétendissent mieux savoir leurs noms, et ceux de leurs provinces et de leurs villes, que le Dictionnaire de la Martinière, et qu'ils se plaignissent de les voir estropiés. Il s'obstinait à écrire Roumanou, Schouvalou, etc. au lieu de Romanow et Schouvalow, comme si la terminaison de *philosophe* était plus barbare que celle de *Chanteloup*.
(*Note de l'auteur.*)

(1) Plusieurs hommes de lettres célèbres en Allemagne, comme Klinger, penseur hardi et caustique, et Kotzebue, écrivain dramatique dont les plagiats déshonorent quelquefois les talents, écrivaient en Russie ; mais ils se gardaient bien, surtout le premier, d'y faire imprimer leurs ouvrages. Kotzebue pourtant était digne qu'on lui pardonnât ses bons ouvrages, en faveur de son Langhans, mauvaise imitation de Candide, et de sa traduction des œuvres de Derjawin et de sa fuite à Paris. Les ouvrages topographiques et statistiques de l'élégant Storch mériteraient encore une exception, s'il avait osé imprimer comme il écrivait.
(*Note de l'auteur.*)

son règne ressemblaient déjà à des débris : législation, colonies, éducation, institut, fabriques, bâtiments, hôpitaux (1), canaux, villes, forteresses, tout avait été commencé et abandonné avant d'être achevé. Sitôt qu'un nouveau projet naissait dans sa tête, elle quittait tout le reste pour s'en occuper uniquement, jusqu'à ce qu'une autre idée vînt l'en distraire encore. Elle abandonna son code pour chasser les Turcs d'Europe. Après la paix glorieuse de *Kainardgi*, elle parut s'occuper de l'administration intérieure ; mais tout fut oublié pour se faire reine de Tauride.

L'idée de placer le grand czar sur un rocher scabreux qu'il a franchi, au lieu de piédestal ordinaire, était sans doute neuve et grande; mais elle a été bien mal exécutée. Le rocher qu'on transporta de Finlande jusqu'au bord de la Néva, avec des travaux infinis, était haut de 20 pieds et long de 40, et recouvert d'une mousse antique de quelques pouces d'épaisseur. On lui ôta ses formes brutes et libres pour lui en donner de régulières ; on le tailla, on le polit, on le réduisit à moins de la moitié de sa grandeur : à présent c'est un petit rocher écrasé sous un grand cheval ; et le czar, qui devait de là *contempler son empire plus vaste encore qu'il ne l'avait conçu*, peut à peine voir dans le premier étage des maisons du voisinage (2). Par une nouvelle-

(1) Un hôpital de la fondation de Catherine mérite pourtant d'être cité comme un établissement caractéristique; il était destiné à recevoir cinquante femmes attaquées du mal vénérien. On ne demandait ni le nom, ni les qualités de celles qui se présentaient, et elles étaient traitées avec autant de soins que d'égards et de *discrétion*. Ce dernier mot était même brodé sur le linge qu'on leur donnait pour leur usage.

(*Note de l'auteur.*)

(2) D'Orbeil avait adressé à Catherine des vers où se trouvait ce joli quatrain :

C'est par tes soins que le bronze respire
Sur ce rocher de Thétis aperçu,
Et que le czar découvre son empire
Plus vaste encore qu'il ne l'avait conçu.

(*Note de l'auteur.*)

contradiction, on a donné à Pierre Ier le même habit russe qu'il faisait quitter par force et couper à ses sujets. Si cette statue avait un piédestal proportionné à sa grandeur, ce serait un chef-d'œuvre admirable.

Pétersbourg étant habité par des colonies de différentes nations, rien n'est plus composé que les mœurs et les usages de ses habitants. On ne sait en général quel ton ni quelle mode y dominent. La langue française est celle qui sert de liaison entre les différents peuples, mais on y en parle également bien plusieurs. Pour peu qu'une société soit nombreuse, on se sert tour à tour de trois langues, la russe, la française et l'allemande; mais il n'est pas rare d'entendre, dans cette même société, des Grecs, des Italiens, des Anglais, des Hollandais, des Asiatiques, s'entretenir dans leur idiome.

A Pétersbourg, les Allemands sont artistes et artisans, surtout tailleurs et cordonniers; les Anglais, selliers et négociants; les Italiens, architectes, chanteurs et imagers, etc., mais on ne sait ce que sont les Français : la plupart changent d'état tous les ans; tel est venu laquais, s'est fait *outschitel,* et devient conseiller; on en a vu être tour à tour comédien, gouverneur, marchand, musicien et officier : on ne peut nulle part mieux remarquer combien le Français est inconstant, entreprenant, ingénieux et propre à tout.

Pour y retrouver les mœurs et le caractère de chaque nation, il faut pénétrer dans l'intérieur des maisons; car ce n'est que dans les rues que l'on vit à la russe. Chez les Français, on s'amuse à des jeux d'esprit, on soupe gaiement, on chante encore quelques vaudevilles qu'on n'a pas oubliés; chez les Anglais, on dîne à cinq heures, on boit du punch, on parle commerce; les Italiens font de la musique, dansent, rient, gesticulent : leur conversation roule sur les spectacles et les arts; chez les Allemands, on s'entretient de sciences, on fume, on discute, on mange beaucoup, l'on se fait force compliments; chez les Russes, on trouve tout pêle-mêle, et le jeu par-dessus

tout : il est l'âme de leurs sociétés et de leurs plaisirs, mais il n'en exclut aucun des autres divertissements. L'étranger, le Français surtout, était surpris, enchanté après avoir longé les côtes inhospitalières de la Prusse, et traversé les champs sauvages de la Livonie, de retrouver au sein d'un vaste désert une ville immense et superbe, des sociétés, des plaisirs, des arts et des goûts, qu'il croyait n'exister qu'à Paris.

CHAPITRE III.

Des favoris.

Elisabeth d'Angleterre, Marie d'Écosse, Christine de Suède, toutes les impératrices de Russie, et la plupart des femmes qui ont été maîtresses d'elles-mêmes, ont eu des favoris ou des amants. Leur en faire un crime serait d'un rigoriste peu galant. Mais Catherine II seule, réalisant les fables de la reine d'Achem, et subordonnant l'amour, le sentiment et la pudeur de son sexe, à des besoins physiques impérieux, a profité de sa puissance pour donner au monde un exemple unique. Elle eut l'impudence d'ériger une charge de cour avec un logement, des appointements, des honneurs, des prerogatives et surtout des fonctions déterminées; et de toutes les charges, cette charge fut la plus scrupuleusement remplie : une courte absence, une maladie passagère de celui qui l'occupait, suffisaient quelquefois pour le faire remplacer. C'était d'ailleurs l'emploi pour lequel l'*Auguste souveraine* montrait le plus de choix et de discernement. Je crois qu'il est sans exemple qu'elle y ait élevé un sujet incapable : et, excepté l'interrègne entre Lanskoï et Yermolow, elle ne l'a pas une seule fois laissé vingt-quatre heures vacant.

Douze favoris en titre et en fonction se sont succédé dans cette place, devenue la première de l'État. Plusieurs de ces favoris, se bornant au principal devoir qu'elle prescrivait, et n'ayant guère d'autre mérite que celui de bien faire, eurent peu d'influence hors la chambre à coucher, les bains et le boudoir. D'autres déployèrent de l'ambition, de l'audace, et surtout de la suffisance, obtinrent un crédit immense, ou conservèrent

de l'ascendant sur l'esprit de Catherine, après avoir perdu son cœur ou renoncé à ses faveurs intimes. D'autres encore ayant lassé leur amante, ou usé leur jeunesse et leur santé en l'aimant, conservèrent sa reconnaissance et son amitié, et, jugés incapables de servir la souveraine en particulier, furent encore réputés dignes de servir l'empire en public.

C'est un trait bien remarquable du caractère de Catherine, qu'aucun de ses favoris n'encourut sa haine ou sa vengeance : cependant plusieurs l'offensèrent, et ce ne fut pas toujours elle qui les quitta. On n'en vit aucun de puni, aucun de persécuté : ceux qu'elle disgraciait allaient dans les pays étrangers étaler ses faveurs et dissiper ses trésors, puis revenaient encore jouir tranquillement de ses bienfaits au sein de leur patrie; cependant leur terrible amante eût pu les anéantir. Certes Catherine paraît ici au-dessus de toutes les femmes galantes qui ont existé. Est-ce grandeur d'âme, ou manque de passion? Peut-être respecta-t-elle encore dans ses amants les faveurs dont elle les avait honorés.

Soltykow, Orlow et Lanskoï, furent les seuls que la mort lui ravit : les autres, survivant à ses amours, et pouvant par dépit révéler ses faiblesses ou ses turpitudes, possédaient en paix des places ou des richesses, qui les rendaient encore un sujet d'envie pour l'empire entier. Elle se contenta de congédier un *Korsakow* qu'elle surprit sur son lit même dans les bras de sa dame d'honneur, et de céder *Momonow* à une jeune rivale. Certes voilà des traits bien extraordinaires, bien rares dans une femme, dans une amante, dans une impératrice. Il y a loin de cette conduite grande et généreuse à celle d'une Élisabeth d'Angleterre qui faisait décapiter ses favoris et ses rivales, et à celle d'une Christine de Suède qui fit assassiner l'un de ses amants en sa présence.

Mais Catherine, avec tout le génie et l'esprit qu'elle a montré, avec toute la décence qu'elle affectait extérieurement, doit avoir bien connu et bien méprisé les Russes, pour avoir osé élever si

souvent à côté d'elle tant de jeunes gens tirés de la foule, et les offrir aux respects et aux hommages de toute la nation; sans autres titres que ceux dont elle avait à rougir. Comment put-elle s'imaginer que savoir lui plaire, c'était savoir gouverner? Il suffisait, à son amant, d'une seule nuit, pour s'asseoir le jour suivant sur son trône à ses côtés.

Il suffira de détailler comment Zoubow, dernier favori, fut installé, pour faire connaître à mes lecteurs indignés comment la chose arrivait, et comment Catherine prostituait son âge, son sexe et son rang.

Platon (1) Zoubow était un jeune lieutenant aux gardes à cheval protégé par Nicolas Soltykow, dont il était un peu parent, et de qui l'ami qui me fournit une partie de ces mémoires était alors aide de camp. En cette qualité, il se trouvait souvent placé à côté de Zoubow, et il recherchait même cet avantage à table. Zoubow parlait fort bien français : il avait eu quelque éducation, et montrait un esprit liant et poli, parlait un peu littérature, et faisait de la musique. Il était d'une taille moyenne, mais souple, nerveuse et bien prise; il avait le front haut et spirituel, les yeux beaux, et son visage n'avait point encore cet air allongé, froid et vaniteux, qu'on lui a vu depuis. Lorsqu'au printemps de 1789 l'impératrice alla à Tzarskoé-Célo, il sollicita de son protecteur la faveur d'être nommé pour commander le détachement qui la suivit, et, l'ayant obtenue, il dîna avec Catherine. A peine la cour fut-elle arrivée, que la rupture avec Momonow éclata : ce favori fut marié et renvoyé. Zoubow se trouva le seul jeune officier en vue; et il paraît que ce fut à cette circonstance heureuse pour lui, plutôt qu'à un choix médité de Catherine, qu'il dut la préférence. Potemkin absent, Nicolas Soltykow alors en grand crédit, introduisit et servit le jeune Zoubow avec d'autant plus de zèle qu'il espérait s'en faire un appui contre l'al-

(1) Ce nom fit dire aux courtisans que Catherine finissait par l'amour platonique. (*Note de l'auteur.*)

tier Potemkim, dont il était le seul contempteur à la cour. Après quelques entretiens secrets en la présence du mentor (1), Zoubow fut goûté, et adressé *pour plus ample informé* à mademoiselle Protasow et au médecin du corps (2). Le compte qu'ils rendirent dut être avantageux : il fut nommé aide de camp de l'impératrice, reçut un cadeau de cent mille roubles pour se faire des chemises, et fut installé dans l'appartement des favoris, avec tous les avantages accoutumés. Le lendemain, on vit ce jeune homme donnant familièrement le bras à sa souveraine, un grand chapeau à plumet sur sa tête, chamarré de son nouvel uniforme, suivi de son protecteur et des autres grands de l'empire qui marchaient derrière lui chapeau bas. — Il avait fait la veille antichambre chez eux.

Le soir, après le jeu, on voyait Catherine congédier sa cour et rentrer dans sa chambre à coucher, suivie de son favori seul : quelquefois son fils et ses petits-fils étaient présents. Voilà comme elle scandalisait impunément sa cour, et se rendait méprisable à ceux qui devaient la respecter.

Le lendemain, les vieux généraux, les anciens ministres, remplissaient les antichambres de la nouvelle idole, et tout se prosternait devant elle. C'était un génie que l'œil perçant de Catherine avait aperçu : les trésors de l'empire lui étaient prodigués; et rien ne peut être comparé à l'impudeur de Catherine, que la bassesse et les empressements honteux de ses courtisans (3).

Peut-être sera-t-on curieux de lire ici la suite des favoris en

(1) Il était gouverneur des grands ducs, et ministre de la guerre. (*Note de l'auteur.*)

(2) On nommait mademoiselle Protasow *l'éprouveuse*, d'après ses fonctions. Le médecin du corps était M. *Rogerson*. (*Note de l'auteur.*)

(3) Zoubow, chassant un jour, s'arrêta avec sa suite sur le chemin qui mène de Pétersbourg à Tzarskoé-Célo. Les courtisans qui venaient à la cour, les courriers, la poste, toutes les voitures et tous les paysans furent arrêtés : personne n'osa passer, que lorsque le jeune homme trouva à propos de quitter le chemin ; et il s'y arrêta plus d'une heure, pour y attendre le lièvre. (*Note de l'auteur.*)

titre qu'a eus Catherine, et qui ont plus ou moins régné sur la Russie au nom de leur auguste amante.

1. SERGE SOLTYKOW

fut le premier; et l'on prétend même qu'il eut les premières faveurs de Catherine encore grande-duchesse, parce qu'un obstacle physique empêchait Pierre III de les cueillir. Il passe en Russie pour être le véritable père de Paul. Soltykow aimé et heureux devint indiscret, et fit des jaloux. Élisabeth le bannit honnêtement de la cour, et il mourut dans l'exil (1).

2. STANISLAS PONIATOWSKI

le fit bientôt oublier. Il était alors envoyé de Pologne à Saint-Pétersbourg : beau, galant et spirituel, il plut à la jeune Catherine, qui lui donna bientôt des rendez-vous où il fut heureux. Pierre III les troubla quelquefois, quoiqu'il fût peu jaloux, et qu'il préférât sa pipe, sa bouteille, ses soldats et sa maîtresse, à son aimable femme. On sait comment Catherine, devenue impératrice, fit donner la couronne de Pologne à son amant. Son règne désastreux prouva que, lorsque l'amour donne une couronne, il est aussi aveugle que la faveur en distribuant les emplois et le crédit. Stanislas fut le plus aimable des hommes et le plus faible des rois. Comment un homme aussi pusillanime a-t-il pu captiver un instant l'estime de l'Europe? et cependant qui ne l'a pas admiré? Quelle contradiction entre ses sentiments, ses discours et sa conduite! A la dernière diète, le généreux nonce *Kamar* lui dit publiquement, en le voyant vaciller : « Quoi! Sire, n'êtes-vous donc plus le même qui, en signant la constitution du 3 mai, nous disait: *Que ma main sèche plutôt que de sous-*

(1) Soltykow avait tout l'esprit, tous les agréments et toute la vanité d'un jeune seigneur russe. Il est le seul favori que Catherine ait choisi dans une famille puissante. Sa politique alors ne réglait point encore son cœur. (*Note de l'auteur.*)

crire à tout acte contraire? Toute l'Europe vous accuse de n'être que le roi de Catherine : justifiez-la du moins de vous avoir couronné, en lui montrant que vous savez régner (1) ! » Et cependant l'indigne Stanislas signa, quelques jours après, l'accord qui démembrait pour la seconde fois la Pologne, et par lequel il avouait formellement qu'il n'avait été qu'un factieux et un rebelle, en établissant une constitution raisonnable, qui lui donnait, à lui roi, plus d'autorité, et promettait à sa nation plus de liberté et de bonheur (2). Il ne sut ni être roi, ni cesser de l'être : il n'eut pas même le bon esprit et la fierté d'Arlequin, qui, alors qu'on veut lui arracher de force sa barrette, et qu'il ne peut plus la défendre, la jette à terre en disant : Tenez, la voilà ! Il aima mieux traîner sa vieillesse dans l'opprobre, et venir mourir à Saint-Pétersbourg dans l'humiliation (3).

(1) Ce brave Polonais fut interrompu au milieu de ce discours véhément, et enlevé par les satellites russes Rothenfeld et Pistor, dignes pendants des barbares *Kretschetnikow* et *Kakowksy*. Dieu, quels noms ! ceux qui les portaient étaient plus baroques encore ; et ce sont ces deux hommes-là qui ont conquis la Pologne en une campagne, et renversé la constitution du 3 mai, que toute la nation semblait défendre ! Kosciuszko ! où étais-tu alors ? (*Note de l'auteur.*)

(2) Il ne signa pourtant pas sans répugnance. Il répondit à Sievers, qui le sommait de se rendre à Grodno pour se mettre lui-même à la tête de la confédération : « Je ne ferai jamais cette bassesse. Que l'impératrice reprenne sa couronne ; qu'elle m'envoie en Sibérie, ou me laisse sortir de mon royaume à pied et un bâton à la main ; mais je ne me déshonorerai pas. » On l'enferma, on le laissa jeûner, on le menaça, et il se mit à la tête de la confédération. Ce fut le colonel Stackelberg, neveu d'Igelstrom, qui lui porta finalement le traité de partage. Stanislas se mit à pleurer en le lisant : *Monsieur, monsieur, ayez pitié de moi ! qu'on ne me force point à signer ma honte !* Stackelberg lui dit qu'après ce sacrifice il pourrait jouir d'une vieillesse heureuse et tranquille : il essuya ses larmes, et répondit : *Eh bien ! je veux l'espérer ;* mais sa nièce étant entrée, il se remit à pleurer à chaudes larmes avec elle. (*Note de l'auteur.*)

(3) A une de ces cérémonies de cour, où Paul se plaît à se pavaner, sceptre en main, couronne en tête, et manteau impérial sur le dos, comme on représente les rois juifs dans les vieux tableaux, Stanislas qui le suivait, accablé de vieillesse et de lassitude, fut forcé de s'asseoir dans un coin, tandis que Paul se faisait baiser la main par trois ou quatre

De tous les favoris de Catherine, Stanislas fut le seul qu'elle se plut à humilier, après l'avoir élevé. La loyauté et le patriotisme qui parurent un instant combattre dans le cœur du roi sa reconnaissance et son assujettissement furent un crime aux yeux de la fière czarine. Elle était indulgente en amour, mais implacable en politique, parce que l'orgueil fut sa plus forte passion, et que l'amante fut toujours en elle maîtrisée par l'impératrice.

3. Grégoire Orlow,

dont la faveur fut si longue et si brillante, et dont l'histoire est si essentiellement liée à celle de Catherine, sembla partager avec elle le trône où il l'avait placée (1). Il réunit tous les pouvoirs et tous les honneurs qu'on a vus depuis décorer Potemkin et surcharger Zoubow. Il avait beaucoup de la hauteur et du caractère que déploya le premier. Quoiqu'il fût jeune et robuste, son frère Alexis, d'une force d'Hercule et d'une taille de Goliath (2), lui fut associé dans ses fonctions particulières au-

cents esclaves de cour. Il s'aperçut que le vieux roi s'était assis pendant cette auguste cérémonie, et lui envoya un aide de camp pour lui ordonner de se tenir debout. *(Note de l'auteur.)*

(1) Si, dans ces mémoires, on ne parle plus de la révolution de 1762, c'est que l'Europe en est suffisamment instruite par l'histoire qu'en a laissée Rhulières, et qui est en tout conforme à ce que tout le monde sait et croit maintenant. Plusieurs fois j'en ai entendu raconter les détails en Russie par des gens qui furent du nombre des acteurs; et ce sont à peu près les mêmes que ceux que j'ai lus depuis dans Rhulières. *(Note de l'auteur.)*

(2) C'est cet Alexis Orlow, qui fut l'un des étrangleurs de Pierre III. Il se rendit célèbre depuis par ses expéditions dans l'Archipel, et surtout par la bataille de Tchesmé, dont il reçut le surnom de Tchesminsky. L'infâme enlèvement qu'il fit en Italie d'une fille de l'impératrice Élisabeth, que Catherine a sans doute sacrifiée comme Iwan, achève de le rendre odieux et exécrable, en dépit de ses lauriers usurpés. On verra quelle vengeance Paul tira du meurtrier de son père. Il est à présent banni en Allemagne, où il cherche en vain par son luxe et ses dépenses à s'acquérir de la considération. On le fuit, on l'évite, comme un de ces être qui inspirent l'horreur. *(Note de l'auteur.)*

près de l'insatiable Catherine, alors dans toute la vigueur de l'âge. Elle eut de Grégoire un fils avoué, qu'on nomma *Basile Grégoréwitsch Bobrinsky*, qu'elle fit élever au corps des cadets, et dont l'amiral Ribas, alors instituteur dans ce corps, devint le gouverneur (1). Deux jolies demoiselles d'honneur, que la Protasow, première femme de chambre, élevait comme ses nièces, passent aussi pour être filles de Catherine et d'Orlow. C'est pour ce célèbre favori qu'elle fit construire le triste palais de marbre où elle eut l'impudence de faire sculpter cette inscription : *Par l'amitié reconnaissante.* Elle fit aussi frapper en son honneur une grande médaille, à l'occasion du voyage qu'il fit à Moscou pour y rétablir l'ordre et en chasser la peste : il y est représenté en Curtius qui se précipite dans le gouffre (2), avec cette inscription :

Et la Russie aussi produit de tels enfants.

Le château de Gatschina, qu'habite aujourd'hui Paul, est encore un monument du prince Orlow. Douze ans de jouissance, et les hauteurs de cet amant, lassèrent enfin sa souveraine affermie sur le trône; et, après une longue lutte, Potemkin l'emporta. Le triomphe de son rival, et l'inconstance de Catherine, qu'il nommait hautement ingrate, firent un tel effet sur lui, qu'il en perdit enfin la santé et la raison. L'orgueilleux, le puissant, le brillant Orlow, mourut dans une horrible démence,

(1) Ce Bobrinsky ressemble beaucoup à sa mère par la figure; et qui voit l'effigie de Catherine sur un rouble, voit le visage de son fils. Il s'est distingué par des désordres et des débauches de toute espèce, quoiqu'il ait de l'esprit et de l'instruction. Il s'était fait reléguer en Esthonie : mais son frère Paul le rappela à son avénement, et le fit major aux gardes à cheval; il le disgracia quelque temps après.

(*Note de l'auteur.*)

(2) J'ai vu un dessin fort plaisant. Catherine la grande, un pied sur Varsovie, et l'autre sur Constantinople, couvrait tous les princes de l'Europe de ses vastes jupons, comme d'un pavillon.

(*Note de l'auteur.*)

se barbouillant le visage de ses excréments, dont il se nourrissait comme un autre Ézéchiel (1).

Wasiltschikow,

que Panin produisit pendant une absence d'Orlow, remplit les intervalles qu'il y eut entre les deux fiers rivaux. Il ne fut que l'instrument des plaisirs de Catherine.

5. Potemkin.

Il vint un jour hardiment s'emparer des appartements de son prédécesseur, et attesta sa victoire en se rendant maître du champ de bataille qu'on lui avait disputé longtemps. Sa passion, sa hardiesse, et sa taille colossale, avaient charmé Catherine. Il fut le seul de ses favori qui osa en devenir amoureux, et qui lui épargna des avances qu'elle était toujours obligée de faire : il parut même vraiment et romanesquement épris (2). Il adora d'abord sa souveraine comme une amante, et la chérit ensuite comme sa gloire. Ces deux grands caractères semblèrent créés l'un pour l'autre ; ils s'aimèrent, ils s'estimèrent encore en cessant d'être amoureux ; et la politique et l'ambition les enchaînèrent, quand l'amour les eut dégagés.

(1) Plusieurs prétendent que Potemkin l'avait empoisonné avec une herbe dont la vertu est de rendre fou, et que les Russes nomment *Piannaïa trawa*, herbe à l'ivrogne.

(2) On a de lui une chanson russe qui commence par ces mots : *Kak skoro ia tèbè wìdal, etc.*, et qu'il composa pendant sa première passion : elle respire le sentiment, et mériterait d'être traduite. Voici ce dont je me souviens. — « Aussitôt que je te vis, je ne pensai plus qu'à toi seule : tes yeux charmants me captivèrent, et je tremblai de dire que j'aimais. L'amour se soumet indifféremment tous les cœurs, et c'est avec les mêmes fleurs qu'il les enchaîne. Mais, ô Dieu ! quel tourment d'aimer celle à qui je n'ose le dire ! celle qui ne peut jamais être à moi ! Ciel barbare ? pourquoi la fis-tu si belle ! ou pourquoi la fis-tu si grande ? Pourquoi vouloir que ce fût elle, elle seule, que je pusse aimer ? elle dont le nom sacré ne sortira jamais de ma bouche, ni l'image charmante de mon cœur ! » (*Note de l'auteur.*)

Je laisserai aux voyageurs le soin de détailler la pompe de ses fêtes, le luxe barbare de sa maison, et la valeur de ses brillants ; et aux écrivailleurs allemands, celui de raconter combien il avait de billets de banque reliés en guise de livres dans sa bibliothèque, et combien il payait les cerises dont il avait coutume d'offrir tous les premiers jours de l'an un plat à son auguste souveraine ; ou ce que coûtait la soupe de *sterlet*, qui était son mets favori ; ou comment il envoyait un courrier à quelques cents lieues, pour chercher un melon ou un bouquet à ses maîtresses. Ceux qui voudront voir son portrait caractéristique, le trouveront tracé supérieurement dans le livre intitulé : *Histoire de Catherine II* ; et des détails sur la vie politique de Potemkin me conduiraient trop loin. L'un de mes amis, qui l'a suivi dans ses campagnes, s'en occupe d'ailleurs en ce moment, et est plus à même que moi de satisfaire la curiosité sur cet homme extraordinaire.

Il créait, ou détruisait, ou brouillait tout ; mais il vivifiait tout. Absent, on ne parlait que de lui : présent, c'était lui seul qu'on voyait. Les grands, qui le haïssaient, et qui jouaient quelque rôle tandis qu'il était à l'armée, semblaient à son aspect rentrer en terre et s'anéantir devant lui. Le prince de Ligne, qui lui écrivait des flagorneries (1), disait : Il y a du gigantesque, du romanesque et du barbaresque dans ce caractère-là ; et c'était vrai. Sa mort laissa un vide immense dans l'empire, et cette mort fut aussi extraordinaire que sa vie. Il avait passé près d'un an à Saint-Petersbourg, se livrant à toutes sortes de plaisirs, même de débauches, oubliant sa gloire, et étalant ses richesses et son crédit avec un faste insultant. Il recevait les plus grands de l'empire comme ses valets, daignait à peine apercevoir *le petit Paul*, et passait quelquefois dans les appartements

(1) Il lui dit dans une de ses lettres que le prince faisait courir par vanité : *Vous faites plus de galanteries à votre auguste et aimable souveraine, que tous les courtisans de Louis XIV ensemble n'en purent faire à leur roi.* (*Note de l'auteur.*)

de Catherine, les jambes nues, les cheveux épars, et en robe de chambre. Le vieux Repnin profita de son absence à l'armée pour battre les Turcs, et les forcer à demander la paix, et fit plus en deux mois que Potemkin n'avait fait en trois ans. Celui-ci, qui voulait encore traîner la guerre, se réveille à ces nouvelles, et part (1); mais il emportait la mort dans son sang. Arrivé à Jassy, qui était depuis longtemps son quartier général, ou plutôt sa capitale et sa cour, il est sombre, mélancolique, dévoré d'inquiétude, impatient de sa maladie. Il veut lutter avec elle et la vaincre par son tempérament de fer : il se rit de ses médecins, se nourrit de viandes salées et de raves crues. Son mal empire; il veut se faire transporter à Otschakow, sa chère conquête : à peine a-t-il fait quelques verstes, que l'air de sa voiture semble l'étouffer. On étend son manteau sur le bord du chemin; on le couche dessus, et il expire dans les bras de sa nièce *Branitska*, qui l'accompagnait. Catherine, à la nouvelle de sa mort, tomba trois fois en faiblesse; il fallut la saigner : on la crut mourante; elle montra presque la même douleur qu'à la mort de Lanskoï. Mais ce n'était plus un amant qu'elle perdait; c'était un ami, dont le génie s'était identifié avec le sien, qu'elle regardait comme l'appui de son trône et l'exécuteur de ses vastes projets. Catherine, assise sur un trône usurpé, haïe de son fils, était femme et timide : elle s'était accoutumée à voir un protecteur dans Potemkin, dont la fortune et la gloire étaient si bien liées à la sienne. Elle parut se retrouver étrangère, elle commença à craindre son fils, et ce fut alors qu'elle s'étaya

(1) Son entrevue avec Repnin fut une scène. Comment, lui dit-il, petit prêtre Martin que tu es (*), oses-tu pendant mon absence entreprendre tant de choses? qui t'en a donné les ordres? Repnin indigné enfin de cette apostrophe, et enhardi par ses succès, osa une fois montrer de la fermeté avec lui. « J'ai servi ma patrie, dit-il : ma tête n'est « point en ton pouvoir; et tu es un diable que je ne crains plus. » En disant ces mots, il sortit en fureur, fermant la porte sur Potemkin qui le suivait le poing levé. Peu s'en fallut que les deux héros de la Russie ne se prissent aux cheveux. (*Note de l'auteur.*)

(*) Repnin est un apôtre zélé du martinisme.

de son petit-fils Alexandre, qui sortait de l'enfance, et commença à l'opposer à son père.

Quel contraste, quelle leçon offre la mort des trois plus grands personnages de la Russie ! Orlow qui régna douze ans à côté de Catherine, partageant son trône et son lit, finit par se nourrir de ses excréments, et meurt dans une démence pitoyable. Potemkin, le puissant, le magnifique Potemkin, le fondateur de tant de villes et de palais, le conquérant d'un royaume, expire sur un grand chemin. Et Catherine elle-même tombe de sa chaise percée, et rend l'esprit sur le plancher en poussant un cri lamentable !

Les richesses de Potemkin ont été exagérées. Elles n'approchèrent point de celles de Mentschikow, et surtout de celles qu'avait amassées l'indigne Biren : le dernier favori même en possède de plus considérables. Potemkin puisait à la vérité directement dans les caisses de l'État ; mais aussi il dépensa beaucoup pour l'État, et se montra grand prince de Russie autant que favori de Catherine. Zoubow a puisé comme lui dans le trésor public, et n'a jamais dépensé un rouble pour le public.

Ce qui distingue Potemkin de tous ses collègues, c'est qu'en perdant le cœur de l'impératrice, il ne perdit point sa confiance. Lorsque l'ambition eut remplacé chez lui l'amour, il conserva tout son crédit ; et ce fut lui qui donna de nouveaux amants à son ancienne maîtresse. Tous les favoris qui lui succédèrent lui demeurèrent subordonnés.

6. Zawadowsky

fut celui qu'il présenta à Catherine pour remplir les fonctions physiques, lorsqu'ils furent fatigués de les exercer ensemble. Il était jeune, vigoureux, bien fait ; mais le goût qu'on avait pour lui passa bientôt. Il avait été secrétaire : sa disgrâce n'eut point d'éclat ; il resta dans les affaires du cabinet, et fut fait conseiller privé. Il vit encore, riche des premiers bienfaits de son amante.

7. Zoritsch,

sur qui l'inconstante Catherine jeta ensuite ses regards, est le seul étranger qu'elle ait osé créer son favori pendant son règne. C'était un *Servien* échappé du bagne de Constantinople où il était prisonnier : il parut, pour la première fois, en habit de hussard à la cour. Il éblouit tout le monde par sa beauté, et les vieilles dames en parlent encore comme d'un Adonis. D'abord protégé par Potemkin, il voulut en secouer le joug, se brouilla avec lui, et l'appela en duel. Il n'avait pas l'esprit assez cultivé encore pour captiver celui de Catherine; elle le renvoya, au bout d'un an, en le comblant de biens. Il obtint la ville de *Schklow*, qu'on érigea pour lui en espèce de souveraineté, exemple unique en Russie. Il y vit en prince, tenant une cour, et accueillant les étrangers. S'il s'est enrichi des dépouilles de l'État, il lui en rend une partie assez noblement : il a fondé à *Schklow* un corps de cadets, où il fait élever à ses frais deux cents jeunes officiers. Malgré ces occupations, et les jeux, les spectales et les plaisirs, où il se ruine, il s'ennuie dans sa principauté. Il sollicitait en vain, depuis plusieurs années, la permission de reparaître à Saint-Pétersbourg; elle ne lui fut point accordée : mais Paul vient de l'appeler à sa cour.

Korsakow,

espèce de petit maître russe, élevé du corps de garde du palais, où il faisait le service de sergent et où Catherine le remarqua, jusqu'au lit de sa souveraine. Il fut ingrat ou infidèle. Catherine le surprit elle-même sur son propre lit, tenant dans ses bras la belle comtesse Bruce, sa dame d'honneur et sa confidente. Stupéfaite, elle se retira, et ne voulut revoir ni son amant, ni son amie; elle n'en tira point d'autre vengeance.

9. LANSKOÏ,

chevalier-garde, s'était déjà fait remarquer (1). Il fut bientôt l'amant le plus aimé et parut le plus digne de l'être. Il était beau, rempli de douceur et de grâces, amateur des arts, ami des talents, humain, bienfaisant : tout le monde semblait partager, en sa faveur, la prédilection de la souveraine. Il eût peut-être acquis, par les qualités de son esprit, autant de crédit que celles de son cœur lui faisaient de partisans. Potemkin le craignit, et l'empoisonna, *dit-on* ; il expira dans des coliques affreuses. Catherine lui prodigua en vain les soins les plus tendres : ses baisers recueillirent son dernier soupir. Elle s'enferma pendant plusieurs jours, qu'elle passa dans le désespoir. Elle accusa le ciel, voulut mourir, cesser de régner, et jurait de ne plus aimer. Elle aimait vraiment Lanskoï : sa douleur se tourna en colère contre le médecin qui n'avait pu le sauver ; il fut obligé de se jeter aux pieds de sa souveraine, et de lui demander grâce pour l'impuissance de son art. Veuve décente, affligée, elle porta le deuil de son amant ; et, nouvelle Artémise, elle lui érigea un mausolée superbe auprès de Tzarskoé-Célo. Elle laissa passer plus d'un an, avant de le remplacer : mais, comme une autre matrone d'Éphèse, elle lui donna un indigne successeur ; ce fut

10. YERMOLOW,

le moins aimable et le moins bien fait de tous ceux qu'elle avait choisis, qui la consola enfin du beau, du tendre Lanskoï. Il

(1) Tous les officiers qui avaient ou croyaient avoir une belle figure s'efforçaient, en toute occasion, de se produire sur le passage de Catherine. A la cour même, les grands cédaient quelquefois la place à un bel homme, bien certains que rien ne plaisait tant à leur auguste souveraine que de traverser ses appartements entre deux files de beaux garçons. C'était une place qu'on postulait, en se montrant, en étalant des cuisses bien faites ; et plusieurs familles fondaient leurs espérances sur quelque jeune parent qu'elles s'efforçaient de produire ainsi.

(*Note de l'auteur.*)

déplut cependant à Potemkin, avant de cesser de plaire à Catherine; et le fier favori exigea et obtint le renvoi de l'amant, qui ne resta point deux ans en fonctions.

11. Momonow,

qui lui avait disputé sa faveur, le remplaça. Momonow était aimable, avait un buste parfait, mais était mal bâti par le bas. Il fut goûté et aimé, et l'eût été longtemps; mais il se rebuta des charmes flétris de son amante sexagénaire, dont l'âge semblait accroître encore les fureurs.

Il devint amoureux d'une jeune princesse Scherbatow, et eut le courage de l'avouer en demandant la permission de l'épouser. Catherine fut assez généreuse et assez fière pour lui accorder sa demande, sans lui faire de reproches. Elle le maria à sa cour avec sa demoiselle d'honneur, et les envoya à Moscou comblés de biens (1).

12. Zoubow.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, comment il devint le dernier favori de Catherine. Il avait moins de vingt-cinq ans; elle, plus de soixante (2). Elle finit par le traiter en fils autant qu'en amant, s'occupa elle-même de son éducation, et s'attacha de plus en plus à son ouvrage, qui devint son idole. Cependant ses désirs lubriques n'étaient pas encore éteints, et on la vit tout à coup renouveler les orgies et les lupercales qu'elle

(1) Ce que plusieurs racontent du fouet qu'elle fit donner aux nouveaux mariés, est une fable, dont je n'ai point entendu parler en Russie. (*Note de l'auteur.*)

(2) Catherine avait deux ans de plus que l'almanach ne l'annonçait. Comme elle se fût trouvée plus âgée que Pierre III, l'impératrice Élisabeth les lui effaça gratuitement en la faisant venir en Russie; et l'on a de vieux calendriers allemands qui prouvent qu'elle naquit en 1727: ceci n'est qu'une opinion que plusieurs réfutent, et que je ne puis vérifier. (*Note de l'auteur.*)

avait célébrées autrefois avec les frères Orlow. Valérien, l'un de ceux de Zoubow, plus jeune et plus robuste que lui, et le vigoureux Pierre Soltykow leur ami, lui furent associés. C'est avec ces trois jeunes libertins (1), que Catherine passait les journées; tandis que ses armées battaient les Turcs, s'égorgeaient avec les Suédois, et dévastaient la malheureuse Pologne; tandis que son peuple criait misère et famine, et était dévoré par les exacteurs et les tyrans.

Ce fut alors qu'elle se forma une société plus intime, composée de ses favoris et des courtisans et des dames les plus affidés. Cette société se rassemblait deux ou trois fois la semaine, sous le nom de petit hermitage. On y était souvent masqué, et il y régnait la plus grande privauté : on y dansait; on y représentait des proverbes composés par Catherine, on y jouait à des jeux d'esprit, à des jeux de gages et à des jeux de mains : il n'y avait sorte de gaieté qui n'y fût permise. Les ministres étrangers en faveur étaient quelquefois admis au petit hermitage : Ségur, Cobenzl, Stéding et Nassau, obtinrent principalement cette distinction; mais ensuite Catherine forma une autre assemblée plus restreinte et plus mystérieuse, qu'on nommait *la petite société*. Les trois favoris dont nous venons de parler, la Branitska, la Protasow, et quelques femmes et valets de chambre de confiance, en étaient seuls membres : c'était là que la Cybèle du Nord célébrait ses mystères secrets. Les détails de ces jouissances appartiennent à un livre plus licencieux que celui-ci, et l'auteur a été obligé de brûler des notes qui auraient pu lui fournir ou lui rappeler ce qui en a transpiré de plus piquant.

(1) Le titre de libertin convient surtout à Valérien Zoubow, et à Pierre Soltykow, qui se livrèrent bientôt impunément à toutes sortes d'excès. Ils faisaient enlever des filles dans les rues, en abusaient s'ils les trouvaient jolies, ou sinon les abandonnaient à leurs valets. On voit comme il profitait des leçons de la vieille Catherine. Soltykow succomba à ce genre de vie, et mourut regretté de ceux qui l'avaient connu avant sa fortune. (*Note de l'auteur.*)

J'aurais pu également grossir ce chapitre des surnoms, des titres et des dignités de chaque favori; mais cela ne vaut pas l'impression, et ne mérite pas même d'être prononcé. On sait assez que Catherine, après avoir entassé sur ses mignons tous les emplois, tous les titres et tous les ordres de son empire, écrivait à Vienne pour leur obtenir successivement des patentes de comte et de prince du saint-empire romain. Les ordres de Pologne et de Prusse bariolaient encore les favoris des favoris. Potemkin et Zoubow ressemblaient à des marchands de rubans et de quincailleries, lorsqu'ils étalaient toutes leurs décorations.

Paul est plus russe que sa mère : il prétend qu'un comte ou prince du saint-empire grec vaut mieux qu'un comte ou un prince du saint-empire romain. Sous Catherine, de *Kniaiss* russe on était fait prince allemand : sous Paul, de prince allemand, on est élevé à la dignité de *Kniaiss* russe. Je n'ose décider la question.

Je ne détaillerai pas non plus les bienfaits et les cadeaux qu'ont reçus les favoris : je ne pourrais citer que ce qu'ils ont reçu publiquement, à titre de récompense. Quelque énorme que la somme en parût (1), elle n'équivaudrait pas aux dons secrets dont ils furent comblés. Qui calculerait ce que les Orlow, Potemkin, et les Zoubow, ont accumulé? Ne puisaient-ils pas dans le trésor impérial, sans en rendre compte; et n'achetait-on pas d'eux, de leurs créatures, les emplois, les rangs, la justice et l'impunité; même les alliances, la guerre et la paix (2)?

(1) J'en ai une liste assez exacte : cette somme est du tiers plus forte que celle qu'en donne le livre intitulé : *Histoire de Catherine II.* (*Note de l'auteur.*)

(2) Valérien Zoubow, quelques mois après qu'il eut partagé avec son frère les pénibles faveurs de Catherine, mettait trente mille roubles sur une carte, en jouant au pharaon; et ce jeune homme possède, comme on l'a noté, une partie des immenses domaines des ducs de Courlande. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE IV.

Avénement de Paul.

Après le meurtre de son mari, le massacre d'Iwan et l'usurpation du trône, le plus grand crime de Catherine fut peut-être sa conduite envers son fils. Elle devait plus d'égards au jeune prince au nom duquel elle a, trente-cinq ans, gouverné la Russie. Il annonçait, dans son enfance, des qualités qu'elle a étouffées par ses mauvais traitements ; il avait de l'esprit, de l'activité, des dispositions pour les sciences, des sentiments d'ordre et de justice : tout a péri, faute de développement. Elle a moralement tué son fils, après avoir longtemps balancé si elle devait effectivement s'en défaire. Sa haine contre lui est la seule preuve qu'il est fils de Pierre III (1) ; et cette preuve est de grand poids. Elle ne pouvait le souffrir, le tenait loin d'elle, l'environnait d'espions, le gênait, l'humiliait en tout ; et, pendant que ses favoris plus jeunes que son fils gouvernaient la Russie et nageaient dans les richesses, il vivait retiré, insignifiant et manquant du nécessaire. Elle parvint à l'aigrir, à le rendre méfiant, farouche, bizarre, soupçonneux et cruel. Certes il faut qu'une mère soit bien coupable et bien infâme, lorsqu'elle inspire enfin de la haine et du mépris à son propre enfant. Mais quel autre sentiment pouvait lui inspirer la meurtrière de son père

(1) C'est une opinion très-accréditée, à la cour de Russie, que Paul est fils de Soltykow, l'un des premiers favoris de Catherine. Physiquement, il n'a aucun trait de ressemblance avec Pierre III, mais encore moins avec sa mère : il eut le malheur d'être renié par l'un et détesté par l'autre.

(*Note de l'auteur.*)

et l'usurpatrice de ses droits, qu'il voyait se prostituer sous ses yeux à une série de favoris qui devenaient successivement ses oppresseurs ? Non contente de le priver de la tendresse et des prérogatives dont il devait jouir comme fils, elle a voulu encore lui ravir tous les droits et tous les plaisirs de père. Son épouse venait, presque tous les ans, accoucher à Tzarkoé-Célo, et y laissait ses enfants en des mains étrangères. Ils étaient élevés auprès de Catherine, sans que le père et la mère pussent avoir la moindre influence sur leur éducation, ni la moindre autorité sur leur conduite : dans les derniers temps même, ils étaient des mois entiers sans les voir une fois. Voilà comme on cherchait à aliéner le cœur de ces enfants, qui connaissaient à peine leurs parents. C'est ici pourtant que Paul cesse d'inspirer de l'intérêt, pour réveiller l'indignation et le mépris : c'est ici qu'il cesse de paraître fils timide et respectueux, pour n'être plus qu'un père imbécile. Quel homme sera assez vil pour n'oser revendiquer les droits sacrés de la paternité ? Comment n'a-t-il pas eu le courage de dire à sa mère : *Vous avez ma couronne ; gardez-la, mais rendez-moi mes enfants ; laissez-moi du moins une jouissance que vous n'enviez pas à vos derniers esclaves.* Ah ! celui qui ne trouva pas dans son cœur des motifs suffisants pour tenir un pareil langage, et pour agir en conséquence, n'est pas un fils respectueux : c'est un père insensible, ou lâche ; c'est un esclave, et, devenant maître, il ne peut être qu'un despote (1).

La mort a surpris Catherine. Le cri horrible qu'elle poussa en expirant fut celui qui proclama Paul empereur et autocrate de de toutes les Russies. Son épouse fut la première qui tomba à ses pieds et lui rendit hommage avec tous ses enfants : il la releva, en l'embrassant avec eux et les assurant tous de ses bontés impé-

(1) Ce ne fut pas avec cette lâcheté qu'en agit le duc de Wurtemberg, frère de l'impératrice actuelle. Catherine ayant voulu s'emparer de ses enfants, il déclara qu'il mourrait avant de les livrer : on n'osa le réduire au désespoir, et il partit avec eux. (*Note de l'auteur.*)

riales et paternelles. La cour, les chefs des départements et de l'armée, tout ce qui se trouva présent vint ensuite se prosterner et lui prêter serment, chacun selon son rang et son ancienneté. Un détachement des gardes, conduit sous le palais, et les officiers et soldats arrivant en hâte de Pawlowsky et de Gatschina, jurèrent fidélité. Les chefs des différents colléges s'y transportèrent pour y faire prêter le même serment : l'empereur se rendit lui-même au sénat pour le recevoir ; et cette nuit mémorable se passa sans désordre et sans confusion. Le lendemain, Paul fut partout proclamé empereur, et son fils Alexandre *tzarévitsch*, ou héritier présomptif du trône. Ce fut ainsi qu'après trente-cinq ans de gêne, de privations, d'offenses et de mépris, le fils de Catherine, âgé de quarante-trois ans, se trouva enfin son propre maître et celui de toutes les Russies. Ses premières démarches, qu'on avait surtout redoutées, semblèrent démentir d'abord ce caractère dur et bizarre qu'on lui connaissait. Il avait dès longtemps souffert des abus et des désordres de la cour ; il avait eu l'école du malheur, creuset où s'épurent les grandes âmes et où s'évaporent les petites : spectateur éloigné des affaires, scrutateur des plans et de la conduite de sa mère, il avait eu trente ans de loisir pour régler la sienne. Aussi parut-il avoir dans sa poche une foule de règlements tout rédigés, qu'il ne fit que dérouler et mettre en exécution avec une rapidité étonnante (1).

Bien loin d'imiter la conduite que sa mère avait tenue à son égard, il s'environna d'abord de ses fils, leur confia à chacun l'un des régiments des gardes, et fit l'aîné gouverneur militaire de Pétersbourg, place importante qui enchaînait le jeune prince à côté de son père. Ses premiers procédés avec l'impératrice, dont on plaignait le sort et la position, surprirent et enchantèrent tout le monde : il changea subitement de manières avec elle ; il lui assigna des revenus considérables, augmenta ceux de ses

(1) Ses familiers avaient depuis longtemps son règlement militaire, qu'il mettait en exécution à Gatschina et à Pawlowsky, et qui devint en un moment celui de toutes les armées russes. (*Note de l'auteur.*)

enfants à proportion, et combla sa famille de caresses et de bienfaits (1).

Sa conduite avec le favori eut aussi tout l'air de la générosité. Il parut touché de son désespoir et reconnaissant de l'attachement qu'il montrait pour sa mère, le confirma dans ses emplois en termes flatteurs, et lui dit, en lui remettant la canne de commandement que porte l'aide de camp général de jour : *Continuez à faire ces fonctions auprès du corps de ma mère : j'espère que vous me servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie.*

Les ministres, les chefs des départements, furent aussi confirmés dans leurs emplois en termes obligeants ; et les plus puissants, encore avancés et comblés de nouvelles grâces.

Le premier ukase qu'il donna annonçait des idées pacifiques et lui devait surtout gagner la noblesse ; une levée de recrues récemment ordonnée par Catherine, et qui devait enlever le centième paysan, fut suspendue et annulée par cet ukase (2).

Chaque heure, chaque moment annonçait un changement sage, une punition juste, une grâce méritée : la cour et la ville étaient stupéfaites d'étonnement. Si la politique, la crainte et la joie, n'avaient pas dicté les premières démarches de Paul, il eût paru, deux ou trois heures, digne de réprimer les abus et de ramener l'ordre. On commençait à croire que l'on avait méconnu son caractère, et que sa longue et triste tutelle ne l'avait pas entièrement aliéné. Tout le monde se voyait heureusement trompé dans son attente, et la conduite de l'empereur fit en ce moment oublier celle du grand-duc : il devait bientôt en faire ressouvenir ; mais arrêtons-nous encore un

(1) Bobrinsky, fils de Catherine et d'Orlow, relégué à Révcl pour des débauches de toutes espèces, fut même appelé à la cour, fait major aux gardes à cheval, et traité en frère par le czar Paul, qui vient de le disgracier. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce ne fut que pour flatter la noblesse, qui possède les hommes ; car il rendit le même ukase, quelques mois après. (*Note de l'auteur.*)

instant aux trop courtes espérances de bonheur qu'il donna à son empire.

Les deux premiers pas politiques de Paul inspirèrent la confiance, gagnèrent la noblesse, et suspendirent deux horribles fléaux que Catherine en mourant semblait avoir légués à la Russie, la guerre et la banqueroute de l'État. Elle s'était enfin déterminée à agir directement contre la France, en secourant l'empereur et en attaquant la Prusse (1) : elle avait en conséquence donné des ordres pour la levée de près de cent mille hommes de recrues. Les caisses de l'État étant épuisées, les assignats multipliés à un point qu'ils menaçaient d'avoir le sort de ceux de France (2), elle voulut tout à coup doubler son numéraire en donnant à chaque pièce de monnaie le double de sa valeur actuelle. Paul anéantit ces deux mesures désastreuses, que l'on mettait déjà en exécution. Il rompit également le traité de subsides entamé avec l'Angleterre, non qu'il voulût, ainsi qu'on le répandit dans l'étranger, reconnaître *l'odieuse* république française, mais parce que son orgueil impérial se trouvait assez justement indigné de se mettre, comme une petite puissance, aux gages de Pitt, en lui vendant le sang des Russes. Paul serait sûrement très-enclin à le faire répandre pour relever la monarchie française ; mais il aura la générosité de le donner pour rien, quand il le jugera convenable (3).

(1) Ce projet de Catherine est indubitable : elle voulait, à coups de canon, rechasser le roi de Prusse aux bords du Rhin. Pour lui faire sentir la nécessité absolue de retourner à la coalition, elle fomentait des révoltes en Prusse, à Dantzig et en Silésie. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ils perdaient, à cette époque, 60 pour 100. (*Note de l'auteur.*)

(3) On dit cependant qu'il tire aujourd'hui de grands subsides de Pitt ; mais c'est en marchandises anglaises, et Paul a établi des magasins où il les fait vendre pour son compte. Ce trafic de la couronne n'est pas nouveau : plusieurs peuplades de la Sibérie payent leurs impôts en nature ; et le commerce de la Chine se faisait pour le gouvernement, sous le règne d'Élisabeth. Il arriva même quelquefois que, le numéraire manquant, les officiers de l'armée furent payés en marchandises des magasins de la couronne, comme thé, étoffes et pelleteries. Les mesures de Paul

Ce brave Kosciuszko, qui est le dernier des Polonais, comme Philopémen fut le dernier des Grecs, avait, comme chacun sait, été fait prisonnier de guerre en défendant sa patrie et ses droits naturels contre des étrangers oppresseurs : cependant, au mépris de toutes les lois et du sens commun, il était retenu comme un criminel d'État, quoiqu'il fût toujours mieux traité (1) qu'Ignace Pototski et ses autres compagnons de gloire et d'infortune, qui étaient enfermés plus rigoureusement à la forteresse et à Schlusselbourg. Paul fut assez raisonnable pour les faire mettre tous en liberté, et assez généreux pour aller lui-même délivrer Kosciuszko. On vit avec intérêt ce brave homme, toujours malade de ses blessures et de ses chagrins, se faire apporter au palais, où il fut introduit chez l'empereur et l'impératrice, pour leur témoigner sa reconnaissance. Il est petit, maigre, pâle et défait : il avait la tête encore enveloppée de bandages, et l'on ne pouvait voir son front; mais son air, ses yeux, faisaient encore ressouvenir de ce qu'il avait osé entreprendre avec d'aussi faibles moyens. Il refusa les paysans que Paul voulut lui donner en Russie, et accepta une somme d'argent pour aller vivre indépendant ailleurs.

sont infaillibles pour faire passer bientôt en Angleterre le peu de numéraire qui reste dans ses États; et il sera bientôt obligé de payer aussi son armée en quincaillerie anglaise. (*Note de l'auteur.*)

(1) Il était dans l'hôtel de feu le comte d'Anhalt : il avait, pour sa garde, un major qui mangeait avec lui. On pouvait le voir ; il avait plusieurs chambres à sa disposition, et s'occupait à lire, à dessiner et à tourner. Le colonel à qui les chasseurs qui le trouvèrent blessé dans un marais l'amenèrent prisonnier est un jeune homme de mes amis, plein de valeur et d'humanité. Il conserva un portefeuille de Kosciuszko, que nous feuilletâmes ensemble. Nous y trouvâmes plusieurs notes en italien et en français faites pendant un voyage en Italie, des remarques philosophiques, des extraits d'ouvrages, des tirades de vers français, des brouillons de différentes petites compositions : tout prouvait que ce portefeuille avait appartenu à un homme de mérite, de savoir, de goût et de sentiment. Il y avait aussi plusieurs lettres écrites et cachetées, adressées à des femmes de Varsovie en français et en polonais, et les brouillons de quelques-uns des manifestes qu'il y avait publiés ; le tout de sa main.

(*Note de l'auteur.*)

Ce trait fit la plus grande et la plus favorable sensation. Il fait sans doute honneur à Paul, et l'on est réduit à admirer dans un empereur ce qui n'est autre chose qu'un acte ordinaire de justice : mais, pour bien apprécier sa conduite en cette occasion, il faut se souvenir que ce n'est pas lui que Kosciuszko avait offensé personnellement, mais bien l'impératrice Catherine. Son fils pardonne aussi difficilement qu'elle à quiconque a l'audace de s'attaquer à lui. Kosciuszko ne doit sa liberté qu'à la haine de Paul pour sa mère, et à son affectation d'agir en tout dans un sens contraire au sien.

Les honneurs funèbres à rendre à l'impératrice furent encore une heureuse distraction, qui suspendit ou entrecoupa du moins ce torrent de règlements nouveaux et d'ordonnances bizarres que l'on vit jaillir de la tête de Paul. Mais, ce qu'on n'attendait pas, et ce qu'il regarda comme un devoir filial, ce fut de lui voir remuer les cendres de son malheureux père. Le nom de Pierre III, qu'on n'avait osé prononcer depuis trente-cinq ans, parut soudain à la tête du cérémonial de deuil et d'enterrement, où l'on prescrivait à la fois les services et les honneurs funèbres à rendre à Pierre et à Catherine. On aurait pu croire, en lisant le *prikas*, que ces deux époux venaient d'expirer ensemble. Paul se rendit au couvent d'Alexandre Newsky, où le corps de son père avait été déposé. Il se fit montrer par les vieux moines cette tombe ignorée, et ouvrir le cercueil en sa présence : il paya aux tristes restes qui s'offrirent encore à ses yeux un tribut de larmes respectables et touchantes (1). Le cercueil fut élevé au milieu de l'église ; et on y célébra les mêmes services qu'auprès de celui de Catherine, qui était exposé sur un lit de parade au palais.

Paul fit alors rechercher les officiers qui s'étaient trouvés at-

(1) Il prit l'un des gants qui couvraient encore les ossements de son père, et le baisa plusieurs fois en pleurant. O Paul ! tu as donc le cœur d'un fils, tu as même paru quelquefois bon père, il ne t'eût fallu qu'une autre mère et une autre éducation. (*Note de l'auteur.*)

tachés à son père, au moment de sa malheureuse catastrophe, et qui avaient dès lors vieilli disgraciés ou ignorés de la cour. Le baron Ungern-Sternberg, vieillard respectable, qui, depuis longtemps, vivait en philosophe retiré dans un petit cercle d'amis, et qui ne désirait pas même d'être rappelé sur le grand théâtre, fut tout à coup créé général en chef et demandé chez l'empereur, qui le fit introduire dans son cabinet. Après l'avoir accueilli le plus gracieusement : *Avez-vous entendu,* lui dit-il, *ce que je fais pour mon père ? Oui, sire,* répond le vieux général, *je l'ai appris avec étonnement. — Comment, avec étonnement ! n'est-ce pas un devoir que j'avais à remplir ? — Tenez,* continua-t-il en se tournant vers un portrait de Pierre III, qui était déjà placé dans le cabinet (1), *je veux qu'il soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis.* En disant ces mots, il embrassa le général Ungern, et lui passa le cordon de Saint-Alexandre. Ce digne vieillard, si fort au-dessus de cette vanité, ne put résister à ce procédé touchant : il sortit en versant des larmes.

Paul le chargea ensuite de faire le service auprès du corps de son père, en lui enjoignant de se préparer, pour la cérémonie, le même uniforme qu'il avait porté comme aide de camp de Pierre III. Ungern eut le bonheur d'en retrouver un semblable chez une de ses vieilles connaissances. Paul voulut voir et garder lui-même cette relique de garde-robe, qui fit aussi la fortune de celui qui l'avait si bien conservée (2). Plusieurs autres officiers, et entre autres le seul qui, à la révolution de 1762, avait voulu faire quelque résistance en faveur de Pierre III,

(1) Toutes les images de Pierre III avaient été proscrites des maisons impériales et de celles des particuliers : l'on ne sait où Paul avait pu cacher celle-ci. Heureux à cette époque celui qui déterrait dans un grenier quelqu'un de ces portraits qu'on y avait relégués : il devenait bien vite le plus bel ornement de sa chambre. Les peintres de Pétersbourg ne pouvaient suffire aux copies qu'on leur en demandait.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Voir la lettre A dans les *Éclaircissements*, à la fin du volume.

furent retrouvés dans leurs retraites, et rappelés à la cour pour y être comblés de grâces.

Ces traits sont attendrissants et honorent le cœur de Paul : mais on voit, par la réponse d'Ungern, qu'ils étonnèrent tout le monde. On les attribua autant à la haine de Paul pour sa mère qu'à son amour pour son père : plusieurs même n'attribuaient cette conduite qu'à l'envie politique d'avouer si solennellement pour son père celui qui n'avait pas voulu le reconnaître pour son fils. On blâma surtout l'éclat, l'ostentation qu'il mit à faire exhumer ses tristes cendres, pour les offrir ensuite à l'adoration publique. Le cercueil qui les contenait fut couronné (1) et transporté en grande pompe au palais, pour y être exposé dans un temple construit à cet effet, à côté du corps de Catherine, et conduits ensuite ensemble à la citadelle. C'est alors seulement que les deux époux demeurèrent en paix. On venait avec beaucoup de respect baiser le cercueil de l'un, et la main froide et livide de l'autre : l'on faisait une génuflexion, et l'on n'osait se retirer qu'en descendant l'estrade à reculons. L'impératrice, qui avait été mal embaumée, parut bientôt toute défigurée : les mains, les yeux, le bas du visage, étaient jaunes, noirs et bleus. Elle était méconnaissable pour ceux qui ne l'avaient vue qu'avec son visage composé : et toute la pompe dont elle était encore environnée, toutes les richesses qui couvraient son cadavre, ne faisaient qu'augmenter l'horreur qu'il inspirait.

Si Paul, en réhabilitant la mémoire de son père, semblait couvrir d'opprobre celle de sa mère en rappelant des scènes atroces, que trente-cinq ans de silence avaient presque fait oublier, au moins la vengeance qu'il tira de quelques-uns des assassins de Pierre III avait quelque chose de sublime. Le célèbre Alexis Orlow, le vainqueur de Tchesmé, jadis si puissant,

(1) Pierre III n'avait pas été couronné ; et c'est sous ce prétexte qu'il n'avait pas non plus été inhumé à la citadelle avec les autres empereurs russes. (*Note de l'auteur.*)

remarquable par sa taille gigantesque et ses habits à l'antique, respectable, s'il est possible, par sa gloire et sa vieillesse, fut obligé de suivre les tristes restes de Pierre : il attirait tous les yeux. Cette corvée juste et cruelle dut réveiller en lui des remords, que sa longue prospérité avait sans doute assoupis.

Voilà le bien qu'a fait Paul dans les premiers jours de son règne : je l'ai rassemblé, pour l'offrir en masse ; car ces lueurs de raison, de justice et de sentiment, se seraient perdues dans le fatras des violences, des bizarreries et des petitesses, dont elles furent toujours offusquées, et que je vais aussi raconter.

Les gardes, ce corps dangereux, qui avait renversé le père et qui regardait dès longtemps l'avénement du fils comme le terme de son existence militaire, fut, dès le premier jour, par une démarche hardie et vigoureuse, mis hors d'état de lui nuire et traité sans le moindre ménagement. Paul incorpora dans les différents régiments des gardes ses bataillons arrivés de Gatschina (1), dont il distribua les officiers dans toutes les compagnies, en les avançant de deux ou trois grades ; de manière que de simples lieutenants ou capitaines d'armée se trouvèrent tout à coup capitaines aux gardes, place si importante et si honorée jusqu'alors, et qui donne le rang de colonel et même de brigadier. Quelques-uns même de ces anciens capitaines, et des premières familles de l'empire, se trouvèrent sous les ordres d'officiers parvenus, qui étaient, quelques années auparavant, sortis caporaux ou sergents de leurs compagnies pour entrer dans les bataillons du grand-duc. Un changement si brusque et si hardi, qui, dans tout autre temps, eût été fatal à son auteur, n'eut point d'autre effet que d'engager quelques centaines d'of-

(1) Paul attendait ces bataillons avec une impatience et une inquiétude marquées : ils marchèrent toute la nuit, et arrivèrent le matin. Le petit officier Ratikow, qui, pour tout mérite, eut le bonheur de lui annoncer cette arrivée si désirée, fut sur-le-champ créé chevalier de Saint-Anne, et fait aide de camp du grand-duc. Ce ne fut que lorsque Paul se vit environné de sa petite armée, qu'il commença à agir comme il l'avait fait à Gatschina. (*Note de l'auteur.*)

ficiers et bas officiers à prendre leur congé : ce fut presque tous ceux qui avaient de quoi vivre sans servir, ou qui ne purent digérer les passe-droits qu'on leur avait faits, ni supporter la discipline harassante et pédantesque qui allait être introduite par les intrus (1). Plusieurs de ces jeunes officiers ne sentirent cependant d'autre affront que celui d'être obligés de quitter leurs brillants uniformes, pour se faire faire des habits sur les modèles grotesques et bizarres de ces mêmes bataillons qui avaient si longtemps excité leurs risées.

Paul, alarmé et furieux de cette défection générale, se transporta dans les casernes, flatta les soldats, apaisa les officiers et chercha à les retenir, en excluant de tout emploi civil et militaire ceux qui prendraient à l'avenir leur congé, qui d'ailleurs n'oseraient plus porter l'uniforme. Il donna ensuite l'ordre ridicule et cruel *à tout officier ou bas officier, qui avait donné ou donnerait sa démission, de quitter la capitale dans vingt-quatre heures, pour se rendre chez lui.* Il ne vint pas dans la tête de Paul, ni dans celle du rédacteur de l'ukase, que cette phrase était une absurdité ; car plusieurs de ces officiers étaient de Pétersbourg et y avaient leurs familles : ils se rendaient donc chez eux, sans quitter la capitale, et n'obéissaient qu'à la seconde partie de l'ordre, de peur de désobéir à la première. Le grand exécuteur Arkarow ayant informé l'empereur de cette contradiction, il voulut qu'on n'eût égard qu'à l'injonction de quitter Pétersbourg. Une foule de jeunes gens furent enlevés, comme des criminels, de leurs maisons, transportés hors de la ville avec défense d'y rentrer, et laissés sur le chemin sans fourrures, sans asile, et par un froid des plus rigoureux. Ceux qui étaient des provinces éloignées, manquant pour la plupart d'argent pour s'y rendre, erraient également dans les environs de Pétersbourg, où plusieurs périrent de froid et de misère.

Ces mesures barbares s'étendirent sur tous les officiers de

(1) Voyez les *Éclaircissements*, lettre B.

l'armée et sur ceux de l'état des généraux, qui eurent également à joindre leurs régiments ou à prendre leur congé, parce que ces états furent abolis; et c'est par ce début impolitique qu'il prétendit commencer la réforme et gagner l'armée. Mais ce qui persuada bientôt que Paul, en devenant empereur, ne renonçait point aux puérilités militaires qui l'avaient seules occupé comme grand-duc, ce fut de le voir, dès le matin de son avénement, mettre tous ses soins aux petits changements de détails qu'il voulait introduire dans l'habillement et l'exercice du soldat. Le palais eut en un moment l'apparence d'une place enlevée d'assaut par des troupes étrangères; tant celles qui commencèrent à y faire la garde différaient, par le ton et le costume, de celles qu'on y avait vues la veille. Il descendit dans la cour, où il fut trois ou quatre heures à faire manœuvrer ses soldats, pour leur apprendre à monter la garde à sa manière, et établir sa *Wachtparade*, qui devint l'institution la plus importante et le point central de son gouvernement. Il y a depuis, tous les jours, consacré le même temps, quelque froid qu'il ait pu faire. C'est là qu'en simple uniforme vert foncé, en grosses bottes, en grand chapeau, il passe les matinées à exercer la garde : c'est là qu'il donne ses ordres, qu'il reçoit les rapports, qu'il publie les grâces, les récompenses et les punitions, et que tout officier doit lui être présenté. Entouré de ses fils (1) et de ses aides de camp, trépignant pour se réchauffer, la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos,

(1) Un Hogarth, qui verrait l'empereur autocrate et son fils cadet entourer une pauvre recrue, la tourner à droite, à gauche, la faire marcher en arrière et en avant, lui relever le menton, lui serrer la ceinture et lui remettre le chapeau, le tout en lui donnant quelques bourrades, aurait le plus beau sujet pour une caricature. Un émigré, nommé Lami, a eu la plaisante idée de dédier à Paul une mauvaise traduction qu'il a faite de l'explication des estampes d'Hogarth : je ne sais si c'est naïveté ou malice ; mais le nom de Paul est parfaitement bien placé à la tête de cet ouvrage, dont la ridicule dédicace fait le complément. Paul n'y a pas vu plaisanterie ; car il a envoyé une tabatière à M. l'abbé Lami.

(*Note de l'auteur.*)

et de l'autre levant et baissant sa canne en mesure, et criant *raz, dwa; raz, dwa*; un, deux; un, deux; il met sa gloire à braver sans fourrure quinze ou vingt degrés de froid. Bientôt le militaire n'osa plus se montrer en pelisses, et les vieux généraux tourmentés par la toux, la goutte et les rhumatismes, furent obligés de faire cercle autour de Paul, habillés comme lui.

Les premières impressions de crainte et de joie s'étant amorties dans le cœur de Paul, il fit succéder les punitions et les disgrâces avec autant de rapidité et de profusion qu'il avait répandu les bienfaits. Plusieurs personnes éprouvèrent ces deux extrêmes en peu de jours. Il est vrai que la plupart de ces punitions parurent d'abord justes : mais il faut convenir aussi que Paul ne pouvait frapper que sur des coupables, tant ceux qui avaient obsédé le trône étaient corrompus.

Malgré les assurances qu'il venait de donner à Zoubow, un des premiers ordres qui suivirent fut de faire mettre le scellé sur sa chancellerie et sur celle de Marcow, et de chasser avec scandale de la cour leurs officiers et leurs secrétaires. Un certain Tersky, maître des requêtes et rapporteur du sénat, qui vendait publiquement la justice au plus offrant, et avec une effronterie criante, fut d'abord revêtu d'un ordre et obtint des terres, que la défunte lui avait, disait-il, promises, quelques jours avant sa mort : il fut cassé un instant après. On admira stupidement ce respect de Paul pour les prétendues volontés de sa mère, et son attention d'enrichir davantage un coquin avant de le chasser. Il aurait dû au contraire faire faire le procès à ce spoliateur des biens de la veuve et de l'orphelin, et satisfaire la vindicte publique.

Samoïlow, procureur général, qu'il avait aussi confirmé honorablement dans son poste, en lui donnant en cadeau quatre mille paysans, ce qui fait plus de vingt mille roubles de rente, fut, quelques jours après, déposé, mis aux arrêts; et son secrétaire, à la forteresse. Enfin tout fut renouvelé de cette façon, à

l'exception de Besborodko, Nicolas Soltykow et Arkarow (1).

Cette conduite vacillante et incertaine, qui caractérisa les premières démarches de Paul, prouve clairement que c'est à sa politique qu'il faut attribuer ses faveurs, et à sa passion plutôt qu'à sa justice les disgrâces qui les ont suivies. Mais ce qui confondit tous ceux qui l'avaient admiré, ce fut de le voir, au moment où il entrait dans un labyrinthe d'affaires et d'abus si embrouillés, et dont l'importance pour l'État devait au moins l'occuper quelques jours ; ce fut, dis-je, de le voir, dès le matin de son avénement, se remettre avec la même fureur aux plus petits détails du service militaire. La forme d'un chapeau, la couleur d'un plumet, la hauteur d'un bonnet de grenadier, les bottes, les guêtres, les cocardes, les queues et les ceinturons, devinrent les affaires d'État qui absorbèrent son étonnante activité. Il était entouré de modèles d'armes et d'uniformes de toutes les espèces. Si Louis XVI fut le prince qui sut le mieux faire une serrure, certes Paul Ier est celui qui sait le mieux écurer un bouton, et il s'en occupe avec la même assiduité que mettait jadis Potemkin à vergeter ses diamants. La plus grande marque de mérite et de zèle qu'on pouvait lui donner, dans ces premiers jours, c'était de paraître devant lui dans le nouvel accoutrement qu'il introduisait. L'officier qui pouvait donner cent roubles à un tailleur, pour avoir dans quelques heures un habit de la nouvelle forme et se présenter à *la Wachtparade* le lendemain matin, était presque sûr d'obtenir un poste ou une croix. Plusieurs n'ont point eu d'autres mérite, ni employé d'autres moyens pour gagner les bonnes grâces de leur nouvel empereur (2).

Une autre bizarrerie, qu'on vit avec surprise, fut la défense im-

(1) Voyez le chapitre suivant. (*Note de l'auteur.*)

(2) On lui avait parlé du général *Meyendorf,* comme d'un bon officier de cavalerie. Il lui envoie un courrier ; et Meyendorf, pressé d'obéir, se présente à la parade avec son ancien uniforme. Paul, furieux, fait de sanglants reproches à ceux qui lui ont recommandé cet homme, l'appelle *soldat de Potemkin* et l'exile dans ses terres. (*Note de l'auteur.*)

périale de porter des chapeaux ronds, ou plutôt l'ordre subit de les enlever ou de les déchirer sur la tête de ceux qui en auraient : cela donna lieu à des scènes scandaleuses dans les rues et surtout autour du palais. Les Cosaques et les soldats de police se jetaient sur les passants pour les décoiffer, et battaient ceux qui, ignorant de quoi il était question, voulaient se défendre. Un marchand anglais, passant en traîneau, fut ainsi arrêté, et on lui arracha son chapeau. Croyant que c'était un vol qu'on lui faisait, il saute de son traîneau, terrasse le soldat, et appelle la garde. Au lieu de la garde, arrive un officier qui frappe l'Anglais ; il se défend et succombe : on le garrotte, on le conduit à la police. Il a le bonheur de rencontrer le carrosse du ministre d'Angleterre qui allait à la cour, et réclame protection (1). M. *Wiltfort* s'étant plaint, l'empereur conjecturant que le chapeau rond, qui est le chapeau national des Suédois, pourrait bien être aussi celui des Anglais (2), dit qu'on avait mal compris ses ordres, et qu'il s'expliquerait mieux avec Arkarow. Le lendemain, on publia dans les rues et dans les maisons que les étrangers qui n'étaient point au service, ou naturalisés, ne seraient plus compris dans la défense. On n'arracha plus les chapeaux ronds ; mais ceux qui étaient rencontrés avec cette malheureuse coiffure étaient conduits à la police, pour constater qui ils étaient : s'ils se trouvaient être Russes, on les faisait soldats : et malheur à un Français qui aurait été ainsi rencontré il eût été condamné comme

(1) Un autre Anglais fut rencontré par un officier de police, qui lui prit son chapeau rond. L'Anglais, croisant les bras et le regardant du haut en bas, lui dit, d'un air de compassion : *Mon ami, que je te plains d'être Russe !* Cet Anglais-là était, sans doute, depuis dix ans à Pétersbourg, *et n'avait point de nouvelles de son pays.* (*Note de l'auteur.*)

(2) C'est aussi le chapeau national russe, à une petite différence près dans la forme, qu'il fallait reconnaître, puisqu'elle empêchait d'être insulté. Les boutiques de chapeliers ayant bientôt été épuisées de chapeaux à cornes, ceux qui n'avaient ni le temps, ni le moyen de s'en procurer, relevaient leurs petits chapeaux ronds avec des épingles, pour pouvoir traverser la rue en sûreté. (*Note de l'auteur.*)

Jacobin (1). On rapporta à Paul que le chargé d'affaires du roi de Sardaigne avait dit, en raillant sur cette proscription singulière des chapeaux ronds, que de pareilles bagatelles avaient manqué de causer souvent des séditions en Italie. Le chargé d'affaires reçut ordre, par Arkarow, de quitter la capitale en vingt-quatre heures.

Une ordonnance toute aussi incompréhensible fut la défense soudaine d'atteler les chevaux, et de les enharnacher, à la manière russe. On accordait quinze jours pour se procurer des harnois à l'allemande; après quoi il était enjoint à la police de couper les traits de tous les équipages, qui se trouveraient attelés à la vieille méthode. Dès les premiers jours de cette publication, plusieurs personnes, craignant d'être insultées, n'osèrent plus sortir, et moins encore se montrer dans leurs voitures du côté du palais. Les selliers, profitant de l'occasion, faisaient payer jusqu'à trois cents roubles un simple harnois pour deux chevaux. Habiller les *Ischwoschtschiki,* ou cochers russes, à l'allemande, avait un autre inconvénient. La plupart ne voulaient pas se défaire, ni de la longue barbe, ni du *kafftan*, ni du chapeau rond, et moins encore attacher une fausse queue à leurs cheveux coupés ; ce qui produisait les scènes et les figures du monde les plus ridicules. L'empereur eut encore le dépit d'être obligé à la fin de changer cet ordre de rigueur en une simple invitation de se mettre peu à peu à l'allemande, si l'on voulait mériter ses bonnes grâces.

Une autre réforme concerna les voitures. Le grand nombre d'équipages brillants, qui fourmillait dans les rues immenses de Pétersbourg, disparut dans un instant. Les officiers, les généraux même, vinrent à la parade en petits traîneaux, ou

(1) On s'imaginera peut-être que ces chapeaux ronds étaient regardés comme le signe de quelque ralliement : point du tout; c'est une aversion singulière que Paul avait pour eux. Il leur avait déjà déclaré la guerre à Pawlowsky, quatre ans auparavant. On verra plus loin, qu'ils ont aussi joué un rôle dans ma disgrâce. (*Note de l'auteur.*)

à pied; ce qui ne laissait pas d'avoir aussi ses dangers (1).

Une ancienne étiquette est que, lorsqu'on rencontre un autocrate de Russie, sa femme, ou son fils, on doit faire arrêter sa voiture ou son cheval, en descendre, et se prosterner dans la neige ou dans la boue (2). Cet hommage barbare et difficile à rendre dans une grande ville, où les équipages passent en grand nombre et toujours au galop, avait été absolument aboli sous le règne poli de Catherine. Un des premiers soins de Paul fut de le rétablir dans toute sa rigueur. Un officier général qui passait, sans que le cocher de sa voiture eût reconnu le cocher de l'État, qui passait à cheval, fut arrêté et envoyé sur-le-champ aux arrêts (3). Le même désagrément arriva à plusieurs autres personnes; de façon que la rencontre de Paul était ce qu'on redoutait le plus, soit à pied, soit en voiture. Mais ce qui arriva à une dame *Likarow* mérite d'être consigné.

Cette dame était à la campagne aux environs de Pétersbourg. Le brigadier Likarow, son mari, tombe malade, et son épouse ne veut s'en fier qu'à elle-même pour venir en ville chercher le médecin et les secours nécessaires. Elle arrive, au moment du bouleversement général. Les gens de la campagne ne connaissaient point le nouvel empereur, et encore moins ses nouveaux règlements. Occupée du danger de son mari, elle les pressait de la conduire au plus vite chez le médecin. Malheureusement son

(1) Un officier, traversant les rues en grande pelisse, avait remis à son domestique son épée qui l'embarrassait pour marcher, dans l'intention de reprendre l'épée et d'ôter la pelisse quand il approcherait du palais. Il a le malheur d'être auparavant rencontré par l'empereur. L'officier fut fait soldat, et le domestique ou soldat officier en sa place! (*Note de l'auteur.*)

(2) Pierre Ier faisait donner, ou donnait lui-même des coups de bâton a ceux qui se prosternaient ainsi devant lui. (*Note de l'auteur.*)

(3) Lorsqu'on lui rapporta son épée, il ne voulut pas la reprendre, disant que c'était une épée d'or, reçue de l'impératrice, avec le privilége de ne pouvoir lui être ôtée. Paul le fit venir, lui remit lui-même l'épée en lui disant qu'il avait voulu donner un exemple et n'avait d'ailleurs aucune colère contre lui : mais il lui donna l'ordre de partir aussitôt pour l'armée. (*Note de l'auteur.*)

carrosse passe, sans s'arrêter, à quelque distance de Paul, qui se promenait à cheval. Furieux, il détache aussitôt un aide de camp, fait arrêter l'équipage, ordonne qu'on fasse les quatre domestiques soldats, et qu'on envoie la *dame impertinente* en prison à la maison de police. Ces ordres sont exécutés sur-le-champ. La malheureuse est quatre jours enfermée. Ce traitement affreux, l'état où elle a laissé son mari, lui déchirent le cœur et lui tournent la tête. Elle tombe dans une fièvre chaude. On la transporte enfin dans une auberge, pour y être soignée ; mais l'infortunée a pour toujours perdu la raison. Son mari abandonné sans secours, privé de sa femme et de ses domestiques, expira dans le désespoir, sans l'avoir revue.

L'étiquette devint tout aussi rigoureuse et tout aussi effrayante dans l'intérieur du palais. Malheur à celui qui, étant admis à baiser la main rêche de Paul, ne faisait pas résonner le plancher, en le frappant du genou avec la même force qu'un soldat en le frappant de la crosse de son fusil. Il fallait aussi que le suçon des lèvres sur la main se fît entendre, pour certifier le baiser comme la génuflexion. Le prince Georges Galitzin, chambellan, fut envoyé aux arrêts par *Sa Majesté Moscovite* elle-même, et sur-le-champ, pour avoir fait la révérence et baisé la main *trop négligemment* (1).

Un des premiers règlements de Paul fut encore d'enjoindre rigoureusement aux marchands d'effacer de leurs écriteaux le mot français *Magasin*, et d'y substituer le mot russe *Lawka* (*boutique*), en disant pour raison que l'empereur seul pouvait

(1) Déjà, comme grand-duc, Paul avait du penchant pour l'étiquette. Étant à Montbelliard, il scandalisa une fois tout le monde, en prenant tout à coup par le bras un jeune officier de sa suite, qui jouait aux cartes, et le mettant à la porte. Il dit à ceux qui jouaient avec l'officier : Messieurs, ce jeune fat n'est pas d'un rang assez haut pour faire cette partie-ci. Dans les bals de la cour, il fallait que des danseurs fissent toutes sortes de contorsions pour ne pas cesser en dansant de lui faire front, de quelque manière qu'il fût placé. Il n'y a que les ennemis de Paul qui aient le droit de lui tourner le dos ; mais je ne sais s'ils voudront en profiter dans l'occasion. (*Note de l'auteur.*)

avoir des magasins de bois, de farine, de blé, etc. ; mais qu'un marchand ne devait pas s'élever au-dessus de son état, mais en rester à sa boutique.

Il faudrait descendre à des détails trop fastidieux, si l'on voulait rapporter toutes les ordonnances de cette force et de cette importance, qui se succédèrent pendant huit jours (1). Que dire, qu'espérer d'un homme, qui, succédant à Catherine, regarde ces choses-là comme les plus pressantes à régler ? Souvent ces règlements nouveaux et importants se contredisaient ou se détruisaient l'un l'autre, et il était obligé de modifier ou de retirer le lendemain ce qu'il avait fait publier la veille. En un mot, on peut dire que Paul, en s'enveloppant du manteau impérial, laissa d'abord passer l'oreille du grand-duc, et qu'il crut gouverner un vaste empire, comme il avait gouverné son Pawlowsky ; sa capitale, comme sa maison ; et trente millions d'hommes de tous les états et de toutes les nations, comme une douzaine de laquais.

De tous les changements imprévus et non préparés qu'il a faits, ceux qu'il opéra dans les armées sont les plus impolitiques et les plus considérables. Il est certain qu'il y avait de grandes réformes, de grandes améliorations à faire dans le département militaire. Adoucir le sort du brave soldat russe, fixer celui de l'officier plus misérable encore, diminuer peu à peu le nombre des surnuméraires, et ramener l'ordre et la discipline, que le règne de tant de femmes et de tant de favoris avait détruits, c'était un assez beau champ ouvert au génie militaire de Paul. Multiplier les passe-droits, augmenter un état-major déjà trop nombreux, changer les uniformes, les rangs, les termes et les noms, c'est tout ce qu'il a su faire. L'armée russe, par

(1) Il a défendu depuis, par des ukases particuliers, de porter des fracs, des gilets et des pantalons. Il a défendu à l'académie de se servir du terme de révolution en parlant du cours des astres, et enjoint aux comédiens d'employer le mot de *permission* au lieu de celui de *liberté* qu'ils mettaient dans leurs affiches. Il a défendu aux fabricants de faire aucuns rubans et et aucunes étoffes tricolores quelconques. (*Note de l'auteur.*)

la beauté, la simplicité et la commodité de son habillement, adapté au climat et au génie du pays, offrait un modèle à suivre (1). Un grand *charvari* ou pantalon de drap rouge, dont les bouts se terminaient en bottes de cuir mou, et qui se serrait avec une ceinture sur une veste rouge et verte; un petit casque, coiffant militairement bien; des cheveux coupés autour du cou, qui cachaient les oreilles et étaient faciles à tenir propres; tel était l'uniforme du soldat : il était vêtu en un clin d'œil; car il n'avait que deux pièces d'habillement, et leur ampleur lui permettait de se garnir par-dessous contre le froid, sans déroger à l'uniformité. Maintenant on lui fait changer cet équipage leste et guerrier contre l'antique habit allemand, que le Russe a en horreur : il faut qu'il couvre de farine et de suif ses cheveux blonds qu'il aimait à laver chaque matin; il faut qu'il consacre une heure à boutonner de maudites guêtres noires, qui lui serrent le gras de jambe. Le soldat russe murmure hautement : il est probable que les fausses queues, qu'on lui suspend par force au chignon, occasionneront autant de désertions que les catogans de Saint-Germain (2). Ce vieil original de maréchal Souvarow dit, en recevant les ordres pour établir toutes ces nouveautés, et de petits bâtons pour mesure et modèle des queues et des boucles de cheveux : *La poudre de perruquier n'est pas de la poudre à canon; les boucles ne sont pas des canons; et les queues ne sont pas des baïonnettes* : ces

(1) Aussi le soldat se croyait-il, non sans quelque fondement, bien supérieur à ses voisins. Paul a eu la sottise de lui ôter cet orgueil national, en lui faisant imiter servilement les Allemands du siècle passé, que les Russes croyaient avoir laissés bien loin derrière eux. Paul en a agi comme un pédant, qui, pour punir un écolier présomptueux d'avoir appris trop vite à lire, le remet à l'*a b c*. (*Note de l'auteur.*)

(2) Avant le règne de Paul, la désertion était presque inconnue aux Russes. Ils désertent aujourd'hui par pelotons, et arrivent en Prusse, où l'on en forme des régiments entiers. Je demandais à quelques-uns pourquoi ils désertaient. Comment, monsieur ! dirent-ils, on nous fait exercer du matin au soir, sans nous donner à manger; l'on nous a pris nos habits, et l'on nous roue de coups. (*Note de l'auteur.*)

bons mots assez sensés, qui, en russe, sont une espèce de proverbe rimé, passèrent de bouche en bouche dans les régiments et furent la véritable raison qui engagea Paul à rappeler Souvarow et à lui donner sa démission. Ce vieux guerrier est l'idole du soldat russe.

Il en est de même des changements qu'il fait dans le civil ; il ne veut pas améliorer, mais changer. Il suffit qu'une chose ait été sous le règne de sa mère, pour qu'elle ne puisse subsister sous le sien. Tous les tribunaux, tous les gouvernements de l'empire, ont été refondus et transférés : celui qui avait été, par son nom, consacré à la gloire de Catherine (*Ekathérinolaw*), a été aboli ; et cet affront public à la mémoire de sa mère en est un pour le cœur de Paul (1). Qu'on juge de la confusion, des ruines, des injustices, des malheurs, qu'entraînent en Russie de pareils déplacements : la révolution française n'en a pas autant causé pour tout régénérer, que l'avénement de Paul pour tout empirer. Plus de vingt mille gentilshommes se sont trouvés sans emplois.

Si ce nouveau règne est funeste aux armées et aux pauvres gentilshommes, il se montre jusqu'ici plus funeste encore aux malheureux paysans, dont il s'efforce de river les chaînes. Si Paul avait un exemple à prendre de la Prusse, c'était sans doute celui du traitement qu'elle fait éprouver aux Polonais, que la perfidie a soumis à sa domination (2). On peut dire que le gouvernement prussien donne aux serfs polonais plus de liberté,

(1) Il n'y a point de détails où cet empereur *microphile* ne soit descendu, pour montrer son envie contre la mémoire de sa mère. Les personnes qui avaient été attachées à cette princesse, portaient des bagues, où la date de sa mort était émaillée. Son fils eut l'impudence d'en témoigner son mécontentement : il voulut qu'on portât des anneaux, avec ces mots : *Paul me console*; ils consolèrent si bien, qu'ils firent rire tout le monde.

Il a poussé cette impudeur filiale jusqu'à frapper de son improbation une société de Russes opulents, qui s'étaient réunis à Hambourg, sous les auspices de la légation russe, pour ériger un monument poétique à la mémoire de Catherine. (*Note de l'auteur.*)

(2) Voyez les *Éclaircissements*, lettre C.

que Kosciuszko vainqueur n'eût pu leur en procurer. Le roi de Prusse, bien loin d'imiter Catherine, ou Paul, qui distribue aux courtisans ces esclaves, pour les livrer à une tyrannie partielle plus insupportable, les à réunis à ses domaines ; et ils éprouvent un sort infiniment plus doux qu'auparavant (1).

Le bruit s'étant répandu que Paul allait restreindre le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves, et donner aux paysans des seigneurs les mêmes avantages qu'à ceux de la couronne, le peuple de la capitale se livra à de grandes espérances. En ce moment, un officier part pour son régiment qui était à Orembourg. Dans sa route, on l'interroge sur le nouvel empereur et sur les nouveaux règlements : il raconte ce qu'il a vu, et ce qu'on dit, entre autres, de l'ukase qui doit bientôt paraître en faveur des paysans. A ces nouvelles, ceux de Twer et de Novogorod se livrent à quelques mouvements tumultueux, qui sont envisagés comme des signes de rébellion. Leurs maîtres sévissent contre eux. On découvre la cause de leur erreur. Paul envoie aussitôt le vieux maréchal Repnin avec des troupes contre quelques hameaux, dont les pauvres habitants s'étaient réjouis un peu tumultueusement de ce que leur nouvel empereur voulait, disait-on, adoucir leurs chaînes. L'officier, auteur de cette fausse espérance, et qui l'avait répandue innocemment, en racontant à son passage les nouvelles de la ville, y fut bientôt ramené chargé de fers, comme un criminel, fauteur de rébellion et prédicateur de liberté. Qui peut l'apprendre, sans frémir d'indignation ! le sénat de Pétersbourg le jugea digne de mort, le condamna à être dégradé, à subir le knout, et aux travaux des

(1) Tous les princes qui ont voulu relever le peuple et abaisser les grands, pour mieux établir l'autorité du gouvernement, ont toujours travaillé à réunir à leurs domaines les terres et les droits des seigneurs. Les autocrates russes tiennent une route opposée : ils distribuent les domaines de la couronne à la noblesse, pour la rendre mieux complice d'une tyrannie plus monstrueuse que ne le fut jamais celle de la féodalité. Par ce système atroce, ils se mettent eux-mêmes dans l'impossibilité de rendre un jour la liberté aux esclaves. (*Note de l'auteur.*)

mines, s'il survivait à son supplice : cela, pour avoir dit, dans quelques maisons de poste sur la route de Pétersbourg à Orembourg, que le nouvel empereur, rempli d'humanité, allait *restreindre le pouvoir des maîtres sur les esclaves* ! Paul confirma ce jugement absurdement atroce. Voilà le premier procès criminel, dont on fait part au public; et certes il ne justifie que trop ce reste de pudeur qui a fait jusqu'ici tenir secrets de pareils attentats. Le sénat a eu le front d'imprimer le sceau de la justice et des lois à un acte sanguinaire, qui, sous Catherine, se serait commis sans doute, mais dans le mystère et le silence dont s'enveloppe le crime. — Mais laissons les cruautés de Paul pour revenir à ses ridicules.

Le plus saillant est cette manie, qu'il a, dès sa jeunesse, témoignée pour l'exercice et l'habillement du soldat, et qui a toujours augmenté depuis. Cette passion n'annonce pas davantage le général et le héros dans un prince, que le soin d'habiller et déshabiller sa poupée n'annonce une bonne mère de famille dans une petite fille qui passe la journée à ces jeux. On sait que Frédéric le Grand, le plus savant guerrier de son temps, avait, dès son enfance, une répugnance invincible pour tous ces détails de caporal auxquels son père voulait l'assujettir : ce fut même la première source de cette inimitié qui régna toujours entre le père et le fils. Le jeune Frédéric ne pouvait qu'à la dérobée s'occuper d'histoire et de littérature avec son précepteur du Han. Frédéric-Guillaume regardait tout autre livre que les psautiers de David et ses règlements militaires comme inutiles et dangereux ; et lorsqu'il vit que le jeune Frédéric, ne se bornant pas à savoir jouer la marche des gardes, voulut changer son petit tambour en clavecin, et son fifre en flûte douce, il lui interdit aussi la musique. Cette tyrannie paternelle fit un effet tout contraire à celui qu'on en espérait : elle donna plus de force aux désirs comprimés de Frédéric. Il s'instruisit ; il devint un héros : son père ne fut qu'un caporal (1).

(1) Je connais de jeunes Russes, dont les mêmes raisons n'ont servi

Pierre III poussait aussi jusqu'au ridicule la soldatomanie, et croyait se proposer Frédéric pour modèle. Il aimait les soldats et les armes, comme on aime les chiens et les chevaux. Il ne savait qu'exercer ; il ne sortait que dans un équipage de capitan. Eh bien! ce Pierre III, à la tête d'un régiment tant manipulé par lui-même, n'eut pas le courage de se présenter devant une jeune femme qui marchait à sa rencontre avec quelques compagnies de ces mêmes gardes qui ne savaient pas l'exercice prussien. Il perdit, sans oser les défendre, la couronne et la vie. Certes on ne peut offrir un exemple plus local, plus fort et plus récent, contre cette soldatomanie, qui semble bien plutôt exclure le courage et les talents militaires que les supposer. Avoir un grossier surtout boutonné sur le ventre, porter un chapeau gras (1), et l'épée derrière le dos, est une chose bien facile à imiter. On peut même passer la journée à la parade, y rosser les soldats et bafouer les officiers ; ce sera une caricature satirique du grand roi, ce sera lui ressembler comme un recruteur qui affecterait ses airs. Mais, dit Molière,

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler :
Et ce n'est pas du tout la prendre pour modèle
. . . que de tousser et de cracher comme elle.

Une chose beaucoup plus utile, et presqu'aussi facile à imiter du grand roi, puisqu'elle ne demande ni talent ni génie, mais seulement de la bonne volonté, de l'amour pour la justice et de la patience, ce serait de recevoir comme lui les suppliques et les lettres de ses sujets, mais surtout d'y répondre.

qu'à développer le génie : tel un arc excellent se relève sous le bras qui le courbe. (*Note de l'auteur.*)

(1) Paul affecte de porter un chapeau crasseux : où est le mérite de cela ? Puisqu'il veut que chacun fasse son devoir, que ne fait-il brosser et vergeter son feutre par ses valets de chambre, en leur donnant, par ce service important, le moyen de mériter plus tôt le rang de conseiller d'État ? (*Note de l'auteur.*)

On ne peut trop admirer avec quelle constance et quelle exactitude ce grand homme exécuta toujours cette résolution, qu'il avait prise dès le commencement de son règne. Soit qu'il refusât ou qu'il accordât, soit qu'il trouvât la chose injuste ou fondée, il répondait à tout homme qui s'adressait à lui. J'ai vu plusieurs de ces réponses admirables par leur sagesse et leur précision. Cependant Frédéric trouva encore le temps de faire et même d'écrire autre chose que des lettres. Il ne se levait pas plus matin que Paul ; mais il ne restait qu'un quart d'heure à la parade, et souvent n'y allait pas.

La brusquerie avec laquelle Paul s'est emparé des rênes du gouvernement, l'effroi qu'ont inspiré sa sévérité et son activité connues, ont d'abord déjoué les intrigues ténébreuses des fripons et des coquins qui détournaient à leur profit les trésors de l'État. Ce serait les doubler que d'en empêcher la dilapidation scandaleuse ; et il est à croire que, tout étant renouvelé, les voleurs seront contraints pour un temps de suspendre leurs opérations : mais, connaissant une fois la marche de Paul, ils régleront la leur en conséquence : ils se creuseront d'autres mines, et se pratiqueront de nouvelles issues ; le pillage et la prévarication se réorganiseront, et se réduiront en système comme auparavant. Le vol est un vice inhérent au gouvernement russe, et tient au caractère national, au défaut de mœurs, de probité et d'esprit public (1).

Il faut avouer que Paul est moralement mieux entouré que sa mère, et qu'il sera plus coupable qu'elle, s'il laisse régner les mêmes désordres. Il est vrai que Catherine prétendait mener ses bêtes, et que Paul, au rebours, se laissera plutôt conduire par les valets que par des hommes d'État : la raison en est dans son amour-propre grossier ; il serait humilié de suivre les avis d'un homme qui voudrait paraître plus instruit que lui. Le per-

(1) Hélas ! en écrivant tout ceci, je ne m'attendais guère à voir les mêmes infamies triompher sous un régime républicain, chez une nation régénérée. (*Note de l'auteur.*)

sonnage, qui a plus d'influence directe sur ses actions que n'en auront jamais ses ministres et même sa maîtresse, est un valet de chambre, Turc d'origine, fait esclave dès son enfance, et élevé chez lui. C'est ce Turc, nommé *Iwan Pawlowitsch*, que les généraux et les grands s'empressent maintenant de courtiser, comme la vraie source de la faveur particulière de Paul. L'amour est la plus forte et la plus excusable des passions : ses excès et ses abus paraissent aussi moins odieux ; et jamais le règne des favoris ou des maîtresses ne sera si humiliant à supporter que celui des valets. Outre la mauvaise éducation qui prévient justement contre eux, le crédit qu'un prince leur laisse a toujours quelque chose de bas et de répugnant, qui rappelle la garde-robe.

CHAPITRE V.

Paul devait-il craindre le sort de Pierre III ?

Paul a eu tant de ressemblance avec son père, dans la vie qu'il a menée comme grand-duc, et dans son début au gouvernement de l'empire, qu'en changeant les noms et les dates on pourrait prendre l'histoire de l'un pour l'histoire de l'autre. Tous deux furent élevés hors des affaires, et vécurent, autant que possible, loin de la cour : ils s'y trouvaient plutôt comme prisonniers d'État que comme héritiers du trône, et ils y reparaissaient de temps en temps comme des revenants, ou des étrangers. La tante du père (Élisabeth) agissait précisément comme a fait depuis la mère du fils. On ne chercha qu'à prolonger leur enfance, à perpétuer leur nullité, et même à les faire haïr et mépriser du peuple et des grands. Tous deux eurent une grande vivacité de corps et une grande apathie d'esprit ; tous deux, une activité qui, manquant de but et d'aliment convenable, dégénéra en turbulence : celle de l'un se noya dans la débauche : celle de l'autre se perdit dans les minuties. Une aversion décidée pour l'étude et la réflexion leur donna à tous deux cet engouement singulier pour les enfantillages militaires, dont Paul eût peut être moins hérité, s'il avait pu être témoin du ridicule qu'ils donnèrent à Pierre.

Cependant son éducation a été beaucoup plus soignée que celle de son père. Il fut entouré dans son enfance d'hommes de mérite ; et sa jeunesse annonça beaucoup de capacité (1) : il

(1) Louis XIV, Frédéric le Grand, comblèrent de biens et d'honneurs ceux qui avaient soigné leur éducation. Le vieux Apinus, instituteur de Paul, est menacé du sort de Sénèque et de Burrhus ; celui du colonel

est même à croire qu'il ne doit les bizarreries, qu'il a contractées depuis, qu'au genre de vie qu'il a été presque forcé de prendre ; aussi a-t-il sur Pierre III l'avantage de plusieurs belles connaissances, et surtout celui d'une sobriété et d'une régularité de mœurs d'autant plus louables qu'elles ont été jusqu'ici très-rares dans un autocrate russe. C'est à cette même éducation, et à la connaissance de la langue et du caractère de la nation, qu'il doit encore des différences plus heureuses entre lui et son père. S'il sait en profiter, il ne tombera point dans les mêmes imprudences.

Leur ressemblance dans leur conduite avec leurs femmes est ce qu'il y a de plus frappant, et leur rapport dans leurs amours ce qui est le plus singulier. Catherine et Marie étaient les plus belles femmes de la cour : elles ne captivèrent point le cœur de leurs maris. Catherine avait une âme ambitieuse, un esprit cultivé, des mœurs galantes et aimables : elle inspira de la gêne et de l'éloignement à un homme qui n'aimait que les soldats, le vin et le tabac. Il s'amouracha d'un objet moins respectable et moins difficile. La comtesse Woronzow, laide, grossière et bête, convenait mieux à ses goûts de corps de garde, et fut sa maîtresse (1).

Paul ne trouvant dans son épouse qu'une beauté régulière, une douceur inaltérable, une complaisance infatigable, une épouse docile et une mère tendre, il s'en dégoûta pour s'attacher à mademoiselle *Nélidow,* qui paraît avoir beaucoup plus de sympathie avec lui. C'est une petite laideron, qui semble racheter par son esprit et son adresse les disgrâces de son extérieur : mais, certes, il faut ressembler à Paul pour en être amoureux (2).

la Harpe et du major Masson, qui ont été auprès de son fils, serait moins doux encore, s'ils retombaient entre les mains de Paul.
(*Note de l'auteur.*)

(1) Elle s'enivrait avec lui, et jurait comme un soldat : elle louchait, puait et crachait en parlant. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il vient d'être infidèle. La Nélidow, qui vivait assez bien avec l'im-

En voyant entre les deux princes Pierre et Paul tant de traits de conformité, on pourrait peut-être en conclure et en attendre la même catastrophe; mais elle n'est pas probable : du moins est-elle plus éloignée, et doit être amenée différemment. Cependant Paul nomma sa femme supérieure du monastère des jeunes demoiselles, pour lui donner des occupations dignes de son cœur et de son sexe. En un mot, il parut pour elle, comme il aurait dû toujours être. Le vulgaire fit honneur à son cœur de ce qui n'était autre chose que l'effet de sa politique et même de sa crainte. Je souhaite que l'avenir me démente : mais il est au moins certain que Paul diffère ici très-sagement de son père, qui, à son avénement, continua de traiter sa femme avec la même grossièreté (1).

Nous avons vu que la mort a prévenu Catherine dans un autre dessein, qui eût été plus funeste à Paul, mais que la jeunesse et le bon naturel de son fils aîné rendaient vain, si toutefois l'on ne fût pas parvenu à corrompre ce jeune prince, qui, par la pureté de son moral et la beauté de son physique, inspire une espèce d'admiration. Il a de sa mère la taille, la beauté, la douceur et la bienfaisance : mais aucun trait extérieur ne le rapproche de son père, et il doit d'ailleurs le craindre plus que l'aimer. Paul, devinant les intentions de Catherine en faveur de ce fils, a toujours eu de l'éloignement pour lui : il ne lui trouve ni son caractère, ni ses goûts; car Alexandre paraît se prêter par obéissance plus que par inclination à ce que son père exige de lui. Il est adoré du soldat, à cause de sa bonté, admiré de l'officier à cause de sa raison : il est le médiateur entre l'autocrate et les malheureux, qui, pour quelques riens, ont provoqué la colère et la vengeance impériale. Cet être

pératrice, est renvoyée, et une jeune *Lapoukhin* se trouve être la favorite. (*Note de l'auteur.*)

(1) Il faut pourtant convenir que Catherine, dont les amours avec Stanislas Poniatowski scandalisaient toute la cour, donnait à son époux de bien fortes raisons de la maltraiter, et que Marie ne laissait par sa conduite aucune prise sur elle. (*Note de l'auteur.*)

élève de la Harpe ne serait pas grand-duc de Russie, qu'il inspirerait de l'amour et de l'intérêt. La nature l'a doué très-richement des plus aimables qualités ; et celle d'héritier du plus vaste empire du monde ne doit pas les rendre indifférentes à l'humanité. Le ciel le destine peut-être à rendre trente millions d'esclaves plus libres, et plus dignes de l'être.

Au reste, il est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et retenu : il est à craindre que le plus importun ou le plus effronté, qui est ordinairement le plus ignare ou le plus méchant, ne parvienne à l'obséder. Se laissant trop aller aux impulsions étrangères, il ne s'abandonne pas assez à celles de sa raison et de son cœur. Il sembla perdre l'envie de s'instruire, en perdant ses maîtres et surtout le colonel la Harpe, son premier précepteur, à qui il doit ses connaissances. Un mariage trop précoce a pu amortir son énergie ; et, malgré ses heureuses dispositions, il est menacé de devenir un jour la proie de ses courtisans, et même celle de ses valets.

Avec ce caractère, jamais il ne pensera lui-même au projet odieux que Chaterine ne put lui inspirer. Cependant, durant l'agonie de cette princesse et les jours suivants, le grand-duc fut retenu auprès de son père avec des marques de tendresse qui ressemblaient à de la défiance. A peine avait-il une heure par jour pour voir sa jeune épouse. L'empereur l'entoura d'officiers dont il se croyait sûr, et éloigna de lui tous ceux qui n'avaient pas été ses espions : il lui ôta son régiment, pour lui en donner un autre, et le nomma gouverneur militaire de Pétersbourg, en lui donnant toutefois pour adjoint ou pour gardien le féroce Araktscheief. L'apanage du jeune prince, qui n'avait été que de trente mille roubles (1), fut porté à deux cent

(1) La grande, la généreuse Catherine, dont la magnificence étonnait l'univers, qui donnait les roubles par millions à ses favoris, laissait son fils et ses petits-fils manquer du nécessaire. Trente mille roubles en papier pour un grand-duc de toutes les Russies ! cela revenait à soixante

mille; et son père, en le chargeant de plusieurs détails qui le retenaient auprès de lui toute la journée, voulut le surveiller lui-même. On ne peut que louer Paul de détourner, par des moyens aussi doux et aussi naturels, l'objet de ses injustes soupçons, et l'on admire ces témoignages subits de tendresse pour ses enfants, après avoir été quinze ans sans se sentir le courage de leur en donner la moindre preuve (1).

Le vulgaire, qui juge toujours d'après les plus fausses apparences, voyant dans le grand-duc Alexandre une retenue et une circonspection qu'il prenait pour de l'orgueil, s'était d'abord engoué de son frère cadet Constantin. Ce jeune prince n'a point l'extérieur aimable et prévenant de son frère : mais l'étourderie lui tenait lieu d'esprit; et la polissonnerie, de popularité. Ce fut ainsi que par affinité la prêtraille s'attacha jadis au malheureux *tzaréwitsch* Alexis, avec qui Constantin a plus d'un trait de ressemblance, surtout par son dégoût pour les sciences et par sa brutalité. Il avait pourtant des germes de bonté d'esprit et de cœur, que ses premiers instituteurs ont négligés, et que le colonel la Harpe s'efforça vainement de faire éclore, en extirpant les ronces qui les étouffaient : il serait bien heureux pour Constantin de les faire revivre et de les cultiver lui-même, quand il sera dans un âge plus sensé.

Au reste, il est le fils, le digne fils de son père : mêmes bizarreries, mêmes emportements, même dureté, même turbulence. Il n'aura jamais autant d'instruction et autant d'esprit : mais il promet de l'égaler et même de le surpasser un jour dans

mille livres de France. On les donnait quelquefois en or ou en argent; mais ceux qui avaient la caisse des jeunes princes avaient soin d'agioter : cela se réduisait dans leurs mains à environ la moitié de la somme.

(*Note de l'auteur.*)

(1) J'apprends que Paul vient de placer le grand-duc Alexandre dans la chancellerie de Besborodko, comme Frédéric le Grand fut autrefois placé par son père dans celle d'un ministre, pour y travailler en qualité de simple écrivain. Que ce soit pour l'instruire, ou pour l'humilier et le punir, le jeune prince en vaudra un jour mieux.

(*Note de l'auteur.*)

l'art de faire mouvoir une douzaine de pauvres automates. — Qui pourra jamais s'imaginer qu'un jeune prince de dix-sept ans, vif et vigoureux, qui vient d'épouser une jeune et jolie femme, se relèvera à cinq heures du matin, la première nuit de ses noces, pour descendre dans la cour de son palais et faire manœuvrer, à coups de bâton, une couple de soldat qu'on lui a donnés pour sa garde? c'est ce qu'a fait le grand-duc Constantin. Je ne sais si cette fureur guerrière annonce un bon général; mais elle est, à coup sûr, la preuve d'un très-mauvais époux (1).

Le vieux vice-chancelier Ostermann, que Paul se hâta de faire chancelier pour s'en débarrasser, accablé de vieillesse et d'infirmités, ne paraissait plus à la cour que comme un souvenir du temps passé. Il était loin de jouer, sous Catherine, le rôle qu'avait joué son père sous le règne d'Anne, et de mériter la disgrâce de Paul, comme l'autre s'était attiré celle d'Élisabeth. Il n'avait plus que le nom de vice-chancelier et l'expédition de quelques passe-ports qu'on lui faisait signer. Les affaires diplomatiques et étrangères se distribuaient chez Zoubow entre Besborodko et Marcow, qui étaient les vrais rédacteurs des pièces ministérielles, et dont le premier surtout jouissait d'un crédit immense qui avait même balancé celui du favori.

Besborodko et Marcow étaient deux parfaits contrastes. L'un gauche, lourd, négligé, mal en ordre, les bas sur les talons, avec

(1) Quelque temps avant son mariage, on lui avait donné un détachement de soldats pour l'amuser. Après avoir, pendant quelques mois, tourmenté ces malheureux, il s'emporta jusqu'à donner des coups de canne au major qui les commandait : celui-ci eut le courage de s'en plaindre au comte Soltykow, et le favori le rapporta à l'impératrice. Elle fit mettre aux arrêts son petit-fils, et lui fit ôter ses soldats, qu'on ne lui rendit qu'à son mariage.

On pourrait rapporter plusieurs autres traits de ce jeune prince ; mais ce ne serait que copier les polissonneries les plus ordinaires d'un enfant sans éducation. Sa grand'mère s'en aperçut trop tard pour y remédier. Dans son enfance, il mordait et battait ses maitres : aujourd'hui il frappe les officiers à l'exercice, et casse les dents aux pauvres soldats.

(*Note de l'auteur.*)

la démarche d'un éléphant : couvert d'un habit riche, il semblait toujours l'avoir endossé au sortir d'une orgie, qui lui laissait encore l'engourdissement du sommeil. L'autre, recherché en tout, jusqu'à pouvoir servir d'original ou de marquis ridicule dans quelque comédie, affecté jusqu'à la fadeur, n'entrait dans un salon et ne saluait que d'après les règles d'un maître à danser. Il ne marchait que sur le bout du pied, ne prenait du tabac que du bout des doigts, que pour mettre en évidence les brillants dont il avait toujours les mains rayonnantes. Il ne parlait qu'à l'oreille, ne disait que des bons mots, ne répondait que par pointes, et mettait dans l'esprit, qu'il attrapait, la même recherche et la même afféterie que dans ses habits.

Besborodko, malgré ses mœurs dépravées, est actif et travailleur par boutade. Parvenu, du grade de scribe de chancellerie à celui de premier ministre d'État, il a beaucoup de routine dans les affaires et de facilité à écrire; mais la négligence et le désordre de son extérieur se retrouvent dans toutes les administrations qui lui sont confiées, et notamment dans celle des postes de l'empire, dont il est le directeur général, et que tout le monde a la facilité d'inspecter (1). C'était, avant lui, l'institution la mieux organisée de la Russie : elle en sera bientôt la plus délabrée. Son bureau est un gouffre dévorant, d'où rien ne reparaît; et l'une des commodités de sa maison, qui le caractérise le mieux, c'est qu'il y a une quantité d'issues et d'escaliers dérobés, par où il s'esquive en sortant ou se glisse en rentrant, pour éviter les malheureux qui l'attendent des jours entiers dans l'antichambre (2). Il faudrait avoir le fil d'Ariane,

(1) C'était précisément en traversant les terres du directeur général des postes, qu'on ne pouvait jamais avoir de chevaux, et que les voyageurs étaient rançonnés. (*Note de l'auteur.*)

(2) On conte qu'un solliciteur ne pouvant l'aborder, s'avisa enfin de se glisser dans sa voiture et de l'y attendre. Besborodko, étonné de la hardiesse et de l'invention, écouta cet homme et lui promit de parler de son affaire à l'impératrice : mais l'homme ne voulut point quitter son poste,

pour parvenir jusqu'à ce Minotaure : on le trouverait sans doute dans le fond de son labyrinthe, occupé à faire sa proie de quelque jeune fille.

Les mœurs de Marcow ne sont pas édifiantes ; mais il ne court pas les *Métschansky* (1), comme Besborodko. Il s'est attaché à la tragédienne *Hus*, qui a beaucoup d'empire sur lui, et qui tâche au moins de rendre respectable la qualité de mère que son ami lui a souvent donnée (2). Au reste, je ne regarde pas comme un grand mérite le talent qu'on attribue à ces deux diplomates de rédiger à l'impromptu, l'un en russe, et l'autre en français, les pièces ministérielles. Tout ce que j'ai lu de l'un et l'autre, surtout de Marcow, n'avait ni style ni clarté : je ne parlerai pas de logique : ce qu'ils avaient à dire était ordinairement trop absurde pour en comporter.

Le comte moderne Samoïlow, procureur général de l'empire, n'avait d'autre mérite que d'être neveu de Potemkin, et d'en avoir quelques faux airs dans la figure. Il était, par sa capacité, au-dessous des devoirs de sa charge, qui le rendait grand trésorier et chef du sénat et de tous les tribunaux de l'empire. On l'avait rappelé malgré lui de l'armée, pour remplir tous ces emplois civils : il avouait qu'il n'avait pas les talents nécessaires, mais c'est pour cela même qu'on l'avait choisi ; car on voulait un homme passif, hors d'État de contrarier les vues de Catherine ou de son favori. C'était chez lui que se rassemblait cette inquisition infâme qu'Anne avait créée sous le nom de chan-

et attendit dans la voiture que Besborodko redescendit du palais, pour avoir une réponse. On dit qu'elle fut favorable.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Nom du quartier où les filles publiques de Pétersbourg sont en plus grand nombre. (*Note de l'auteur.*)

(2) L'empereur, par un raffinement de vengeance, défendit à la Hus de suivre Markow dans son exil, disant qu'elle appartenait à la cour et non pas à lui. Cette tragédienne, qui a beaucoup de talents, était parvenue à faire du théâtre français une aristocratie où elle présidait.

(*Note de l'auteur.*)

cellerie secrète, que Pierre III se fit un devoir d'abolir, que Catherine rétablit sous une autre forme, et dont Paul semble propager aujourd'hui les dignes membres dans les antichambres des maisons particulières. Celle de Samoïlow, qui est un des plus beaux palais de Saint-Pétersbourg, avait des prisons secrètes pour détenir les dénoncés, en attendant qu'on en disposât à la sourdine. C'est apparemment pour cela seulement, que plusieurs la regardaient comme une maison publique. Au reste, Samoïlow était insignifiant. Paul, pour le récompenser de sa promptitude à lui faire prêter serment par le sénat lui donna quatre mille paysans, sous prétexte que sa mère les lui avait déjà promis. Quelques jours après, il fut brusquement déposé, et le prince Kourakin nommé à sa place.

A ces tableaux des quatre ou cinq personnages qui avaient la puissance en main à la mort de Catherine, on voit que Paul n'avait rien à craindre d'eux : tous étaient riches, aucun n'était jeune, et leur fortune était faite. Cependant on ne peut trop remarquer avec quel empressement Paul se hâta de gorger encore de biens les vampires de l'État, avant de les écarter. Ses motifs sont évidents ; il les disgracia, aussitôt qu'il crut ne les avoir point à craindre. La mort subite de sa mère empêcha tout autre parti de se former à la cour ; et il n'y avait, à la tête des armées, aucun homme en mesure d'entreprendre quelque chose. Les trois *généraux en chef*, qui commandaient alors les principales armées de l'empire, étaient aussi éloignés, l'un de l'autre, par leurs mœurs, leurs vues et leur caractère, que par l'immense distance qui les séparait.

Le plus recommandable était le prince Nicolas Repnin, dont le nom a retenti si souvent dans l'Europe, à la suite de celui du célèbre Roumanzow (1). Il était, avec ce vieux héros, le

(1) Je ne fais plus mention de ce vieux guerrier, que l'ingratitude de Catherine qui lui dut ses premiers triomphes rendra à jamais célèbre au-

seul des fameux généraux de Catherine dont la présence et la figure ne parussent pas le parfait contraste de leur réputation. Dans l'avant-dernière guerre contre les Turcs, il avait joué un rôle brillant comme général, et imposant comme ambassadeur à Constantinople : il s'était ensuite distingué en Pologne par autant de politesse que de fierté. Il avait depuis honteusement plié sous l'ascendant de Potemkin, qui le traitait en bon homme du temps passé. Il obscurcit encore, dans ses vieux jours, le premier éclat de son caractère, par les sottises mystiques du martinisme et des illuminés; et l'on ne sait si c'est l'humilité d'un dévot, la bassesse d'un courtisan, ou le stoïcisme d'un héros patriote, qui lui fit supporter les hauteurs humiliantes de Potemkin et la haine de Catherine, qui l'accablait d'affronts, tout en se servant de ses talents militaires. Il s'était attiré cette haine, en se prononçant en faveur de Paul, et en lui conseillant de réclamer ses droits sur un trône dont sa mère n'avait été proclamée que tutrice et régente. Repnin joua un rôle très-secondaire dans la dernière guerre contre les Turcs, s'enchaînant lui-même au char de Potemkin, crainte de n'y être pas attelé; car sa manie était de servir malgré qu'on en eût. On

tant que ses propres exploits. Il était lui-même mourant à la mort de l'impératrice, et, quoiqu'il eût le commandement d'une armée, sa débilité le mettait hors d'activité. Paul porta pour lui le deuil trois jours, et le fit porter à toute l'armée. Depuis plus de vingt ans, il ne paraissait plus à la cour, et menait dans la retraite, ou dans les camps, une vie aussi égoïste que philosophique : car il fit moins d'honneur au titre de père et d'époux qu'à celui de général. Il se sépara de sa femme, et demeura étranger à sa famille, comme La Fontaine. L'un de ses fils, ayant fini ses études, vint le trouver à l'armée pour demander du service. Qui êtes-vous? lui demande Roumanzow. — Votre fils. — Ah, ah! j'en suis bien aise : vous avez grandi. Après quelques autres questions aussi paternelles, le jeune homme demanda où il pourrait loger et ce qu'il avait à faire. Voyez, lui dit son père ; vous aurez sûrement au camp quelque officier de votre connaissance. — Un fait aussi singulier, c'est que son fils, Serge Roumanzow, revenant de son ambassade en Suède, demanda une lettre de recommandation à Nicolas Soltykow, pour se présenter à son père et en être bien reçu. (*Note de l'auteur.*)

le voyait dans les antichambres des favoris traîner ses lauriers et ses cheveux blancs, plus empressé qu'un jeune officier qui eût eu sa fortune à faire. Qu'il y avait loin du Repnin d'alors au Repnin ambassadeur à Varsovie, et recevant quelquefois le roi de Pologne en robe de chambre (1)! ou plutôt que c'était bien là le même homme; car c'est toujours le plus hautain qui est le plus bas en effet.

Cependant, Potemkin s'oubliant à Pétersbourg dans les fêtes et les débauches, le vieux Repnin, qu'il avait laissé à l'armée pendant son absence, s'émancipa au point d'oublier l'ordre qu'il avait reçu de rester dans l'inaction. Il passa subitement le Danube, et, par une marche habile, surprit et battit la grande armée du vizir Yousouf. Cette action heureuse et hardie fit reverdir les lauriers fanés de Repnin. La cour retentit de ses louanges : on comparait cette campagne audacieuse et décisive à celles de Potemkin, qui s'était contenté de faire attaquer, chaque hiver, quelques places, dont les assauts avaient coûté tant de sang, et qui n'avait jamais eu lui-même une armée turque à combattre. Réveillé de sa léthargie à ce coup qui l'indigne et le menace, Potemkin s'arrache à ses plaisirs et vole en Moldavie. Son entrevue avec Repnin fut une explosion terrible, que le vainqueur des Turcs reçut avec plus de fermeté qu'on ne s'y attendait. Mais il fut expulsé de l'armée et forcé de prendre son congé, pour avoir remporté la victoire la plus décisive, et obligé les Turcs à demander une honteuse paix : tel était encore l'ascendant de Potemkin et la condescendance de l'ingrate Cathe-

(1) Un jour, le roi venant lui rendre visite, il courut mettre une robe de chambre pour le recevoir. Après une légère excuse et une légère révérence, il tourna le dos au miroir, et se mit un doigt dans le derrière, offrant pendant toute la visite ce derrière et ce doigt à Stanislas qui avait le miroir en face. Il reçut le comte d'Artois à Riga presque aussi impoliment, feignant de ne pas le connaître, et le laissa seul près de la cheminée. Il fut piqué de l'air de supériorité que le prince français voulut prendre, et de ce qu'il n'avait pas salué la garde qui lui avait rendu les honneurs militaires. (*Note de l'auteur.*)

rine. A la mort de Potemkin, qui suivit bientôt, il reparut à Pétersbourg, et vint prostituer encore sa vieillesse et sa gloire dans les antichambres de Zoubow, qui, flatté de voir Repnin au nombre de ses courtisans assidus, le fit nommer gouverneur général de la Livonie. Dans la consternation et la rage où le massacre des Russes à Varsovie jeta Catherine, il reçut ordre d'assembler les régiments de ses provinces et d'envahir la Pologne. Il était en ce moment le seul général de grande réputation, et le plus ancien à la tête de l'armée : il eut encore la gloire de voir sa souveraine forcée de l'employer malgré elle. Cependant la marche méthodique et prudente de Repnin en Lithuanie impatienta la vengeance de Catherine : elle voulait du sang, le sang de tous les habitants de Varsovie ; et elle lâcha, d'un autre côté, ce forcené de Souvorow, qui se fit jusqu'à Prague une route pavée de cadavres. Repnin reçut alors le plus indigne affront, qu'il ait jamais dévoré, et le digéra, aussi bien que les autres. Souvorow fut créé feld-maréchal et commandant de celui dont il recevait des ordres la veille, et dont il était méprisé. Catherine ajouta même la raillerie à l'outrage, en faisant cadeau d'une maison à Repnin pour le consoler du passe-droit. L'armée entière était indignée : plusieurs généraux se plaignaient; mais le comte Jean Soltykow prit avec fierté son congé. Repnin seul, Repnin le plus offensé, et le plus à même de le faire noblement sentir, qui pouvait impunément montrer qu'il était susceptible de ressentiment et d'honneur, but stoïquement ou chrétiennement cette humiliation.

Paul, à son avénement, le créa enfin feld-maréchal; et le dernier exploit militaire de Repnin a été de mettre à exécution militaire la fureur de Paul contre quelques villages du gouvernement de Nowgorod, qui parlaient d'affranchissement.

Repnin, qui s'est montré aussi grand général que ministre impérieux et bas courtisan, a des qualités personnelles que réunissent peu de généraux russes. Il a de la noblesse dans la figure, dans les manières, et dans les procédés de détail. Il a

de l'humanité dans le cœur (1), et il n'affecte point cette grossièreté moscovite de ses collègues envers leurs inférieurs (2), ni cette avidité spoliatrice qui les a toujours distingués. Au contraire, Repnin est compatissant et généreux, et la Lithuanie lui doit quelque reconnaissance : c'est lui, et le prince Galitzin, qui l'ont sauvée d'une ruine totale.

Un étranger, qui a entendu retentir le nom de Souvorow, et qui arrive en Russie, demande à voir ce héros. On lui montre un petit vieillard, d'une figure grêle et ratatinée, qui traverse les appartements du palais en sautant sur un pied, ou courant et gambadant dans les rues, suivi d'une troupe d'enfants à qui il jette des pommes pour les faire battre, et criant lui-même : *Je suis Souvorow ! je suis Souvorow !* Si l'étranger a de la peine à reconnaître dans ce vieux fou le vainqueur des Turcs et des Polonais, il ne lui sera pas difficile de soupçonner à ces yeux hagards et farouches, et à cette bouche écumante et horrible, l'égorgeur des habitants de Prague. Souvorow ne serait que le plus ridicule bouffon, s'il ne s'était pas montré le plus barbare guerrier. Ses manières grossières et burlesques ont inspiré aux soldats une confiance aveugle, qui lui tint lieu de talents militaires, et qui fut la vraie cause de ses succès. On le regardait comme un homme heureux et hardi, qui, nourri dans les camps, ne connaissait point la cour, et ne pouvait faire ombrage aux favoris. Après s'être distingué comme partisan,

(1) Surtout envers le soldat. En passant un régiment de cavalerie en revue, il disait : Je ne m'informe que des hommes ; car pour les chevaux, comme c'est le colonel qui les achète, je sais bien qu'ils sont mieux soignés. (*Note de l'auteur.*)

(2) Sa manière d'être avec ses officiers choqua pourtant, en dernier lieu, les Prussiens qui ne connaissent pas la hauteur des généraux russes. On fut étonné à Berlin de voir Repnin se promener gravement revêtu de tous ses ordres, marchant seul quelques pas en avant, suivi du *Kniaiss* Wolkousky, son neveu, de plusieurs aides de camp, et du martiniste Thiemann, son secrétaire. Chaque fois qu'il se retournait pour dire un mot, sa suite faisait halte comme un peloton, et mettait en même temps chapeau bas. (*Note de l'auteur.*)

il parvint, de grade en grade, à celui de général en chef. Il est d'une férocité naturelle, qui lui tient lieu de bravoure : il verse le sang par instinct, comme le tigre. A l'armée, il vit comme un simple cosaque : il arrive à la cour comme un ancien Scythe, ne voulant accepter d'autre logement que la charrette qui l'a amené. Raconter son genre de vie, serait rapporter des extravagances ; et certes, s'il n'est pas fou, je mets en première ligne de ses qualités, celle de le contrefaire parfaitement ; mais c'est la folie d'un barbare, qui n'a rien de plaisant.

Il ne fut pourtant pas toujours heureux. Au siége d'Otschasow, les Turcs ayant fait une feinte sortie, il voulut les poursuivre malgré les ordres de Potemkin, espérant entrer dans la ville avec les fuyards Il tomba sous un feu de mitraille, et sa colonne entière fut détruite. Il livra l'assaut d'Ismaïl, sans même avoir reconnu la place (1) ; et ses exploits en Pologne sont ceux d'un brigand. Il se hâta d'arriver pour satisfaire la vengeance de Catherine, et pour massacrer les restes d'une armée déjà vaincue par Fersen, et privée du brave Kosciuszko, qui faisait toute sa force. Souvorow embrassant les habitants de Varsovie, et leur accordant grâce sur les cadavres de vingt mille citoyens de tout âge et de tout sexe, ressemble à un tigre rassasié, qui joue avec sa proie sur les ossements de son charnier.

Ses mœurs étaient aussi singulières que son esprit bizarre. Il se couchait à six heures du soir, se levait à deux du matin,

(1) Il annonçait ordinairement ses succès en deux ou trois mots, et souvent en deux mauvais vers russes burlesques. César écrivait au sénat : *Veni, vidi, vici :* Souvorow pouvait être avec raison plus bref du tiers que César, car il a toujours vaincu sans y voir. Il disait lui-même : « Kamenskoi connait la guerre, mais elle ne le connait pas ; je ne la connais pas, mais elle me connait ; pour J. Soltykow, il ne la connait ni n'en est connu ». Quelques traits semblables et quelques citations d'histoire ancienne faites à propos ont donné à Souvorow de la réputation. Ses partisans répandaient qu'il s'enfermait souvent pour étudier les langues mortes et même l'hébreu. Il parle passablement français et allemand.

(*Note de l'auteur.*)

se jetait dans l'eau froide, et s'en faisait verser quelques seaux sur le corps nu. Il dînait à huit heures : son dîner, comme son déjeuner, consistait en eau-de-vie et en quelques mets de soldat grossiers ; on tremblait d'être invité à un pareil festin. Souvent au milieu du repas, un de ses aides de camp se levait, s'approchait de lui, et lui défendait de manger davantage. Par quel ordre ? demandait Souvorow. Par ordre du maréchal Souvorow lui-même, répondait l'aide de camp. Souvorow se levait en disant : Il faut qu'on lui obéisse. Il se faisait ainsi commander, en son propre nom, d'aller à la promenade, ou toute autre chose.

Pendant son séjour à Varsovie, une foule d'officiers autrichiens ou prussiens s'empressaient de voir cet original. Il s'informait, avant de paraître, lesquels étaient en plus grand nombre. Si c'était les Autrichiens, il se décorait d'un portrait de Joseph II, entrait dans son antichambre en sautant à pieds joints au milieu du cercle de ces officiers, et leur offrait à chacun ce portrait à baiser en répétant : *Votre empereur me connaît et m'aime aussi.* Si les Prussiens étaient en plus grand nombre, il se passait un ordre de l'aigle noir, et faisait les mêmes simagrées. A la cour, on le voyait quelquefois courir de dame en dame, et baiser le portrait de Catherine qu'elles portaient sur le sein, en faisant des signes de croix et des génuflexions Catherine lui fit dire un jour de se comporter plus décemment.

Il est dévot et superstitieux. Il obligeait les capitaines de faire la prière à haute voix devant leurs compagnies, et maltraitait les officiers étrangers ou livoniens qui ne savaient pas les prières russes.

Il visitait quelquefois les lazarets du camp, se disant médecin. Il forçait ceux qu'il trouvait très-malades à prendre de la rhubarbe et du sel : il distribuait des coups de verges à ceux qu'il ne trouvait que faibles. Souvent il chassait tout le monde hors de l'hôpital, en disant qu'il n'était pas permis aux soldats de Souvorow d'être malades.

Dans son armée, il fit défendre toutes les manœuvres qui ont rapport à une retraite, disant qu'il n'en aurait jamais besoin. Il exerçait lui-même ses soldats à charger avec la baïonnette, et de trois manières différentes. Quand il commandait : *Marche aux Polonais !* le soldat plongeait sa baïonnette une fois; *Marche aux Prussiens !* le soldat devait frapper deux fois; *Marche aux exécrables Français !* le soldat devait alors porter deux coups, et un troisième dans la terre, et y enfoncer et tourner sa baïonnette. Sa haine contre les Français était extrême. On a vu, dans quelques gazettes, la lettre qu'il écrivit à Charette. Il écrivait de Varsovie à Catherine, et finissait souvent par ces mots : *Mère, fais-moi marcher contre les Français !* Il s'avançait en effet déjà par la Gallicie à la tête de quarante mille hommes, lors de la mort de Catherine.

Souvent il parcourait son camp, nu en chemise, montant à poil un cheval de Cosaque; et le matin, au lieu de faire battre la diane ou le rappel, il sortait de sa tente, et chantait trois fois comme un coq : c'était le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat.

Dans la foule des extravagances qu'il faisait ou des platitudes qu'il disait, s'il se rencontrait un trait singulier ou frappant, tout le monde le répétait ou l'admirait comme un éclair de génie. Cet homme cruel a pourtant quelques vertus : il a montré un désintéressement rare, et même de la générosité, soit en refusant les dons de Catherine, soit en les distribuant autour de lui. Il égorgera le misérable qui lui demande la vie ; mais il donnera de l'argent à celui qui lui demande l'aumône : c'est qu'il estime aussi peu l'or que le sang humain. On le voit, presqu'au même instant, grincer les dents de rage comme un furieux, rire et grimacer comme un singe, ou pleurer pitoyablement comme une vieille femme.

Tel est le trop célèbre Souvorow. Il était brouillé avec sa femme, ne voulait pas reconnaître un fils qu'il en avait, et lui préférait ses neveux, les princes *Gortschakow;* mais l'impéra-

trice ayant fait ce fils officier aux gardes, il dit : L'impératrice veut que j'aie un fils ; à la bonne heure, mais je n'en savais rien. Il avait aussi une fille demoiselle d'honneur de Catherine, qui se distinguait à la cour par son idiotisme. Son père, après une absence de plusieurs années, la fit venir dans une maison tierce pour la voir : Ah ! mon papa, s'écria-t-elle, vous avez bien grandi depuis que nous nous ne sommes vus ! En français, cela eût été un joli calembour ; mais, en russe, ce n'était qu'une simplicité grossière, qui fit rire tout le monde.

Après la prise de Varsovie, il vint à Saint-Pétersbourg pour jouir de sa gloire : et ce Scythe, qui n'avait jamais voulu habiter que son chariot, accepta alors un logement au palais Taurique, et endossa un superbe uniforme de maréchal que lui envoya Catherine. En recevant cet habit, il fit mille grimaces, le caressa, le baisa, fit des signes de croix dessus, et dit en le soulevant : Ah ! je ne m'étonne pas qu'on n'en donne point un pareil au petit Nicolas Soltykow ; cela est trop pesant pour lui (1).

On a vu comment et pourquoi Paul le congédia à son avénement. Les murmures des soldats l'ont forcé depuis à le rappeler : Il va, dit-on, s'en servir comme d'un fléau pour châtier les Français.

Valérien Zoubow, frère du favori, commandait l'armée qui faisait la guerre en Perse (2). J'ai parlé ailleurs de ce jeune homme libertin et gâté par sa faveur, mais bon, franc et courageux. Il avait perdu un pied en Pologne, et c'est en béquilles qu'il allait conquérir l'Asie (3). L'un de ses courriers arriva au

(1) Nicolas Soltykow était l'un des plus lésés par la promotion de Souvorow. (*Note de l'auteur.*)

(2) C'est une expédition singulière, et vraiment aussi intéressante que lointaine, dont il sera question plus loin dans ces mémoires. (*Note de l'auteur.*)

(3) A la nouvelle de sa blessure, Catherine lui avait envoyé son propre chirurgien, le cordon de Saint-André, le rang de général en chef, et 100 mille roubles pour les frais du pansement. Il en demanda encore 500 mille pour payer ses dettes. (*Note de l'auteur.*)

moment de la mort de Catherine, avec la relation d'une bataille. Paul lui envoya des cordons de Sainte-Anne pour distribuer à ses officiers, et à chacun des colonels de l'armée en particulier l'ordre de ramener son régiment sur les frontières. Le général demeura seul dans son camp, sans savoir que devenir. Il suivit enfin son armée; et, arrivé à Saint-Pétersbourg, il donna sa démission. Il vit maintenant en Courlande, où il possède presque tous les domaines des anciens ducs.

Des généraux de ce caractère, et des armées éloignées et étrangères à ce qui se passait à la cour, n'y pouvaient rien entreprendre. Le seul corps dont Paul avait vraiment à craindre, c'était les gardes. Dès longtemps, ces quatre nombreux régiments, commandés par la première noblesse de l'empire, nourrissaient une appréhension de voir régner le grand-duc, et regardaient son avénement comme le terme de leur existence. Paul même ne cachait pas son aversion pour eux; et la plus grande injure qu'il croyait dire à ses officiers, et même à ses soldats, pendant ses manœuvres de Gatschina et de Pawlowsky, c'était ces mots : *Tu ne vaux rien que pour servir dans les gardes.* Les gardes lui rendaient le mépris qu'il affectait pour eux, et donnaient par dérision à ses soldats l'épithète de *Prussaki*, les Prussiens. Il est certain qu'il eût moins fallu à ces successeurs des *Strélitsis* que les larmes d'une Élisabeth et les caresses d'une Catherine pour les émouvoir; et Paul ne se crut en sûreté qu'après avoir, comme nous l'avons vu, distribué ses bataillons dans ces régiments redoutables, dont il s'efforça de chasser les anciens officiers et de caresser les soldats : mais c'est en vain qu'il leur distribue de l'eau-de-vie et des roubles; ces générosités ne gagnent que ceux qui l'approchent, et l'armée se plaint et murmure (1).

(1) Pierre Ier avait détruit les Strélitzy (archers); mais leur esprit revivait dans les quatre régiments de gardes qui les remplacèrent. Les gardes, composé d'hommes choisis, dont les officiers étaient tirés des

Paul, comme grand-duc, haï et méprisé de sa mère, humilié par les favoris, ridiculisé par les courtisans, vivant solitaire et oublié sous un règne brillant et fastueux, conservant des mœurs régulières et austères au milieu de la corruption et des désordres de la cour de sa mère (1), avait besoin de bien peu de vertu et d'amabilité pour se faire plaindre par les gens sensés et désirer par le peuple. On aurait dû l'attendre comme un libérateur; cependant il était généralement craint et détesté comme un fléau : ses domestiques, ses officiers, ses courtisans, ses favoris, ses enfants même, chose horrible à dire, partageaient plus ou moins ces sentiments affreux. Le soupçon qu'il avait de les inspirer l'aigrissait et le rendait peut-être incapable de les changer : mais, avec ce caractère, les traits de justice et de bonté qu'il laisse encore échapper sont plus frappants, et font regretter davantage les qualités qu'on aurait pu en attendre.

Avant son avénement, on redoutait sa faveur : outre qu'elle attirait souvent l'indignation de l'impératrice et du favori, cette faveur était à sa disgrâce ce qu'est proverbialement le beau temps à la pluie, c'est-à-dire, qu'elle en était l'annonce infaillible. Jamais homme n'a montré tant de bizarreries et d'inconstance dans le choix de ses amis. Il se livrait d'abord avec une confiance et une familiarité sans réserve à celui qui paraissait entrer dans ses idées : puis, se repentant de cet abandon, il regardait bientôt cet homme comme dangereux, ou comme une créature de sa mère ou du favori, qui l'avait flatté pour le trahir. Outre ceux

plus riches familles (*), formaient une armée de près de dix mille hommes qui environnait le trône. L'influence de ce corps suffisait pour opérer une révolution : aussi est-ce lui seul qui effectua celles qui ont eu lieu depuis Pierre Ier. (*Note de l'auteur.*)

(1) C'est une justice qu'il faut lui rendre. Et si sa passion pour la Nélidow lui fait manquer à sa femme, elle ne lui a du moins pas encore fait manquer publiquement au décorum ni à la décence. Au reste la Nélidow est disgraciée. (*Note de l'auteur.*)

(*) Pour être officier aux gardes, il fallait prouver que l'on possédait au moins cent paysans, ou esclaves.

sur qui les moindres bontés de sa femme, ou les amitiés de la Benkendorf, faisaient tomber les orages de sa colère, l'empire était plein de ses domestiques chassés, de ses favoris disgraciés, et de ses officiers renvoyés : c'était toujours celui qui avait été le plus près de lui qui avait le plus à s'en plaindre; toujours celui qui avait reçu le plus de grâces, qui se trouvait ensuite le plus malheureux. Après avoir parlé des ministres de sa mère, il ne sera pas hors de propos de dire un mot des courtisans qui se trouvaient en grâce chez lui lorsqu'il devint empereur, et qui seront sûrement quelque temps en crédit. On peut dire à sa louange, et à la leur, que la plupart de ces ministres valent mieux que ceux de la vieille cour.

Les deux princes Kourakin, qui tour à tour avaient été bien et mal avec Paul (1), sont les deux hommes qui ont le plus d'influence, après le valet de chambre dont j'ai parlé, et peut-être ceux qui méritent le mieux d'en avoir. Avant la mort de Catherine, quoique riches et puissants, ils n'avaient que des emplois de cour insignifiants : l'un surtout menait une vie retirée et philosophique, s'occupant des sciences et des arts, ou de

(1) Alexis Kourakin avait souvent encouru la disgrâce de Paul, à cause des attentions et des égards qu'il avait toujours pour la grande-duchesse : mais il faut bien se garder de donner le titre de jalousie à l'humeur que cela inspirait à Paul ; son caractère et celui de sa femme ne pouvaient donner lieu à la jalousie. L'humeur de Paul prenait sa source dans ses soupçons politiques, et non dans son amour. Un jour, voyant sa femme parler bas près d'une cheminée au prince Kourakin, il entra en fureur. Vous voulez, madame, lui dit-il, vous faire des amis, et vous préparer à jouer le rôle de Catherine ; mais sachez que vous ne trouverez pas en moi un Pierre III. Ces paroles inconsidérées, échappées à sa colère, consternèrent tout le monde, et Kourakin se retira de la cour. Depuis ce temps, la grande-duchesse fut plus malheureuse et plus gênée encore. Il fallait, pour le moindre message qu'on avait à lui faire, s'adresser chez son mari. C'était lui qui nommait ceux qui devaient lui donner le bras pour la promenade, faire sa partie le soir, ou même l'entretenir pendant la soirée. A la fin, il trouva plus commode de lui donner une espèce de sigisbée qui ne la quitte pas : c'est le prince Neswitsky qui a été jugé assez insignifiant pour cela. (*Note de l'auteur.*)

l'éducation de ses enfants ; il était généralement respecté et estimé. Ses mœurs et sa manière d'être étaient bien différentes de celles de la plupart des seigneurs russes, dont les désordres, le jeu, le luxe et les folies, se disputent le temps et la fortune. En un mot, il paraissait digne d'être à la tête des affaires : il s'y trouve avec son frère ; l'un est vice-chancelier de l'empire, et l'autre procureur général : c'est à eux qu'on doit attribuer ce qui se fera de bien.

Deux jeunes chambellans, qui étaient heureusement de service chez lui, lorsqu'y arrivèrent les courriers annonçant la mort de Catherine, furent soudain métamorphosés en généraux d'armée, et devinrent ses premiers aides de camp. L'un est M. Rastaptschin, qui doit sa faveur à une lettre fort adroite, et qui aura besoin de renoncer aux trois quarts de son esprit et à la moitié de lui-même pour se la conserver (1). L'autre est un jeune comte Schouwalow, que Paul venait justement de reprendre en grâce, après l'avoir longtemps méconnu, et à qui il fit présent d'un de ses propres habits pour servir de modèle aux gardes à cheval, dont il le nomma major : ce jeune homme y paraissait, comme dans un sac, au milieu de la cour, et s'y trouvait sûrement très à l'aise. Rien n'est si contrastant que la faveur égale de ces jeunes gens, puisque la cause de celle de l'un semblait motiver la disgrâce de l'autre. M. de Rastaptschin, il y a quelques années, était gentilhomme de service auprès du grand-duc à Pawlowsky. Ses jeunes confrères, et entre autres le comte Schouwalow et le prince Bariatinsky, regardant ce service comme une corvée difficile, parce qu'un mot dit à la grande-duchesse, ou un costume trop à la mode pouvaient les perdre, s'en dispensaient autant que possible, en se disant malades ou alléguant quelque autre raison. Rastaptschin, ennuyé à son tour de n'être point relevé, écrivit une lettre piquante au maréchal de la cour, où il raillait ses confrères sur les vrais

(1) Il a déjà été une couple de fois disgracié et rappelé.

(*Note de l'auteur.*)

motifs qui les empêchaient de venir à Pawlowsky : pour moi, disait-il en finissant, qui n'ai ni maladie à traiter, ni chanteuse italienne à entretenir, je continuerai avec plaisir à faire leur service auprès du grand-duc. Ces traits portaient sur Schouwalow, et sur Bariatinsky, que Paul ne pouvait souffrir, quoiqu'il fût son parent. Le maréchal montra cette lettre à l'impératrice qui en rit d'abord : mais Schouwalow et Bariatinsky s'en trouvèrent offensés, et en demandèrent raison à Rastaptschin. L'affaire fit du bruit : Bariatinsky fut envoyé à l'armée, et Rastaptschin exilé de la cour pour un an. Le grand-duc le regardant dès lors comme son champion, s'obstina à ne point recevoir le service des autres gentilshommes de la chambre qu'il ne fût rappelé. Ainsi, pendant plus d'un an, ils faisaient toujours le voyage de Pawlowsky ou de Gatschina pour se présenter à la porte, et étaient aussitôt renvoyés.

Parmi les favoris de l'empereur, M. Pleschtscheieff est un vrai phénomène : il est le seul qui se soit toujours soutenu à la même distance. Il est vrai qu'il n'a jamais été en première ligne, mais aussi il n'a point essuyé d'orages. C'est un homme instruit et respectable, autant que peut l'être un courtisan. Il parle plusieurs langues, possède des connaissances géographiques et statistiques, et cultive la littérature. Il serait à même de rendre des services à la Russie, si parmi ses bonnes qualités il comptait celle d'oser dire la vérité : mais sa constante faveur semble malheureusement une preuve morale du contraire (1).

M. Niéledinsky, qui a été compagnon d'étude et menin de Paul, était connu dans Pétersbourg par beaucoup d'esprit, et par des poésies érotiques où l'on trouve de la grâce et du sentiment. L'empereur l'a nommé son secrétaire particulier, mais sans doute à condition qu'il tordrait le cou à sa muse; elle l'a trop bien servi pour mériter une mort si dure. Il est au moins

(1) Il vient enfin d'être aussi disgracié, et cruellement.
(*Note de l'auteur.*)

à souhaiter que Niéledinsky mette aujourd'hui en évidence et en pratique la sensibilité qu'il a montrée dans ses vers. C'est lui qui doit rendre compte des lettres et des placets : le sort de plusieurs opprimés est dans ses mains.

M. Nicolaï était venu en Russie comme gouverneur des jeunes comtes Rosoumowsky, qui le protégèrent ensuite. Recommandé depuis par madame Prétorius, sa parente, femme de chambre de la duchesse de Wurtemberg, il fut placé auprès de la grande-duchesse en qualité de secrétaire : il fut baronisé en Allemagne, pendant le voyage du grand-duc; et, à son avénement, il devint conseiller d'État, directeur du cabinet de l'empereur (1), chevalier de Sainte-Anne, et reçut quelques centaines d'âmes pour achever de corrompre la sienne (2). Il est de Strasbourg et connu en Allemagne par quelques imitations de l'Arioste et quelques poésies assez jolies, quoique très-verbeuses. Il a été aussi obligé de sacrifier sa muse sur l'autel de la fortune, où elle-même avait conduit l'ingrat. Je ne sais si la morgue politique qu'il s'est cru obligé de prendre le rend plus heureux; mais elle ne lui en donne pas l'apparence.

M. Danaurow, ci-devant bibliothécaire du prince de Wurtemberg, et depuis aide de camp de Paul, devint aussi un personnage important : mais je m'abstiens de parler plus en détail

(1) Ce qu'on nomme en Russie *le Cabinet* n'est pas le Conseil politique : c'est la chambre où sont les trésors, les bijoux, et les curiosités particulières du souverain. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il avait déjà une terre en Finlande, province cédée par la Suède, où les paysans ne sont pas tout à fait réduits au même mode d'esclavage que les Russes; et Nicolaï s'en plaignait souvent, disant : *que ces gueux-là ne lui rapportaient presque rien, et prétendaient avoir des franchises.* Ceux qu'il vient de recevoir sont en Pologne : il pourra, à son gré, les séparer, les vendre, ou les faire travailler, comme ses animaux domestiques, à l'embellissement de ses jardins. Qu'on juge par ce trait de ce qu'est devenu en Russie ce Strasbourgeois, qui passe en Allemagne pour un philosophe, que tant d'écrivailleurs flagornent comme un Mécène. S'il vient à lire ceci, il admirera sans doute la modération avec laquelle on y parle de lui. (*Note de l'auteur.*)

de ceux que je ne connais point assez pour asseoir un jugement quelconque sur leur mérite. Je remarquerai seulement que, dans les listes des grâces ou des avancements que l'empereur a faits depuis, je trouve grand nombre de personnes dont le mépris et la vengeance publique devraient être le partage.

On voit cependant que les alentours de Paul sont moralement meilleurs que ceux de sa mère. Il est environné d'hommes instruits et même de mérite. Je dis *il est*, et peut-être faudrait-il dire *il fut*, car sa mobilité influe sur tout ce qui l'environne, et il ne laisse pas au mérite le temps de se corrompre à sa cour (1).

Le prince que Paul semble avoir choisi pour le prototype de son règne et de ses actions est Frédéric-Guillaume, père du grand roi de Prusse (2). La même dureté, la même inflexibilité, la même austérité de mœurs, la même passion pour les soldats, se trouvent dans l'autocrate russe. Au reste, je crois avoir tracé le caractère de Paul en racontant ce qu'il a fait, sinon j'avoue l'ouvrage au-dessus de mes forces. On sait que rien n'est si difficile à peindre qu'un enfant dont la physionomie n'est point fixe : il en est de même d'un homme bizarre. Ce qu'on peut dire de plus indulgent, c'est que la révolution française, semblable à cette lumière céleste qui renversa jadis son patron *Saul* ou *Paul*, lui a frappé le cerveau et dérangé l'esprit. Elle avait déjà troublé la tête de sa mère, bien plus forte que la sienne. Pour sa figure, ce n'est pas lui qui se l'est faite : on prétend même que ce n'est pas son père; ainsi il serait injuste de la lui reprocher. On se souvient que le peuple de Paris, s'assemblant autour de Paul, jeune encore, criait : Mon Dieu, qu'il est laid ! et qu'il avait le bon esprit

(1) C'est ce qui est arrivé. Les princes Kourakin, et la plupart de ceux que j'ai nommés, sont disgraciés au moment où j'écris.

(*Note de l'auteur.*)

(2) C'est de quoi il ne convient pas; car il dit un jour : *Je veux être Frédéric II le matin, et Louis XIV le soir.* Bien, bien ! ce vous sera une bagatelle. *Note de l'auteur.*)

d'en rire (1). Il n'a pas embelli, depuis qu'il est vieux, chauve et ridé. L'impératrice paraît à côté de lui comme une de ces dames, qui font peindre auprès d'elles un vilain petit nègre pour relever leur taille et leur beauté. La singularité qu'il affecte dans ses habits, la dureté qu'il a dans ses manières, rehaussent de beaucoup sa laideur. Sans en excepter les Kalmouks et les Kirguis, Paul est l'homme le plus laid de son empire; et il trouve lui-même sa figure si choquante qu'il n'a osé la faire empreindre sur la monnaie.

Voici quelques traits qui achèveront de peindre Paul par ses propres actions, et qui prouveront qu'il s'annonçait, étant grand-duc, ce qu'on le voit être étant empereur.

Près de son château de Pawlowsky, il avait une terrasse d'où il pouvait voir toutes les sentinelles qu'il se plaisait à poster partout où il y avait place pour une guérite. C'est sur cette terrasse couverte qu'il passait une partie de ses journées : l'œil armé d'une lunette, il observait tout ce qui se passait autour de lui. Souvent il envoyait un laquais à telle ou telle sentinelle lui ordonner de boutonner ou déboutonner un bouton de plus ou de moins; de porter l'arme plus haut, ou plus bas; de se promener plus ou moins de pas autour de sa guérite. Quelquefois il allait lui-même à un quart de lieue porter ces ordres importants, bâtonnait le soldat, ou lui mettait un rouble dans la poche, selon qu'il était content de lui.

Ce Pawlowsky était un village ouvert; il y avait des gardes

(1) Il a bien changé, ou plutôt il ose se montrer maintenant ce qu'il était peut-être déjà. Un malheureux soldat, dans l'horreur des tourments qu'il endurait sous le bâton par l'ordre de Paul pour une petite faute de service, s'écriait dans son désespoir : Ah ! maudite tête chauve ! ah ! maudite tête chauve ! L'autocrate indigné ordonna qu'on le fît expirer sous le knout, et rendit une ordonnance par laquelle il défend, sous la même peine, de se servir de l'épithète de chauve, en parlant de tête, et de celle de camard, en parlant de nez. Il a apparemment lu qu'un saint prophète fit dévorer quarante-deux enfants par les ours, pour en avoir été ainsi injurié : et la tête d'un Paul vaut sans doute celle d'un Élisée.

(*Note de l'auteur.*)

qui inscrivaient tous les allants et venants. Il fallait dire où l'on allait, d'où l'on venait, et ce qu'on voulait. Chaque soir, on faisait une visite dans chaque maison pour s'informer s'il n'y avait point d'étrangers. On arrêtait tout homme qui avait un chapeau rond, ou qui menait un chien. Pawlowsky, qu'on aimait à fréquenter à cause de sa belle situation, devint bientôt désert : on se détournait pour n'y pas passer, et l'on fuyait Paul du plus loin qu'on l'aperçût ; ce qui redoublait son dépit et ses soupçons. Il faisait souvent poursuivre et interroger ceux qui cherchaient à l'éviter ainsi.

Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient mal salué de l'esponton en défilant après l'exercice, et les fit sortir et défiler devant lui pendant huit jours, les renvoyant chaque jour au corps de garde après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie.

Faisant un jour exercer son régiment de cuirassiers, le cheval d'un officier s'abattit. Paul accourt furieux. — Relève-toi, misérable. — Monseigneur, je ne le puis ; j'ai la jambe cassée. — Paul lui crache dessus, et se retire en jurant.

Passant une fois inopinément et furtivement devant l'un de ses corps de garde, l'officier, ne le connaissant point, ne fit pas sortir ses gens. Il revient sur ses pas, soufflète l'officier, le fait désarmer et mettre aux arrêts.

Il allait un jour de Tsarskoé-Célo à Gatschina : le chemin passe au milieu d'une forêt marécageuse. Tout à coup, se rappelant quelque chose, Paul ordonne au cocher de retourner sur ses pas. *Le cocher :* Dans l'instant, monseigneur : le chemin est ici trop étroit. *Paul :* Comment, coquin ; ne veux-tu pas tourner sur-le-champ ? Le cocher, au lieu de répondre, se hâte d'arriver en un lieu où la chose fût possible : cependant Paul s'élance à la portière, appelle son écuyer, lui ordonne d'arrêter et de punir le cocher rebelle. L'écuyer l'assure qu'on va tourner dans le moment. Paul, écumant de rage, s'emporte contre l'écuyer : tu es un gueux comme lui, dit-il ; qu'il

verse, qu'il me casse le cou ; mais qu'il obéisse, et qu'il tourne, aussitôt que je le lui ordonne. Pendant cet accès, le cocher trouva le moyen de tourner; mais Paul le fit rosser sur-le-champ.

Dans une promenade, son cheval broncha : il ordonna à Markow, son écuyer, de le laisser mourir de faim. Le huitième jour, Markow fit le rapport qu'il avait expiré, et Paul dit : *C'est bon!* Depuis son avénement, l'un de ses chevaux broncha encore sous lui, dans une rue de Pétersbourg : il descendit aussitôt, fit tenir une espèce de conseil par ses écuyers, et le cheval fut condamné à recevoir cinquante coups de gaule. Paul les lui fit donner en présence de tout le peuple, et les compta lui-même, en disant : *C'est pour avoir manqué à l'empereur.*

Paul était déjà, comme grand-duc, si scrupuleux observateur de l'uniformité dans les exercices, que, remarquant un jour de printemps, que l'arc de Cupidon tendait et soulevait les chausses étroites de quelques-uns de ses soldats, il leur enjoignit à tous de le ranger sur la même cuisse, comme ils portaient le fusil sur la même épaule. On prendra sûrement ceci pour une plaisanterie polissonne : mais l'un des officiers présents m'a assuré la chose; et quiconque connaît un peu Paul la croira aussi facilement que moi.

Un jour, il rencontra dans les jardins un homme en chapeau rond, qui voulut l'éviter : il se le fit amener; et il se trouva que c'était l'horloger qui venait remonter ses pendules. Après lui avoir fait un long sermon sur l'indécence des chapeaux ronds, il demanda quelques épingles à son épouse, et relèva lui-même les ailes du petit chapeau, dont il fit une coiffure ridicule qu'il replaça sur la tête de son possesseur.

A travers cette foule de bizarreries, il laissait éclater des traits d'humanité : des pensions qu'il donnait aux malheureux, des hôpitaux qu'il fondait pour ses soldats, des distributions de viande qu'il faisait à ses pauvres officiers, et plusieurs traits de bienfaisance et de justice attestaient qu'il était encore plus capricieux que méchant.

CHAPITRE VI.

Quelles révolutions attendent la Russie.

Si la révolution française doit faire le tour du monde, ainsi que plusieurs le prétendent, certes c'est en Russie qu'elle arrivera en dernier lieu ; c'est aux frontières de ce vaste empire, que l'Hercule français posera deux colonnes, où la liberté lira longtemps : *Non plus ultra ;* c'est là qu'un nouveau monde est encore caché pour elle (1).

Ce n'est pas qu'il n'y ait en Russie des lumières et des vérités; mais ceux qui les possèdent, plus prudents encore que Fontenelle (2), bien loin d'oser ouvrir la main pour les répandre, ne cherchent qu'à les étouffer ; car ceux qui sont instruits sont les seuls intéressés à protéger l'ignorance et à réduire en système raisonné l'esclavage et la tyrannie. Aussi longtemps qu'il n'y aura pas une classe nombreuse d'hommes éclairés, qui souffriront de la servitude dont le peuple souffre, il ne faut point s'attendre en Russie à une révolution spontanée.

Cependant il y a parmi la noblesse, et même à la cour de Russie, des âmes généreuses et fières, qui, sans être éprises d'un système d'égalité et de liberté parfaites, sont indignées pourtant de l'abnégation honteuse que l'on exige d'elles ; car le despo-

(1) Le génie de la révolution, comme un autre Archimède, n'aurait besoin que d'un point de contact et d'appui pour soulever ce monde-là : la Grèce pourra le lui offrir un jour; mais son levier ne posera que sur les ruines de l'empire. (*Note de l'auteur.*)

(2) Il dit quelque part : si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. (*Note de l'auteur.*)

tisme ne convient qu'à des barbares, et les gentilshommes russes ne le sont plus. Loin de s'adoucir et de prendre des formes moins révoltantes, le despotisme, à mesure que les mœurs s'humanisent, se roidit au contraire de plus en plus, et rend son joug plus ridicule et plus odieux : il s'efforce de retourner vers la barbarie, en raison de ce que les peuples s'avancent vers la civilisation. Dans les autres pays de l'Europe, il descend lui-même quelques degrés de son trône, pour ne pas heurter de trop haut la raison et l'opinion qu'il est enfin obligé de respecter : mais, en Russie, il monte encore et écrase même le sens commun. Il est vrai que, jusqu'à ce siècle, la marche de l'esprit humain en Russie a été si peu parallèle à celle qu'il a tenue en Europe, que la date de l'entier asservissement des Russes est l'époque où il s'établissait partout ailleurs des communes, et où l'on rendait les serfs à la liberté.

Quoique la noblesse se courbe comme le peuple devant le pouvoir, cependant elle est éclairée et s'éclaire tous les jours. Elle a été corrompue plutôt que civilisée; mais elle conserve pourtant des vertus, que mille ans d'esclavage ou de tyrannie n'ont pu anéantir : c'est elle qui, digne désormais d'un gouvernement moins barbare, voudra avoir des lois écrites ailleurs que dans le cerveau timbré de ses autocrates. Elle commence à sentir le poids de ses chaînes avilissantes : elle les brisera un jour, pour alléger ensuite celles de ses serfs ; elle fera ce que la noblesse de Pologne a voulu faire, et effacer ainsi la tache qu'elle imprima si longtemps sur le front de l'humanité, en reniant les crimes dont ses autocrates l'ont rendue complice (1).

(1) Que le terme de la noblesse n'effarouche ici personne. Celle de Russie ne forme point, comme celle de France ou d'Allemagne, ce corps féodal et chevaleresque, qui se croit à la lettre issu d'un autre sang que le reste des hommes, et qui en demeurait séparé par son moral et ses préjugés autant que par ses priviléges. Le mot noble, en français et en allemand, marque cette différence, puisqu'il désigne une qualité innée de l'âme : en russe, *Dworannoï*, qui désigne un noble, ne signifie que *propriétaire des biens ruraux,* parce que l'homme libre seul pouvait en posséder. (*Note de l'auteur.*)

Ces temps ne sont peut-être pas si éloignés. Plusieurs jeunes têtes se nourrissent des exemples de l'antiquité, et méditent en secret le sublime Jean-Jacques : plusieurs, après s'être oubliés un instant dans l'histoire des nations, reportent avec horreur les regards sur la leur et sur eux-mêmes. Comment, en effet, à la fin du dix-huitième siècle, dans un pays qui n'est pas environné d'une triple enceinte d'airain, dans un pays où plusieurs savent lire et où quelques-uns pensent, peut-il exister encore un pareil gouvernement? Des Russes peuvent-ils désormais être traités comme des Marocains? Dans notre siècle, et en Europe, ce n'est plus qu'à force de justice, de gloire, de vertus ou de bienfaits, qu'on peut se faire pardonner le malheur et l'opprobre d'être despôte.

Quand je montre en Russie la noblesse comme le seul corps sur lequel la liberté puisse poser le premier pas en entrant dans cet empire, je n'entends pas désigner ceux qui suivent la cour. Ceux-là ce n'est ni le trône, ni l'autel, ni la personne sacrée du despote, qui les attachent; c'est la plus sordide avidité : l'homme qui a le crédit et la puissance est toujours le dieu qu'ils adorent. On les a vus ramper de favoris en favoris, comme une chenille rampe de feuille en feuille. Il n'est peut-être pas un de ceux qui lèchent aujourd'hui dévotement la main de Paul, qui, quelques mois auparavant, ne la lui eût coupée à l'ordre d'un Potemkin. On ne peut attendre de pareils hommes que des intrigues ou des révolutions de cour, déjà trop fréquentes en Russie : elles ne servent qu'à prolonger la barbarie ou la misère. Mais quelques familles puissantes où l'instruction s'est établie, comme une étrangère sous un toit hospitalier (1); quelques jeunes gens pleins de courage et de talents, désireux de se faire un nom, profiteront peut-être de

(1) Plusieurs de ces familles ont jusqu'à 20 mille esclaves, des villes et des canons, des richesses immenses et surtout des parents généraux et chefs de régiments. C'est plus qu'il ne faudrait : une bataille déciderait la chose pour eux, et non contre eux.

(*Note de l'auteur.*)

quelques heureuses circonstances, comme celle qui vient d'échapper, pour modifier au moins, en attendant mieux, les formes du gouvernement; pour placer un bon prince sur le trône, et donner à un sénat ou à un conseil quelconque plus d'influence que l'autocrate n'en laisse à ses valets; pour prescrire au moins quelques bornes à des abus qui n'en ont point. Ce que les Dolgorouki n'ont pu exécuter, il y a un demi-siècle, d'autres pourront le mieux soutenir aujourd'hui (1). Mais, il faut le dire, ce projet ne peut être conçu que par l'ambition la plus noble et la plus dégagée de petits intérêts; il ne peut être exécuté que par un grand courage, un grand crédit, et plus encore de persévérance. Ce qui peut accélérer la fermentation dans quelques bonnes têtes, c'est que depuis longtemps le mérite est un titre d'exclusion à la cour de Russie.

En Russie, jusqu'à présent tout chemin à la gloire est fermé au jeune ambitieux qui se sent des moyens. La trouverait-il à vaincre des sauvages et à conquérir des *steppes* (2) sous les ordres d'un favori, d'un barbare ou d'un sot? la verrait-il dans l'antichambre du despote, à attendre qu'il sorte pour lui baiser la main à genoux, et marcher devant ou après lui jusqu'à sa chapelle, tous les jours de fêtes (3)? la mettrait-il à suivre dans une chancellerie, ou près d'une cour étrangère, quelque routine détestable ou quelque trame dont il n'ose blâmer l'impolitique ou l'absurdité? Non, il n'est pour lui de route

(1) Les familles Dolgorouki, Galitzin, Soltykow, etc., ont souvent bien mérité de la Russie. Ce furent elles principalement qui secouèrent l'indigne tyrannie d'un Mentschikow et d'un Biren; ce furent elles qui, à la mort de Pierre II, voulurent établir un gouvernement moins arbitraire. L'occasion renait plus heureuse que jamais. Paul envoie son armée combattre à sept cents lieues. Quel moment pour les bons Russes! (*Note de l'auteur.*)

(2) *Steppes* est le nom que l'on donne aux plaines désertes dont la Russie est environnée. C'est tout ce que peut faire de mieux un général russe. (*Note de l'auteur.*)

(3) C'est l'unique affaire des chambellans et gentils hommes de la chambre. (*Note de l'auteur.*)

à la gloire que dans un nouvel ordre de choses, et tout le sollicite (1).

Pierre I[er] lui-même gémissait déjà de n'être que le despote d'une nation esclave. Dans une entrevue qu'il eut à Marienwerder avec le roi de Prusse, il félicita tout haut ce prince de son bonheur d'avoir une nation qu'il gouvernait avec des lois, tandis qu'il ne pouvait gouverner la sienne qu'avec le knout; et il promettait de lui donner un régime plus doux aussitôt qu'elle serait assez policée pour en être susceptible (2). Ce temps est arrivé pour les Russes : ils sont bien dignes désormais que leur souverain les laisse monter au niveau des peuples les moins asservis de l'Europe. La raison et l'humanité auront déjà beaucoup gagné, quand ils auront un gouvernement modéré : fût-il encore absolu, comme celui de Prusse, ou aristocratique, ainsi que celui d'Angleterre; sous ce nouveau régime les Russes pourront encore figurer longtemps dans l'histoire, en se préparant à cette grande révolution de l'esprit humain dont on les croit déjà susceptibles. Elle ne peut être que le dernier terme de la civilisation, et le retour aux idées simples et primitives, après avoir parcouru le cercle immense des erreurs et des folies humaines. La liberté et l'égalité ne feront le bonheur des

(1) C'est tout ce que fait un sous-ministre, ou un ambassadeur.
(*Note de l'auteur.*)

(2) L'humanité n'accordera jamais le titre de grand homme au barbare qui tua son fils, décapita sa maitresse, et fouetta son épouse; mais il était un grand prince. Il inspire à la fois de l'horreur et de l'admiration, comme une nature sublime et sauvage. Le trait que je cite est rapporté par le *baron de Pollnitz*, témoin auriculaire de sa conversation avec le roi. Un autre trait, qui ne fait pas moins d'honneur à ce grand caractère, et qui prouve combien il était au-dessus des petites vanités impériales de sa prétendue famille, c'est qu'étant environné par l'armée turque, et désespérant d'échapper, il écrivit au sénat, comme un autre Alexandre : *Choisissez pour mon successeur celui qui vous en paraîtra le plus digne.* Le sénat d'alors était bien différent de celui d'aujourd'hui : il y avait un Dolgorouki, qui, semblable à Sully, avait le courage de déchirer quelquefois les ordonnances tyranniques du czar.
(*Note de l'auteur.*)

hommes, que lorsque des idées saines seront devenues les préjugés du peuple : la Russie est encore à des siècles de ces préjugés-là.

Mais enfin cette époque mémorable doit arriver en Russie comme ailleurs : la marche de la liberté est comme celle du temps, lente, mais sûre ; et le Nord la reverra un jour. Quoi ! le Russe, ce descendant des libres et vaillants *Slaves*, serait condamné à un éternel esclavage, tandis que le Suédois, plus septentrional que lui, se vante de sa liberté ! Moscou, qui est sous le même degré que Londres, serait toujours une ville barbare, où les arts et les lois demeureraient étrangers ! Eh ! sous quel climat donc florissait, dès le huitième siècle, la grande Nowgorod, cette ville puissante, commerçante et libre, dans un temps où les peuples qui se glorifient le plus maintenant de leur liberté croupissaient encore dans l'ignorance, sous la massue de la féodalité (1)? Les Slaves (2), qui fondèrent cette république, semblent, comme les Francs, porter leurs destins et leurs caractères empreints dans leurs noms immortels. Mille ans d'esclavage et de tyrannie n'ont pu effacer cette noble empreinte. Tous les Russes n'ont point encore oublié que leurs pères ont été plus heureux.

(1) Alexandre Newskoï, dont les moines russes ont fait un saint et un héros, est peut-être le plus vil des tyrans connus. C'est lui qui acheva la ruine de cette ville illustre par un massacre général de tous ses habitants. Loin de s'unir aux Nowgorodiens, qui secouaient courageusement le joug des Tartares, il se fit lui-même l'exécuteur de ces brigands contre ses propres sujets, et détruisait les villes qui refusaient de payer tribut à l'étranger. On a vu des tyrans exercer pour leur compte de pareilles cruautés; mais il était réservé à *saint* Alexandre de donner l'exemple de la plus absurde bassesse. (*Note de l'auteur.*)

(2) *Slawa*, en russe, signifie gloire; et certainement les Français et les Russes sont les peuples les plus heureusement nommés. On voit que les mots Slawoï ou Slawnoï, qui signifient les *glorieux*, et dont les étrangers ont fait Slaves et Esclavons, sont étrangement défigurés. D'autres étymologistes prétendent pourtant que toutes les nations slaves ou sclaves, étant connues en Europe comme asservies, on donna dans l'Occident le nom *d'esclave* aux malheureux qui avaient, comme elles, perdu leur liberté, et que c'est de ces régions que tous les genres de servitudes sont venus en Europe. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE VII.

Caractère national.

Le caractère russe, a-t-on dit, est de n'en avoir aucun, mais de savoir merveilleusement s'adapter celui des autres nations. Si l'on ne veut parler que des Russes de la classe supérieure, on a raison; mais cela pourrait s'appliquer également à tous les peuples à demi policés, et même aux habitants de toutes les grandes villes, dont les physionomies se confondent aussi bien que les mœurs, parce qu'ils tirent leurs institutions et leurs aliments des mêmes sources, que leur race est mélangée, et leur genre de vie le même.

Le noble Russe, le seul Russe qu'on puisse voir dans l'étranger et bien connaître dans son pays, a effectivement une grande aptitude à s'identifier avec les opinions, les mœurs, les manières et les langues des autres nations. Il sera frivole comme un ci-devant petit-maître français, fou de la musique comme un Italien, raisonnable comme un Allemand, singulier comme un Anglais, bas comme un esclave et fier comme un républicain. Il changera de goût et de caractère aussi facilement que de modes, et cette souplesse d'organes et d'esprit est sûrement un trait qui le distingue.

L'on ne s'étonnera point de cette grande mobilité, si l'on se souvient que le Russe est un peuple nouveau sur lequel toutes les nations ont plus ou moins influé. Il a reçu de l'étranger des arts, des sciences, des vices et peu de vertus. Le génie du gouvernement et le caractère particulier de l'autocrate s'impriment sur toute la nation, comme sur un seul homme, et la religion

grecque, la plus absurbe de toutes les sectes chrétiennes, achève de la dénaturer. On peut dire du Russe que son gouvernement l'avilit, que sa religion le déprave, et que sa prétendue civilisation l'a corrompu.

Ce n'est donc qu'à travers toutes ces institutions vicieuses, que l'on peut remonter au caractère primitif de cette grande nation : mille ans d'esclavage sous les *Varègnes*, sous les *Tartars* et sous ses propres tzars, n'ont pu l'effacer ; et que ne doit pas avoir été ce peuple, qui, dans sa misère et ses chaînes, nous montre encore tant de belles qualités! Le paysan russe, sans propriété, sans religion, sans morale, sans honneur, est hospitalier, humain, serviable, gai, fidèle et courageux : plus on s'enfonce loin des villes, plus on le trouve bon ; le plus sauvage est toujours le meilleur, le plus éloigné de son tyran est le plus près de la vertu ; il a, en un mot, toutes ces vertus innées, qui nous rappellent les mœurs patriarcales, et ses vices ne sont que ceux de la servitude. Les restes de barbarie que montre encore la portion la plus éclairée offrent un contraste dégoûtant. Cette barbarie se décèle par la grossièreté des mœurs, le mépris outrageant pour les hommes en général, le dédain pour les inférieurs et la crainte servile pour les supérieurs ; par l'indifférence pour tout ce qui tend à prefectionner, l'ignorance des convenances sociales, l'orgueil insolent, la bassesse, l'impudeur, le manque d'esprit public et de patriotisme, mais surtout par le défaut de cet honneur qui quelquefois tient lieu de la probité et même de la vertu. Le Russe à demi éclairé est plus servile que son gouvernement n'est despotique : il est impossible à son maître de n'être pas son tyran.

Ce semi-barbare est surtout propre au métier de courtisan ; car il est également cruel, avide, lâche et rusé : mais on aurait tort d'attacher au mot courtisan, lorsqu'il est question d'un Russe, ces idées d'urbanité, d'élégance, de mœurs et de délicatesse d'esprit, dont ils se vernissent ailleurs. En Russie, celui qui réussit à la cour, surtout auprès des grands, n'est souvent

que le plus effronté ou le plus complaisant personnage (1). Tout homme bien pensant, tout jeune homme d'une âme noble ou d'un esprit cultivé, ne plaira point à la cour; et si sa naissance ou les circonstances l'y attachent, il sera craint et disgracié à l'instant où il sera reconnu.

Le Russe en général aime à s'instruire et honore les étrangers : il n'y a que ceux qui manquent absolument d'éducation, qui les haïssent, ou qui en soient jaloux lorsqu'ils se trouvent en rivalité avec eux. Une chose qui leur fait moins honneur distingue encore les Russes; c'est une espèce de politesse basse et servile, qui s'exhale en compliments sottement flatteurs : des gestes rampants, une contenance humble et soumise devant leurs supérieurs, rappellent leur servitude orientale. Ils ne savent pas être polis sans bassesse, ni flatteurs sans flagornerie : c'est que pour être vraiment poli, il faut être vraiment honnête, et ne pas faire par contrainte, par intérêt et par devoir, ce qu'on ne doit faire que par sentiment ou par bienséance.

On trouve en Russie dans la caste opprimante deux sortes de gens qui diffèrent absolument de mœurs et d'opinions. Des siècles les séparent : à peine s'imagine-t-on qu'ils sont du même peuple, quoiqu'ils soient souvent de la même famille. Les uns sont les frondeurs de toute réforme, de toute instruction, de toute amélioration : ils voudraient faire reculer la nation vers la barbarie et la séquestrer du reste de l'Europe; ils regardent toute civilisation comme perversive, et Pierre Ier est pour eux non le législateur, mais le corrupteur de son empire; ils sont pétris de superstitions, d'ignorance et de préjugés barbares. Les *Raskolnikis* politiques détestent les étrangers, plus que ne le font les Turcs et les Chinois (2) : mais ils ont souvent des mœurs

(1) Les déclamations qu'on vient de lire ou qui suivent sont dictées par les opinions ou les ressentiments de l'auteur. Il est évident surtout qu'elles n'ont rien d'applicable soit aux hommes, soit aux choses de nos jours. (*Note du nouvel éditeur.*)

(2) Rien n'égale la bêtise et la grossièreté avec lesquelles ils apostrophent quelquefois les étrangers. Nous avons *du pain*, disent-ils, et vous

et des vertus domestiques, et les excès de la révolution française firent triompher leur système.

Les autres sont ceux qui, adoptant les mœurs et les usages de l'Europe, s'efforcent de marcher de niveau avec leurs contemporains, et les devancent trop souvent pour la corruption et les ridicules. Ils se font gloire de mépriser ou d'ignorer les anciens usages de leur pays ; ils ont de l'esprit, ils sont sociables, et acquièrent des connaissances et des talents. C'est parmi eux que l'on trouve des hommes d'un grand mérite et aimables plus que partout ailleurs : mais, pour la plupart, ils sont plus polis qu'honnêtes, plus dépravés qu'instruits, et plus vains qu'orgueilleux. Ils sont persécutés sous le règne ténébreux de Paul, qui s'efforce de tout ramener au siècle des *Ivan-Basilides ;* et les lueurs de la révolution française en ont effrayé plusieurs qui se remettent docilement à la lisière de la barbarie.

Au milieu de cette barbarie, la nation russe est demeurée exempte de trois erreurs funestes, qui ont souillé le reste de l'Europe de crimes et d'abus. Jamais les Russes ne se firent un faux point d'honneur de se venger d'un démenti par un meurtre (1) : leur histoire ne fait mention d'aucune guerre, d'aucun massacre, occasionnés par un fanatisme religieux (2) ; et ils

êtes obligés de venir chez nous pour ne pas mourir de faim. Malheureux, trop barbares pour ne pas rougir des causes de cette abondance de *pain* dont ils se vantent ! Oui, quelques milliers de leurs semblables mangent du pain de froment, parce que trente millions d'esclaves broutent l'herbe et rongent l'écorce de bouleau, dont ils se nourrissent comme les castors, qui les surpassent en intelligence. Quelques villes jouissent des plaisirs de la vie et étalent des palais, parce que des provinces sont désertes ou n'offrent que de misérables huttes, où l'on soupçonnerait des ours plutôt que des hommes. (*Note de l'auteur.*)

(1) Il faut pourtant convenir que les Russes, aussi bien que les Grecs et les Romains, ont prouvé qu'un guerrier peut être brave sans avoir la manie d'égorger son camarade en duel. Le même officier, qui rend avec la canne un coup qu'on lui porte avec la main, monte un instant après à l'assaut comme un brave. (*Note de l'auteur.*)

(2) La persécution des *Razkolnikis* par le liturgiste Nicon fait à peine une exception. Cette tolérance nationale a d'ailleurs eu pour garant l'heu-

n'ont jamais regardé la naissance comme supérieur au mérite (1). La Russie n'estima point jusqu'ici la noblesse en raison inverse de sa valeur supposée, je veux dire de son ancienneté; ce qu'on y appelle noblesse a vraiment une origine noble et précieuse, la liberté : noble ne signifiait qu'homme libre et propriétaire, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Après l'ivrognerie, le vice le plus prononcé et le plus commun parmi les Russes, c'est le vol. Je doute qu'aucun peuple de la terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le bien d'autrui : du premier ministre au général d'armée, du laquais au soldat, tout vole, tout pille et tout friponne. On n'a point en Russie pour le voleur ce mépris avilissant qui le couvre d'infamie, même parmi la dernière populace : ce qu'il a de plus à craindre en volant, c'est d'être obligé de rendre ce qu'il a pris, car il compte pour rien quelques coups de bâton; et, lorsque vous l'attrapez sur le fait, il s'écrie en ricanant : *Winawat, Gospodin! Winawat* (je suis fautif, monsieur)! et il vous rend son butin, comme une rançon suffisante. Ce vice honteux répandu dans toutes les classes est à peine blâmé. Il arrive quelquefois que, dans les appartements de la cour, où les personnes qualifiées et les officiers supérieurs ont seuls entrée, l'on vous enlève votre portefeuille, comme dans une foire. Un étranger qui loge avec un Russe, fût-ce un *Kniaiss*, apprendra à ses dépens qu'il ne faut rien laisser sur sa toilette ou son bureau, et c'est même un dicton russe que ce qui n'est pas enfermé appartient à qui le veut prendre. On attribue faussement aux Spartiates la même qualité : mais un Anglais, qui a publié un livre sur la ressemblance des Russes avec les Grecs, après

reuse ignorance des popes, qui, de tout temps, ont mieux aimé s'enivrer et dormir que de dogmatiser. (*Note de l'auteur.*)

(1) On a vu que Paul s'efforce aujourd'hui d'établir une noblesse gothique, de dresser des arbres généalogiques et d'introduire le blason, seule science qu'il permette actuellement de cultiver. (*Note de l'auteur.*)

avoir prouvé qu'ils mangeaient, chantaient et dormaient comme eux, a oublié d'ajouter qu'ils volaient mieux encore.

D'où vient donc que les Russes sont plus voleurs que les autres peuples à demi policés ? serait-ce parce que le larcin est moins puni en Russie qu'ailleurs ? Non, cela vient de l'immoralité de la religion grecque (1), du manque de lois et de police, mais surtout de la mauvaise éducation des nobles, entourés dès le berceau par des esclaves qui leur communiquent la bassesse de leurs sentiments.

Si vous êtes en Russie plus qu'ailleurs exposé à être volé en détail, vous y risquez moins qu'en Angleterre d'être assassiné. Je parcourais avec plus de sécurité les places vides de Pétersbourg et les déserts de Russie, que les rues populeuses de Londres et les routes fréquentées de France. Partout où je rencontrais une cabane, j'étais sûr de trouver sur son seuil l'hospitalité, et, si je portais une cocarde à mon chapeau, je me faisais respecter et craindre des malintentionnés.

Si le vol et l'ivrognerie sont les vices les plus saillants des Russes, l'hospitalité et la valeur sont leurs qualités les plus marquantes.

On voit de l'excès de l'esclavage et du malheur naître quelques biens, comme on voit du sein de la corruption sortir quelques germes. Les pays où les hommes sont esclaves ou sauvages sont pauvres en population, lors même qu'ils sont fertiles : par conséquent les hommes doivent y être à l'aise, et, pour peu qu'on leur laisse de force et de temps, ils se procurent en abondance les premières nécessités de la vie. Ayant peu de besoins et une propriété mal assurée, ils vivent au jour le jour, et sont dispensateurs faciles des biens dont ils jouissent. Un serf partage volontiers son pain, son sel et sa cabane avec le passant (2) ; et

(1) Voir à la fin du volume la lettre D.

(2) Un passant entrant dans la cabane d'un paysan salue l'image d'un signe de croix, et ensuite son hôte, en disant *pain et sel :* puis il s'assied sur le banc et mange avec la famille, comme s'il en était.

(*Note de l'auteur.*)

un noble aussi volontiers sa table et ses plaisirs avec un étranger (1). L'esclave russe ou livonien peut tous les ans mettre le feu à une forêt, et ensemencer une terre vierge encore, qui lui rend dix ou quinze pour un : cet esclave n'emploie pour lui que le plus absolu nécessaire de son temps et de ses denrées, pour ne pas mourir de faim et succomber à ses travaux : tout le reste est consacré à augmenter le superflu de son tyran (2). Or en Russie, où il y a trente millions d'esclaves, il n'y a pas cent mille tyrans qui s'engraissent de leur sang et de leurs sueurs ; et ce sont ceux-là seulement qui composent la classe *consommatrice* d'un empire immense et fertile : il n'est donc pas étonnant de voir les seigneurs russes étaler un luxe et une profusion qui en imposent et qu'on chercherait en vain dans les pays où les biens et les maux sont plus également départis. Il faut avouer que plusieurs de ces grands seigneurs conservent des qualités louables. Ils sont en général plus enclins à jouir de leurs richesses qu'à les accumuler : ces richesses sont renaissantes comme la race d'hommes qui en est la source, et ne leur coûtent souvent rien à acquérir. La munificence de leur czar et les prévarications de toute espèce en sont ordinairement l'origine impure ; mais ils savent qu'ils peuvent aussi facilement les perdre que les obtenir, et ils en jouissent ; quelques-uns même le font avec une noblesse qui leur fait supposer des vertus, ou du moins des remords.

Le génie du peuple russe se tourne avidement vers le com-

(1) En Russie, les parasites ne sont point encore méprisés. Le général, le riche négociant, tout homme un peu à son aise, tient une espèce de table ouverte, où l'officier, les amis et les connaissances de la maison, et cette foule de jeunes gens et d'étrangers qui n'ont ni feu ni lieu, sont journellement reçus. (*Note de l'auteur.*)

(2) Plusieurs seigneurs russes et livoniens font travailler leurs esclaves cinq jours de la semaine : quelques uns même ne laissent à ces malheureux que le *saint jour du repos*, pour cultiver le champ nourricier de leur famille. Mais je laisse à l'un de mes amis, qui traite ce sujet et plusieurs autres plus spécialement, le soin de détailler la tyrannie horrible, incompréhensible, que souffrent les Russes et surtout les misérables Livoniens. (*Note de l'auteur.*)

merce, et y paraît surtout propre. Lorsqu'un paysan peut obtenir un passe-port de son maître (1), il se hâte de quitter ses ingrats sillons pour embrasser quelque genre d'industrie, dans l'espérance d'amasser de quoi acheter sa liberté; mais il est en cela souvent trompé (2). Les marchands russes, pour la plupart esclaves et encore entravés par le gouvernement le plus absurde, peuvent rarement, malgré toute leur industrie, s'élever à de grandes spéculations : ils se bornent au trafic intérieur; et, au lieu d'être les négociants dans leur propre pays, ils n'y sont que les commissionnaires des Anglais, et se voient obligés de se rabattre, comme ailleurs les Juifs, sur un petit commerce de détail de merciers et de colporteurs.

On est vraiment émerveillé de voir avec quel soin la politique russe cherche à ruiner ses sujets. Ils ne peuvent commercer avantageusement, qu'autant qu'il y a concurrence entre les nations étrangères qui ont besoin des productions naturelles de la Russie : cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg a fermé tous ses ports aux rivaux de l'Angleterre. Les Anglais sont les seuls pourvoyeurs de la Russie, et les arbitres du prix de ses productions et de la valeur de ses roubles, puisqu'eux seuls fixent le change : ils font en un mot ce commerce avec le même avantage qu'on le fait chez tous les peuples barbares, dont le

(1) Un paysan, pour vingt-cinq roubles par an, obtient quelquefois de son maître un passe-port ou congé, à la faveur duquel il peut exercer son industrie dans les villes : mais son tribut augmente à raison de cette industrie. (*Note de l'auteur.*)

(2) L'esclave russe, quand il est parvenu à amasser un petit pécule, ne peut pas toujours l'offrir pour sa rançon : car son maître s'approprie quelquefois son trésor et rive davantage ses fers. Plusieurs de ces esclaves deviennent très-riches; mais leurs maîtres refusent de leur vendre leur liberté, regardant leurs capitaux et leur industrie comme leur propre bien, et comme une dernière ressource pour eux. Il en est qui, après s'être ruinés au jeu, ont fait des recherches domiciliaires chez leurs esclaves pour se saisir de tout ce qui s'y trouvait. Ce brigandage est une des raisons pour lesquelles les paysans enterrent souvent leur argent, et meurent avant d'avoir pu le révéler à leurs enfants. (*Note de l'auteur.*)

gouvernement plus barbare encore vend des privilèges à quelque compagnie exclusive (1).

Mirabeau l'a dit, le peuple russe est le plus malléable des peuples. Un jeune paysan sauvage, brute, timide, arraché à son hameau, est en moins d'un mois métamorphosé en laquais élégant et adroit, ou en soldat leste et hardi. Son maître en fait en peu de temps son tailleur, son musicien, même son chirurgien et son avocat.

On m'avait répété cent fois que le meilleur moyen de leur apprendre quelque chose, c'était de les battre ; je ne pouvais le croire : je l'ai vu. Lorsqu'on délivre quelques centaines de recrues à un officier, pour en former un nouveau bataillon, on lui fournit aussi le drap et le cuir nécessaires pour les habiller. Ayant rangé ces malheureux à la file, il leur dit· « Toi, tu seras le tailleur, toi le cordonnier, et toi le musicien de la compagnie. » S'ils murmurent, on commence par distribuer quelques coups de bâton à ces élus, et on leur donne quelques mauvais instruments pour aller s'essayer dans leur art respectif. On renouvelle la bastonnade, jusqu'à ce qu'ils rapportent une botte ou un habit passablement faits, et qu'ils sachent jouer la marche du régiment. « Mais » disais-je à un colonel qui se vantait d'en user ainsi pour former les *grenadiers de Moscou*, « parmi « ces hommes il y en a plusieurs qui, dans leurs villages, « avaient exercé les arts dont vous avez besoin : au lieu de choi- « sir vous même, que ne les interrogiez-vous ? celui qui sait jouer « de la *Balaleika* (2) aurait été un bon fifre, et celui qui de « lui-même apprit à faire les *Lapki* (3) serait devenu le meil- « leur cordonnier. » « Oh ! » me dit-il, « vous êtes étranger, « vous ne connaissez pas nos Russes : parmi tous ces gueux-là,

(1) Voir à la fin du volume la lettre E.

(2) Espèce de luth à deux cordes dont se servent les paysans russes. (*Note de l'auteur.*)

(3) Chaussure d'écorce de tilleul, que portent les Russes. (*Note de l'auteur.*)

« il n'y en a pas un qui voulût avouer son talent. » Étrange et triste vérité ! mais ce n'est pas le Russe seul, c'est l'esclave de tous les pays. On sera toujours dans le même cas, lorsqu'on voudra que l'homme emploie forcément les facultés de son corps et de son âme.

Cet esprit de sujétion machinale où l'on soumet les Russes influe malheureusement sur tous les arts qu'ils imitent. Ils ont une musique nationale de leur invention, qui est extraordinaire, et qui porte l'empreinte caractéristique de leur génie asservi : elle paraît plutôt faite pour être exécutée par une machine que par des hommes. Une cinquantaine de prétendus musiciens ont chacun un cor dont la grandeur est différente et graduelle, comme les tuyaux d'un orgue : chacun de ces cornets ne rend qu'un son, et chacun des musiciens n'a devant lui qu'une seule et même note, dont le plus ou le moins de valeur, et le plus ou moins d'intervalle, forment toute la variation. C'est ainsi que ces musiciens, répétant chacun leur note, exécutent, par un accord général, les airs les plus simples et les plus composés. La grandeur de ces cornets, la pureté et la profondeur de leurs sons, rendent ce concert sublime : il est surtout du plus grand effet la nuit et à la campagne. Mais je doute qu'il soit possible d'établir ailleurs qu'en Russie cette étrange musique, parce qu'on trouverait difficilement cinquante hommes qui voulussent consacrer leur vie à ne souffler qu'une même note dans un cornet, et s'assujettir, des heures entières, à compter des pauses pour attendre le moment de pousser un son, sans pouvoir s'affecter de l'air qu'ils jouent, ni de l'art qu'ils professent : il n'y a qu'un automate, un tuyau d'orgue, ou un esclave, que l'on puisse contraindre à cette exactitude. Les Grecs et les Romains avaient aussi des esclaves, mais ils avaient des arts libéraux ; il n'en est point en Russie : tous les arts y sont étrangers ou serviles, et ne se naturaliseront qu'avec la liberté.

Soit en exerçant les arts, soit en guidant la charrue nourricière, soit en maniant le fusil destructeur, le Russe est en-

chaîné et tremblant sous le bras d'un maître : toutes les qualités de son âme sont flétries, et les plus doux sentiments du cœur outragés (1). Chose étonnante ! c'est avec ces hommes avilis, arrachés de force à leurs familles, comme l'agneau à sa bergerie, et dont la plupart meurent de douleur et d'effroi avant d'arriver à l'armée où ils sont conduits à coups de gaules, c'est, dis-je, avec de pareils guerriers que la Russie a remporté tant de victoires sur ses voisins ! On pourrait pourtant trouver des raisons de ces contradictions apparentes. Le Russe qui a pu supporter les misères de sa vie, jusqu'à ce qu'il fût façonné au métier de soldat, doit être regardé comme un être invulnérable, ou du moins insensible, trempé dans le Styx. Un tiers à peine échappe à ces épreuves, mais il demeure infatigable et dur comme un métal battu sous le marteau. Du fastueux prince moscovite qui ronge une rave ou un concombre cru, après s'être goinfré de mets exquis à une table somptueuse (2), jusqu'au sale Sibérien qui se nourrit de poissons pourris, et qui invite ses voisins à se régaler avec lui de l'arrière-faix de sa femme en couche (3), tous les peuples russes semblent avoir

(1) Ce qui m'a révolté, c'est de voir des hommes en cheveux blancs, avec une barbe patriarcale, couchés sur le ventre, les chausses abaissées, recevoir le fouet comme des enfants. Chose horrible ! j'ai honte de l'écrire; mais il est des maîtres qui forcent quelquefois le fils à être ainsi l'exécuteur de son père : chose plus abominable ! il est des fils qui se prêtent à un pareil outrage. Ces horreurs et beaucoup d'autres se commettent surtout dans les campagnes, où les seigneurs exercent dans leurs châteaux la même police sur les hommes que sur les animaux. Les femmes y sont fouettées, montrées à nu avec la même impudeur, et offrent quelquefois le spectacle le plus indigne et le plus dégoûtant. Au reste, ces barbaries deviennent rares et inspirent autant d'horreur aux Russes honnêtes qu'à mes lecteurs : mais elles se commettaient encore, et attestaient combien l'espèce humaine est dégradée sous un gouvernement autocratique. (*Note de l'auteur.*)

(2) On a souvent vu Potemkin, les jambes nues, les cheveux épars, se présenter au milieu de ses courtisans, mangeant comme un orang-outang une rave ou une carotte crue, en sortant de la table de l'impératrice. (*Note de l'auteur.*)

(3) Voyez *Gmélin* et *Müller* : ils attestent ce fait, qui doit être en usage. (*Note de l'auteur.*)

un tempérament de fer et supporter également les excès du froid et du chaud, de la gourmandise et de l'abstinence. Les vieux soldats écrouis sur l'enclume du despotisme sont les plus durs des hommes. Ils sortent d'une étuve, se roulent dans la neige, et s'endorment sur un glaçon. Ils passent des travaux les plus rudes au repos le plus fainéant : après le jeûne le plus long et le plus austère, ils se gorgent impunément de viandes, et, avec un soukaré (biscuit) et un oignon dans la poche, ils feront soixante verstes par jour pour suivre Souvorow.

Lassant la faim, la soif et la fatigue,
Le soldat russe affronte les revers,
Brave la mort et franchit les déserts.
Fier et soumis, de soi-même prodigue,
Guidez son bras, il détruit l'univers.

En un mot, si, pour être bon soldat, il ne fallait qu'être la plus exacte machine, ainsi qu'on l'a cru longtemps, le Russe serait à coup sûr le meilleur soldat du monde entier. Sa valeur est si machinale et si docile (1), qu'il craint davantage la canne de son officier que le canon de l'ennemi. Au rebours de bien d'autres nations, le soldat russe est plus intrépide que son officier. Il a pour véhicules puissants son instinct féroce, l'ardeur du pillage et son propre désespoir. L'officier n'a point les mêmes stimulants. Catherine y substitua l'appât des récompenses de toute espèce, qu'elle prodigua en toute occasion. Chaque officier

(1) Le soldat russe donne quelquefois des preuves bien plaisantes de cette exactitude machinale. Pierre I[er] avait ordonné d'arrêter quiconque, après dix heures, passerait sans lanterne. Un médecin, venant de chez son malade, était précédé de son domestique qui portait la sienne. Le domestique passa, et le médecin, malgré ses représentations, fut conduit par la sentinelle au corps de garde. A un combat contre les Suédois, une galère que montaient plusieurs officiers aux gardes coula à fond. L'officier de la galère voisine cria aux siens : *Sauvez les officiers aux gardes!* Un malheureux, tendant les bras hors de l'eau, demandait secours : un soldat, avant de le retirer, lui demanda : Es-tu officier aux gardes? l'autre, ne pouvant répondre, enfonça et périt.

(*Note de l'auteur*)

qui s'était trouvé à un combat (1) recevait un grade : ceux dont les généraux faisaient mention honorable dans leurs rapports recevaient des croix et des épées d'or ; et ceux qui étaient blessés, des paysans ou des pensions. J'ai vu des officiers qui, pour une seule campagne, avaient reçu deux croix, une épée d'or et deux grades. Il y a loin de la valeur de ces soldats-là à celle de ces guerriers, dont une feuille de chêne, ou une simple approbation de leur patrie, paye les exploits héroïques.

Malgré sa barbarie et son abrutissement, le soldat russe a conservé des vertus, et il en donne souvent des preuves au milieu des excès où il se livre trop souvent ; car, malgré l'horreur et l'effroi qu'inspire au paysan l'état de soldat, on a vu de jeunes gens se jeter aux pieds des recruteurs, et les supplier de les prendre au lieu de leur frère qu'on enlevait à sa famille (2). Il ne faut pas comparer un pareil dévouement à celui d'un Français qui s'offrait à remplacer un de ses parents : il ne sacrifiait que huit ans de sa liberté ; mais le Russe sacrifie sa vie

(1) Les soldats recevaient une médaille d'argent, et j'ai vu des régiments entiers où il n'y avait que les recrues nouvellement arrivées qui n'en eussent pas. La médaille qui fut distribuée à ceux qui étaient de l'expédition de Tschesmé ou Clazomène, où la flotte turque fut brûlée, porte une inscription sublime : *Bouil*, j'y étais. Paul aujourd'hui a une autre façon de récompenser le soldat, qui est bien plus délicate. Lorsqu'il a fait suer un régiment pendant toute la journée et qu'il en est content, il lui donne la permission de jouer *la marche des grenadiers*, et il est sûr que les musiciens reçoivent des coups de bâton pour l'apprendre. C'est la Marseillaise de Paul. (*Note de l'auteur.*)

(2) On m'avait intéressé à un jeune homme qui était venu de deux cents lieues supplier qu'on le prît dans un régiment à la place de son frère qui avait une famille nombreuse. J'en parlai au ministre de la guerre, en lui détaillant un dévouement qui, selon moi, méritait qu'on donnât la liberté au soldat sans retenir son généreux frère. J'aurais peut-être réussi : mais un parent du ministre, qui était présent, se mit à dire : Ah ! il faudrait donc renvoyer tous les soldats ; car j'ai été mille fois témoin de pareils traits qui vous étonnent. Je fus interdit, ne sachant ce que je devais le plus admirer, du bon naturel des esclaves russes ou de la dureté de leurs seigneurs. Celui-ci avait été pris par Pougatschef, enfermé dans un sac, et prêt à être jeté dans la rivière, lorsqu'un parti russe le délivra. (*Note de l'auteur.*)

entière. Une fois enlevé à sa cabane et à tous ceux qu'il peut chérir, il doit vieillir sous la discipline la plus dure, ou tomber sous le fer de l'ennemi. S'il est marié, à peine aura-t-il quitté sa femme que son maître peut la donner à un autre (1), et, s'il a des enfants, il ne les reverra jamais (2). Il est perdu, mort pour sa famille : il devient égorgeur, et parvient enfin à se plaire à ce métier.

On le voit alors donner des preuves de courage et de confiance à ses généraux, qui lui tiennent lieu de patriotisme (3). Tel on voit le chien bien dressé montrer par obéissance le même

(1) Cela est défendu; mais cela arrive souvent, et c'est pour que le maitre ne perde point de ses revenus, car il serait obligé de nourrir la femme et les enfants : au lieu qu'en la remariant le successeur du mari cultive les mêmes champs et paye les mêmes tributs que lui. Souvent même un seigneur marie une fille robuste de vingt ans à un enfant de dix ou de douze, pour former de cette façon un nouveau feu. Quelquefois un père de famille n'ayant que de jeunes garçons, et accablé de travail, demande aussi une fille forte pour un de ses fils ; et c'est le beau-père qui lui fait des enfants, en attendant que ce fils grandisse. Ces désordres sont très-communs dans les campagnes.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Le soldat n'obtient jamais de semestre.

(*Note de l'auteur.*)

(3) Au siége d'Otschakow, un piquet de soldats, allant occuper un poste avancé, rencontre un officier de tranchée qui leur dit : Les Turcs ont fait une sortie ; ils occupent déjà le poste désigné : retournez, ou vous allez être massacrés. *Qu'est ce que cela nous fait*, répond l'un des soldats, *c'est le prince Dolgorouky qui répond de nous*. Malgré les représentations de l'officier, ils allèrent, et ne revinrent pas.

A l'attaque que les Turcs tentèrent sur Kimbourg, Souvorow ivre sortit à la tête de sa garnison pour repousser l'ennemi. Les Russes plièrent au premier choc, et plusieurs prenaient déjà la fuite. Un soldat indigné arrête les fuyards sur la pointe de sa baïonnette, les force à retourner au combat, et charge à leur tête, comme s'il eût été leur officier. Catherine, informée de cette action, qui fut cause de la première victoire de la dernière guerre, voulut l'élever au grade d'officier. Il refusa cet avancement en disant qu'il ne savait pas écrire, et qu'il aimait mieux être bon soldat que mauvais officier. L'impératrice lui envoya alors une médaille d'or, et lui fit une pension de trois cents roubles.

(*Note de l'auteur.*)

courage que le lion généreux qui défend sa vie ou sa liberté. Par sa bravoure, par sa gaieté naturelle, par ses allures et sa propreté, aucun soldat n'approche du Français comme le Russe. Il y a des régiments qui, depuis soixante ans, ont presque toujours été en présence de l'ennemi : ces guerres continuelles ont aguerri les Russes; mais les massacres d'Otschakow, d'Ismaïl et de Prague, dont l'Europe frémit encore, leurs dévastations dans la malheureuse Pologne, ont donné à leur valeur le caractère de la barbarie la plus féroce; mais ce caractère était celui des généraux qui les commandaient, celui de Catherine même, qui les excitait, plutôt que le leur. Elle raillait ***la sainte humanité*** avec laquelle Repnin temporisait en Lithuanie, et le boucher Souvorow devint son héros : mais, au milieu de cette horde de buveurs de sang qu'elle lâchait sur cette malheureuse nation, à côté des Souvorow, des Denisow, des Kakousky, des Kretschetnikow, dont les noms sont moins barbares encore que les caractères, on voyait les Repnin, les Gallitzin, les Buchshewden, les Fersen, le jeune Tolstoï, et plusieurs officiers supérieurs, dont l'humanité et l'urbanité même contrastaient avec la barbarie de leurs compagnons. Les Russes, devenus si féroces sous le règne de Catherine, l'étaient beaucoup moins sous celui de la douce Élisabeth. Leur mémoire est encore chère en Prusse : la conduite et la discipline, qu'ils y observèrent pendant deux ans, y méritèrent la reconnaissance des habitants. Ce n'est donc pas à la nation en général qu'il faut attribuer ces massacres. Le Russe est esclave : il suit les impulsions qu'on lui donne; il est ce que l'on veut qu'il soit (1).

(1) Au terrible combat de Brzescz, qui fraya le chemin de Varsovie à Souvorow, il harangua ainsi ses soldats : *Camarades et frères! notre bonne mère m'a ordonné de massacrer tous les Polonais : massacrons-les.* L'armée russe massacra les fuyards et les prisonniers pendant un jour entier, et Souvorow, à la tête des Cosaques, criait à ceux qu'on ne pouvait attraper : *Allez, allez, dites que Souvorow arrive.* A la nouvelle de ce combat, Catherine sortit toute transportée de son cabinet, et trouvant deux courtisans qui jouaient aux échecs dans son anti-

Les Cosaques irréguliers, les Bachkirs, les Kirguis et les Kalmouks, qui composent leurs troupes légères, sont seuls des barbares sans discipline.

Il a fallu au génie de Catherine une nation aussi neuve, aussi malléable, et dont elle puisse dire, comme le statuaire de *la Fontaine* disait de son bloc de marbre : Sera-t-il dieu, table, ou cuvette? Elle n'eût pu faire un dieu du Russe, mais elle eût pu en faire un homme; son plus grand crime est de ne pas avoir mis là sa gloire (1) : elle en a fait sa cuvette. En souffrant le règne de Catherine et de ses douze favoris, le peuple russe a prouvé sa longanimité.

Pierre I[er] avait chargé un moine de traduire en russe l'histoire politique de l'Europe par Puffendorff : le moine, par un sentiment de basse et fausse délicatesse, affaiblit toutes les expressions qui concernaient l'esclavage et la Russie ; il se permit même de supprimer entièrement le chapitre qui traite du caractère national des Moscovites. Pierre s'en aperçut d'abord en feuilletant le livre, fit une verte remontrance au moine, et lui ordonna d'aller sur-le-champ traduire et rétablir le tout fidèlement. On estimera cette noble franchise d'un despote dur et barbare :

chambre, elle leur dit : Ah ! messieurs, tandis que vous jouez aux échecs, je fais mieux, *je m'amuse à tuer des Polonais*, écoutez; et elle leur lut le rapport avec emphase. (*Note de l'auteur.*)

(1) Catherine, la disciple et l'idole de nos philosophes, la législatrice du Nord, a rivé les fers des malheureux Russes. Par quelle fatalité celle qui, dans sa jeunesse, ne crignait point de faire discuter s'il n'était pas à propos de rendre la liberté aux paysans, finit-elle par réduire au même esclavage les provinces qui avaient conservé quelques franchises? Wiasemsky, que Momonow, par calembour, appelait Volterre, a, d'un trait de plume, réduit les Cosaques, les Tartares et les Finnois, à la qualité d'esclaves, pour augmenter la capitation. Catherine avait pourtant garanti et reconnu leurs droits! Ce Wiasemsky, aussi coquin que son successeur fut bête, était procureur général et trésorier de l'empire, et c'était, selon l'expression russe, *l'œil du souverain.* Le comte Panin, parlant de lui, dit à Catherine : Vous avez là un œil borgne. Elle répondit : C'est pour cela *que je veux que le sénat lui obéisse.* (*Note de l'auteur.*)

mais que dira-t-on en apprenant que, sous le gouvernement de Catherine, une nouvelle traduction de Puffendorff n'a paru qu'avec les sots et ridicules retranchements que le moine avait voulu faire?

Peuple russe, peuple brave et puissant, aimable et hospitalier, chez qui je trouvai des protecteurs et des amis, pardonne à la franchise d'un étranger qui ose te peindre comme il t'a vu, et qui, s'il eût parlé de ses compatriotes mêmes, n'aurait pu toujours en dire du bien. En peignant tes bonnes qualités, j'ai montré ton cœur : en peignant tes vices, je n'ai montré que l'empreinte de tes fers. Puisse la liberté l'effacer un jour !

CHAPITRE VIII.

Religion.

La philosophie, qui dès longtemps reproche à la religion que ses plus zélés défenseurs sont ordinairement les plus méchants des hommes, trouve surtout en Russie de quoi étayer ce terrible argument. C'est là que la secte la plus iguare, ou la plus dégénérée du christianisme, place encore le dogme au lieu de la morale, le miracle au lieu de la raison, la pratique des cérémonies au lieu de la pratique des vertus, et le rachat du crime au lieu du repentir ou de la punition. C'est là qu'à coup sûr le dévot est un coquin (1), et l'hypocrite un scélérat. J'ai avancé que la principale cause des vices du peuple était l'immoralité de sa religion ; et l'on sera de mon avis, si l'on fait attention que dans les églises russo-grecques il n'y a ni prônes, ni exhortations, ni catéchisme. Une espèce de confession auriculaire, mais bien différente de celle des catholiques, est le seul acte qui rappelle le Russe à quelques devoirs : mais le confesseur ne lui recommande que des jeûnes, des litanies et des signes de croix ; c'est là tout ce que la religion grecque orthodoxe apprend à ses sectaires. Il est vrai que dans la chapelle du palais l'archevêque ou le métropolitain fait quelquefois un sermon : mais ce sermon n'était qu'une flagornerie à Catherine qui l'écoutait,

(1) Un officier étranger s'était choisi un domestique parmi des soldats, et le ramenait chez lui. En passant vis-à-vis d'une église, le soldat s'arrête, se prosterne et se signe. Ah ! dit l'officier, tu es un coquin ; je ne veux pas de toi : ton prédécesseur en faisait autant, et il m'a volé. Il ramène le dévot, et changea son choix, jusqu'à ce qu'il trouva un homme qui passa devant l'église sans s'arrêter. Il le garda, et le trouva honnête. (*Note de l'auteur.*)

les yeux baissés, et qui, par reconnaissance, baisait la main au prédicateur. Il est encore vrai que Platon, archevêque de Moscou, et pourtant homme de mérite, a composé des homélies pleines de sens et d'éloquence, et qu'il a enjoint aux popes-curés d'en faire de semblables, ou du moins de lire les siennes les fêtes et dimanches. Mais les popes des campagnes ne sont pas toujours en état de satisfaire, même à cette dernière injonction, et les autres moins encore d'obéir à la première : ceux qui le pourraient ne le font pas.

Outre les cinquante-deux dimanches, les Russes chôment *soixante-trois* jours de fêtes, dont vingt-cinq étaient consacrés au culte particulier de la déesse Catherine et de sa famille (1). C'était à la cour des jours de *Te Deum*, ou plutôt *Te Deam*, de pompe, de bals, de distribution de grâces, et de festins; dans les villes, des jours de désordres et d'ivrognerie. Dans les campagnes, ils auraient pu être des jours de relâche pour les malheureux : mais si, après la messe, leurs maîtres ne les conduisaient pas à leurs corvées ordinaires, ils consacraient ces moments à recueillir en hâte leurs propres moissons ; en cela, ces fêtes étaient un bienfait pour eux.

Ce qu'il y a de plus méprisable et de plus méprisé en Russie, ce sont les prêtres : plusieurs ne savent pas lire; mais ils sont plus méprisables encore par leurs mœurs crapuleuses que par leur ignorance crasse. Il y a pourtant des séminaires pour les instruire ; mais il ne faut pas toujours y avoir été élevé pour être reçu prêtre. Un père transmet à son fils sa cure, son église et son troupeau ; il n'a pour cela besoin que de l'agrément de son

(1) Cinq de ces fêtes étaient consacrées exclusivement à Catherine : 1° sa naissance, le 21 avril, vieux style; 2° son avénement, le 28 juin; 3° son couronnement, le 22 septembre; 4° son inoculation de la petite vérole, le 21 novembre ; et 5° son jour de nom, le 24. Chacun de ses généraux s'efforçait de lui envoyer, pour ces jours solennels, *un bouquet de sang*, je veux dire, la nouvelle d'un massacre : c'était l'hommage qu'elle préférait. Les ennemis des Russes avaient surtout à se tenir sur leurs gardes, les jours qui précédaient ces fêtes ; car ils étaient attaqués.

(*Note de l'auteur.*)

seigneur, qui obtient facilement celui de l'évêque. Si ce fils sait, comme le père, lire un peu le slavon, dire la messe et chanter vêpres, il est maître en son métier et l'exerce. Il va ensuite boire, s'enivrer et se battre avec ses paroissiens, qui cependant lui baisent la main et lui demandent sa bénédiction après l'avoir battu (1). Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Pétersbourg et de Moscou des prêtres et des moines ivres, qui s'en vont chancelant, jurant, chantant, disant des sottises aux passants, et insultant les femmes par des attouchements licencieux. Au reste, l'une des principales causes des vices et de l'ignorance des prêtres russes est à chercher dans la religion grecque même : elle leur défend de lire d'autres livres que leur bréviaire, de s'occuper d'aucun art, de se livrer à aucun travail, et de jouer d'aucun instrument de musique.

Ces prêtres chrétiens officient avec une indécence, qui rendrait très-ridicules des cérémonies qui le seraient beaucoup moins. Il en est qui jurent à l'autel, frappent les marguilliers, et leur commandent tout haut, d'un ton de grenadier, d'allumer tel cierge, d'approcher tel saint, ou de lire dans tel livre (2).

(1) A certains jours de l'année, les popes font une tournée dans leurs paroisses, pour demander, de cabane en cabane, des œufs, du beurre, du lin, des poules, etc. On les voit revenir, couchés ivres morts dans une charrette parmi ces provisions, ou chantant du haut de cette chaire ambulante. (*Note de l'auteur.*)

(2) Un général russe faisant baptiser, dans son antichambre, l'enfant de l'un de ses domestiques, y conduisit la compagnie qu'il avait à dîner, pour jouir du spectacle. Le prêtre ayant officié avec une aisance et une dignité qu'on n'attendait pas, le général l'applaudit en battant des mains et en criant : Bravo ! bravo ! Au reste, ces baptêmes russes par immersion sont toujours de la plus grande indécence, lorsque l'on baptise un Turc ou un Kalmouk de vingt-cinq ans, qui se dépouille tout nu, et que le prêtre plonge dans la cuve en présence de ses marraines, comme l'Ingénu en présence de M[lle] de Saint-Yves. Les mariages ont aussi plusieurs cérémonies ridicules. J'ai vu une dame, mariant sa femme de chambre dans sa chapelle, y gronder vertement le chapelain de ne savoir pas ces cérémonies, les diriger et les prescrire elle-même. Cette femme de chambre était Anglaise, et un ministre de sa nation lui servait de père. Son air grave contrastait singulièrement avec les singeries du pope officiant, et

Mais c'est surtout dans les grandes solennités, telles que la bénédiction des eaux ou la procession au couvent d'Alexandre Newsky, qu'il est très-plaisant de voir le clergé marcher *in pontificalibus*. Tous ces popes, en longues barbes et en habits de lévites, ressemblent aux compagnons du vieux Silène, bien plus qu'aux disciples de Jésus.

Plusieurs seigneurs ont des chapelains particuliers pour dire la messe dans leurs maisons ; mais ils vivent ordinairement avec la valetaille, et ne sont point admis à la table du maître : cependant ces prêtres sont de condition libre (1).

Le haut clergé est plus respectable, et du moins plus respecté. Rien n'est plus pompeux qu'une messe solennelle célébrée par un archevêque, qui se fait habiller au milieu du temple par son clergé, comme jadis le grand sacrificateur (2). *Platon* et *Gabriel,* archevêques de Moscou et de Pétersbourg, sont des hommes vénérables par leur caractère et par leur conduite, surtout par les soins qu'ils se sont donnés pour réformer les

il prouvait bien que ce n'est pas toujours la barbe qui donne un air respectable. (*Note de l'auteur.*)

(1) Pendant la guerre avec la Suède, comme on avait besoin urgent d'hommes, on enleva pourtant plusieurs milliers de fils de prêtres, dont on forma quelques bataillons d'artillerie : plusieurs avaient déjà commencé leurs fonctions sacerdotales. Ils furent arrachés, comme des esclaves, à leurs autels et à leurs femmes, pour venir apprendre à manœuvrer le canon dans le camp du général Mélissino. (*Note de l'auteur.*)

(2) M. le comte d'Artois, pendant son séjour à Pétersbourg, était justement à une pareille cérémonie, lorsque Catherine lui envoya un officier, avec la nouvelle que Dumouriez avait été défait à Nerwinde. Les Russes s'imaginèrent que c'était sa dévotion à leur saint Alexandre qui lui procurait un si heureux message, et le prince voulut faire un compliment à l'archevêque, qui lui répondit assez impoliment : Je n'ai prié que pour les vrais croyants. On sera peut-être étonné d'apprendre que *Catherine*, qui se moquait tant avec *Frédéric* et *Voltaire* de l'épée bénite qu'avait envoyée le pape au général autrichien *Daun*, en ait fait elle-même bénir une par le métropolitain de Saint-Alexandre Newsky, pour en faire présent à M. d'Artois. Cette épée était d'or, garnie de brillants, avec ces mots sur la garde : *Dieu et le Roi ;* elle n'a pas été plus miraculeuse que celle de Daun. (*Note de l'auteur.*)

mœurs de leurs confrères. M. *Samboursky*, chapelain des grands-ducs, est un homme fait pour honorer son état et sa nation. Il est le seul prêtre russe qui aille sans barbe : il en obtint difficilement la permission, étant à Londres, et eut le courage de continuer à se raser après son retour. Mais, s'il a laissé sa barbe en Angleterre, il en a rapporté des connaissances et des goûts utiles à son pays. Il s'applique à faire fleurir l'agriculture aux environs de Tzarskoé-Célo, où il a défriché des déserts et desséché des marais, pour en faire des champs fertiles ou des jardins anglais (1). C'est ainsi qu'il se venge du mépris de ses confrères les plus bigots, qui le regardent comme un hérétique. Il a obtenu une autre exemption non moins extraordinaire. Sa femme étant morte, il eut la permission de continuer, comme veuf, ses fonctions de curé ; ce qui est contre la hiérarchie grecque. Il faut être marié, pour être curé : mais comme un prêtre ne peut se marier qu'une fois, s'il perd sa femme, il doit s'enfermer dans un couvent. Les femmes de popes sont par cette raison les plus choyées et les plus heureuses des femmes.

L'ignorance et l'ivrognerie, qui caractérisent le clergé russe, sont peut-être, comme je l'ai noté, les causes principales de l'heureuse exception qu'offre leur église dans les annales du christianisme. Leurs disputes et leur faux zèle n'ont pas, comme ailleurs, occasionné des guerres, des massacres et des persé-

(1) Ceux du grand-duc Alexandre, dont il fut l'ordonnateur et souvent l'exécuteur, furent construits d'après une idée très-ingénieuse. Catherine avait fait pour ses petits-fils un conte, intitulé : *le Tzaréwitsch Chlore*. Ce petit Chlore entreprend un voyage, pour arriver sur une montagne où fleurit la rose sans épines, et la cueille après mille dangers et mille fatigues. M. *Samboursky* a représenté dans la nature même les scènes et les aventures de ce conte. Le centre du jardin est une montagne sur laquelle s'élève le temple de la rose sans épines, et le chemin qui y conduit offre toutes les allégories instructives que Catherine avait inventées pour les jeunes princes. Un fils adoptif du digne Samboursky a fait un poëme descriptif de ces jardins, que j'ai traduit en français.

(*Note de l'auteur.*)

cutions. Si l'on excepte les violences de Pierre Ier pour réformer les barbes et les habits longs, et celles de *Nicon* pour établir sa nouvelle liturgie, l'histoire russe ne présente aucune de ces saintes fureurs qui ont ensanglanté la terre. Cet archevêque Nicon avait raison de vouloir simplifier et purifier le culte; mais il eut tort d'engager le czar Alexis à employer la violence. On coupait la main à ceux qui ne voulaient pas faire le signe de la croix avec trois doigts : il en résulta un schisme. Ces schismatiques ne veulent reconnaître ni les livres saints traduits par Nicon ni ses nouvelles litanies : encore aujourd'hui, ils aimeraient mieux se laisser couper la main que de ne pas faire le signe de la croix avec deux doigts, pour attester que le Saint-Esprit ne procède que du père. On les nomme *Raskolnikis* (1) : eux-mêmes se nomment *Staroï-vertsi* (vieux croyants). Le culte public leur était défendu ; mais ils tenaient des assemblées, et, sous le prince Potemkin, ils obtinrent la permission de se bâtir plusieurs églises. Son plan était de s'étayer un jour de cette secte puissante et fanatiqué. De riches marchands et de grands seigneurs y sont attachés, et elle est très-répandue parmi les paysans. Du reste, on ne persécute plus les *Raskolnikis*, et les Russes en général montrent la plus grande insouciance concernant la foi des autres.

Le peuple observe avec la plus scrupuleuse exactitude les quatre grands carêmes qui lui sont prescrits : il pousse alors la superstition jusqu'à s'abstenir de sa femme et de sa tabatière. Le Russe bigot ne se reprochera pas autant un vol ou un meurtre, dont le prêtre l'absoudra facilement, que d'avoir mangé un œuf, de la viande ou du laitage, pendant le carême. De l'huile de chanvre, du poisson, des herbes, des racines et des champignons, sont alors sa seule nourriture, et, après six semaines d'une pareille abstinence, il est exténué. Les riches ont des tables somptueuses, des poissons, des fruits exquis : quelques-uns même servent gras en faveur des étrangers ou des

(1) Schismatiques. (*Note de l'auteur.*)

malades ; mais j'ai vu un dévot ne pas vouloir manger sa soupe au poisson, parce qu'elle lui était servie avec une cuillère qui avait touché au bouillon gras. Ces jeûnes rigoureux ont fait dire à quelqu'un que les Russes ne savaient prendre le ciel que par famine.

Chaque Russe, outre une amulette bénite qu'il porte au cou, qu'il a reçue à son baptême, et qu'il ne quitte plus, garde ordinairement dans sa poche une empreinte de cuivre qui représente saint Nicolas, ou tout autre saint son patron. Il la porte partout avec lui, aussi dévotement que le pieux Énée ses dieux pénates : c'est souvent l'unique meuble qu'un paysan ou un soldat en voyage ait sur lui. Rien n'est plus singulier que de voir quelquefois ce soldat ou ce paysan tirer son petit dieu de sa poche, cracher dessus et le frotter avec la main pour le laver, puis le placer vis-à-vis de lui, et se prosterner tout à coup en faisant mille signes de croix, en poussant mille soupirs et récitant ses quarante (1) *Gospodi, pomiloï !* (Dieu, aie pitié de moi !). Sa prière faite, il ferme sa boîte et remet son dieu dans sa poche. Les Égyptiens avaient leurs dieux dans leurs jardins, ou dans leurs écuries ; les Africains le portent au bras, et les Russes souvent dans leurs culottes.

Un noble russe y met un peu plus de façons. Son dieu le suit aussi dans ses voyages ; mais il est habillé d'or ou d'argent : arrivé à une station, la première affaire du domestique est de le tirer de sa caisse, et de le placer dans la chambre de son maître, qui l'honore aussitôt de ses prosternements.

J'ai connu une princesse russe, dont le dieu pénate était un grand crucifix d'argent, qui la suivait toujours dans une voiture à part, et qu'elle plaçait ordinairement dans sa chambre à coucher. Lorsque, dans la journée, il lui était arrivé quelque chose d'heureux, et qu'elle était contente de ses amants, elle faisait allumer des bougies autour du christ, et lui disait en langage

(1) Le nombre quarante a quelque chose de sacré parmi le clergé russe. (*Note de l'auteur.*)

familier : *Eh bien ! vois-tu, puisque tu as été bon aujourd'hui, tu seras bien traité ; tu auras des bougies, toute la nuit ; je t'aimerai, je te prierai ; tu seras mon petit bon dieu mignon.* Si, au contraire, il arrivait à cette femme quelque chose de fâcheux, elle faisait éteindre les cierges, défendait à ses domestiques de rendre aucun hommage au pauvre crucifix, et l'accablait de reproches et d'impertinences.

Catherine même affectait une grande dévotion pour les images. On la voyait souvent dans sa chapelle se prosterner sur le parvis, ramasser la poussière et en souiller la couronne de diamants qu'elle portait sur la tête. On lui vola une fois une vierge entourée de brillants, dont l'impératrice Élisabeth lui avait fait présent *à sa confirmation*, et qu'elle avait déposée dans cette chapelle. Elle mit toute la police en mouvement pour découvrir l'auteur de ce vol hardi ; mais ce fut en vain. Ah ! disait Catherine, ce ne sont pas les brillants, c'est la sainte image que je regrette ! je donnerais le double de sa valeur pour la retrouver. Ses vœux furent exaucés : après bien des recherches et des emprisonnements, on trouva, au bout de quelques jours, la vierge nue et dépouillée de sa riche garniture, gisante dans la neige auprès de l'amirauté. Catherine, enchantée, récompensa celui qui la lui rapporta, la fit rhabiller plus richement et replacer en grande cérémonie sur son autel.

Les filles de joie russes sont aussi très-dévotes aux saints. Quand elles ont des visites, et qu'elles veulent se livrer à leurs plaisirs, elles commencent toujours par rabaisser le voile et éteindre les bougies de leurs images.

Je ne ferai point le détail de toutes les superstitions, qu'une telle religion doit nécessairement inspirer à un peuple esclave et ignorant. Le czar actuel met aujourd'hui sa politique grossière à épaissir le nuage d'erreurs et de sottise, que le génie de Pierre, l'humanité d'Élisabeth et la philosophie de Catherine, voulaient un peu éclaircir. Tel un crapaud trouble encore le limon de

son bourbier, pour mieux s'y cacher (1). En plaignant l'avilissement où croupit un grand peuple, il faut rendre justice aux Russes éclairés, qui en gémissent. Mais ils sont enchaînés par les préjugés, comme le géant *Gulliver* par les *Liliputiens :* ses liens étaient faibles et imperceptibles, comme ses ennemis ; mais chacun de ses cheveux était séparément attaché à la terre ; il ne pouvait soulever la tête.

(1) Voyez les *Éclaircissements*, lettre F.

CHAPITRE IX.

Gynécocratie.

La Russie offre un exemple unique dans l'histoire. Le même siècle a vu cinq ou six femmes régner (1) despotiquement sur un empire, où les femmes étaient auparavant esclaves; d'hommes esclaves; où Pierre I[er] fut obligé d'employer la violence (2) pour les tirer de cet avilissement barbare, et leur donner une place dans la société; où, même encore aujourd'hui, le code de la servitude ne leur accorde pas une âme (3) et ne les compte point parmi les créatures humaines. Le règne de ces femmes offre un exemple bien militant en faveur des peuples qui n'ont jamais laissé tomber leur couronne en quenouille; car il est difficile de citer six règnes plus féconds, en désordres, en calamités de toute espèce. A la cour, les mœurs se sont adoucies, j'en conviens; mais elles se sont corrompues, et la misère a augmenté, en raison du luxe et de la désorganisation. Les abus de tout

(1) Sophie, sœur de Pierre I[er], Catherine I[re], Anne I[re], Anne la régente, Élisabeth et Catherine II. (*Note de l'auteur.*)

(2) Avant Pierre I[er], les femmes ne paraissaient ni à la cour, ni dans les sociétés, ni même à la table de leurs maris. Pierre, par un ukase, ordonna à ces maris de produire leurs femmes, dont le commerce lui semblait avec raison propre à civiliser la nation : mais il fut souvent obligé d'employer les officiers de police pour amener les dames au bal. (*Note de l'auteur.*)

(3) En langue russe, on désigne, par le mot *âme*, les paysans esclaves. Au lieu de demander d'un homme combien il a de revenu, on demande *combien il a d'âmes?* et un pareil homme en a quelquefois dix ou vingt mille, sans compter ni celles des femmes, ni la sienne, qui assurément mérite le moins d'entrer en compte. (*Note de l'auteur.*)

genre sont devenus sous ces règnes l'essence même du gouvernement.

Le vieil adage, *Quand les femmes règnent les hommes gouvernent*, est faux ou insignifiant. Quand les femmes règnent, leurs amants tyrannisent, et chacun pille. Mais, sans m'arrêter ici aux effets politiques de la *gynécocratie* (1), je remarquerai seulement l'influence qu'elle a eue sur la société et sur les femmes en Russie.

L'existence des Amazones ne me paraît plus une fable depuis que j'ai vu les femmes russes. Encore quelques impératrices autocratrices, et l'on eût vu peut-être cette nation de femmes guerrières se reproduire aux mêmes lieux et sous le même climat, où elles existèrent autrefois (2). On remarque encore chez les peuples slaves beaucoup d'énergie dans les femmes, et leur histoire en fournit plusieurs preuves. Cette activité féminine, que l'amour, la tendresse et les soins domestiques absorbent dans les autres pays, les femmes l'emploient dans le Nord, où elles naissent plus froides et plus robustes, à l'envie de dominer et aux intrigues politiques. Être aimées, est souvent pour elles un besoin physique : aimer en est rarement un pour leurs cœurs.

Sous le règne de Catherine, les femmes avaient déjà pris à

(1) Par quelle contradiction la charge d'impératrice et de reine, qui exige la vigueur du corps et celle de l'esprit, et des connaissances ou des talents en tout genre, a-t-elle si souvent été donnée à des femmes ! Quoi ! Catherine disposait d'une armée de cinq cent mille hommes, et ne voulait pas confier une compagnie à une autre femme ! Elle dirigeait la politique de l'Europe, y décidait de la paix et de la guerre, et une femme n'y peut avoir le moindre emploi ! Cela est bien inconséquent.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Il est bien singulier qu'aux mêmes lieux, où l'on place cette association de femmes qui proscrivait les hommes, on ait vu depuis l'association des Cosaques *Zaporogues*, qui ne souffraient aucune femme parmi eux et qui ne se recrutaient que par l'enlèvement des jeunes garçons des pays, voisins. Cette république barbare a été détruite par Potemkin, et ceux qui la composaient dispersés dans les armées ou parmi les autres Cosaques.

(*Note de l'auteur.*)

la cour une prééminence, qu'elles rapportaient dans leurs maisons et dans les sociétés. La princesse Daschkow, cette *Tomiris parlant français*, comme disait Voltaire, déjà masculinisée par ses goûts, ses allures et ses exploits, l'était encore davantage par ses titres et ses fonctions de *Directeur* de l'Académie des sciences et de *Président* de l'Académie russe. On sait qu'elle sollicita longtemps Catherine de la nommer colonel des gardes, emploi dont elle se fût sans doute mieux acquittée que la plupart de ceux qui l'exerçaient. Catherine se défiait trop de celle qui se vantait tant de l'avoir placée sur le trône, pour lui confier un pareil emploi. Mais encore un règne féminin, et l'on aurait pu voir une fille général d'armée, et une femme ministre d'État.

Plusieurs généraux russes qui ont du renom dans l'étranger étaient à cette époque gouvernés par leurs femmes. Le comte V. Pouschkin, qui commandait en Finlande, n'osait faire un mouvement, qu'après avoir envoyé un courrier à la sienne pour la consulter. Le comte Iwan Soltykow était inférieur à sa femme, au moral comme au physique, et le ministre de la guerre tremblait devant sa furieuse moitié. Qu'on ne s'imagine pas que cette soumission, devenue presque générale, fût cette galante et chevaleresque déférence qu'on a quelquefois pour les dames; celles que je cite pour exemple, étaient vieilles, laides et méchantes. C'était, à la lettre, la soumission du faible devant le fort, la pusillanimité devant le courage, la sottise ou la folie. La supériorité naturelle se trouvait ici le partage du sexe féminin. Le respect et la crainte qu'inspirait Catherine à ses courtisans semblaient rejaillir sur tout son sexe.

Loin de la cour, on retrouvait souvent les mêmes effets. Plusieurs femmes de colonels avaient les détails du régiment, donnaient les ordres aux officiers, les employaient à des services particuliers, les congédiaient, et les créaient quelquefois. Madame Mellin, *colonelle* du régiment de Tobolsk, le commandait avec une hauteur vraiment martiale, recevait les rapports à sa toilette,

et faisait monter la garde à Narva, tandis que son mari bénévole s'occupait ailleurs. A une surprise que tentèrent les Suédois, on la vit sortir de sa tente en uniforme, se mettre à la tête d'un bataillon, et marcher à l'ennemi. Plusieurs autres femmes suivaient l'armée contre les Turcs. Le sérail de Potemkin était toujours composé de belles amazones, qui se plaisaient à visiter les champs de bataille et à examiner les vigoureuses nudités des Turcs étendus sur le dos, le cimeterre à la main, et l'air encore menaçant, comme l'Argant du Tasse le parut à la douce Herminie (1).

Dans les campagnes, on remarquait encore davantage la masculinité des femmes. On leur remarquera sans doute un peu de ce caractère dans tous les pays où les hommes sont esclaves : elles s'y trouvent souvent dans le cas, étant veuves ou filles majeures, de prendre le gouvernement de leurs terres, dont les habitants sont leur bien, leur propriété, comme un vil troupeau. Elles entrent alors dans les détails les moins convenables à leur sexe. Acheter, vendre, échanger des esclaves, leur distribuer leur tâche, les faire déshabiller devant elles pour leur infliger les verges, sont des choses qui répugneraient autant à la sensibilité qu'à la pudeur d'une femme dans un pays où les hommes ne seraient point ravalés au niveau des animaux domestiques et traités avec la même indifférence (2) : mais ce sont des fonctions, dont plusieurs femmes russes étaient autrefois obligées et même charmées de s'acquitter.

Cette habitude d'en agir ainsi avec les hommes, et celle

(1) Après l'assaut d'Otschakow, on entassa sur le Liman, alors glacé, des piles de cadavres nus, qui y restèrent jusqu'au dégel ; et c'est autour de ces pyramides que les dames russes allaient se promener en traîneaux, pour admirer les beaux corps musulmans roidis par le froid.

(*Note de l'auteur.*)

(2) J'ai appris d'une Française de Saint-Domingue, que plusieurs dames créoles ne sont pas plus scrupuleuses que celles de Russie. Quelques-unes vont elles-mêmes sur le vaisseau négrier choisir et marchander des esclaves, qui leur sont exposés tout nus. On nomme un jeune nègre de vingt-cinq ans, bien conformé, *un nègre toutes pièces.* (*Note de l'auteur.*)

qu'avaient encore les deux sexes de se montrer nus et pêle-mêle dans les bains, émoussaient de bonne heure dans les femmes cette pudeur qui leur est naturelle, et j'en ai vu d'aussi aguerries à cet égard que les hommes les moins modestes (1).

Il ne faut point attribuer au libertinage ni à une grossière volupté cette espèce d'effronterie de quelques femmes russes. Elles vivent, dès leur enfance, dans la plus grande privauté avec la foule de leurs esclaves : elles se font rendre mille services particuliers, et même secrets, par des esclaves mâles, qu'elles regardent à peine comme des hommes. Les mœurs domestiques leur fournissent tous les jours les occasions de satisfaire et même de prévenir leur curiosité sur tous les mystères de l'amour, et d'émousser, à sa naissance, l'irritabilité nerveuse. Il faut être leur égal pour les faire rougir : un esclave n'est pas pour elles un être de la même espèce (2).

J'ai déjà remarqué combien la manière dont on traite les hommes en Russie est révoltante. Il fallait que la sensibilité se fût déjà émoussée, et que le cœur se fût déjà ossifié par des spectacles cruels, pour pouvoir soutenir un instant, sans

(1) Me trouvant à la campagne, chez une dame, elle voulut un jour se donner le plaisir de la pêche. Elle envoya chercher des filets, et ordonna à quelques-uns de ses domestiques de se déshabiller pour se jeter à l'eau. Ils se mirent, devant leur maîtresse, nus comme Adam avant sa chute devant Ève. Elle leur donnait des ordres, dirigeait la pêche, et regardait, d'un air de mépris vraiment comique, leurs membres rapetissés par l'eau et le froid. (*Note de l'auteur.*)

(2) Une dame russe était à la promenade avec une Française, et suivie de deux grands laquais. Elle les appelle, se fait prendre sous le bras, et s'éloigne un peu du chemin. Là, derrière un buisson, elle se fait relever ses jupons par ses deux pages, et se délivre, tandis qu'ils la soutiennent, d'un besoin qui la pressait. La Française ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise et son indignation de la voir s'acquitter d'une pareille fonction entre deux hommes. — Comment! répond la dame russe, ce sont mes esclaves; ils ont été élevés avec moi : je voudrais voir qu'ils eussent l'audace de penser que je porte autre chose qu'un jupon, et de croire que je suis femme pour eux et qu'ils sont hommes pour moi! (*Note de l'auteur.*)

horreur et sans indignation, celui des punitions que l'on inflige quelquefois aux esclaves. Mais il faut convenir que l'on est plus révolté encore de voir les femmes y assister et même y présider, et quelquefois infliger elles-mêmes ces punitions. Je me suis trouvé à des tables, où, pour quelques légères fautes d'un laquais, le maître ordonnait froidement, et comme une chose toute simple, de lui délivrer cent coups de *bagottes*. On le mène sur-le-champ dans la cour, ou seulement dans une antichambre, et tout cela se fait en présence des femmes et des jeunes filles, qui, en mangeant et riant, entendent les cris du malheureux fustigé.

Je ne suis pas le premier qui ait remarqué qu'en Russie les femmes étaient en général, de mon temps, plus cruelles que les hommes : c'est qu'elles sont encore beaucoup plus ignorantes, plus superstitieuses. Toujours entourées d'esclaves pour satisfaire ou prévenir leurs désirs, les dames russes passent leur temps couchées sur un canapé, ou à une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de main ou des soins de leur ménage; et celles qu'une éducation étrangère et soignée n'a point humanisées, sont réellement encore barbares. C'est parmi elles que pourrait se retrouver cette Romaine dont parle Juvénal, laquelle, envoyant un esclave au supplice, répondit à celui qui la conjurait d'épargner un homme : *O demens, ita servus homo est!* et cette autre qui montre ses bijoux et ses colifichets à ses amies, tandis qu'on entend les cris d'un esclave : *Ce n'est rien*, dit-elle à ses compagnes effrayées, *c'est un homme que je fais fustiger*.

J'ai connu une dame de la cour, qui avait dans sa chambre à coucher une espèce de cage obscure, où elle tenait enfermé un esclave, son perruquier. Elle le tirait de là elle-même, tous les jours, comme l'on tire son peigne de son étui, pour se faire accommoder, et le renfermait aussitôt, le plus souvent après l'avoir souffleté pendant sa toilette. Le malheureux avait un

morceau de pain, une cruche d'eau, un petit banc et un pot de chambre, dans sa boîte. Il ne voyait le jour que pendant le temps qu'il arrangeait une perruque sur la tête chauve de sa vieille geolière. C'était au chevet de son lit qu'elle avait cette prison portative, dont elle se faisait suivre à la campagne. Et son mari souffrait cette horreur! Comment n'était-il pas troublé dans son sommeil par les soupirs que poussait le misérable assis à ses côtés entre quatre planches. Il passa trois ans consécutifs dans la même *géhenne;* et, lorsqu'il reparut, il était horrible et pâle, courbé et rabougri comme un vieillard. Le principal motif d'une aussi étrange barbarie était que cette sempiternelle prétendait cacher à tout le monde qu'elle portait perruque, et, pour cela, elle séquestrait un homme de dix-huit ans de la société humaine pour rapetasser en secret ses charmes délabrés. Les mauvais traitements et les jeûnes qu'elle lui faisait outre cela endurer étaient pour le punir d'avoir voulu s'échapper, et de ce que, malgré tout l'art et les soins du malheureux, elle devenait tous les jours plus vieille et plus détestable.

Au reste, je le répète, je ne cite point ces infamies, aussi incroyables qu'elles sont vraies, comme des traits caractéristiques et généraux, que l'on doive reprocher aux dames russes : ce sont les crimes de deux femmes; mais ces crimes n'auraient pu se commettre ailleurs qu'en Russie. Les parents, les familiers, les connaissances des furies qui les commettaient, ne les eussent point ailleurs envisagés comme des singularités de l'humeur de ces dames. Les parents du jeune homme eussent eu le droit de se plaindre, et de réclamer non-seulement la justice, mais l'indignation et la vengeance (1).

Ce n'est pas seulement à la cour, et dans leurs ménages,

(1) Sous le règne d'Élisabeth, une aïeule de ces furies s'était déjà distinguée par de pareilles atrocités : ses parents furent obligés de l'enfermer (*). (*Note de l'auteur.*)

(*) Rien de semblable n'aurait lieu, de nos jours, en Russie; tout porte à le croire. (*Note du nouv. édit.*)

que les dames avaient pris de l'ascendant sur les hommes. On ne voit nulle part tant de femmes s'arroger la primauté et jouer le rôle actif en amour. Catherine était bien propre, par son exemple, à leur donner ces mœurs et ce goût masculins et dévergondés. Sans être aussi impudente qu'une Messaline, elle réalisait de nos jours, et à la face de sa cour et de son empire, ce que des relations fabuleuses rapportent de la reine d'*Achem*. Changeant souvent de favoris, et son ardeur, aussi bien que son rang, la mettant toujours dans le cas de faire les avances, les femmes de sa cour et de son temps se formèrent sur son exemple, et plusieurs surpassèrent le modèle.

Presque toutes les femmes de la cour, à l'instar de leur *auguste souveraine*, tenaient des hommes en titre et en fonction de favoris; je ne dis pas d'amants, car cela mêlerait du sentiment à la chose. Il n'y avait qu'un besoin physique grossier, et souvent rien autre chose que l'envie de suivre la mode. Ce goût était devenu comme celui du boire et du manger, ou du bal et de la musique. Point de tendres intrigues, moins encore de fortes passions (1). L'ambition et la licence avaient banni l'amour. Le mariage n'était qu'une association, qui ne supposait que la convenance : heureux si l'amitié venait quelquefois, sans y être priée adoucir des chaînes que l'intérêt des parents ou la vanité seule avait formées.

(1) Une jeune princesse *Schakowskoy*, mariée à un comte d'Aremberg, vient de fournir une exception bien tragique. A l'époque de la révolution du Brabant, où son mari avait pris part, Catherine lui ordonna d'abandonner ce factieux et de revenir en Russie, sous peine de confiscation de tous ses biens. Elle revient, ramenée par sa vieille mère, et Catherine déclara nul son mariage. L'un de ses cousins l'enlève et va l'épouser à Moscou, pour obtenir ensuite plus facilement des dispenses. Cependant il n'avait pas le cœur de sa jeune femme, ou du moins ne le remplissait pas. Elle aimait un officier aux gardes, nommé *Kamasowsky*. La jalousie de son mari ayant éventé ses rendez-vous, et s'en étant plaint, la princesse s'empoisonna et mourut dans des convulsions horribles. Son mari, homme d'une sensibilité sombre, en perdit pour un temps la raison, et pour toujours le bonheur. (*Note de l'auteur.*)

Ce qui achève de prouver la dépravation, l'abrutissement, la confusion des mœurs et des goûts sous le règne de Catherine, c'est la découverte que l'on fit, il y a quelques années, à Moscou, d'une association connue sous le nom de club physique. C'était une espèce d'ordre, surpassant en turpitude tout ce que l'on a raconté des institutions et des mystères les plus impudiques. A la révolution française, la police eut ordre de fureter et de dissoudre chaque espèce d'ordre ou de rassemblement; et ce fut alors que l'on examina le club physique, dont les membres furent obligés d'en révéler les mystères. Comme ces membres de l'un et l'autre sexe appartenaient aux plus riches et aux plus puissantes familles, et qu'il n'était pas question de politique dans leurs assemblées, on se contenta de fermer et d'interdire cette loge scandaleuse.

On a beaucoup de relations sur les bains russes : mais comme ils ont une grande influence sur le caractère et sur les mœurs des femmes du peuple particulièrement, il ne sera pas hors de propos d'en parler ici sous ce rapport. A mon arrivée en Russie, l'une de mes premières recherches fut de réaliser l'idée que m'en avaient donnée les voyageurs, et que je croyais fausse. Jeune, et venant d'un pays où les mœurs sont de la plus sévère décence, je me promettais de contempler à mon aise des trésors que jamais mon œil n'avait entrevus que furtivement. Je me retraçais les bains voluptueux de Diane, et, nouvel Actéon, je ne méditais rien moins que d'aller surprendre des nymphes. Un jour donc, je descendis avec un ami les bords de la Néwka, pour m'approcher d'un bain public; mais je ne fus pas obligé d'aller bien loin pour me convaincre que les belles Russes étaient accoutumées à exposer leurs charmes aux yeux des passants. Une troupe de femmes de tout âge, invitée par la chaleur de juin, n'avait pas jugé à propos d'aller jusque dans l'enceinte des bains. Elles s'étaient mises nues, nageaient et folâtraient vers le bord de la rivière. Ce spectacle, auquel je n'étais pas habitué, fit sur moi la plus vive impression : je m'arrêtai et m'appuyai

sur le quai, sans que ma présense ni ma proximité troublassent en rien les jeux des baigneuses (1).

J'ai été depuis, plusieurs fois, dans les bains, et j'ai revu les mêmes choses sur la rive des îles de la Néva. Mais après le tableau que je viens de tracer, de plus amples détails seraient trop licencieux. Il existe, à la vérité, un *ukase* de Catherine qui enjoint dans les villes aux entrepreneurs de bains publics de construire des bains séparés pour les deux sexes, et de ne laisser entrer dans ceux des femmes que les hommes nécessaires pour le service, et les peintres et les médecins qui viendraient y étudier leur art. Ainsi un amateur prend l'un de ces titres pour être introduit. Les deux sexes ont donc maintenant à Pétersbourg leurs étuves et leurs enceintes séparées par une cloison : mais plusieurs vieilles femmes aiment toujours mieux se mêler aux hommes ; et d'ailleurs, après avoir pris le bain chaud, hommes et femmes sortent tout nus, pour courir ensemble se plonger dans la rivière qui passe derrière les bains. Les femmes les plus pudiques tiennent alors devant elles la branche de bouleau dont elles se sont servies pour se flageller dans l'étuve. Lorsqu'un homme veut prendre un bain séparément, c'est souvent une femme qui le lave, le savonne et le flagelle : elle s'acquitte de ces soins avec tout le détail et l'indifférence possibles. Dans les campagnes, les bains étaient encore sur l'ancien pied, c'est-

(1) La vue des appas naissants que quelques-unes des plus jeunes exposaient ingénument était presque achetée par les objets dégoûtants qu'étalaient impudemment les vieilles, dont la peau ridée formait mille plis, qui n'étaient rien moins que la cachette des amours. L'une de ces vieilles, voyant à quelque distance des hommes de sa connaissance qui se baignaient aussi, alla les joindre à la nage, et commença avec un jeune drôle une lutte comparable à celle qu'eut Salmacis avec Hermaphrodite. Mais le jeune homme ne sachant pas nager, la vieille eut l'avantage : elle le saisit d'une main par la barbe, et de l'autre par......, et le plongea dans l'eau, aux grands éclats de rire des deux troupes et des spectateurs. Cette scène se passait près d'un rivage, où allaient et venaient des personnes de tout âge et de tout sexe ; et les jeunes demoiselles habitantes des maisons voisines, pouvaient en jouir de leurs fenêtres. (*Note de l'auteur.*)

à-dire que tous les sexes et les âges les prennent ensemble, et qu'une famille composée d'un père de quarante ans, d'une mère de trente-cinq, d'un fils de vingt, et d'une fille de quinze, s'y montrent les uns aux autres dans l'état d'innocence et se flagellent mutuellement.

Ces usages qui nous paraissent si choquants, et qui le sont toujours chez un peuple qui s'habille et qui n'est plus sauvage, ne sont pas un effet de la corruption et ne supposent pas le libertinage. Ce ne sont même pas ces bains, d'ailleurs si salutaires au peuple russe, qui le portent aux débauches. Au contraire, l'habitude de voir sans cesse et de bonne heure des nudités sans voiles émousserait les sens, et refroidirait l'imagination, si on lui laissait le temps de s'enflammer par la curiosité contrainte. Jamais un jeune Russe ne sentira palpiter son cœur et bouillonner son sang, à l'idée d'un sein naissant. Il n'a point à soupirer après l'aspect de quelques charmes secrets qu'il ose à peine deviner; car il a, dès l'enfance, tout vu, tout examiné. La jeune fille russe ne rougira jamais involontairement d'une curiosité ou d'une pensée indiscrète, et son époux n'aura rien de nouveau ni à lui montrer ni à lui apprendre. L'amour n'a donc plus ces alentours piquants et délicats qui font ses vrais charmes, ni ces préludes du plaisir plus doux que le plaisir même. Si les sentiments exquis ne viennent plus ennoblir la plus heureuse des passions de l'homme, elle ne sera plus qu'un besoin momentané, trop facile à contenter pour y mettre du prix.

Ce n'est donc point en Russie qu'il faut chercher des Julies amantes de Saint-Preux, et moins encore des Julies épouses de Wolmar. Pour ce dernier, je ne sais quelle idée avait Rousseau de lui donner une telle patrie. Le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions : on aurait peine à y trouver l'étoffe d'un roman. Cependant le Russe est sensible, gai, chante et danse volontiers; et le recueil des chansons populaires atteste qu'autrefois il fut inspiré par l'amour. On y trouve souvent une

sensibilité exquise, et une mélancolie touchante qui vous charme et vous attendrit (1).

Après ce que j'ai dit des dames russes, je crains que l'on ne prenne une trop mauvaise idée des femmes de Russie, où il y en a tant d'aimables et de charmantes (2). Presque toutes ont de l'esprit naturel et des grâces; les yeux, les pieds et les mains, comme on les désire; une aisance dans les manières, un goût dans les ajustements, et des agréments dans la conversation, qu'on ne retrouve que chez les Françaises.

Ces dames russes, si spirituelles, si aimables, ont du goût pour les arts. Elles rient à la représentation d'une bonne comédie, sentent fort bien un trait malin, comprennent parfaitement une équivoque, et applaudissent à un vers brillant : mais les traits de sentiment semblent perdus pour elles ; je ne les ai jamais vu pleurer à une tragédie. Les mères, les filles, les amantes, voyaient d'un œil sec *Mérope*, *Antigone* et *Zaïre*, au théâtre français de Pétersbourg, que *Floridor*, *Aufrêne* et *la Hus*, illustraient encore.

On trouve rarement chez les femmes russes les vertus domestiques, et cet esprit d'ordre et d'économie si nécessaire à la médiocrité. Elles feront plutôt les charmes de la société que les affaires de leur ménage, et sont plus propres à faire les plaisirs de plusieurs que le bonheur d'un seul. Mais tous ces agréments que relève le luxe, tous ces talents enchanteurs qu'une heureuse aisance permet de cultiver, rehaussent or-

(1) Si les circonstances changent, et que je puisse recouvrer quelques liaisons littéraires en Russie, je ferai connaître un jour des morceaux en ce genre qui ne le cèdent point à ce que la France a produit de plus délicat.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Peut-être aussi que le malheureux hasard, qui m'a fait voir de près les plus méchantes et les plus méprisables, a mêlé, malgré moi, quelque fiel à mes pinceaux. Et il faut convenir qu'autant les femmes affectent un air indécent, autant les filles paraissent réservées et modestes. Elles naissent susceptibles des sentiments les plus profonds et les plus doux. L'exemple et la corruption ne les dépravent qu'avec peine.

(*Note de l'auteur.*)

dinairement la beauté des jeunes Russes. Elles excellent surtout à bien parler les langues, et il en est plusieurs qui en possèdent trois ou quatre également bien (1).

Celles dont l'éducation a été soignée, que les mœurs de leurs familles et les soins d'une sage gouvernante ou d'une mère respectable ont formées aux grâces sans les façonner aux vices, celles surtout que la lecture ou quelque voyage a perfectionnées, méritent l'une des premières places parmi les femmes aimables de l'Europe, et rappellent ces dames illustres que la France a produites (2). Mais ce sont des fleurs clair-semées, et qui ne s'épanouissent qu'en secret. La superstition, l'envie, la calomnie, s'acharnent sur elles; et si elles ne peuvent supporter la torture où les met la conversation des commères du pays, elles sont obligées de se composer un cercle de femmes choisies et surtout d'étrangers (3); ce qui redouble contre elles la haine et la persécution.

Il ne sera pas hors de propos de finir cet article sur les femmes russes par quelques particularités concernant la princesse Daschkow, qui est, après Catherine, la femme de Russie dont on a le plus parlé, et dont le portrait serait le digne pendant de celui du prince Potemkin, si le même maître avait voulu le faire (4).

(1) Une Livonienne qui a reçu quelque éducation parle l'allemand, qui est sa langue naturelle; le russe, qui lui est indispensable; et le français, qui est celle de la société : plusieurs y ajoutent l'italien, à cause de la musique; et quelques-unes, l'anglais. Outre ces langues, elles parlent encore le livonien ou l'esthonien, qui sont des langues particulières et originales de leurs provinces. Au reste, les Livoniennes ont un caractère bien différent de celui des Russes. (*Note de l'auteur.*)

(2) Je pourrais facilement désigner quelques-unes de ces femmes respectables, comme j'en ai désigné de méprisables : mais on ne trouvera pas mauvais que je ménage plus la modestie des unes que l'impudeur des autres. (*Note de l'auteur.*)

(3) M. Kapieff a fait une assez jolie comédie, où il essaie de peindre le ridicule de ces commères, et il ne lui fallait rien moins que la gaieté et le masque de Thalie pour rendre plaisant ce qu'il y a de plus plat et de plus sot dans la société; mais il n'a pas osé copier les vrais originaux fidèlement. (*Note de l'auteur.*)

(4) Il se trouve dans un livre, intitulé : *Vie de Catherine II.* Au reste,

Je ne démentirai ni ne répéterai ce qu'on a déjà cent fois imprimé de cette *Virago*, véritable héroïne de la révolution de 1762, et qui doit pour le moins en partager l'odieux avec son illustre amie. Cette amitié s'était singulièrement altérée depuis quelques années, et voici le vrai sujet de la dernière brouillerie, qui n'eut point de raccommodement.

Dans l'espoir de gagner quelques roubles, elle fit, en 1794, imprimer, aux frais de l'Académie, une tragédie posthume de Kniaigenin (1). A toute autre époque, on n'aurait pas fait attention à cette pièce, d'ailleurs médiocre. Mais Catherine, depuis la révolution française et surtout depuis la mort de Potemkin, était devenue craintive et soupçonneuse : environnée d'âmes faibles et timorées, la sienne s'était rapetissée. On lui parla de cette tragédie comme d'un ouvrage séditieux. Elle fut défendue, tous les exemplaires saisis, et l'on fit même des recherches domiciliaires pour recueillir ceux qui avaient déjà été vendus. Comme l'ouvrage avait été imprimé par les ordres exprès de madame *le président* (2) Daschkow, elle fut mandée par l'impératrice. « Mon Dieu, que vous ai-je fait, dit Catherine toute émue, pour avoir imprimé un livre si infâme et si dangereux ? Si c'est un si grand crime de régner, n'est-ce pas vous qui me l'avez fait commettre ? » La princesse, surprise de cette vive sortie, s'excusa en disant qu'elle n'avait eu aucune mauvaise intention et n'avait pas même lu cette pièce, s'en étant reposée sur le censeur. Sur quoi Catherine lui dit amèrement, que, dans ces temps critiques, il ne fallait se reposer sur personne et faire soi-même son devoir. Mme. de Daschkow, mortifiée de la réprimande, fit

l'auteur, ou le compilateur de cette histoire, a été induit en erreur sur quantité de faits et de personnes. La princesse Daschkow était déjà disgraciée et partie à l'époque où il la fait peindre à Pétersbourg ; et le cadre de cet ouvrage est aussi faux qu'invraisemblable. (*Note de l'auteur.*)

(1) Auteur russe assez estimé. (*Note de l'auteur.*)

(2) Qu'on me pardonne ce solécisme ; on le faisait en russe. Elle était nommée, par l'ukase, *président et directeur*, au masculin ; et on disait, en lui parlant : *Madame le président*. (*Note de l'auteur.*)

nommer son neveu, Bakounin, vice-président pour la remplacer, et demanda à se retirer à Moscou ; ce qui lui fut accordé. Le censeur fut puni, et l'auteur dut se trouver très-heureux d'être mort (1).

La princesse se rendait, dès longtemps, odieuse et méprisable par sa sordide avarice. Cette célèbre conspiratrice, qui se glorifiait d'avoir donné une couronne, envoyait chez tous les officiers ou aides de camp de sa connaissance demander de vieilles aiguillettes et de vieux galons : les effiler et les revendre, était devenu sa principale occupation ; et ceux qui avaient intérêt à se la rendre favorable, commençaient par lui envoyer leurs vieilleries en or ou en argent. Elle ne faisait point chauffer en hiver les salles de l'académie, et prétendait pourtant que les académiciens assistassent régulièrement aux séances. Plusieurs aimaient mieux s'exposer à ses reproches grossiers et perdre leurs jetons, que d'aller grelotter dans une glacière : mais la princesse s'y trouvait toujours, enveloppée de riches fourrures, et c'était un spectacle singulier de voir cette femme seule, assise au milieu des popes barbus et des professeurs russes, tremblants et soumis devant elle ; car elle traitait ses académiciens avec une hauteur et même une brutalité digne de Pierre I[er]. Elle prenait les savants pour des soldats, et les sciences pour des esclaves.

Son aventure avec le comte Grégoire Rozoumowsky fit rire tout Pétersbourg, et indigna tous les gens sensés. Elle lui envoya le diplôme d'académicien, sans qu'il l'eût demandé. Quelque temps après, elle lui expédia un ballot, contenant pour six cents

(1) La scène de cette pièce, intitulée *Vadime*, est à Nowgorod-la-Grande, alors république, mais opprimée par les grands-princes de Moscovie, dont elle voulait secouer le joug. Ce Vadime en est le héros historique ; et voici le seul passage que j'en ai conservé, et qui est, je crois, le plus alarmant de l'ouvrage. Vadime, conspirant pour la liberté de sa patrie, dit :

Un roi joint les faiblesses d'un homme à la puissance d'un Dieu.

(Note de l'auteur.)

roubles de livres russes. Rozoumowsky les refusa, disant qu'il avait déjà dans sa bibliothèque les originaux de ces traductions russes (1). La princesse répondit qu'elle ne l'avait créé académicien, qu'à condition qu'il achèterait ces livres, et Rozoumowsky renvoya le diplôme. La princesse voulut le faire passer pour fou ; mais ce fut elle que tout le monde trouva ridicule. Elle prostitua ainsi son académie : quant à elle-même, ce n'était plus une chose à faire (2).

Ce qui acheva de la ridiculiser à la ville et à la cour, ce fut son procès avec Alexandre Narischkin, qui avait une campagne voisine de la sienne. Les cochons de Narischkin allèrent un jour manger les choux de Mme de Daschkow. L'héroïne les fit tous massacrer. Narischkin disait, en la voyant à la cour : *Elle est sanglante encore du meurtre de....* (3) *mes cochons.*

Telle fut cette femme célèbre, qui se prit aux cheveux avec son hôtesse en Hollande, qui voulait à Paris brûler la cervelle du pauvre abbé Chappe ; que Voltaire fit semblant d'admirer ; que les auteurs allemands, à qui elle ne donna rien, traitèrent vainement de divin génie, et dont toute la Russie finit par se moquer.

(1) Quand je commençai un peu à entendre le russe, je voulus lire quelques-uns des ouvrages originaux en cette langue ; mais je fus bien étonné de voir que ce qu'on me donnait pour tel n'était souvent qu'une traduction d'un livre connu ; ce qui n'était point énoncé dans le titre de l'ouvrage. (*Note de l'auteur.*)

(2) Un jour, ayant perdu trente roubles au jeu à S... elle lui envoya, le lendemain, en payement, trente almanachs de l'académie. Je ne parle ici que de sa mesquinerie ridicule : la turpitude de ses mœurs et de ses débauches, où elle est tantôt *Erigone* et tantôt *Messaline*, mènerait trop loin. (*Note de l'auteur.*)

(3) Par cette suspension marquée il faisait penser à Pierre III ; et la face rubiconde de la princesse convenait singulièrement à l'épithète. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE X.

Éducation.

Catherine composa un plan d'éducation pour ses petits-fils (1), comme elle avait composé une instruction pour la législation de ses peuples. Ce plan, compilé de Locke et de Rousseau, comme cette instruction l'avait été de Montesquieu, de Mably et de Beccaria, fait honneur à l'esprit de cette princesse ; et n'eût-elle eu que le mérite d'adopter les idées et les maximes qu'elle y consacre, c'en serait un très-grand pour elle. Si ce plan eût été suivi, Alexandre et Constantin *Pawlowitsch* eussent été certainement les princes les mieux élevés de l'Europe, et l'eussent été même assez bien pour pouvoir être autre chose que princes. Mais il en arriva, avec le plan d'éducation de Catherine, comme il en était arrivé avec son instruction pour le code. La rédaction des lois finit, comme nous l'avons vu, par être abandonnée à un comité d'ignorants, de bigots et de bouffons, qui heureusement ne s'assemblèrent jamais ; et l'éducation des jeunes princes fut confiée à des gens qui étaient à peine en état de lire le plan, dont ils devaient suivre la lettre et étudier l'esprit (2). La seule règle qu'ils parurent y comprendre

(1) Il n'a point été imprimé. Catherine en remit des copies aux chefs de l'éducation pour leur servir de règle. Il est fait en forme d'instruction adressée au comte Nicolas Soltykow. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce mauvais choix est un rapport qu'a eu Catherine avec Pierre Ier : cet illustre instituteur de son peuple en fut un très-mauvais pour son fils unique. Après lui avoir laissé passer son enfance avec des domestiques, des prêtres et des moines, il lui donna pour gouverneur Mentschikow, qui, de notoriété publique, ne sut jamais lire. Il est vrai qu'il lui donna pour

fut celle-ci, apparemment parce qu'elle est négative : *On n'enseignera aux jeunes grands-ducs ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudrait y consacrer trop de temps pour y devenir habiles.* Ils s'efforcèrent d'étendre cette règle à toutes les sciences (1).

Cependant l'intention de Catherine était de faire instruire ses petits-fils dans toutes celles capables d'éclairer leur raison et d'orner leur esprit. Heureusement pour les jeunes princes, un homme d'un mérite supérieur, la Harpe, fut choisi pour être leur premier précepteur. Il eut à lutter sans cesse contre la flatterie intéressée et la basse adulation qui les environnaient dès le berceau. La mauvaise volonté et l'ineptie des chefs de l'éducation le gênaient plus encore : mais l'estime et la confiance dont l'honora Catherine l'encouragèrent ; et l'idée que c'était bien servir l'humanité, que d'inculquer des vérités utiles à des princes appelés à faire les destins de tant de millions d'hommes, le soutint. Il fut inébranlable dans sa marche ; il se fit aimer de l'un de ses élèves, craindre de l'autre, respecter de ses subordonnés et estimer de ses supérieurs. Il opéra presque autant de bien que les alentours viciés des princes faisaient de mal : il fut secondé par quelques-uns des cavaliers d'honneur qu'on leur avait donnés (2) ; et la Russie devra peut-être un jour plus à *la Harpe* qu'à son compatriote *le Fort.* Car, si Pierre Ier réforma et civilisa son peuple, Alexandre fait espérer de le rendre un jour plus libre et plus heureux.

La noble franchise avec laquelle la Harpe professait des

sous-gouverneur un Hollandais, homme instruit, mais qui éprouva bientôt le sort qu'eut la Harpe plus tard. (*Note de l'auteur.*)

(1) Elle est certainement la moins bonne règle de cette instruction. Il ne s'agit pas de faire un poëte ou un virtuose d'un prince ; mais on ne peut lui donner trop de goût pour les arts qui inspirent et nourrissent la sensibilité de l'âme, si rare chez les grands. (*Note de l'auteur.*)

(2) Surtout les deux *Moraurieffs*, qui cultivaient les lettres et avaient beaucoup de mérite et de talents, et un *Toutoulmin*, homme d'esprit et de bonne société. (*Note de l'auteur.*)

sentiments républicains, parmi les esclaves d'une souveraine autocratrice, donna prise à ses envieux. Tous les ennemis de la liberté et de la raison furent les siens. Les Bernois ayant saisi sa correspondance avec son cousin le brave général la Harpe, digne compagnon des premiers triomphes de Bonaparte, ils envoyèrent ses lettres à Catherine. Le prince de Nassau, et Esterhazy, dont la femme est Bernoise, furent ses dénonciateurs, et l'on s'efforça de le peindre comme très-dangereux dans le poste de confiance qu'il occupait. Catherine le fait venir un jour dans son cabinet, et voici le précis de l'entrevue qu'elle eut avec lui : en faisant voir de quelle estime la Harpe était honoré, on verra quelle grandeur il prouve dans le caractère de Catherine.

Catherine. Allons, asseyez-vous, monsieur le jacobin; j'ai quelque chose à vous dire.

La Harpe. Je proteste contre le titre que Votre Majesté veut bien me donner, et j'ignore comment je l'ai mérité.

L'impératrice lui montre alors les lettres qu'elle avait reçues, et lui fait part des accusations formées contre lui.

La Harpe lui parla à peu près en ces termes : Avant de me confier l'éducation des grands-ducs, Votre Majesté savait que j'étais Suisse, et par conséquent républicain. Je n'ai point changé de sentiments, et vous êtes trop juste, Madame, pour regarder aujourd'hui comme criminel en moi ce qui ne vous le parut point alors. Mes compatriotes sont opprimés par les Bernois; je leur conseille de réclamer légalement nos anciens droits ; ce n'est point être factieux. Au reste, Madame, j'admire vos grandes qualités, je respecte votre gouvernement, et je suis fidèle aux devoirs que je me suis imposés en me vouant à l'éducation des grands-ducs. Je tâcherai toujours de me rendre digne de la confiance dont vous m'avez honoré, en leur inspirant des sentiments convenables à leur état et à leur naissance, et en m'efforçant de les mettre à même d'imiter un jour le grand exemple que vous leur donnez. Voilà, Madame, ma justification, et c'est

à Votre Majesté à me juger, en se faisant rendre compte de mes travaux et de ma conduite dans le poste que vous avez daigné me confier.

Catherine, frappée de cette noble franchise, lui dit : *Monsieur, soyez jacobin, républicain, tout ce que vous voudrez : je vous crois honnête homme; cela me suffit. Restez auprès de mes petits-fils, conservez toute ma confiance, et donnez-leur vos soins avec votre zèle accoutumé* (1).

Telle fut Catherine. L'on appréciera la grandeur de cette réponse et le courage de la Harpe, si l'on pense que c'était à l'époque où les Autrichiens fuyaient devant Dumouriez vainqueur, où la tête de Louis XVI tombait sous la hache de la guillotine, où Gustave expirait sous les coups d'Ankarstroem, où Léopold mourait, disait-on, empoisonné, et où tous les rois tremblaient sur leurs trônes. Cependant les délateurs confondus ne se rebutèrent point, et trouvèrent surtout accès auprès du ténébreux Paul (2). Mais le mariage du grand-duc Alexandre ayant terminé son éducation, la Harpe prit son congé et prévint ainsi la cruelle catastrophe dont la magnanimité de Catherine le préserva, et qui l'attendait sans doute à l'avénement de son successeur.

J'ai parlé ailleurs de Nicolas Soltykow. Grand gouverneur des jeunes princes, sa principale occupation auprès d'eux fut de les préserver des vents coulis, et de leur entretenir le ventre libre. Pratasow, gouverneur de l'aîné, eut été plus en sa place, si on

(1) Ce fut dans un entretien pareil que le courageux la Harpe fit sentir un jour à Catherine le danger et l'injustice qu'il y aurait d'envoyer une armée russe contre les Français. La noble franchise d'un homme qu'elle estimait fit plus d'impression sur elle que tous les arguments de Pitt et les sollicitations des coalisés. (*Note de l'auteur.*)

(2) Un Génevois, le même dont j'ai déjà parlé, et qui est aujourd'hui secrétaire des commandements du grand-duc Alexandre, tour à tour attaché à Nassau et à Esterhazy, et ensuite à Paul, était le délateur de ses compatriotes. Paul demandait souvent à son fils *Constantin* : Avez-vous toujours ce jacobin près de vous ? Il désignait ainsi La Harpe. (*Note de l'auteur.*)

l'en avait nommé l'apothicaire. Il venait chaque jour faire un rapport circonstancié à Soltykow des détails les plus insipides, et surtout du nombre de selles que le prince avait eues. Borné, mystérieux, bigot, pusillanime, il n'était point méchant; mais il se rendit ridicule aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de son élève, qui ne remarqua que son attachement pour lui et lui témoigna de la reconnaissance, tandis que le général Pratasow, au dire des malins courtisans, ne méritait que du mépris.

M. de Sacken avait le malheur d'être gouverneur particulier du cadet des jeunes princes, après avoir été précepteur de Paul, et était en tout supérieur à son collègue ; mais, par son caractère facile et complaisant, il devint le jouet de son élève (1), dont la pétulance et l'inapplication, aussi bien que l'opiniâtreté indomptable, eussent exigé sans cesse auprès de lui un homme aussi ferme que la Harpe, le seul qui eût conservé quelque pouvoir sur lui et qui eût pu fléchir sa férocité naturelle, s'il eût été secondé.

Parmi les maîtres des jeunes grands-ducs, le professeur Kraft, qui leur donnait des leçons de physique expérimentale, se distinguait par sa bonhomie, sa clarté et sa méthode imperturbable. Alexandre Pawlowitsch fit quelques progrès dans cette science, et y apportait, comme à toutes ses études, de l'attention et de l'envie de s'instruire. Kraft parlant un jour des hypothèses de quelques philosophes sur la nature de la lumière, dit que Newton avait pensé qu'elle était une émanation continuelle du soleil. Alexandre, alors âgé de douze ans, répondit : Je ne le crois pas, car, si cela était, le soleil deviendrait tous les jours plus petit. Cette objection, faite avec autant de naïveté que d'esprit, est en effet la plus forte que l'on ait opposée au grand

(1) Sacken ne cessait de prêcher le prince et de l'exhorter à lire. Je ne veux pas lire, répondit un jour Constantin, parce que je vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. Cette méchanceté faisait rire. Il mordait, frappait ses gouverneurs, ses cavaliers et ses maîtres. La Harpe était le seul qui se plaignait et demandait qu'on le corrigeât. (*Note de l'auteur.*)

Newton. Elle prouve la sagacité précoce du jeune grand-duc.

Le célèbre Pallas leur fit faire dans leurs jardins près de Pawlowsky un petit cours de botanique. L'exposition du système de Linnée sur les sexes des fleurs et sur leur propagation donna à ces jeunes princes les premières idées sur celle des hommes, et les engagea à faire une foule de questions très-plaisantes et très-naïves. Cela alarma singulièrement leurs gouverneurs : on recommanda à Pallas d'éluder ces détails sur les pistils et sur les étamines ; le cours de botanique fut même interrompu.

Il faut savoir que Catherine avait surtout exigé qu'on entretînt ses petits-fils dans la plus parfaite ignorance sur les mystères de l'amour, se réservant elle-même de les instruire et de les faire initier lorsqu'elle voudrait les marier : mais un événement plaisant fit en partie avorter ce plan. Un jour, un lévrier des princes s'accoupla, en leur présence, avec une levrette : ils observèrent curieusement ce manége, et en demandèrent l'explication. Le général Pratasow, tout effrayé, voulut en vain séparer les chiens ; on sait l'obstacle physique qui les arrête. Les princes eurent donc le loisir d'examiner, et Alexandre répondit à son gouverneur qui assurait que les chiens se battaient : *Oh que non! oh que non! vous ne m'attrapperez point : je vois qu'ils se marient.* Ce fut un coup de foudre pour Pratasow, dépositaire de l'innocence du prince. Il vint, tout tremblant, raconter au comte Soltykow que le pot aux roses était découvert. L'on tint conseil, et l'on prit des précautions pour que les jeunes princes n'allassent pas entretenir la grand'mère de ce qu'ils avaient vu. Elle eût été outrée de voir son plan échoué.

La grande modestie de Catherine en ceci paraît bien contraster avec ses mœurs. Mais on sait que le régent de France, le plus débauché des hommes, fit élever Louis XV dans une telle ignorance des choses qu'il pratiqua si bien depuis, que, la veille de son mariage, on fut obligé de le mettre au fait de

son rôle, en lui montrant des estampes qui le représentaient. Catherine trouva plus à propos de donner à ses petits-fils les premières leçons dans la nature même. Une dame T.....kow fut au moins choisie pour initier le grand-duc Constantin : elle en recueillit du plaisir, et son mari de l'honneur et de l'avancement.

L'un des vœux ardents de Catherine fut de voir, comme Louis XIV, ses arrière-petits-enfants. Elle fit épier le moment de puberté de ses petits-fils pour ne pas perdre un instant : mais son espérance fut trompée par l'impatience même qu'elle mit à la réaliser. Ces mariages précoces entre des adolescents semblent n'avoir servi qu'à ruiner leur tempérament. Le plus jeune, quoique vigoureux pour son âge, fut plus de huit jours avant de pouvoir consommer son mariage, et l'aîné manqua de perdre l'ouïe des suites du sien. Ils n'eurent point d'enfants, et il est à craindre qu'ils n'en aient jamais (1).

La naissance des deux grands-ducs avait comblé de joie l'impératrice. Ses vastes projets et ses espérances s'étendirent davantage, et les noms mêmes de ces princes en furent l'emblème. Elle voulut renouveler pour eux le partage du monde en deux empires : elle fit peindre partout ces enfants, l'un coupant le nœud gordien, et l'autre portant la croix de Constantin. Leur éducation sembla d'abord n'être qu'un développement de ces grandes idées. Constantin eut des nourrices grecques, fut entouré de Grecs : il ne parlait que cette langue dans son enfance ; mais il l'oublia dès qu'on voulut lui donner des maîtres pour la lui enseigner mieux. Alexandre fut environné d'Anglais, et on s'efforça de lui donner pour cette nation une prédilection, dont il est à souhaiter, pour le bien de son empire, qu'il se défasse un jour, comme son frère se dégoûta de la Grèce.

(1) On a parlé, dans le premier chapitre, du mariage de ces princes. (*Note de l'auteur.*)

J'ai déjà dit ailleurs que Paul n'avait aucune influence ni aucune autorité sur l'éducation de ses fils. Il était obligé de solliciter auprès de Soltykow la permission de les voir, ou de gagner leurs valets de chambre pour savoir ce qui se passait autour d'eux. Pendant l'été, ils avaient la permission d'aller, une ou deux fois la semaine, passer une ou deux heures chez leurs parents; et le bizarre Paul se priva, une année entière, de ce plaisir, parce qu'il ne voulait pas voir la comtesse Schouwalow, qui les accompagnait dans les derniers temps. Au reste, voici une leçon pleine d'humanité, que l'on a entendu ce bon père donner à ses fils. On avait reçu les nouvelles de quelques scènes sanglantes de la révolution française : Vous voyez, mes enfants, dit Paul à cette occasion, *qu'il faut traiter les hommes comme des chiens*. Il paraît jusqu'ici fidèle à cette maxime; c'est le fruit qu'il a tiré de la terrible leçon que la révolution a donnée aux tyrans.

A l'exemple de leurs derniers souverains, les Russes, depuis quelque temps, s'étaient efforcés de sortir de la barbarie, et ils s'adonnaient avec beaucoup de soin à l'éducation de leurs enfants : leur donner des connaissances et des talents était jadis l'heureux moyen de les produire et de les avancer. Ils n'épargnaient ni peines ni dépenses pour cultiver les sciences et les arts dans un pays où ils étaient étrangers, aussi bien que les fruits qu'ils font mûrir forcément dans leurs jardins d'hiver et dans leurs serres. Élisabeth et Catherine érigèrent plusieurs instituts en faveur de la jeunesse, dont quelques-uns, comme les écoles normales et surtout les trois différents corps des cadets, offraient le spectacle intéressant de plusieurs milliers de jeunes gens élevés aux frais de l'État, et instruits dans les mœurs, les langues, les sciences et les arts. Paul vient d'abolir ces écoles, et les corps de cadets ne sont plus que des corps de garde et des maisons d'exercice.

Le couvent des demoiselles, établissement digne de la générosité d'une grande princesse par le sentiment qui le fit fonder,

manque absolument son but, comme la plupart des autres instituts. On y donne à deux ou trois cents pauvres jeunes filles l'éducation la plus soignée ; mais, lorsqu'elles ont atteint dix-huit ans, on les met à la porte. Elles entrent dans un monde dont elles ont vécu séquestrées dès leur enfance : elles n'y retrouvent souvent ni parents ni connaissances, et ne savent que devenir. — Elles deviennent la proie des officiers aux gardes, dont les casernes environnent le couvent, et qui veillent à chaque sortie pour recueillir les plus jolies de ces vierges. Il serait possible d'épargner sur les frais immenses de leur éducation de quoi les doter, ou du moins les entretenir jusqu'à leur établissement.

L'éducation des jeunes Russes, qui ont quelque fortune, est ordinairement confiée à des gouverneurs particuliers, connus et décriés en Russie sous le nom d'*Outschitéli*, *enseigneurs*. Ils sont, pour la plupart, étrangers, et surtout Français et Suisses. Les Allemands, malgré leurs bonnes qualités et leur érudition pédagogique, sont trop incompatibles avec le caractère des Russes pour soutenir ici la concurrence; et les essais que quelques parents ont voulu faire avec les nationaux sortis de l'université de Moscou ou des instituts de Pétersbourg n'ont point été satisfaisants. C'est ici qu'est applicable la fameuse réponse d'un philosophe grec. Quelqu'un lui disait : Avec ce que tu me demandes pour l'éducation de mon fils, j'achèterais un bon esclave qui l'élèverait chez moi. Achète un esclave, répond le philosophe, lui et ton fils en feront deux.

Les outschitéli, ces hommes sur lesquels les têtes légères s'égayent à jeter du ridicule, et que les vieilles matrones s'efforcent de faire envisager comme dangereux, ont le plus contribué à policer la Russie, puisqu'ils l'ont instruite en détail, homme après homme. Ce sont les seuls personnages dont le ministère ait été d'y prêcher la philosophie, la morale et la vertu, en y répandant quelques lumières : car nous avons vu que la religion grecque orthodoxe ne se mêle guère d'inspirer

et de faire aimer ces choses-là ; et un colonel, seul précepteur qu'aient ensuite les jeunes Russes, ne s'en mêle pas davantage. A commencer par le célèbre le Fort, qui inspira à Pierre I[er] le désir de s'instruire, et à finir par un petit clerc de procureur français, qui enseigne à conjuguer quelques verbes de sa langue, ce sont ces outschitéli qui ont donné aux Russes ce goût, ces connaissances et ces talents que plusieurs d'entre eux firent admirer dans l'étranger. Il est déplorable sans doute que, dans le nombre de ceux qui s'adonnent à l'éducation domestique et font métier de former des hommes, il s'en trouve tant d'indignes de cet emploi, et dont l'immoralité et l'ignorance jettent du ridicule et de l'odieux sur leurs collègues. Mais de pareils instituteurs commençaient à trouver difficilement à se placer, excepté dans les campagnes éloignées, chez quelques bons Russes de la vieille roche, qui s'imaginaient avoir donné de l'éducation à leurs enfants lorsqu'ils les entendaient parler une langue étrangère. A Pétersbourg, on était devenu plus difficile sur le choix d'un gouverneur, et l'on trouvait parmi eux des gens estimables et d'un vrai mérite. C'était, sans en excepter les académiciens, la seule classe de gens en Russie qui cultivât un peu les sciences et la littérature. Un Brückner, chez un prince Kourakin ; un Granmont, chez une princesse Dolgorouka ; un Lindqwist, un abbé Nicole et plusieurs autres, sans avoir des places aussi avantageuses (1), étaient dignes de l'état auquel ils se vouaient par goût, et se distinguaient par leurs succès autant que par leur mérite.

Les grands de Russie qui ont des richesses et des emplois considérables sont trop ignorants ou trop occupés à jouer et à intriguer pour se mêler de l'éducation de leurs enfants; et, manquant dans leur pays de colléges et d'universités, ils pren-

(1) M. Brückner recevait trente-cinq mille roubles, pour quatorze ans qu'il s'engageait de consacrer à l'éducation des jeunes princes Kourakin ; et Granmont, vingt-cinq mille pour celle des princes Dolgorouki. (*Note de l'auteur.*)

nent un parti fort sage. Sitôt qu'ils ont fait choix de l'homme qui doit les remplacer dans leurs devoirs de père, ils lui donnent beaucoup de confiance et de pouvoir : pour peu qu'ils apportent de discernement dans leur choix, c'est ce que les plus instruits peuvent faire de mieux. Il est rare qu'un gouverneur soit assez dépourvu de bon sens, d'instruction et d'honneur, pour abuser de ses fonctions ; il se trouve dans les plus heureuses dispositions envers son élève : l'instruire, le former, s'y attacher, s'en faire aimer, devient un besoin de son cœur. S'il est dans une maison honnête, opulente, il n'a point de regret à sacrifier dix ou douze ans de sa vie : on lui fera un sort (1); il se fait souvent un véritable ami, et toujours un protecteur, de son élève. Son intérêt même l'excite à lui inspirer des sentiments nobles et justes, et à lui donner le goût des sciences; ce qui est bien plus, et bien plus difficile que d'en enseigner les éléments. C'est ainsi que la plupart des jeunes Russes passent leur adolescence avec un étranger, qui devient leur second père, et pour lequel ils gardent une juste reconnaissance, pour peu qu'ils soient bien nés. Eh ! à qui en doivent-ils davantage, à celui qui leur donna par hasard la vie en s'amusant, ou à celui qui consacra sa jeunesse et ses plaisirs à étendre, à anoblir le sentiment de leur existence, et à leur inspirer des goûts qui la rendent plus heureuse?

Cette éducation étrangère a un inconvénient, mais il n'est pas un mal pour la Russie. Les Russes, presque tous élevés par des Français, contractent, dès leur enfance, une prédilection marquée pour cette nation : ils en possèdent bientôt mieux la langue et l'histoire que celles de leur propre pays, et,

(1) Les grands seigneurs français donnaient quelquefois de riches abbayes aux abbés, leurs éducateurs : les riches Anglais en usent encore plus généreusement. Les Russes les imitent souvent ; leurs gouverneurs reçoivent des pensions viagères en partant, ou des emplois et des grades, s'ils se fixent en Russie. Ainsi en agissent au moins ceux qui n'ont pas regardé leurs instituteurs comme leurs premiers domestiques.

(*Note de l'auteur.*)

n'ayant point de patrie en effet, la France devient celle de leur cœur et de leur imagination. Tel était le Scythe Anacharsis, élevé par le Grec Théagène. Tels étaient aussi les jeunes Romains formés par les Grecs; mais les Romains avaient des vertus à perdre : ce n'est guère le cas des Russes. D'ailleurs, ils n'apprennent à connaître la France qu'en beau, comme on la voit quand on en est éloigné et qu'on la regrette. Ils la regardent comme la patrie du goût, de la politesse, des arts, des plaisirs délicats et des hommes aimables; ils la regardent déjà comme l'asile de la liberté et de la raison, comme le foyer du feu sacré où ils viendront un jour allumer le flambeau qui doit éclairer leur ténébreuse patrie. Les émigrés français, chassés enfin jusque chez les Cimmériens modernes, furent bien étonnés d'y trouver des hommes plus instruits qu'eux-mêmes des affaires de leur propre pays; c'est qu'il y a de jeunes Russes qui méditent avec Rousseau, et qui étudient les harangues de Mirabeau : les émigrés n'ont rien lu, et n'apportent que leurs préjugés. Plusieurs jeunes Russes connaissaient mieux Paris que ceux qui avaient passé leur vie à en battre le pavé (1). On a remarqué en général que les Russes ont les dispositions les plus heureuses et une facilité de conception surprenante : aussi font-ils les progrès les plus rapides dans tout ce qu'on leur enseigne. Il n'y a pas d'enfants plus aimables, plus intéressants : plusieurs, à la fin de leur éducation domestique, ont des connaissances plus étendues et mieux choisies que les jeunes gens qui ont fréquenté les universités d'Allemagne; ils ont surtout une merveilleuse aptitude à mettre ces connaissances en avant et à propos. Mais ce sont trop souvent des fleurs précoces qui ne portent point de fruits : ils voyagent rarement, comme un

(1) Un comte Boutourlin avait poussé si loin ces connaissances locales, qu'il pouvait soutenir avec un Parisien la conversation la plus détaillée sur les spectacles, les rues, les hôtels et les monuments de Paris. Le Français demeurait stupéfait lorsqu'enfin le Russe lui avouait qu'il n'avait jamais été en France. (*Note de l'auteur.*)

Anacharsis ; et le retour dans leur patrie est le terme ordinaire de leurs études et même de leur goût pour les sciences et les lettres.

Telle on voit s'élever l'alouette légère;
Elle charme un instant par son chant matinal,
Puis retombe et se tait sur le gazon natal (1).

C'est encore ainsi qu'un Suisse, après avoir passé sa jeunesse au service de France et contracté des vices brillants, les quittait en rentrant dans son pays pour reprendre la simplicité de ses ancêtres. Il retournait à la vertu, mais le Russe retourne à la barbarie. Il n'y a que les âmes fortes et bien éprises du charme de la philosophie, ou des attraits de la véritable gloire, qui puissent résister au torrent; car les connaissances, que les autocrates feignaient de protéger, finissaient par être un titre d'exclusion pour les emplois et les honneurs de la cour. C'est ainsi que les mœurs européennes et le caractère de Catherine même étaient en perpétuelle contradiction avec les formes barbares et l'impulsion une fois donnée au gouvernement russe, qui détruisait par sa réaction tout ce que l'humanité et la philosophie voulaient établir. Le despotisme exige une abnégation continuelle de soi-même, et même des lumières qu'il protége quelquefois. L'influence des précepteurs étrangers sur le caractère et sur la moralité des Russes est donc combattue par des préjugés et des obstacles presque invincibles : mais cette influence est constante et continue; elle travaille en secret sur les âmes; ses progrès, lents comme la marche du temps, n'en sont que plus sûrs. La jeune noblesse russe est peut-être la mieux instruite et la plus philosophe de l'Europe, mais il vient de se faire une contre-révolution complète dans son éducation : depuis le triomphe de la liberté, et surtout depuis le règne ténébreux de Paul et l'arrivée des émigrés, la marche de l'es-

(1) Tiré d'une épitre à un jeune Russe. (*Note de l'auteur.*)

prit humain est rétrogradée en Russie. La plupart des outschitéli sont aujourd'hui des chevaliers, des comtes, et des marquis ou des prêtres ; car il en arrive avec les émigrés, comme il en arriva jadis avec les colons que Catherine faisait venir pour cultiver ses déserts : tous ceux qui savaient lire et écrire abandonnaient leurs champs pour se faire instituteurs. Mais cela n'aura pas de longues suites : le nouveau métier qu'embrassent ces messieurs les rendra penseurs, ou ils ne le feront pas longtemps. Il est presque impossible d'être outschitel sans devenir un peu raisonnable : ce qu'on entend, ce qu'on voit, ce qu'on souffre tous les jours milite davantage en ces lieux en faveur de la liberté que les victoires et l'éloquence des Français. Un Montmorency outschitel devient à coup sûr démocrate.

On lit dans un *Voyage de deux Français en Russie* des réflexions bien étranges sur ces outschitéli. On s'étonne de ce qu'ils sont presque tous démocrates, quoiqu'ils jouissent dans l'hôtel d'un grand seigneur d'une vie douce et aisée, et on les raille de ce qu'ils n'y renoncent pas pour aller consacrer leur vie à la liberté. Vous dites que l'on a raison en France : que n'y allez-vous donc ? c'est le dilemme de ces messieurs. Si quelqu'un louait la coutume qu'a l'empereur de la Chine de labourer un champ, ils lui diraient également : Que n'allez-vous y tenir la charrue ? Voilà comme on est conséquent. Un homme éclairé et honnête ne pourra-t-il donc reconnaître la vérité d'un principe, lorsqu'il ne peut en pratiquer toutes les conséquences ? Serait-il plus honorable de renier ses lumières et de faire l'aristocrate, parce que l'on est placé entre des tyrans et des esclaves ? Un Français qui se trouve à Pétersbourg ne pourra donc se réjouir des victoires de ses compatriotes, parce qu'il n'a pu y contribuer que par ses vœux secrets ? Il ne pourra se réjouir de voir la liberté, l'ordre et le bonheur, se rétablir dans son pays, s'il ne peut y retourner (1) ? C'est là le langage des

(1) J'apprends avec douleur que ces braves Français ne pourront jamais

petites âmes qui n'osent confesser une vérité, lorsqu'ils sont dans un lieu où il est dangereux de ne pas la renier. L'outschitel français, qui a la noble imprudence de défendre les droits de l'homme en Russie et de condamner les tyrans, ne fût-ce que par un courageux silence, est sans doute digne de la liberté.

Ce qui vient aujourd'hui arrêter, ou du moins entraver la marche de l'esprit humain en Russie, ce sont les mesures ridicules et tyranniques, mais assez conséquentes de sa majesté Moscovite pour interrompre toute communication extérieure entre l'Europe et ses fortunés États. Jamais Pierre Ier ne se donna tant de peines et de soin pour réformer et policer son empire, que Paul prend aujourd'hui de précautions pour empêcher la lumière de pénétrer chez les Cimmériens. Tel Homère nous peint le roi des enfers :

> Pluton sort de son trône ; il pâlit, il s'écrie ;
> Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
> D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour.

Le code le plus complétement ridicule à montrer à l'Europe serait un recueil des ukases de Paul depuis son avénement. Il vient en dernier lieu de défendre à tous ses sujets, et spécialement aux Livoniens et Courlandais, d'envoyer leurs enfants étudier en Allemagne, parce qu'on y respire des principes corrupteurs. Il rappelle, sous peine de confiscation, tous ceux qui se trouvent dans les universités étrangères (1); mais il promet de permettre dans ses provinces allemandes l'établissement d'une université où l'on pourra enseigner aux jeunes gens les sciences

revenir jouir dans leur patrie des fruits de leur pénible industrie, parce qu'ils ont été forcés de faire un serment ridicule et monstrueux.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Il se trouvait trente-six étudiants à Leipzig, et soixante-cinq à Iéna, sujets du czar ; ils viennent de partir en hâte, en vertu de cet ukase.

(*Note de l'auteur.*)

les plus nécessaires. En attendant que cette université soit fondée sous ses auspices, et que les disciples de Kant désertent l'Allemagne pour y aller puiser une philosophie plus lumineuse, les Finnois, les Esthoniens, les Livoniens, les Courlandais, demeurent sans aucun moyen d'instruction ; car il n'y a pas même dans ces vastes provinces d'écoles publiques. Le comble de la *sagesse* de Paul, c'est qu'il défend en même temps d'employer des étrangers dans les tribunaux, et de leur donner des cures. Il va plus loin ; il interdit, par un autre ukase, l'entrée de ses États à tout étranger, à moins qu'il n'ait une permission spéciale de sa majesté Moscovito-chinoise ; et, pour dernière preuve de barbarie, cet *immennoï-oukas* n'a point été publié. Des marchands, des étrangers possessionnés en Russie, de jeunes gens qui y étaient appelés, sont arrêtés aux frontières ou sur les vaisseaux où ils arrivent, et renvoyés après avoir fait les frais et couru les dangers d'un long voyage.

Un autre ukase, rempli d'invectives contre la France et même contre les puissances qui entretiennent des liaisons avec elle, défend la lecture de tous les papiers français. Aucune gazette ne pourra aborder en Russie, sans avoir été examinée et timbrée par un comité de censure, et il est enjoint à tout homme qui recevrait par la poste, par un courrier, ou par un voyageur, quelle gazette ou ouvrage imprimé que ce puisse être, de les porter sur-le-champ à cette censure, sous peine d'être puni comme rebelle !

L'on est plus heureux en Allemagne, car on y reçoit les gazettes russes ; et les articles suivants, que j'en extrais, édifieront mes lecteurs français :

« Si quelqu'un veut acheter toute une famille, ou un jeune homme et une jeune fille séparément, il peut s'adresser chez la blanchisseuse en soie, vis-à-vis l'église de Casan. Le jeune homme, nommé *Iwan*, est âgé de vingt et un ans ; il est sain, robuste, et sait friser les dames. La fille, bien faite et bien portante, nommée *Murpha*, âgée de quinze ans, sait coudre et

broder. On peut les examiner et les avoir à un prix raisonnable (1). »

« On trouve dans la même maison un étalon du Holstein à vendre. S'adresser au cocher pour le voir. »

« Il se trouve encore à l'imprimerie de l'académie quelques exemplaires de l'instruction pour le code, par Catherine II, etc., etc. (2). »

Et ces nouvelles nous viennent d'Europe! d'un pays chrétien; d'un empire que Pierre a civilisé, où Élisabeth, où Catherine ont régné et captivé l'admiration! Certes, si Paul avait quelque pudeur, il défendrait la sortie des gazettes russes, bien plutôt que l'entrée des étrangères.

Il est à remarquer que, sous le règne de Catherine, la Russie fut, pendant un temps, le seul pays de l'Europe où les papiers français ne fussent pas défendus. Le Moniteur ayant parlé plusieurs fois de l'impératrice, et surtout de Paul et de sa cour, Catherine donna ordre qu'on ne distribuât plus le Moniteur qu'après qu'elle l'aurait parcouru. Quelques semaines après, elle y trouva un article où elle était qualifiée de Messaline du Nord, etc. L'ayant lu, elle dit : *Puisque cela ne regarde que moi, qu'on le distribue.* Au moment où les gazettes, les cocardes et les chansons françaises, étaient proscrites chez les nations les moins barbares ; tandis qu'on emprisonnait à Turin ceux qui chantaient *Ça ira*, qu'on punissait en Angleterre les oiseleurs et les oiseaux qui répétaient ces mots, et qu'on défendait à Vienne de parler français, il était intéressant de voir le gouvernement russe au-dessus de ces petites inquisitions, et d'entendre les élèves du colonel la Harpe solfier les airs de la

(1) Le prix ordinaire d'une fille ou femme est de 50 à 200 roubles : ce prix varie selon son âge, sa figure ou ses talents. Celui d'un homme varie aussi de 300 jusqu'à 500 ou même 1000 roubles. Quelquefois on échange un esclave contre un chien ou un cheval; et, d'autres fois, on le joue au pharaon. (*Note de l'auteur.*)

(2) *Anhang zu der Petesburger Zeitung*, N° 56, 1798. (*Note de l'auteur.*)

liberté dans le palais des czars : l'un d'eux portait dans sa poche une cocarde nationale, qu'il montrait d'un air triomphant en narguant les courtisans les plus timorés. Ce ne fut qu'après la mort de Louis XVI et l'assassinat de Gustave III, que Catherine, frappée de terreur, commença à s'abandonner aux suggestions de ses lâches favoris et des émigrés qui l'obsédaient ; c'est alors seulement qu'on la vit prendre des précautions qui trahissaient ses craintes, ses remords et sa décrépitude (1).

Cependant l'on a toujours eu davantage à craindre le zèle barbare et intéressé des suppôts subalternes du gouvernement que le caractère de Catherine. Avec des ministres plus instruits, des courtisans plus honnêtes, des favoris moins pusillanimes, elle n'eût point fini, comme les Sirènes de Virgile, qui sont de belles femmes terminées en queue de poisson. Parmi les nombreuses victimes de l'inquisition politique, *Radischeff* mérite surtout les regrets des amis de la raison. On sait que Catherine envoya souvent de jeunes Russes voyager et s'instruire à ses frais : plusieurs furent heureusement choisis, devinrent des gens de mérite, et rapportèrent dans leur patrie des connaissances et des idées de philosophie et d'humanité. Le plus distingué et le plus malheureux de ces élèves de Catherine fut *Radischeff*. Il devint, à son retour, directeur de la douane, et, dans cet emploi de publicain, sa probité, l'aménité de ses mœurs et les agréments de sa société, le firent estimer et chérir. Il cultivait les lettres, et avait déjà publié un ouvrage intitulé : *Potschta Doukow* (2), la production périodique, la

(1) Un fait prouvera encore la noble sécurité de Catherine. Un frère du célèbre Marat se trouvait à Pétersbourg gouverneur chez un chambellan Soltykow. Ce Marat, en condamnant les fureurs de son frère, ne cachait point à ses amis ses sentiments républicains, et il demeurait en paix, amenant même quelquefois son élève à la cour. Cependant, comme son nom pouvait l'exposer à quelque avanie, à l'époque de la mort du roi il demanda à Catherine la permission de le changer, et il se nomma Boudri, du lieu de sa naissance. (*Note de l'auteur.*)

(2) La poste des esprits. (*Note de l'auteur.*)

plus philosophique et la plus piquante qu'on ait jamais osé publier en Russie. Cependant on ne l'avait point inquiété : mais, depuis la révolution, il eut le courage d'imprimer une petite brochure, où il osa laisser transpirer sa haine pour le despotisme, son indignation contre les favoris et son estime pour les Français. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que plusieurs exemplaires de l'ouvrage portaient l'approbation de la police. *Kléïef,* maître de police, aussi célèbre en Russie par ses balourdises, que les d'Argenson, les le Noir et les Sartine le furent en France par leurs finesses, fut cité pour rendre compte de cette approbation. Il ne sut que répondre, car il n'avait pas lu l'ouvrage et ne l'aurait pas compris. Mais l'estimable Radischeff, également cité, avoua que les morceaux les plus hardis de son livre n'étaient pas dans le manuscrit lorsqu'il le soumit à la censure, mais qu'il les avait imprimés chez lui (1). Il était digne du caractère que montra ailleurs Catherine de pardonner : mais *Radischeff* fut expédié pour la Sibérie. Il demanda d'embrasser encore une fois sa femme et ses enfants ; et, en le tirant de sa prison pour le faire partir, on lui permit de s'arrêter un instant sur le bord de la Néva pour les attendre : mais c'était la nuit; on venait de lever le pont pour ouvrir passage à un vaisseau, et en ce moment sa malheureuse épouse arrive à l'autre bord. *Radischeff* supplie qu'on retarde son départ jusqu'à ce que le vaisseau soit passé, ou que sa femme puisse trouver une chaloupe ; ce fut en vain : la garde impitoyable le fit remonter et l'enferma dans son tombereau, à la vue de son épouse éperdue

(1) L'ouvrage de Radischeff est intitulé : *Voyage à Moscou.* On a vu des marchands russes donner jusqu'à vingt-cinq roubles pour l'avoir pendant une heure et le lire clandestinement. Je n'en ai lu que quelques lambeaux, entre autres une allégorie où il détaille l'orgueil et la sotte grandeur d'un despote environné de lâches flatteurs. Voici la phrase qui indigna surtout Catherine, puisqu'elle était directe : *J'entre à Tzarskoé-Célo ; je suis frappé du silence effrayant qui y règne : tout se tait, tout tremble : c'est ici la demeure du despotisme.* Et c'est cette phrase qui a valu la Sibérie au malheureux Radischeff. (*Note de l'auteur.*)

et qui lui tendait les bras à travers le fleuve en poussant de grands cris. C'est ainsi qu'il partit, le désespoir dans le cœur. Ah ! s'il vit encore dans les vastes déserts où il est confiné, ou s'il respire enseveli dans les mines du *Kolivan*, puissent sa philosophie et sa vertu le consoler encore ! son courage n'a pas été inutile à sa patrie. Malgré les recherches domiciliaires du despotisme, son ouvrage existe chez plusieurs de ses compatriotes, et sa mémoire est chère à tous les hommes raisonnables et sensibles.

Cette proscription de tout ce qui ose penser est la seule chose que Paul imite aujourd'hui de sa mère, et où il soit en état de la surpasser. On ne trouvera pas mauvais que je finisse ce chapitre par cet apologue, que sa conduite m'inspira déjà lorsqu'il n'était que grand-duc, et qu'il n'a que trop justifié.

LE GRAND-DUC (1) ET LE VER LUISANT,

FABLE.

Dans une sombre nuit d'été
Un ver luisant caché sous l'herbe
Jetait une douce clarté.
Ce n'était point un phare éclatant et superbe,
Il n'éclairait qu'un pas à l'environ ;
C'était là son horizon :
Mais pourtant l'insecte lucide
Servait de guide
Aux petits hôtes du gazon.
A sa lueur douce et tranquille,
La fourmi retardée atteignait son asile,
Le papillon léger s'égayait à l'entour :
En un mot, cet astre reptile
Embellissait les nuits de son humble séjour.

Non loin de là, dans une vieille tour,
Prison de sa triste famille,

(1) Oiseau de nuit, qu'on trouve surtout en Russie. Voyez Buffon.

Un vieux hibou tenait sa cour.
Un hibou hait les *vers* qui lui montrent le jour.
Audacieux! dit-il à l'insecte qui brille,
Qui t'a fait si hardi que d'approcher de nous ?
Tu mourras. Monseigneur, lui répond l'humble insecte,
Je suis indigne, hélas ! d'un si noble courroux.
Je vous honore, vous respecte ;
Je tremble d'approcher de vous :
A sucer la rosée ici je me délecte ;
Mais d'aucun bruit pourtant je ne trouble vos nuits.
Comment un animal faible comme je suis
Peut-il offenser Votre Altesse? —
Insecte dangereux, *tu luis !*
Péris, la lumière me blesse.

Cela dit, le nocturne oiseau,
En écrasant le ver, éteignit son flambeau
Sans rendre la nuit plus épaisse.

CHAPITRE XI.

Supplément (1).

Jeunes infortunés, que des relations mensongères et des espérances trompeuses amènent de tous les pays sur les bords orageux de la froide Néwa, que les tableaux que j'ai tracés et ceux que je vais esquisser encore vous désabusent enfin (2). De mille qui abandonnent leur patrie pour chercher loin d'elle la fortune et le bonheur, à peine quelques-uns trouveront-ils en Russie la première, et jamais le second. Les autres gémissent de misère et de regrets, ou traînent une vie végétative sous l'inclémence d'un ciel rigoureux. Le souvenir des jeux de leur jeunesse et des mœurs de leur pays est le seul plaisir pur que les plus honnêtes goûtent encore. Dans l'abondance et la dissipation où plusieurs passent leurs jours monotones, ils éprouvent une vague inquiétude qui les effraie ; l'air accablant de Russie semble peser sur leur front et les courber vers la terre : ils vieillissent rapidement ; leur sang s'épaissit, leur âme se matéria-

(1) Cet article a été en partie rédigé par l'éditeur, sur des fragments et des notes laissés par l'auteur, et sur des relations orales, mais certaines. (*Note de l'éditeur.*)

(2) Il n'est plus possible à des Suisses ou à des Français d'aller en Russie. Un artiste et deux demoiselles de Montbéliard y ayant été demandés pour remplir des places particulières, n'ont pu obtenir de débarquer, malgré les plus grandes recommandations, et ils eurent ordre de repartir sur-le-champ. Voilà la Russie fermée à l'Europe comme le Japon. Le Paul de ce pays-là voulait que les étrangers marchassent sur la croix ; celui de Russie exige qu'on abjure la raison. Mais, je le répète, il est conséquent. Il est le seul qui fasse en ce moment la guerre aux Français bonne foi ; c'est le don Quichotte de la coalition. (*Note de l'auteur.*)

lise. Telle Ovide nous peint la métamorphose graduelle de Daphné : une écorce pure et sauvage enveloppe son cœur ; il palpite encore, mais il ne sent plus. Elle perd la pensée avant de perdre l'existence, et cesse de vivre pour commencer à végéter.

Heureux pourtant celui qui parvient à cette végétation animale ! Il est du moins insensible aux scènes révoltantes qui l'environnent et à son propre avilissement ; tandis que l'homme qui conserve un cœur, est sans cesse tourmenté par l'indignation que lui inspirent le despotisme impudent, la bassesse de la servitude et l'avilissement de l'humanité. O vous que les orages de la liberté ont fatigués, vous qui sentez s'éteindre en vous le feu sacré qu'elle allume, allez à la cour de Paul pour retremper vos âmes ! Et vous, Français républicains, croyez-vous avoir seuls souffert et combattu pour la raison ? Tout homme assez fier pour ne pas anéantir sa conscience et renier son bon sens devant les plus absurdes préjugés, devant les plus barbares maximes, faisait cause commune avec vous. S'il ne pouvait étouffer le sentiment pénible qui le travaillait, s'il ne pouvait parvenir à une entière abnégation de lui-même, il en était la victime. Le moment sublime où vous brisâtes vos chaînes fut celui où tous les tyrans renforcèrent celles de leurs esclaves. Tandis que la liberté agitait sur l'Europe le flambeau de la raison, le despotisme écrasait de son pied fangeux chaque étincelle qui volait autour de lui. Malheur à celui qui laissait spontanément échapper quelque trait lucide, *et beati pauperes spiritus!* Les déserts de la Sibérie, les souterrains du Kholivan et les bastilles du Nord se peuplaient en raison de vos déportations et de vos envois à l'Abbaye. Chaque excès de vos démagogues était aussitôt vengé par un excès contraire et plus absurde. En un mot vous rejetiez sur le reste des hommes, surtout sur vos malheureux compatriotes, tout le poids de ces fers que vous aviez secoués. Il fallait alors autant de courage à l'ami de la liberté, entouré de tyrans et d'esclaves, pour dire une simple vérité, qu'il en fallait à ses héros pour renverser la coalition.

De tous les étrangers qui se trouvaient en Russie durant la révolution, les Français et les Suisses furent les plus exposés aux vexations inquisitoriales. Le nom seul de Français devint une injure, et les bigots politiques et religieux cherchaient partout à ameuter contre eux la populace russe, d'ailleurs paisible, tolérante et hospitalière. Ces hommes que l'aptitude, les lumières et les talents avaient auparavant fait distinguer; dont plusieurs remplissaient des places importantes à la cour et dans les armées, d'autres des places de confiance dans les maisons particulières; les courtisans, les officiers, les instituteurs, les artistes, les comédiens, les hommes de chambre, les cuisiniers (1), etc., devinrent en un moment des objets de haine, de méfiance et de proscription. Catherine, qui avait accoutumé elle-même les Russes à des idées libérales et philosophiques les démentit tout à coup. La mort de Louis XVI et l'arrivée des émigrés furent le signal des persécutions : les émigrés surtout ne cherchèrent qu'à dénoncer et à remplacer leurs compatriotes qui ne partageaient pas leurs opinions; et les anciens Français qui voyaient de loin les flammes de la révolution sans en voir le tison, qui en embrassaient les principes avec d'autant plus de candeur que les honnêtes gens et les gens de lettres les avaient dès longtemps au fond de l'âme, furent les premiers atteints : les lâches, les coquins, les hypocrites et les valets qui se mirent à déclamer hautement contre les innovations, furent seuls épargnés.

L'une des premières victimes fut *Cuinet d'Orbeil* que tout Pétersbourg a connu, et qui l'était même ailleurs par ses jolis vers, dont on trouve plusieurs dans les almanachs des Muses. C'était un Français chaud de cœur et d'expression; un poëte dans

(1) Un cuisinier français du défunt roi de Prusse, nommé le Bœuf, ayant été demandé pour Catherine, il n'arriva qu'après sa mort. Paul le prit pour un empoisonneur qu'on lui envoyait, et le fit enfermer. Ce ne fut qu'après six mois de cachot qu'il obtint sa liberté avec l'injonction de repartir sur le-champ sans dédommagement. (*Note de l'auteur.*)

l'acception vulgaire du mot, mais incapable de rien entreprendre et de rien tramer dont le gouvernement eût pu s'alarmer. La cour se trouvait à Péterhof pour y célébrer la fête de Saint-Pierre : on faisait jouer les eaux; il y avait bal et illumination. Cette réjouissance attira d'autant plus de monde, que l'impératrice Catherine n'était pas venue à Péterhof depuis plusieurs années : car elle avait en aversion le château, qui lui inspirait si justement de noirs souvenirs et des remords (1). Au milieu de la fête arrive un courrier avec la nouvelle de l'évasion de Louis XVI. Grande rumeur, grande joie dans les appartements; le bal est interrompu et la nouvelle triomphante passe de bouche en bouche. Le comte T..... qui connaissait d'Orbeil l'aborde en sortant du salon de l'impératrice. Eh bien! lui dit-il, monsieur le démocrate, savez-vous une grande nouvelle? Oui, répond d'Orbeil qui arrivait de Pétersbourg, je sais une grande nouvelle. — Savez-vous que le roi est échappé de Paris? — Oui, M. le comte; mais savez-vous une plus grande nouvelle? c'est qu'il a été repris. Ces mots furent un coup de foudre pour les auditeurs. Le fait était que les deux courriers arrivèrent presque en même temps à Pétersbourg; mais celui qui annonçait l'heureuse évasion du roi ayant été de suite expédié à l'impératrice pour compléter la fête, on ne s'empressa pas de lui envoyer le second pour la troubler. Cependant comme la conversation de d'Orbeil avec le comte avait fait une espèce de scène piquante, il fut remarqué et surveillé dès lors. Il lui échappa peu de temps après quelques expressions en faveur de la révolution, chez la Hus, comédienne qu'entretenait Markow, secrétaire d'État : d'Orbeil fut enlevé pendant la nuit de l'hôtel *Tschernitschew*, et transporté dans un vaisseau du port, où on le jeta à fond de cale. La surprise et l'effroi lui tournèrent la tête; il s'échappa et se précipita dans la mer :

(1) Péterhof est le château qu'elle habitait lors de la révolution de 1762. C'est là qu'elle fit arrêter Pierre III. Il fut étranglé dans une maison voisine. (*Note de l'auteur.*)

c'est le blafard Markow qui fit ce coup d'État. Comment la Hus n'intercéda-t-elle pas en faveur de son compatriote, de son ancien camarade et ami?

Si de pareilles horreurs arrivèrent sur la fin du règne de Catherine, lorsque les plats courtisans et les émigrés l'environnèrent de soupçons et de terreurs, on la vit au moins souvent revenir à la justice et même à sa générosité naturelle, quand la vérité pouvait pénétrer jusqu'à elle. Dans le même temps, *Mioche*, autre Français, ayant été désigné par les émigrés comme un patriote, fut aussi jeté dans les cachots; mais Catherine le fit élargir bientôt et le dédommagea de ce qu'il avait souffert, par des exemptions particulières qu'elle lui accorda pour le commerce du vin.

Paul, bien différent de sa mère, fait consister les principes de la justice dans son infaillibilité même. Il ne peut se tromper; on ne peut le tromper. C'est d'après cette opinion bien connue que ceux qui veulent se réintégrer dans ses bonnes grâces, commencent par s'avouer coupables de quelques fautes, dussent-ils les inventer. Malheur à celui qui voudrait prouver son innocence; ce n'est pas le fait qui constitue le crime, mais l'opinion de Paul.

L'une des injustices les plus criantes, et celle qui indigna le plus les honnêtes gens de tous les partis, fut la proscription qu'essuyèrent le colonel et le major *Masson*, et qui signala le commencement de son règne. (1)

Ces deux frères, Suisses ou Virtembergeois, et dès leur jeunesse au service de Russie, s'y étaient acquis de la considération. L'aîné, qui avait été aide de camp de Potemkin, ayant fait à sa suite les campagnes contre les Turcs, avait obtenu, comme récompenses militaires, la croix et l'épée d'or que Catherine donna aux officiers qui s'y distinguèrent. Il avait épousé la nièce du célèbre général Mélissino, qui vient de mourir en

(1) C'est de son frère et de lui-même que l'auteur va parler ici.
(*Note du nouvel édit.*)

fonction de grand maître d'artillerie. Le second, après avoir été quelque temps au corps d'artillerie et ensuite aide de camp du comte Soltykow, ministre de la guerre, avait été placé auprès du grand-duc Alexandre, après le départ du colonel la Harpe. Il s'était également marié à une demoiselle russe d'une famille distinguée de Livonie (1). Tous deux, cultivant par goût les sciences et la littérature, menaient une vie retirée et tranquille dans le sein de leur famille; ils se faisaient chérir de leurs amis par l'aménité de leurs mœurs, et estimer par leur raison et leur esprit. Tous deux officiers supérieurs, au service depuis douze ans, tous deux mariés à des Russes, alliés à des familles accréditées, possessionnés en terres et en esclaves, ils furent enlevés à leurs femmes, à leurs enfants par un ordre secret de l'empereur, emmenés séparément et sous sûre garde dans des traîneaux couverts, sans même qu'on ait su le crime dont ils ont été accusés. L'épouse du plus jeune, relevant à peine de couches, n'écouta que son désespoir et fut dès le lendemain attendre le farouche empereur sous les voûtes du palais d'hiver, demandant à grands cris justice pour son mari. Votre mari est coupable, répondit Paul. Retirez-vous, si vous ne voulez pas que mon cheval vous écrase. L'infortunée tomba évanouie, et le cheval de Paul passa heureusement à côté. Ces faits et l'indignation qu'inspira cette dureté despotique furent même consignés dans une sommation que les parents et amis de ces opprimés osèrent publier. En voici la traduction littérale.

(1) Des deux frères Masson dont il est question ici et dans les Éclaircissements, le second, Charles-François-Philibert, époux de la baronne de Rosen, est l'auteur des Mémoires qu'on a sous les yeux. On conçoit que l'injustice des violences dont il fut l'objet, aient porté son ressentiment un peut trop loin. Peut-être doit-on convenir aussi qu'éloigné de la France pendant les premières et les plus fatales années de la révolution, il a pu se tromper plus d'une fois dans l'appréciation de ses actes.

(*Note du nouvel éditeur.*)

Sommation formelle et prière à MM. de Masson, ci-devant officiers au service de Russie (1).

« Ces deux frères servaient depuis plusieurs années l'empire de Russie, et s'y étaient acquis la réputation d'être hommes de cœur et de tête. L'aîné était colonel, chevalier, etc.; le cadet, major. — Tous deux mariés : le premier à la fille du général Ylhrmann, brave et respectable guerrier qui venait de mourir, après avoir longtemps et loyalement servi l'État (2); l'autre à une baronne Rosen, d'une famille livonienne connue et estimée (3). Tous deux avaient d'aimables enfants et vivaient en bons pères de famille. L'aîné était même possesseur de terres en Esthonie.

« Un jour du mois de décembre dernier (1796), les deux frères sont cités chez le général Arkarow, directeur général de police. Ils y trouvent un certain comte de Plaisance, officier au corps des cadets d'artillerie, personnage dont l'existence semble en effet accuser la nature d'une mauvaise plaisanterie. Cet homme avait écrit une lettre à Moscou, où il disait entre autres à l'un de ses amis : *L'on met beaucoup de jacobins aux frontières* (4),

(1) Voyez le journal *La Minerve, par M. d'Archenholz*, mai 1797, p. 366. Ernstliche Aufforderung und Bitte, an die, in russischen Diensten gestandenen Herren von Masson.

(2) Le brave général Ylhrmann fut pendant vingt ans gouverneur général en Sibérie, et directeur des mines du *Kholivan*. Il en obtint un produit qu'elles n'avaient jamais livré avant lui et qu'elles ne rendirent jamais depuis, ainsi que l'attestent les registres. Il augmenta la civilisation, la population, le commerce et le bien-être de ces vastes provinces, et il se retira pauvre après avoir si longtemps exploité les plus riches mines d'or et d'argent du continent. Pour récompense de sa probité, la couronne ne lui paya pas même 10,000 roubles qu'elle lui doit encore ; et sa fille unique, proscrite avec son mari, erre loin du tombeau de ce digne père. Elle est aussi la nièce du célèbre général Mélissino, qui a rendu de si grands services à la Russie, et alliée aux *Dolgorouky* et aux *Soltykow*. (*Note de l'éditeur.*)

(3) Voyez à la fin du volume les *Éclaircissements*, lettre G.

(4) L'on a vu plus haut ce que la dénomination de jacobin signifie en Russie. (*Note de l'éditeur.*)

et je crains bien qu'il n'en arrive autant à MM. Masson. Cette lettre, sans doute par un ordre suprême, fut ouverte à la poste, et devint la cause de ce désagréable rendez-vous. Le comte de Plaisance soutint son assertion par la terrible inculpation que MM. Masson, en lisant les gazettes, avaient toujours pris le parti des Français. MM. de Masson l'avouent; mais ils désirent savoir quelle conséquence désavantageuse à leur caractère et à leur honneur, et même à leur devoir comme officiers russes, l'on en pouvait tirer? Le résultat public et divulgué de cette affaire est que les deux frères, sans autres informations, furent jetés dans une kibitka (1) et conduits jusqu'aux frontières sous sûre garde (2).

« L'épouse de M. de Masson, cadet, se jeta aux pieds de l'empereur en pleine rue et demanda à grands cris : Justice, justice! et point de grâce! L'empereur répondit : Ils sont coupables; j'aime l'ordre dans mon pays. Il voulut passer outre; mais l'épouse désespérée saisit la bride de son cheval. L'empereur lui dit de se garder d'être foulée aux pieds.

« J'aime mieux mourir, répondit cette courageuse femme, que d'être l'épouse d'un homme perdu d'honneur. . . . Ce fut en vain, l'empereur pousse son cheval et passe (3).

« Tout Pétersbourg vient d'être témoin de cet événement. L'empereur est juste, et l'on suppose, ou qu'il a été trompé, ou que MM. de Masson se sont en effet rendus coupables de

(1) Traineau couvert dont on se sert en Russie.

(2) Les auteurs de cette sommation n'ont su que ce qui s'est divulgué dans le public de Pétersbourg. Le général Arkarow, grand inquisiteur politique de Paul, reprocha surtout à ces deux officiers d'avoir osé dire dans un diner que Bonaparte était un grand général.

(*Note de l'auteur.*)

(3) Les femmes des deux frères s'expatrièrent pour les suivre. L'empereur, non content d'avoir voulu fouler aux pieds celle qui lui demandait justice, fit mettre le séquestre sur les biens de sa famille, pour qu'elle ne pût emporter le sien, dès qu'il sut qu'elle avait suivi son mari dans son exil. (*Note de l'auteur.*)

quelque attentat ignoré dans le temps (1). Il est vrai que l'on ne peut s'expliquer le mystère dont on enveloppe cette affaire; car, s'ils sont coupables, pourquoi les épargner? Et s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir? Dans le premier cas l'on ose présumer que sa majesté l'empereur est en quelque sorte redevable à son peuple de la publication de leur attentat; à son peuple qui l'adore (2), qui a mis toute sa confiance dans sa justice et qui serait malheureux s'il avait à trembler devant chaque délateur secret.

« Les soussignés, tous parents et amis de MM. de Masson, et à qui il importe en cette qualité de dévoiler ce fatal secret, les somment donc ici solennellement de se défendre, s'ils sont innocents : comme hommes d'honneur, ils doivent cette démarche à tous ceux dont ils ont gagné l'estime par leur agréable commerce; ils la doivent même à l'empereur, qui est assez magnanime peut-être pour réparer les suites d'une action trop précipitée, si quelque scélérat l'avait trompé (3). »

(*Suivent les signatures des parents et amis.*)

Il faut être au fait des localités et connaître le caractère de

(1) Voyez à la fin du volume les *Éclaircissements*, lettre H.

(2) Pauvres Russes ! comme ils sont obligés de mentir.

(*Note de l'auteur.*)

(3) Nous avons vu comme Paul peut être détrompé. Nous savons que l'impératrice essaya de parler en faveur du jeune Masson; mais il lui fut ordonné de se taire sur cet objet; on la menaça de la punir elle-même. Paul la fit mettre quelque temps après aux arrêts pour une autre intercession. Paul, faisant sa ronde ordinaire autour de son château de Pawlowsky, surprit une sentinelle endormie auprès du pavillon de sa femme. Il fit donner la bastonnade sur la place au malheureux soldat. A ses cris, l'impératrice se met à la fenêtre et demande sa grâce. Comment, s'écrie Paul, vous osez m'interrompre dans un acte du service militaire? Oubliez-vous, madame, que je suis votre empereur aussi? je vais vous en faire ressouvenir. A ces mots il ordonne à son aide de camp de mettre l'impératrice aux arrêts. L'aide de camp hésite; Paul menace de le faire soldat, et l'officier va signifier les arrêts à Marie et place un factionnaire à sa porte. Ce fut sa seconde arrestation. (*Note de l'auteur.*)

Paul, pour apprécier leur courage, malgré les ménagements qu'ils ont observés dans cette sommation.

Un autre moscovitisme de Paul excita aussi l'indignation publique. Les réformés français et suisses ont à Pétersbourg une église, où ils permirent aux Allemands de célébrer aussi leur culte en leur langue; mais comme les premiers fonds de ce temple provenaient des Français, ils en gardaient la manutention. Les Allemands prétendirent une entière communauté; ils intentèrent un procès qu'ils perdirent. Ils implorèrent la protection de Paul, qui ordonna une révision. Le sénat confirma son premier jugement. Nouvelle réclamation; et Paul ordonna de juger en faveur des Allemands. *Mannsbändel* de Mülhouse était pasteur des Français, et le comte *Gollowkin*, capitaine de marine, l'un de ses anciens d'église (1) : ils se permirent quelques remarques sur la partialité de l'empereur. Mannsbändel fut jeté au fond d'un cachot, d'où il ne sortit qu'avec injonction de quitter la Russie : le comte Gollowkin eut ordre de sortir de Pétersbourg sur-le-champ; puis il reçut un nouvel ordre de se rendre sur le vaisseau qu'il commandait, où, à son arrivée, il fut fait matelot.

A la nouvelle de la mort du dernier roi de France, Catherine, saisie de frayeur, prit contre les Français en Russie des mesures de sûreté : il leur fut ordonné de prêter serment de fidélité à Louis XVII et à leur sainte religion, en jurant haine et exécration aux principes qui étaient professés en France. D'après les listes imprimées par ordre du gouvernement, il se trouva sept à huit cents Français à Pétersbourg et davantage à Moscou. Tous se virent forcés de prononcer de bouche des imprécations contre leur patrie. Il n'y en eut que quelques-uns, qui, depuis longtemps, ayant pris leurs arrangements pour repasser en

(1) La famille des comtes *Gollowkin* ayant été disgraciée sous le règne d'Élisabeth, vint en Hollande où elle embrassa la réforme. Rappelée depuis en Russie elle y a conservé sa religion, et c'est la seule famille russe qui la professe. (*Note de l'auteur.*)

France, où ils avaient leur fortune, aimèrent mieux partir en huit jours, comme le prescrivait l'*ukase* en cas de refus. Cet *ukase* fut aussi absurde et barbare dans sa rédaction, que ridicule et contradictoire dans son exécution. Ce ne fut pas seulement les Français qu'on obligea de prêter serment, mais presque tous les étrangers qui parlaient français, ou qui avaient leurs passe-ports écrits en cette langue : de manière qu'un Brabançon, un Piémontais, un Liégeois, un Milanais, se trouvaient forcés de prêter hommage au roi de France : il semble que la police russe ait dès lors prévu la grande réunion qui devait bientôt avoir lieu, et qu'elle ait voulu la sanctifier d'avance. Quelques Suisses, Montbéliardois, Neuchatelois et Virtembergeois, y furent également contraints. Le grand-duc Paul l'exigeait de tous les étrangers indistinctement qui se trouvaient à sa suite; plusieurs prévinrent officieusement ses vœux et ses ordres. Un plus grand nombre s'en dispensa en disant qu'ils n'étaient pas nés sujets de la France, et firent entendre raison, non pas à Paul, mais à la police.

Paul, devenu empereur, renchérit beaucoup sur ce qu'avait fait sa mère ; il ordonna que tous les étrangers qui se trouvaient en Russie eussent à professer la religion dans laquelle ils étaient nés. Il fut enjoint nommément aux catholiques de pratiquer scrupuleusement les rites de leur secte et les commandements de l'église romaine. On afficha dans toutes les langues un *ukase* qui enjoignait à chacun d'eux, sous peine d'être traités en rebelles, de s'approcher du saint sacrement de pénitence, et de se mettre en état de recevoir le corps du Sauveur à Pâques ; mais il était ordonné aux prêtres de n'accorder l'absolution qu'à ceux qui la méritaient. L'église catholique jusqu'alors déserte se remplit ; les prêtres français, allemands, italiens et polonais qui la desservent se mirent à confesser. Devant chaque confessionnal fut préparée une boîte où le pénitent était tenu de jeter une carte portant son nom, sa profession et sa demeure ; les cartes étaient chaque soir portées à l'empereur. Le

confessé recevait alors un billet d'absolution, signé du prêtre, et en vertu duquel il était admis à la sainte table. Ce billet était d'ailleurs pour lui une carte de sûreté, et il le produisait dans le besoin à la police. Les aubergistes, les propriétaires de maison, furent chargés de veiller à l'exécution de ces ordres dans ce qui regardait les personnes logées chez eux, et de dénoncer ceux qui ne fréquentaient point les églises ou qui portaient des pantalons, des chapeaux ronds et des gilets croisés. On avertissait charitablement les malades qu'ils pouvaient exiger que le confesseur vînt chez eux, et les pauvres qu'on leur porterait le bon Dieu gratis.

Qu'on juge de l'embarras de la plupart des Français. Jusqu'alors ils avaient été en Russie aussi libres qu'on peut l'être, relativement aux opinions religieuses, dont le gouvernement ne prenait aucune connaissance. Qu'on juge surtout de l'indignation, de l'humiliation de ceux qui avaient de la philosophie et des principes libéraux. Il fallait se soumettre; le *Compelle intrare* était pratiqué avec vigueur par les soldats de police. Les émigrés qu'on avait dépeints à Paul comme des libertins, quoiqu'ils fussent armés pour le trône et l'autel, furent obligés d'aller à la messe en parade, deux à deux, passant entre des haies de soldats russes.

Les catholiques un peu riches trouvèrent bientôt le moyen d'obtenir des billets d'absolution, même sans se confesser. Leurs prêtres les vendirent d'abord cinquante roubles, puis vingt-cinq; ils les donnèrent enfin pour dix, et se chargèrent par-dessus le marché de jeter eux-mêmes la carte dans la boîte.

Ce fut près de cette église catholique que se passa une scène qui mérite place ici. Paul faisait célébrer un service en l'honneur du duc de Wirtemberg, père de l'impératrice, qui venait de mourir à Stuttgard. Comme il ne lui convenait pas, à lui autocrate et patriarche orthodoxe russo-grec, d'assister à une messe schismatique, il prit le parti de se mettre à la tête des grenadiers qui environnaient l'église, pour maintenir l'ordre et

la dignité. Il faisait un grand froid; son cheval, né sans doute sous un climat plus chaud, ne pouvait rester immobile. Las de piaffer, de caracoler et de faire des efforts inutiles pour le retenir, il se mit à galoper dans la rue, passant et repassant devant les troupes et une grande foule de peuple que la cérémonie funèbre et le manége de l'empereur attiraient. A mesure que Paul arrivait au galop d'un côté, cette foule se découvrait et s'inclinait. Un groupe rassemblé sur le pont vert, éloigné de plus de quatre cents pas du point où l'empereur faisait volte, se couvrit enfin à cause du grand froid et de l'éloignement. Paul s'en aperçoit; il fait à l'instant cerner le groupe par les troupes et l'envoie à la maison de force; il y avait cinquante à soixante individus de différentes conditions. Ceux qui n'étaient pas nobles furent fouettés pendant trois jours consécutifs, les nobles dégradés et les officiers faits soldats. Il se trouva parmi les arrêtés un Génevois, nommé *Martin*, qui gagna un officier de police et trouva moyen d'écrire à la cour, où il avait des amis. Il fut relâché; mais, indigné d'un pareil outrage, il quitta sur-le-champ la Russie (1).

Quelque temps après, Paul fit inhumer dans la même église le corps du malheureux roi de Pologne. Il vint lui-même examiner le catafalque et les préparatifs de la pompe funèbre. Un tapissier occupé de la décoration des voûtes était au haut d'une échelle, en veste et pantalon pour travailler plus commodément. Paul apprenant que c'était un Français nommé *Leroux*, lui ordonna de descendre, et lui fit donner à l'instant la bastonnade au milieu de l'église.

Voilà une partie des avanies auxquelles sont exposés les étrangers et surtout les Français en Russie. Il est certain que

(1) Nous avons vu ce qui arriva à une dame Likarow, pour n'être pas descendue de voiture en passant devant Paul. La femme du riche aubergiste *Démuth* eut le même accident; mais comme elle n'était pas noble elle fut fouettée pendant trois jours de suite à la maison de force.

(*Note de l'auteur.*)

leur sort est devenu plus déplorable encore, depuis que Paul a déclaré la guerre à la France. Que d'humiliations, que d'affronts il a fallu dévorer à la maison de force de Saint-Pétersbourg, comme au bagne de Constantinople!

On refuse aux Français venant de Russie la rentrée en France, sous prétexte qu'ils ont dû prêter un serment par lequel ils renoncent à leur patrie. O Français! oubliez-vous vous-mêmes combien vous avez prêté de serments contradictoires dans l'espace de cinq ou six ans? Ne sera-ce que ceux qui ont été arrachés à vos malheureux compatriotes par le fer des tyrans, qui devront être gardés religieusement, au moment même où vous vous faites un jeu de violer ceux que vous avez prêtés par acclamation à la face du ciel et de la France? Rappelez-vous du moins l'époque où ce serment absurde fut exigé. C'était celle où la tête de Louis venait de tomber, et où tous les despotes tremblaient pour la leur; celle où Léopold mourait, disait-on, empoisonné, et Gustave assassiné sous vos coups (1), celle où Marat et Robespierre régnaient! Qu'on juge quelle sensation terrible ces nouvelles produisaient en Russie, sur une princesse que les remords devaient effrayer, sur une cour qui l'environnait de terreurs, et sur un peuple pour qui les rois sont les oints de Dieu. Les Français de Saint-Pétersbourg s'enfermèrent dans leurs domiciles et craignirent de s'y voir tous massacrés; ils s'attendaient au moins à une proscription générale.

Je le dirai aujourd'hui, comme je le pensais alors: Catherine se montra encore en ce moment grande et modérée. Par le serment qu'elle exigea, elle mit les Français sous la sauvegarde du gouvernement, et les sauva de la fureur des nobles et du peuple aveuglé. Aucune des puissances coalisées, réputées cepen-

(1) On assurait à la cour de Russie que c'était les jacobins qui avaient assassiné Gustave et empoisonné Léopold. Il eût été dangereux de paraître en douter. (*Note de l'auteur.*)

dant moins barbares, ne prit une mesure si humaine. Au moment où l'on emprisonnait, où l'on massacrait les malheureux Français à Londres, à Vienne, à Naples et à Rome, un frère de Marat se montrait avec sécurité à la cour de Cathérine.

En 1801, au moment où M. Masson livrait à l'impression ce qui suit, le plus tragique événement arrachait du trône Paul I[er]. Fidèles à la loi que nous nous sommes faite de reproduire ces Mémoires tels qu'ils parurent pour la première fois, parce qu'ils conservent mieux ainsi l'empreinte de leur époque, nous n'hésitons pas à publier ce qu'écrivait l'auteur, en forme de préface, en apprenant l'assassinat du fils, du successeur de Catherine II. Les lignes qu'on va lire justifiaient le major Masson du reproche d'avoir écrit ce qui précède sous l'influence d'un ressentiment haineux. Il ménage, mort, le prince qu'il attaquait vivant dans toute la bizarre activité de sa puissance, et cette disposition généreuse n'inspire que plus de confiance dans les récits de l'auteur. Voici donc dans quels termes il caractérise la révolution qui termina le règne et la vie de Paul I[er] :

« Cet événement, ceux qui l'ont précédé, accompagné et suivi, ont bien justifié l'auteur de ces Mémoires. Ils ont mis le sceau à la véracité de ses récits, à la justesse de ses observations, et même de ses raisonnements puisqu'une partie de ce qu'il prévoyait est arrivé.

« Aujourd'hui que Paul n'est plus, on laisse à ceux qui

n'ont pas rougi de l'encenser vivant, le soin de s'acharner sur lui après sa mort. Après avoir osé parler d'un puissant despote, durant sa vie, comme en parleront l'histoire et la postérité, l'auteur est satisfait de l'avoir atteint sur son trône, à travers tant de baïonnettes et de puissance, de quelques traits, qui pouvaient le corriger en l'irritant (1); mais il ne trouve plus aucun mérite à rassembler des anecdotes qui caractérisent trop bien ce malheureux prince : il voudrait même pouvoir effacer maintenant tout ce qui peut plaire à la malignité, pour ne laisser que ce qui est véritablement utile et curieux.

« Sans entrer dans les détails trop récents de la conjuration qui vient d'immoler le fils de la grande Catherine, on fera ici une observation bien frappante. Ce ne sont point les nombreuses victimes du despotisme violent de cet empereur bizarre qui l'ont assassiné ; ce ne sont point les officiers déshonorés par ses emportements, ni les familles ruinées par ses injustices; ce ne sont ni les époux, ni les veuves, ni les mères désespérées; ce ne sont point non plus ces courtisans instruits et raisonnables qu'il regardait comme dangereux, ni ces hommes éclairés, animés

(1) A la première publication de ces Mémoires, l'envoyé de Russie à Berlin s'empressa d'en expédier par un courrier un exemplaire à Paul Ier. Celui-ci chargea aussitôt tous ses ministres en Allemagne d'en arrêter la circulation, et M. de Morawiew donna plusieurs notes publiques à ce sujet au sénat de Hambourg. L'auteur pouvait jouir de la gloire de ce moucheron du bon la Fontaine, qui osait attaquer le lion rugissant de fureur; mais une jouissance plus douce lui fut réservée. Le ridicule dont une peinture fidèle couvrait les singularités de l'empereur parut faire effet sur lui; et l'on vit à cette époque quelques changements qui semblaient dictés par les remarques de ce livre. Un livre seul peut faire cet effet-là sur un homme à qui personne n'ose parler franchement. (*Note de l'auteur.*)

de quelques idées libérales, dont il envisageait les sages conseils comme des atteintes à son autorité; ce ne sont ni les hommes de lettres, ni les philosophes qu'il a persécutés, moins encore les jacobins, ces assassins et ces empoisonneurs qu'il voyait partout, et contre lesquels il prenait des mesures si tyranniques, si gênantes et si ridicules (1); mais ce sont les vils flatteurs que l'entouraient, les hommes rusés et fourbes qui nourrissaient ses extravagances et divinisaient son despotisme, les valets dans lesquels il avait mis toute sa confiance, et les officiers dont il avait fait ses satellites fidèles. Tous ceux qui se sont souillés du sang de Paul étaient décorés de ses faveurs et comblés de ses bienfaits.

« L'on veut faire envisager cet attentat comme un crime nécessaire et forcé, même comme un bienfait de la Providence qui a sauvé la Russie d'une ruine totale et d'un retour inévitable vers l'ignorance et la barbarie. La noblesse, le peuple et l'armée ont poussé des cris de joie, et Pétersbourg dans l'ivresse a célébré par des fètes la mort violente de son tyran (2). On peut en effet regarder, sous un rapport, cette mort prématurée comme un bonheur pour la Russie, et peut-être pour l'humanité entière : elle a placé malgré lui et avant le temps, sur le trône, un jeune prince qui promet de réparer les maux qu'a faits son prédécesseur.

(1) Paul I[er], qui jusqu'à son avénement avait conservé une austérité de mœurs exemplaire, une probité et une régularité de vie dignes de couvrir bien des bizarreries et des ridicules, s'abandonna bientôt à un relâchement scandaleux pour son âge. Il finit par s'attacher à une grosse cuisinière qui lui apprêtait son manger dans un réduit séparé, et qui avait seule toute sa confiance. (*Note de l'auteur.*)

(2) Voyez les *Éclaircissements*, lettre I.

« Alexandre Pawlowitsch a justifié, dès ses premières démarches, ce qu'on avait annoncé dans ces Mémoires de son caractère et de ses heureuses dispositions. Réunissant la douceur et l'amabilité qui firent chérir Élisabeth et Catherine, aux éminentes qualités qu'on doit attendre d'un vrai descendant de Pierre Ier (1), il paraît destiné à porter au plus haut degré de prospérité et de gloire la jeune et puissante nation dont il est le chef adoré. »

(1) On montre dans le cabinet d'histoire naturelle de Pétersbourg la figure en cire de Pierre Ier, habillée d'un habit de soie bleu brodé des mains de l'impératrice Catherine, son épouse. Cette figure, d'une beauté et d'une ressemblance frappantes, en a beaucoup avec le jeune empereur; c'est sa taille haute et sa majesté imposante, son œil, son front, son teint : mais les traits d'Alexandre sont plus doux, plus réguliers et plus aimables; on dirait qu'on les a corrigés sur ce modèle un peu sauvage, pour leur donner une harmonie parfaite. Eh bien! Alexandre Ier a au moral avec Pierre Ier la même ressemblance qu'au physique. C'est l'âme de ce grand homme, comme on l'eût désirée dans ce siècle éclairé, pour pouvoir l'aimer en l'admirant.

(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XII.

Guerre de Perse.

La belliqueuse Catherine avait fait la paix avec la Suède et la Turquie ; elle venait de subjuguer la malheureuse Pologne et d'en ranger les deux tiers au nombre de ses provinces. Elle pouvait enfin vieillir tranquille, et jouir de trente-cinq ans de règne, de bonheur et de triomphes; mais pour cette femme accoutumée au sang, la paix ne fut jamais que l'ennui. La France luttait encore, et ses immenses conquêtes n'avaient point décidé la Russie à secourir directement l'Autriche écrasée, et à disputer aux républicains l'Italie, Malte et l'Égypte. Catherine d'ailleurs ne se fût jamais décidée à s'allier aux Turcs : elle tenait trop au grand projet de renouveler l'empire d'Orient, et d'étendre sa domination au midi de l'Europe et de l'Asie. Elle ne vit pas plutôt l'Angleterre engagée dans une guerre mortelle avec la France, et la Prusse enchaînée par le partage de la Pologne, qu'elle se repentit d'avoir fait la paix avec la Porte, au moment où les Russes victorieux pouvaient enfin marcher sur Constantinople. Les troubles de la Perse parurent tout à coup lui ouvrir un chemin moins direct, mais peut-être plus sûr et plus brillant encore, pour revenir au projet favori de son imagination.

Depuis la mort du célèbre Thamas-Kouli-Khan, la Perse était plongée dans la plus affreuse anarchie. Des fantômes de rois se succédèrent quelque temps sur le trône sanglant des Sophis ; mais cette grande monarchie s'était enfin dissoute, et chaque gouverneur ou khan s'était déclaré souverain de sa province. Le fameux Héraclius, prince de Géorgie et ancien vassal de la

Perse, avait également reconquis son indépendance; il la défendit ensuite avec succès contre les Turcs, avec l'aide de la Russie dont il avait réclamé les secours. Héraclius les paya chèrement; il fut obligé de se reconnaître vassal de Catherine, et de recevoir une garnison russe dans Tiflis, sa capitale. A cette occasion, plusieurs petits princes voisins subirent le même joug, et figurèrent dans l'almanach russe sous le titre de *czars* ou rois protégés de l'empire (1). Les féroces Lesghis, peuples descendus des anciens Albanais, conservèrent seuls leur liberté, à l'abri de leurs montagnes inabordables. Ils sont encore en ce moment les plus dangereux ennemis de la Russie dans ces contrées sauvages.

Cependant un nouveau Narsès avait paru en Perse. Méhémet-Khan, que Thamas-Kouli-Khan avait, dit-on, fait mutiler dans son enfance pour le mettre hors d'état de réclamer les droits de sa naissance, s'était emparé d'Ispahan. Issu de la famille des anciens Sophis, il se fit déclarer *Schach*, et avec le secours de ses frères, gouverneurs du Ghilan, du Mazanderan et du Daghestan, il subjugua peu à peu tout ce vaste royaume, et en réunit les provinces démembrées. Peu délicat sur les moyens, à la manière des despotes asiatiques, l'assassinat, la trahison, le servirent autant que la victoire : mais au moins la Perse respira sous son règne; elle fut purgée de ces hordes de Tartares (*Tatars*) et d'Arabes qui la dévastaient depuis quarante ans, et pendant quelque temps la guerre intestine ne l'ouvrit plus à leurs invasions.

L'eunuque Méhémet, maître de Tauris, de Raescht, d'As-

(1) Le mot de *Tzar* n'est ni tatare, ni persan, comme on l'a prétendu : il vient encore moins de César, comme la vanité russe le laisse croire. *Tzar* est un mot slavon, usité longtemps avant l'irruption des Tartares-Mongols en Europe; il signifie *roi* et non empereur. Il se trouve dans les plus anciennes bibles slavonnes : Saül et David y sont nommés *Tzars*. *Tzarstwo* signifie règne et royaume; *tzarstwowat*, régner. Ce titre de *Tzar* est aujourd'hui donné aux princes de Géorgie, d'Imirette et de Cachet, qui s'étaient mis sous la protection de Catherine. (*Note de l'auteur.*)

trabat, somma enfin ses frères, dont les secours lui étaient devenus moins nécessaires, de le reconnaître pour leur souverain; mais eux, voulant rester maîtres des provinces qu'ils occupaient, se réunirent contre lui. Le czar Héraclius, leur voisin, leur fournit quelques secours, et les Russes, auxquels, dans les temps de troubles, ils n'avaient pu refuser un établissement à Férabat, dans le Mazanderan (1), embrassèrent leur défense. Méhémet vainquit ses frères dans plusieurs combats : deux d'entre eux furent faits prisonniers et décapités dans son camp; les deux autres n'échappèrent qu'avec peine à ce vainqueur sanguinaire. L'établissement de Férabat fut détruit, et le contre-amiral russe Woïnowitsch s'en vit ignominieusement chassé. Catherine, trop occupée alors de ses préparatifs contre la Porte, fit semblant d'ignorer ces faits, et tâcha même de gagner Méhémet, dont elle redoutait une alliance avec les Turcs, alliance qui aurait pu ruiner ses vastes projets dans ces contrées.

Les deux frères de Méhémet-Khan avaient cependant repris les armes; mais, vaincus une seconde fois, il ne leur resta plus de parti que la fuite. Ils se retirèrent d'abord à Bakou et Derbent, avec leurs femmes et leurs trésors; mais, ne s'y croyant pas en sûreté, ils voulurent finalement se réfugier, l'un à Astracan et l'autre à Kislar, petit port russe sur la mer Caspienne. Tous ces événements se passèrent dans les années 1784, 1785 et 1786.

Le général Paul Potemkin (*Patiomkine*), parent du prince

(1) Férabat est un petit port assez malsain sur la côte méridionale de la Caspienne. Profitant des troubles de la Perse, les Russes y avaient formé un établissement, que Catherine et Potemkin regardaient comme très-important aux projets qu'ils méditaient déjà. Le contre-amiral Woïnowitsch y fut envoyé pour lui donner plus de consistance. Méhémet chassa les Russes, et démolit le fort. Kislar dont il est parlé plus bas, fut bâti par l'impératrice Anne, lorsqu'elle abandonna Derbent à Thamas-Kouli-Khan. Ce fort, placé non loin de l'embouchure du Térek, a une rade qui s'engorge tous les jours davantage. (*Note de l'auteur.*)

Potemkin, commandait alors dans le Caucase et à Kislar. Averti que le prince persan y venait chercher un asile, il feignit de ne pouvoir l'accueillir, alléguant que, la Russie étant en paix avec la Perse, il ne voulait point l'exposer à une guerre, en prenant des rebelles sous sa protection (1). Malgré ce refus, les fugitifs, poursuivis par les vaisseaux de Méhémet et se confiant aux droits sacrés de l'hospitalité et du malheur, si respectés en Orient, se présentèrent à la rade de Kislar. Le commandant russe, instruit que leur vaisseau était rempli de richesses tant en or qu'en pierreries et étoffes précieuses, détacha aussitôt quelques chaloupes armées qui allèrent à leur rencontre. Les Persans reçurent les Russes à leur bord avec de grandes démonstrations de joie, et comme des libérateurs. Ici la plume est prête à m'échapper. — Mais non! qu'elle apprenne encore à l'Europe indignée un crime que la cour de Russie sut aussitôt, et qu'elle parut même sanctionner par l'impunité des coupables.... que dis-je? par les grâces et les faveurs dont elle continua de les combler.

Les soldats russes sont à peine reçus à bord du vaisseau, qu'ils font main basse sur tous les Persans qui s'y trouvent, et les égorgent de sang-froid, au moment où ces malheureux venaient embrasser leurs libérateurs. Femmes, enfants, vieillards, personne n'est épargné : ceux qui échappent au fer assassin sont précipités dans les flots. L'infortuné prince fut de ce nombre. Il veut se sauver à la nage, et s'attache d'une main à une chaloupe russe. Un coup de sabre sépare cette main de son bras. Il tombe, reparaît, et, de la main qui lui reste, il ressaisit encore la chaloupe. Un autre coup de sabre l'abat également : la main frissonnante reste dans la chaloupe; le prince retombé rougit la vague de son sang, et un dernier coup de pique le précipite dans les flots.

(1) On donnait alors le titre de rebelle à un prince, que, quelques années après, on reconnut légitime roi de Perse, et pour le rétablissement duquel on déclara la guerre à Méhémet. (*Note de l'auteur.*)

Cet horrible massacre arriva dans l'été de 1786. Le vaisseau fut conduit en triomphe dans le port, et ses trésors devinrent la proie de Potemkin, du commandant et de ses complices.

Ce meurtre et ce vol avaient été commis trop publiquement pour rester ignorés; mais les rapports qui en furent envoyés à la cour avaient tellement dénaturé les faits qu'on ne les crut pas dignes d'attention. On n'en parla plus.

Cependant l'autre prince persan, nommé Sahli-Khan, avait été reçu à Astracan. C'est dans cette ville qu'il apprit le sort de son frère et la perte de ses trésors confiés au même vaisseau. Réduit à la misère, il écrivit à l'impératrice, pour demander restitution de ses biens, asile pour sa personne et vengeance pour son malheureux frère, dont il détaillait la mort tragique. Catherine n'avait pas encore besoin de lui, et les partisans de Potemkin étaient tout-puissants. Le gouverneur d'Astracan, le même Paul Potemkin, reçut ordre de surveiller le prince, de l'empêcher de venir à Pétersbourg, et de lui assigner une modique pension.

Entre autre maximes, dont le gouvernement russe ne s'est jamais départi, il faut remarquer celle-ci : *Entretenir des intelligences clandestines dans les pays circonvoisins, y fomenter des troubles, y créer des factions, et surtout attirer et s'approprier des traîtres et des mécontents, pour s'en servir dans l'occasion.* Voilà pourquoi Sahli-Khan fut retenu malgré lui à Astracan.

Indigné du meurtre impuni de son frère, et peu satisfait de la manière dont on l'avait traité lui-même, il voulut, au bout de quelque temps, retourner en Perse, soit pour y former un nouveau parti, soit pour s'y raccommoder avec Méhémet; mais on le retint, comme un instrument dont on pouvait tôt ou tard avoir besoin. On attendait une occasion : elle se présenta.

Méhémet-Khan ayant soumis toute la Perse, et la fuite de ses frères l'ayant laissé maître des bords de la Caspienne et des

provinces adjacentes, il parut enfin en Géorgie à la tête d'une armée formidable. L'octogénaire Héraclius, sommé alors de le reconnaître pour son souverain, et de rentrer sous la domination de la Perse, dont il était le premier vassal, se trouvait dans un étrange embarras.

Il faut savoir que, lorsque dans le seizième siècle le grand Schach-Abas réunit la Géorgie à la Perse, l'importance de cette conquête fit accorder un droit singulier aux princes de cette contrée, alors fertile en excellents soldats, pour se les attacher davantage : ce fut qu'aucun souverain de la Perse ne pourrait prendre le titre de *Schach*, tant qu'il ne serait pas reconnu en cette qualité par le prince de Géorgie. De son côté le prince, pour ce droit de priorité, devait payer un certain tribut en argent, en fourrures et surtout en esclaves pour le sérail, et de plus fournir à ses frais douze mille soldats et même davantage en cas de besoin. Pour gage de sa fidélité, ce puissant vassal devait envoyer son fils aîné à la cour de Perse, où il était obligé d'embrasser la religion mahométane. Il était ordinairement revêtu à cette cour des premières dignités, mais gardé à vue comme un otage. Voilà pourquoi il paraissait important à l'ambitieux Méhémet de soumettre le vieil Héraclius, ou du moins de s'en faire reconnaître, pour légitimer en quelque façon son règne et ses conquêtes.

Héraclius se serait certainement soumis, si la garnison russe, maîtresse de sa capitale, ne l'en eût empêché. Sur son refus, et malgré les menaces du résident russe, Méhémet entra en Géorgie où il mit tout à feu et à sang. Tiflis fut pris, saccagé et brûlé, en octobre 1795. Le vieux Héraclius s'enfuit, et alla cacher dans les montagnes les débris de son peuple, de sa famille et de sa cour. Tout le pays fut livré au pillage. Le barbare eunuque, ne pouvant, ou ne voulant pas garder sa conquête, se retira sans obstacle au commencement de 1796, emmenant avec lui un butin immense, et plus de cinquante mille habitants, qu'il fit vendre comme des bêtes de somme, ou qu'il

dispersa en différentes provinces éloignées. Tels furent les fruits que le czar Héraclius recueillit de son dévouement à la Russie.

La nouvelle de ces événements avait rempli d'indignation la cour de Pétersbourg. Catherine brûlait du désir de venger l'affront fait à sa grandeur dans la personne d'un prince qu'elle se plaisait à nommer son vassal. Elle crut que le moment était enfin arrivé d'humilier l'orgueilleux eunuque qui la bravait depuis longtemps, et d'exécuter ses immenses projets.

Après une affreuse agonie, la Pologne venait enfin d'expirer : les cadavres de ses défenseurs couvraient encore sa surface, et la famine, fidèle compagne de Souworow, achevait ce que les piques et les baïonnettes de ce moderne Attila avaient commencé; mais il en avait coûté à la dominatrice du Nord, pour satisfaire son orgueil sanguinaire et sa vengeance implacable. Ses armées dévastatrices étaient éparses sur le sol immense qu'elles avaient ravagé ; il fallait du temps et de longs préparatifs pour entreprendre avec succès une guerre nouvelle aussi difficile que lointaine. Le général Goudowitsch, occupé dans le Kouban à contenir les peuples des montagnes, toujours prêts à faire des excursions sanglantes sur les frontières russes, n'était pas en état de détacher de son armée d'environ vingt-cinq mille hommes des forces suffisantes pour défendre ou reprendre la Géorgie.

Les maladies contagieuses qui règnent continuellement le long des côtes de la Caspienne, depuis Astracan jusqu'à Kislar et Mosdok, avaient réduit à peu de chose les garnisons des fortins dispersés sur cette frontière. Il fallait donc y créer une armée, et former une petite flotte pour l'approvisionner. Dès le mois de janvier 1796, on envoya à Kislar et à Astracan des matelots et des constructeurs, sous la direction de l'amiral Féodorow, qui promit d'équiper pour le printemps quelques frégates légères et surtout des vaisseaux de transport dont on avait le plus besoin ; mais il ne put tenir entièrement parole, faute de moyens suffisants. Dans le même temps, les troupes

marchaient de tous les coins de l'empire ; de la Tauride, d'Ekathérinoslaw, de la Pologne, de la Sibérie, de Moscou et même de Pétersbourg. C'était au cœur de l'hiver : quelques régiments avaient plus de huit cents lieues à faire pour arriver à Kislar, rendez-vous de l'armée ; et tous devaient également traverser les immenses *steppes* (landes, déserts) d'Astracan et du Kouban, où l'on erre quelque fois cinquante lieues et plus sans rencontrer une habitation, et sans trouver d'autre eau que celle de quelques marais saumâtres et puants. Un quart des troupes périt en chemin, avant d'arriver à Kislar. Mais qu'importait à l'autocratrice la vie de ses esclaves ? ils ne lui coûtaient rien. Un *ukase* renouvela ses armées, et sa vengeance lui était plus chère que son peuple.

C'est pendant ces préparatifs qu'il parut à propos de se souvenir du prince de Perse languissant à Astracan. On lui dépêcha un courrier, avec de riches présents ; et une lettre très-gracieuse de l'impératrice l'invitait à se rendre à sa cour. Il y parut au printemps de 1796, et fut reçu en souverain qui vient réclamer vengeance et protection.

Lorsque la cour partit pour Tzarskoé-Célo, il accompagna l'impératrice, et fut logé dans les pavillons chinois. On poussa l'hypocrisie jusqu'à vouloir lui persuader que c'était depuis peu seulement que sa majesté avait été instruite du détail de ses malheurs. On lui promit la restitution de tout ce qui lui avait été volé à Kislar, et la punition des meurtriers de son frère et de ses compagnons. L'impératrice ordonna en effet l'établissement d'une commission chargée de faire les plus sévères recherches. Le comte Besborodko, les généraux Passek et Koutousow furent nommés présidents de ce tribunal extraordinaire, et l'on fit grand bruit du procès criminel intenté à Paul Potemkin, au commandant de Kislar et à leurs complices, dont plusieurs étaient morts. Dans le fond, tout cet appareil n'était qu'une comédie pour en imposer au khan pendant son séjour à la cour ; car, six mois après, Paul Potemkin vivait tranquil-

lement à Moscou : il mourut quelque temps après d'une chute, et sa belle et impudente veuve étale aujourd'hui à la cour de Russie des pierreries dont on se disait tout bas l'origine. Il n'est plus question du procès.

Cependant Sahli-Khan était comblé d'honneurs et de caresses ; on le traitait en roi qu'on allait replacer sur son trône, et le bon Musulman ne s'apercevait pas qu'il n'était qu'un instrument passif, dont on voulait se servir pour faciliter les grands succès qu'on se promettait de cette guerre.

Sahli-Khan partit enfin pour l'armée avec un long manifeste en langue persane, dans lequel il invitait tous ses fidèles sujets à se réunir à lui, à secouer le joug d'un tyran, eunuque inhabile à régner, et à recevoir comme amis, comme libérateurs, les guerriers russes qui venaient généreusement chasser l'usurpateur, punir les rebelles, et rendre la paix aux peuples et la splendeur au trône des Sophis. Ces exhortations paternelles étaient accompagnées de certaines menaces qui ne l'étaient guère, mais qui sont cependant assez usitées de nos jours. Il était question de détruire Tauris de fond en comble, de ne pas laisser pierre sur pierre à Ispahan en cas de résistance et d'opiniâtreté. Un second manifeste de l'impératrice, et contenant à peu près les mêmes choses, devait également servir de précurseur à l'armée.

Il est impossible de peindre l'ardeur, l'enthousiasme avec lequel on entreprit cette guerre, l'importance qu'on lui donna, et les espérances gigantesques dont s'enivrait la cour de Saint-Pétersbourg. L'homme sensé ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant les propos exagérés qui se tenaient chaque jour chez les ministres, chez les généraux, et chez les courtisans. D'abord, on se rendait maître de toute la mer Caspienne et des pays adjacents. L'opulente Kasbin et la superbe Tauris tombaient ensuite : de là jusqu'à Ispahan, Schiras et Bender-Abassi, il n'y avait qu'une ou deux marches pour les Russes (1). La

(1) Les papiers publics annonçaient la prise de Bender-Abassi, située sur

Perse une fois conquise, le Schach Sahli-Khan serait venu jouir du fruit de ses victoires avec les khans de Crimée, avec Stanislas-Auguste et Louis XVIII, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, ou à Mittau, laissant à Catherine le soin d'administrer ses États reconquis. Les Russes, maîtres de la Perse, pouvaient profiter des premières circonstances favorables pour réunir enfin l'empire du sultan.

Mais ce n'était pas à ces vastes conquêtes seulement que la cour bornait ses vues. Le tout-puissant favori Zoubow, ardent moteur de cette guerre, était environné de faiseurs de projets et d'aventuriers, qui lui mettaient mille extravagances dans la tête. Ignorant et présomptueux, il croyait que le nom de Catherine et sa volonté à lui suffiraient pour enfanter des miracles. Altesti, ce jeune Ragusain dont nous avons parlé, qui avait passé d'un comptoir de Constantinople au cabinet de Catherine, était l'âme de ses grandes spéculations. Déjà le commerce de l'Inde allait reprendre son ancienne marche; l'Angleterre, la Hollande, la France étaient ruinées; des milliers de vaisseaux s'élançaient dans la Caspienne et dans le golfe Persique à la voix de la Sémiramis du Nord; d'innombrables caravanes franchissaient en cinq jours l'espace qui sépare ces deux mers; Astracan devenait le magasin de l'Europe. On poussa l'assurance jusqu'à accepter un plan pour l'établissement d'une compagnie des Indes à Derbent et à Férabat, dont Zoubow et Marcow étaient les chefs et les protecteurs. Les flatteurs, les intrigants sollicitaient déjà des places de facteurs, de receveurs, de consuls dans ces villes à conquérir : enfin, ce qui paraîtra incroyable à plusieurs, et ce qui n'en est pas moins vrai, on parlait déjà des douanes, des tarifs, des droits d'entrée et de transit, dans un temps où l'on n'avait pas encore pris un pouce de terre, et où l'ombre d'une possession dans les Indes n'existait pas.

le golfe Persique, dans un temps où l'armée russe était encore à Kislar; mais c'est ainsi qu'on écrit les gazettes à Hambourg et à Wésel. C'est ainsi qu'on les recopie à Paris. (*Note de l'auteur.*)

On dira que ces précautions anticipées annoncent bien l'impatience et la présomption d'une femme et d'un jeune favori; mais n'a-t-on pas vu depuis Paul Ier, à l'âge de quarante-cinq ans, nommer et faire embarquer le commandant et la garnison de l'île de Malte, aussitôt qu'il s'en fut par un ukase déclaré le grand maître.

C'est peut-être ici le moment de s'étendre davantage sur ce vaste projet de ramener le commerce des Indes, par le golfe Persique, dans la mer Noire ou la Caspienne, plus chimérique mille fois que celui de le conduire, par la mer Rouge, à la Méditerranée. Pierre Ier y sacrifia cinquante mille hommes, et y échoua. Anne l'abandonna, et se contenta d'un commerce facile avec les provinces septentrionales de la Perse. Élisabeth n'y songea pas. Catherine y revint, et cette entreprise n'est pas une des moins gigantesques de son règne. On voit bien que je ne veux pas parler ici de ces caravanes d'Usbeks et de Boukares, qui, de temps à autre, arrivent du nord de l'Inde ou du Kandahar, avec des marchandises qu'ils déposent dans les ports de la Caspienne, ou dans quelques villes voisines des frontières de Russie. Cette voie est trop longue, trop incertaine, sujette à trop d'inconvénients; et les objets de ces caravanes ne sont pas assez considérables pour alimenter un commerce actif et suivi.

L'Europe a paru craindre un moment l'exécution réelle de ce projet extraordinaire. Les Anglais, toujours avides, toujours envieux, toujours alarmés, envoyèrent des espions à Astracan et dans les différents ports de la Caspienne, pour juger des possibilités et s'assurer du véritable état des choses. Les espions, dont *Took* fut l'un des principaux (1), retournèrent en Angle-

(1) Took vient de publier un ouvrage sur la Russie, plein des renseignements les plus faux et les plus adulateurs sur la prospérité et le commerce de cet empire. Il a vu à Archangel, à Pétersbourg et à Moscou, des marchands anglais riches qui lui ont dit que le commerce florissait en Russie *pour eux*. Les Russies sont les Indes septentrionales des Anglais : il est de leur politique de faire croire au gouvernement russe, qu'eux seuls en

terre, convaincus que les Russes ne feraient jamais de révolution dans le commerce de ce côté-là.

Autrefois les Européens n'avaient point de relations directes avec l'Inde. Les Arabes, les Turcs, les Indiens apportaient eux-mêmes les marchandises dans les ports de la mer Rouge et du golfe Persique ; le premier avantage de ce commerce était donc tout de leur côté. Les Vénitiens, les Génois, qui, à la vérité, acquirent d'immenses richesses, n'étaient guère que des facteurs. Aujourd'hui les Indiens, les Turcs et les Arabes ont disparu de la mer des Indes ; les Portugais, les Français, les Espagnols, les Hollandais, se sont tour à tour appropriés ce commerce, et les Anglais l'exercent maintenant exclusivement : ils ont même conquis presque tous les pays qui lui donnent son aliment. Ces différents peuples européens feront-ils donc aujourd'hui le sacrifice des avantages dont ils jouissent depuis des siècles ? Leurs flottes, au lieu de gagner directement les mers d'Europe, s'engageront-elles dans les écueils du golfe Persique, pour y déposer leurs trésors ? les abandonneront-elles à d'incertaines caravanes pour venir ensuite les racheter à Astracan ou à Théodosie (Kaffa) ? Voilà ce que l'on croyait cependant dans le cabinet de Zoubow.

Dans quel cas la Russie pouvait-elle donc s'approprier, ou du moins détourner une partie du commerce des Indes ? Voici la réponse à cette question, en mettant toutefois de côté les obstacles que son gouvernement et le caractère anti-commerçant de la nation apporteront sans cesse à toute entreprise de cette nature.

1° Il faudrait d'abord que la Russie fût maîtresse absolue et paisible des côtes méridionales de la mer Noire, ou de la Caspienne ; car c'est là que se feraient nécessairement les entre-

peuvent exploiter les productions à l'avantage des deux nations. Il parait cependant que Paul commence à comprendre qu'il serait plus naturel d'encourager et de protéger les entreprises de ses propres sujets.

(*Note de l'auteur.*)

pôts. Cette conquête est difficile à faire, et peut-être impossible à conserver. Mais à quoi serviraient ces villes d'entrepôts isolées, s'il n'y avait aucune communication directe et assurée avec Bassora, ou Bender-Abassi?

Les caravanes ne seront-elles pas toujours à la merci des Arabes, des Turcs et des Persans? Il n'est pas naturel de présumer que ces derniers, dépouillés de leurs ports sur les mers en question, se prêtent encore volontiers aux vues de la Russie, en lui facilitant sur leurs terres le transport des marchandises de l'Inde.

2° Pour lever ces premiers obstacles, il faudrait donc s'assurer de la bonne volonté des cours d'Ispahan et de Constantinople. On ne pourrait parvenir à ce but que par des traités fondés sur des avantages réciproques; et cette seule condition rend déjà la chose incertaine. Mais peut-on espérer de pareils traités? seraient-ils durables, assurés, avec la Perse, sujette à d'éternelles révolutions? avec la Porte, dont les provinces éloignées sont toujours en insurrection, et qui ne peut pas protéger ses propres caravanes? Ils sont surtout incompatibles avec la mauvaise foi, l'esprit de violence et de domination qui distinguent particulièrement les agents moscovites. On exigerait bientôt sans restriction ce qui n'aurait été accordé que conditionnellement; et le passé a suffisamment éclairé les Turcs sur le danger de toute convention semblable avec la Russie. La monstrueuse alliance qui a lieu en ce moment pour un autre objet, les éclairera davantage.

3° Pour assurer cette communication nécessaire, libre et non interrompue, entre les mers d'Orient et celles qui baignent la Russie, il ne reste donc que la force des armes. Aussi Catherine embrassa-t-elle avec ardeur ce parti si analogue à son ambition belliqueuse. Le rétablissement d'Héraclius et celui de Sahli-Khan furent bien moins la cause que le prétexte de la guerre contre Méhémet. L'impératrice se flattait, Zoubow, Markow et la tourbe des adulateurs l'assuraient que deux

campagnes suffiraient pour subjuguer les vastes contrées gisantes entre la mer Caspienne, le Tigre et le golfe Persique. Elle se complaisait à tracer sur la carte la marche victorieuse de ses armées Elle leur faisait franchir les montagnes, les fleuves et les déserts avec une étonnante facilité, et à cette époque ses courtisans les plus ignares apprirent la géographie. Les routes de Derbent, d'Érivan, de Tauris et de Schamachy, leur devinrent aussi familières que celle de Tzarskoé-Célo, et leur parurent plus praticables que celle de Gatschina (1).

Ne nous arrêtons pas davantage sur l'idée de vouloir conquérir et conserver la Perse; ou plutôt supposons un moment que cet empire soit en partie envahi et subjugué : Bender-Abassi et l'antique Ormus sont au pouvoir des Russes; mais le commerce de l'Inde n'est pas pour cela entre leurs mains. Il faut des vaisseaux pour le faire, il faut des flottes pour le protéger. Où trouver des matelots? où prendre des bois de construction? Si l'on venait enfin à bout de construire et d'équiper quelques bâtiments, ne seraient-ils pas bientôt la proie des escadres européennes qui gardent ces mers, et qui ne souffriraient point un nouveau pavillon? Comment a-t-on pu croire que les Russes feraient dans l'Asie et dans les mers de l'Inde ce qu'ils n'ont pas même encore pu faire dans la Baltique, qui mouille leurs côtes et baigne leur capitale?

D'après ce que je viens d'alléguer, et mille autres réflexions que le lecteur fera lui-même, je crois pouvoir conclure qu'un commerce avec l'Inde, dont la Russie serait le canal, est une conception qui a bien pu sortir du cerveau de la Minerve du Nord (2), mais dont la réalisation demande en Asie une révolution impossible à prévoir.

(1) Le chemin de Tzarskoé-Célo à Gatschina, dont nous avons parlé précédemment, était affreux. Le grand-duc le fit réparer en 1796; mais personne ne pouvait passer par cette voie sacrée, qu'une carte du général Arkarow à la main, qui, le plus souvent, la refusait avec brutalité.
(*Note de l'auteur.*)

(2) Catherine II aimait singulièrement à se voir comparée à Minerve, et

On était bien loin à Pétersbourg de se faire les objections qu'on vient de lire. La czarine *voulait ;* tous les obstacles devaient tomber. Les ministres et les généraux briguèrent à l'envi la gloire d'avoir part à cette grande expédition.

Tandis que la cour se créait tant de belles illusions, les troupes marchaient de toutes parts ; et, vers le mois de mai 1796, une armée de trente mille hommes se trouvait déjà rassemblée aux environs de Kislar. Comme la cour avait donné une grande importance à cette guerre, on attendait avec impatience le choix du général qui devait la conduire : le public nommait alternativement l'habile et féroce Kamensky (1), le vieux prince Prosorowsky, et même Souworow ; d'autres pensaient que le général Goudowitsch, qui se trouvait déjà à la tête d'une autre armée dans ces contrées, serait déclaré chef de cette grande entreprise. Toutes ces suppositions furent fausses. Le frère cadet du favori, ce Valérien Zoubow dont nous avons parlé

on lui avait persuadé qu'elle ressemblait à l'effigie de cette déesse sur les médailles grecques. Toutes les pièces que lui adressaient les auteurs qui lui connaissaient cette faiblesse sont remplies d'allusions à cette prétendue ressemblance. Le galant prince Potemkin négligea rarement ce moyen de se rendre agréable. Catherine s'est fait broder, dessiner, graver et peindre, et ciseler et sculpter partout en Minerve ; et l'impératrice actuelle, qui grave très-joliment sur pierres, gagna quelquefois ses bonnes grâces, et même de riches cadeaux, en la représentant sous cette forme chérie.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Le général Kamensky, dont nous avons déjà parlé, est connu en Russie par ses talents militaires, et davantage pas ses actes de brutalité. Potemkin fut obligé de lui retirer le commandement en Moldavie, où il battait les Turcs, mais où il brûtait et saccageait tout avec une impitoyable barbarie, en cela digne émule de Souworow. Le trait suivant est de lui. La femme d'un officier vint solliciter auprès de lui l'élargissement de son mari, mis aux arrêts depuis quelques mois pour une faute légère. Le cynique Kamensky était sans caleçon. Il court à la rencontre de la dame, en relevant sa robe de chambre : « Que voulez-vous de moi, madame, que voulez-vous ? vous voyez bien que je ne *puis rien faire pour vous.* » L'empereur l'a rappelé, l'a nommé feld-maréchal et gouverneur de Wibourg.

(*Note de l'auteur.*)

dans la première partie de ces mémoires, fut revêtu de cet important commandement.

Dans l'ukase par lequel Catherine le déclare général de l'armée, elle se sert d'expressions presque inusitées alors en pareille occasion. *Nous avons*, dit-elle, *nommé notre très-cher et tendrement aimé, comte Valérien Zoubow pour, etc., etc.* Ces particularités sont peu de chose, mais elles caractérisent Catherine, qui finit par afficher dans ses ukases des sentiments et des faiblesses qui ne devaient être confiées qu'à des billets doux (1).

L'armée s'était déjà mise en marche lorsque Valérien y arriva; il était suivi d'une foule de volontaires qui couraient aux faveurs bien plutôt qu'aux combats. Le prince Zizianow, originaire de Géorgie, les généraux Rimsky-Korsakow, le même qui commande les Russes en Suisse et en Allemagne, Rachmanow, qui s'était distingué dans la guerre de Suède, et le cosaque Platow, excellent partisan, commandaient sous lui.

Il n'y a guère qu'un chemin praticable pour entrer dans la Géorgie avec une armée et son attirail; c'est celui qui côtoie la Caspienne. Le Caucase oppose partout des sommets inabordables et des précipices terribles, des torrents toujours débordés et des forêts impénétrables. Son sein renferme des peuplades belliqueuses, féroces et presque toutes ennemies de la Russie, qui attenta souvent à leur indépendance. La chaîne qui borde la mer Caspienne est la moins escarpée; dans quelques endroits elle laisse de grandes plages sablonneuses entre elle et la mer, mais le plus souvent les rochers viennent tomber à

(1) Catherine écrivait souvent à l'armée à Valérien Zoubow. Nous avons vu qu'il partageait avec son frère les faveurs de la souveraine. Ces lettres étaient pleines d'expressions tendres; il n'en faisait point mystère, et ses réponses étaient ordinairement l'ouvrage de quelque ami plus instruit que lui. Le comte Valérien, malgré sa jambe de bois, est un très-bel homme, d'une physionomie douce et agréable; mais ses mœurs et la tournure de son esprit rappellent trop son éducation négligée, et les mauvaises sociétés qu'il a fréquentées. (*Note de l'auteur.*)

pic jusque dans les flots, où ils suspendent leurs cimes menaçantes. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de temps et de difficultés que l'armée russe pénétra dans ces défilés, quoiqu'on eût pris la précaution de charger les vivres et les bagages sur les vaisseaux qui la côtoyaient. Elle ne rencontra cependant d'autres obstacles que ceux de la nature; on ne lui disputa pas même les gorges dangereuses qui se trouvent près de Derbent, et qui sont fameuses sous le nom de Portes Caspiennes. Méhémet-Khan, comme nous l'avons dit, avait évacué la Géorgie, et Héraclius était rentré dans Tiflis. Le prétexte spécieux de la guerre n'existait déjà plus.

Les Russes arrivèrent enfin devant un vieux château à quelque distance de Derbent; une centaine de Lesghis et de Persans s'y étaient jetés · leur résistance fut opiniâtre; ils aimèrent mieux se faire passer au fil de l'épée que d'accepter une capitulation et rendre les ruines de la tour qu'ils défendaient : ils périrent tous, et quelques jours après, la ville de Derbent se rendit à la suite de quelques pourparlers.

Derbent est une ville assez considérable, et la capitale du Daghestan. Son port ou plutôt sa rade est la meilleure de toute cette côte, sa situation au pied des montagnes et au débouché des Portes Caspiennes la rend très-susceptible de défense; mais ses fortifications ne consistent qu'en des réstes d'un vieux mur flanqué de tours délabrées, sans artillerie, sans ouvrages avancés (1). Les Persans sont encore plus ignorants que les

(1) Le C. Chantreau, dans son *Voyage de Russie*, parle de Derbent comme d'une place imprenable. J'ignore ce qui a pu l'induire en cette erreur et dans une quantité d'autres plus palpables dont son ouvrage fourmille. On est souvent tenté de croire qu'il n'a point été en Russie, du moins à l'époque qu'il donne pour celle de son voyage. *Le Voyage de deux Français* est bien supérieur, tant par le fond que par la forme, mais il n'est pas exempt de ces inexactitudes qui frappent d'abord ceux qui habitent un pays, dans les relations de ceux qui ne l'ont vu qu'en passant.

La *Vie de Catherine II*, qui a paru depuis, mérite encore plus ce dernier reproche, quoique la seconde édition ait fait disparaître une partie des bévues grossières de la première; mais on y reconnait toujours le li-

Turcs dans tout ce qui est fortification. Leur principale force consiste en cavalerie : on sait que la leur est excellente.

Pour relever le merveilleux de cette conquête, on débita à la cour, on publia dans les papiers, que le vieillard âgé de cent vingt ans qui remit à Zoubow les clefs de Derbent était le même qui les avait déjà remises à Pierre Ier en 1722. Les gazettes allemandes répétèrent et les écrivains d'histoires et de voyages à Paris y copièrent cette particularité qui mérite à peine d'être réfutée. Le fait est qu'il se trouva à Derbent un vieillard qui prétendait se souvenir de l'entrée du czar, et cela n'a rien d'extraordinaire.

La prise de Derbent fit à Pétersbourg la plus vive sensation. On l'annonça au bruit du canon et au son de toutes les cloches. Tous ceux qui s'étaient distingués, c'est-à-dire, tous ceux qui formaient la petite cour du petit satrape Valérien, furent récompensés.

L'armée russe ne rencontrant point d'ennemis s'avançait toujours. Elle occupa Bakou, autre petit port, et ensuite Schamachy, ville jadis fameuse par ses manufactures et ensuite ruinée par Schach-Nadir. C'est ici que l'armée russe fut obligée de s'arrêter en juillet. Les pluies abondantes, accompagnées de chaleurs excessives auxquelles le soldat russe ne résiste guère, l'usage immodéré des fruits et des melons, les vents mortifères, et l'insalubrité naturelle de ces contrées, suspendaient les opérations. Les contagions de tout genre commencèrent alors leurs ravages parmi les troupes, et les renforts qui arrivèrent continuellement de l'armée de Goudowitsch ne firent que grossir le nombre des malades et augmenter l'embarras. Il fallut abandonner le plat pays et se rapprocher des montagnes

braire plutôt que l'historien, et la convenance plutôt que la vérité. Tout ce que le compilateur dit ou fait dire du voyage de Tauride et de madame de Witt, tout ce qu'il raconte de la dernière guerre de Turquie et de la prise d'Ismaïl, fournit des preuves continuelles qu'il ne connaissait ni les personnes ni les lieux. (*Note de l'auteur.*)

où l'air est moins malfaisant. Mais cette précaution, peut-être nécessaire, avait de grands inconvénients; car outre qu'elle arrêtait tout à coup les opérations au milieu de la campagne, elle exposait l'armée aux attaques des peuples du Caucase; et effectivement, depuis le mois d'août jusqu'au mois de novembre, les Russes furent continuellement harcelés et assaillis.

Ces montagnards, si l'on excepte les féroces Lesghis, ne pouvaient être bien redoutables à des troupes aguerries; mais ils les fatiguaient sans cesse et les empêchaient de jouir d'un repos dont elles avaient besoin pour se rétablir. On repoussait toujours ces attaques avec succès, mais ces petits combats, toujours renouvelés, coûtaient du monde aux Russes sans avancer leurs affaires. En octobre les montagnards tentèrent davantage : soutenus par un corps de cavalerie persane, ils surprirent quelques bataillons de chasseurs et en firent un grand carnage : toute l'armée fut en alarme, et ce ne fut qu'après un combat opiniâtre et meurtrier qu'on put les forcer à la retraite. Ils laissèrent plus de mille des leurs sur le champ de bataille. Les Russes, de leur côté, essuyèrent une perte considérable, et eurent à regretter plusieurs braves officiers, entre autres le colonel Bakounin, qui vint mourir aux lieux qu'avaient habités ses ancêtres (1).

(1) Cette famille est nouvelle en Russie. Lorsque Pierre Ier prit Bakou, il trouva dans cette ville un jeune Persan dont la physionomie lui plut, et l'emmena en Russie. Il le fit instruire, et lui donna le nom de Bakounin. Le colonel Bakounin, dont il est question, est son neveu. Les Russes avaient encore la coutume d'enlever les enfants dans les pays où ils faisaient la guerre. Ces enfants devenaient ensuite leurs esclaves, leurs domestiques, ou leurs affranchis. S'ils tombaient entre les mains d'un maître puissant, ou si, par un bonheur plus rare, le souverain les adoptait et en prenait soin, ils devenaient eux-mêmes grands seigneurs et la tige de familles considérées. C'est ainsi qu'il y a des *Benders-sky*, des *Vinger-sky*, de *Belgrad-sky*, des *Bakou-nin*, etc., etc., C'est ainsi qu'un des plus puissants favoris de Paul, nommé *Iwan-Pawlowitsch Koutaitzow*, est un Turc, qui fut d'abord son valet de pied, et qui est aujourd'hui l'un de ses premiers conseillers d'État.

(*Note de l'auteur.*)

C'est ainsi que dépérissait cette armée sans avoir encore vu l'ennemi qu'elle venait proprement combattre. Méhémet Khan connaissant la supériorité de la discipline et des armes européennes, s'était très-sagement gardé d'aller à la rencontre des Russes dans les monts de Géorgie et les gorges du Daghestan, où la cavalerie, son unique force, lui devenait inutile. Assuré que le climat et les maladies combattraient pour lui avec succès, il se retira tranquillement derrière l'Araxe, et campa ses armées dans les plaines salubres qui avoisinaient Tauris. C'est là qu'il parut vouloir attirer l'armée russe, pour décider de l'empire par une bataille. Fidèle à l'usage des Mèdes et des Persans anciens et modernes, il évita d'abord toute action générale, et dévasta les provinces situées entre l'Araxe et le Cyrus. Les arbres furent coupés, les villages brûlés, les champs détruits; les habitants abandonnèrent ces contrées malheureuses qui n'offraient plus qu'une immense solitude, où l'armée russe et le parti qu'elle protégeait trouvèrent uné autre Champagne.

Voilà où en étaient les choses à la fin de l'année 1796. L'armée de Goudowitsch s'était épuisée pour renforcer celle du comte Zoubow; des régiments marchaient encore de différentes parties de l'empire pour la renouveler et la grossir; mais malgré les secours continuels, elle se trouvait réduite à dix-huit mille hommes, et tout semblait annoncer que cette guerre entreprise si légèrement, et dont l'on s'était promis tant de merveilles, allait finir par la ruine entière d'une des plus belles armées que l'ambition ait jamais sacrifiées (1).

(1) Les détails de cette guerre resteront longtemps cachés; tout est secret en Russie. Les gazettes de Moscou et de Pétersbourg n'écrivent que ce qu'on leur ordonne; on a grand soin de taire les pertes; les souverains même les ignorent, ou sont les derniers à les apprendre. En 1784, un corps de troupes russes fut taillé en pièces dans le Caucase avec son chef et un prince de Hesse-Rheinfels. On ne le sut que plusieurs années après. En 1789, le général Bibikow essuya un pareil échec; on le cassa, et on lui imposa le silence sur les circonstances de son désastre encore ignorées. Il semble cependant que, pour les princes aussi bien que pour les républiques, il y aurait toujours moins d'inconvénients à dire la vérité. Le

Si ses premiers progrès avaient rempli de joie et d'espérance la cour de Saint-Pétersbourg, son inaction inattendue et ses pertes continuelles répandirent le découragement; mais Catherine, loin de se désister de son vaste projet, et du choix qu'elle avait fait d'un jeune homme sans expérience pour l'exécuter, faisait de nouveaux efforts pour continuer cette guerre, lorsqu'elle mourut subitement, avant d'en voir l'issue, et sans qu'aucun événement remarquable eût illustré cette dernière entreprise de son règne.

Le comte Zoubow, campé sur les bords du Cyrus, reçut tout à coup cette funeste nouvelle, avec l'ordre de faire prêter serment par son armée à Paul Ier, et d'attendre de nouvelles instructions pour agir. Il obéit. Trois semaines après, il reçoit un nouveau courrier avec un gros paquet de dépêches à son adresse. Il l'ouvre; mais quel fut son étonnement de n'y trouver ni ordre ni instruction pour lui : il était général de l'armée, et toutes les lettres étaient adressées aux chefs des régiments. Il fallut dévorer cet affront, et expédier les lettres dont il ignorait le contenu. Il en fut bientôt instruit : elles renfermaient l'ordre positif de ramener les troupes en Russie, sans délai et par le chemin le plus court. Les chefs stupéfaits s'adressent à leur général, et lui représentent l'impossibilité de se mettre en marche dans une pareille saison. Les gorges du Caucase qu'il fallait repasser étaient couvertes de neige, et l'armée qui avait cru se porter en avant n'avait point de magasins sur ses derrières. La cavalerie, déjà exténuée, se trouvait sans fourrages. Zoubow, en reconnaissant ces vérités, déclara qu'il n'avait rien à leur commander, et qu'ils devaient suivre les ordres de l'empereur. Cette armée délabrée et sans chefs se mit donc en marche, malgré l'hiver et la disette. Chaque colonel, ou plutôt chaque régiment prenant sans ordre la route qui lui sembla la meilleure, il en résulta une confusion et des

peuple et les soldats ne lisent pas les gazettes, et ceux qui les lisent exagèrent les échecs qu'on prétend cacher. (*Note de l'auteur.*)

embarras qui augmentèrent les désastres de cette retraite plus funeste à la Russie que la perte d'une grande bataille. Les tristes débris de l'armée arrivèrent enfin, après six semaines de marche, à Kislar, au printemps de 1797.

Cependant le général Zoubow, qui n'avait reçu aucun ordre. était resté sur le Cyrus avec deux bataillons de chasseurs, apparemment oubliés. Il ne savait trop que devenir, et sa position était dangereuse à six cents *verstes* des frontières russes. Heureusement pour lui, les Persans et les Lesghis n'apprirent que très-tard la défection de son armée, qu'il prit enfin le parti de suivre. De retour en Russie, il donna sa démission, ainsi que plusieurs des officiers qui commandaient sous lui.

Telle fut l'issue de cette grande expédition de Perse, qui vivra longtemps dans le souvenir des Russes. Paul qui l'avait toujours désapprouvée, fit sans doute prudemment de la finir. Mais il le fit sans traité préalable, et d'une manière extraordinaire et bien opposée à ses principes sévères de subordination. Sa passion l'emportait tout entier vers une expédition plus grande et plus lointaine encore, vers la France et l'Italie. Nous verrons bientôt si le résultat de cette nouvelle entreprise sera plus glorieux pour lui.

CHAPITRE XIII.

Finances.

La science des finances, si compliquée, si embrouillée partout, et celle du commerce, qui par sa perfection même est devenue aujourd'hui le fléau de l'Europe, sont encore dans leur enfance en Russie. La première fut surtout un secret pour Catherine; ou peut-être la croyait-elle inutile à un despote, qui regarde le bien de ses sujets comme le sien propre, et qui peut à son gré multiplier les charges et les impôts.

Pendant le cours de son règne, Catherine a doublé les revenus de l'empire, qu'on peut évaluer de 55 à 60 millions de roubles (1), depuis le démembrement de la Pologne. Mais il ne faut pas croire que cette prodigieuse augmentation soit le fruit de combinaisons profondes et de la perfection de l'industrie nationale. L'impératrice haïssait toute opération financière, dont le succès, quoique certain, eût été lent et progressif. Elle n'aimait point à attendre, et savait d'ailleurs fort bien qu'un *ukase* émané de sa toute-puissance remplirait plutôt ses coffres que la sage économie d'un Sully et les ingénieuses spéculations d'un Colbert. Le premier, le plus sûr principe de finance, consiste certainement à rabaisser les dépenses au niveau des recettes, et non pas à chercher continuellement à élever celles-ci au niveau des autres, comme le font encore aujourd'hui nos grands spéculateurs. Catherine était femme et prodigue; elle aimait le luxe et l'éclat; faut-il s'étonner qu'elle ait pensé comme eux?

Elle trouva donc plus facile et plus convenable de doubler, de tripler même les impôts. Le *Podouschni-oklad* (capitation), les

(1) Il est question de roubles en papier; le rouble à 3 livres de France, ou 1 fl. 22 kr. d'empire. (*Note de l'auteur.*)

Poschlénie-denghi (lods et ventes), et surtout le prix du sel et de l'eau-de-vie, subirent cette rapide augmentation.

Le *Podouschni-oklad*, mot à mot, impôt sur les âmes, est une taxe à laquelle les mâles seuls sont soumis. (Les femmes, qui étaient autrefois en Russie, comme en Turquie, censées ne pas avoir d'âme, en sont encore exemptes.) Cette capitation, avant 1762, n'allait pas à un rouble par individu; Catherine la tripla successivement, et nous verrons que Paul la doubla encore.

La vente de l'eau-de-vie, comme celle du sel, appartient exclusivement à la couronne; c'est un de ses principaux revenus. Chaque gentilhomme qui veut fabriquer de l'eau-de-vie fait avec la couronne un contrat par lequel il s'engage à en fournir une certaine quantité pour un prix stipulé. Il s'expose à la confiscation de ses biens, s'il en fabrique davantage que le contrat ne le porte, et l'on fait à ce sujet des visites domiciliaires très-exactes. Cette eau-de-vie est livrée aux entrepreneurs de la couronne, qui la distribuent dans les cabarets, où elle se vend en détail. Les cabarets (*kabaki*) se sont prodigieusement multipliés sous le règne de Catherine, qui semblait provoquer l'ivrognerie de ses sujets, pour avoir leur argent. Le profit de la couronne sur cette denrée est exorbitant : elle revend 25 et 30 roubles le *vedro*, ou barrique, qu'elle reçoit à raison de 15 ou 18 roubles. On fait monter ce revenu au delà de 10 millions; mais il n'existe pas un impôt indirect plus onéreux, plus funeste, plus immoral et plus honteux. En Livonie, en Esthonie et dans la Russie blanche, la noblesse avait conservé le droit de fabriquer et de vendre l'eau-de-vie. Les nobles en font le trafic le plus scandaleux : c'est ordinairement à la porte des églises qu'ils établissent leurs cabarets; et les ministres du culte, qui ont souvent part à ce même droit, se gardent bien de prêcher contre l'ivrognerie. (1).

(1) En Livonie, les ministres, au lieu de pension, ont une terre avec des esclaves et tous les droits seigneuriaux. (*Note de l'auteur.*)

Le commerce des villes maritimes n'a pas moins excité la cupidité du gouvernement. Les douanes ont été partout multipliées, et chaque année a vu naître de nouveaux tarifs et de nouveaux règlements, tous plus contraires les uns que les autres aux vrais principes. Les taxes mises sur l'importation comme sur l'exportation sont déjà exorbitantes, et finiront par porter le dernier coup au commerce. On eut la simplicité de croire que le poids n'en retomberait que sur les étrangers, sans songer que ceux-ci augmenteraient le prix de leurs marchandises en raison des droits qu'on leur ferait payer.

Les douanes de l'empire rapportent environ dix millions de roubles, dont les consommateurs russes font tous les frais. C'est pour grossir les revenus de l'État, et non pour arrêter les excès du luxe et favoriser l'industrie nationale, qu'on a si fortement imposé les marchandises étrangères. L'importation, loin de diminuer, va toujours en augmentant, et il en sera de même aussi longtemps que la Russie se verra, comme aujourd'hui, sans manufactures, sans industrie, et que la cour et les particuliers voudront vivre sur le même pied que ceux qui trouvent dans leur propre pays tous les objets de luxe et de magnificence.

Une quantité de ces objets sont prohibés; mais les magasins n'en sont pas moins fournis, et les dernières dispositions, par lesquelles l'empereur restreint l'importation par la mer Baltique aux ports de Riga et de Kronstadt, achève de ruiner le commerce, sans empêcher la contrebande. Ces deux ports privilégiés gagnent sans doute à ce nouvel ordre de choses : mais ceux de Libau, de Pernau, de Reval et de Narva, réduits à une exportation insignifiante, seront bientôt dans une complète stagnation.

Si des règlements ont proscrit un grand nombre d'articles ci-devant permis, les objets dont l'entrée n'a pas été prohibée se sont multipliés à proportion, de manière que par le renchéris-

sement des marchandises la somme pécuniaire de l'importation a considérablement augmenté.

Ce sont les Anglais presque seuls qui pompent le numéraire et le plus clair des productions naturelles de la Russie, depuis que cet empire a fermé ses ports à tout ce qui vient directement de France.

Le traité de commerce qu'avait conclu le ministre Ségur était fondé sur des avantages réciproques, des besoins mutuels et des échanges directs entre les deux nations. La France est véritablement le seul pays de l'Europe qui puisse fournir immédiatement à la Russie l'huile et le vin qui lui manquent; l'Angleterre ne produit rien, et fait chèrement payer son industrie (1).

Si le gouvernement russe a entravé et rendu plus onéreux à ses sujets leur commerce avec l'étranger, il faut convenir à sa louange qu'il n'a point empêché la circulation intérieure. On n'y a jamais connu l'accise, ni tous ces impôts absurdes qui gênent la communication d'une province à l'autre, et de la campagne à la ville. La villageoise qui apporte une poule au marché n'est pas tenue, comme en d'autres pays, de le déclarer à la barrière et de payer, avant même de savoir si elle pourra vendre.

Mais revenons à notre sujet, dont ces particularités nous éloigneraient insensiblement.

Les ressources naturelles et forcées de l'empire étaient cependant loin de suffire aux besoins de la cour, à l'avidité dévorante des favoris ou de leurs créatures, et aux fraudes impunies des administrateurs. Il fallait sans cesse créer de nouveaux moyens. La Crimée fut envahie, dépeuplée et pillée en 1784, comme la Lithuanie l'avait été en 1773. La Moldavie fut rançonnée et saccagée, et la Pologne enfin dépecée et confisquée au profit de la czarine, des Zoubow, des Markow, des

(1) Voyez dans les *Eclaircissements*, lettre K.

Besborodko, des Souworow et de mille autres spoliateurs subalternes.

L'impératrice eut enfin recours aux assignats. En créant ce papier-monnaie, elle s'était solennellement engagée à n'en porter jamais la somme au delà de cent millions de roubles, et la banque, établie à cet effet, devait en répondre. Ces assignats, émis d'abord dans une assez juste proportion avec le numéraire, conservèrent quelque temps leur crédit. Ils facilitaient la circulation intérieure d'un empire immense, dont les payements se faisant en grande partie en cuivre, étaient sujets à bien des inconvénients; ils facilitaient davantage encore la représentation des fortes sommes qui passaient dans les mains des banquiers et des riches particuliers de la capitale. Les seigneurs de la cour et les joueurs furent d'abord enchantés de pouvoir porter leur argent comptant dans leurs portefeuilles; et au commencement il se fit même un agio, de deux jusqu'à cinq pour cent, en faveur du papier.

Cette ressource était trop commode pour ne pas en abuser. La fabrique des assignats, établie sous les yeux de Catherine à Tzarskoé-Célo, n'eut bientôt plus de relâche, et l'on évalue à 600 millions le papier-monnaie mis en circulation (1). On se garda bien d'avouer cette fraude, mais elle était trop manifeste pour duper le public. Les assignats tombèrent, le numéraire devint rare et bientôt disparut.

Au commencement de la dernière guerre de Turquie, les assignats ne perdaient encore que dix pour cent; mais aussitôt que les armées furent entrées en Moldavie, dès qu'il fallut tirer

(1) C'est dans les profusions inconcevables dont Catherine a donné l'exemple unique qu'il faut chercher l'une des premières causes de l'énorme multiplication des assignats. L'on se fera une idée nouvelle, mais juste, de sa prétendue générosité, quand on saura que chaque million qu'elle dissipait en prodigalités, par ostentation plutôt que par bienfaisance, était un vol réel fait à ses sujets. Il ne lui en coûtait que quelques rames de papier, et aux yeux de l'Europe abusée elle passait pour généreuse et magnifique. (*Note de l'auteur.*)

leur subsistance de la Pologne, le numéraire immense qui sortit de l'empire fit perdre subitement au papier jusqu'à vingt pour cent. A mesure que les espèces devenaient rares, l'on multipliait les assignats. Catherine en créa même une nouvelle espèce sous le nom de *billets de cabinet*. Ces billets étaient destinés au payement des dettes particulières de l'impératrice; mais ils ruinèrent un grand nombre de familles aisées qui avaient fait des avances à la cour; et à la fin personne n'en voulait plus accepter. Ce n'était proprement que des lettres de change à un an d'échéance, et à raison de six pour cent d'intérêt : le terme échu, le cabinet se souciait peu de payer, et on a vu des marchands dans un besoin pressant les négocier à quarante pour cent de perte. Le cabinet poussa l'injustice jusqu'à refuser les intérêts qui allaient au delà d'une année, et à exiger un sacrifice de ceux qu'il remboursait. Cette mauvaise foi, qu'on attribuait personnellement à Catherine, lui ravit le reste de confiance que ses sujets lui conservaient, et que les étrangers lui avaient rétirée dès longtemps. On tripla les prix de tout ce qui fut vendu à la couronne; et comme il y eut toujours un grand nombre d'intrigants et de corrupteurs protégés par les valets, les femmes de chambre, et les chefs du cabinet, qui se faisaient payer en partageant leur immense profit, il y eut autant de fortunes scandaleuses qu'on avait vu de ruines déplorables.

Les années de 1789 à 1795 portèrent les derniers coups aux finances et aux assignats. On ne vit plus ni or ni argent, et le cuivre commença à devenir très-rare. On demandera peut-être ce que devint le numéraire? Je répondrai qu'il a toujours été assez rare en Russie, et que la vaste étendue et le peu de population de cet empire rendaient la circulation lente et pénible. Tant que les assignats se soutinrent, les ouvriers, les paysans les acceptèrent, quoique avec répugnance. Quand le papier eut perdu deux tiers de sa valeur, on fut forcé d'employer les coups de bâton pour les faire recevoir dans les campagnes.

Mais le paysan russe ne s'accoutume point à regarder un morceau de papier bleu ou rouge comme une pièce de monnaie. Il l'échange, aussitôt qu'il le peut, contre des espèces d'or et d'argent, qu'il va ensuite enfouir dans les champs et dans les bois, pour les dérober à l'avidité de ses maîtres. Cette coutume d'enfouir l'argent est aussi générale qu'elle est ancienne parmi les peuples russes : elle est d'ailleurs très-naturelle où le paysan n'a ni propriété ni hérédité, où il est forcé souvent de paraître plus misérable encore qu'il ne l'est en effet, pour ne point tenter la cupidité de ses tyrans (1). Il n'est pas possible de calculer les sommes qui sont journellement enlevées, de cette manière, à la circulation. L'aperçu suivant en donnera l'approximation. On compte annuellement trente mille ouvriers maçons, charpentiers, bateliers, fiacres ou cochers (*Iswoschtschikis*), qui viennent des provinces éloignées chercher de l'occupation à Pétersbourg, où ils restent cinq ou six mois. Dans cet espace de temps, chacun d'eux gagne au moins 65 roubles, en comptant sa journée à 40 kopeks. Il en résulte un total d'environ deux millions de roubles. Deux tiers de cette somme s'en vont pour leur entretien durant leur séjour dans la capitale, et pour acquitter leurs redevances envers la couronne et envers leurs seigneurs; le reste est converti en espèces dont la meilleure partie est certainement enterrée. La même chose arrive à Moscou, et, proportion gardée, dans les autres villes de l'empire.

(1) Le paysan qui enfouit son argent, le fait le plus secrètement qu'il le peut; il est surveillé par son pravitel (intendant), et il sait que sa femme ou ses enfants pourraient le trahir, ou le voler. Il meurt le plus souvent sans avoir révélé son trésor : quelquefois il est subitement vendu, fait soldat, transplanté ailleurs ; or, dans tous ces cas, l'argent reste enterré et ne reparaît plus. J'ai été moi-même témoin de la découverte d'un pareil trésor, caché au pied d'un arbre qui fut renversé par le vent. Le propriétaire était sans doute mort; car on n'y trouva que des roubles de Pierre Ier et d'Anne. L'introduction du papier-monnaie et les guerres continuelles ont singulièrement multiplié les enfouissements. (*Note de l'auteur.*)

Quoique les entrailles de la terre engloutissent de cette manière un aussi grand numéraire (il n'est point encore question ici du cuivre), on ne peut cependant le comparer aux sommes immenses que les profusions de la politique corruptrice de Catherine ont fait sortir de ses États pendant les dix dernières années de son règne. Le prince Potemkin a sacrifié des millions pour acheter les boyards de Moldavie, pour se faire livrer Bender, pour soudoyer ses espions à Constantinople, pour faire révolter les Grecs de l'Archipel, les Albanais et d'autres sujets de la Porte le long du golfe Adriatique (1). Quels trésors n'a-t-on pas distribués aux lâches Polonais qui ont vendu leur patrie (2)? Quelles sommes n'a pas coûté la défection de l'armée du roi de Suède, la trahison du général Sprengporten et des officiers associés à son sort (3)? La conjuration du baron Armfeld se faisait également aux frais de la Russie. Qu'on ajoute à ces millions ceux que le comte d'Artois vint solliciter, ceux qu'on envoya à l'armée de Condé et à tant d'émigrés, et enfin les subsides secrets accordés à la Sardaigne, et la solde de tant d'agents clandestins répandus dans toutes les cours et tous

(1) Consulter dans les *Éclaircissements* la lettre L.

(*Note de l'auteur.*)

(2) l'auteur plaçait ici plusieurs noms Polonais. Quoique ces noms restassent sous sa responsabilité, nous les retranchons : il ne faut qu'une nation généreuse, qui, par son courage, a toujours intéressé l'Europe à ses malheurs, y ajoute encore en éternisant ses haines et ses divisions.

(*Note du nouv. éditeur.*)

(3) Le général Sprengporten a non-seulement vendu sa patrie comme Suédois, mais encore trahi son ami ; car il était celui de Gustave, qui l'honorait de son intimité. C'est lui qui machina la défection de l'armée suédoise, lorsqu'elle marchait sur Pétersbourg, et qui servait de guide aux généraux russes dans leurs expéditions contre ses compatriotes. Il força même son fils, jeune homme loyal et intéressant, à combattre contre eux. Ils furent blessés l'un et l'autre au combat de Saint-Michel. Le père reçut une balle dans l'aine, qui le métamorphosa en eunuque. Après s'en être servi, Catherine le méprisa, et il eût le sort de tous les traîtres. Mais Paul le distingue aujourd'hui, et on pourrait bien le voir figurer de nouveau. (*Note de l'auteur.*)

les pays, soit pour susciter des ennemis à la France, soit pour y ourdir d'autres complots.

La multiplication monstrueuse des assignats, l'altération progressive des monnaies d'or et d'argent, leur rareté toujours plus vivement sentie, ne furent pas moins funestes. Le crédit tomba tellement chez l'étranger, qu'en 1793 et 1794 le rouble en espèce se trouvait au-dessous de sa valeur intrinsèque d'après le change sur Londres et sur Amsterdam. Cette circonstance produisit les spéculations les plus désastreuses pour la Russie. Les juifs de Pologne achetèrent les roubles partout, pour les revendre ensuite en Prusse et en Autriche, où ils étaient refondus avec avantage. Ce trafic ruineux se fit avec plus de préjudice encore dans les ports de Riga, de Réval et de Courlande. Les spéculateurs envoyaient leurs agents dans toutes les provinces à la recherche des roubles d'argent, et l'exportation qui s'en fit est incalculable. Le gouvernement prit quelques mesures pour arrêter le mal, lorsqu'il n'était plus temps : les inquisitions rigoureuses mirent au jour bien des coupables ; mais les punitions qu'on leur infligea ne firent point rentrer le numéraire exporté.

Le cuivre restait l'unique soutien des finances ; mais, par une conduite inconcevable, le gouvernement se retrancha lui-même une partie de cette dernière ressource, et le seul empire de l'Europe qui renferme de riches mines métalliques, se trouva n'avoir plus que du papier.

On sait que la Sibérie abonde surtout en mines de cuivre. Les plus considérables appartiennent à la couronne ; les autres sont entre les mains de quelques riches particuliers, tels que les Strogonow, les Démidow, les Tourtschaninow, Sabakin, etc., qui les font exploiter pour leur compte, moyennant une certaine rétribution envers la couronne.

Depuis 1770 jusqu'en 1780, les mines impériales du Kolivan et d'Orenbourg furent d'un rapport extraordinaire, non-seulement en cuivre, mais encore en or et en argent. Un homme

probe en avait l'administration, et sa vertu, demeurée pure et intacte à côté du métal corrupteur, est un exemple trop rare à offrir pour ne point le retracer ici.

Le lieutenant général Yhrmann, Livonien, commandant l'armée des lignes contre les Tatares et les Kalmouks, avait aussi la direction générale des mines du Kolivan; il est authentique que, dans l'espace de dix années, il a fait exploiter et envoyé à Pétersbourg onze mille cinq cent vingt-sept pouds d'argent, et trois cent quatre-vingt-quatorze pouds d'or en barre (le poud est un poids de 40 liv.); il a de plus payé annuellement cent mille roubles au gouvernement de Tobolsk pour la capitation des ouvriers employés aux mines, et versé, à chaque nouvel an, cinquante mille roubles en or dans la cassette particulière de l'impératrice. L'immense quantité de cuivre n'est point comprise dans cet énorme calcul; on n'y fait pas entrer non plus les frais d'exploitation, les appointements des officiers, ni l'entretien des bâtiments, digues et usines, qui étaient défalqués à part. Yhrmann laissa encore six cent mille roubles en argent monnayé dans la caisse, lorsque les intrigues le forcèrent à quitter son poste (1). L'activité, le désintéressement, l'humanité de ce digne homme, le firent chérir dans ces contrées éloignées et barbares (2); mais le bon ordre qu'il y avait établi disparut avec lui. Depuis son rappel, le produit de ces mines est toujours allé en diminuant. Ce n'est pas qu'elles

(1) Voir aux *Éclaircissements* à la lettre M.

(2) Leur sage exploitation n'est pas le seul service que le général Yhrmann rendit à l'État et à l'humanité dans ces contrées sauvages. La petite vérole, autrefois inconnue en Sibérie, y causait et y cause encore des ravages comparables à ceux de la peste : les habitants regardent ce mal, que les Russes y ont apporté, comme une malédiction du ciel, et les mères mêmes abandonnent leurs enfants qui en sont atteints. C'est à ce fléau qu'il faut attribuer la dépopulation immense qui, depuis cinquante ans, afflige ces vastes contrées. Un des premiers soins du général fut d'y remédier en faisant pratiquer l'inoculation. La superstition de ces peuples barbares y mit des obstacles presque invincibles; il fallut employer la force autant que la persuasion. (*Note de l'auteur.*)

soient épuisées; au contraire, on en a découvert de nouvelles, et le nombre des ouvriers nécessaires à leur exploitation a eté augmenté; ce sont les négligences, les fraudes, les vols de la plupart de ses successeurs, qui ont opéré cette grande diminution. Les mines du Kolivan rapportent près de la moitié moins qu'autrefois.

Le général Yhrmann, à force d'intelligence et de travaux, avait rendu navigables plusieurs petites rivières qui s'embouchent dans les grands fleuves, comme l'Irtisch et l'Oby : il les faisait nettoyer chaque année pour prévenir les encombrements, causés par la fonte des neiges et l'éboulement des terres. De cette manière, les transports se faisaient par eau et à peu de frais : après lui, toutes ces précautions furent abandonnées, et l'on traita la partie des mines aussi mal que les autres branches d'administration. Autrefois le *poud* de cuivre (40 liv.), rendu à la monnaie de Pétersbourg, ne revenait qu'à huit ou dix roubles, tous frais compris : dans la suite, il revint jusqu'à vingt roubles et plus; de manière que la couronne perdit jusqu'au bénéfice du monnayage.

Plutôt que de prendre des mesures efficaces pour obvier à ce mal, dont la cause ne pouvait plus être ignorée, on afferma le revenu des mines de cuivre à un riche Arménien, nommé Lazarow (1). Les ministres sacrifièrent ainsi les intérêts de l'Etat à leur propre avarice; car il est certain que l'Arménien, pour faire agréer sa proposition, leur abandonna une partie du profit. Dans les premières années de son bail, Lazarow livra assez singulièrement la quantité de cuivre stipulée; mais voulant par la suite s'épargner les frais du transport, et ayant trouvé un débouché avantageux, il vendit le cuivre à l'étranger, et, sans doute de connivence avec les ministres, il fut reçu à payer en papier une partie des sommes qu'il aurait dû livrer en métal. Les effets de cette pernicieuse opération se manifestèrent bien-

(1) Voir aux *Éclaircissements* à la lettre N.

tôt. Le cuivre devint rare, et la banque, ne pouvant plus échanger les assignats, fut prête à faire une honteuse banqueroute. Tel était le délabrement des finances et du crédit au commencement de 1796.

Le gouvernement avait, à cette époque, plus besoin d'argent que jamais. La guerre de Perse, celle qu'on méditait contre la France, exigeait des sommes considérables, malgré les subsides promis par l'Angleterre. Le mécontentement général dans les provinces, la famine qui, depuis trois ans, affligeait la Russie blanche et l'Ukraine (1), permettaient d'autant moins de recourir à de nouveaux impôts, que, l'année précédente, on avait augmenté la capitation et créé de nouvelles taxes. Le prince Zoubow voulut cependant essayer ce moyen dans la province d'Ekatérinoslaw, dont il était gouverneur, dans la persuasion que, s'il y réussissait, les autres départements suivraient cet exemple. Le général Korwat, son parent, et alors son lieutenant à Ekatérinoslaw, lui répondit du succès. En conséquence il publia une nouvelle taxe sur l'eau-de-vie; mais, contre son attente, la noblesse s'y opposa et envoya des dé-

(1) On sera peut-être surpris de m'entendre faire mention d'une famine en Russie. Les gazetiers de Paris diront qu'ils n'en ont rien su, et que les voyageurs anglais n'en parlent pas. Le fait n'est malheureusement que trop certain. Tandis que l'impératrice envoyait ses flottes pour affamer la France, ses propres sujets mouraient de faim dans les provinces de Mohilow et de Polotsk, d'où l'on avait tiré tout le grain pour les armées qui saccageaient la Pologne. Des milliers de paysans moururent d'inanition, ou s'enfuirent dans les forêts de Lithuanie, en 1793 et 94 ; d'autres ne soutinrent leur existence qu'en se nourrissant d'herbes et de pain d'écorce de bouleau. Le gouverneur de ces provinces, Passekl, l'un des assassins de Pierre III, vivait alors à la cour dans le luxe et la débauche.

La Russie devrait être à l'abri de ces fléaux. C'est un pays de grains, mais la fabrication des eaux-de-vie en consomme la plus grande partie ; et, d'un autre côté, la longueur des distances et la difficulté des transports empêchent la célérité des secours. Malgré les ordonnances des souverains, on néglige partout l'entretien des magasins établis pour suppléer aux années de disette, occasionnées par les sécheresses ou pluies trop abondantes. (*Note de l'auteur.*)

putés à la cour. Zoubow n'osa pousser les choses plus loin, d'autant que les soldats et les paysans ayant appris ce prochain renchérissement de leur boisson favorite, s'étaient ameutés en quelques endroits; cependant il empêcha que les députés ne fussent admis devant l'impératrice, et il chercha d'autres expédients pour remédier aux besoins impérieux de l'État, dont lui, ses frères et ses créatures étaient les véritables vampires.

On s'arrêta à la plus dangereuse de toutes les mesures. L'altération générale des monnaies fut décidée, et l'on commença par le cuivre. Les anciennes pièces de cinq kopeks furent marquées au coin de dix kopeks; on en fit autant des nouvelles avec une légère augmentation de métal : quant aux pièces d'argent, celles de dix kopeks devaient remplacer celles de vingt, et ces dernières en valoir trente. Les roubles et les *impériales* (pièces d'or) auraient perdu un sixième de leur poids, en conservant la même valeur. La célérité que l'on mit à cette opération est incroyable. La nouvelle monnaie établie à cet effet dans le château de Strelna, ancienne demeure de Pierre Ier sur le golfe, fut en pleine activité dès le mois de septembre. La cour se promettait de grands avantages de cette mesure désespérée : en haussant le prix des espèces, elle croyait augmenter et doubler tout à coup la masse du numéraire; elle se flattait de pouvoir alors retirer à bas prix une partie des assignats, et relever le prix de ceux qui resteraient en circulation.

Plusieurs millions de cette monnaie altérée étaient prêts. La Russie entière attendait avec inquiétude leur émission, fixée au 1er janvier 1797. L'impératrice mourut au mois de novembre, et laissa à son successeur les finances dans le plus grand désordre.

Cette plaie mortelle de l'État fut la première sur laquelle Paul porta sa main expérimentée. Comme nous l'avons dit précédemment, il suspendit très-sagement la fabrication de la nouvelle monnaie, et déclara qu'il allait employer tout son pouvoir et tous ses soins à rétablir le crédit des assi-

gnats et à diminuer leur masse. Il commença par de grandes réformes dans les dépenses énormes de la cour, réformes que Catherine avait elle-même enfin entreprises quelque temps avant sa mort ; il prononça de sévères punitions contre les déprédateurs des deniers publics, si communs et si tolérés en Russie ; il manifesta en général une forte volonté pour tout ce qui tendait au rétablissement de l'ordre et à l'économie dans les finances. Ces seules démonstrations produisirent d'abord un bon effet, et les assignats haussèrent de dix à quinze pour cent.

Les Russes, accoutumés à croire bonnement que tout est possible à leur souverain, s'imaginèrent que, pour remettre le papier en crédit et faire couler le Pactole dans l'empire, il suffirait d'un ukase. Paul semble avoir eu la même idée de sa puissance ; car il ordonna que le rouble en papier serait au taux du rouble en argent. Cet ordre, assez semblable à un décret du règne révolutionnaire en France, eut approchant les mêmes effets ; et Paul, voulant être ponctuellement obéi, crut également rétablir la confiance par la force (1). Il pensa que des opérations financières se faisaient comme des évolutions militaires, qu'on peut introduire et faire aller, la canne à la main.

Une mesure plus efficace et plus favorable au crédit des assignats fut d'en faire brûler publiquement pour la valeur de six millions. Le procureur général mit solennellement le feu aux papiers encagés, et Paul, de son balcon, assista avec sa cour à cette conflagration. Pour constater l'anéantissement du papier, le prince Kourakin en présenta en cérémonie les cendres à l'empereur, et un peuple immense rassemblé sur la place du palais poussa des cris de joie.

(1) Les premiers jours qui suivirent cette ordonnance, le grand-duc Constantin allait lui-même incognito dans les boutiques échanger du papier contre du numéraire, et il dénonçait à l'empereur les marchands qui agiotaient. On fermait leurs boutiques, et on les punissait.

(*Note de l'auteur.*)

Le papier-monnaie, dit un auteur allemand, est une béquille sur laquelle un État malade peut être forcé de s'appuyer ; mais il doit la jeter au feu, aussitôt qu'il sent renaître ses forces. Cette exécution aurait produit un effet durable, si l'on n'avait bientôt appris que ces assignats brûlés avec tant de solennité ne faisaient point du tout partie de l'énorme quantité mise en circulation depuis une dizaine d'années ; ils n'étaient qu'un reste de l'immense provision de ceux que Catherine faisait fabriquer secrètement pour les émettre selon ses besoins.

L'empereur voulant à tout prix faire hausser cette monnaie, le comité des finances eut ordre d'en proposer les moyens. Ignorance crasse, présomption choquante, cupidité insatiable, voilà quel était le caractère des chefs de finances sous Catherine. Couvrir un déficit par un plus grand déficit, multiplier les charges directes et les dépenses inutiles, voilà quel avait été leur savoir-faire. L'augmentation du numéraire circulant parut le moyen le plus efficace au comité que Paul consulta. Mais où prendre l'or et l'argent? Nous venons de voir le dépérissement où tombaient les mines de Sibérie ; et la monétisation de la vaisselle et d'autres expéditions semblables n'offraient pas assez de ressources. On crut avoir enfin trouvé la pierre philosophale dans le revenu des douanes. Par un nouveau tarif, toute marchandise importée ou exportée, soumise à un impôt, dut dorénavant le payer en monnaie étrangère, nommément en écus et en ducats de Hollande, et par surcroît de raffinement on taxa ces espèces au-dessous de leur cours ordinaire. On crut par là amasser suffisamment et à bon compte de l'or et de l'argent étranger, pour en fabriquer des impériales et des roubles. Le négociant, forcé d'avoir des ducats et des écus pour retirer ses marchandises des douanes, acheta à tout prix ces espèces dans l'étranger; et ce prix augmenta de manière, qu'aujourd'hui il paye l'écu 213 kopeks et le ducat 508, tandis qu'il est obligé de livrer à la douane le premier pour 130 et le second pour 350. Le premier résultat sensible de cette opération est

que, malgré qu'il soit entré de l'or et de l'argent dans les coffres du souverain, les assignats, loin de hausser, ont encore baissé de vingt pour cent, et se retrouvent au taux où ils étaient à la mort de Catherine ; c'est-à-dire à cinquante pour cent de perte. Les négociants cherchent à se dédommager de l'impôt excessif mis sur leur industrie, par le prix exorbitant qu'ils mettent à leurs marchandises, et par la contrebande, qui, vu l'immensité des frontières et la vénalité des employés, est plus facile en Russie qu'ailleurs. Pour payer les produits étrangers, le marchand russe n'a que son papier et les productions du pays; mais sa perte sur les assignats étant trop considérable, il livre de préférence les productions. Cette dernière circonstance n'est pas moins nuisible à l'État, puisqu'elle donne à une exportation réelle tout le désavantage de l'importation, et qu'elle cause un véritable déchet dans le bilan du commerce de la Russie. C'est ce que les Anglais se gardent bien de faire apercevoir.

Les espèces d'or et d'argent, devenues toujours plus rares, ont enfin cessé d'être monnaie; elles ne sont plus que des métaux, des marchandises à prix fixe. Le cuivre et le papier sont désormais le seul signe représentatif des valeurs en Russie.

On en revint à la fonte de la vaisselle des gouvernements. Voici ce que c'était. Catherine qui mettait du luxe et de la magnificence partout, avait, dans chaque chef-lieu de province fait bâtir un hôtel pour le gouverneur et les premiers commis des différents bureaux. Les hôtels avaient été richement meublés aux frais de l'État, et chaque gouverneur avait en même temps reçu un service d'argent de quatre-vingts couverts, pour en faire usage dans les jours de cérémonies et dans ces grandes fêtes dont nous avons parlé. Le moindre de ces services valait cinquante mille roubles, et ceux des grandes villes le double. Le comité des finances, oubliant que le transport et la façon de cette immense argenterie faisaient le tiers de sa valeur, crut avoir trouvé un trésor capable de remédier à la pénurie du numéraire. Les vingt-trois gouvernements en possession de

cette vaisselle furent obligés de la rendre et de la livrer à la monnaie, et même de bonifier ce qui s'en était perdu pendant les quinze ans qu'elle avait servi. Sa valeur intrinsèque allait à peine à un million. Ce produit, bien au-dessous de ce qu'on avait attendu, étonna l'empereur, qui changea tout à coup la destination de la vaisselle. Les plats, les plateaux, les assiettes et les soupières, loin d'être convertis en roubles, se virent métamorphosés en casques, en cuirasses, et autres pièces de l'armure des quatre cents gendarmes formés pour figurer au couronnement à la place des soixante-dix chevaliers-gardes de Catherine. Après cette cérémonie, la troupe trop dispendieuse des gendarmes fut réduite à quatre-vingts, et la cassette impériale se trouvant épuisée, on abandonna les armures d'argent aux orfévres qui les avaient fabriquées, pour prix de leur travail. Voilà où aboutit cette opération financière.

C'est donc avec raison que l'on peut dire que la Russie s'est ruinée avant d'avoir été riche, comme on a dit que la nation s'était pourrie avant d'avoir été mûre (1); mais personne n'a moins que les Français le droit de rire de ces opérations financières. Après les déplorables aventures des billets de Law et la catastrophe récente de leurs assignats, ils s'étonneront sans doute qu'après une circulation de vingt ans, des abus et des falsifications de toute espèce, des hausses et des baisses continuelles, le papier se soutienne encore en Russie, et qu'en ce moment il ne perde que quarante à cinquante pour cent. Ce papier n'a cependant jamais eu pour base et pour garantie des milliards de domaines nationaux, et l'honneur et la bonne foi d'un peuple libre, mais la parole et la volonté d'un despote !

Si, d'un côté, Paul a commencé des réformes salutaires, et s'il tâche de mettre plus d'ordre dans sa dépense, de l'autre côté il a fait de nouvelles brèches à ses finances par des prodi-

(1) C'est Diderot et Rhulière qui se sont ainsi exprimés.
(Note de l'auteur.)

galités impolitiques et inconsidérées, par des innovations inutiles et mal combinées, souvent pernicieuses, et qui toutes plus ou moins tendent à épuiser les ressources de l'empire.

On a vu dans quelques papiers publics l'énumération des gratifications immodérées qu'il a faites, et j'ai déjà parlé de celles qu'il distribua, à l'occasion de son couronnement, à des personnes, pour la plupart, déjà gorgées d'opulence. Hélas! le pauvre qui environne les souverains reste toujours pauvre, et le riche y accumule les richesses!

L'impératrice, enfin plus prudente, s'était fait une loi de ne plus aliéner les domaines de l'ancienne Russie; elle faisait rarement une exception en faveur de ses plus chers favoris, à qui elle ne donnait guère que des terres confisquées et plus souvent achetées. Ordinairement, les dépouilles des pays voisins envahis par ses armées alimentaient sa générosité.

Paul a suivi une méthode toute différente, et, dans l'espace de dix mois, il a plus distribué de paysans en Russie que sa mère ne l'avait fait pendant dix ans. Il en sentira bientôt l'inconvénient : il ne lui restera plus rien à donner; et le Russe qui ne sert que pour obtenir des esclaves, le Russe accoutumé à toujours recevoir, cessera d'être attaché à ses autocrates, à moins que ceux-ci ne trouvent continuellement une autre Crimée, une seconde Pologne et une nouvelle Courlande, pour en offrir les sanglantes dépouilles à la voracité de leurs généraux, de leurs ministres et de leurs courtisans.

Tout homme qui réfléchit, doit être saisi d'indignation quand il entend prôner ces extravagantes largesses cumulées sur un individu déjà opulent, qui dévore seul, dans le luxe et la débauche, un revenu suffisant à l'entretien de cent familles, à la récompense méritée de mille citoyens, qui servent l'État dans l'obscurité et traînent leur vie dans l'indigence. Outre ces prodigues distributions d'esclaves, Paul a dissipé en argent comptant des sommes incalculables. Fidèle à sa répugnance pour tout ce qui a servi à sa mère, il n'a pas voulu placer sur son

front le diadème qu'elle avait porté avec tant d'éclat pendant trente-quatre ans. Le joaillier Duval a été chargé de faire une couronne beaucoup plus riche, et qu'on évalue à plusieurs millions (1). La cérémonie du couronnement a coûté des frais immenses, auxquels on aurait pu donner un meilleur emploi, ainsi qu'aux six cent mille roubles payés au *Crésus-Apicius* Besborodko pour son palais de Moscou (2).

Une autre source intarissable de dépenses ruineuses, est la manie d'abattre et de construire, qui possède le turbulent empereur, et l'aversion qu'il a pour toutes les maisons qu'ont habitées sa mère ou ses favoris.

Le palais d'hiver n'existe que depuis quarante ans ; il est plus que suffisant pour loger toute la famille impériale. Plusieurs galeries unissent ce palais au ci-devant pavillon des favoris, précieusement meublé, et qu'une autre galerie joint encore au vaste palais de l'Ermitage. Le ci-devant palais Schépélef ne fait plus également qu'un seul et même bâtiment avec l'Ermitage et le pavillon des favoris, de manière que tous ces

(1) Il faudrait un volume pour décrire les cérémonies et les honneurs avec lesquels cette couronne fut transportée de chez le joaillier Duval jusqu'au palais de l'empereur : jamais l'arche d'alliance, dans les marches du peuple de Dieu, ne fut environnée de tant de crainte et de tant de pompe. Le joaillier, comme un autre Pygmalion, fut obligé de tomber à genoux et d'adorer son ouvrage. (*Note de l'auteur.*)

(2) Besborodko, dont nous avons donné le portrait historique dans ce qui précède était naturellement paresseux. Épuisé par la débauche, il eut souvent des velléités de retraite. Il avait à cet effet bâti une maison magnifique à Moscou. L'empereur y logea pendant les fêtes de son couronnement. L'immensité du terrain occupé par les jardins le frappa. Quel superbe emplacement, s'écria-t-il, pour exercer un régiment ! Cette exclamation n'échappa point à Besborodko. Durant la nuit, les arbres, les berceaux, les parterres, les fontaines, tout fut enlevé ou détruit. Ce beau jardin n'offrit plus le lendemain qu'un sol nu et sablé, propre à servir de place d'exercice. Besborodko poussa l'attention encore plus loin. Mademoiselle Nélidow, alors favorite, logeait dans une maison voisine ; il eut soin d'y faire pratiquer une galerie de communication avec les appartements de son maître. L'empereur enchanté lui acheta sa maison au poids de l'or, et le fit prince et altesse. (*Note de l'auteur.*)

édifices réunis, et plusieurs autres hôtels qui les environnent, forment un ensemble d'une étendue immense et offrent des logements commodes et magnifiques. Près de là est le palais de marbre, capable lui seul de loger un souverain. Le palais d'Anitschkow a le même avantage. Reste encore le palais de Tauride, qui, avec les augmentations nouvelles, présente un séjour vraiment impérial. Le palais d'été, dont nous avons parlé, était encore très-habitable; mais un nouveau palais dédié à saint Michel s'est fièrement élevé sur ses ruines, et a coûté des millions, moins par le goût et la magnificence qui y règnent, que par la célérité qu'on dut mettre dans cette construction, commandée par un ordre du ciel, comme celle du temple de Jérusalem.

Paul, qui détruit tout, pour tout refaire à sa manière, semble ne vouloir habiter aucune maison occupée par ses prédécesseurs. Tzarskoé-Célo, qui a absorbé tant de trésors, qui a fatigué tant de bras, et qui renferme tant de monuments précieux, est abandonné, comme nous l'avions prévu. Les pyramides commémoratives, les colonnes rostrales de Tchesmé, les portes triomphales du vainqueur du Kagoul (1), seront bientôt couvertes de mousse et de fange. Il faudra chercher un jour leurs débris dans ces marais immondes, que la voix de Catherine avait transformés en lacs limpides et revêtus de marbre. Ces longs portiques, ces berceaux de verdure, où cette femme célèbre venait méditer ses projets toujours grands, mais souvent injustes et dévastateurs; le mausolée du beau Lanskoï, qu'une impératrice amoureuse a tant mouillé de ses larmes, tout enfin va disparaître, et ces lieux naguère enchantés vont se convertir en décombres, et reprendre leur difformité primitive. Cet or qu'absorbèrent tant d'embellissements, les sueurs qui arrosèrent tant de travaux, ces chefs-d'œuvre des arts et du luxe, tout sera perdu pour la postérité. De nouveaux trésors, de

(1) Le Kagoul est une petite rivière de la Bessarabie, où le comte Roumanzow gagna un grande bataille contre les Turcs. Paul fait élever aujourd'hui à ce général une pyramide sur la place du palais de marbre.

nouvelles sueurs iront s'engloutir à Gatschina, à Pawlowsky, ou en d'autres lieux favorisés, qui exerceront à leur tour le génie destructeur de quelque successeur de Paul.

S'il est permis à un particulier d'avoir ses goûts et ses fantaisies, à plus forte raison les doit-on accorder à un souverain; mais un souverain qui, en montant sur le trône, trouve, comme Paul l'a publié lui-même en plusieurs ukases et manifestes, ses finances délabrées, le crédit de l'État anéanti, les provinces épuisées par la famine et la guerre, une administration viciée dans toutes ses parties, des désordres, des abus, des dilapidations de toutes les espèces, des tribunaux corrompus, etc., un tel souverain, dis-je, ne devrait pas, ce semble, commencer son règne par abattre des palais, pour en bâtir de nouveaux, ou en acheter d'inutiles, lorsque ses prédécesseurs lui ont laissé tout ce qu'il peut désirer en ce genre de luxe impérial. La petite maison de bois qu'habitait Pierre Ier, et qu'on voit encore sur la rive droite de la Néva, ne fait-elle pas honte à ces amas de palais entassés sur la gauche de ce fleuve?

Paul, dès les premiers jours de son règne, annonce des réformes, promet de l'exactitude, de l'économie, déclame contre les prodigalités de sa mère, et nous le voyons aussitôt dissiper des millions pour des palais et des couronnes; et nous le voyons répandre des prodigalités plus grandes sur des personnes sans services, et le plus souvent incapables d'en rendre, tandis que les anciens serviteurs de l'État sont expulsés.

C'est ainsi qu'on a vu Driesen, lieutenant réformé du service de Prusse, attaché au duc de Courlande, recevoir tout à coup la superbe terre d'Eckhof, évaluée à deux cent mille écus. Ce Driesen est un homme sans mérite et sans moyens; mais sa taille est colossale, et son maintien soldatesque : on en a même fait un général, et finalement un gouverneur de Courlande.

Le baron de Nicolaï, pour ses services de bibliothécaire et de secrétaire de l'impératrice, a reçu trois mille paysans aux envi-

rons de la capitale; c'est approchant trois mille louis de revenu.

Le féroce Arakschéieff dont nous avons parlé, en a obtenu bien davantage, pour des services de caporal, etc.

Une foule d'émigrés français ont eu la même part de ces libéralités mal entendues, et au grand scandale de tous les Russes. Certes ce serait être injuste, impitoyable, que de blâmer l'empereur d'avoir donné des secours aux émigrés : ils sont malheureux, persécutés; les princes leur doivent assistance. Ce n'est donc point cette assistance qu'on lui reproche, mais des prodigalités répandues sur plusieurs d'entre eux qui n'étaient pas dans le besoin. Je ne citerai que Choiseul-Gouffier, qui assurément n'est pas celui qui mérite le moins d'être distinguée. Choiseul-Gouffier, ex-ambassadeur à Constantinople, avant de quitter son poste, vendit son mobilier, et fit transporter celui de l'hôtel de France chez le chargé d'affaires russe, Gwastow, qui, à la vérité, se l'appropria, mais qui fut ensuite contraint de lui en restituer la valeur. Il vendit également le vaisseau sur lequel il était arrivé à Cherson, et l'impératrice lui paya trente-six mille écus sa vaisselle plate, pour en faire présent au comte Valérien Zoubow. Choiseul vint donc en Russie avec un capital connu de cent mille écus. On lui fit malgré cela une forte pension, et les terres qu'on lui a données en Pologne sont évaluées à deux cent mille roubles. Outre cela, ses fils ont été avantageusement placés; lui-même a eu des emplois lucratifs, et il n'était pas un des émigrés français qui ont le plus perdu, puisque sa femme, restée en France, y avait conservé une partie de sa fortune.

On a vu également les Esterhazy, les Saint-Priest, les Lambert, les Polignac, les d'Autichamp, et cent autres moins connus, recevoir à la cour de Russie, non pas l'hospitalité due au malheur, ou l'accueil fait au mérite, mais les récompenses qu'on accorde rarement à ceux qui ont bien mérité de leur pays. Ils gagnèrent les bonnes grâces de Paul et de Catherine à force de haine contre leur propre patrie; et les dépouilles des Polo-

nais exilés, ou morts pour la liberté, les ont bien dédommagés des pertes qu'ils ont pu faire en France. Ne serait-il pas de l'équité du gouvernement français d'employer les possessions des émigrés à qui la Russie en a donné en Pologne, au dédommagement de ces braves Polonais qui ont tout perdu et qui versent aujourd'hui leur sang sous les enseignes de la république?

On ne dira plus rien de tous ces traîtres qui ont vendu la Suède ou la Pologne. Ils sont tous en Russie, et jouissent, du moins à la cour, de la considération réservée à la vertu et à la fidélité. On y voit des hommes que nous ne voulons pas nommer, mendier et obtenir amplement le salaire des maux qu'ils ont faits, ou voulu faire à leur patrie. C'est encore en Russie que trouvent asile et protection les frères dénaturés, les fils rebelles de vingt petits souverains du Caucase et du Taurus, que l'on acharne les uns contre les autres. C'est à Pétersbourg que l'on voit cet avare Batal-Pacha, séraskier turc, qui se rendit et se livra avec une partie de son armée aux Russes, dans le Kouban, exemple de trahison rare chez les Musulmans. C'est là qu'on a vu les hospodars de Moldavie et de Valachie recevoir le prix de leur félonie envers la Porte : ils avaient trafiqué des provinces confiées à leur foi; ils avaient fait déserter des milliers de Moldaves et de Valaques, à la vérité opprimés, mais non serfs, pour devenir esclaves dans les déserts du Bog et du Dnister. La Russie a acheté des créatures et soldé des factieux partout; et c'est avec raison que les Russes mêmes avaient parodié ce vers de Voltaire :

> Et la cour de Louis est l'asile des rois,

par celui-ci :

> La cour de Catherine est l'asile des traîtres.

CHAPITRE XIV.

Les Cosaques.

Souworow promettait à Catherine de faire la conquête de la France avec cinquante mille Cosaques. Ce n'est pas que le moderne Attila prétendît, par cette forfanterie, dire que les Cosaques étaient l'élite des armées russes : il voulait au contraire exprimer son mépris pour les Français, et désigner quel genre de guerre il fallait leur faire. Un barbare couvert de lambeaux, décoré d'une barbe hideuse, monté sur un cheval affamé, armé d'une lance et d'un fouet, lui semblait l'épouvantail propre à poursuivre et à punir une troupe d'esclaves mutinés. Une notice historique et détaillée sur ces enfants du Nord ne pourra que rectifier les idées qu'on s'en est formées d'après des relations inexactes. Elle est d'un homme qui a fait la guerre avec eux, visité leur pays et étudié leurs mœurs et leur histoire.

La belliqueuse nation des Cosaques diminue de jour en jour. Elle disparaîtra bientôt de la surface de la terre, ainsi que tant d'autres sur lesquelles le sceptre russe s'est appesanti, à moins qu'une heureuse révolution ne vienne bientôt la délivrer du joug qui l'écrase et l'anéantit. Son origine n'a pas encore été bien débrouillée ; mais elle ne paraît pas être la même que celle du peuple russe. Les Cosaques sont probablement les restes très-mélangés des peuplades qui occupèrent autrefois les vastes pays situés entre le Wolga, le Tanaïs, la mer Noire et le Borysthène ; peuplades connues dans les annales moscovites sous les noms de Khosari et de Pastinaci (Khosares et Petschénè-

gues), éternels ennemis des anciens grands princes de Kiowie, et d'origine slavonne. Batti-Khan et ses Mongoles les écrasèrent à leur passage, vers le milieu du treizième siècle. Les débris de ces différents peuples s'amalgamèrent sous la domination des Tatares, et partagèrent le sort des Russes asservis par les mêmes conquérants, jusqu'à la fin du quinzième siècle. C'est sans doute pendant cette longue et cruelle époque qu'ils s'accoutumèrent à la langue russe-slavonne, en conservant toutefois beaucoup de mots de leur idiome primitif. Après l'expulsion des Mongoles, dont ils avaient également contracté beaucoup d'habitudes, ils restèrent dans leurs immenses *steppes* (plaines incultes) et créèrent une espèce de république démocratique et militaire, qui forma une barrière entre les Russes et les Tatares-Nogaïs. Devenus par la suite puissants et même dangereux à leurs voisins, les khans de Crimée, les czars de Moscovie, les Turcs et les Polonais tâchèrent alternativement de les soumettre ou de les détruire, et cherchèrent enfin à se les attacher. Malheureusement pour les Cosaques, le nœud qui unissait leurs différentes tribus se relâcha insensiblement, et l'ambition de quelques familles acheva de le dissoudre. Ils n'ont cependant jamais cessé de se regarder comme un même peuple, et de se traiter de frères. Vers la fin du siècle passé, les Cosaques ukrainiens reconnurent la souveraineté de la Pologne, et les Cosaques du Don ou Tanaïs, ainsi que celles de leurs tribus qui habitaient la rive gauche du Borysthène, se soumirent à la Russie. Ils se réservèrent toutefois leur ancien régime et une partie de leur indépendance. Ceux du Volga et du Yaïk restèrent encore libres. C'est à cette époque que les plus déterminés et les plus jaloux d'une entière liberté se retirèrent dans les marais et les îles inabordables au delà des cataractes du Borysthène, dont ils s'approprièrent ensuite l'embouchure, ainsi que celle du Bog et les contrées riveraines. C'est là que se forma peu à peu cette république singulière, dans laquelle aucune femme n'était admise, et qui, dégénérant bientôt en une association de bri-

gands et de pirates, a fait tant de bruit sous le nom de la Setsch des Cosaques-*Zaporogues* (1).

Les Cosaques n'ont presque rien de commun avec les Russes que la religion grecque et un langage corrompu. Leurs mœurs, leurs usages, leur genre de vie, leurs armes et leur manière de combattre, tout est différent, si l'on excepte les conformités générales qui ont toujours lieu entre des peuples limitrophes et rapprochés par des liens politiques et religieux.

Les Cosaques sont en général plus beaux, plus grands, plus actifs, plus agiles, plus adroits, et personnellement plus braves que les Russes : moins accoutumés à la servitude, ils sont plus francs, plus fiers, et parlent avec plus de hardiesse. Leur physionomie est moins monotone, et les stigmates qu'imprime l'esclavage ne les ont point encore déformés et rabougris. Les Cosaques sont nomades, pasteurs, guerriers, déprédateurs : les Russes sont agricoles, merciers et sédentaires; ils sont naturellement peu guerriers, et trop fripons dans le commerce. Les Cosaques voyagent et combattent toujours à cheval. Les Russes marchent, et se font traîner. Ils sont excellents fantassins, et leur cavalerie est la plus mauvaise de l'Europe. Le Cosaque est cruel et sanguinaire dans la chaleur de l'action; le Russe est féroce et impitoyable de sang-froid.

La nation des Cosaques perdit peu à peu l'indépendance qu'elle s'était réservée lors de sa réunion à la Russie. On cessa de les ménager, aussitôt qu'on crut pouvoir le faire impunément. L'insurrection du grand hetman Mazeppa, provoquée par de mauvais traitements, commença leur oppression sous le règne de Pierre Ier. Cet empereur leur ôta l'antique droit d'élire leur chef; il fit des levées arbitraires dans leur pays, et rendit per-

(1) Ainsi nommés de la préposition *za*, outre, et du mot *poroghi*, cataractes. Leur *Setsch*, c'est-à-dire leur principale habitation et résidence de leur chef ayant été surprise et détruite par les Russes en 1775, les Zaporogues se dispersèrent : on en employa avec succès un grand nombre sur la mer Noire et dans les armées. (*Note de l'auteur.*)

manents leurs contingents qui ne devaient être que temporaires et périodiques. Irrité par leur défection en faveur de Charles XII, il opprima leurs tribus, et dispersa leurs guerriers sur la surface de son vaste empire. Ses successeurs respectèrent cependant encore assez leurs dernières institutions civiles et militaires, pour ne point, en les poussant à bout, les contraindre de se donner aux Turcs, aux Polonais, ou aux Tatares de Crimée; mais aussitôt que ces trois voisins ne furent plus redoutables à la Russie, les Cosaques devinrent esclaves de la couronne. Leur ancienne constitution républicaine n'existe plus, et l'égalité a disparu du milieu d'eux. On leur a donné des nobles, et il est bien difficile à un simple Cosaque de parvenir désormais à quelques grades.

Lorsqu'ils étaient libres encore, la naissance n'entrait pour rien dans le choix de leurs chefs ni de leur grand hetman. En temps de paix, le pouvoir de ce grand hetman était très-limité : il était aussi chef de la justice, dont les formes devaient être fort simples chez un peuple demi-nomade. La puissance législative n'appartenait qu'à la nation, et chaque *stanitza* (bourgade) avait un ou plusieurs *sotnik* (centurions), qui jugeaient les différents particuliers, maintenaient la police, et présidaient aux exercices militaires de ceux qu'ils devaient conduire à la guerre. Plusieurs centuries réunies forment un *polk* (brigade) commandé par un *polkownik*. Tout Cosaque était soldat-né; mais l'État n'ayant ni revenus ni finances, le soldat ne recevait point de paye, et devait lui-même se pourvoir d'armes et de chevaux. Comme cette nation ne faisait que des guerres d'incursions et de pillage, le butin tenait lieu de solde et de récompense.

L'agriculture n'a jamais beaucoup occupé les Cosaques. Leur pays ne formant qu'un immense et gras pâturage, de tout temps leurs troupeaux ont fait leur richesse.

Nous avons dit que la réunion des Cosaques à la Russie fut volontaire et conditionnelle : leurs terres, dont l'étendue suf-

fisait à peine à leurs troupeaux errants et à une population autrefois nombreuse, étaient la propriété commune de toute la nation. Aucun étranger, pas même un Russe, ne pouvait s'y établir sans le consentement général, et la république défendait avec courage ses limites contre les empiétements de ses voisins. Ces sortes de disputes étaient fréquentes, mais elles n'avaient jamais lieu entre les individus de la nation, puisqu'il existait peu de propriétés individuelles. Chacun défrichait et cultivait le terrain qui lui semblait bon, et qui était le plus à sa portée. Si cependant une tribu ou une famille défrichait une portion de terre, elle en restait propriétaire tant qu'elle l'habitait et la tenait en culture; mais elle n'en pouvait pas disposer en faveur d'un étranger, et moins encore la vendre. Il n'y a que la pêche et les pâturages qui aient pu causer quelquefois des démêlés entre les bourgades voisines; mais ces démêlés se terminaient toujours à l'amiable entre un peuple de frères.

Voilà quel fut longtemps l'état des Cosaques; état heureux, si l'on compare leur entière indépendance à l'entier asservissement des Russes, aujourd'hui leurs maîtres ou leurs compagnons de servitude.

Depuis Mazeppa, les Cosaques n'eurent plus de grand hetman tiré de leur nation. Cette dignité a été abolie, et le titre n'a plus servi que de décoration à quelque favori des impératrices de Russie, comme Rosoumowsky (1) et Potemkin. Autrefois, alliés plutôt que sujets, les Cosaques ne payaient aucun tribut à la Russie; ils fixaient eux-mêmes le nombre des cavaliers qu'ils devaient fournir aux armées, et le droit d'en nommer les chefs leur appartenait. Après chaque campagne, ils revenaient en partie chez eux inspecter leurs troupeaux et leurs ménages, revoir leurs femmes et leurs enfants, réparer leurs armes et refaire leurs chevaux. Peu à peu on les a soumis à la capitation comme les serfs; ils n'ont plus le droit de nommer

(1) Voir à la fin du volume la lettre O.

leurs officiers ; on les mène arbitrairement à la boucherie, sur le Danube, en Perse, en Pologne, en Finlande ; le temps de leurs services est illimité, et leur solde nulle, ou arbitraire. Avant Potemkin, les Cosaques étaient tombés dans un tel mépris dans les armées russes, qu'un *polkownik*, ou chef de brigade, recevait les ordres du dernier sous-lieutenant. Potemkin, qui, par des vues particulières, a favorisé et relevé les Cosaques de toutes les manières, a fait cesser cette humiliation absurde et impolitique, en donnant aux officiers cosaques le même rang qu'aux russes ; et Paul en agit de même.

Après des préludes et des essais continuels pour fondre la nation des Cosaques dans le peuple russe, on finit par morceler leur pays et l'enclaver dans les provinces voisines, particulièrement dans l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw. Ce morcellement arbitraire porta le dernier coup à l'indépendance des Cosaques, qui se virent dès lors assimilés aux esclaves russes, et cessèrent de former un corps de nation. Quand une fois le despotisme a empiété sur les droits des peuples, il ne saurait plus s'arrêter. La moindre pause le paralyse ; il faut qu'il marche pour se soutenir, jusqu'à ce qu'il tombe dans l'abîme qu'il s'est creusé lui-même, ou qu'il se brise contre les obstacles qu'il a lui-même entassés. L'oppression enfante des mécontentements qui, tôt ou tard, se convertissent en résistance et en insurrection : la nation des Cosaques est actuellement dans cet état de crise ; elle s'agite et se débat sous le pied du colosse qui l'écrase, et qu'elle n'a fait jusqu'ici qu'irriter davantage par ses efforts impuissants. C'est elle qui a produit les Yermak et les Poutgatscheff, qui ont failli renverser l'empire ; et c'est encore dans son sein, toujours indocile et turbulent, que se forment de temps en temps des factions. Ses jeunes guerriers que l'on redoute, sont continuellement en réquisition, et dispersés vers toutes les frontières ; ils ne revoient pour la plupart jamais leur pays, qui reste ainsi en proie aux vexations des dominateurs. Le gouvernement russe, toujours alarmé et toujours soupçonneux, parce

qu'il est toujours oppressif, n'a pas cru devoir se borner à ces précautions contre une nation dont les griefs sont si multipliés. Non content de la priver de ses guerriers et de morceler son territoire en l'incorporant aux anciennes provinces russes, il a commencé le démembrement de la nation elle-même. Plusieurs tribus ont été enlevées de vive force et conduites sur les côtes insalubres de la Crimée, ou dans les plages stériles du Kouban, pour repeupler les déserts que les armées moscovites y ont laissés. Ces colonies ont péri par la contagion et la misère, par le fer des montagnards du Caucase et par la désertion. Le Don a été dépouillé de ses habitants indigènes, et le Kouban, ainsi que la Crimée, n'ont gardé que leurs tombeaux. C'est en vain qu'ils envoyèrent des députés à Catherine, pour la supplier de ne pas arracher tout un peuple à sa patrie : quelques-uns de leurs chefs furent gagnés ; on fit marcher des troupes contre les tribus qui faisaient quelque résistance, et on enleva comme des troupeaux ces malheureux qui se réfugiaient dans leurs foyers et embrassaient leur terre natale. Voici comme cela arriva :

Après la mort de Potemkin, dernier protecteur des Cosaques, l'immense gouvernement d'Ekatérinoslaw, dans lequel une grande partie de leur pays se trouve enclavée, devint le partage du favori Zoubow. Le général Khorwat, son parent, fut nommé son lieutenant, et alla résider à Ekatérinoslaw. Ce Khorvat, fils d'un homme mort dans les fers pour ses crimes, était avare, crapuleux, despote, impitoyable ; c'était en un mot un vrai satrape. D'autres parents, d'autres créatures de Zoubow furent également placées : on leur donna de vastes terrains dans le voisinage des Cosaques. En 1792, lorsque les Russes, avec les traîtres de Targowitz, fondirent sur la malheureuse Pologne, les généraux eurent ordre d'enlever toutes les familles de paysans dont ils pourraient se saisir, et de les envoyer dans les déserts d'Ekatérinoslaw et d'Otschakow. Selon un calcul modéré du général W..., le nombre de ces familles enlevées à la Volhynie et à la Podolie va au delà de vingt mille. Le transport de ces malheu-

reuses victimes offrait un spectacle horrible. Tantôt c'était des troupes d'enfants, dont les parents s'étaient enfuis ou avaient été massacrés ; tantôt c'était des pères et des mères dont les enfants avaient péri dans les flammes, ou s'étaient égarés dans le tumulte des armes, ou avaient été enlevés par des brigands particuliers. Tantôt c'était des époux devenus la proie de différents ravisseurs, et séparés pour jamais. Khorwat reçut une bonne part de cet infâme butin ; son frère et les autres créatures de Zoubow, Ribas, Altesti, Gribowsky, Janschin et cent autres, y participèrent aussi. Il est de fait que Khorwat eut 3,000 de ces malheureux, Alesti 800, Gribowsky 1,500, Ribas davantage. Un prince Cantakuzène (1) en acheta quelques centaines des Cosaques, et presque tous les propriétaires de ces contrées incultes en firent autant. Le général Kakowsky en envoya quelques milliers en Crimée, mais peu arrivèrent à leur véritable destination ; la plus grande partie périt en route dans les steppes, parce qu'on n'avait pas pourvu à leur subsistance. Les terres des grands spoliateurs, quoique vastes, ne purent suffire à ces nouvelles colonies. Ils avaient d'abord demandé des hommes pour cultiver leurs déserts, ils demandèrent bientôt de nouvelles terres pour y employer leur surabondance d'hommes ; et c'est alors qu'on jeta les yeux sur celles des Cosaques du Don. Le favori Zoubow sut représenter les choses sous un point de vue si favorable, que, sans autre examen, du fond de son cabinet, l'impératrice, amie des partages, traça sur une carte cette démarcation singulière. Ce coup de crayon ôta aux Cosaques une grande partie de leurs propriétés, leurs meilleurs pâturages, et plusieurs stanitza (bourgades) qu'ils habitaient depuis des siècles. Les tribus si injustement dépouillées osèrent

(1) Les princes Cantacuzène sont d'une famille boyare de Moldavie et de Valachie, qui prétend tirer son origine des anciens empereurs français de Constantinople. Une branche de cette illustre famille ayant pris le parti des Russes dans les dernières guerres contre la Porte, vint s'établir en Russie. (*Note de l'auteur.*)

murmurer ; on les chassa de leurs possessions, et on les obligea d'abandonner les rives chéries du Don et du Donetz (petit Don), et de laisser aux usurpateurs les enclos qui avaient enfermé leurs troupeaux, les cabanes qui avaient protégé leurs familles contre les frimas, les champs arrosés de leurs sueurs, et les tombes de leurs pères. On transporta environ cinq à six mille de ces infortunés dans les déserts du Kouban, pour y remplacer les peuplades exterminées par les Russes, ou qui avaient abandonné leur pays à leur approche. Ces malheureux Cosaques furent destinés à servir de barrière contre les incursions des féroces montagnards, à être les enfants perdus de l'empire. Les femmes, les enfants périrent en grand nombre en chemin ; les hommes se révoltèrent : on en massacra beaucoup ; le reste fut dispersé dans les déserts du Kouban. C'est en 1794, sous le règne de la philosophe Catherine, qu'eurent lieu ces différentes transplantations de peuples.

Les Cosaques pressentent eux-mêmes qu'on médite leur dispersion totale. Ils sont mécontents, découragés, et commencent à déserter les armées russes et leurs plaines fertiles. L'énergie diminue, et l'esprit martial s'éteint parmi eux, depuis que les Tatares et les Turcs, leurs éternels ennemis, ne sont plus leurs voisins ; depuis qu'ils ne combattent plus en corps de nation ; depuis qu'ils sont dispersés dans les armées du Kamtschatka, et des confins de la Chine jusqu'aux bords de la Vistule ; depuis qu'on a voulu les enrégimenter et les soumettre à une autre discipline que leurs ancêtres ; depuis que, malgré leurs services signalés, on continue à les traiter en goujats plutôt qu'en soldats.

La Russie a continuellement quarante à cinquante mille Cosaques répartis dans ses armées. Les tribus du Yaik et du Volga, ainsi que celles de la Sibérie, ont ordinairement des stations permanentes, le long des lignes du Caucase et d'Orembourg, etc. Les Cosaques du Don sont les plus aguerris, et, parmi leurs tribus, celle de Tschougouief est la plus renommée. Elle forma quelques régiments réguliers, recom-

mandables par leur bravoure et leur esprit de corps. Potemkin les honorait beaucoup, et s'en était composé une garde superbe : les officiers de cette troupe étaient bien choisis, et souvent magnifiquement armés. Yelowaïsky et quelques autres de leurs chefs avaient reçu de l'éducation, parlaient le français et même l'allemand. Trois de leurs généraux se distinguèrent surtout dans la dernière guerre contre les Turcs, Platow, Orlow et Yésaïew. Le premier, très-bel homme, s'était montré dévoué à Potemkin, et ensuite à Valérien Zoubow, qu'il suivit dans la désastreuse expédition de Perse. Il fut à son retour cassé et dégradé par l'empereur actuel. Denisow, un autre de leurs chefs, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents s'est acquis également une grande réputation dans la guerre de Suède et la conquête de la Pologne. Comme il est blanc de vieillesse, les soldats le nommaient *tête d'argent*, et avaient beaucoup de confiance en lui. Son neveu, qui porte le même nom, a le commandement des Cosaques envoyés en Allemagne et en Italie.

Les Cosaques, excepté leurs officiers qui tirent une paye très-modique, n'ont point de solde, même en temps de guerre. Ils sont, comme on l'a dit, obligés de se pourvoir de chevaux, d'armes et de vêtements. On ne leur fournit que le gruau et la farine. Souvent même on ne leur donne qu'un misérable biscuit (*soukaré*). De là ces guenilles hideuses dont la plupart sont couverts, quand ils n'ont point d'occasion de butiner, et qui leur donnent l'air de mendiants et de brigands ; de là le délabrement de leurs armes et le mauvais état de leurs chevaux ; de là les meurtres, les vols, les incendies et les rapines qui partout signalent leur passage, et qui seraient sans doute moins fréquents, si un gouvernement moins avare et moins cruel pourvoyait à leurs premiers besoins.

Ils sont armés d'une pique, longue de quinze à dix-huit pieds, qu'ils tiennent verticalement appuyée sur l'étrier droit, et qu'ils baissent au moment de l'attaque. Le Cosaque se sert

fort habilement de cette pique pour sauter sur son cheval. De la main gauche il saisit la crinière, et, dès qu'il a le pied à l'étrier, loin de poser sa main droite sur la croupe, comme on le fait ordinairement, la pique qu'il tient lui sert d'appui : il s'élance, et dans un clin d'œil il se trouve en selle. Les Cosaques n'ont point d'éperons; un gros fouet suspendu au poignet gauche leur en tient lieu. Outre cette pique, ils ont ordinairement un mauvais sabre, dont ils n'aiment ni ne savent pas trop se servir, un ou deux pistolets en mauvais état, et une carabine dont ils font rarement usage.

Leurs chevaux sont petits, efflanqués, roides, peu capables d'un grand effort, mais infatigables : élevés dans les steppes, ils sont insensibles aux intempéries des saisons, accoutumés à supporter la soif et la faim, en un mot assez semblables à leurs maîtres. Un Cosaque osera rarement se compromettre avec un Turc ou un Tatare, dont il n'a communément ni l'adresse ni la vigueur : son cheval n'est d'ailleurs ni assez souple, ni assez rapide, ni assez sûr; mais à la longue son acharnement opiniâtre fatiguera le cavalier le plus agile, et harassera le coursier le plus fringant, surtout si c'est dans une grande plaine et après une déroute. Tous les Cosaques ne sont cependant pas mal armés et mal montés. Plusieurs conservent les armes et les chevaux dont ils ont pu faire la conquête dans une campagne; mais, en général, ils aiment mieux les rendre, et préfèrent leurs bidets patients et leurs piques légères. Quant à leurs officiers, ils sont presque tous bien montés, et beaucoup d'entre eux ont des armes bonnes et magnifiques, ressemblant en cela aux Turcs et aux Polonais.

Les Cosaques, si l'on en excepte la brigade Tschougouïef dont je viens de parler, ne combattent jamais en ligne. On les éparpille par pelotons, à la tête, sur les flancs et sur les derrières de l'armée, quelquefois à des distances considérables. Ils servent d'avant-postes, de vedettes, de patrouilles. Leur activité, leur vigilance, sont incroyables. Ils se glissent et fure-

tent partout avec une audace et une adresse, dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Leurs nombreux essaims forment, pour ainsi dire, une atmosphère autour des camps et des armées en marche, qu'ils mettent à l'abri de toute surprise, de toute attaque imprévue. Rien n'échappe à leur vue perçante et exercée : ils devinent, comme par instinct, les lieux propres aux embuscades; ils lisent sur l'herbe foulée le nombre des hommes et des chevaux qui y ont passé : d'après les traces plus ou moins récentes, ils savent calculer le temps de ce passage. Un limier ne suit pas mieux la piste d'une pièce de gibier. Dans les plaines immenses depuis Azow jusqu'au Danube, dans ces solitudes monotones couvertes d'herbes touffues et mouvantes, où l'œil ne rencontre aucun arbre, aucun objet qui puisse le diriger, et dont la triste uniformité n'est que rarement interrompue par des fondrières infectes, des ravins hérissés de broussailles et des monticules isolés, antiques tombeaux de générations inconnues; dans ces déserts enfin, le Cosaque errant ne s'égare jamais. De nuit, les étoiles dirigent sa marche solitaire : si le ciel est serein, il descend de cheval au premier *kourgan* (1) que le hasard lui fait rencontrer;

(1) Les Russes nomment *Kourgan* ces terres ou monticules coniques, que l'on trouve de distance en distance dans les déserts de la Bessarabie, du Dniseter, du Bog, d'Azow, d'Astracan, et le long de la lisière méridionale de la Sibérie. Les fouilles que l'on y a faites, à différentes époques, attestent que ce sont des tombeaux. On y trouve ordinairement des urnes d'une poterie grossière, des armes rouillées, des mors, des ossements de chiens et de chevaux, et quelquefois des boucles, des agrafes, des chaînettes et d'autres ornements d'or et d'argent. On y a aussi trouvé quelques médailles avec des inscriptions grecques indéchiffrables, et d'autres en langues inconnues aux savants modernes. C'est sur l'un de ces *kourgans* que se plaça Souworow pendant le terrible assaut d'Ismaïl, à une petite portée de canon de la place. C'est de là que, dans une féroce extase, l'œil attaché sur la ville couverte de flammes et baignée dans le sang, attentif aux cris furieux des vainqueurs, aux plaintes des vaincus, au tumulte du carnage, il s'écriait par intervalles, d'une voix grêle et cassée : Koli! Koli! (tue! tue!) Ce vieillard hideux et décrépit semblait jouir du plus doux spectacle. (*Note de l'auteur.*)

par une longue habitude de sa vue exercée dans les ténèbres, ou même à l'aide du tact seul, il distingue les herbes et les plantes qui croissent de préférence sur la pente du monticule exposée au nord ou au sud. Il répète cet examen autant de fois que l'occasion s'en présente, et de cette manière il suit ou retrouve la direction qu'il doit prendre pour regagner son camp, sa troupe ou sa demeure, et tout autre lieu où il veut se rendre. De jour, le soleil est son guide le plus sûr : le souffle des vents dont il connaît le cours périodique, assez régulier dans ces contrées, lui sert également de boussole pour s'orienter. Nouvel augure, le Cosaque interroge assez volontiers les oiseaux : leur nombre, leur espèce, leur vol, leur cri, lui indiquent la proximité d'une source, d'un ruisseau ou d'un étang, d'une habitation, d'un troupeau ou d'une armée. Ces nuées de Cosaques qui environnent les armées russes pour la sûreté de leurs campements ou de leurs marches, n'en sont pas moins redoutables à l'ennemi. Leur vigilance inquiète, leur curiosité téméraire, leurs attaques soudaines, l'alarment, le harcèlent sans cesse, et sans cesse gênent et épient ses mouvements. Dans une action générale, les Cosaques se tiennent ordinairement à l'écart, et, spectateurs du combat, ils en attendent l'issue pour prendre la fuite, ou se mettre à la poursuite des vaincus, dont leur longue pique fait alors un grand carnage.

Ces avantages réels, que les armées russes tirent de ces troupes légères, sont balancés par bien des inconvénients. Le Cosaque est naturellement pillard, dévastateur ; et quand même il n'aurait pas ce caractère, il serait forcé d'avoir recours à la rapine pour subsister, puisqu'on ne lui donne rien. Ces hordes spoliatrices, accoutumées à gâter, à détruire ce qu'elles ne peuvent emporter ni dévorer, ne laissent que des cendres et des décombres à l'armée qui les suit. Elles lui ôtent ainsi, avec la subsistance, tous les moyens de poursuivre les succès qu'elles lui avaient elles-mêmes préparés. On en a vu des exemples frappants dans la guerre de sept ans, où les armées russes,

après des victoires signalées, étaient forcées de se retirer et d'abandonner leurs avantages. Les dernières guerres de Turquie, de Suède, de Pologne, et tout récemment l'expédition de Perse, ont reproduit les mêmes exemples. Les généraux russes, qui ont souvent déployé des talents militaires, ignorent le grand art des subsistances et approvisionnements; ils ne font vivre les troupes *qu'au jour la journée* : ils tolèrent, ils encouragent même les dégâts et les brigandages des Cosaques, parce que c'est un ancien usage, parce que les troupes régulières et leurs officiers sont aussi habitués à la rapine, et enfin parce que de tout temps les Russes n'ont encore fait que des guerres de dévastations, même dans les pays qu'ils voulaient conserver (1). *Trucidare, rapere, falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* (TACIT., *in Agric.*)

La fureur des Cosaques est si aveugle, que souvent ils s'affament eux-mêmes au milieu de l'abondance. Aussitôt que l'un de leurs partis entre dans un village, les portes fermées sont enfoncées, les habitants qui veulent s'opposer au pillage massacrés. Ils vident les maisons, les caves, les greniers, avec une célérité incroyable. Tout le gros butin est d'abord entassé pêle-mêle dans la cour ou dans le jardin. Lorsque cette première besogne est achevée, ils font entre eux le partage avec assez de

(1) La Livonie, autrefois le grenier du Nord, n'a pu, depuis près d'un siècle qu'elle est à la Russie, se remettre encore des ravages et des dévastations qu'elle éprouva lors de sa conquête, qui ne fut presque point disputée. Elle est encore couverte de cicatrices. La Crimée, il y a vingt ans, renfermait des villes considérables et une population d'environ deux millions d'âmes. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un vaste décombre, sur lequel cinquante mille Tatares, faible reste d'une grande nation, pleurent leur patrie et maudissent leurs oppresseurs. La Pologne est encore jonchée de cendres, de ruines et d'ossements. Ses villes sont désertes, et sans un nouvel ordre de choses elle ne se relèvera jamais. Quel sera donc le sort des pays que la Russie aura moins d'intérêt à conserver? Qu'on le demande au Brandebourg, à la Poméranie, à la Moldavie.

(*Note de l'auteur.*

justice et de scrupule. L'officier a naturellement la meilleure part. Ce qui leur semble inutile, ce dont ils ignorent l'usage, ce qu'ils ne peuvent emporter, en un mot tout ce qui ne leur convient pas pour le moment, est incontinent gâté ou détruit. Ils se font un amusement de briser les meubles, de jeter au vent les plumes des lits, d'éparpiller le grain ou la farine dans la fange, et de faire fouler aux pieds des chevaux le foin et la paille qu'ils n'ont pu consommer. Ils finissent souvent par y mettre le feu et par incendier les maisons où ils ont éprouvé quelque résistance. Ils partent accompagnés des gémissements et des malédictions des malheureux qu'ils ont ainsi dépouillés, et vont renouveler les mêmes horreurs à la première habitation qui se présentera. Mais ces mêmes Cosaques qui auront aujourd'hui brûlé votre maison, vous offriront demain leurs secours, et partageront avec vous le peu qu'ils auront, s'ils vous trouvent dans le besoin. Le Russe est bien moins susceptible de ces sentiments de pitié (1).

Au bout de quelque temps, ces Cosaques pillards seront ramenés aux lieux qu'ils ont ravagés ; et c'est alors qu'ils se trouvent trop heureux de pouvoir ramasser les restes épars et demi-pourris des grains et des fourrages qu'ils avaient dispersés. La faim, la disette la plus cruelle les a souvent punis, mais elle ne les a point corrigés. Ils en perdent le souvenir, aussitôt qu'ils se retrouvent dans l'abondance.

Les faits suivants caractériseront davantage les Cosaques en particulier, et les troupes russes en général. Deux guerres leur ont suffi pour réduire en déserts et dépeupler complétement la Bassarabie et le Boudziak, vastes contrées entre le Dniester, le Pruth, le Danube et la mer Noire, occupées autrefois par de

(1) Tout le monde connait la mort attendrissante du major Kleist, estimable poëte allemand, et comment les Cosaques de l'armée russe s'humanisèrent à l'aspect de sa misère et cherchèrent à le sauver. Ces mêmes Cosaques avaient, quelque temps auparavant, mis le feu au temple de la petite ville de Ragnitz, et brûlé le prêtre luthérien et une grande partie de ses paroissiens, qui s'y étaient réfugiés avec lui. (*Note de l'auteur.*)

nombreuses tribus de Tatares demi-nomades et de Moldaves agricoles. La Botna, le Buik et d'autres petites rivières, qui serpentent dans les vastes steppes de la Bessarabie, pour se jeter dans le Dnistèr, et ce fleuve lui-même, étaient autrefois bordés de petites villes, comme Kischnow, Kauschan, Tatar-Punar, où les Khans de Bielgorod (Akirman) faisaient leur résidence, et d'un grand nombre de villages assez populeux. En 1768, on donnait à ce pays au delà de deux cent mille habitants mâles ; en 1791, il n'en restait pas dix mille ; et depuis Bender jusqu'à Ismaïl, dans un espace de soixante lieues, on ne rencontrait par une habitation ; à peine y retrouvait-on la trace de celles qui avaient existé.

Après le combat de Kauschan, en septembre 1789, une partie de l'armée s'avança sur Polanka et Akirman ; le reste forma le blocus de Bender, où tous les habitants de la petite ville de Kauschan qui avaient pu échapper à la pique des Cosaques s'étaient réfugiés. Pendant ce blocus, qui dura cinq semaines, Kauschan et tous les villages d'alentour furent entièrement démolis et brûlés par les Cosaques et les grenadiers d'Ékathérinoslaw. Quelques mois auparavant, le général Kamensky avait lui-même incendié la petite ville de Gaugoura et tous les villages qui bordaient le Botna. L'hiver vint cette année-là plus tôt qu'à l'ordinaire ; il tomba subitement une grande quantité de neige, accompagnée d'ouragans d'autant plus redoutables que ces plaines immenses sont ouvertes à tous les vents et dénuées de tout abri. Il fallut penser aux quartiers d'hiver. Le général Pistor, quartier-maître de l'armée, fut chargé d'en faire la répartition. Cet ancien professeur de l'université de Giessen s'occupait sans cesse d'astronomie, et connaissait mieux la carte du ciel que celle du pays où l'on faisait la guerre. Bender et Akirman (Bielgorod), sur la rive droite du Dniester, venaient enfin de se rendre, et ces deux places assuraient la Bessarabie jusqu'à l'embouchure du fleuve. La campagne suivante devait s'ouvrir par le siége de Kilia et d'Ismaïl, seules forteresses qui fussent restées aux

Turcs entre la mer Noire et le Pruth : selon les règles, l'armée devait, autant que possible, être cantonnée à la portée de ces places ; et c'est la seule circonstance à laquelle Pistor parut avoir réfléchi. Vers la mi-novembre, toutes les troupes se mirent en marche pour gagner leurs quartiers d'hiver, à travers des stepes immenses, parmi des neiges accumulées ou jetées en tourbillons. Les soldats supportèrent avec résignation la faim, le froid, les fatigues de ces marches accablantes, dans l'espérance de s'en dédommager par un long repos. Quelques régiments qui avaient été instruits ou témoins de la destruction des villages où on les envoyait, étaient les seuls qui murmurassent. Quel fut le désespoir de l'armée, lorsqu'au lieu des habitations qu'on leur avait désignées pour cantonnements ils ne trouvèrent que des masures désertes et des ruines! En effet Pistor, qui n'avait consulté que la carte de Bauer dressée pendant le cours de la précédente guerre, s'était imaginé que, puisque les noms existaient encore sur la carte, les lieux devaient aussi exister. Avec beaucoup d'indulgence, on pourrait lui pardonner cette bévue ; mais comment excuser celle d'avoir également désigné comme existantes, des bourgades dont la destruction récente avait peut-être été effectuée sous ses propres yeux?

Cette coupable négligence eut les suites les plus funestes. Des compagnies, des bataillons entiers, se virent forcés de rebrousser chemin et de se chercher eux-mêmes des asiles contre la rigueur du froid. Toute discipline cessa ; les soldats se débandèrent ; beaucoup se logèrent et s'entassèrent de force dans les habitations qui avaient été assignées à leurs camarades plus heureux. On vit des cabanes à peine suffisantes pour contenir dix à quinze hommes, en recevoir jusqu'à cent, tous également dépourvus de vivres. Les brigades, les bataillons, les compagnies, tout fut confondu. Il en résulta de nouvelles rapines, de nouveaux incendies, que les chefs n'avaient ni la volonté, ni le pouvoir de prévenir. Ces affreux désordres durèrent quinze jours, et entraînèrent une perte considérable d'hom-

mes et de chevaux, de munitions et d'équipages; il fallut faire une nouvelle distribution. Les troupes hivernées à la proximité de Bender et d'Akirman durent céder leur place à celles qui erraient dans les neiges du désert; mais ces deux villes déjà surchargées, et dont les vastes faubourgs avaient également été détruits, ne purent recueillir tant de monde. Une grande partie de cette armée délabrée et souffrante fut donc contrainte de repasser le Pruth et de regagner la Moldavie, pour éviter une ruine totale. Les colonnes qui prirent la route de Jassi trouvèrent au moins des chemins un peu battus; les autres furent obligées de se les frayer elles-mêmes dans des neiges entassées, à travers les plages inhabitées qui séparent le Pruth du Dniester. Ce n'est qu'à la fin de décembre qu'elles arrivèrent dans leurs nouveaux quartiers, après des marches et contre-marches pénibles. Il est impossible de se faire une idée des souffrances et des maux qu'elles eurent à souffrir. Leur dénûment était complet. Comme on n'avait prévu aucun de ces inconvénients, elles ne trouvèrent sur leur route ni provisions ni fourrages, ni bois, ni abri contre les tempêtes hivernales. Les chemins de Bender à Kischnow, à Hush, à Zézora, à Jassi, étaient jonchés de chevaux abandonnés ou morts. Leur nombre allait au delà de deux mille, et cela dans un pays qui n'est qu'une vaste prairie. Il est vrai que sur la route de Kischnow à Jassi, on avait eu la précaution d'entasser de distance en distance d'énormes meules de foin destinées à la cavalerie. Les Cosaques la devancèrent, et tout disparut : les chevaux des équipages de l'armée qui allaient à Jassi avaient également entamé ces provisions, et la cavalerie ne trouva rien.

Quant à la perte d'hommes, elle n'a jamais été bien connue; mais elle doit avoir été effrayante, puisque je vis le régiment de la Petite Russie (*Malorossisky*) perdre onze hommes dans l'espace de sept lieues. Ainsi cette armée victorieuse, qui venait d'enlever deux places importantes aux ennemis, sans avoir essuyé aucune perte, rentra plus délabrée, et dans un plus grand

désordre en Moldavie, que si elle avait été mise en fuite et poursuivie par un ennemi vainqueur. Voilà comme les Russes expièrent par le froid, la faim et toutes sortes de misères, leur imprévoyance et leur fureur destructive.

Le brave prince d'Anhalt-Bernbourg instruisit Potemkin de tous ces désastres; mais le mal était fait, et le général Pistor en fut quitte pour quelques sanglants sarcasmes que le prince Potemkin lança sur sa personne et sur sa manie astronomique (1).

L'armée russe qui, au moment où j'écris, marche contre la France, est composée d'un grand nombre de Cosaques. L'empereur serait-il assez prévenu en leur faveur pour les croire comparables aux troupes légères de l'Autriche? Il est certain que les Cosaques, une fois transplantés loin de leurs steppes accoutumés, deviennent plus à charge qu'utiles à leur armée. La guerre de Prusse, et tout récemment celle de Finlande, l'ont déjà prouvé.

Le Cosaque est, comme je l'ai dit, plutôt fait pour harceler l'ennemi et pour le poursuivre que pour le combattre. Otez-lui l'appât du pillage, et son activité s'évanouira. Il n'est hardi et ne s'aventure qu'autant qu'il se croit le plus fort, qu'il connaît le pays, est assuré d'une retraite et court à une proie certaine. Il se fie davantage à son cheval infatigable qu'à ses armes. Ce n'est point dans les campagnes coupées de l'Allemagne, encore moins dans les gorges et les montagnes de la Suisse et de l'Italie, qu'il pourra mettre en usage ces petites pratiques et ces petites ruses qui lui réussissent dans les plaines contre des ennemis indolents. Son cheval non ferré, accoutumé au sol mou et uni des steppes, et aux herbes hautes qu'il broute, même en courant, ne pourra résister à nos chemins durs et pierreux, ni franchir, ni descendre nos coteaux escarpés et chargés de broussailles.

(1) Potemkin ordonna cependant que le général Kamensky, qui avait lui-même fait ravager ces contrées, n'eût point d'autres quartiers d'hiver que les villages brûlés par ses troupes. *(Note de l'auteur.)*

Si les Cosaques ont rendu de grands services en Pologne et contre les Turcs, c'est que la guerre se faisait dans un pays plat, peu habité, et couvert d'immenses pâturages; c'est que la nourriture de leurs chevaux n'exigeait aucun soin, et leur permettait d'être sans cesse en activité ; c'est enfin que, n'ayant jamais fait leurs excursions qu'en des pays où ils trouvaient à peu près leurs mœurs, leur langage et leur manière de vivre, en pays où tous les excès leur étaient permis, et dont les habitants, esclaves, timides et désarmés, les craignent par tradition et s'enfuient à leur approche (1), ils avaient contracté une assurance et une audace qui leur eût coûté cher partout ailleurs. Les choses seront bien différentes si la guerre se fait en Allemagne, et surtout sur le territoire français. Dans le premier cas, il est probable qu'on tâchera de soumettre les Cosaques à quelque discipline, et de réprimer leurs brigandages dans un pays *qu'ils viennent protéger*. Mais je doute fort qu'on y parvienne. Il n'est pas facile de détruire tout à coup de vieilles habitudes, devenues esprit national. Les Cosaques resteront longtemps Cosaques ; c'est-à-dire que pour eux la différence de pays allié ou ennemi sera peu de chose, et que, toutes les fois qu'ils se croiront assez forts pour piller une maison ou une ferme impunément, ils ne s'informeront guère à qui elle appartient. En conséquence, je conseille sérieusement aux paysans allemands de se reposer sur leurs propres forces plutôt que sur la discipline russe, s'ils veulent se mettre à l'abri des bons alliés qui viennent les défendre à leur insu. Qu'ils renouvellent l'exemple terrible qu'ils ont donné , toutes les fois que des brigands enrégimen-

(1) Il n'a pas tenu aux gazetiers anglais, allemands et même français, de nous inspirer les mêmes craintes, en faisant de ces Cosaques tantôt des ogres et des Huns qui mangeaient les petits enfants, et tantôt des cavaliers adroits et vaillants auxquels aucunes troupes légères ne pourraient résister. Calonne, le grand calculateur Calonne, après avoir calculé toutes les *possibilités possibles*, semble mettre sa dernière confiance dans cinquante mille Cosaques armés de fouets, dont il annonce l'arrivée en criant aux Français : *Sauve qui peut!* dans le courrier de Londres. (*Note de l'auteur.*)

tés, quels qu'ils soient, oseront attenter à leur propriété (1).

Si le général russe parvient à contenir les hordes de Cosaques qui le suivent, les pays qu'il doit traverser s'en trouveront mieux : mais quel parti essentiel pourra-t-il tirer des Cosaques ? car jusqu'ici c'est leur indiscipline même qui les a rendus redoutables ; ce sont leurs brigandages tolérés qui ont nourri leur audace et leur vigilance entreprenante. Réprimez leur licence, ôtez-leur l'espoir du butin, premier mobile de leurs vertus guerrières, vous les aurez paralysés.

Dans l'instruction de l'empereur au général russe, il lui est expressément ordonné de faire observer la plus sévère discipline, tant que ses troupes seront en Allemagne, mais de leur permettre tout ce qui pourra humilier et épouvanter l'ennemi aussitôt qu'elles auront touché son territoire. Un ordre plus récent, donné *à la parade* le 2 novembre de cette année, respire le même esprit. Le voici en extrait, mais les expressions fidèlement traduites :

« Sur le rapport du général Arakschéief, S. M. I. a vu avec satisfaction le bon ordre qui règne dans le corps d'armée aux ordres du général Rosemberg. S. M. I. en témoigne sa reconnaissance aux chefs et aux commandants de bataillons. Quant aux soldats, S. M. I. est assurée de leur zèle et de leur bravoure ; elle en attend avec certitude *l'entière extermination des ennemis de la foi et du bien public.* »

Les Français savent donc ce qu'ils ont à attendre de la part des Russes et surtout des Cosaques ; ces menaces ne doivent cependant pas les intimider ; ils en ont bravé de plus terribles encore. Si jamais les Cosaques s'avancent sur la rive gauche du Rhin, je conseille aux campagnards de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfants, d'éloigner leurs troupeaux et de son-

(1) O honte éternelle ! ô tache ineffaçable ! ce ne sont point les Cosaques et les Kalmouks, que les paysans suisses et allemands ont été forcés d'assommer enfin comme des brigands. Ce sont les Français !!!

(*Note de l'éditeur.*)

ner le tocsin sur les brigands. Ils n'ont pas besoin d'aller à leur rencontre en rase campagne : qu'ils se tiennent en embuscade dans les bois, derrière les haies, dans les fossés et les défilés, même dans leurs maisons. Les Cosaques, ainsi que je l'ai dit, n'ont que de très-mauvaises armes à feu, dont ils ne savent pas faire usage : leurs piques, si redoutables aux fuyards dans une vaste plaine, ne seront pour eux qu'un instrument inutile ; leurs chevaux, incapables de franchir les haies et les fossés, loin de leur servir, les exposeront davantage aux fusillades ; s'ils en descendent, ils sont perdus. Un Cosaque à pied est bientôt la proie du premier ennemi qui l'attaque. En 1789, Potemkin, qui aimait à faire toutes sortes d'expériences sur les Cosaques, en forma une brigade d'infanterie, composée de trois mille hommes qui avaient perdu leurs chevaux au siége d'Otschakow. Ces fantassins d'une nouvelle espèce conservèrent leurs piques avec un fusil pendu en bandoulière : on en donna le commandement au kniais Sokolinsky, officier de bravoure, et Souworow en forma une colonne à l'assaut d'Ismaïl. Excités par leur chef et l'exemple des autres troupes, ils tentèrent l'escalade avec assez d'intrépidité ; mais les Turcs, bientôt revenus de leur premier étonnement, et les reconnaissant pour des Cosaques, s'élancèrent sur eux, le sabre à la main, et en firent une horrible boucherie. Ayant rompu cette colonne, ils franchirent eux-mêmes leurs fossés, et la poursuivirent dans la plaine, où ils la détruisirent presque entièrement. Ceux qui échappèrent ne durent leur salut qu'à deux bataillons du régiment de Psow, qui leur avaient servi de réserve. Comment, en effet, ces Cosaques auraient-ils soutenu les violentes attaques des Turcs, dont les sabres tranchants faisaient voler leurs piques en éclats et ne leur laissaient qu'un tronçon dans la main ? Six mille Cosaques du Don, à qui Souworow avait également fait mettre pied à terre, pour former une autre colonne, furent de même conduits à l'assaut, et n'eurent pas un meilleur succès. Cette sanglante journée coûta cinq mille guerriers aux Cosaques du Don et de l'Ukraine, qui per-

dirent en même temps le brave Kniais Sokolinsky et leurs meilleurs officiers. Ils maudiront longtemps les généraux qui les avaient forcés à combattre d'une manière si peu conforme à leur usage.

Si dans un pays populeux, coupé de haies, de fossés, garni de broussailles, et dont les routes sont pierreuses et montueuses, si dans un pareil pays les paysans courageux et bien armés me paraissent suffisants pour chasser les Cosaques, comment ces hordes spoliatrices pourront-elles intimider des armées aguerries, pour qui des fouets, des piques, des barbes longues et des guenilles n'ont rien d'effrayant? D'ailleurs les Cosaques, comme on l'a répété, combattent moins l'ennemi, qu'ils ne l'importunent. Leurs regards perçants, inquiets et curieux, sont plus dangereux que leurs armes, et les connaissances locales leur ont tenu lieu d'expérience et d'adresse. Ils ne trouveront plus, ni sur le Rhin, ni sur le Pô, les plages herbues et uniformes qui leur sont si familières, ni les plaines de la Vistule, théâtres de leurs faciles exploits. On ne leur parlera plus leur langue, ni un idiome qui lui ressemble, comme en Moldavie et en Pologne : tout leur sera nouveau et inconnu; ils rencontreront même rarement des objets de comparaison, et se trouveront partout déroutés et hors de leur sphère. Ils auront d'ailleurs affaire à des peuples bien autrement braves et entreprenants. Les armées françaises sont environnées par des nuées de tirailleurs et de chasseurs adroits et infatigables. Une ou deux rencontres avec eux suffira pour ôter le goût des entreprises hasardeuses à ces chevaliers vagabonds du Don et du Borysthène. L'artillerie volante achèvera de leur indiquer leur place, à la queue de l'infanterie russe (1).

(1) C'est ce que l'événement vient de justifier. Les Cosaques n'ont osé paraître en nulle rencontre, et les généraux russes les ont tenus derrière les bagages. Ils avaient un petit camp avancé du côté d'Arau, lors de la bataille de Zuric; quelques chasseurs français, chargés de faire une reconnaissance, passèrent la rivière et enlevèrent ce camp, les Cosaques

C'est la troisième fois, dans ce siècle, que la maison d'Autriche, la plus dangereuse ennemie du corps germanique, inonde l'Allemagne de Cosaques et de Kalmouks. Elle les y appela dans la guerre de 1734, elle les y fit revenir en 1757, pour anéantir la Prusse. Aujourd'hui elle les rappelle pour subjuguer la France, et rétablir l'intégrité de l'empire, qu'elle eût mieux fait de ne point sacrifier par le traité de Campo-Formio.

ayant pris la fuite à leur approche. Dans le grand nombre de prisonniers russes qu'on a faits, on ne trouve presque aucun Cosaque.

(*Note du premier éditeur.*)

CHAPITRE XV.

Expéditions contre les Français en Italie.

Depuis la fatale convention de Pilnitz jusqu'en 1796, la conduite de Catherine envers les puissances coalisées avait porté le caractère du plus pur machiavélisme. La coalition était dissoute, mais l'astucieuse Catherine et le corrupteur Pitt en soutenaient encore les débris; l'une par sa politique et ses promesses, l'autre par ses intrigues et ses trésors.

La défection de la coalition rendait l'Autriche plus suppliante, et l'Angleterre plus importune. Zoubow et Markow, affamés de l'or de Pitt, firent sentir vivement le danger qu'il y aurait à laisser consolider et sanctionner par des traités avec les rois cette république monstrueuse qui les menaçait tous. Ce fut en vain que Besborodko, Ostermann et Nicolas Soltykow, déchus de leur antique influence, firent encore quelques représentations. L'avidité et la présomption du favori, l'orgueil et la haine de l'impératrice l'emportèrent enfin. Elle s'avilit jusqu'à vendre soixante mille Russes, pour remplacer l'armée que la Russie avait enfin rougi de livrer aux projets d'Albion. Le héros d'Ysmaïl et de Pragua, Souworow, devait conduire les victimes sur le Rhin. Ce traité subsidiaire, le premier de ce genre et le plus honteux qu'ait jamais conclu l'empire de Russie, fut secrètement négocié par le ministre anglais Withwort, le favori Zoubow et le diplomate Markow.

Souworow n'espérait rien moins que d'aller directement à Paris, et le vieux guerrier devint à tel point le courtisan de Zoubow, qu'il écrivait à l'impératrice : « C'est aux plans du

prince Platon Alexandrowitsch Zoubow que je dois mes victoires en Pologne, et c'est d'après les mêmes plans que j'espère battre également les Français. Mère, envoyez-moi punir cette exécrable nation. » On citait cette lettre à la cour ; et comme Zoubow disait que l'impératrice avait elle seule dressé tous les plans de campagne, c'est elle qui se trouvait flattée des aveux de Souworow. Selon lui, et même selon la souveraine, cinquante mille Russes suffisaient pour effectuer en une campagne ce que l'Europe entière avait tenté vainement depuis six ans. On comptait particulièrement sur les hordes de Cosaques, de Kalmouks et de Baschkirs (1), qui seraient poussées en avant comme un feu destructeur. On ne se contentait pas, au cabinet de Pétersbourg, de conquérir la France, pour lui donner un monarque, ou de la démembrer, comme la Pologne : on voulait saccager et détruire ce peuple rebelle, et en disperser les restes sur la face de la terre, comme le sont encore les Israélites. Quelle gloire pour Catherine, pour une femme, de mettre fin à cette grande aventure, et d'enchaîner cette magicienne, nommée *Liberté*, qui venait désarçonner les plus preux chevaliers du monde !

L'armée qui s'était déjà rassemblée en Gallicie par les ordres de Catherine, et à la tête de laquelle Souworow demandait sans cesse l'ordre de marcher en France, n'avait point été dispersée à l'avénement de Paul. Il s'était contenté de suspendre sa destination et d'y envoyer des officiers pour l'exercer à sa manière, la vêtir des nouveaux uniformes, et y introduire une nouvelle discipline et de nouvelles dénominations. Nous avons vu qu'elles occasionnèrent la disgrâce de Souworow, qui s'était permis d'en plaisanter. Aussitôt que cette formidable armée eut été mise au nouveau pas, Paul en confia le commandement au général Rosemberg, et envoya bientôt son favori, le brutal Arakschéieff, pour en faire l'inspection. Son rapport fut si satisfai-

(1) Voir aux *Éclaircissements* la lettre P.

sant (1), que cette armée, jugée dès lors en état de combattre et de vaincre, reçut l'ordre de se mettre en marche. Elle était composée de 40 à 50 mille hommes effectifs, et des mêmes troupes qui venaient de conquérir et de spolier la malheureuse Pologne. Le comte Rosemberg, qui la commandait, était un général ignoré, dont les services étaient inconnus. Il n'avait fait aucune des dernières guerres de Turquie, de Suède et de Pologne; il commandait, à cette époque, un petit corps dans le Kuban, destiné à défendre la ligne contre les incursions continuelles des Tatares et des Lesguis (2) : mais s'étant montré grand partisan des nouvelles manœuvres et très-zélé pour les introduire, il venait de gagner les bonnes grâces et la confiance de Paul. Le général Lwow, qui commandait sous Rosemberg, aurait dû s'attendre moins que tout autre à être employé dans cette expédition : malgré les ordres dont il est chamarré, c'est un officier sans aucun mérite militaire; comme il était complaisant et railleur, ce genre d'esprit l'avait fait parvenir chez Potemkin, qui s'amusait quelquefois de ses bons mots. Il s'introduisit ensuite comme joueur déterminé chez Zoubow, qui s'attachait peu à peu toutes les personnes qui avaient entouré Potemkin. Lwow s'était surtout distingué à la cour de ce dernier par une animosité singulière contre les Au-

(1) Nous avons fait connaitre Arakschéieff : ses insolences, ses barbaries, les faveurs et les disgrâces qu'il a depuis tour à tour essuyées, ne le rendent pas plus intéressant. Nous avons cité plus haut l'ordre, qu'à son retour de Pologne Paul donna à la parade, ainsi que l'instruction dont le général russe fut muni. (*Note de l'auteur.*)

(2) Nous avons parlé des Lesguis, dans l'expédition contre les Perses. C'est une nation guerrière et indépendante, qui habite le mont Caucase, ennemie des Gréorgiens, surtout depuis que ces derniers se sont soumis à la Russie. Les papiers français défigurent les relations qui nous viennent de ces pays-là : ils ont donné dernièrement des détails sur une expédition contre les *Grusiniens,* sans savoir, ou sans apprendre à leurs lecteurs bénévoles que ces *Grusiniens* ne sont autre chose que les *Géorgiens,* qui se nomment en leur langue et en russe *Grousii.*

(*Note ajoutée par l'auteur en* 1801.)

trichiens. Durant la dernière guerre de Turquie, leurs revers, leurs manœuvres et leurs cordons faisaient l'objet continuel de ses sarcasmes et de ses plaisanteries, qui flattaient Potemkin et Souworow (1). Certes Lwow était l'homme le moins propre à commander dans une armée destinée à s'unir aux Autrichiens : aussi ne tarda-t-il pas à en donner des preuves, qui lui valurent une disgrâce bien tragique.

Les Russes, accoutumés à vivre à discrétion chez les paysans polonais, leurs officiers accoutumés plus encore à y exercer toutes sortes de vexations, et leurs généraux à s'y attribuer un despotisme qu'ils exercent brutalement sur tout ce qui les environne, ne surent point changer leurs habitudes en entrant sur les terres d'Autriche : des plaintes s'élevèrent de tous côtés contre l'indiscipline, ou plutôt les violences de l'armée russe. Dans une occasion, le général Lwow, dont nous venons de parler, s'oublia même jusqu'à frapper de sa canne un officier autrichien qui lui faisait quelques représentations ; cette brutalité, jointe à plusieurs autres qui excitèrent la même indignation (2), offensa surtout les officiers impériaux, qui voulu-

(1) Le général autrichien Jordis, qui se trouvait à l'armée russe, fut un jour très-scandalisé des railleries que se permit Lwow à la table de Potemkin, à l'occasion de l'échec notable qu'éprouva le prince de Cobourg devant Giourgew. Il est vrai que cette affaire prêtait singulièrement à la plaisanterie, et qu'elle est digne de figurer dans les anecdotes militaires, qu'on ne trouve point dans les rapports officiels des généraux. Les Autrichiens assiégeaient Giourgew, petite ville de Walachie : après s'être tenue assez tranquille, et avoir laissé ouvrir les tranchées dans les formes, la garnison turque fit une sortie si heureuse, qu'elle s'empara des batteries, et que presque tous les assiégeants furent pris par les assiégés.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Parmi le grand nombre de vexations commises par les Russes dans leur marche, celles que les officiers se permirent dans les postes d'empire furent d'autant plus sensibles, qu'en Allemagne les maîtres de poste sont eux-mêmes grossiers et vexateurs envers les étrangers ; tandis qu'en Russie ils sont peut-être trop abandonnés à la discrétion du militaire, qui les maltraite, et surtout leurs postillons, qui sont ordinairement des esclaves. Quelques officiers russes traversant l'Autriche pour joindre leur armée,

rent en avoir satisfaction. Il était important de ne point laisser ce premier motif d'inimitié entre deux armées dont la bonne intelligence devait garantir les succès : la cour de Vienne fit à Paul des remontrances ; il les écouta, et rendit justice avec sa promptitude accoutumée. Le comte Rosemberg reçut, par un courrier extraordinaire, l'ordre d'envoyer Lwow à Pétersbourg pieds et poings liés, après l'avoir, en présence de l'armée, dépouillé de ses ordres et de son uniforme. Il lui fut de plus ordonné de faire observer dans les pays alliés la plus exacte discipline, en annonçant aux soldats qu'ils pourraient s'en dédommager aussitôt qu'ils seraient en pays ennemi. Cette exécution et ces promesses firent impression, et la conduite des Russes, en traversant le midi de l'Allemagne, fut en général beaucoup plus modérée qu'on ne s'y attendait ; ce qui doit d'autant plus surprendre, que les officiers russes, qui, de tous les officiers de l'Europe, sont les plus mal et les plus mesquinement payés, continuèrent à être soldés en marche et en Allemagne sur le pied qu'ils le sont en Russie. On eut même la mauvaise foi de leur payer quelques mois de leur solde en papier, avant qu'ils quittassent les frontières. Ce papier-monnaie perdait soixante pour cent en Pologne, et n'avait aucune valeur en Autriche (1) ; de façon que ces militaires, qui s'étaient flattés de recevoir une paye anglaise aussitôt qu'ils se-

indignés de la lenteur avec laquelle on les menait, battirent un maître de poste, et tuèrent un postillon. Comme on voulait les arrêter pour ce meurtre, ils demandèrent *combien coûtait donc en Allemagne un postillon, qu'ils le payeraient, pour qu'on n'en parlât plus.* (*Note de l'aut.*)

(1) L'on a eu occasion de parler des assignats qui sont depuis vingt ans la monnaie courante en Russie. Ils perdent cinquante pour cent, et les militaires, dont les appointements sont encore à peu près les mêmes que du temps de Pierre Ier, ne sont aujourd'hui payés qu'en assignats. Il y en a de cinq roubles en papier bleu, de dix en papier rouge, de vingt-cinq, de cinquante et de cent roubles en papier blanc. Voyez l'article sur les finances. J'ai vu plusieurs officiers prisonniers, qui avaient encore dans leurs poches de ces papiers qu'on les avait forcés de prendre, et dont ils n'avaient pu tirer aucun parti ; il leur sera même difficile de les reporter en Russie, où il est défendu d'en introduire de l'étranger. (*Note de l'aut.*)

raient hors de leur pays, furent réduits à la moitié de la leur. En supposant qu'elle leur soit régulièrement comptée, il leur serait de toute impossibilité d'en subsister en Allemagne, et surtout en marche. Les appointements d'un capitaine d'infanterie ne sont pas de mille francs par an, et les subalternes sont soldés à proportion. Quant aux soldats, ils sont, comme on l'a vu, nourris et habillés; mais ils ne touchent qu'environ vingt-quatre francs par an en numéraire. Cette pénurie d'argent n'est pas si sensible en Russie pour l'armée, les denrées de première nécessité y étant à bas prix; et partout, à l'exception de quelques garnisons dans les villes capitales ou commerçantes, le militaire satisfait ses petits besoins journaliers à peu de frais : mais dans les pays étrangers, et en voyage, il n'en est pas de même. Aussi le soldat russe, le plus mal entretenu de tous les soldats, ne pourrait subsister dans les lieux où le pillage et la maraude lui sont interdits, s'il n'avait une ressource particulière, que les autres militaires n'ont point. Il y a dans les régiments des associations indépendantes de celles des bataillons et des compagnies, nommées *artel*, qui forment une espèce de masse commune, où chaque recrue verse, en arrivant à son corps, l'argent qui lui reste et le prix des habits qu'elle rend en recevant son uniforme. Le petit mobilier d'un camarade mort ou tué y tombe également. En temps de guerre, le produit du pillage et du butin, que chaque associé y apporte assez fidèlement, grossit encore cette masse, qui s'élève quelquefois à des sommes assez considérables. Elles sont ordinairement confiées à de vieux caporaux, au choix des soldats; et ces trésoriers, nommés *Artelchiki,* ont souvent le talent de faire valoir et d'augmenter ces fonds. Le soldat russe étant engagé pour la vie, n'ayant plus aucun autre intérêt ni aucun héritage particulier à attendre, s'accoutume à placer tout son espoir dans cette espèce de communauté, dont il tire souvent des secours. En marche, et dans tous les besoins extraordinaires, on a recours à l'*artel,* soit pour acheter un cheval qui traîne le

bagage, soit pour se procurer quelques provisions lorsque le pain manque, soit pour se remettre de quelque grande fatigue ou de quelque disette par un verre d'eau-de-vie, ou un morceau de viande; car dans les denrées qu'on distribue aux Russes, on ne comprend que la farine de seigle, l'orge mondé et le sel (1). Avec ces munitions de bouche, ordinairement très-mal conditionnées, le soldat s'apprête lui-même à sa fantaisie, avec beaucoup de dextérité, du pain, du biscuit, ou une espèce de bouillie, nommée *kasch*, qu'il est trop heureux de pouvoir assaisonner quelquefois avec de l'huile de chanvre, un bout de suif, ou un oignon : il fait de plus avec un peu de farine fermentée, ou des restes de son biscuit, une boisson appelée *kwass*, qu'il préfère à l'eau pure, mais qui paraîtrait détestable à quiconque n'y serait pas accoutumé. Voilà toute la nourriture du soldat russe en campagne : elle ne coûte point à la couronne cinq francs par mois pour un homme, et jamais on n'ajoute rien de plus à cet ordinaire moins que frugal. Quelques poissons, que ce malheureux se procure assez facilement le long des rivières, ou au bord des lacs nombreux du Nord, quelques champignons qu'il recueille en abondance en certaines saisons dans les vastes forêts, et qu'il cuit dans l'eau pure comme des châtaignes, ou quelques fruits et quelques herbes légumineuses qui croissent spontanément dans les provinces du Midi, et qu'il y récolte lorsqu'il a le bonheur d'y camper, composent les seuls ragoûts qu'il y ajoute lui-même dans l'occasion; de manière que la livre et demie de pain de froment, et la livre de viande, qui forment l'ordinaire journalier du Français, seraient un festin pour un Russe, qui d'ail-

(1) On distribue chaque mois ces provisions en nature au soldat. On donne à chacun son *païok* ou boisseau de farine de seigle, son *garnitz* ou litron d'orge, et sa petite portion de sel. Le capitaine qui fait cette distribution à sa compagnie, gagne encore sur la mesure de quoi nourrir son cheval et ses chiens. (*Note de l'auteur.*)

leurs ne couche jamais dans un lit, même lorsqu'il est malade ou blessé (1).

On voit par cette esquisse de la manière de vivre du soldat russe, de quelle ressource lui est quelquefois l'*artel:* il ne peut cependant y recourir que du consentement unanime de tous ceux qui y ont part, et de l'approbation du colonel. Cet établissement dans les armées remonte à l'époque où elles n'étaient point encore soldées, et où chaque boyar conduisait à ses dépens ses esclaves sous les étendards du grand prince ou du *tzar;* mais encore aujourd'hui les masses communes sont regardées comme sacrées. Quelques colonels ruinés se sont permis d'en emprunter des sommes; et ne les ont ensuite point rendues; mais ceux qui les ont ainsi dilapidées, ou pillées plus ouvertement, ont souvent été cassés et punis. Quoi qu'il en soit, elles existent encore dans la plupart des régiments; et l'officier pauvre y est à la lettre bien plus misérable que le soldat, dont il est obligé, en plusieurs occasions, de partager le *kasch* (bouillie) et le *soukaré* (biscuit), pour ne pas mourir de faim.

Au moment où Catherine mourut, Souworow, au comble de la faveur et de la gloire, se trouvait à la tête d'une armée puissante, qui occupait tout le midi de la Pologne et s'étendait

(1) Lorsque le soldat russe est en cantonnement, il donne toutes ses provisions au paysan qui le loge, et mange alors à sa table. La nourriture du paysan russe est le *Schtschi,* espèce de chou aigri, un peu différent de la choucroute d'Allemagne, que l'on cuit aussi avec du lard, et qui se mange en soupe avec une grande quantité d'eau. Ce mets est fort sain. — Lorsque Paul Ier est content d'un régiment, il fait distribuer un demi-verre d'eau de-vie à chaque soldat; mais il s'en trouve un grand nombre, surtout les nouveaux arrivés des provinces méridionales, qui ne boivent point de cette liqueur. Le soldat russe, qui paraît à la guerre si cruel et si farouche, est le moins carnivore des hommes. Lorsqu'il campe dans les steppes et qu'il y prend quelque gibier, il le vend ou le donne à ses officiers, plutôt que de le manger lui-même. Il est en général très-sobre, et, comme je l'ai dit, il ne coûte pas cinq francs de nourriture par mois : on ne pourrait en France nourrir un chien de chasse à ce prix-là.

(*Note de l'auteur.*)

jusqu'à la mer Noire. Paul n'avait jamais aimé ce général dévot, inquiet, volontaire, entreprenant, enthousiaste de Catherine et de ses gigantesques entreprises. De son côté, Souworow, Russe dans toute la signification du terme, et par conséquent ennemi de cette discipline allemande, minutieuse et pédantesque, dont son futur empereur se montrait engoué, n'avait jamais cultivé ses bonnes grâces. Les corps qu'il commandait, bien loin de se faire remarquer par une tenue exacte et une précision rigoureuse dans le maniement des armes, étaient presque toujours aux extrêmes frontières de l'empire, occupés à combattre, et ne se distinguaient que par cette espèce de désordre qui caractérise le soldat durant la guerre. Paul craignait cependant ce guerrier populaire et chéri des troupes; mais il le ménagea d'abord, et le confirma dans tous ses commandements : il lui envoya ensuite l'ordre d'établir l'armée sur un autre pied, et d'y mettre en exécution les nouveaux règlements militaires. Souworow, qui tenait aux vieilles institutions russes, et même à celles de Potemkin, très-adaptées au caractère national qu'il connaissait parfaitement, Souworow, persuadé que des troupes avec lesquelles on avait toujours vaincu ne pouvaient être que sur un très-bon pied, ne s'empressa pas de se conformer aux ordres de l'empereur, et se permit de plaisanter en les recevant (1). C'était blesser au vif Paul Ier, qui

(1) Ces plaisanteries ont été rapportées dans le quatrième chapitre. C'est une espèce de dicton en mauvaises rimes, comme Souworow en faisait; le voici en russe :

C'kasa nié kaset,
C'boucli nié palit,
C'poudri nié strélat.

Voyez-en la traduction, ou le sens, à la page 130 du présent volume.

Voici encore le Bulletin comique, qu'il envoya à l'impératrice après la prise d'Ismaïl :

Slawa bogou, slawa wam!
Krépoct wsiata, y ïa tam.
Gloire à Dieu, gloire à vous aussi;
La ville est prise, et m'y voici. (*Note de l'auteur.*)

mettait toute sa gloire à réformer et à perfectionner à sa manière son état militaire, et qui parlait d'un bouton de guêtre, et de la queue d'un soldat, comme des choses les plus importantes à la gloire de ses armes. Il envoya incontinent au vieux général l'ordre de se démettre du commandement et de quitter l'armée sans délai. Le soldat russe, qui est chansonnier comme le français, avait déjà mis en chanson les bons mots de Souworow; ce qui ne contribuait pas peu à jeter du ridicule sur les nouvelles ordonnances.

Nous avons dit que Souworow était un barbare, un bouffon; mais c'était peut-être le général le plus convenable au génie des Russes : le soldat l'aimait, et l'officier, tout en le trouvant burlesque, combattait sous ses ordres avec confiance. Si Paul, en le congédiant, n'avait considéré que sa cruauté naturelle, ou sa folie véritable ou affectée, on aurait peut-être applaudi; mais il parut vouloir punir l'homme dévoué à sa mère, et le frondeur de ses innovations militaires trop brusques et trop mal digérées. Lorsque le vieux Souworow reçut l'ordre de se démettre du commandement, il voulut lui-même le communiquer à son armée, et la fit ranger en bataille. Devant la ligne s'élevait une pyramide de tambours et de timbales entassés : habillé en simple grenadier, mais décoré de tous ses ordres, du portrait de l'impératrice et de celui de Joseph II, Souworow harangua ses compagnons d'armes, et leur fit des adieux très-pathétiques. Il se dépouilla ensuite de son casque, de son habit, de son écharpe, de son mousquet et de toutes les marques du service effectif, qu'il déposa sur la pyramide, en guise de trophée. « Camarades, dit-il, il viendra peut-être un temps où Souworow reparaîtra au milieu de vous; alors il reprendra ces dépouilles qu'il vous laisse, et qu'il portait toujours dans ses victoires. » Les soldats indignés, attendris, murmuraient et gémissaient; Souworow les quitta ainsi, laissant l'armée à son lieutenant général.

Il se retira dans une maisonnette qu'il avait à Moscou; mais

un homme si célèbre et si populaire, dont le renvoi, après de si grands services, faisait une sensation générale dans l'empire, portait ombrage à Paul dans cette capitale, où il allait se faire couronner, et il donna l'ordre d'éloigner Souworow de Moscou. Un major de police (de gendarmerie) entre un jour dans l'asile du vieux guerrier, et lui présente cet ordre qui l'exile dans un misérable village. D'un air assez indifférent, Souworow demande combien de temps lui est accordé pour arranger ses affaires. Quatre heures, répond l'officier. « Oh! c'est trop de bonté! s'écrie le général; une heure suffit à Souworow. » Il mit aussitôt son or et ses pierreries dans une cassette (1), et descendit. Un carrosse de voyage l'attendait à la porte. — « Souworow allant en exil, dit-il, n'a pas besoin d'un carrosse; il peut bien s'y rendre dans le même équipage dont il se servait pour se rendre à la cour de Catherine ou à la tête des armées : qu'on m'amène une charrette! » Il fallut se conformer à sa volonté, et l'officier se vit forcé de faire avec le vieux feld-maréchal une route de 500 verstes dans une *kibitka :* c'est la voiture la plus incom-

(1) Malgré l'espèce de mépris que Souworow affectait pour les richesses, il était très-curieux en bijoux et en pierreries, et Catherine, à chaque victoire, lui envoyait quelque garniture précieuse : tantôt c'était une branche de laurier en brillants, une épaulette, une épée, un portrait, une étoile d'ordre, ou tout autre riche bijou. Après la prise de Prague, elle lui envoya un bâton de maréchal enrichi de pierres fines. Il ne tirait jamais de sa cassette l'un de ces dons de sa souveraine, sans se signer et sans le baiser respectueusement. Souvent, en marche ou à table, il demandait tout à coup à ses aides de camp : Où sont mes bijoux? les avez-vous vus? combien en ai-je? combien valent-ils? pourquoi *notre maman* me les a-t-elle donnés? Il fallait faire à toutes ces demandes une réponse directe et précise; sans quoi il traitait celui qu'il avait interrogé, de sot et d'ignorant. Il en etait ainsi, lorsqu'il s'avisait de demander combien il y avait d'étoiles au firmament, d'arbres dans une forêt, ou de poissons dans un lac. Ces questions incongrues marquaient plus encore ses distractions, et le peu de cas qu'il faisait de la conversation de son-état major, que sa folie : mais tout officier qui lui avait répondu, par un *on dit*, ou par un *je n'en sais rien*, était perdu dans son esprit, et il le désignait, en le renvoyant, par le nom de *Niésnawschtschik.* (*Note de l'auteur.*)

monde en été, que l'on puisse imaginer ; mais Souworow y était habitué, ne voyageant que de cette manière, couché sur un matelas, et enveloppé dans son manteau. Arrivé au village désigné, il se logea dans une cabane de bois, sous la surveillance du major et de quelques exempts de police. Personne n'osait le voir ni lui écrire, et le vieillard habitué au tumulte des camps, et à la vie la plus active et la plus agitée, se vit tout à coup dans un isolement complet. Les lectures et les réflexions qu'il eut le temps de faire pendant cette disgrâce n'influèrent pas peu sur le reste de sa vie. Il fut enfin permis à sa fille, mariée à un frère du favori Zoubow, de lui faire une visite, qui fut courte, mais à laquelle le comte Souworow parut sensible. L'empereur, de retour dans sa résidence, parut aussi se radoucir peu à peu, et lui écrivit. Un courrier arrive, et remet sa dépêche; l'enveloppe portait en grosses lettres : AU FELD-MARÉCHAL SOUWOROW. « Cette lettre n'est pas pour moi, dit froidement le vieux guerrier, en lisant l'adresse : si Souworow était feld-maréchal, il ne serait pas exilé et gardé dans un village; on le verrait à la tête des armées. » Le courrier, stupéfait, eut beau dire et répéter qu'il avait ordre de remettre cette dépêche à son excellence ; il fallut qu'il la reportât cachetée à l'empereur. Paul ne manifesta point son dépit ; mais Souworow dès lors fut gardé plus exactement. C'est ainsi qu'un homme célèbre, fort de sa gloire et de l'opinion publique, peut quelquefois braver un despote.

Paul, qui voulait faire un voyage à Kasan et traverser la province qu'habitait Souworow, craignit encore de l'y laisser durant son voyage, et lui enjoignit de se rendre à Pétersbourg. Il obéit à ce second ordre ; et ce fut alors que les sollicitations de l'Autriche et de l'Angleterre déterminèrent enfin l'empereur à le rétablir dans ses grades, pour l'envoyer à la tête de l'armée russe. Souworow qui avait si longtemps brigué l'honneur de combattre les Français, se vit au comble de ses vœux, et parut rajeunir. L'espèce de prophétie qu'il avait faite en

quittant ses soldats, s'accomplissait, et il partit comblé d'honneurs et d'espérances.

Il se montra sur la route de Vienne ce qu'il avait toujours été. Ce fut une série de fanfaronnades, de génuflexions, de signes de croix, de charlataneries et superstitions dégoûtantes. Il se chargeait de scapulaires et de reliques dans tous les couvents, s'abreuvait d'eau bénite et se repaissait d'hosties dans toutes les églises, ne voyant aucun crucifix, aucune image, qu'il ne s'arrêtât pour réciter ses oraisons. S'il rencontrait un prêtre ou un moine, il lui baisait burlesquement les mains, et lui demandait la bénédiction, allant, disait-il, châtier les rebelles, les régicides, les ennemis de Dieu et de la foi. La cour de Vienne même ne sut si elle devait se scandaliser ou s'édifier des singeries dévotes et surannées de ce héros grotesque. — Et c'est par un tel général que les Français ont mérité d'être chassés de l'Italie! C'est sous ses auspices que les Autrichiens devaient en six semaines récupérer ce que les armées républicaines avaient mis un an à conquérir sous le commandement d'un Bonaparte!

Le bonheur qui avait suivi Souworow dans toutes ses expéditions, sembla le précéder dans celle-ci, comme un ennemi de sa gloire. Il n'arriva en Italie que pour recueillir les lauriers que Kray venait de moissonner, comme il n'était naguère arrivé devant Varsovie que pour profiter de la victoire de Fersen sur Kosciuszko. L'armée française, sous les ordres de Scherer, venait d'essuyer la défaite la plus complète et la plus désastreuse de cette guerre (1) : ces fameuses demi-brigades, la terreur et l'admiration de l'Europe, n'offrirent plus à l'armée russe, qui se mit à l'avant-garde des Autrichiens vainqueurs, que des ba-

(1) Les Français, qui n'ont su comment nommer cette bataille, dont la suite fut une déroute et une désorganisation complètes, ont cru la caractériser en lui donnant le nom du général qui les commandait. La bataille *de Schérer* donc, sera le pendant de celle de Rosbach ; mais elle fut bien plus sanglante, et eut des suites bien plus funestes.

(*Note de l'auteur.*)

taillons épars. Ce fut sur quelques fuyards, échappés à la cavalerie impériale, que les Cosaques firent d'abord preuve de cette aptitude à atteindre et à dépouiller, que nous avons dépeinte dans l'article précédent. Les braves qui rallièrent leurs bataillons, soit pour couvrir la retraite générale de l'armée, soit pour se défendre dans quelques bicoques, furent bientôt entourés par les Austro-Russes, et forcés de se rendre prisonniers de guerre. Souworow traita les officiers français prisonniers avec une politesse ironique assez humiliante; mais ils éprouvèrent en général un traitement plus humain qu'ils ne s'y étaient attendus, d'après la haine fanatique et barbare qu'il avait inspirée à ses propres soldats, en leur persuadant qu'ils n'avaient point de quartier à attendre des Français, et qu'ils ne devaient par conséquent faire grâce à aucun de ceux qui tomberaient entre leurs mains, s'ils voulaient mériter le ciel et la résurrection. Un ancien préjugé des Russes leur faisait croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitaient le troisième jour après leur mort, et se retrouvaient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir. Ce préjugé, propre à fanatiser des esclaves qui ne vont à la guerre que par contrainte, et qui regardent l'état de soldat comme le plus malheureux de tous, s'était perdu ou affaibli depuis longtemps dans les armées. On chercha à le ranimer, quand il fut question de les mener si loin de leur patrie contre les Français; et Souworow, restaurateur de toutes les croyances superstitieuses qui pouvaient lui être utiles, Souworow qui affectait lui-même une dévotion outrée pour tous les saints, pouvait y parvenir mieux qu'aucun autre général. Ce début augmenta la confiance des Russes, et inspira aux Français battus et fugitifs une espèce de terreur, que toutes les relations fortifiaient. Aussi les Autrichiens furent-ils obligés d'escorter leurs prisonniers à travers les postes et les lignes de leurs féroces alliés, pour que ces premiers n'y fussent pas impitoyablement massacrés.

Après la déroute de Scherer et la désorganisation générale

qui en fut la cause et l'effet, Souworow entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô à la tête de ses Russes et de la plus grande partie de l'armée autrichienne. Kray, pour prix de la victoire décisive qu'il venait de remporter, et qui décidait du sort de l'Italie, devint tout à coup le lieutenant du général étranger, et fut détaché avec un corps considérable pour atteindre les Français qui se réfugiaient du côté de Mantoue, et former le siége de cette forteresse importante, bientôt la seule qui leur restât dans toute la Lombardie.

Il n'entre pas dans le plan de ces Mémoires de suivre pas à pas Souworow et les Russes dans cette campagne rapide et meurtrière. Je laisse ces détails militaires à quelques-uns de ces braves qui suspendent le soir l'épée à leur chevet, pour prendre la plume et noter les marches et les exploits de la journée Quelques-uns d'eux ont déjà payé dignement ce tribut à l'histoire, et je me contenterai de saisir de loin quelques faits ou quelques résultats importants, qui présenteront des réflexions intéressantes (1).

Moreau, vainqueur aux lieux où il avait commandé, et dont le destin fut alors de réparer les désastres de la France; Moreau qui, pour servir sa patrie et la liberté, avait consenti à n'être que lieutenant de Scherer, rassembla enfin les débris de l'armée, et prit position aux environs de Valence. Les regards de l'Europe se portèrent alors avec une animosité inquiète sur les rives du Pô, où deux hommes, que les qualités les plus opposées rendaient également célèbres, allaient décider du sort de l'Italie, et peut-être du monde entier. Mais combien leurs forces étaient disproportionnées! Souworow, à la tête d'une armée victorieuse de plus de soixante-dix mille hommes, et Moreau n'ayant que douze mille Français; car le surplus était dispersé dans les places fortes, ou repassait les Alpes par

(1) Je suivrai un instant, pour les faits militaires, les relations allemandes de Posselt, qui me paraissent exactes et impartiales. Il est à regretter que nous n'ayons pas en France un journal aussi *pragmatique* et aussi libéral que le sien, intitulé *Annales de l'Europe*. (*Note de l'auteur.*)

pelotons désorganisés, pour regagner la France (1). Le mécontentement du soldat, sans pain, sans paye et sans habits, découragé par un revers qu'il attribuait à la trahison de son chef, était à son comble.

Ce fut cependant avec cette faible digue, qui menaçait ruine elle-même, que Moreau essaya d'arrêter ce torrent indomptable, et le força du moins à changer de cours.

Le général russe Rosemberg ayant passé le Pô, trouva une résistance qu'on n'attendait plus de la part des Français. Garreau, commandant l'aile gauche de la division de Grenier, le força à repasser le fleuve avec une perte considérable en tués et surtout en prisonniers. Souworow, indigné de ce premier échec, renforça sur-le-champ le corps de Rosemberg, qui, dès le lendemain, renouvela le passage à la tête de sept mille hommes. Les Français furent d'abord forcés à céder; mais le chef de brigade Gardanne soutint l'attaque jusqu'à l'arrivée du général Victor avec sa division. Alors se livra près de Bassagnagno, et à forces approchant égales, la première bataille qui ait eu jamais lieu entre deux nations que la nature a placées si loin l'une de l'autre et qu'elle a cependant rapprochées par des conformités morales et physiques très-frappantes. Il semble qu'en les éloignant ainsi elle ait voulu les séparer d'intérêts, pour les unir d'amitié : mais la politique et la tyrannie, ces ennemies éternelles de la nature, en ordonnaient autrement (2).

(1) Voir aux *Éclaircissements* la lettre Q.

(2) Je me trompe, les Français et les Russes s'étaient déjà battus en 1733. La guerre de la succession de la Pologne ayant commencé, Stanislas Leszinsk y essaya de remonter sur ce trône d'où il avait été forcé de descendre, et la France prit une faible et honteuse part dans sa juste querelle. Plélo, ambassadeur de France à Copenhague, sollicitait en vain le faible Louis XV de faire quelques efforts en faveur de son beau-père. On lui envoya enfin deux frégates et quelques troupes, avec lesquelles il partit lui-même, pour débarquer à Dantzig, qui s'était déclarée pour Stanislas. Mais les Russes venaient d'y arriver, et assiégeaient déjà cette place, au moment ou la flottille parut dans la rade. Le brave Plélo voulut cependant effectuer son débarquement. Sous la protection de ses deux frégates, il mit à terre quinze cents hommes, en présence d'une armée. Ils

Le combat fut opiniâtre et sanglant. Un château qui se trouvait au centre de l'attaque, fut emporté et repris plusieurs fois par les deux parties; mais les bataillons russes, éclaircis et déconcertés par la supériorité du feu des Français et la vivacité de leurs attaques au pas de charge, lâchèrent enfin pied, et furent poursuivis la baïonnette dans les reins jusqu'au bord du fleuve, où une grande partie se précipita et périt. Ils perdirent dans ce combat un général et quelques milliers d'hommes, ainsi que cinq canons et un drapeau.

Souworow, par ces deux combats, images de ceux qui se livrèrent ensuite sur la Trébia, apprit à estimer, ou du moins à respecter la bravoure française. Désespérant de forcer Moreau à quitter son camp retranché près d'Alexandrie, en passant le Pô pour l'attaquer de front, il céda à la tactique autrichienne, qui l'engagea à remonter la rive gauche pour tourner la position des Français en marchant subitement sur Turin.

Moreau fit un mouvement pour arrêter cette marche. Il passa la Bormida, se mit lui-même à la tête de sa cavalerie, et, ayant renversé les Cosaques et les troupes légères autrichiennes, il s'empara de leurs postes avancés depuis Marengo jusqu'à Saint-Julien. Il attaqua alors avec une forte colonne le camp du général Lusignan, et s'en empara : mais Lusignan, renforcé par le corps russe sous les ordres de Bagration (1), revint sur ses pas, et les Français, forcés à leur tour de renoncer à leurs avantages, reprirent leur première position.

furent aussitôt attaqués, et après une résistance opiniâtre, où Plélo lui-même périt à la tête de sa petite troupe, le reste fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. On mena ces Français en triomphe à Pétersbourg, et l'impératrice Anne se fit présenter les officiers à la cour, et leur fit un accueil très-gracieux et des compliments flatteurs sur leur bravoure. J'ignore où les soldats composant les débris des deux régiments débarqués furent relégués, et même s'ils furent jamais rendus à la France : mais j'ai été visiter avec intérêt et attendrissement, au bord de la mer, les tombeaux des malheureux qui moururent sur cette plage lointaine.

(*Note de l'auteur.*)

(1) Voir aux *Éclaircissements* la lettre R.

Ce fut le dernier effort que put faire Moveau en Piémont, avec sa petite armée, pour se maintenir près d'Alexandrie. La tête de l'armée austro-russe avait déjà passé le Pô au-dessus de Valence et emporté Casal, le seul poste qui couvrît le dos des Français dans cette position. Moreau fut alors obligé de faire de gros détachements pour entretenir ses communications du côté de Gênes, que les insurgés piémontais interceptaient déjà; et, contraint enfin d'abandonner la position où il avait, pendant deux mois, tenu en échec des forces si supérieures aux siennes, il ne laissa qu'une garnison dans la citadelle d'Alexandrie.

Par cette prudence et cette audace, Moreau avait donné à Macdonald le temps d'arriver aux frontières de la Toscane avec l'armée de Naples. Mais, forcé de rétrograder lui-même en ce moment décisif, chacune de ses marches éloignait et rendait plus difficile une réunion qui devait sauver l'Italie et la France. Scherer avait sollicité et obtenu du Directoire cette démarche extraordinaire et désespérée; elle prouve combien sa défaite avait en un instant changé la face des choses dans un pays où les Français étaient les maîtres, et où ils avaient eu d'abord de si nombreux partisans.

L'évacuation du royaume de Naples, et cette retraite rapide des Français en traversant l'Italie soulevée tout à coup contre leurs vexations, est si semblable à la fameuse retraite de Charles VIII, que l'on en pourrait faire le parallèle le plus intéressant. Il n'est même aucun événement important de cette immortelle guerre, si extraordinaire dans ses principes et dans ses succès, qui n'ait son véritable pendant dans l'histoire : mais malheureusement pour le monde l'histoire est toujours inutile et souvent inconnue à ceux pour qui elle est écrite, les gouvernants, les princes, les ministres et les généraux. Ils peuvent toujours se trouver dans des circonstances nouvelles, parce qu'eux-mêmes sont nouveaux; ils s'imaginent que c'est leur génie, ou leurs talents, ou leur fortune, qui va maîtriser les événements, tandis que ces mêmes événe-

ments les emportent, et leur laissent au hasard de la honte ou de la gloire L'observateur éloigné, l'écrivain studieux, le philosophe, sont les seuls qui, éclairés par l'expérience des siècles, prévoient quelquefois des résultats, et prédisent les mêmes malheurs, en revoyant les mêmes fautes. Ce sont eux qui demanderont encore pourquoi l'on crut perdue et coupée une armée de trente mille hommes, maîtres de la basse Italie, où elle venait de fonder deux républiques qui avaient pour défenseurs les plus braves, les plus riches et les plus éclairés de la nation? Malgré les succès des Austro-Russes en Lombardie, n'était-ce pas à eux de trembler d'avoir en tête Moreau et les ressources de la France entière, et à dos une armée conquérante, grossie des nouvelles phalanges républicaines qu'elle avait formées? Heureux alors, si quelque perfidie anglaise eût forcé les Français à se maintenir malgré eux en Italie, comme ils le firent depuis en Égypte!

Macdonald s'avança donc rapidement, ramassant toutes les troupes éparses sur sa route, de manière que, rassemblant l'armée de Naples, et y réunissant la division de Gauthier et celle de Victor, qui s'était embarquée en Ligurie pour venir le joindre en Toscane, il arriva sur les flancs de l'armée austro-russe à la tête de trente-cinq mille combattants. Se trouvant dans une situation plus avantageuse qu'il n'avait pu l'espérer après une marche si longue et si pénible, il occupa d'abord toutes les gorges de l'Apennin. Dédaignant bientôt d'opérer sa jonction avec Moreau par le chemin qui lui était ouvert, il passa lui-même les montagnes pour agir offensivement dans la plaine.

Ses premiers combats furent des victoires, qui justifièrent d'abord ce plan hardi et digne d'une armée de trente-cinq mille Français. Le poste important de Trémoli fut emporté par le général Dombrowsky, commandant, à l'aile gauche de l'armée, cette brave légion polonaise qui était parmi les Français ce qu'était parmi les coalisés le corps des émigrés, et qui eut si souvent le même sort en déployant la même bravoure.

D'un autre côté, Olivier, conduisant l'avant-garde, renversa celle des Autrichiens, et Macdonald, s'avançant lui-même avec le centre, attaqua près de Modène l'armée ennemie sous les ordres du prince de Hohenzollern, et remporta une victoire qui le rendit maître de Modène, de Parme, de Plaisance et de tout le pays. Comme il faisait mine de marcher sur Mantoue et de dégager cette place, les coalisés se virent à la veille de perdre tous leurs avantages.

Le feld-maréchal Ott, réunissant alors tous les corps sous ses ordres, se retira derrière le Tidone, sans compromettre le sort de l'Italie par celui d'une seconde bataille que lui présentait Macdonald. Kray détacha dix mille hommes du corps qui assiégeait Mantoue, et la grande armée austro-russe revint à marches forcées sur le nouveau champ de bataille.

Elle se rassemblait entre Tortone et Plaisance, presque dans la même position qu'elle avait occupée six semaines auparavant. Souworow, abandonnant lui-même le Piémont, d'où ses avant-postes s'étendaient déjà jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Savoie, accourut avec ses Russes pour combattre Macdonald.

Moreau, qui déjà s'était retiré sur Gênes avec sa petite armée, ne put d'abord profiter de cette marche rétrograde de Souworow, pour le suivre, ou pour rentrer dans le Piémont et dégager les places qui tenaient encore. Quoique le petit Bernard et la plupart des passages des Alpes fussent demeurés au pouvoir des Français, il ne se trouvait sur toutes leurs frontières aucunes troupes pour faire en ce moment critique une diversion aussi facile qu'elle eût été avantageuse. C'était toujours le même système de guerre qui avait déjà pensé perdre Moreau et la France, en l'an VI, lorsque quelques escadrons de hussards autrichiens suffirent pour remonter le Rhin et couper les derrières des armées françaises, sous le canon de nos places fortes dénuées de garnisons. Après avoir conçu un plan hardi, on employait toutes les ressources disponibles pour l'exécuter par un seul et même effort, sans rien réserver pour l'avenir, sans supposer

les revers. L'expédition d'une armée française en Italie ou en Allemagne semblait l'émigration générale d'un peuple et une véritable irruption de Gaulois. L'armée avançait sans regarder en arrière; rien ne la nourrissait, rien ne la suivait. S'occuper du présent, sans songer à l'avenir, tel est le caractère de notre nation, et quelquefois celui de notre gouvernement; il reste empreint sur toutes nos expéditions nationales, depuis que l'histoire les a consacrées. Il fut souvent la cause de nos succès, et toujours celle de nos revers. Trop heureux, si l'on eût conçu plus tôt ce système des armées de réserve qui vient de sauver la France et d'assurer ses triomphes en immortalisant sa gloire!

Cependant Macdonald, avant de se voir accablé par la grande armée austro-russe, poursuivit ses premiers avantages, et se pressa de passer le Tidone, pour détruire le corps de Ott, comme il avait battu celui de Hohenzollern. Au moment où il l'attaquait avec impétuosité et renversait son avant-garde, Souworow et Mélas arrivèrent avec celle de la grande armée. Il convint à Macdonald de se replier devant des forces si imposantes, pour se préparer à soutenir lui-même avec toutes les siennes la bataille qu'il allait livrer. Peut-être eût-il été plus prudent encore de se retirer de suite au delà de Trémoli.

Arriver et combattre, était le mot de Souworow. Il parut, le 17 juin, à la vue des Français, et résolut de les attaquer dès le lendemain. Le reste de son armée le joignit durant la nuit. Elle se divisa en trois formidables colonnes : celle du centre, composée en totalité de troupes russes, fut conduite par le comte Rosemberg; celle de la droite, composée de Russes, d'Autrichiens et de Hongrois, fut commise au général Forster; et Mélas commanda la troisième, qui était la plus forte, et toute formée de l'élite de l'armée autrichienne. Les dispositions des Impériaux et les difficultés du terrain retardèrent l'attaque de Souworow (1). Il n'arriva qu'à midi en présence de l'armée

(1) Cette bataille se donna dans le même champ que celle où Annibal

française, qu'il trouva rangée en bataille en avant de la Trébia. Macdonald paraît avoir adopté ici un système qui fut souvent funeste aux généraux français : il reçut le combat, au lieu de le livrer. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince géorgien Bagration, soutenue de quelques régiments hongrois, attaqua avec impétuosité l'aile gauche des Français. Le général Dombrowsky y commandait la légion polonaise ; et ces débris errants d'une nation jadis si célèbre, et aujourd'hui si malheureuse et si intéressante, se retrouvèrent, par des événements inouïs, en présence des spoliateurs de leur patrie. Soit que l'ascendant acquis et conservé depuis un siècle de la part des Russes sur les Polonais ait augmenté la confiance des premiers, et produit une émotion fatale aux seconds ; soit que le nombre de leurs ennemis autant que la vigueur de leur attaque les ait d'abord déconcertés, les Polonais furent renversés, et ce premier choc mit de la confusion dans toute l'aile droite, où Macdonald envoya des renforts. Rosemberg, de son côté, y porta toute la division de Sweikowsky. Le combat se renouvela et se soutint de part et d'autre avec un acharnement extraordinaire. Les Russes y montrèrent aux Français cette opiniâtreté invincible, cette discipline, et cette résignation à la mort qui les a si souvent fait triompher. Serrant leurs rangs à mesure que le feu ennemi les éclaircissait, ils marchèrent toujours en avant (1),

avait défait les Romains, entre le Tidone et la Trébia. Voici comme Tacite a décrit ce pays : *Erat in medio rivus* (le Tidon), *prœaltis utriusque clausus ripis, et circa, obsitus palustribus herbis, et, quibus inculta ferme vestiuntur, virgultis vepribusque.* L'aspect du terrain paraît n'avoir pas changé depuis. (*Note de l'auteur.*)

(1) *Pérod! Pérod! en avant! en avant!* c'est aussi le cri de guerre que les officiers russes poussent en combattant ; ils l'entremêlent de l'exhortation la plus énergique et la plus familière au soldat : *Niéboss! Niéboss! ne crains pas! n'aie pas peur!* avec ce mot magique vous faites tout faire à un Russe. J'ai déjà observé que, pris séparément, le Russe est fort doux et même fort timide : mais en bataillons, il a une opiniâtreté, une adhérence *moutonnière* qui le rend redoutable, et quelquefois invincible. (*Note de l'auteur*)

et contraignirent tout ce qu'ils avaient en front à repasser la Trébia.

La colonne du centre menée par Rosemberg, et à la queue de laquelle était Souworow, avait eu le même succès, après une lutte plus longue et plus opiniâtre encore. Deux fois les Français repoussés jusqu'au delà de la rivière, l'avaient repassée avec une nouvelle ardeur sous le feu de cette colonne inébranlable qu'ils s'efforçaient d'entourer. La vivacité de leurs mouvements, la supériorité de leur feu, la rapidité avec laquelle ils évitent le choc, la valeur personnelle de chaque chef, le courage particulier de chaque soldat, rien ne put triompher de cette impassibilité russe, de cette opiniâtreté moutonnière contre laquelle la discipline prussienne et la tactique du grand Frédéric avaient si souvent échoué. Les Français, las de combattre et même de tuer, désespérant de repousser ces masses mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant, repassèrent enfin la Trébia, et changèrent le combat en une canonnade meurtrière qui détruisit totalement quelques compagnies russes, lesquelles, prenant la retraite des Français pour une fuite, voulurent les suivre et franchir la rivière. Les Russes, arrêtés sur le rivage qu'ils venaient de gagner, furent obligés de s'en éloigner, de manière que le champ de bataille resta au canon et aux boulets.

L'aile gauche des Autrichiens, commandée par Mélas, avait eu également sur l'aile droite des Français un avantage, que l'infériorité du nombre avait moins balancé : mais après avoir repoussé leurs ennemis au delà de la Trébia, les Autrichiens établirent eux-mêmes sur la rive des batteries qui les en rendirent maîtres, et qui firent sur les Français le même ravage que celles de ceux-ci sur les Russes.

La nuit et la rivière séparaient déjà les combattants épuisés; mais cette canonnade réciproque se prolongea dans les ténèbres, et sembla continuer cette mémorable bataille jusqu'au lendemain, où elle devait recommencer avec une nouvelle fureur.

Elle fut renouvelée de la part des Français dès le matin. A

la faveur de leurs batteries, l'aile gauche repassa la rivière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aile droite des Russes jusqu'au village de Casalégio. Là Bagration rallia ses troupes, grossies par les renforts que Rosemberg y fit marcher, et les Français, attaqués à dos et en flanc, furent arrêtés.

Au centre, ils avaient repassé avec le même courage et le même succès, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la baïonnette. Ils poursuivaient leur avantage, et la victoire semblait décidée, lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre en flanc sur la cinquième demi-brigade, et la renversa dans le plus grand désordre. Cette demi-brigade, forte de trois mille hommes, gardait l'espace entre la colonne du centre et celle de la gauche, qui se virent ainsi coupées et prises en flanc par la cavalerie. On dut changer l'ordre du combat et manœuvrer pour se couvrir et se défendre ; l'ennemi, déjà à demi vaincu, profita de ce mouvement pour se rallier : la bataille se rengagea, devint générale sur toute la ligne, dura toute la journée, et eut enfin le même résultat que la veille. Mélas surtout avait remporté un avantage décidé, et, ayant le premier repoussé les Français, il put envoyer au centre des renforts considérables qui arrêtèrent les progrès de l'ennemi. Cependant les Français se reformèrent encore sur l'autre rive ; leur retraite s'y fit sous la protection de leur artillerie, et les armées occupèrent les mêmes positions que la veille.

Souworow, au lieu d'attendre une troisième attaque, résolut de passer lui-même la rivière, et de décider cette longue et sanglante bataille. Mais Macdonald, qui avait en vain compté sur l'arrivée de la légion ligurienne, et même sur la marche rapide de Moreau ; Macdonald, qui s'était empressé d'attaquer ou de combattre seul une armée si nombreuse et si formidable, dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse et moins partagée, craignit de compromettre le salut de son armée entière par une troisième bataille, qu'il ne se sentait plus en

état de soutenir. Il avait fait une perte considérable, et, trompant la vigilance de l'ennemi, il ordonna sa retraite pendant la nuit, avec une telle précipitation qu'il abandonna ses blessés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs généraux, déposés à Plaisance.

Les Austro-Russes le suivirent dès le lendemain, et Rosemberg atteignit son arrière-garde au passage de la Nura. Là il eut la gloire de faire prisonnière une partie de la dix-septième demi-brigade, formée du ci-devant régiment d'Auvergne si célèbre dans les annales militaires.

C'est ainsi que se termina l'une des batailles les plus longues, les plus sanglantes et les plus disputées, qui aient eu lieu durant la guerre de la liberté. Les Français ne purent vaincre, mais ils ne furent point vaincus. Ils étaient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis, atténués par une marche pénible et périlleuse, affaiblis par les combats précédents, manquant de vivres et d'habillements, environnés de peuples soulevés contre eux : leur armée n'avait ni la sécurité ni la confiance de celle des coalisés.

Macdonald, se retirant de l'autre côté des Apennins, revint alors au premier plan dont son ardeur l'avait écarté, et il opéra sa jonction avec Moreau, en remontant la rivière de Gênes. La célérité de sa marche, et les passages avantageux des montagnes que son arrière-garde défendit toujours, empêchèrent les ennemis d'achever sa défaite ; mais il semble que le dénûment de son armée, le mécontentement général, et la désorganisation du gouvernement exécutèrent ce que l'ennemi n'avait pu effectuer.

Cependant Moreau avait fait un mouvement pour seconder l'armée de Naples ; mais ce mouvement ne parut point combiné avec les attaques de Macdonald, qui les commença à une distance et à une époque où il ne pouvait recevoir aucun secours. On saura un jour si la jalousie, cette ennemie éternelle de la gloire des héros et du succès des plus grandes entreprises, fut la cause de ces revers : en attendant, la déclaration d'un homme

comme Moreau doit prévaloir sur les raisonnements des politiques et des historiens. « Si ces opérations, écrivait ce général à Macdonald, n'ont pas eu tout le succès qu'on pouvait s'en promettre, la cause en est que vous n'aviez *pas trente mille hommes et que je n'en avais que dix mille*, que tout le pays était soulevé contre nous, et que l'ennemi y avait soixante-dix mille hommes. Avec une pareille disproportion de forces, c'est sans doute faire beaucoup que d'éviter une défaite. »

Quoi qu'il en soit, ce ne fut que le lendemain de la bataille, que Moreau, s'étant avancé par la Bochetta dans la plaine d'Alexandrie avec ses dix mille hommes, attaqua le maréchal de Bellegarde et lui fit lever le siége de Tortone, en le forçant à repasser la Bormida. Moreau s'avança ensuite à marches forcées jusqu'aux bords de la Scrivia, où il arriva le 25 juin, et apprit le malheureux succès de la bataille du 18 et du 19. N'étant point en état de rétablir les affaires avec sa petite armée, il se retira par Novi, et reprit sa première position.

Souworow, informé de sa marche, avait aussitôt abandonné la poursuite de Macdonald, pour venir le combattre. Rien de plus étonnant que l'infatigable activité de ce vieillard, courant nuit et jour d'une extrémité de la Lombardie aux frontières du Piémont dans une mauvaise charrette; il faisait mouvoir l'armée autrichienne avec une rapidité qu'elle ne connaissait pas. On a cependant remarqué que Souworow en Italie ne se montra plus sur le champ de bataille comme il avait coutume de le faire en Moldavie et en Pologne; soit que la supériorité de l'artillerie des Français, la vivacité de leurs mouvements et l'adresse de leurs tirailleurs lui inspirassent de la prudence; soit que, se voyant généralissime dans une guerre dont le triomphe semblait dépendre de sa fortune et de la confiance qu'elle inspirait, il crut devoir la ménager, il se conduisit avec une circonspection qu'on ne lui connaissait point, mais qui n'influa en rien sur l'audace et la célérité de ses manœuvres, ni sur la promptitude de ses résolutions. Ses propos devinrent plus grossiers et

plus fanfarons, ses ordres plus despotiques, et ses proclamations plus orgueilleuses.

Moreau se retirait; Macdonald était repoussé. La Lombardie, la Toscane et le Piémont, même les départements frontières enfantaient à l'envi contre les Français des armées d'insurgés et des troupes de brigands. Le caractère de Souworow était de poursuivre chaudement ses avantages, sans laisser respirer ses ennemis en retraite. Peut-être, en suivant ce système, eût-il achevé en cette campagne mémorable la conquête de l'Italie, et pénétré dans le midi de la France. Cela semble d'autant plus probable, que les Autrichiens, abandonnés à leurs propres forces, exécutèrent eux-mêmes ce plan hardi, dès que Souworow les eut quittés.

Il paraît avoir été moins arrêté encore par la contenance des républicains, qui se retiraient en combattant dans des positions redoutables, que par le système de son état-major d'emporter les places fortes du Piémont avant de descendre dans la Ligurie. Ces places fortes, dont les blocus ou les siéges avaient été interrompus, furent cernées avec une nouvelle vigueur; et les Français, autrefois si habiles dans l'attaque et la défense des places, ne parurent avoir laissé des garnisons dans la plupart de celles-ci, que pour capituler et les remettre dans les formes au vainqueur.

Ils firent cependant un dernier effort pour sauver celles qui résistaient encore. Joubert s'avança au delà de Novi avec un corps de vingt mille hommes. Croyant n'avoir d'abord à combattre qu'un corps avancé des ennemis, il fit des dispositions pour l'attaquer. Mais c'était Souworow lui-même, que venait de renforcer encore le général Kray avec une armée capable seule de combattre les Français. A la vue des forces imposantes qui se déployaient, les généraux tinrent un conseil de guerre, et furent d'avis de se retirer pour éviter un engagement général; mais Joubert espéra que la fortune, amie de l'audace et de la jeunesse, déserterait enfin les drapeaux du vieux Sou-

worow, pour se ranger sous les siens, et il accepta la bataille. Les Russes combattirent avec leur valeur accoutumée; les Autrichiens avec cet acharnement et cette tactique supérieure, qui les distingua surtout dans cette campagne. Après plusieurs chocs et plusieurs attaques, dont les succès furent très-variés, la bravoure des Français semblait enfin triompher au centre où les Russes combattaient, et où Joubert, indigné de voir si longtemps la victoire hésiter de se déclarer pour lui, s'élançait à la tête d'un bataillon de grenadiers, pour enfoncer et poursuivre l'ennemi dans la plaine. En ce moment décisif, le favori de la victoire dans cette campagne, Kray, attaque sur l'aile gauche avec ce corps d'armée qui avait formé le siége de Mantoue. La réduction à jamais honteuse de cette place pensa perdre la France et la liberté, et la victoire de Marengo a pu seule en arrêter les funestes conséquences. En doublant ainsi les forces de l'armée austro-russe au milieu d'une action déjà si inégalement engagée, Kray la décida. Laudon, quarante ans auparavant, était venu ainsi arracher la victoire des mains du grand Frédéric, au moment où il triomphait, près de Francfort-sur-l'Oder, du nombre et de l'opiniâtreté des Russes. Les bataillons ébranlés et éclaircis se resserrent et se raffermissent. La cavalerie autrichienne manœuvre pour mettre à profit le terrain où la fougue des Français les a entraînés, et le choc se renouvelle. En cet instant même, un plomb mortel atteint Joubert; il tombe en criant : *En avant, grenadiers!* Ce double événement changea la fortune. Les Français consternés se pressent autour du corps de leur général, et se retirent sur les hauteurs, en combattant : mais le général autrichien Lusignan, les tournant près de Novi, leur fit essuyer une grande perte, et pensa changer en déroute leur imposante retraite. Les Russes, qu'ils avaient eus en front, furent principalement poussés à suivre l'arrière-garde; et c'est là que Souworow compléta la destruction de la belle armée qu'il avait amenée en Italie. Des compagnies entières de ces malheureuses victimes tombaient sous

la mitraille de l'artillerie légère ou des batteries masquées, et étaient soudain remplacées par des bataillons aussi dociles, qu'on envoyait au même sacrifice. La baïonnette au bras, dans un calme horrible, ils s'avançaient à la mort, et la recevaient à côté de leurs frères expirants. Je ne disputerai point sur le nombre de ces malheureux qui expirèrent ainsi en voulant forcer les Français dans leurs postes; mais c'est un fait constant que ceux-ci perdirent peu de monde au centre, et que le feu machinal des Russes ne fut point meurtrier.

Tous les rapports ont porté l'armée que Souworow conduisit en Italie à quarante mille hommes et plus : mais ce qui est avéré, ce que plusieurs officiers de sa suite m'ont assuré, c'est que, lorsqu'il rassembla les Russes pour se mettre en marche et passer le Gothard, il ne se trouva plus qu'environ douze mille hommes en état de le suivre en Helvétie. C'est donc vingt-huit mille hommes qui, des rives dépeuplées et lointaines du Volga, sont venus tomber dans ces champs italiques, déjà engraissés du sang de tant de nations différentes et de tant de générations diverses.

Souworow, après cette action, la dernière de ses victoires, ou, ce qui est la même chose, la dernière des batailles qu'il ait livrées, abandonna subitement l'Italie, pour entreprendre et exécuter cette expédition dont on n'a point assez parlé, parce qu'il n'avait avec lui ni historiens ni journalistes, mais qui est comparable à ces derniers et étonnants passages des Alpes que nous admirons encore.

Ce vieux égorgeur de victimes humaines parvint en ce moment au plus haut période de sa renommée. Paul, ivre de joie, lui déféra le titre de prince, avec le surnom d'*Italique*, et ordonna par un ukase qu'on eût à le regarder comme le plus grand des généraux anciens et modernes. Souworow, pour une victoire remportée sur les Turcs près de la rivière Rimnik, avait déjà obtenu le surnom de *Rimnisky*, de Catherine seconde, qui aimait à faire revivre cet usage des anciens. Ce

féroce vieillard jouit du triomphe qu'il avait ambitionné toute sa vie. Son nom retentit par tout l'univers, et porta la terreur ou une coupable et absurde espérance jusqu'au cœur de la république. Ceux qui envisageaient ce moderne Attila comme leur sauveur, ne doutaient plus qu'il ne fît bientôt son entrée triomphale dans Paris, comme il l'avait faite naguère à Varsovie. Les plus sages craignirent même de voir se vérifier de nos jours le pressentiment de ce philosophe, dont les aperçus dans l'avenir ont été si souvent de justes prédictions, que les Russes et les Tatares feraient encore la conquête de l'Europe. Déjà ils déploraient cette funeste révolution du monde vers l'esclavage et la barbarie, en désespérant de l'humanité. Qui sait en effet jusqu'où Souworow eût pénétré, si, fidèle à son caractère et à sa confiance aveugle dans le dieu des Russes (1), il eût redoublé ses efforts sur le point qu'il avait ébranlé, au lieu d'en aller attaquer un autre où son écueil était marqué par les destins.

Il est à remarquer pourtant, sans vouloir diminuer sa gloire, ou plutôt l'ascendant de sa fortune, que son départ, loin de changer les choses en Italie, sembla au contraire y laisser la victoire auprès des Autrichiens, où il l'avait trouvée en arrivant. Ils achevèrent la campagne avec des succès plus marqués encore ; et les soldats français, après avoir combattu les Russes en deux batailles malheureuses, les craignirent beaucoup moins qu'avant de les avoir vus (2).

(1) Soit ancienne tradition, soit préjugé plus moderne, les Russes croient généralement encore avoir un Dieu particulier, et disent souvent en parlant de leurs victoires et de leur bonheur, *c'est notre Dieu, c'est le Dieu russe.* Souworow, plus que tout autre, avait une foi aveugle dans ce Dieu, et, plus que tout autre, il servit à en propager la croyance. Depuis près d'un siècle, les Russes n'avaient pas perdu de bataille rangée : celle de Zurich a seule détruit l'enchantement. (*Note de l'auteur.*)

(2) On s'était plu à répandre dans les armées françaises les bruits les plus effrayants sur la conformation et la férocité des Russes. C'étaient, à entendre leurs partisans secrets, des géants, des ogres, des Briarées. *Nous verrons s'ils ont quatre bras,* disait un soldat français, en marchant

à la première rencontre pour les combattre. *Et bien ! ils n'en ont que deux et ne savent pas s'en servir*, dit-il ensuite. Les premiers prisonniers que l'on fit, achevèrent de détromper sur leur compte. On fut étonné de voir des hommes moins grands et moins aguerris que les Autrichiens, et dont le feu était bien moins meurtrier : mais on reconnut bientôt combien ils étaient redoutables par cette abnégation d'eux-mêmes, et ce mépris de la mort avec lequel ils marchent au combat. Tout confirme le mot de Frédéric : *Il est plus difficile de les tuer que de les vaincre.*

(*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XVI.

Expéditions contre les Français. En Helvétie.

Quoique, depuis un siècle, les Russes se soient distingués par les entreprises les plus extraordinaires, leurs expéditions contre la France ont surtout répondu à l'idée gigantesque attachée à cet empire immense. Elles suffiraient seules pour distinguer le règne bizarre et rapide de Paul Ier ; et, si elles eussent été couronnées du succès, les merveilles et les créations de Pierre le Grand, les vastes projets et les triomphes de Catherine II, eussent été effacés par des événements plus surprenants : le Nord tout entier se roulait sur le Midi ; la plus effrayante révolution s'opérait. La Russie fût devenue l'arbitre du monde ; et Paul, le restaurateur du despotisme et de la barbarie, eût renchaîné les peuples à la glèbe de la féodalité et à l'autel de la superstition.

A la voix de cet autocrate, quatre armées s'élancèrent des confins de l'Asie, pour venir, par des chemins différents, subjuguer et détruire la république naissante ; et cet effort puissant d'un empire dix fois plus grand lui seul que la France entière, n'était cependant que le secours auxiliaire qui devait seconder la nouvelle coalition dans sa première campagne. Deux de ces armées traversèrent la Pologne, la Bohême, la Moravie et le sud de l'Allemagne, pour pénétrer en même temps en France par l'est et le midi : les deux autres, portées, par des flottes redoutables, sur les mers opposées qui embrassent l'Europe, devaient reconquérir les îles de la Grèce, Naples, Malte et la Hollande. C'est ainsi que la Russie, étendant ses longs bras,

semblait déjà saisir sa proie de tous côtés, pour l'étouffer, en même temps qu'elle la frapperait au cœur.

Aussi l'on a vu que Paul ne doutait nullement du succès. *Nous avons résolu*, dit-il dans son manifeste, *nous et nos alliés, de détruire le gouvernement impie qui domine en France.* Certes, s'il y eut un moment où les coalisés, les émigrés et tous les ennemis de la France et de sa cause sublime cessèrent de paraître extravagants, en croyant fermement à la contre-révolution, ce fut celui où les deux empires d'Orient se joignirent encore à celui d'Allemagne et à une coalition déjà si formidable, pour renouveler, avec des forces qui n'avaient point encore été compromises, cette lutte terrible contre une nation déjà épuisée par huit ans d'efforts, de combats et de victoires.

L'on sait avec quel succès Souworow réunit la première armée russe à celle des Autrichiens, vainqueurs en Italie, et la conduisit presque jusqu'aux frontières de l'ancienne France : nous allons maintenant jeter un coup d'œil rapide sur la marche et les exploits de la seconde, et sur la catastrophe de l'expédition entière, qui, en dépit de tant d'espérances de la part de tous ceux qui, par principes ou par intérêt, détestent le nouvel ordre de choses, finit comme celles qui l'avaient précédée.

L'armée russe qui marchait sur le Rhin, d'après les états publiés en Autriche pour régler sa route, était forte de plus de quarante mille hommes de l'élite des troupes russes. Elle était surtout composée de ces fameux bataillons de grenadiers qu'avait formés Potemkin, et qui avaient livré ces sanglants assauts *d'Otschakow* et *d'Ysmaïl* : c'était en partie l'armée qui revenait de l'expédition de Perse ; et il y avait des régiments qui, deux ans auparavant, étaient partis des embouchures de la Néva et de la Dwina, pour se rendre aux rives de l'Araxe, et qui de là revenaient immédiatement aux bords du Rhin. Que l'on calcule les côtés de l'angle immense qu'avaient parcouru ces troupes, et que plusieurs corps fermèrent, après avoir traversé

toute la France, pour retourner au point d'où ils étaient partis (1)?

Cette armée n'était point encore à sa destination, qu'elle avait déjà changé quatre fois de chef. Paul l'avait d'abord fait rassembler sous les ordres du prince *Galitzin*, ce même général qui avait commandé en Courlande et en Lithuanie durant la guerre de Pologne, et qui joignait aux qualités d'un excellent officier celles d'un homme instruit et humain : mais Paul ne le trouvait pas assez grand manipulateur de troupes ; et il lui substitua le général *Hermann*, dont la destination fut bientôt changée. Le comte *Schembach*, Polonais, lui succéda ; et *Rhimsky-Korsakow* fut nommé définitivement chef de cette grande expédition.

Ce Korsakow, que l'on a confondu mal à propos avec un ancien favori de Catherine, du même nom, qui vieillit à Moscou, avait été major du régiment des gardes *Séménowsky*, dont Nicolas Soltykow était lieutenant-colonel (2). Il s'était alors distingué par l'excellente tenue de ce beau régiment, et par la précision et l'exactitude de ses évolutions. Korsakow avait ensuite été nommé par l'impératrice, pour accompagner le comte d'Artois sur la frégate qui le reconduisit en Angleterre (3).

(1) Les prisonniers russes, faits en Italie et en Suisse, ont la plupart traversé la France, pour venir dans les Pays-Bas se joindre à ceux faits en Hollande, et de là passer le Rhin à Cologne, d'où ils se rendent en Russie à travers l'Allemagne, la Silésie et la Pologne. Plusieurs individus feront consécutivement, de cette manière, environ 3,000 lieues de chemin à pied : c'est le diamètre du globe. Suivez sur la carte cette route immense : de *Pétersbourg* ou d'*Archangel*, à *Samachy* en Perse ; de là à *Novi* et dans le Piémont ; de là à *Lille* en Flandre, de là à *Cologne* ; de là à *Brzesc* en Pologne, pour se rendre à leurs corps respectifs, soit de nouveau aux frontières de Perse, soit au nord du vaste empire de Russie.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Les régiments des gardes n'ont que des lieutenants-colonels : les impératrices ou les empereurs en sont toujours eux-mêmes les colonels en pied. (*Note de l'auteur.*)

(3) Pour reconduire le comte d'Artois en Angleterre, l'impératrice Catherine fit équiper magnifiquement la frégate *la Vénus*, qui avait été

Après avoir passé quelque temps à Londres, il débarqua en Flandre, et se rendit auprès du prince de Cobourg, qui commandait alors l'armée autrichienne : il fut témoin de la sanglante campagne de 1794, et revint en rendre compte à l'impératrice. Il l'assurait que les mauvaises dispositions et le mauvais esprit des troupes autrichiennes étaient les seules causes de leurs désastres ; que les Français n'étaient nullement redoutables à des troupes bien disciplinées, et qu'il suffirait d'un corps d'armée russe pour les mettre à la raison, aussitôt que Sa Majesté Impériale le jugerait convenable. Catherine envoya Korsakow à l'armée de Perse, pour y servir sous les ordres du jeune Zoubow, ainsi que le jeune Christophore Liéwen qui l'avait accompagné dans son voyage en Angleterre et aux Pays-Bas. A l'avénement de Paul I[er], Korsakow fut rappelé et disgracié, comme la plupart de ceux qui avaient fait cette guerre ; mais son goût et ses talents pour les exercices militaires le firent bientôt rentrer dans les bonnes grâces de son maître : le soin qu'il prit alors de ne paraître qu'un simple écolier de l'empereur, et de faire exécuter avec admiration tous les changements futiles que ce prince introduisait journel-

prise sur les Suédois. Elle voulait faire parade de cette conquête. Je crois avoir dit ailleurs combien elle fit de politesses au malheureux prince français, qui était venu la visiter. La veille de son départ, elle lui envoya quarante mille roubles en argent, et une cassette remplie de montres et d'autres bijoux, avec ce billet délicat :

« Votre altesse royale, à la veille de son départ, voudra sans doute faire quelques petits présents aux personnes qui l'ont environnée et servie durant son séjour ici. Mais, comme vous le savez, monsieur le comte, j'ai défendu tout commerce et toute communication avec votre malheureuse France. C'est en vain que vous chercheriez à acheter ces bagatelles dans la ville : il ne s'en trouve plus en Russie que dans mon cabinet. J'espère donc que votre altesse royale agréera celles-ci, de la part de son affectionnée amie CATHERINE. »

Il faut avouer que voilà une manière bien gracieuse et bien noble de faire des présents, et d'en prescrire l'emploi à un prince, qui, bien loin d'être en état de faire lui-même ces cadeaux d'usage dans le Nord, était venu y réclamer des secours pécuniaires. (*Note de l'auteur.*)

lement dans le maniement des armes, gagnèrent sa confiance. Korsakow eut occasion d'entretenir Paul de la campagne de 1794, de lui détailler les fautes des généraux autrichiens, et surtout les défauts de leurs manœuvres et de leur tactique; il disait son avis sur celle qu'il fallait employer pour battre et réduire facilement les Français, dont il exagérait la mauvaise tenue et l'indiscipline (1). Il ne s'agissait, selon lui, que d'être fidèle et scrupuleux observateur du nouveau règlement militaire. Paul crut avoir trouvé le général qu'il lui fallait, pour mettre en évidence la supériorité de son nouveau système; car Souworow ne s'y astreignait pas, et l'empereur voyait avec une espèce de dépit, qu'il ne pouvait bien cacher, les succès de ce vieux guerrier, qui prétendait vaincre comme il avait vaincu, sans guêtres, sans queues, et sans porter l'épée derrière le dos (2).

Korsakow reçut en conséquence l'ordre d'agir de concert avec l'archiduc Charles pour le plan général de la campagne, mais de combattre toujours séparément avec l'armée russe, pour ne point mélanger ses exploits et sa gloire avec celle des Autrichiens, comme cela arrivait en Italie où les Russes n'étaient qu'un corps auxiliaire. La marche de l'armée fut retardée, pour lui apprendre l'exercice dans la dernière perfection. Paul lui-même fit un voyage pour passer différents corps en revue, et il mit toute son affection dans ces troupes que lui-même avait réorganisées. Ces dispositions ne contribuèrent pas peu à la mésintelligence qui régna bientôt entre les deux armées alliées, et à la catastrophe de la campagne.

Elle s'était ouverte en Allemagne et en Helvétie, avec le même succès pour les Autrichiens qu'en Italie; et certes il faut convenir que cette campagne de l'an VII est pour eux la plus glorieuse de cette guerre, et balance les succès les plus brillants

(1) Les Français, selon Korsakow, ne savaient ni se tenir droit, ni marcher, ni s'aligner, ni conserver les distances, ni se former en bataillons carrés, ni manœuvrer en ligne oblique, etc., etc. Tels étaient les propos de ce tacticien. (*Note de l'auteur.*)

(2) Voir aux *Éclaircissements* la lettre S

qu'aient eus les Français. Il est même à remarquer qu'aucune n'avait encore eu des avantages aussi constants, aussi suivis; car il ne se livra point de bataille où la victoire ne se déclarât en leur faveur.

Au moment de l'arrivée des Russes en Allemagne, elle semblait même avoir trahi pour eux Masséna, son favori. Après avoir repoussé Jourdan à *Ostrach* et à *Stokach*, l'archiduc Charles, dont la destination semble avoir été de ne céder qu'à l'ascendant de Bonaparte et de Moreau, et de donner la paix à l'Allemagne lorsqu'on l'appelait trop tard pour lui rendre la victoire, ayant passé le Rhin, repoussa également Masséna au delà de l'Aar et de la Limmat; et les Autrichiens, maîtres de Zurich, se trouvaient déjà au centre de l'Helvétie, partagée en leur faveur.

On ne s'attendait pas à voir encore les Russes suivre en Suisse, comme en Italie, le chemin frayé par leurs alliés. Il est certain que le Haut et le Bas-Rhin leur offraient un théâtre nouveau, où ils eussent pu avec plus de gloire faire une diversion plus funeste à la France. On a pensé que les forteresses dont cette frontière est hérissée leur avaient paru des obstacles plus difficiles à surmonter que les monts Helvétiens; et en effet, les Russes sont plus aptes à emporter, dans un pays coupé, des postes à la baïonnette, qu'à faire des siéges réguliers, pour lesquels ils n'avaient pas le train nécessaire, ou à livrer des batailles rangées en plaine, où la cavalerie et la supériorité de l'artillerie française eussent pu détruire l'excellente infanterie qui fait la force et la gloire de leurs armées. Mais ce ne furent point ces motifs raisonnés qui déterminèrent Paul Ier. Avant d'être informé des victoires du prince Charles, il avait pris sur lui d'expulser les Français de la Suisse, et d'y rétablir l'ancien ordre de choses. Son courroux contre la Harpe, dont la conduite et l'élévation au Directoire l'indignaient, l'avait surtout confirmé dans cette résolution. Il était outré de voir ce simple particulier, qui avait osé à sa cour professer des sentiments républicains, triompher,

et rivaliser, pour ainsi dire, d'influence avec les souverains (1). On a déjà répété que les passions personnelles de Paul sont toujours les vrais motifs de sa conduite politique ; mais il est nécessaire de ne point oublier un instant cette disposition de son caractère, pour en concilier toutes les contradictions apparentes, et pour en concevoir toutes les bizarreries.

Les Russes, que le prince Charles attendait pour quitter l'Helvétie, n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils passèrent aux avant-postes, et parlèrent de livrer bataille sur-le-champ. Korsakow ne fit que sourire à ce qu'on lui raconta de l'armée de Masséna, de sa vigoureuse résistance, et de la position formidable qu'il occupait. Il s'exprima avec une telle présomption en faveur de son armée, une telle indifférence envers les Autrichiens, et un tel mépris pour les Français, que l'archiduc Charles, imaginant cependant qu'il y avait quelques difficultés et quelque gloire à vaincre ces derniers, fut choqué de ce ton léger et suffisant. Il se hâta de laisser le champ libre aux Russes, et marcha, avec l'élite de l'armée autrichienne, au secours de Philipsbourg menacé par les Français. Il ne laissa qu'un corps de troupes, sous le commandement du général Hotze, qui formait l'aile droite de l'armée russe, et s'efforçait de grossir la sienne en y ralliant tous les Suisses, qui, comme lui, ne rougissaient pas d'amener des hordes étrangères, et de plonger le fer dans le sein de leur malheureuse patrie (2).

Voilà donc une armée de quarante mille Russes transportée tout à coup au cœur de la Suisse. De tous les événements extraordinaires amenés par la révolution, certes celui-ci n'est pas le

(1) Voir aux *Éclaircissements* la lettre T.

(2) Hozte a, je crois, donné le premier et l'unique exemple d'un Helvétien commandant une armée étrangère contre son pays. Si toutes les vertus républicaines furent, dans les temps modernes, l'apanage presque exclusif de cette brave nation, il lui était aussi réservé de montrer, à la fin du dix-huitième siècle, tous les vices qui ont caractérisé les peuples les plus corrompus et les plus dégénérés. (*Note de l'auteur.*)

moins étonnant, ni le moins imprévu. Si l'on pense au prétexte spécieux qui conduisait ces Hyperboréens dans la patrie des Tell, des Winkelried et des de Flue, on ne pourra que s'étonner davantage : c'est la liberté, la religion, l'ordre social et le bien public, qu'ils étaient appelés à rétablir. Lorsque le temps aura effacé les intérêts secondaires et les passions qui ont lié entre eux des événements aussi étrangers et des résultats aussi disparates, on sera porté à les révoquer en doute, et l'on contemplera avec une stupide admiration le vide immense qui les séparera. Mais ce qui doit nous confondre aujourd'hui, à la honte de l'humanité et même de la gloire, c'est que la conduite des Français a pu faire un instant douter qui d'eux ou des Russes étaient en effet les véritables libérateurs de la Suisse. La question est décidée aux yeux de l'homme impartial : tous deux en furent les spoliateurs.

Depuis la fameuse époque de 1793 la France n'avait pas été dans une situation aussi périlleuse que celle où elle se trouvait à l'arrive des Russes en Helvétie.

Les Français et les Russes étaient en présence, et s'examinaient avec une curiosité réciproque (1). La Limmat, naguère si heureuse et si paisible, séparait ces deux peuples célèbres et guerriers, qui allaient bientôt ensanglanter ses bords, et décider, par une bataille à jamais mémorable, les destinées du monde (2). Les Russes, depuis près d'un siècle, n'avaient point essuyé de défaites, et, vainqueurs tour à tour de tous les peuples du Nord et de l'Orient, ils avaient cette confiance aveugle que donne

(1) Voir aux *Éclaircissements* la lettre U.

(2) Ne rapetissons pas les événements, parce que nous les avons vus ; ne dénaturons pas les causes et les effets, parce que nous les connaissons : tâchons de nous dégager de toutes passions, de toutes préventions. Jugeons, comme la postérité jugera : elle dira qu'aucune bataille ne décida d'aussi grands intérêts, dans un moment aussi critique et aussi dangereux, que celle de Zurich. Si les Français l'eussent perdue, c'en était fait : Bonaparte arrivait trop tard pour le salut de la France et la cause de l'humanité. (*Note de l'auteur.*)

l'habitude de la victoire, et qui semble enfin l'enchaîner. Cette disposition était secondée par la haine qu'on leur avait inspirée, par ce fanatisme religieux qu'on avait rallumé dans leurs cœurs, par la férocité naturelle et la discipline machinale qui seules pouvaient les faire vaincre.

Les Français, enorgueillis également par leur supériorité et leurs conquêtes sur les peuples du Sud et de l'Occident, étaient presque aussi familiarisés avec les revers qu'avec les triomphes, parce qu'ils avaient toujours combattu des peuples plus redoutables et plus aguerris. Un peuple, brave et instruit, qui sent et qui raisonne, qui sait qu'il peut être vaincu, est plus à craindre encore que le peuple barbare et présomptueux qui ne l'a point été. La bravoure personnelle, l'honneur national, l'orgueil de la liberté, remplaçaient le fanatisme et le courage féroce. L'habileté des officiers français équivalait à la discipline servile et à la tenace opiniâtreté qui distinguent les Russes : mais ceux-ci avaient un désavantage marqué; ils n'étaient point, comme leurs ennemis, conduits par un général célèbre, habitué à les mener à la victoire. Korsakow ne les avait encore conduits que sur les places d'exercice, pour les faire manœuvrer en parade; et Masséna, compagnon d'armes et de gloire de Bonaparte, Masséna, le favori de la victoire, avait cent fois guidé les Français au combat.

Quoiqu'ils fussent plus nombreux en Helvétie que les Russes, comme leur front s'étendait depuis les environs de Bâle jusqu'au pied du Gothard, et que le général Hotze, et les Suisses qui partageaient sa honteuse trahison, tenaient en échec toute la droite de l'armée, il paraît que leur nombre fut à peine égal à celui des Russes au centre, où ces derniers avaient réuni toutes leurs troupes, et où fut constamment l'âme de la bataille. Il n'entre point dans mon plan de la décrire; je me bornerai à en rapporter quelques traits frappants et caractéristiques (1).

(1) Je tiens les faits militaires, sur lesquels je passe rapidement, du général que j'ai déjà cité. Il a été témoin et acteur très distingué de ces

Elle commença le 3 vendémiaire an VII (24 sept. 1799) dans le bassin de Zurich, où les Français descendirent des plateaux voisins pour attaquer les Russes, qui se préparaient eux-mêmes à livrer bataille, et qui en attendaient l'ordre de Souworow ; ils se trouvèrent par conséquent bien disposés à la recevoir Il s'agissait d'abord de passer la Limmat et d'entamer leurs bataillons rangés et immobiles comme des remparts, le long des bords. Le passage fut si rapide, et l'attaque de front si impétueuse, que les assaillants renversèrent et détruisirent les premiers obstacles; mais l'on vit à ce choc quels ennemis l'on avait à combattre. Quelques bataillons de ces braves grenadiers dont j'ai parlé, qui défendaient le point du passage vis-à-vis de Dietikon, après avoir été éclaircis par un feu terrible, furent forcés d'abandonner les bords du fleuve; ils se rallièrent aussitôt dans une position de défense intermédiaire, et y arrêtèrent longtemps la fougue des Français. Forcés enfin dans ce poste, ils se rallièrent encore derrière leurs tentes ; et là, épuisant leurs gibernes, et combattant sans vouloir se rendre, ces braves fanatiques tombèrent jusqu'au dernier, *et moururent alignés* (1).

L'aile droite des Russes, du côté de Bade, était couverte par un camp de Cosaques. La division qui avait ordre de faire une diversion de ces côtés, emporta le camp à la première attaque, et vint seconder puissamment les efforts que l'on faisait au centre, où la résistance prolongeait le carnage, et où l'on emporta

journées mémorables ; et les notes manuscrites qu'il m'a communiquées sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont été faites sur le champ de bataille. Je me plairai à conserver ses expressions, qui portent l'empreinte des choses, les couleurs locales, et le cachet inimitable de la vérité. (*Note de l'auteur.*)

(1) Ce sont les expressions du même général français, qui ne pouvait trop admirer ce dévouement, en pensant avec douleur que la discipline machinale, la crainte servile et le fanatisme le plus barbare, peuvent produire les mêmes effets que l'enthousiasme le plus sublime et le plus généreux. (*Note de l'auteur.*)

enfin les batteries russes, défendues avec cet acharnement désespéré (1) dont sont seules capables des troupes fanatisées.

Les Russes, après des actes de valeur dignes de leur réputation, voyant leurs postes les mieux défendus et leurs batteries emportés de vive force, cédèrent le terrain ; et Korsakow forma dans la plaine un gros de quatorze à quinze mille hommes en bataillon carré. Cette manœuvre favorite des Russes, et qui leur avait si souvent réussi pour repousser les attaques furieuses des Turcs, n'eut pas le même succès contre des troupes qui chargent avec la même furie et le même désordre apparent, mais qui soumettent un effort simultané aux règles les plus exactes, et qui se rallient ou changent l'ordre d'attaque avec la plus étonnante rapidité. Cette masse lourde et impénétrable faisait reculer l'ennemi partout où elle se portait ; mais les nuées de tirailleurs qui l'assaillaient y exerçaient un ravage continuel, et se repliaient sans la fuir, pour éviter son feu, et pour en faire un plus meurtrier. Celui des Russes était trop machinal et trop régulier pour avoir beaucoup d'effet ; il semblait toujours subordonné à la voix des officiers qui servait d'avertissement. L'artillerie légère arrivait au galop dans l'intervalle, s'arrêtait à vingt pas du bataillon carré, y vomissait des torrents de mitraille, et regagnait aussitôt une position sûre, pour recharger les armes, et pour revenir avec la même célérité tirer

(1) Les canonniers et bombardiers russes, qui sont l'élite de l'armée, en entrant dans l'artillerie, font serment au drapeau de leur régiment et à la pièce qu'on leur confie : ils jurent avec imprécation, sur leur corps et sur leur âme, de ne point l'abandonner et de l'arroser de la dernière goutte de leur sang. Ils tinrent ce redoutable serment à la bataille de Francfort, où plusieurs reçurent le coup mortel de la baïonnette prussienne, en embrassant leurs canons ; ils le tinrent également à la bataille de Zurich, où aucune batterie ne fut abandonnée, où tous les canonniers et bombardiers se firent massacrer autour de leurs affûts. J'ai vu le capitaine commandant d'une batterie, qui demeura vivant, lui quatrième, de tous ceux qui l'avaient ainsi défendue. Il fallut terrasser les trois hommes qui lui restaient, et qui refusaient de se rendre, même malgré ses ordres. Et ce brave homme fut cassé, ainsi que tous les officiers faits prisonniers comme lui ! (*Note de l'auteur.*)

en brèche contre ce bastion mouvant et hérissé d'impuissantes baïonnettes. Des files entières tombaient de front; des rangs entiers étaient renversés par les flancs. Les Russes foulaient aux pieds leurs frères expirants pour se serrer, et se maintenir en ordre, pour recharger par pelotons et par divisions, pour combattre avec la même régularité qu'ils faisaient l'exercice ; et ils étaient frappés, et ils mouraient sur la place qu'ils avaient occupée.

Lorsque le feu destructeur des Français eut, à plusieurs reprises, éclairci et mutilé cette masse d'hommes ; lorsqu'un grand nombre des officiers et des bas officiers qui en étaient l'âme eurent été mis hors de combat, le désordre et l'effroi s'y introduisirent enfin. Les Français, ordonnant une attaque générale, marchèrent au pas de charge, et la cavalerie acheva de la disperser. C'est alors seulement que la bataille fut décisive, et la victoire complète; les vainqueurs entrèrent dans Zurich en y poursuivant les Russes, qui en étaient sortis pour se ranger et combattre dans la plaine. Korsakow avait fait de cette ville son quartier général : les magasins, les blessés, les femmes, les équipages et une partie du train de l'armée, tombèrent au pouvoir du vainqueur ; la caisse militaire avait déjà été prise durant la bataille (1). Les troupes françaises et helvétiques commirent dans cette ville quelques désordres, provoqués par la chaleur du combat et peut-être par la partialité des habitants : mais je tire le rideau sur des scènes qui attristent quelquefois la victoire (2).

La nuit suspendit le carnage de cette mémorable journée : mais les Russes, défaits la veille, se rallièrent encore le matin, et, secondés de quelques troupes fraîches et des postes qui n'avaient

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la lettre V.

(2) Il faut l'avouer en rougissant, ce ne furent ni les Autrichiens, ni les Manteaux-rouges, ni les Russes, ni les Cosaques, qui assassinèrent le pieux Lavater; ce fut un Français, ou un Suisse. Cet homme paisible et bienfaisant devait-il s'attendre à une mort si cruelle au milieu de sa ville natale ? (*Note de l'auteur.*)

point été attaqués, ou qui n'avaient pu être forcés, ils osèrent encore combattre pour arracher la victoire à leurs ennemis. Leur courage, leur opiniâtreté, leur désespoir, la rendirent de nouveau indécise jusqu'au milieu du-jour, où les Russes furent enfin enfoncés une seconde fois; mais chaque bataillon, chaque compagnie, chaque peloton qui pouvait se rallier encore autour d'un drapeau ou d'un officier, derrière une haie, ou derrière une pièce de canon, livrait un nouveau combat, et tombait les armes à la main, plutôt que de se rendre. Excepté les généraux et les officiers, qui savaient bien que les Français donnaient et même offraient quartier à haute voix, presqu'aucun Russe ne se rendit qu'il ne fût blessé, désarmé, ou terrassé (1). L'on en vit plus d'un, atteints mortellement, se soulever avant d'expirer, pour frapper de leurs armes l'ennemi victorieux qui bondissait dans la plaine. D'autres, aussi furieux, poignardaient leurs chevaux, pour ôter aux Français les moyens de s'en servir.

La division du général Lorge, soutenue par le corps aux ordres du général Oudinot, eut la plus grande et la plus glorieuse part à cette journée mémorable, où l'armée d'Helvétie sauva la république.

Ce fut surtout après leur victoire, que les Français en sentirent tout le prix et frémirent du danger qu'ils avaient couru, en pensant à la rage fanatique de ces malheureuses victimes dont le champ de bataille était jonché. Il n'était pas un Russe, qui, frappé du coup mortel, et lorsque la mort lui en laissait le temps, ne saisît encore l'image de son patron, suspendue à son sein, pour la baiser avant de rendre le dernier soupir. En parcourant le champ de bataille, après le combat, on voyait ces reliques sur leurs poitrines ou dans leurs mains; leur attitude et leur dernier geste témoignaient que leur dernier sentiment avait été un acte de dévotion. « Des guerriers aussi

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la lettre X.

braves et aussi fanatiques, » dit l'un des généraux français qui eut la gloire de les vaincre, « ne peuvent qu'être terribles un jour de combat; et certes ils le sont (1). »

Korsakow, au dire des officiers russes, ne parut point conserver dans cette bataille le sang-froid et la présence d'esprit d'un général expérimenté. Déconcerté par la rapidité et la multiplicité des mouvements de l'armée française, qui ne correspondaient point à ceux qu'il avait si souvent exécutés dans les casernes de Sémonowsky, il parut perdre la tête. Il n'avait guère sous ses ordres que de jeunes officiers généraux, dont les plus courageux furent faits prisonniers sur le champ de bataille (2). L'armée eût été totalement détruite, si on avait pu en poursuivre les débris sans relâche et avec vigueur : mais des nouvelles alarmantes étaient venues tout à coup suspendre les opérations de Masséna, et l'obligèrent à faire subitement d'autres dispositions.

Souworow, avec son armée d'Italie, avait franchi le Gothard, et il descendait comme un torrent destructeur. Sa marche rapide fut admirée des généraux français. Comparable peut-être au passage mémorable du mont Bernard en l'an VIII, elle eût mérité la même gloire, si elle eût obtenu les mêmes succès.

Ceux qu'avait eus jusque-là le fameux Souworow étonnent tous les militaires, qui ne voient le grand homme de guerre que là où se trouve le véritable génie. Mais ce général extraordinaire avait le grand, le rare talent de fanatiser ses troupes, et de leur inspirer la plus aveugle confiance en sa personne et en sa fortune. Nous en avons cité des traits; et Mahomet n'eut point sur les Arabes un ascendant plus puissant et plus marqué que celui de Souworow sur les soldats russes.

Son armée, épuisée par la faim, la lassitude et mille privations, envisageait avec désespoir ces sommets couverts de neige, qu'il fallait encore atteindre. Le soldat murmure, s'ar-

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la lettre Y.

(2) Voyez aux *Éclaircissements* la lettre Z.

rête, et refuse d'aller plus loin. Souworow fait creuser une fosse sur le chemin et se couche dedans. « *Couvrez-moi de terre*, dit-il, *et laissez ici votre général : vous n'êtes plus mes enfants ; je ne suis plus votre père, je n'ai plus qu'à mourir.* » Et ses grenadiers de se précipiter autour de lui, de demander à grands cris d'escalader les cimes du Gothard et d'en déloger les Français (1).

La marche de Souworow des environs de Novi jusqu'à ces cimes du Gothard, avait été si rapide, si extraordinaire, si imprévue, qu'elles étaient à peine gardées par de faibles partis, qui ne purent défendre ce point important. La guerre de la liberté a prouvé d'ailleurs, plus que toute autre, qu'aucun poste de montagne n'est tenable, lorsqu'il est sérieusement attaqué : et les positions réputées les plus inexpugnables ont été plusieurs fois prises et reprises par les différentes armées, dans le cours d'une campagne.

La division de Lecourbe, qui, après sa glorieuse campagne dans l'Engadine, avait été forcée par les circonstances de se retirer en deçà du Gothard, en occupait les débouchés sur l'Italie et sur la vallée du Rhin (*Rheinthal*), depuis la source de ce fleuve jusqu'à la hauteur de Glaris.

L'attaque simultanée de Souworow, avec son armée de douze mille hommes, força cette division affaiblie de se retirer précipitamment, tant derrière la Reufs que sur la pointe méridionale du lac de Zug et au pied du mont Rigi, pour en garder les passages.

(1) Je rapporte ce trait, d'ailleurs connu, comme il m'a été communiqué par le général déjà cité. Il est si bien dans le caractère de Souworow, que je n'hésite point à le croire, quoique plusieurs officiers russes qui ont passé le Gothard avec lui, et entre autres un lieutenant qui porte son nom et qui est de sa famille, m'aient assuré que cela n'était pas vrai : mais la raison qu'allégua le lieutenant, me parut aussi remarquable que le trait même. *Cela n'est pas vrai*, me dit-il, *parce que jamais l'armée russe n'a été découragée en suivant Souworow : et jamais le soldat n'a murmuré sous ses ordres.* (*Note de l'auteur.*)

Souworow, vainqueur de tous les obstacles que lui avait opposés la nature, et de la résistance qu'avait faite l'ennemi, menaçait déjà la droite de l'armée d'Helvétie, et se voyait, par le succès de ses premières attaques, maître des trois petits cantons. C'était dans ce berceau de la liberté qu'était marqué l'écueil de son plus redoutable ennemi (1). Ce fut là que Souworow apprit la mort et la défaite du général Hotze, qui commandait le corps d'armée autrichien formant l'aile gauche des Russes, et auquel il était prêt à se joindre, ainsi que la déroute de Korsakow devant Zurich. A ces nouvelles, les transports de fureur du vieillard furent tels qu'il écumait de rage, et balbutia longtemps sans pouvoir parler. A la fin il laissa échapper des cris et des ricanements de sa voix grêle et usée, qui exprimaient son étonnement et son indignation. Ne croyant la défaite de Korsakow ni aussi complète ni aussi décisive qu'elle était en effet, il lui expédia sur-le-champ un message, par lequel il le rendait responsable sur sa tête de chaque pas en arrière qu'il ferait désormais, et lui donna ordre de marcher en avant, en annonçant à l'armée que Souworow était arrivé, et avait déjà battu les Français devant lesquels on reculait. Les menaces et le nom de Souworow semblèrent ranimer d'une nouvelle ardeur les restes désespérés de l'armée de Korsakow, qui, renforcée par le corps de Condé, qui venait d'arriver à Constance, osa suspendre sa retraite pour se reporter tout à coup en avant, et livrer encore un combat sanglant près de Diesenhofen. Dans ce combat mémorable, qui fut le dernier entre les Russes et les Français, un corps de cavalerie russe chargea en plaine deux demi-brigades d'infanterie, commandées par le brave Lorge, et dépourvues de cavalerie. Trois fois ce corps d'environ trois mille hommes répéta sa charge furieuse, et, quoique rompu toujours, il se ralliait sous un feu terrible de mitraille et de

(1) Le sol helvétique, imprégné de la cendre de ses héros, sembla du moins encore être jaloux d'une gloire que leurs descendants ne briguaient plus. (*Note de l'auteur.*)

mousqueterie qui le détruisait. On craignit longtemps de voir cette cavalerie fraîchement arrivée, et qui sembla démentir ici l'idée peu avantageuse qu'on a de celle des Russes, pénétrer dans les rangs de l'infanterie française et décider ainsi cette sanglante journée.

Cependant Masséna en personne, avec une partie de la division de Lorge et celle de Mortier marchait à Souworow, et l'arrêta. Désespérant de passer avec ses douze mille hommes sur le corps d'une armée victorieuse pour arriver jusqu'à Korsakow mis en fuite une seconde fois, Souworow dut songer lui-même à la retraite, tandis qu'elle lui était possible encore. Masséna manœuvra en vain pour l'attirer hors des défilés, dans l'espérance de le faire prisonnier, lui, l'armée qu'il commandait, et le jeune grand-duc Constantin qui l'accompagnait (1). Qu'on juge de la situation où dut se trouver ce nouveau Marius, lui qui, dans toutes les évolutions qu'il commandait, avait toujours défendu les feux de retraite, disant qu'une armée sous ses ordres n'aurait jamais besoin de cette honteuse manœuvre. Il était forcé de l'ordonner pour la première fois; mais les généraux français

(1) Nous avons plusieurs fois parlé du grand-duc Constantin. Ce jeune prince, en faisant ses premières armes dans la fameuse campagne d'Italie, eut occasion d'observer que faire la guerre et faire l'exercice sont deux choses bien différentes. Ce voyage lointain, la vue des pays et des peuples nouveaux pour lui, l'organisation des belles armées autrichiennes, la valeur et l'aménité des Français républicains, qu'on s'était efforcé de lui peindre comme des brigands féroces, les malheurs et les scènes sanglantes qu'il eut sous les yeux, modifièrent son caractère, d'une manière avantageuse. Il se fit aimer à l'armée; et sa politesse envers les prisonniers le montra aux Français dans un jour très-favorable. Il ressentit vivement la défaite des Russes en Helvétie, et en accusait hautement l'archiduc Charles et les Autrichiens. Il ne contribua pas peu par les expressions de son ressentiment à brouiller les deux cours. Une lettre de l'impératrice, sa mère, contenant plusieurs détails de famille, ayant été interceptée en Helvétie, le directeur la Harpe, son ancien précepteur, la lui renvoya, en l'exhortant à écouter des sentiments de paix et d'humanité, en lui reprochant avec ménagement les ravages et les excès des troupes russes dans cette malheureuse Suisse, qu'il semblait aimer dans son enfance. Le jeune prince ne répondit point. (*Note de l'auteur.*)

avouent qu'elle fut digne de sa marche et admirable comme elle. Souworow se retira devant l'ennemi, comme un vieux lion qui se retourne, lorsque les dogues qui le poursuivent le serrent de trop près, et les arrête en leur montrant son front terrible et sourcilleux. Il abandonna quelques bagages, quelque artillerie, quelques malades et ses blessés; mais le général Mortier, chargé de le poursuivre dans le Muttenthal, ne put véritablement entamer que deux ou trois bataillons de grenadiers, qui se dévouèrent pour sauver le reste de l'armée. Je ne sais si Souworow fut invincible, mais il est certain qu'il est mort invaincu. Aucun général ne peut se vanter d'avoir battu Souworow, et bien peu ont, comme lui, emporté cette gloire au tombeau, après avoir fait, comme lui, la guerre quarante ans, tantôt aux peuples les plus barbares, tantôt aux nations les plus policées.

Il se montra en Suisse tel qu'il avait été en Italie, dévot, superstitieux et hypocrite. Il savait qu'il entrait dans des pays catholiques, où depuis longtemps le fanatisme de la liberté s'était amalgamé à celui du papisme. Il visitait les curés, leur demandait la bénédiction, leur déclarait qu'il venait au nom de Dieu et des empereurs, des oints de l'Éternel, rétablir la sainte religion et exterminer les impies. Il eût fait les mêmes protestations à Zurich et à Berne, s'il fût arrivé jusque-là; et il n'est point douteux que Lavater et ses disciples, traités d'hérétiques par les Grecs et les Romains modernes, ne l'eussent reçu comme un autre Messie. Il haranguait tous ceux qu'il rencontrait, et se montrait le plus burlesque bouffon pour paraître populaire. Ces farces ne laissèrent point d'en imposer d'abord aux habitants : mais le prestige fut bientôt détruit par la conduite des nouveaux apôtres de la coalition. L'indiscipline et la licence furent toujours des moyens dont Souworow se servit pour s'attacher les soldats. Les siens se distinguèrent partout par les excès et le pillage. Ce fut alors que les enfants dégénérés de Tell, de Stauffacher et de Melchthal, sentirent la différence

qu'il y avait entre des Cosaques et des chasseurs français. L'apparition momentanée de Souworow, comme celle d'une comète sanglante, sera à jamais l'effroi de ces montagnards ; et les cruautés d'une guerre atroce leur ont enlevé pour longtemps ces vertus douces et simples, qui contrastaient si heureusement avec leur énergie sauvage et leur fierté lacédémonienne.

A côté de la fosse où se couche Souworow, et où il veut que ses soldats le couvrent de terre, qu'on le place sautant sur un pied et faisant mille singeries, on verra le sublime et l'extravagant se toucher et se réunir. L'officier chargé de lui préparer son logement, avait grand soin d'en enlever tout ce qui pouvait le choquer ou lui déplaire, comme les livres, les estampes, les choses de luxe, et surtout les glaces. Si malheureusement ces dernières se trouvaient oubliées, Souworow les brisait lui-même en mille pièces (1). Souvent il faisait enlever aussi les fenêtres, en disant qu'il n'avait pas froid, et les portes, en disant qu'il n'avait pas peur; puis il se couchait sur de la paille fraîche, qu'on lui étendait sur le lit de la chambre.

Le premier homme qui le suivait dans son logement, était un Cosaque, chargé de lui porter sa chaise percée durant la marche, et qui lui remettait en arrivant ce meuble nécessaire. C'était souvent sur ce siége qu'il recevait les rapports de ses

(1) On donnait pour raison de cette antipathie de Souworow pour les glaces, qu'il se trouvait trop laid et qu'il ne voulait pas se voir. L'on attribue au même motif la singularité de Paul de n'avoir pas voulu mettre son effigie sur les monnaies.

Cependant si les médailles qu'on a frappées en l'honneur de Souworow parviennent à la postérité, quelle fausse idée les futurs *Lavater* doivent-ils s'en former! Dans l'une de ces médailles, gravée par *Haas*, on lui a donné la beauté, la jeunesse et les armes d'Achille. Son œil, comme celui du génie, perce l'espace, et fixe la gloire. On est parvenu même à embellir sa bouche horrible et baveuse, où le sourire n'habita jamais. Ses cheveux s'échappent en boucles charmantes de son casque menaçant. Sa poitrine relevée porte fièrement un médaillon de sa souveraine, représentée sous les traits de Minerve. Son cou d'albâtre enfin, s'élançant audacieusement d'entre ses épaules arrondies, semble élever sa tête au-dessus de tous les héros qui l'environnent. (*Note de l'auteur.*)

aides de camp et de ses généraux. Un autre *denschik* (1) apportait la cassette où étaient renfermées les reliques, les images, les diplômes, les ordres, les pierres précieuses, le bâton de maréchal, et l'or de Souworow. Sa voiture ordinaire était un petit chariot à quatre roues, surmonté d'un banc à découvert, que les Russes nomment *troschk,* et ressemblant un peu aux chars à bancs de la Suisse française. C'est là qu'il se perchait, lorsqu'il était fatigué du cheval, ou de la *kibitka,* charrette plus incommode encore, dans laquelle il faisait les plus longs voyages.

Souworow fera à jamais l'orgueil et la gloire des armées russes, et le sujet inépuisable des contes et des récits du soldat. La singularité de ses mœurs, l'originalité de son caractère, ses propos burlesques et piquants, sa manière de vivre bizarre, sa dévotion bouffonne, sa valeur féroce, mille traits de sa vie, mille bons mots de sa façon, assureront son immortalité autant et plus que ses victoires. Son nom sera longtemps encore le cri de ralliement des bataillons russes, pour leur inspirer le courage du fanatisme et les exciter à vaincre (2).

Souworow se montra plus sensible aux revers de la fortune, qu'il ne l'avait été à la disgrâce de Paul, et ne les supporta pas avec le même caractère. Il parut humilié, accablé de la défaite des Russes et de sa retraite. Son humeur gaillarde devint taciturne; sa dévotion bouffonne, triste et sombre. Il s'enfermait, maltraitait ou brusquait tout le monde, et s'emportait surtout contre Korsakow, les généraux autrichiens et même le prince Charles. Il les accusait tout haut d'envie et de trahison, déclarant ne plus vouloir combattre avec eux, même avant d'en

(1) Un *denschik* est un soldat affecté au service d'un officier. Pierre le Grand n'avait pas d'autres domestiques pour sa personne.

(2) Le bruit se répandit dans l'armée russe que Souworow avait péri en passant les Alpes ; et plusieurs soldats et Cosaques, en le revoyant après sa retraite, triste, morne et chagrin, étaient persuadés que c'était son ombre qui leur apparaissait. (*Note de l'auteur.*)

avoir reçu l'ordre de son maître. Il s'en allait, couché au fond de sa *kibitka*, caché sous son manteau, détournant les yeux de ses soldats, et refusant de se montrer aux armées qui le demandaient.

Quel spectacle lui offrait en effet cette triste réunion, opérée dans la fuite, de deux armées nombreuses et brillantes, plus fortes du double qu'il ne l'avait désiré pour faire la conquête de la France! De plus de quatre-vingt mille hommes qui les avaient composées, elles n'offraient plus qu'un ramas de bataillons délabrés, de régiments désorganisés, pour la plupart sans chefs, sans artillerie, sans bagages; des hommes exténués par la fatigue, et couverts de lambeaux sanglants. Mais, il faut en convenir, malgré cet état désastreux, ces braves troupes emportaient leur gloire; car si les Russes avaient enfin trouvé des vainqueurs, ce fut dans les admirateurs de leur constance et de leur courage, même de leur fanatisme national et religieux. C'est en les vainquant que les Français apprirent véritablement à les craindre et à les estimer.

Les débris de ces bandes terribles, qu'on amena prisonniers en France, n'inspirèrent plus que de la compassion et de la surprise. On s'attendait à voir des hommes extraordinaires, d'une taille avantageuse et d'un aspect féroce; mais les Français ne trouvèrent dans les Russes que le peuple qui a avec eux le plus de ressemblances physiques et morales. Plusieurs officiers surtout contrastaient bien avantageusement par leur langage, leur excellent ton et leur politesse, avec l'idée qu'on s'en était formée, et même avec leurs compatriotes qui n'avaient pas la même éducation. Mais les Français qui avaient vu les Russes du temps de Catherine, et qui avaient parlé avantageusement de leur tenue et de leur équipement leste et guerrier, ne les reconnaissaient plus sous l'accoutrement grossier et grotesque dont Paul les avait affublés. Ce misérable habillement, joint au délabrement, suite naturelle d'une campagne aussi fatigante et d'un combat aussi meurtrier, leur donnait la plus

chétive apparence. Quoique pris les armes à la main et dans la fureur de l'action, on ne leur avait enlevé que leurs armes : on pourrait croire que la pauvreté de leurs habits fut la principale cause de ce ménagement; mais on voyait encore à plusieurs de ces prisonniers la médaille d'argent qu'ils avaient reçue pour des exploits plus heureux; et ce témoignage de leur bravoure en était un en l'honneur du soldat français (1). On avait peine à se persuader, en les voyant dans cet état, que ce fussent là ces Russes si célèbres, qui devaient opérer la contre-révolution du monde. Au reste, presque tous étaient couverts de blessures sanguinolentes, qui achevaient de les défigurer, en attestant leur bravoure et leur résistance. L'humanité et la douceur avec lesquelles on les traitait, calmèrent bientôt leur désespoir et leurs appréhensions : leur joie de n'être point enchaînés et guillotinés, comme on le leur avait persuadé, s'épanchait en expressions de reconnaissance et en bénédictions (2).

L'expédition des Russes en Hollande fut aussi désastreuse que celle en Helvétie. Les Anglais se servirent de ces braves soldats en guise de gabions mouvants, pour se mettre à couvert de l'artillerie et de la baïonnette françaises. Après quelques succès dus uniquement à la valeur intrépide des Russes, ils furent pour la plupart taillés en pièces, ou faits prisonniers avec leur chef, le général Hermann. Je ne m'étendrai point davantage sur les sanglants événements de cette campagne, qui se termina par une capitulation honteuse pour les armées combinées de Russie et d'Angleterre; capitulation d'autant plus glorieuse pour les Français, que les moyens avec lesquels ils avaient contenu ces deux armées formidables, vomies par l'Océan pour inonder la Hollande, furent d'abord très-inférieurs aux forces des ennemis. L'armée du général Brune n'avait pu être renforcée, qu'après les batailles sanglantes qui contraignirent le duc d'York à se rembarquer.

(1) Voyez aux *Éclaircissements* note AA

(2) Voyez aux *Éclaircissements* note BB.

Ce que l'on a dit, ce que l'on a vu du caractère de Paul fera comprendre l'excès de son indignation à la nouvelle de ces désastres multipliés. L'expédition contre la France avait été entreprise avec la même confiance et la même présomption que celle de la *flotte invincible* le fut jadis par Philippe II contre l'Angleterre. Mais Paul Ier ne reçut pas avec la même indifférence la nouvelle de la défaite de ses armées par les Français, que Philippe avait reçu celle de la dispersion de sa flotte par les vents. Son orgueil humilié, la gloire de son règne et de ses armes compromise, portèrent jusqu'à l'égarement sa fureur et son ressentiment. Il cassa et flétrit en masse tous les officiers qui manquaient à l'armée, sans s'embarrasser s'ils étaient morts ou vivants, tués ou prisonniers. Cet exemple du despotisme le moins raisonné surpasse tout ce que l'on a vu chez les rois et les peuples les plus barbares; et il prouve que l'orgueil d'un monarque peut tenir lieu du fanatisme le plus féroce. Cette injuste punition était d'autant plus révoltante, que plusieurs de ces officiers, après avoir combattu en braves, avaient été ramassés comme morts sur le champ de bataille, pour la plupart mutilés, et ne conservant la vie que par les soins du vainqueur (1) Quant

(1) Dans l'un des combats qui se donnèrent en Hollande, un enseigne tomba blessé, en défendant son drapeau, et s'enveloppa dans les plis. En revenant à lui-même, sa première pensée fut de le soustraire à l'ennemi. Il le déchira, et le cacha dans son sein. Ramassé comme prisonnier sur le champ de bataille, il conserva précieusement ce signe d'honneur, confié à sa vaillance, et il le reporta en Russie. Paul, revenant peu à peu de ses premiers emportements, et informé de cette action, la récompensa, en réintégrant dans son grade ce brave officier, qui avait été exclu du service comme tous les autres prisonniers. Plusieurs avaient les mêmes droits à la reconnaissance de leur souverain, et ne s'attendaient, à leur retour, qu'à l'exil ou à d'autres punitions. Les colonnes russes reçurent, en passant le Rhin, la nouvelle de la mort de Paul et de l'avénement d'Alexandre; leur allégresse fut inexprimable : ce fut alors seulement que les officiers se réjouirent de revoir bientôt leur patrie (*).

(*Note de l'auteur.*)

(*) En passant par le nord de l'Allemagne, ces prisonniers eurent toutes les facilités possibles pour déserter. Beaucoup d'entre eux s'imaginèrent que, pour les en empêcher,

aux soldats, il les abandonna comme un butin conquis par un ennemi, et ne daigna pas même faire une démarche auprès de ses alliés pour les échanger, sans s'abaisser à traiter avec la France. Il est vrai qu'il n'avait point de Français à proposer pour leur rançon ; mais il avait un droit sur les prisonniers qu'avaient faits les Autrichiens, les Napolitains et les Anglais. Ces derniers eurent l'indignité de se refuser aux propositions que leur fit à cet égard le premier consul : mais certes ils se fussent empressés, aussi bien que les Autrichiens, à échanger les Russes, si Paul l'avait désiré.

Ce qui vint cependant consoler l'orgueil offensé de cet empereur, ce furent les détails du grand-duc Constantin, et les rapports des généraux *Souworow, Korsakow*, *Gortschakow* et *Essen*, qui tous s'accordaient à lui dire que ses troupes invincibles n'avaient essuyé des échecs, que parce que les alliés, jaloux de leur valeur et de leur gloire, les avaient sacrifiées et trahies. Son ressentiment contre l'Autriche sembla cependant s'irriter davantage, en voyant les succès de cette dernière puissance continuer, malgré la défection des Russes, et les généraux Autrichiens triompher et s'applaudir, pour ainsi dire, de ce que les Russes seuls ayant été battus, ils avaient eu tort de s'attribuer leurs victoires en Italie (1).

Paul s'abandonna aux premières impulsions de son caractère, en accablant de reproches et d'affronts les ministres anglais et autrichiens à sa cour, en refusant de conférer avec eux, en leur enjoignant de s'éloigner, et en se permettant les sarcas-

(1) C'était, il est vrai, une injustice que l'on faisait aux Autrichiens : mais il faut avouer que Souworow leur rendit un témoignage éclatant et flatteur dans sa proclamation, en quittant leur armée et l'Italie. *C'est l'armée autrichienne*, dit-il, *que j'ai trouvée victorieuse*, *qui m'a rendu aussi vainqueur.* Ce vieux guerrier parut effectivement reconnaissant des lauriers dont cette armée avait encore paré ses cheveux blancs.

(*Note de l'auteur.*)

les officiers avaient inventé la fable de la mort de Paul. Ils n'y ajoutèrent foi que quand, arrivés en Saxe, les habitants leur confirmèrent l'avénement d'Alexandre. Alors ils s'abandonnèrent à la joie. (*Note des premiers éditeurs.*)

mes les plus sanglants contre la coalition (1). Il combattit longtemps avec lui-même pour prendre une résolution : tantôt son dépit l'emportait, tantôt sa haine contre la république et ses principes étouffait son ressentiment. Il résulta de cette alternative une foule de démarches contradictoires, qui firent penser que Paul avait effectivement perdu la tête : il envoya définitivement à ses troupes l'ordre de revenir en Russie. C'est ainsi que cette guerre finit comme celle de Perse ; c'est ainsi que Paul se retira de la coalition, sans garder aucune des mesures que lui prescrivait une sage politique, et que cette troisième croisade, qui s'était formée sous des auspices qui semblaient la rendre indissoluble et triomphante, aboutit à une défection plus brusque, plus extraordinaire et plus désastreuse encore, qu'on n'eût osé, je ne dirai pas le prévoir, ni même l'espérer, mais le désirer en France, pour la gloire de la république et le bonheur de l'humanité.

Cette catastrophe des armées russes, la disgrâce de tant d'officiers distingués, la mort ou la captivité des autres, la honte qui semblait rejaillir sur la Russie, accoutumée dès longtemps à ne compter, dans ses annales militaires, que des victoires, augmentèrent de beaucoup les mécontentements de ce règne turbulent et bizarre, qui menaçait d'une prochaine décadence l'empire épuisé, d'hommes et d'argent (2). La conduite de l'empereur envers les puissances naguère ses alliées, acheva de lui aliéner l'esprit des grands. Ses soupçons, ses terreurs et ses violences continuelles, le rendirent de plus en plus odieux. Sa conduite particulière finit par l'isoler dans son empire, dans sa cour, et même dans sa famille, comme sa conduite politique venait de l'isoler en Europe. Il ne se fiait plus à personne, ni même à ses anciens soldats de Gatschina, qu'il avait incorporés dans ses gardes ; il devint plus rigide, plus minutieux et plus inconstant que jamais dans tous les détails du service mi-

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la note CC.
(2) Voyez aux *Éclaircissements* la note DD.

litaire (1). En tourmentant sans cesse les troupes dont il s'environnait, pour s'assurer de leur exactitude et de leur fidélité, il leur rendait l'existence insupportable, et se faisait lui-même détester.

Dans sa guerre avec la France, Paul avait été l'agresseur. Il se contenta de retirer ses combattants, sans publier aucune raison de cette démarche, et sans provoquer la paix avec la nation contre laquelle il les avait envoyés guerroyer si loin. L'espace qui le séparait de cette nation lui parut sans doute une garantie plus sûre qu'un traité, qu'il eût trop répugné à conclure avec un gouvernement, dont il avait, quelques mois auparavant, *résolu la destruction.* Mais il se fit, à cette époque même, une révolution subite dans ce gouvernement; et celui qui lui succéda sut habilement et sagement calculer sur les passions et le caractère de Paul, et sur la déloyauté des coalisés, pour les tourner à son avantage.

De cette conduite de Paul Ier envers la France il résulta un état de choses assez remarquable. Le célèbre philosophe Kant établit que la guerre est le puissant moyen dont la cause du monde se sert pour disperser ou rapprocher les peuples, et que, sans la guerre, il n'y aurait ni paix ni relations légales entre eux. Ces principes ne sont point applicables ici. La France et la Russie avaient été de tout temps en paix. Un roi de France (Henri Ier) avait même épousé une princesse russe, sans que ces deux nations aient jamais été en état de guerre; et la première qu'elles se sont directement faite, a cessé tout à coup, sans qu'il paraisse depuis deux ans aucun acte public, de la part des Russes, qui suppose la paix; quoique Paul, semblant répondre enfin à toutes les avances du gouvernement français, vienne d'envoyer un ministre pour la conclure.

Souworow avait quitté l'Allemagne, navré au fond du cœur. N'avoir pu vaincre, lui causa la mort. Il arriva mourant à Pé-

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la note EE.

tersbourg, alla descendre chez un de ses neveux, et se mit dans un lit d'où il ne se releva plus. L'empereur avait achevé de le tuer, en lui attribuant une partie des désastres essuyés en Helvétie, et en distribuant les débris des armées de manière qu'il ne restait aucun commandement au vieux guerrier, qui se trouvait par le fait exclu du service. Certes, si la campagne brillante qu'il avait faite en Italie, sa marche extraordinaire et mémorable à travers les monts, et sa belle retraite dans la position désespérée où il se trouva en Helvétie, ne lui méritaient pas un triomphe aux yeux de Paul, du moins ce prince devait-il plus d'égards et de reconnaissance au seul général qui ait soutenu la gloire et la réputation des Russes sous son règne (1). Il parut cependant prendre quelque intérêt à ses derniers moments, envoya demander de ses nouvelles, et permit aux grands-ducs ses fils d'aller visiter Souworow. Ce vieillard si actif et si vivace expira presque dans leurs bras, de chagrin, d'épuisement et de vieillesse. Il avait commencé sa carrière militaire par être simple soldat dans les gardes de l'impératrice Élisabeth, et la finit comme généralissime des armées de l'empire de toutes les Russies, décoré de tous les ordres et de tous les titres, comblé de toutes les faveurs, surnommé le *Rimnique* par Catherine II, à cause d'une victoire remportée sur les Turcs aux bords du Rimnik, et l'*Italique* par Paul 1er, pour ses victoires en Italie. A ces marques d'honneurs éclatantes, Paul en ajouta une plus extraordinaire ; il ordonna *qu'on lui rendît les mêmes honneurs militaires qu'à lui-même, et qu'il fût regardé désormais comme le plus grand capitaine de tous les temps, de tous les peuples et de tous les pays du monde.* Je doute que la postérité confirme cet oukas impérial ; mais il est certain que le nom de Souworow lui parviendra, environné de terreur, de gloire et de sang. On dirait que la victoire, en couronnant constamment ce héros en caricature, a voulu rabaisser l'amour-pro-

(1) Voyez aux *Éclaircissements* la note FF.

pre et l'orgueil de ses plus chers favoris. Il faut convenir pourtant qu'il fut le meilleur général que pussent avoir les Russes et surtout la coalition. Il eut cette force, cette intensité de volonté et de caractère, qui peuvent tenir lieu des plus brillantes qualités et même du véritable génie. S'il eût été donné à un homme d'arrêter l'esprit humain dans sa marche, de soumettre la raison à l'empire de la baïonnette, et de renchaîner la race d'Adam à la glèbe de Nembrod, Souworow, avec ses Russes, eût opéré cette effroyable contre-révolution. Les amis de sa gloire et de son bonheur ont à regretter qu'il ne soit pas mort au champ de victoire ; ceux qui admirent la bizarrerie de son caractère et de sa fortune, qu'il ne soit pas mort d'une manière aussi extraordinaire qu'il avoit vécu ; et ceux qui détestent les principes affreux et la tyrannie dont il était l'organe terrible, qu'il n'ait pas été, comme on l'espérait, conduit vivant à Paris, pour le triomphe de la liberté.

Avec des événements absolument opposés, Souworow parvint presque au même résultat que Bonaparte, ce héros destiné à établir et à défendre ce que l'autre était chargé de détruire. Il eût été du plus sublime intérêt de voir ces deux hommes extraordinaires, aux prises l'un avec l'autre, décider les destinées du monde : l'un disposant à son gré de la vie et de la mort d'une multitude d'esclaves disciplinés, échauffés par le délire du fanatisme, égarés par la superstition, remplis de la plus aveugle confiance dans leur dieu, dans leur chef et dans leur valeur, redoutables surtout par l'habitude de vaincre en obéissant machinalement ; l'autre, disposant non moins impérieusement d'une nation libre, par l'ascendant du génie et de la fortune, éveillant par ses actions et ses discours toutes les idées libérales, et excitant dans tous les cœurs l'enthousiasme de l'honneur national ; l'un, vieilli dans les combats, écroui par toutes les fatigues de la guerre, et suppléant, par une continuelle expérience et par une longue pratique aux plus savantes théories de cet art meurtrier ; l'autre..., mais pourquoi pous-

ser plus avant ce parallèle entre deux hommes si différents ? On ne peut les rapprocher que comme l'on rapproche les extrémités du serpent d'Esculape, symbole de l'immortalité, dont la tête engloutit la queue : sans doute que l'extrémité la plus noble eût aussi englouti la plus rampante. Un triomphe plus grand encore fut réservé à la France : la liberté eut la gloire de vaincre, même avant le retour de son jeune Renaud ; elle eut dans Masséna son Raimond, et dans Moreau son Tancrède.

Paul eut cependant aussi son triomphe dans cette guerre immortelle. C'est avec les Turcs que les Russes furent heureux ; et leurs escadres combinées réussirent complétement dans leur expédition. Elles firent la conquête des îles vénitiennes, où les Français n'avaient que de faibles garnisons, et où ils ne purent porter aucun secours. Ces garnisons, obligées de capituler après quelque résistance, furent traitées par les Turcs avec une brutalité digne de cette nation stupide et fanatique, dont la barbarie résiste à la civilisation et à la lumière des siècles, comme les glaces des Alpes résistent à l'action du soleil. Mais l'amiral Outschakow et ses officiers russes traitèrent les Français avec cette humanité qui distingua les premiers sous le règne d'Élisabeth, et qui les eût caractérisés partout sous les règnes suivants, si, dans une guerre atroce, l'orgueil et le despotisme même n'eussent pas cherché à les rendre implacables et sanguinaires (1).

L'empereur jouit de ce facile et premier triomphe, avec une ostentation qui semble indiquer que son règne ne sera pas fécond en exploits glorieux. Il enfla tellement le cœur des deux despotes orientaux, que, sans attendre l'issue de la guerre et l'assentiment de leurs alliés, ils décidèrent entre eux du sort

(1) Je consacre ici ma reconnaissance envers l'officier russe, qui chargé d'amener ces prisonniers de guerre dans les ports de France, eut des égards particuliers pour quelques officiers qui lui parlèrent de moi, et lui dirent me connaître. J'ai tâché de m'acquitter depuis envers les prisonniers russes que j'ai rencontrés en France. (*Note de l'auteur.*)

de ces îles conquises : mais ce fut d'une manière aussi extraordinaire et aussi inattendue que l'avait été leur alliance. Ces despotes ligués pour détruire les républiques, trouvèrent plaisant d'en créer eux-mêmes sous leur protection immédiate. C'est ainsi que se termine cette révolution extraordinaire : la ligue des monarques finit par ériger des républiques, et la république par ériger des monarchies ! Cette guerre avait commencé dans une intention précisément opposée à ce double résultat. Or maintenant, grands politiques, combinez de vastes plans, publiez vos manifestes, proposez-vous un but dont rien ne pourra vous détourner, établissez un système posé sur des principes inébranlables, et cimentez-les avec le sang humain ; puis chantez le *Te Deum;* bénissez Dieu, et surtout votre propre sagesse.

J'ignore encore si cette atteinte expresse au traité de Campo-Formio sera consacrée par celui de Lunéville, dont il est la base, et si le gouvernement français a consenti à cette espèce de démembrement des conquêtes glorieuses de son chef.

Quoi qu'il en soit, la déloyauté des alliés de Paul lui porta, du côté où il avait triomphé, le coup le plus sensible qu'il pût recevoir après la défaite de ses armées. Malte capitula avec les Anglais ; et, d'après les conventions secrètes de la ligue, cette île devait être remise à la Russie. La garnison qui lui était destinée errait même depuis longtemps autour de cette nouvelle Ithaque : mais le gouvernement anglais crut pouvoir agir impunément avec les Russes, comme il avait fait avec les Stathoudériens, avec les émigrés, avec les Turcs et tous ses alliés, c'est-à-dire garder pour lui ce qu'il s'était engagé à reprendre pour eux. Paul s'abandonna à toute l'indignation que lui inspira ce nouveau trait de la foi britannique, et traita le gouvernement anglais et ses agents avec une hauteur et un mépris, que les Israélites et les Bretons seuls supportent quand l'intérêt le leur commande. Mais en mettant l'embargo sur les vaisseaux anglais, en arrêtant leurs matelots, et en séquestrant leurs biens et leurs marchandises, Paul enfreignit lui-même l'article

le plus clair et le plus important du traité qui le liait à l'Angleterre, et prouva que la loyauté impériale était digne de la foi britannique.

Voilà donc le résultat de vos traités les plus inviolables, ô vous qui ne voulez en conclure *qu'au nom de la très-sainte et indivisible Trinité,* et qui refusâtes si longtemps de traiter avec *la république une et indivisible!*

AVERTISSEMENT

DU NOUVEL ÉDITEUR.

Le chapitre qu'on va lire débutait par d'étranges détails : il s'agissait des hôtes incommodes qui pullulaient alors, en tous genres, dans les Palais des seigneurs russes, s'attaquaient à leur personne et peuplaient souvent les magnifiques fourrures laissées par les plus grandes dames aux mains de leurs esclaves dans les antichambres. Il n'y a rien d'exagéré dans ce que disait à ce sujet Masson, puisque Catherine II confirme ce qu'il avance, et qu'elle s'en explique sans aucun détour dans les singuliers Mémoires écrits par elle et qui ont paru récemment (1). Soixante ans d'une civilisation plus raffinée auront certainement mis, sur ce point, la meilleure compagnie russe au niveau des sociétés les plus recherchées de l'Europe; nous supprimons donc sans aucun regret des détails que repousseraient nos lecteurs.

Ce que dit Masson du *Servage* en *Russie* et l'inconcevable anecdote qu'il raconte mériteraient une plus sérieuse attention et motiveraient un jugement sévère, si les bienfaisantes et nobles intentions du prince qui règne à Saint-Pétersbourg aujourd'hui ne tendaient, en constatant l'ancien état de choses, à rendre à l'humanité tous ses droits par un affranchissement qu'entourent encore mille difficultés.

L'auteur, dans les dernières pages qu'on vient de lire, rend

(1) Un volume in-8° ; Londres, 1859.

le plus juste, le plus éclatant témoignage à l'inébranlable valeur des troupes russes. Il ne nous sera pas plus difficile de nous montrer, en toutes choses, également équitables. On aurait tort de juger, de nos jours, la société russe sur ce qu'elle était il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans. Pourrions-nous raisonnablement rester responsables, nous Français, qui vivons au dix-neuvième siècle, des orgies de la Régence et des désordres du temps de Louis XV? Le désœuvrement avait beaucoup de part, dans les cours, à ces désordres. Les dames russes, que distinguent leur esprit et leur beauté, prendront la douce habitude d'occuper agréablement leurs loisirs. Déjà les arts commencent à leur venir en aide. Presque toutes parlent, avec une élégante facilité, trois ou quatre langues différentes. On prétend qu'elles lisent peu : l'on ne saurait s'en apercevoir ; et leurs continuels voyages dans toutes les contrées de l'Europe, en les instruisant par les yeux, donnent beaucoup de variété, beaucoup de charme à tous leurs entretiens.

C'est un grand pas fait vers une réforme, supposé qu'il y a trente ou quarante ans une réforme fût nécessaire.

Fs. BARRIÈRE.

ANECDOTES HISTORIQUES.

———

Ambassadeurs français à Pétersbourg.

Les Anglais se souviennent d'un ambassadeur de Henri IV, que la reine Élisabeth eut envie de déconcerter au milieu d'une grave harangue qu'il lui adressait. La reine se mit à jouer la distraite et l'étourdie, laissant voir à découvert une jambe charmante qu'elle affectait d'étaler. L'ambassadeur se précipita soudain, et baisa avec transport ce qu'on lui montrait. Élisabeth feignit d'en être indignée : Ah ! belle femme, s'écria l'ambassadeur, si le roi mon maître était en ma place, rien ne manquerait à son bonheur.

Les Russes citent aussi avec admiration l'urbanité et la présence d'esprit de M. de la Chétardie, envoyé de France auprès de leur impératrice Élisabeth. Elle était sur son trône, environnée d'une cour nombreuse qui écoutait en silence le ministre français : au milieu du discours, un bracelet d'Élisabeth se rompt et tombe sur les degrés du trône. La Chétardie s'interrompt, ramasse le bracelet, et le présente à l'impératrice d'un air galant et respectueux ; puis reprenant son rôle d'ambassadeur, il revient à sa place, remet son chapeau, et poursuit sa harangue avec une gravité imperturbable.

Ce la Chétardie est encore cité à la cour de Russie pour sa politesse et pour l'influence qu'il exerçait. Tous ses successeurs ne servirent qu'à le faire citer et regretter davantage, jusqu'à ce que le comte de Ségur, également doué des talents et de l'esprit qu'il faut pour plaire et réussir à cette cour, parut enfin le faire oublier.

Si jamais les relations intimes se renouent entre la France et la Russie, quoiqu'il paraisse que les femmes n'y régneront pas de longtemps, j'ose prévenir cependant qu'aucun envoyé de France n'y réussira, qu'il ne réponde, par son caractère et son esprit, à l'idée avantageuse qu'on s'est formée dans le Nord de l'urbanité française. Si l'on veut qu'il fasse autre chose que de se charger d'une lettre et d'en rapporter la réponse, il faut qu'il joigne aux qualités essentielles celle d'une société aimable, il faut qu'il sache jouer, faire de la musique, des calembours, et dans l'occasion des couplets; cela lui fera sa réputation chez les courtisans et chez les femmes ; mais auprès de Paul, qu'il se garde bien de montrer qu'il sait autre chose que l'exercice à la prussienne. Qu'on aperçoive à peine sa personne entre de grosses bottes et un énorme chapeau, et qu'il ne parle de la France que pour rappeler l'époque où Paul y voyageait, ou tout au plus pour détailler les grandes parades du premier consul.

Spéculations odieuses.

On a souvent parlé, dans le cours de cet ouvrage, de la manière révoltante dont les serfs sont traités, vendus, troqués ou joués. L'on ne saurait trop se récrier contre ces actes inhumains, qui contrastent si horriblement avec les lumières, les mœurs, et même avec la religion et le degré de civilisation de la nation russe, aussi bien qu'avec les principes avoués de son gouvernement. C'est à force de réclamer contre ce barbare usage, que le philanthrope se fera entendre. Littérateurs à phrases usées, qui ne disent pas plus aujourd'hui qu'elles ne disaient il y a cent ans; froids savants, qui analysez ou disséquez la matière et les êtres animés avec la plus parfaite abstraction de toute influence morale; et vous surtout, impassibles calculateurs, qui répéterez jusqu'à la fin des siècles que deux et deux font quatre, et que tout autre raisonnement est une chimère, ce n'est pas vous qui opérerez le bien. C'est un

Voltaire, c'est même un Mercier, si ridiculisé à Paris, et regardé partout ailleurs comme le plus moral des écrivains français (1).

Puissent les traits suivants frapper d'une salutaire indignation les princes qui ont le malheur de régner encore sur des peuples esclaves !

M. de K...ky, officier aux gardes de l'impératrice Catherine II, était un jeune homme libertin et débauché. Après avoir dépensé et joué tout son bien, il ne lui restait plus qu'un village. Pour en tirer meilleur parti, il en vendit tous les habitants mâles un à un, soit pour être soldats, soit pour être domestiques, et n'y laissa que des veuves et des filles, pour cultiver cette terre qui était sa dernière ressource : il vendit enfin ses propres domestiques, qui l'avaient élevé ou servi dès son enfance ; de manière qu'il resta seul, sans autre moyen d'exister que sa lieutenance et un village qui ne lui rapportait presque plus rien, puisqu'il n'y avait plus que des femmes, des vieillards et des impotents. Ne pouvant se soutenir à Pétersbourg, surtout après y avoir joué un rôle et fait de la dépense, ce jeune homme, qui avait de l'esprit et même de l'éducation, devint rêveur et mélancolique. Il songeait sans cesse au moyen de rétablir ses affaires, et croyant enfin l'avoir trouvé, il demanda tout à coup son congé. Ses amis s'étonnèrent d'autant plus de cette résolution, qu'ils savaient ce jeune homme ruiné. « Camarades, leur dit-il, la paix est faite, j'ai une très-mauvaise réputation, aucun espoir de fortune, ni même d'avancement prochain ; je ne puis me soutenir à la cour, et moins encore me flatter d'y obtenir

(1) Il est aussi presque le seul où l'on trouve du neuf et de la fraîcheur dans les idées. On lui reproche ses drames : mais s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, il faut avouer que la *Brouette du vinaigrier* a opéré plus de bien qu'*Athalie*, et que le *Tableau de Paris* a plus concouru à faire sentir et retrancher des abus que la froide *Épître* sur les embarras de cette ville, qui doit être aussi un chef-d'œuvre. Quant à *l'An* 2440, c'est une œuvre de génie et vraiment prophétique. Personne n'a eu, comme Mercier, le bonheur de voir ses rêveries se réaliser. (*Note de l'auteur.*)

quelque grâce. J'ai imaginé un moyen de rétablir mes affaires et même de m'enrichir, en me retirant dans ma terre. Ce moyen n'est encore tombé sous les sens de personne, et il est cependant infaillible. « Ses amis lui demandent ce que c'est. Vous savez, continua-t-il, que j'ai vendu tous les mâles de mon village; il n'y a plus que des femmes, dont la plupart sont de jeunes veuves que j'ai faites, et de jolies filles. J'ai vingt-cinq ans, et je suis très-vigoureux; je vais là, comme dans un sérail, m'occuper à repeupler ma terre, et à me créer des ressources inépuisables pour ma vieillesse : le plan que j'ai formé, s'accorde autant avec mes besoins qu'avec mes goûts. En dix ans, je serai le véritable père de quelques centaines de mes sujets; dans quinze ans, je pourrai déjà les vendre : imaginez dans quelle proportion va s'augmenter annuellement mon revenu, aussi longtemps que j'aurai la force et la santé. Aucun haras n'offre un profit si clair et si sûr; les mères et les bancroches suffiront pour cultiver le seigle et les choux qui nourriront cette marmaille. Allez, je serai riche un jour » Ses camarades voulurent en vain rire de ce projet extravagant et atroce; il prit son congé, et partit, bien résolu de l'exécuter. Il y a quinze ans que le fait est arrivé, et peut-être ce spéculateur est-il prêt à reparaître à la cour.

J'ai vu moi-même exercer un commerce presque aussi lucratif et presque aussi odieux. Madame P..... était une veuve de Pétersbourg, qui avait, à quelque distance de cette capitale, une terre assez peuplée. Cette dame en faisait enlever chaque année les petites filles les mieux faites et les mieux organisées, aussitôt qu'elles atteignaient l'âge de dix à douze ans. Elle les faisait alors élever dans sa propre maison, sous l'inspection d'une espèce de gouvernante, et leur faisait donner des leçons dans les arts utiles et agréables. On leur enseignait en même temps la danse, la musique, à coudre, à broder, à coiffer, etc.; de manière que cette maison, où il y avait toujours une douzaine de petites filles ainsi élevées, paraissait une pension de jeunes personnes

bien conduite. A quinze ans, ces demoiselles étaient vendues; les plus adroites à des dames, pour en faire leurs femmes de chambre, et les plus jolies à des libertins, pour être leurs maîtresses. Comme la propriétaire les vendait jusqu'à cinq cents roubles pièce, cela lui faisait un rapport constant, dont la moitié, au moins, était un gain net.

On doit s'étonner que les spéculations de ce genre ne se soient pas multipliées et perfectionnées davantage dans les pays où elles sont permises et même protégées; cela fait honneur aux mœurs et à l'humanité des Russes, en faisant honte à leur gouvernement. Il y aurait sans doute des inconvénients en rendant tout à coup la liberté aux esclaves; mais un empereur pourrait au moins défendre la vente individuelle des hommes, et restreindre le pouvoir de leurs maîtres. Si Alexandre remplit les espérances qu'il a données, et même les promesses qu'il a faites, ce bienfait à l'humanité sera l'un des premiers actes de son règne, s'il monte un jour sur le trône.

Ribas, Nassau et Paul.

Paul I[er], encore grand-duc, avait le titre de grand amiral; mais on ne lui communiquait rien de ce qui concernait la marine. Il ne lui fut même jamais permis d'aller voir la flotte de Cronstadt. Le romanesque prince de Nassau-Siegen et le rusé aventurier Ribas, ayant été faits amiraux, se présentèrent un jour au salon du grand-duc, dans un nouvel uniforme introduit à l'insu de Paul pour un nouveau corps de marine. Le grand-duc fit semblant de ne pas les reconnaître, et les obligea de lui décliner leurs noms et qualités. Ha! ha! dit-il en ricanant, je ne vous remettais pas; mais quel uniforme avez-vous donc là? — Du corps de marine qui vient d'être formé, monseigneur. — Cela n'est pas possible! Que je ne vous revoie plus sous cet habit, et souvenez-vous que je suis grand amiral de l'empire.

Les deux amiraux allèrent se plaindre à l'impératrice, et l'in-

formèrent de la défense du grand-duc. Elle leur ordonna de se présenter de nouveau dès le lendemain devant son fils, revêtus du même habit, et de lui dire que c'était par son ordre exprès. Ce prince fut obligé de dévorer cette mortification, comme bien d'autres chagrins qui l'aigrissaient tous les jours, et qui altérèrent enfin son caractère.

Il se ressouvint de cette scène. A peine fut-il sur le trône, qu'il retira au prince de Nassau la pension de douze mille roubles que Catherine lui avait laissée en lui accordant son congé. Ribas perdit aussi son commandement, et vécut quelque temps dans la disgrâce : mais ce souple Italien, voyant toutes les circonstances contre lui, se tut et rampa. Il avait épousé l'amie intime de mademoiselle Nélidow, maîtresse de l'empereur : cette dernière l'a fait reparaître un moment sur la scène, où il a joué un rôle assez marquant pour être connu.

Joseph Ribas est un Napolitain, originaire d'Espagne. Il possède au suprême degré tous les vices qu'on reproche aux Italiens, et quelques-uns des agréments de leur esprit dans la société, sans avoir aucune de leurs bonnes qualités. Chantant, buvant gaiement, parlant plusieurs langues, bouffon et farceur, on le mettait de toutes les orgies bachiques et galantes. C'était le roué de la cour de Russie. Jamais homme ne fut plus souple, plus cauteleux, plus jésuitique, plus bas, plus vil, plus rusé, plus vigilant, plus faux, plus hypocrite. Banni de quelques États d'Italie pour ses friponneries, il se réfugia à Livourne, où le fameux Alexis Orlow commandait la flotte russe. Orlow trouva Ribas propre à le servir dans l'infâme complot qu'il méditait pour enlever la malheureuse fille de l'impératrice Élisabeth, que Catherine a fait disparaître du nombre des vivants, et dont on ignore encore la déplorable histoire. Après ce honteux exploit, Ribas croyant avoir bien mérité de la Russie, se rendit à Pétersbourg avec une recommandation d'Orlow. On le plaça d'abord au corps des cadets de terre, en qualité d'officier instituteur. Il sut gagner dans ce poste la confiance du vieux Betzkoï, alors

directeur général du corps et très en crédit pour ses projets d'instruction publique. Betzkoï lui fit même épouser sa fille, cette Natalie Sakalow, femme de chambre de Catherine et connue par sa correspondance avec le savant Jameray Duval. L'impératrice, à la persuasion de Betzkoï, confia ensuite à Ribas le fils qu'elle avait de Grégoire Orlow, Bobrinsky, qu'il accompagna dans ses voyages, et auquel il communiqua tous les vices dont il était lui-même infecté. Ribas, à son retour, fut avancé, et on lui donna le commandement d'un régiment de carabiniers. Le prince Potemkin, qui se servit de lui de toutes les façons, finit par en faire un amiral, et lui donna le commandement de la flottille à rames qui devait remonter le Danube pour aider à la prise de Kilia et d'Ismaïl. Aussi mauvais marin que médiocre officier, Ribas sut toujours se faire valoir avec impudence, et s'approprier le mérite et les services d'autrui. Achmatow et le chevalier Lombard furent les tristes victimes de sa basse jalousie. Leur expérience et leur bravoure offensant son ignorance et sa poltronnerie, il les dénonça. Le premier perdit son poste, et le second s'empoisonna de désespoir à Galatz. A l'assaut d'Ismaïl (21 décembre 1790), Ribas se cacha dans les roseaux du Danube, et ne reparut que lorsqu'il put le faire sans danger, pour s'informer du succès de l'affaire, et surtout pour s'approprier le meilleur du riche butin qu'avaient fait ses matelots; ce qui manqua d'occasionner une insurrection parmi eux. A la paix, on lui confia l'inspection des travaux d'Odessa et de quelques autres ports qu'on faisait construire dans la mer Noire; ce qui lui fournit l'occasion d'exercer sa cupidité. Après la mort de Potemkin, il sut s'introduire chez Zoubow, qui le protégea et l'opposa à l'amiral Mardwinow, homme probe et excellent marin, qui ne s'humiliait point devant le favori.

Ribas a plutôt les talents d'un trameur de complots, d'un émissaire officieux, que ceux d'un général : il le sent, et dès longtemps il sollicite de l'emploi dans la diplomatie. Il voudrait être

ministre dans quelque cour, où son esprit intrigant pût agir. Il serait le pendant de Tamara, quoiqu'il n'ait pas ses connaissances.

Trois de ses frères vinrent successivement le joindre et partager sa fortune en Russie. *Emmanuel,* le plus digne d'être nommé, était franc, fanfaron, mais brave. Un boulet lui coupa la main gauche au siége d'Otschakow; il s'en fit faire une d'airain. Cela ne l'empêcha pas de servir avec distinction jusqu'à la fin de la guerre; et il mourut âgé de vingt-huit ans seulement.

Le général Mélissino (1).

L'on a souvent, dans ces Mémoires, parlé du général Mélissino, dont le nom vivra longtemps en Russie. Il était originaire de Céphalonie, et se faisait gloire de cette origine grecque, qu'il aimait à se rappeler. L'artillerie russe n'a point eu d'officier qui lui ait rendu de si grands services; et ce n'est pas sa faute, si elle n'a point atteint sous lui le degré de perfection dont elle est encore susceptible. Toutes les branches de la guerre lui étaient également bien connues. Joignant une grande pratique à une savante théorie, il avait tout étudié et beaucoup approfondi. Bon chimiste, excellent mécanicien, habile artificier, parfait artilleur, tousles arts, tous les métiers furent tour à tour l'objet de son application. Il attira en Russie et acheva de former lui-même plusieurs officiers étrangers et plusieurs ouvriers allemands : il cultivait en même temps les lettres, et avait un goût décidé pour le théâtre français. Un discernement sûr, une sensibilité exquise, suppléaient chez lui à une étude particulière, que les circonstances ne lui avaient pas permise ; mais il parlait également bien correctement le russe, l'allemand, l'italien et le français ; il savait assez de grec moderne et assez de turc, pour se faire entendre, et il comprenait le latin et l'anglais.

(1) Le frère aîné de l'auteur, colonel d'un régiment russe, avait épousé la nièce du général Mélissino. (*Note du nouvel éditeur.*)

Galant et magnifique, on parlera longtemps de ses fêtes militaires, de ses camps, de ses sociétés, même de ses orgies et de ses folies. L'on a eu occasion de faire mention de la société qu'il avait formée pour amuser sa vieillesse, sous le nom de la *Société philadelphique,* et qui donna lieu à des dénonciations dont Catherine ne fit que rire, et que Paul traita sérieusement. Il était grand maître de l'ordre maçonnique en Russie, et fondateur de plusieurs loges. L'impératrice, se méfiant de ces assemblées, manda Mélissino, et en reçut la promesse qu'il ne fréquenterait et ne protégerait plus les loges. Il tint parole, et ne s'en occupa plus.

Mélissino avait été élevé au corps des cadets de terre, où il persuada à ses camarades de jouer la comédie : ils formèrent une petite troupe qui embellissait les fêtes de cet institut militaire, et qui y attirait la cour et la ville. L'impératrice Élisabeth entendant beaucoup parler des talents et de l'air distingué du jeune Mélissino, voulut le voir jouer avec ses camarades. Elle fut si satisfaite de lui dans le rôle d'Orosmane, qu'elle fit arranger un théâtre dans son palais, où ces jeunes officiers venaient souvent représenter quelques pièces françaises. Ce fut l'origine du théâtre français établi depuis à la cour de Russie, et même du théâtre national; car il n'y en avait point encore. Mélissino devint dans la suite directeur des spectacles de Pétersbourg, et jamais ils n'eurent tant d'éclat que sous sa direction. Sa bonne mine lui avait attiré les bonnes grâces d'Élisabeth : ses services à la guerre lui valurent ensuite des honneurs et des décorations sous le règne de Catherine. C'est à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le comte Roumanzow dut le gain de la fameuse bataille de Kagoul. A la paix, ses grands feux d'artifice lui valurent des récompenses pécuniaires, dont il avait toujours grand besoin: plusieurs de ceux qu'il fut chargé d'exécuter, furent payés jusqu'à cent mille francs. S'étant emparé de quelques batteries turques en Moldavie, Catherine lui fit présent des pièces, avec permission d'en battre

de la monnaie du pays. Des sommes que cela lui procura, il envoya une centaine de mille roubles à sa femme; elle en acheta une terre, et c'était le seul bien que Mélissino possédât : mais ses appointements et sa facilité de faire des dettes lui donnèrent toujours les moyens de vivre en grand seigneur et de tenir table ouverte où tous les étrangers et surtout les artistes étaient reçus.

Plein d'activité et de zèle, il voyait avec chagrin l'artillerie russe dépérir de jour en jour, tandis qu'elle se perfectionnait dans les autres armées : il présenta, à ce sujet, plusieurs mémoires qu'on ne lisait pas, ou qu'on négligeait, et il en était désolé. On le voyait solliciter comme une grâce ce dont on aurait dû le prier; mais, en Russie comme ailleurs, le bien de l'État n'est jamais qu'un accessoire pour les hommes en crédit. Mélissino avait des ennemis, ou plutôt des envieux, que son mérite réel offusquait. On ne lui pardonnait pas d'être étranger, et on le contrariait. Il parvint cependant à remettre en bon état les fonderies de Pétersbourg, perfectionna la composition du métal par l'invention de l'alliage qui porte son nom, et introduisit une nouvelle méthode de forer le canon, mais toujours en étant obligé de combattre les obstacles dont on l'environnait, autant que les difficultés de l'art : c'était par de riches cadeaux qu'il faisait lui-même au ministre de la guerre et aux favoris ou à leurs créatures, qu'il obtenait la permission d'être utile à l'État. A la mort du général Muller, tué en 1790 au siége de Kilia, Mélissino, déjà lieutenant général, et directeur général du corps des cadets d'artillerie, se trouva de droit chef de toute celle de l'empire. C'est alors seulement qu'il put agir avec quelque latitude : encore s'empressa-t-on de nommer grand maître d'artillerie le favori Zoubow, qui n'avait jamais vu lancer une bombe, et qui ne savait pas même de quoi était composée la poudre à canon. Le vieux général s'empressa cependant de flatter le jeune homme, et de proposer la création d'un corps de canonniers à cheval. Il chargea le lieutenant-

colonel Masson de rédiger à ce sujet un plan, qui fut mis sous les yeux de l'impératrice. Elle approuva le projet, et refusa les fonds nécessaires pour l'exécuter. Ce fut en vain que Mélissino cherchait à intéresser l'amour-propre du favori, et à lui persuader à lui-même qu'il était l'auteur du projet, et que cet établissement allait illustrer son administration. Zoubow, aussi présomptueux qu'insouciant, recevait les rapports du vieux guerrier, en se vautrant sur des coussins, en se faisant nettoyer la bouche et les dents par son chirurgien, sans lui rien dire, sans se lever, le plus souvent sans lui faire signe de s'asseoir, et sans jeter les yeux sur les plans déroulés que Mélissino s'efforçait de lui expliquer. Rien ne pouvait rebuter cet homme dévoré de la soif d'être utile, et de déployer les connaissances qu'il avait acquises : il paraissait même insensible à l'affront de voir ses cheveux blancs humiliés dans les antichambres de jeunes parvenus, qui étaient à peine faits pour entrer dans la sienne.

On lui permit enfin d'exécuter son plan. En moins de six mois, la Russie eut par ses soins constants quatre compagnies d'artilleurs à cheval, bien montés, bien exercés, et manœuvrant avec une vélocité admirable. Paul Ier, prévenu contre cette artillerie volante, qui fut successivement augmentée, ne voulut point que ses armées en employassent contre les Français, ce qui n'a pas peu contribué à lui faire perdre la bataille de Zurich.

On sait que cet empereur renvoya Zoubow à son avénement; et Mélissino se trouva encore une fois en fonction de grand-maître d'artillerie. Dès les premiers jours de son règne, Paul ajouta même à ses décorations celle du cordon bleu, et le gratifia de mille paysans; mais bientôt il accabla de chagrins cet officier général plus que septuagénaire. Son fils unique, chef d'un régiment de dragons, fut honteusement renvoyé sur quelques délations qu'on n'examina point; et sa nièce, qu'il avait mariée au lieutenant-colonel Masson, fut obligée de le quitter pour suivre son mari, également victime d'une délation téné-

breuse. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Mélissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguait sa belle vieillesse : il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul le tua. Voici le fait :

Paul, en se promenant dans la ville, aperçoit un officier qui, au lieu de l'attendre au coin de la rue pour se prosterner devant sa majesté, selon l'étiquette en vigueur, enfile une ruelle et s'esquive, pour s'épargner cette corvée. L'empereur le fit inutilement poursuivre; on ne put l'atteindre : tout ce qu'on lui rapporta, prouvait seulement que c'était un officier d'artillerie. Paul, irrité, manda sur-le-champ Mélissino. Il était souffrant; il faisait un froid rigoureux : mais le vieillard, accoutumé à obéir et à commander, se lève et se rend chez son maître, ignorant quel ordre important il allait en recevoir. Paul Ier, après lui avoir fait de brusques reproches sur l'insolence et l'indiscipline d'un officier d'artillerie qui lui avait manqué, lui enjoignit de découvrir qui il était, et d'en faire un prompt exemple. Mélissino, confondu, put à peine remonter en voiture pour retourner chez lui, où il se remit au lit, et où il expira deux jours après.

Telle fut la fin d'un homme qu'on peut regarder, en quelque sorte, comme le Richelieu de la Russie. Catherine lui reprochait son luxe et ses dépenses. J'ai, disait-elle, deux hommes que je n'ai jamais pu contenter. L'un est le général Mélissino, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'enrichir, et l'autre le général Chklébow, que je n'ai jamais pu rassasier. Il faut savoir que Catherine dînait à une heure, et assez mal pour les gourmets. Chklébow et quelques autres, après avoir dîné avec l'impératrice, trouvaient chez eux la table mise, et se remettaient à manger.

Le général Mélissino, outre ses autres emplois, était directeur général du corps des cadets d'artillerie; établissement intéressant, où quatre compagnies de jeunes gentilshommes et une compagnie de fils de soldats sont élevés avec munificence, pour fournir un jour de bons officiers d'artillerie, ou des in-

génieurs. Ils ont de plus des maîtres pour les langues étrangères et pour les beaux-arts ; et, tous les ans, leurs études sont interrompues pendant six semaines, pour aller camper sur les bords de la Néva et s'y livrer, sous la conduite de leurs officiers, à tous les exercices et à toutes les manœuvres de la guerre. Mélissino est aujourd'hui remplacé par un homme qui, parvenu du grade de simple soldat à celui de général, n'a d'autre mérite que d'avoir appris aux cadets le maniement des armes : aussi le corps des cadets, qui était une véritable académie militaire, n'est plus aujourd'hui qu'un dépôt de recrues et une maison d'exercice.

Collet, Nicolaï et Paul.

Dans son voyage à Paris, Paul Ier, sous le nom de comte du Nord, chargea un dessinateur-architecte, nommé Collet, de lui tirer quelques plans qu'il voulait emporter, entre autres celui des Gobelins, sur lequel il fit exactement bâtir la ville de Gatschina. Le temps pressait : Collet travaille jour et nuit, veut se surpasser, et gagne une fièvre chaude, qui l'emporte presque subitement. Il avait un fils ; le grand-duc lui assigna une pension de trois cents roubles, pour achever son éducation : à la révolution, les parents de ce jeune homme écrivirent que, le ministre de Russie ayant quitté Paris, ils ne savaient plus comment toucher la pension. Les réponses et les promesses de Paul engagèrent le jeune Collet à quitter sa famille et sa patrie. Il arrive en Russie, et il est placé au corps des cadets de la marine, pour achever ses études. Au bout de quelque temps, le grand-duc le fait officier, et le prend dans ses troupes. Sa pension lui est continuée, on le comble de bontés, et il s'en montre digne par sa conduite.

Jusque-là ce trait de bienfaisance fait honneur à Paul, et il est digne de ce bon cœur qu'on lui connut dans sa jeunesse, et qui fut entièrement perverti par ses bizarreries. Mais voici le contraste de cette bonne action :

Il se trouvait alors à Gatschina un certain Liégeois, que le grand-duc y avait fait venir pour y établir une manufacture de draps; car Paul ne voulait pas que sa troupe portât le même uniforme que le reste de l'armée : il faisait faire un drap d'une qualité et d'une couleur particulières. La fabrique allait mal, parce qu'elle manquait de fonds, et que l'on voulait conduire les ouvriers comme on conduisait les soldats; il en résulta bientôt une brouillerie entre le grand-duc et l'entrepreneur. Celui-ci avait une fille, Collet la fréquentait; il en devint amoureux, et voulut l'épouser. Paul, qui désapprouva d'abord ce mariage, y consentit ensuite, et y donna son approbation formelle.

Peu de temps après, le Liégeois, pressé par le besoin, réclama, peut-être avec importunité, les promesses non accomplies qu'on lui avait faites en l'appelant en Russie. Le grand-duc, irrité, toujours petit dans ses vengeances, défendit à Collet de voir sa femme, puisqu'elle était fille d'un impertinent, et de ne plus fréquenter sa maison. Collet, espérant que cette défense serait bientôt levée, s'y conforma ponctuellement : malheureusement sa femme vint le voir chez lui en secret; un espion le rapporta, et le Liégeois fut aussitôt expulsé du redoutable Gatschina, avec injonction de n'y plus reparaître. Collet fut en même temps arrêté et conduit devant le grand-duc, qui, après l'avoir accablé de reproches, en le traitant d'ingrat et de coquin, le fit dépouiller de son uniforme, revêtir d'un méchant habit de hussard, et affubler d'une peau de mouton. Dans ce triste équipage, il fut chassé comme un vagabond.

Il traîna dix-huit mois sa misère sur le pavé de Pétersbourg, espérant toujours que Paul lui pardonnerait d'avoir revu sa femme. Nicolaï avait été chargé de le faire venir de France et de lui payer sa pension. Durant sa courte faveur, ce Nicolaï, alors bibliothécaire du grand-duc, lui avait témoigné une bienveillance perfide, que le bon jeune homme prit pour de l'intérêt

et de l'amitié : il voulut en conséquence s'adresser à lui, pour faire parler la grande-duchesse en sa faveur; mais Nicolaï lui fit fermer sa porte, et lui refusa même une aumône avec dureté.

A l'avénement de Paul, Collet obtint son rappel, mais à condition qu'il se séparerait de sa femme; et la misère le força de subir cette loi tyrannique.

Paul et Duval.

Nous avons parlé de Duval, joaillier de la cour et fabricateur de la nouvelle couronne de toutes les Russies. Ce Duval, Génevois d'origine, qui se fit très-riche, et qui jouissait à Pétersbourg de la réputation d'un honnête homme, avait épousé une Française, de Metz, qui lui donna plusieurs enfants, et à qui les médecins conseillèrent les bains de Carlsbad, pour rétablir sa santé. Durant cette absence, Duval se laissa charmer par une femme de chambre de l'impératrice, qui avait la confiance de Paul. Cette femme artificieuse, pour épouser le riche Duval, résolut d'empêcher le retour de sa légitime épouse. Le joaillier, qui venait souvent à la cour, était d'un caractère taciturne et mélancolique : Paul, remarquant sa tristesse, en parlait un jour devant la rusée femme de chambre. « La tristesse du pauvre Duval ne doit pas étonner Votre Majesté, dit-elle ; son malheur domestique va bientôt recommencer, puisque sa femme revient. Paul demanda s'il vivait donc si mal avec sa femme? — Si mal, reprit la chambrière, qu'elle fera mourir cet honnête homme de crainte et de chagrin. Il a épousé une Française qui est *jacobine*, qui rassemble chez elle tous ses compatriotes, et forme une espèce de club. Son mari en souffre d'autant plus, qu'il est d'une opinion contraire; et il redoute le moment où sa femme rentrera dans sa maison. — Oh! je l'en empêcherai bien, s'écria Paul irrité; comment! une Française? une jacobine? qu'on m'appelle le pauvre Duval! —

Duval paraît. J'apprends que vous avez épousé une Française : pourquoi, en fidèle serviteur, ne m'avez-vous pas informé des dangereuses opinions qu'elle professe? comment! elle ose tenir un club dans votre maison, voir des jacobins! — Ce n'est pas précisément cela, reprend le timide Duval; elle voit quelques-uns de ses compatriotes, elle aime un peu la France, mais... Je sais tout, je sais tout, interrompt l'empereur; soyez tranquille, elle ne vous tourmentera plus. » Un ordre est expédié aux frontières. Madame Duval y arrive : on lui refuse l'entrée; on lui montre l'ordre de l'empereur, fondé sur les plaintes de son mari et sur ses opinions politiques. Confondue, stupéfaite, elle est contrainte de retourner à Mémel, et d'y vivre d'une pension que lui fait son mari.

Madame Diwow.

Catherine d'Anhalt-Zerbst paraît avoir étudié la vie de Catherine de Médicis, et employé souvent la même politique. Madame Diwow, autrefois demoiselle d'honneur, femme assez belle, libertine, hardie, spirituelle, intrigante, fut envoyée à Stockholm, pour y séduire quelques sénateurs, que le parti russe redoutait, et pour essayer d'amener le roi même à se mettre à la tête du complot d'Armfeld, en le détachant absolument de son oncle. Madame Diwow, née Bouttourlin, est célèbre à Pétersbourg. Sa maison, ouverte à tous les émigrés français, fut nommée *le petit Coblence,* et ce nom lui resta. Étant encore demoiselle d'honneur de Catherine, elle avait encouru une disgrâce humiliante, et subi un long exil, dont la cause est assez curieuse pour être consignée dans les anecdotes de la cour de Catherine.

De concert avec la comtesse Elmpt, sa compagne, elle s'était amusée à composer des couplets satiriques, où l'impératrice et ses favoris étaient persifflés. Elle avait de plus dessiné quelques caricatures trop libres. Une de ces caricatures, fort

licencieuse aussi pour le crayon d'une jeune demoiselle de dix-huit ans, représentait Potemkin, étendu sur un sopha, et devant lui ses trois nièces, alors mesdemoiselles *Engelhardt* : ces trois déesses, demi-nues devant cet autre berger Pâris, semblaient se disputer la conquête de leur oncle. Ces couplets et ces dessins tombèrent sous la main de Catherine. Mesdemoiselles *Boutourlin* et *Elmpt* furent fouettées jusqu'au sang, en présence de leurs compagnes, et renvoyées honteusement de la cour. La première est devenue madame Di...; la seconde, mariée à un M. T.., revint à la cour, et ne contribua pas peu à la fortune et à l'avancement de son mari.

La Néva et ses glaces.

Deux époques intéressantes à Pétersbourg sont celles de la gelée et du débâclement. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme la superbe Néva, et qui composent la jeune et magnifique ville de Pierre Ier. Il est à remarquer que ce n'est point l'eau de la rivière qui gèle : malgré le froid du nord, la rapidité du cours de l'eau l'empêche de prendre. Les glaçons arrivent tout formés du lac *Ladoga*, d'où ils sont détachés par les vents ; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, ou s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes comme des pièces de rapport, et établissent sur la Néva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glaçons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus lourds, et les chars les plus chargés. Une dame de Paris frémirait à l'idée de traverser, dans un carrosse à six chevaux, un fleuve si large et si profond, sur des blocs de glace fragile : mais à Pétersbourg il n'y a que quelques femmes craintives qui s'en effrayent. A l'arrivée de ces glaces, tous les ponts de bateaux

sont repliés, et, avant qu'ils soient rétablis, il se passe plusieurs semaines sans qu'il y ait une autre communication que le chemin pratiqué à travers la rivière. En revenant d'un souper, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme pendant près d'un quart de lieue : lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevrait même pas qu'on est sur l'eau, si un retentissement sonore ne vous en avertissait, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux qui semblent posés sur la neige, et qui forment sur la Néva des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux, qui hivernent dans les glaces, sont pour la plupart habités, et servent quelquefois de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. S'ils attaquent les passants isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent, et les précipitent dans quelques trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces par les pêcheurs, par les lavandières ou par les puiseurs d'eau, et surtout par les ouvriers qui coupent les glaces. La Néva devient alors une espèce de carrière, où chacun fait sa provision pour l'été. Des cubes de glace de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hache sur la neige : on les transporte dans les caves à glace dont chaque maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Néva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai, comme un fait plus utile, qu'un architecte italien réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le Nord, eut l'idée d'en construire les fondements d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de six pieds sous terre : les glacières n'ont pas même besoin d'avoir cette profondeur en Russie ; par conséquent des cubes de glaces formeraient une solide construction à cette profondeur ; ce qui serait

d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est bâtie dans un terrain marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace : mais ce propriétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour, qui a douze pieds de haut. Ce portail et ce mur subsistent, sans s'être dérangés depuis vingt ans; et il est certain qu'ils sont plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la *Liténa*.

L'époque où la Néva est gelée est la plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout ; tous les chemins sont bons : les provisions, le gibier, la volaille, arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire; et sur le marché, qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le *quai de la Vallée*, on voit des piles et des pyramides d'une hauteur considérable de lièvres, de gélinottes, de perdrix blanches, de coqs de bruyère, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés ; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver : un temps doux est à cette époque une calamité dans le Nord; il occasionne surtout de grandes pertes aux marchands, et la police les oblige quelquefois à jeter une grande quantité de leurs provisions.

Au printemps, les glaçons de la Néva se détachent tout à coup. L'on voit en un moment voguer les barques où glissaient les traîneaux. Le canon de la forteresse annonce *la débâcle,* et le commandant, monté sur une superbe chaloupe, apporte à l'impératrice, qui, entourée de sa cour, l'attend sur le balcon de son palais, une bouteille d'eau puisée au milieu du fleuve, qu'on voit alors reparaître dans toute sa majesté.

Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus malsains de l'année. Il sort de la Néva, si longtemps prisonnière, une fraîcheur pernicieuse : mais le peuple s'empresse sur le rivage, ravi de re-

voir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nappe d'azur, entourée de palais magnifiques, et bordée de quais de granit d'une contruction merveilleuse. Les points de vue de la terrasse des Tuileries peuvent seuls donner une idée de ce tableau superbe. La Néva n'a point les beaux ponts de la Seine : mais elle est quatre fois plus large, et forme, entre la citadelle et le palais d'hiver où elle se partage, un bassin de plus d'un quart de lieue d'étendue. Elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les Champs-Élysées, et moins encore la vue enchanteresse de Lucienne et des hauteurs de Sèvres. Le jardin impérial d'été ne peut entrer en concurrence : mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment n'ont pas non plus à Paris leur équivalent. Cette grille est un ouvrage si magnifique, que des Anglais vinrent exprès l'admirer, et s'en retournèrent dans leur bateau, sans vouloir aborder après l'avoir vue. Cet hommage bizarre n'est pas sûrement le plus flatteur qu'on puisse rendre à Pétersbourg.

La Néva gèle ordinairement au commencement de novembre, et reste couverte de glaces jusque vers la fin d'avril ; de façon qu'elle est près de six mois fermée.

Les Yswoschtschiki.

Les *Yswoschtschiki* sont à Pétersbourg ce que les fiacres sont à Paris ; avec cette différence que les premiers, au lieu d'un carrosse, ont ordinairement un petit traîneau attelé d'un seul cheval. Pendant tout l'hiver on en trouve des groupes de vingt et de trente au coin des rues et sur les places. Le passant s'assied ordinairement sans aucun préambule sur le petit traîneau ; le conducteur saute sur sa banquette, siffle, crie : *Gare!* et part comme un trait. L'on est, de cette manière, rendu en un moment aux extrémités de la ville, dont le diamètre est en plusieurs endroits aussi grand que celui de Paris, et davan-

tage. Arrivé à la porte où il veut entrer, le passant paye un prix mesuré sur l'espace qu'il a parcouru, qui est d'environ 50 centimes pour un quart de lieue ou un *verste* Cette voiture est de la plus grande utilité dans une ville aussi étendue, et où chaque affaire exige un petit voyage. On peut au besoin s'y placer deux avec le conducteur. Il est en avant sur un petit siége, couvert d'une peau de mouton ou d'une robe de bure liée d'une large ceinture de laine, chaussé de bottines larges ou d'écorce de tilleul. Il a des gants très-amples de cuir tanné, et un bonnet jaune fourré. Sa barbe longue et couverte de givre, lui donne l'air de l'hiver personnifié. Aussi le voit-on, par un froid de vingt degrés, attendre patiemment au coin d'une borne, ou dormir sur la neige tandis que son cheval, aussi endurant et aussi robuste que lui, blanchi de vapeurs changées en frimas, profite de ce moment de repos pour manger sa botte de foin ou son avoine. Dans le froid le plus rigoureux, la poitrine du Russe est découverte ; car sa tunique et son sayon coupés à la grecque sont sans collet et sans cravate : pourvu qu'il ait les extrémités chaudement enveloppées, il brave le froid.

Le concours prodigieux de voitures et de traîneaux qui, pendant l'hiver, remplissent les larges rues de Pétersbourg, lui donnent l'air le plus populeux et le plus animé ; et quiconque n'a pas vu cette ville dans cette saison, n'en peut avoir une idée exacte. Il est plus rare de voir en Russie un cheval aller au pas, que de voir en Espagne une mule galoper. Les carrosses à six chevaux passent au grand galop; les chevaux de traîneaux ont un trot particulier d'une vitesse inconcevable : les voitures se croisent, les patins frisent les roues rapides ; on croit que tout va se heurter, se renverser, s'écraser, et il n'arrive presque jamais un accident. On passe avec une légèreté et un bonheur surprenant : la rare dextérité des *Yswoschtchiki* est comparable à celle des conducteurs fameux de ces chars qui se disputaient le prix dans les jeux de la Grèce.

Les Russes ont aussi leurs courses et leurs jeux. La course

aux traîneaux se fait sur la Néva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperait, serait rejeté et perdrait la gageure : il faut qu'il aille le trot dont je viens de parler, qui est une allure inconnue dans les manéges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneau. Elle consiste à galoper des pieds de derrière, et à trotter du train de devant; ce qui donne au cheval un air très-relevé. La grâce d'un attelage-*bige* est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galope toujours.

Les jeux consistent en des montagnes de glace élevées à grands frais sur la Néva, et sur lesquelles on jette une grande quantité d'eau, pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur de petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable au pied de la montagne, avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fête, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes; et la police doit veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur ou d'intensité. Le peuple russe se livre durant la même saison, et surtout dans le carnaval, à une foule d'autres amusements et d'autres exercices plus ou moins extraordinaires : mais je n'ai voulu parler dans cet article que des *Yswoschtschiki*.

Ils disparaissent en été pour la plupart. Ils métamorphosent leur petit traîneau en une chaloupe pour traverser la Néva, ou en une espèce de char à bancs fort joli et fort léger, mais où il n'est pas agréable d'affronter les cahots du pavé et les éclaboussures de la crotte. Au reste, ces commodités publiques seraient plus utiles, si le luxe et la vanité ne les interdisaient à bien du monde. Plusieurs personnes ont honte d'arriver dans cet équipage, dont on s'honorerait ailleurs, et n'ayant point de carrosses à elles, aiment mieux aller à pied que de se servir d'une voiture de louage.

On voit de ces *Yswoschtschiki* dont le traîneau est artistement sculpté et enjolivé, dont le cheval est un animal de grand prix, et le harnais fort riche. Quelques-uns, dans les beaux jours de l'hiver, ont un *caffetan* de soie, un bonnet de fourrure précieuse, et une ceinture de perse qui coûte jusqu'à vingt-cinq roubles : dans ce magnifique équipage, ils vous conduisent pour vingt kopeks à l'un des bouts de la ville.

Le bouleau.

Qui dirait que le bouleau, l'arbre en apparence le plus stérile, et l'un des plus méprisés dans les pays heureux où les arbres fruitiers peuplent les forêts, soit dans le nord de la Russie l'arbre le plus utile et le plus précieux? Sans le bouleau, la Finlande, l'Ingrie et l'Esthonie seraient peut-être désertes; car il est aux habitants de ces provinces de la même ressource que le cocotier aux Indiens. Le Finnois surtout subsiste presque par cet arbre bienfaisant. De son bois il fabrique son chariot et ses instruments agraires. Son écorce supérieure, impénétrable à l'humidité, sert à couvrir les cabanes. De la seconde écorce le Finnois fait des cordes, des nattes, et des couvertures qui lui servent de manteau pendant la pluie : il en tresse des paniers, des brodequins et des sabots très-légers et très-commodes; il en fabrique toutes sortes de vases de cuisine et d'ustensiles de ménage. Les bourgeons du bouleau le nourrissent dans la disette, et il en mêle souvent dans son pain de seigle; il fait aussi de la farine avec l'écorce tendre et l'aubier : les bourgeons de bouleau sont d'ailleurs la nourriture ordinaire des coqs de bruyère, des gélinottes, et de tous les oiseaux qui passent l'hiver dans le Nord. De la séve de cet arbre, le Finnois fait un vinaigre assez agréable : ses feuilles lui servent à teindre plusieurs étoffes en jaune; sa résine est pour lui une friandise, et il la recommande en plusieurs occasions, comme un remède; ses rameaux enfin lui fournissent des corbeilles et des balais; et une femme ne va point au bain, qu'elle n'ait à la main une

branche de bouleau pour se flageller, et pour couvrir sa nudité lorsqu'elle en sort.

Le sensible et ravissant auteur des *Études de la nature*, qui a si bien observé le contraste admirable que forment le bouleau et le sapin dans les vastes forêts de Finlande, devait quelques coups de pinceau de plus à cet arbre nourricier, qui remplace dans le Nord le chêne bienfaisant, déifié par nos ancêtres.

Le buste de Catherine II.

L'on vint dire un jour à Catherine que son buste, en marbre de Paros, soigneusement conservé sous une cloche de cristal dans l'un des appartements de l'Ermitage, venait d'être trouvé fardé. On chercha beaucoup à l'irriter contre cette insolence, et à en faire rechercher les auteurs, pour les punir sévèrement de cette insulte à la majesté impériale. Catherine II, sans paraître ni indignée, ni surprise, se contenta de dire : *C'est apparemment quelque page, qui a voulu me railler de l'habitude que j'ai de mettre du rouge. Il n'y a qu'à faire laver mon buste.*

Catherine et les petits enfants.

Catherine II aimait beaucoup les petits enfants : ce goût dans sa vieillesse avait succédé à celui des petits chiens. Elle prenait en afffection les fils de quelques-uns de ses valets de chambre, ou quelque enfant abandonné, qu'elle élevait, qui était toujours à ses côtés, et qui l'amusait par ses gentillesses. En dernier lieu, le petit Ribaupierre et le petit Esterhazy étaient ses mignons : le père et la mère avaient si bien stylé ce dernier, qu'ils faisaient et obtenaient quelquefois par son moyen les demandes les plus indiscrètes. Les gentillesses du petit Esterhazy, ses querelles et ses combats avec un jeune Calmouk et un négrillon qu'on élevait en même temps dans les appartements de

Sa Majesté, ont beaucoup amusé les laquais, les pages et les courtisans.

L'impératrice avait aussi recueilli et adopté un petit garçon, que la police avait trouvé abandonné dans les rues : elle l'envoyait journellement prendre des leçons à l'école allemande. Un jour l'enfant parut à son retour moins gai qu'à l'ordinaire : Catherine le prit sur ses genoux et lui demanda la cause de son chagrin. « Ah ! maman, dit-il, j'ai bien pleuré : notre maître, à l'école, est mort ; sa femme et ses petits enfants pleurent beaucoup ; tout le monde s'est habillé de noir, et on dit que cette femme et ses enfants sont bien malheureux, parce qu'ils sont bien pauvres, et qu'ils n'ont plus personne pour leur donner à dîner. » L'impératrice envoya sur-le-champ un aide de camp près le directeur de l'école, pour s'informer de ce que c'était ; et apprenant qu'un instituteur venait de mourir, laissant sa femme et ses enfants dans la plus grande misère, elle envoya de suite par le petit trois cents roubles à la veuve, et l'ordre au directeur de faire élever les trois enfants orphelins aux frais de la couronne. Voilà le cœur de Catherine : c'est ainsi que l'innocence lui apportait quelquefois les plaintes de l'humanité souffrante, et qu'elle s'empressait de la secourir. Ses bienfaits domestiques sont si multipliés, qu'il est impossible de les citer.... Ah ! si la grande Catherine n'avait aimé que les petits garçons !...

Elle aimait aussi les petites filles : mais elle faisait élever hors du palais celles qu'elle recueillait. L'une d'elles lui présenta un jour, à la Sainte-Catherine, un bouquet avec ces vers :

O toi dont les bienfaits me rendent fortunée,
Pour célébrer aussi cette grande journée,
Quel hommage nouveau pourront t'offrir mes vers ?
Je n'ai que mon amour. Ainsi la jeune rose
Ne sait payer les soins de la main qui l'arrose
Que par un doux parfum exhalé dans les airs.

Princesse, je le sais, au milieu de ta gloire,
Dans ces jours solennels qu'embellit la victoire,
Tu reçois les tributs des peuples et des rois.
Mais quand, pour célébrer le Souverain du monde,
Le soleil resplendit, ou le tonnerre gronde,
La timide fauvette élève aussi sa voix.

« Béni soit le Très-Haut, dit-elle en son ramage;
Si la foudre lui rend un formidable hommage,
Je ferai de mes chants retentir les buissons. »
C'est ainsi qu'à tes pieds une jeune orpheline,
Quand l'univers t'exalte, ô grande Catherine!
Te présente son cœur, ses vœux et ses chansons.

Les connaissances chimiques de Catherine sauvent la vie à des matelots innocents.

On sait que si l'on peut produire un froid artificiel par le mélange de la neige et du sel de nitre, on peut également obtenir une chaleur, et même un feu artificiel par le mélange de l'esprit de nitre et de l'huile de térébenthine : ces deux matières s'enflamment dès qu'on les mêle, ainsi que plusieurs autres, par des procédés chimiques assez connus. Il y a quelques années que le feu prit à une frégate au port de Cronstadt, et manqua de la consumer. On fit plusieurs recherches pour découvrir la cause de ce malheureux accident, qu'on attribuait à quelque malintentionné. On arrêta même plusieurs matelots soupçonnés, et l'on s'efforçait en vain de leur faire avouer ce crime. L'impératrice, instruite de cette affaire, dit au rapporteur : « Mais, monsieur, il me semble avoir appris, dans ma jeunesse, que le mélange de quelques matières froides produit spontanément du feu : peut-être que cet incendie a été occasionné par un malheureux hasard, et je ne voudrais pas que l'on punît des innocents. » Elle nomma une commission pour examiner la frégate et rechercher les causes du feu. Le professeur de physique expérimentale et de chimie des jeunes

grands-ducs, *Kraft*, fut de cette commission, et l'on découvrit que le feu était provenu d'une bouteille d'huile, qui s'était renversée sur un amas de suie, au coin de la cheminée. C'est au moins ce que l'on conjectura, et ce qu'on rapporta à l'impératrice, qui ordonna l'élargissement des accusés. Elle aimait à se rappeler souvent cette aventure, et la conta un jour aux jeunes grands-ducs qui lui parlaient de leurs leçons de physique, pour leur faire comprendre combien cette science pouvait leur être utile.

Trait caractéristique.

L'impératrice Catherine, des balcons de l'Ermitage, regardait un jour la Néva prête à débâcler, et vit une femme tomber dans l'eau. Elle envoie sur-le-champ à son secours : on parvient à la retirer, et Catherine veut voir celle qu'elle vient de sauver. On l'amène toute trempée et toute tremblante. C'était une jeune fille assez intéressante. L'impératrice la fait habiller de ses propres hardes dans sa garde-robe, et la renvoie en lui donnant quelques *impériales*, et lui enjoignant de venir la voir quand elle se voudrait marier. On interrogea cette fille en sortant du palais... *Ah!* s'écria-t-elle, *j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine, qu'en tombant dans la rivière.* Cette phrase est peut-être une définition aussi naïve que terrible du despotisme. Elle est caractéristique, en ce qu'elle peint le sentiment qu'inspirent en général au peuple russe ses souverains et ses maîtres; impression si profonde, que les bienfaits mêmes ne peuvent l'effacer dans le moment le plus intéressant ou le plus décisif.

Mesures de police envers les libraires.

Les souverains eurent leurs jours de terrorisme, comme la république française; et l'on a souvent cité dans ces Mémoires les mesures plus ou moins extraordinaires, plus ou moins bar-

bares ou extravagantes, qu'ils prirent en Russie, durant cette mémorable époque, pour se préserver de la révolution. On ordonna à tous les libraires de Pétersbourg de transporter dans une chambre désignée de la maison de police un exemplaire de tous les livres *et de tous les tableaux* qu'ils avaient dans leurs magasins, pour que l'on pût en faire l'inspection générale, et juger si aucun ne renfermait des idées dangereuses. Il y a dans cette ville une vingtaine de libraires, qui n'ont ordinairement qu'un exemplaire des ouvrages volumineux. Plusieurs, et Gay surtout, avaient des originaux des plus grands peintres, qu'ils avaient fait venir à grands frais de Paris : les exposer dans une chambre à la merci des laquais et des passants, c'était les perdre; et cette chambre ne pouvait d'ailleurs contenir tous ces livres et tous ces tableaux. Les libraires présentèrent une requête à Catherine II, où ils lui représentèrent tous les inconvénients d'un pareil déplacement. Elle le sentit, et ordonna alors au lieutenant de police de se transporter lui-même dans les librairies et dans les magasins, pour faire son inspection.

Ce fut dans le même temps qu'un chambellan du grand-duc voulut faire arrêter au théâtre français un particulier, qui applaudissait à cet ancien adage qui se trouve, je crois, répété dans *Fanfan et Colas : Sans égalité, point d'amitié.* Il n'y a qu'un jacobin, dit-il, qui puisse applaudir à cette phrase impertinente, et il faut l'arrêter. Pendant qu'il cherchait un officier de police, le particulier s'écoula avec la foule.

FIN DES MÉMOIRES.

APPENDICE.

A, p. 118.

Le général Ungern-Sternberg est Livonien, ancien ami et compagnon d'armes du général Mélissino. L'auteur de ces Mémoires a été de sa société intime, et c'est ce qu'on avance ici pour donner plus de poids à ce qu'on va rapporter. Ungern était un des officiers allemands que Pierre III estimait le plus, et son aide de camp. Ce fut lui qu'il choisit pour l'accompagner dans une visite secrète qu'il fit à Schlusselbourg au malheureux Iwan, détrôné et enfermé par Élisabeth. Ils trouvèrent ce déplorable jeune homme dans un cachot, dont la fenêtre cachée par des tas de bois élevés dans la cour laissait à peine entrer un demi-jour. Il était en veste blanche très-sale, et n'avait que des savates aux pieds. Il avait les cheveux très-blonds et coupés en rond comme ceux d'un esclave russe. Il était d'ailleurs assez bien fait, et son teint avait une blancheur qui prouvait que jamais rayon de soleil n'avait lui sur son front. Il avait alors vingt et quelques années, et était renfermé dès l'âge de quatorze mois : mais il avait reçu des impressions et des idées qu'il conservait encore. Pierre III, touché de son état, lui fit plusieurs questions, et entre autres celles-ci : Qui es-tu ? — Je suis empereur. — Qui t'a donc mis en prison ? — Ce sont de méchantes gens. — Voudrais-tu redevenir empereur ? — Oh oui ! pourquoi pas ? j'aurais de beaux habits, et des domestiques pour me servir. — Mais que ferais tu, si tu étais empereur ? — Je couperais la tête à tous ceux qui m'ont fait du mal. — Pierre III lui ayant ensuite demandé d'où il savait tout ce qu'il disait, il répondit que c'était la Vierge avec les anges qui le lui racontait, et il commença à battre

la campagne en racontant ces prétendues visions. Quoique seul et renfermé dès l'enfance, il ne parut point effrayé à l'aspect de l'empereur et de ses officiers. Il considérait leurs habits et leurs armes avec beaucoup de curiosité et de plaisir, comme aurait fait un enfant hardi. L'empereur lui demanda encore ce qu'il désirait : il répondit en son russe grossier, *d'avoir plus d'air*. Ungern fut laissé quelque temps à Schlusselbourg pour gagner sa confiance et observer si son imbécillité apparente n'était point simulée, et il se persuada bientôt qu'elle était la suite naturelle de son genre de vie. Il lui donna, de la part de l'empereur, une robe de chambre de soie : Iwan s'en revêtit avec des transports de joie, courant par la chambre et s'admirant, comme un sauvage qu'on habille pour la première fois. Tous ses vœux se bornant à demander *plus d'air*, Pierre III envoya le plan d'un petit palais rond, au milieu duquel devait être un jardin, avec ordre de bâtir aussitôt cette demeure pour Iwan dans la cour de la forteresse. Il est atroce que cette humanité envers un innocent ait servi de prétexte contre ce malheureux Pierre. On l'accusa de faire construire une prison pour y enfermer son épouse et son fils, et on l'étrangla.

B, p. 121.

Parmi ces officiers intrus, aucun ne fit une fortune si rapide qu'Araktscheief. Il y a sept ans que le grand-duc, désirant avoir une compagnie d'artillerie à son Pawlowsky, demanda au général Mélissino un officier en état de la former. Araktscheief, qui avait été élevé au corps des soldats, et qui s'était rendu recommandable par ses progrès et surtout par l'ardeur et le zèle passionné qu'il avait pour les détails de la discipline, lui fut donné. Malgré son infatigabilité, sa dureté et son exactitude dans le service, il fut du temps à pouvoir bien s'établir dans l'esprit de Paul. Plusieurs jolis feux d'artifice, qu'il composa, avec l'aide de son ancien maître, pour les fêtes de Pawlowsky, et surtout cette fureur qui le tourmentait pour l'exercice et l'engageait à vexer le soldat jour et nuit, méritèrent enfin les bonnes grâces du grand-duc. A son avénement au trône, Araktscheief fut fait major aux gardes avec rang de gé-

néral, et nommé gouverneur militaire de Pétersbourg. Il reçut l'ordre de Sainte-Anne, avec quelques milliers de paysans, et devint le bras droit de l'empereur. Araktscheief, avec qui le major M..... a servi au corps des cadets où il était sergent, était vraiment recommandable par les talents, les connaissances et le zèle qu'il montrait alors : mais il est d'une brutalité révoltante, qu'il exerçait déjà sur les cadets. Jamais poëte pindarique ne fut plus impérieusement tourmenté de son Apollon, que cet homme n'est obsédé de son démon martial. Ses fureurs et ses coups de bâton ont déjà coûté la vie à plus d'un malheureux soldat, sous les yeux mêmes de Paul. Ce bourreau a même ramené dans le service russe une barbarie qu'on n'y connaissait plus : il outrage et frappe les officiers à l'exercice. Cependant, à l'époque de sa faveur, pour se donner l'air d'un homme reconnaissant, il recommanda le général Mélissino, son ancien maître, avec lequel il s'était brouillé auparavant. Il vient d'être disgracié, puis rappelé et baronisé : c'est lui qui a passé en revue le corps de troupes envoyé en Allemagne.

L'histoire d'un autre de ces officiers mérite d'être rapportée par sa singularité. On verra par quelle voie on fait quelquefois son chemin.

Un des amis du major M....., en se promenant sur le port, y trouva un jeune homme de seize ans, qui avait l'air d'être nouvellement débarqué, et qui errait en désespéré le long du rivage, comme tenté de se jeter dans l'eau. Il l'aborde et l'interroge : le jeune étranger lui dit qu'il est Français, mais qu'il est né en Russie, et que le grand-duc a été son parrain; que son père l'avait envoyé dès son enfance, pour être élevé dans un séminaire en France, d'où il s'était échappé pour revenir en Russie, mais que personne ne pouvait lui donner des nouvelles de son père, qu'il était sans argent, sans connaissances, et qu'il ne lui restait qu'à se précipiter. L'ami du major le console, l'emmène chez lui, et fait des recherches. Il apprend que son père, nommé le baron de Bilistein, a été effectivement précepteur du grand-duc, mais qu'il s'est marié depuis en Moldavie, où il est mort. Le major M..... et ses protections s'intéressent pour faire entrer le jeune homme dans les gardes, comme bas officier. A la guerre de Suède, il suit son régiment,

et est fait prisonnier à la défaite des galères russes. Il arrive, un an après, dans un état plus déplorable que jamais; et, pour comble de malheur, l'ami du major et ses autres protecteurs ne se trouvant plus à Pétersbourg, il ne lui restait que le major M..... (1) : tous les jours il venait lui conter sa misère. Un matin, il le trouva occupé à lire la vie de *Jamerai Duval* et sa correspondance avec mademoiselle *Sacalow*, depuis madame *Ribas*. M..... savait cette dame amie de mademoiselle Nélidow, maîtresse du grand-duc, et il lui vint une idée. Il dicte à Bilistein une lettre à madame l'amirale *Ribas*, où il lui dit, qu'ayant par hasard lu une de ses charmantes lettres à *Duval*, cette lecture avait suspendu son désespoir, parce qu'il avait pensé qu'une dame qui exprimait si bien des sentiments de bienfaisance et d'humanité les avait dans son cœur : en conséquence, il lui dépeignait sa triste situation, et lui demandait son appui pour être recommandé au grand-duc. Madame *Ribas* le fait venir, l'envoie chez la *Nélidow* qui le présente au grand-duc. Il reçoit quelques cents roubles pour son équipage, et, par le moyen du comte Soltykow, il passe dans les bataillons de Pawlowsky, comme lieutenant. Il a vécu depuis un peu moins misérable, et a toujours montré beaucoup de reconnaissance. A l'avénement du grand-duc, il entra dans les gardes, comme lieutenant colonel.

C, p. 131.

Que l'on compare à *l'ukase* de Paul, qui ordonne à tous ses sujets de se prosterner dans la poussière à son aspect, l'ordre que le jeune roi de Prusse vient de donner à ses ministres, en revenant de Pologne, où il avait été indigné de trouver un peuple presque aussi avili que le Russe. Voici quelques fragments de cet ordre remarquable, que je traduis. Voyez *Jahrbücher der preussischen Monarchie; Januar-Heft*, 1799.

« Mes chers ministres d'État de Voss et de Schroetter! Pendant le voyage que je viens de faire dans les nouvelles provinces de

(1) Le major M..... n'est autre que l'auteur.

(*Note du nouvel éditeur.*)

Prusse, j'ai vu que la dernière classe de mes sujets dans ces contrées est dans un état de civilisation bien au-dessous de celui des autres provinces. Ces malheureux se distinguent bien désavantageusement par la malpropreté de leurs habits et de leurs demeures, *mais surtout par des manières rampantes et une humilité exagérée...* Le dernier de mes sujets a, devant moi et devant la loi, la dignité de l'humanité... Ceux de ces nouvelles provinces méconnaissent encore cette dignité qu'ils doivent au sceptre prussien, parce que les sous-employés du gouvernement méconnaissent eux-mêmes leur vocation et abusent de leur autorité. C'est un proverbe parmi eux que les Polonais doivent être gouvernés avec le fouet; et j'ai entendu, plusieurs fois, des plaintes de pareils traitements exercés sur mes sujets, tandis qu'on relayait mes chevaux, etc., etc., etc. »

Voilà comme s'exprime un roi homme, qui a été révolté de voir un peuple d'esclaves se prosterner à ses pieds. Il enjoint à ses ministres de relever cette nation avilie, en l'instruisant, en la civilisant, et en punissant les abus de pouvoir. C'est précisément le contraire de ce que veut Paul *Temnoï*, ou le Ténébreux.

D, p. 175.

Une preuve que c'est surtout leur religion qui leur laisse, ou plutôt leur donne cette qualité, c'est qu'elle n'est point commune aux peuples soumis au gouvernement russe qui professent une autre religion, ou qui n'en ont aucune. Les Tartares musulmans sont d'une fidélité à l'épreuve; les Sibériens païens, d'une bonne foi exemplaire; et les Livoniens, Esthoniens et Finnois, luthériens, ne sont ni fripons ni voleurs. Le culte des images a cependant introduit un heureux préjugé chez les Russes. Celui qui, sans scrupule, forcera un coffre fort n'osera briser un cachet. Voici un fait. Ayant un jour donné à un jeune soldat, qui me servait, deux roubles pour deux lettres que je lui ordonnais de porter à la poste, je sortis. A mon retour, je vois qu'on a forcé mon coffre et enlevé dix roubles en cuivre qui s'y trouvaient : j'apprends que mon soldat a joué et perdu beaucoup d'argent avec les courriers de la chancellerie, et je le fais en vain chercher. Je le dénonce comme déser-

teur. Trois jours après, il se présente, se jette à mes pieds et demande grâce, avoue qu'il a volé les dix roubles et qu'il s'est caché au fond des bois, mais que la faim et le repentir le ramènent. Loin de le livrer comme voleur et déserteur, je me contente d'ordonner à un bas officier de lui distribuer vingt coups de baguettes. A cet ordre, il se jette encore à mes pieds, et me supplie en pleurant de le faire punir plus sévèrement, afin, dit-il, *qu'il ne lui reste rien sur la conscience d'avoir volé son maître; qu'il méritait pour le moins cent coups, et qu'il en aurait davantage si je l'envoyais au régiment.* Il insista longtemps pour obtenir cette singulière grâce. Surpris d'une telle requête et touché de son repentir, j'étais loin de la lui accorder; mais je lui dis : Maintenant que tu as tout avoué, dis-moi aussi ce que tu as fait de mes lettres qui sont importantes? — Monsieur, je les ai portées à la poste. — Voudrais-tu donc me faire croire que tu n'auras pas commencé par jouer les deux roubles que je t'avais remis, avant de briser mon coffre? — *Ah!* dit-il, *Dieu me préserve d'avoir touché à un argent qui appartenait à une chose cachetée!* Effectivement, après avoir perdu, rouble après rouble, ce qu'il avait enlevé, il avait porté les lettres et l'argent à la poste, et j'en reçus les réponses dans le temps.

E, p. 178.

Quoi qu'on en dise en Russie, le commerce y est toujours passif : toutes les productions naturelles de cet empire immense ne peuvent payer les objets de luxe étrangers importés dans les deux capitales. Un vaisseau chargé de quincaillerie anglaise équivaut à trente bâtiments chargés de fer, de bois ou de chanvre. L'Anglais emporte du cuir, et rapporte des souliers ; du grain, et rapporte de la bière, etc., etc. Le seul pays avec lequel la Russie pourrait faire un échange direct de productions, c'est la France qui peut lui livrer l'huile et le vin : la Russie aime mieux les acheter de la troisième ou de la quatrième main, et les payer le double.

Les Russes, voyant que leur numéraire disparaît et qu'il ne leur reste que du papier, malgré la grande quantité d'or et d'argent qu'ils tirent de Sibérie, s'imaginent que ce sont les étrangers qui viennent

chercher fortune, travailler et servir chez eux, qui l'emportent : c'est une grande erreur. Les gens de lettres, les militaires, s'enrichissent rarement, et moins en Russie que partout ailleurs : les artistes et les artisans y trouvent également plus souvent la misère que la fortune, et la plupart de ces étrangers meurent ou s'établissent dans le pays. Tous ceux qui arrivent apportent quelques ducats, et, sur cinquante, il n'en est pas deux qui s'en retournent avec quelque bien : si l'on calculait, l'avantage se trouverait à la Russie. Il n'y a plus depuis longtemps que les musiciens, les marchandes de modes, les prêteurs sur gage et les Anglais, qui s'y enrichissent : ces derniers sont surtout les vraies sangsues du pays.

F, p. 195.

On sera peut-être étonné de voir comment en Russie on fait encore des saints : voici un article édifiant de la gazette impériale de Pétersbourg, qui l'apprendra. Je le traduis.

« Pétersbourg, 7 décembre 1798.

« En 1796, on trouva dans l'éparchie de *Wologda*, au couvent de *Soumorin* dans la ville de *Trotma*, un cerceuil où était un cadavre en habit de moine : il y avait été enterré en 1568, et se montrait parfaitement conservé, ainsi que ses habits. Aux lettres brodées sur les vêtements, on reconnut ce cadavre pour être le corps du TRÈS-VÉNÉRABLE FÉODOSE SOUMORIN, fondateur et supérieur du couvent, et qui fut déjà, durant sa vie, *reconnu pour saint par les miracles qu'il faisait.* »

Le *très-saint* dirigeant synode fit à cette occasion un *très-humble* rapport à S. M. I. Après quoi s'en suivit ce sublime ukase de Paul.

« Nous Paul, etc., etc. Ayant été assuré, par un rapport spécial du très-saint synode, de la découverte qui a été faite, dans le couvent de *Spasso-Soumorin, des ossements miraculeux du* TRÈS-VÉNÉRABLE FÉODOSE; lesquels ossements miraculeux se distinguent par l'heureuse guérison de tous ceux qui y ont recours avec une entière confiance, *nous prenons la découverte de ces saints osse-*

ments, comme un signe visible que le Seigneur jette sur notre règne les regards les plus distingués et les plus gracieux. C'est pourquoi nous élevons notre fervente prière et notre gratitude au dispensateur suprême, et chargeons notre très-saint synode d'annoncer dans tout notre empire cette découverte remarquable, selon les usages prescrits par la sainte église et par les saints pères, etc., etc. Le 28 septembre 1798. »

Tout ce que je pourrais ajouter à un pareil fait ne pourrait qu'affaiblir le ridicule et l'indignation. Au reste, Paul a enrichi le calendrier russe de quelques jours de fêtes de plus que celles dont j'ai parlé ; entre autres, de celle de ce saint déterré, et de celle de la *Madonne de Kasan*, qu'il a ordonné de chômer. De plus, chaque enfant qui lui naît amène deux fêtes nouvelles, celle de la naissance et celle du nom. Paul a déjà neuf enfants.

G, p. 239.

Catherine II, voulant réduire la Livonie à la même forme d'esclavage que les autres provinces, exigea, selon sa coutume, que ce fussent les Livoniens eux-mêmes qui vinssent implorer ces nouvelles chaînes comme une grâce. Les députés furent donc mandés avec ceux des autres nations ; mais le général Rosen, père de celle dont il est ici question, et qui se trouvait à la tête des députés, bien loin de souscrire à ce que l'on exigeait d'eux, fit des représentations à Catherine, qui lui dit avec emportement : *Qui vous donne l'audace de me résister ainsi ? — Le nom de Pierre le Grand qui a signé nos franchises, et celui de Catherine la Grande qui a juré de les conserver*, répondit le vieux Rosen. Catherine *la Grande* le disgracia et fit nommer d'autres députés. Le comte de *Stackelberg*, plus traitable, se fit un honneur de ce dont le baron de Rosen se faisait une honte, et vendit son pays (1). Il en fut récompensé par le don des terres immenses qui environnaient celles du vieux général, dont

(1) Je le répète, les mots de pays, de franchises, etc., lorsqu'il est question de la Livonie ou de la Russie, ne peuvent s'appliquer qu'à la noblesse ; car le peuple n'y est lui-même qu'une propriété.

on dépouilla les États de la province. Telle est l'origine de la fortune et du crédit de ce Stackelberg qu'on a vu si longtemps régenter la Pologne, brouiller la Suède, et ensuite faire le bouffon dans les antichambres de Zoubow.

Outre les parents en Livonie, la femme du jeune Masson est alliée à différentes familles russes en grand crédit, comme les Siewers, les Besborodko, les Tamara, etc., qui, bien loin d'user de leur influence, pour lui faire rendre son bien, l'abandonnèrent lâchement dans sa détresse, sitôt que son mari fut proscrit.

(*Note de l'éditeur.*)

H, p. 241.

Comme, au grand étonnement de leurs amis, MM. de Masson n'ont point encore répondu à cette sommation, ils laissent soupçonner que leur proscription pourrait bien avoir des causes plus sérieuses que celles énoncées ci-dessus. Élevés tous deux sur les hauteurs du mont Terrible, ils y ont peut-être sucé des idées libérales qu'ils n'ont pu bien étouffer en Russie. L'aîné avait été attaché à Potemkin et à Zoubow ; le cadet était à la cour, auprès du grand-duc Alexandre et protégé par l'impératrice : — n'auraient-ils pas été mêlés dans le projet qui se forma de placer ce prince sur le trône à la place de son père ? projet qu'avait eu Catherine, et qui fut cause d'une foule d'autres disgrâces à sa mort. Alexandre fut même surveillé, et tous les officiers de sa suite renvoyés. Ceux qui connaissent la Russie et qui se souviennent que quelques officiers aux gardes et un chirurgien français, nommé Lestoc, suffirent pour opérer la révolution qui plaça Élisabeth sur le trône, ne trouveront pas cette supposition invraisemblable. On sait d'ailleurs que les deux Masson étaient des principaux membres d'une société nommée *philadelphique*, dont le général en chef Mélissino, leur oncle, était le fondateur, et où plusieurs autres généraux ou courtisans étaient admis. Cette société dont on parlait à Pétersbourg, paraissait, il est vrai, plutôt un régiment de la calotte qu'une assemblée politique, et Catherine, à qui on l'avait dénoncée, en avait ri ; mais l'ombrageux Paul pourrait bien l'avoir envisagée autrement ; car à cette

même époque le fils de Mélissino, chef d'un régiment de grenadiers, et le chambellan *Mettlew*, membre intime de cette même société, furent aussi disgraciés et exilés. Quoi qu'il en soit, il pourrait sans doute paraître étonnant que deux officiers supérieurs aient ainsi été enlevés à leur famille sans procès et sans raison, si l'on ne connaissait pas le caractère de Paul. On sait qu'il a traité sans plus de ménagement l'agent de Sardaigne, parce qu'il lui fut désigné par Besborodko comme un homme qui conseillait à sa cour de se tenir liée à la France. Paul en fureur s'écria : Quoi! un jacobin à ma cour ! qu'il parte sur-le-champ. Le ministre de Bavière, *Réglin*, fut également traité de jacobin et jeté dans un traîneau couvert qui le conduisit jusqu'aux frontières comme un criminel ; et seulement parce que son maître ne voulait point d'abord reconnaître Paul comme grand maître de Malte.

I, p. 251.

La conjuration se forma durant les fêtes du carnaval, nommées en Russie *maslaniza*, époque de joie, d'ivresse et de désordres pour la populace. Koutaïsow (ce valet de chambre favori, devenu si grand et si puissant seigneur, et qui vit aujourd'hui à Kœnigsberg avec madame Chevalier) reçut, la veille de l'exécution, un avertissement qui trahissait les conjurés, et qu'il dédaigna de lire. Paul fut immolé, durant la nuit, dans ce même palais de *Saint-Michel*, qu'il avait construit par inspiration divine, par l'ordre exprès d'un archange, quarante jours après l'avoir habité pour la première fois. Cette particularité, ce nombre de quarante, sacré pour le peuple et les prêtres russes, ces fêtes, époque de licence, servirent le complot et redoublèrent les transports de la populace à Pétersbourg. Peu s'en fallut qu'elle ne proclamât les meurtriers de l'empereur *libérateurs de la patrie*. Alexandre, confondu, indigné de la mort de son père, et la soupçonnant violente, refusa d'abord de monter sur le trône et de se montrer au peuple qui l'appelait à grands cris. Dans cette confusion et cette ivresse générale, ce jeune prince et l'impératrice sa mère étaient les seuls qui pleurassent la fin déplorable de Paul Ier. Parler de le venger, c'eût été exciter

une indignation et peut-être une révolution générale : tout le monde se déclarait complice. *Alexandre* ne pourra satisfaire aux mânes de son père, et à ce qu'exigent de lui les titres sacrés d'empereur et de fils, qu'avec beaucoup de sagesse et de précautions.

K, p. 278.

Ce traité de commerce, le premier entre la France et la Russie, méritera de servir de base à ceux que l'on pourrait conclure un jour, si cette puissance prenait enfin le sage parti de faire elle-même son commerce dans la Baltique, ou de le faire respecter par les tyrans des mers. Cette résolution pourrait seule motiver les flottes formidables qu'elle entretient, et la dédommager des frais qu'elles lui coûtent. L'historien de Frédéric-Guillaume II parle certainement trop modestement de ce traité, que la France dut à son habileté autant qu'à la déférence personnelle que Catherine avait pour lui. Le principal rédacteur du côté de la Russie fut le conseiller d'État Koch, l'un des plus savants publicistes du cabinet de Pétersbourg. Il avait parcouru avec distinction tous les grades diplomatiques, et avait déjà été employé dans plusieurs négociations importantes. Il fut souvent admis à discuter des matières politiques avec l'impératrice en personne ; il influa dans plusieurs décisions, avant que Zoubow, Markow et Altesti se fussent exclusivement emparés des affaires étrangères, et que la révolution française, en eût fait écarter les Français. Koch était de Strasbourg : les gazettes firent souvent mention de son frère, qui jouait un rôle honorable à l'assemblée législative, et à qui l'on connaissait des lumières et de la philosophie ; il fut écarté, et ne dut peut-être son salut en Russie qu'à la persécution qu'éprouva bientôt le professeur sous le règne de la terreur. Étrange influence des malheurs d'un frère sur le bonheur de l'autre ! Paul, à son avénement, lui donna d'abord des preuves de sa malveillance ; mais ayant ensuite senti le besoin d'un négociateur versé dans les affaires d'Allemagne, il le créa son conseiller privé et chevalier de son ordre, pour l'envoyer à la diète de l'empire. Koch mourut subitement, en se préparant à partir pour Ratisbonne.

L, p. 282.

Un aventurier qui se faisait nommer comte Yewlitsch, aujourd'hui général, et qu'on a beaucoup vu chez le prince Besborodko, fut en partie chargé de cette commission. On lui donna trois à quatre cent mille roubles, pour armer les Monténégrins, les Albanais et les Illyriens, ses compatriotes. Il n'y réussit pas; mais il s'enrichit, et s'en vantait lui-même effrontément. Un autre aventurier, le pirate Lambro-Cazzioni, dont j'ai déjà parlé comme bouffon de Zoubow et médecin de l'impératrice, reçut la même commission, et dissipa environ la même somme dans l'Archipel. Le général Tamara fut également envoyé à Venise et à Raguse, avec le même succès. Psaro, ministre de Russie à Malte, et l'amiral Gibs, ne furent pas plus heureux. Après la paix de Yassi, tous ces messieurs revinrent à Pétersbourg, s'accusant mutuellement de vol, de rapine et de trahison. Leur procès finit par la disgrâce flétrissante de Tamara, né en Ukraine, mais Grec d'origine. On lui reproche en Russie l'astuce et la mauvaise foi de ses anciens compatriotes. Malgré la régularité de ses traits, il a une de ces physionomies auxquelles on ne se fie guère. Tamara a étudié et voyagé avec fruit; il connaît également la littérature ancienne et moderne; et sa conversation serait agréable et instructive, s'il était moins tranchant, moins avantageux. Il a longtemps résidé à Tiflis, et visité tous les pays entre la mer Noire et la Caspienne, dont il parle les langues et connaît les usages. Le général Tamara, homme instruit, mais officier médiocre, affecte un singulier mépris pour les troupes prussiennes, et sa haine contre la France est vraiment puérile. En société, il se plaisait à tirer souvent un César de sa poche, pour expliquer les endroits où le sublime usurpateur dit du mal des Gaulois, dont Tamara retrouvait le caractère féroce et ennemi du repos dans leurs descendants. Je ne m'étends sur cet homme jusqu'ici inconnu, qu'à cause du rôle important qu'il commence à jouer. Amateur de chevaux, Tamara avait eu occasion d'en procurer quelques-uns à Paul, qui en avait été fort content, et qui est excellent cavalier. Paul devenu empereur, s'est ressouvenu de

ce petit service, et le général disgracié par les raisons rapportées plus haut, vient d'être nommé à l'ambassade importante de Constantinople. Les Français n'y trouveront point d'ennemi plus ardent, et je conseille aux agents de la république de redouter cet homme dangereux (1).

M, p. 284.

L'intègre et incorruptible Yhrmann était depuis longtemps un objet de crainte et d'envie pour le prince Wiasemsky et pour Alsoufiew, l'un grand trésorier de l'empire, et l'autre ministre du cabinet. Il mettait des obstacles invincibles à leur avarice, et sa ruine fut résolue. Sa conduite ne leur donnait aucune prise; Catherine le connaissait personnellement, et lui accordait une confiance entière. Wiasemsky et Alsoufiew avaient eux-mêmes affermé de la couronne le débit exclusif de l'eau-de-vie dans toute la Sibérie. Ils y multiplièrent les cabarets, et leur gain fut immense. Tel gentilhomme qui avait des affaires au sénat, envoyait ses paysans et ses valets s'enivrer deux ou trois fois la semaine dans les kabakis du prince Wiasemsky, pour se recommander à ses intendants, et par là à ses bonnes grâces. Les deux avides ministres voulurent aussi établir leurs cabarets aux environs des mines, des forges et des usines, où un grand nombre d'ouvriers leur promettaient une abondante consommation. Le général Yhrmann qui connaissait l'ivrognerie de cette classe d'hommes, et surtout les inconvénients qu'elle entrainait dans l'exploitation des mines, s'était depuis longtemps autorisé d'un ukase pour défendre tout cabaret dans la proximité des travaux dont il avait la direction. Il faisait lui-même distribuer deux verres d'eau-de-vie aux ouvriers, avant et après le travail de chaque jour, ce qui était très-suffisant; et il évitait par là les excès et les désordres qu'enfante cette malheureuse boisson. Il s'opposa donc fortement aux vues de ces ministres désorganisateurs. Ceux-ci tentèrent d'abord des voies de persuasion,

(1) Les événements actuels, et la monstrueuse association du stupide Musulman avec les Russes, prouvent que l'auteur connaissait Tamara. (*Note de l'éditeur.*)

et eurent ensuite l'effronterie de lui offrir une part du bénéfice. Ce brave homme rejeta leurs offres avec indignation, et déclara que, sans un ordre exprès de l'impératrice, il ne consentirait jamais à l'établissement de ces cabarets dont il représentait les suites funestes. Les ministres ne jugèrent pas à propos de solliciter un ordre pareil; mais ils trouvèrent l'occasion de peindre Yhrmann comme un homme intraitable et capricieux. Il essuya des mortifications et des tracasseries continuelles, et demanda lui-même son rappel, qu'il obtint en 1780. Il vint mourir presque pauvre dans une petite campagne, seul fruit de ses épargnes. Les kabakis furent établis, les ouvriers s'enivrèrent, les négligences, les fraudes suivirent, et les mines diminuèrent d'autant.

N, p. 285.

L'Arménien Lazarow est un homme à qui ses grandes richesses donnent beaucoup de considération; il vint en Russie fort pauvre, et s'attacha au prince Orlow, qui en fit son courtier. Vers ce temps-là arriva un autre Arménien, possesseur d'un diamant d'une grandeur et d'une beauté rares. L'impératrice le vit et l'admira, mais elle refusa de payer le prix énorme que l'Arménien y mettait. Lazarow eut l'adresse de le négocier pour 350,000 roubles, au nom du prince Orlow. Celui-ci, par reconnaissance, assura une rente viagère à Lazarow; mais bientôt, las de la lui payer, il lui céda, par un autre arrangement, la terre et le château de Robscha à très-bas prix : c'est ce même château de Robscha, où il avait fait étrangler le malheureux Pierre III, et qu'il avait reçu de l'impératrice. Orlow fit présent du diamant à cette princesse, s'applaudissant de pouvoir lui offrir ce qu'elle avait trouvé trop cher pour l'acheter. Cette pierre devint le plus bel ornement du sceptre impérial. Au rapport de l'Arménien, le diamant avait appartenu au grand Mogol. Thamas-Kouli-Khan l'apporta en Perse. A sa mort, Ispahan ayant été pillé et le trésor dispersé, cette pierre précieuse passa entre les mains d'un juif qui la revendit à l'Arménien. Celui-ci voulait l'apporter en Europe; mais craignant d'être dépouillé par les brigands qui infestaient alors la Perse et la Géorgie, il se

fit une large plaie dans la cuisse; et y cacha son trésor. C'est de cette manière qu'il arriva en Russie. Au reste, *relata refero.*

O, p. 302.

Le maréchal Rosoumowsky, grand hetman des Cosaques et frère du favori d'Élisabeth, était un affranchi ukrainien. Il est le père des comtes Rosoumowsky d'aujourd'hui, qui semblent illustrer davantage ce nom par leur propre mérite que ne l'avait fait une impératrice par ses faveurs. Nous avons parlé du comte *Grégoire*, qui s'est voué à l'étude des sciences naturelles, et qui s'est fait connaître par quelques ouvrages. Il vit aujourd'hui incognito en Suisse et en Allemagne. Son frère *André* est connu par ses ambassades à Stockholm, à Naples et à Vienne, d'où Paul le rappela à son avénement. L'empereur n'a jamais goûté cet homme avantageux, qui avait osé se faire aimer de la grande-duchesse Natalie. André Rosoumowsky a de grands talents et beaucoup de moyens, et sa physionomie distinguée les annonce. Le comte *Alexis*, autre frère, vit sans ambition, loin des emplois et des honneurs de la cour : ses lumières, l'aménité de ses mœurs, la philosophie et l'usage qu'il fait d'une grande fortune, le distinguent plus éminemment de la foule des seigneurs russes, que s'il était chamarré des ordres de l'empire. Il partage avec plusieurs de ses frères un mérite bien rare, celui de ne point rougir de son origine. Il a dans sa chambre un portrait de son père, dans son costume ukrainien, qu'il se plait à faire remarquer, en racontant comment son père arriva à Pétersbourg et y fit fortune. On a vu en Russie les Biren, les Mentschikow, les Osterman, les Munich et tant d'autres parvenir, de nos jours, à une élévation aussi rapide; mais leur grandeur leur a été personnelle, et est tombée avec eux. Il n'en sera pas de même des Rosoumowsky.

P, p. 323.

Nous avons parlé au long des Cosaques dans le chapitre XIV. Les *Kalmouks* me fourniraient un article non moins intéressant, s'il ne m'éloignait pas trop de son sujet. Je me contenterai d'observer qu'il faut bien se garder de confondre ces peuples. Les troupes

légères ou irrégulières, qui suivent les armées russes, se composent de *quatre* nations principales, dont la langue, la religion et les mœurs sont absolument différentes.

1° *Les Cosaques*, slaves d'origine comme les Russes, et chrétiens comme eux : ils sont les plus aguerris.

2° *Les Baschkirs*, de race tatare, qui habitent le mont Oural et les bords de l'Irtisch. Ils sont armés d'arcs et de flèches, avec le sabre et la pique ; ils se nourrissent de chair de cheval crue, ou amortie sous la selle. On les voit quelquefois s'exposer au feu de l'ennemi, passer une rivière à la nage, ou livrer un combat pour s'emparer d'un cheval mort. Leurs mœurs sont d'ailleurs plus pastorales que guerrières, et leur religion est le mahométisme.

3° *Les Kirguis*, nation indépendante, indigène et habitante du mont Taurus, qui semble former la liaison entre les Tatares et les Kalmouks. Ils sont en guerre continuelle avec les Russes dans la Sibérie méridionale, où ils font des excursions pour enlever des prisonniers, qu'ils vendent aux *Boukàres*. Ces derniers forment un empire puissant entre le Tibet, le mont Taurus, la Perse et les Indes. Les Kirguis, dont quelques tribus se sont établies en deçà des lignes russes', ou soumises à la production du czar, sont farouches et guerriers ; ils fournissent et offrent volontairement plus de troupes que l'on n'en accepte.

4° Les *Kalmouks* enfin, qui suivent le culte du grand Lama, et qui sont plus connus en Russie, quoiqu'ils soient originaires des confins de la Chine. On sait que c'est un peuple nomade. Une de leurs plus nombreuses hordes, après une guerre malheureuse et une émigration générale, était venue s'établir dans les steppes d'Astracan : mais, sous le règne de Catherine, les vexations que l'on se permit d'exercer sur cette nation paisible lui firent soudain abandonner sa nouvelle patrie ; il n'en resta que quelques tribus errantes encore dans le désert. L'on en forme quelques faibles corps, dont l'aspect, les armes et la manière de combattre sont plus étranges que redoutables. J'ai eu quelque temps pour domestique un jeune homme de cette nation, recommandable par sa douceur et sa fidélité. Les Tatares ont les mêmes qualités, et les Russes les recher-

chent egalement pour domestiques. Ceux qui ont de l'autorité dans le gouvernement d'Astracan ou d'Orenbourg, ne manquent pas de faire enlever quelques enfants de ces pasteurs errants, pour les envoyer en cadeau à leurs protecteurs à la cour. Je me trouvais dans une maison où la dame venait de recevoir sept de ces petits malheureux tout à la fois : comme elle en avait déjà elle-même deux, elle distribua la plupart de ceux-ci à ses amis. La langue des Kalmouks n'est pas dure. Voici une chanson que répétait continuellement mon petit domestique, mais dont il ne voulut, ou ne put jamais me traduire le sêns. *Kargotème yar, yar, xonel merkenda : Kalonda, Kalonda !* Les mots suivants sont Kalmouks : *Tingri*, Dieu ; *Karé*, va-t-en ; *Naré*, viens ; *Mou*, mauvais ; *Sai*, bon ; *Moura*, un cheval ; *Minda !* salut ! Ces mots pourront servir à nos philologues.

Q, p. 337.

Schérer dit lui-même, dans son *Précis des opérations militaires*, qu'après sa défaite il ne lui restait plus que vingt-huit mille hommes. Il fit encore plusieurs pertes, et il fallut ensuite que Moreau en détachât une grande partie pour occuper le Piémont. Outre les causes générales et bien connues des revers de l'armée française en Italie durant cette campagne, il y en a de particulières, lesquelles, moins importantes en elles-mêmes, ne laissèrent pas que d'avoir des conséquences souvent funestes, surtout à l'arrivée des Russes en Italie. L'une de ces dernières est l'insouciance trop souvent affectée par les Français sur tout ce qui regarde leurs ennemis et les pays où ils font la guerre. Les Russes et les Autrichiens avaient ordinairement, à la tête de leurs colonnes, des émigrés et des officiers du pays, qui leur donnaient sur leurs adversaires tous les renseignements désirables : les Français au contraire, le peuple le moins instruit des mœurs, des langues, de la discipline et des arts de ses voisins, n'avaient à cette époque dans leur état-major, et peut-être dans toute leur armée, aucun officier qui connût les différentes armes du corps russe, ni qui eût la moindre notion sur leur langue, ou leur manière de marcher, de camper et de combattre. Comme ces Hyperboréens formaient ordinairement l'avant-garde, on ne

pouvait faire aucune reconnaissance utile, ni tirer aucunes lumières des prisonniers ; car les légions polonaises où il se trouvait des hommes qui connaissaient et avaient combattu les Russes, et qui eussent pu rendre de grands services, étaient alors à Naples. Une preuve bien frappante de l'ignorance des Français sur tout ce qui regardait les Russes, c'est qu'ils ne les distinguèrent pas d'abord des Hongrois ou Autrichiens. Au combat du 11 mai, où ils repoussèrent Rosemberg, qui avait passé le Pô, et qui marchait sur Valence, ils crurent avoir battu les Autrichiens ; et, d'après le rapport de Souworow, il n'y avait que les Russes. Voici ce rapport :

« Le bruit s'étant répandu que l'ennemi avait évacué Valence, le général Rosemberg marcha pour occuper cette place *avec le corps russe qu'il avait sous ses ordres*. Mais ce bruit était faux, et il ne put exécuter son projet. »

Un fait non moins extraordinaire, et que Schérer, ministre de la guerre et général en chef de l'armée, ose lui-même citer comme une excuse de ses revers, c'est qu'il ne put trouver à l'armée aucune carte géographique du Mantouan. « Les Français occupaient, dit-il, ce pays depuis 1796, et on n'en avait levé aucune carte militaire, aucun plan ; on n'y avait fait aucune reconnaissance, et on n'en connaissait pas les chemins. »

La présomption de quelques officiers généraux, l'avidité des commissaires, et l'orgueil du Directoire, avaient fait négliger tous les moyens, et même repousser avec méfiance et dédain les offres de quelques Français qui avaient servi en Russie, et il ne se trouvait à l'armée aucun interprète. On intercepta un courrier avec des lettres russes et même des ordres de Paul : il fallut envoyer à Paris pour les déchiffrer ; et comme il s'agissait de vérifier la signature de cet empereur, il n'y eut personne en état de le faire. Il se trouvait cependant à Paris des officiers récemment arrivés, qui avaient des brevets de lui ; et c'était dans un temps où le littérateur la Harpe menaçait déjà le public de sa correspondance avec Paul Ier, qui devait donc lui avoir écrit souvent.

R, p. 338.

Bagration est un kniaiss géorgien, créature du féroce Arakts-chéieff ; il commandait les troupes légères et souvent l'avant-garde de Souworow. C'est le même général que les gazettes françaises ont si souvent défiguré dans les relations de cette campagne, jusqu'à métamorphoser enfin son nom en celui de *prince Pancrace.*

Les Français ne sauront-ils jamais écrire et prononcer les noms étrangers, ordinairement moins durs que ceux qu'on leur substitue pour les adoucir? Voltaire, que j'ai déjà cité pour cela, s'obstinait à écrire *Schwalou, Cheval-loup,* au lieu de *Schouwalow, Chouvalove,* dont la prononciation est infiniment plus douce. Ce défaut est si inhérent à notre caractère, que Rulhière et le C. Ségur lui-même n'en sont point exempts. Ce dernier, dans l'intéressante histoire à laquelle il a, je ne sais pourquoi, donné pour cadre le nom de Frédéric-Guillaume, parle d'une *infante de Saxe ;* et quand il est question de l'illustre famille prussienne et polonaise de *Doenhoff,* il a soin d'écrire toujours *d'Oenhoff.* Ce nom doit cependant être connu en France, et surtout des anciens courtisans, puisque l'avant-dernière reine descendait de cette maison. Rulhière écrit ordinairement *d'Olgorouki* et *d'Aschkoff,* comme si un nom ne pouvait être noble sans être précédé du *de.* Cette manie est choquante dans les mots russes, presque tous composés d'un génitif pluriel, dont la terminaison en *ow* ou *off, ew* ou *eff,* et *i,* exprime déjà notre article *des,* et qu'on estropie doublement ; de manière qu'en écrivant le comte *de Soltykow,* le prince *de Zoubow,* c'est comme si l'on disait *M. de des Malesherbes,* le prince *du de la Trimouille.* On ne relèverait point ces bagatelles dans un Parisien qui n'aurait fait que son tour de Saint-Cloud, ni dans un gazetier qui ne connaît que les Tuileries et la rue des Prêtres ; mais elles peinent dans des relations d'ambassadeurs, et même dans le *Moniteur* du temps, qui servira un jour d'annales à l'histoire. Cette feuille, d'ailleurs écrite avec soin fourmille de fautes dans l'article *Extérieur.* Le journal du gouvernement ne devrait-il pas avoir parmi ses rédacteurs quelqu'un qui sût la géographie et les langues étrangères, et qui pût donner aux relations du Nord la même correction qu'à celles de l'Angleterre. La mutilation des

noms suédois, russes et allemands, est d'autant plus choquante que la plupart ont une signification.

Ouvrez, par exemple, le *Moniteur*, N° 135 an VI, à l'article *Lausanne.* Il y est question d'un général suisse *Weins.* On y parle longuement de son caractère et de ses écrits, bien connus à Paris, où il a résidé longtemps. On est fort étonné de voir, par toutes ces particularités, que le *Moniteur* veut parler du célèbre colonel *Weiss ;* or *Weiss* veut dire *blanc,* et *Weins* veut dire *du vin.*

Voulez-vous des exemples plus récents, prenez le N° 225 de l'an IX, que j'ai sous les yeux, et lisez, si vous le pouvez, les noms russes qui sont accumulés dans la première colonne ; presque aucun n'est reconnaissable, ni même *prononçable* de la manière dont ils sont écrits, avec des redoublements de consonnes qui ne s'assemblèrent jamais en russe. Défigurer ainsi des noms illustres dans le Nord, c'est comme si l'on y imprimait les articles de Paris avec les noms et les qualités de nos plus illustres citoyens burlesquement travestis ; ce qui serait moins choquant encore, puisque les noms russes ont une signification bien plus déterminée que les français.

Dolgo-rouki veut dire *longue-main,* et ce surnom d'un grand prince de la race de Rouric, nommé Youri Wladimirowitsch, qui fonda Moscou vers le douzième siècle, a passé à sa postérité.

Le *Moniteur* a été longtemps avant de pouvoir apprendre le nom de *Souworow,* qu'il s'obstina à écrire *Sawarou* et *Souwarou :* mais la renommée répéta tant de fois ce terrible nom, qu'on le sait enfin en France. La même feuille fit souvent mention de *Bébroko* et de *Berboko,* au lieu de *Bez-borodko,* qui veut dire *sans barbe, imberbe. Orlow* est le génitif pluriel d'*Orel,* aigle ; *Zoubow,* le génitif pluriel de *Zoub,* dent ; le comte des Aigles, le prince des Dents. *Dites à Sa Majesté que je ne me porterai pas bien, aussi longtemps que les dents qui me font mal ne seront pas arrachées ;* c'est ainsi que Potemkin répondit un jour à un officier qui venait s'informer de sa santé de la part de l'impératrice. C'était, comme on le voit, un calembour sur le nom de Zoubow : ce dernier venait d'être élevé à la place de favori, en dépit de l'orgueilleux Potemkin.

Ce Russe-là, dira-t-on, veut-il qu'on apprenne sa langue hyper-

boréenne ? Non ; mais je voudrais que vous écrivissiez les noms étrangers qui ne sont pas naturalisés dans la vôtre, comme ils se prononcent, surtout quand vous n'avez pas les caractères de cette langue pour en copier au moins l'orthographe. C'est un respect que l'on doit aux étrangers, à l'histoire et à la postérité. Si les Romains n'avaient pas eu, comme vous, la manie de tout finir en *us*, vous sauriez quelque chose de plus de la langue de vos aïeux.

S, p. 357.

Quand on parle d'un nouveau système militaire de Paul Ier, il ne faut pas croire qu'il s'agisse d'un système nouveau, comme en avait projeté le maréchal de Saxe, comme en exécuta le grand Frédéric, et moins encore d'une tactique nouvelle, comme celle que proposa Guibert, ou celle que les Français ont déployée dans cette dernière guerre. On sait que tout changement subit dans l'art *de tuer son prochain*, fût-il d'ailleurs défectueux, déconcerte toujours un ennemi routinier, et a, pour cela même, un grand avantage pour celui qui le met en usage. Les meilleurs généraux ont été souvent la dupe de ces innovations, comme le maître d'escrime est quelquefois percé par le novice courageux qui avance sur lui sans consulter les règles de l'art. C'est sous ce rapport que le grand Frédéric jugeait le général russe Boutourlin le plus dangereux de ses adversaires. *On ne peut faire*, disait ce roi guerrier, *aucun plan de défense contre cet homme-là; il agit toujours d'une manière opposée à toute supposition raisonnable.* Frédéric attribuait cette conduite à l'ignorance : peut-être était-ce le résultat d'une réflexion lumineuse. Boutourlin pouvait se dire : En attaquant ce grand maître, d'après les règles qu'il connait si bien, je serai battu ; j'ai donc moins à risquer en les enfreignant toutes.

C'est le même raisonnement, ou plutôt le même instinct, qui a fait si souvent vaincre Souworow. Il attaquait le point jugé inattaquable, il choisissait la route la plus difficile, et son premier mouvement, dans la plus heureuse position, était quelquefois celui qu'un autre général n'aurait fait que dans un cas désespéré.

Quant à Paul Ier, de qui nous voulions proprement parler dans cette note, son système militaire ne consistait qu'à faire monter dans son palais la garde, un peu différemment qu'on ne l'avait fait auparavant : une pédanterie minutieuse dans le maniement des armes, un ordre et des détails insignifiants à la parade journalière, et aux revues continuelles qu'il faisait de ses troupes, absorbaient toute son activité. Il déployait une sagacité merveilleuse en raisonnant sur le nombre des boutons d'un habit, sur la position du pouce en tenant le fusil, sur la forme d'un chapeau, etc., etc. Voici un exemple d'un changement plus raisonné qu'il a fait dans les armées russes. La cocarde, jusqu'à son règne, avait été blanche. Un jour, à l'exercice, en contemplant le front d'un régiment, il tombe tout a coup dans une profonde méditation. Parbleu ! s'écria-t-il, il est bien étonnant qu'on n'ait pas pensé à une chose qui me frappe. La cocarde blanche se voit de loin sur le chapeau noir ; elle sert de point de mire à l'ennemi : il faut la changer. Il voulut d'abord qu'elle fût verte sur un chapeau bleu de ciel, dont la couleur se fût confondue dans celle de l'air : mais il trouva plus sûr de consulter les règles du blason, pour ne pas les offenser. Nicolaï eut ordre de lui apporter tous les traités de cette science sublime. Comme les armes de Russie sont un aigle de sable en champ d'or, la cocarde fut définitivement noire avec un liseré jaune. De là ces chapeaux étranges, que nous avons admirés en voyant les Russes. Mais il est à remarquer qu'au même instant où il substituait la cocarde noire à la blanche, il donnait aux soldats des vestes et des culottes de cette dernière couleur, qui ressortissent d'autant mieux entre les guêtres noires et l'habit vert foncé.

T, p. 359.

La haine de Paul était bien gratuite. Personne ne rendit de plus grands services à Paul que la Harpe, et il lui doit peut-être d'avoir régné. On a parlé, dans le cours de l'ouvrage, de l'estime et de la confiance dont Catherine honorait le précepteur de ses petits-fils, Lorsqu'elle méditait le projet de transmettre directement la couronne à Alexandre, elle sonda plusieurs fois la Harpe, pour péné-

trer ses dispositions. Ces entretiens particuliers avaient surtout lieu quand Paul choquait l'impératrice ou la cour par quelques traits de son caractère bizarre. « Dites-moi donc, mon cher la Harpe, disait alors Catherine, que pensez-vous de ce fou-là ? (c'est ainsi qu'elle nommait son fils.) Et que deviendra la Russie, s'il règne un jour? C'est cette idée qui me tourmente... Quelle différence entre lui et son fils Alexandre! Cet aimable enfant me console, et me rassure pour l'avenir. Pourquoi est-il si jeune encore? Ah! je vous en prie, si son esprit précoce lui permet déjà de remarquer les lubies de son père, que ce soit au moins pour les éviter; faites-lui-en sentir les dangers et le ridicule dans un homme né pour régner, et donnez-lui surtout un peu de hardiesse et d'assurance : il est bon de le préparer aux démarches que la conduite de son père nécessitera peut-être, etc. »... C'est par de semblables propos que Catherine les préparait elle-même. La Harpe lui avait été présenté et recommandé par Lanskoï, le plus cher de ses favoris : elle avait en lui une confiance entière, qu'il justifia, non en stimulant l'ambition de son jeune élève aux dépens de sa moralité, mais en lui apprenant à concilier les devoirs que lui imposait la nature envers un père avec ses lumières et sa raison.

Après le départ du colonel la Harpe et l'expulsion du major Masson, tous ceux qui avaient eu quelques liaisons avec eux se virent exposés aux mêmes persécutions. M. de Sibourg, précepteur des grandes-duchesses, ainsi que M. du Pujet, bibliothécaire de l'impératrice, soupçonnés d'entretenir des correspondances en Suisse, leur patrie, furent enlevés et conduits en Sibérie. Mais Paul I[er] les rappela ensuite, et les dédommagea même de cette punition arbitraire et terrible.

U, p. 360.

Le général L...., qui a bien voulu me communiquer ses remarques intéressantes sur la glorieuse campagne qu'il a faite en Helvétie, s'exprime de cette manière, à l'occasion des Cosaques.

« J'ai vu sur la rive droite de la Limmath, pendant que notre armée tenait la gauche, des postes de Cosaques blottis ensemble

de la manière la plus pittoresque; on les voyait dévorer crus des aliments que l'on a grand soin de faire cuire dans tous les pays policés, comme la viande, les citrouilles, les concombres, etc., etc. La musique française venait parfois jouer des airs guerriers sur les bords naguère si heureux de cette belle Limmath. Alors ces Cosaques se relevaient spontanément, pour danser et sauter en rond, tandis que le factionnaire qu'ils avaient en avant se tenait appuyé sur sa lance, immobile comme un terme. En voyant pour la première fois ces étranges soldats, je me rappelais les voyages et les Hottentots de le Vaillant, ou de l'Écossais Bruce. Cette troupe est mal soignée, mal vêtue, et paraît plus à mépriser qu'elle ne l'est en effet. Il y a une différence sensible entre les Cosaques et les régiments réguliers; et l'on conçoit difficilement, en les voyant les uns et les autres dans le même camp, qu'ils soient faits pour s'entendre et servir ensemble. Mais il existe une différence plus frappante encore entre tel officier et tel autre du même régiment. Autant vous apercevez d'instruction, d'élégance et de politesse chez une certaine classe d'officiers russes, autant vous êtes surpris du contraire dans une autre classe. Ceux de cette dernière ne se distinguent du simple Cosaque que par la marque distinctive de leur grade. »

Cette note, qui prouve la sagacité de l'observateur, rappelle et confirme, d'une manière bien frappante, ce que nous avons remarqué dans cet ouvrage à l'occasion du caractère des Russes, qui semblent effectivement se partager en deux nations par l'éducation et les mœurs. Quant aux Cosaques, le général français ne les aurait pas trouvés si mal équipés, s'il les avait vus, avant le règne de Paul, formés en régiments réguliers par Potemkin. Il sera curieux de voir à cette occasion le texte d'un ukase de Paul du mois de novembre 1797, qui remet les Cosaques du Don sur l'ancien pied, en ces termes : « Je confirme entièrement, et sans exception, l'ancienne organisation des Cosaques du Don, et suis résolu de la remettre en vigueur, pour rétablir les formes antiques sous lesquelles les troupes du Don ont toujours été si utiles aux monarques et à la patrie. Pour ce qui regarde les abus, et les changements

introduits par le prince Potemkin, c'est à vous, monsieur l'*Ataman*, à détruire les premiers, et à moi à désapprouver les seconds, *qui tendaient continuellement à renverser l'ordre des choses dans la société.* »

En vertu de cet ordre, adressé au général Orlow, nommé *Ataman* des Cosaques du Don, leur ancienne constitution militaire a été rétablie.

V, p. 364.

L'avant-veille de la bataille de Zurich, le major *Herms*, commandant l'escorte de la caisse militaire des Russes, était arrivé d'Augsbourg avec soixante mille ducats de Hollande en espèces, et trois cent mille florins en monnaie d'argent. Le jour de la bataille, cet officier fut envoyé un peu en arrière avec quatre-vingts chasseurs qui escortaient la caisse. Voyant vers midi les Russes arriver en désordre jusqu'à lui, il s'alarma, et courut auprès de Korsakow, pour lui demander l'ordre de mettre le trésor de l'armée en sûreté. Je vous donnerai cet ordre quand il en sera temps, répond le général; retournez à votre poste. A peine y fut-il de retour, qu'un détachement d'une demi-brigade légère, ayant percé jusque-là, tomba sur son escorte, et fit main basse sur la caisse. Le major rendit son épée à un Français, qui parlait allemand, et lui demanda d'être conduit avec sa voiture au quartier général. Non, monsieur, répond le soldat, vous viendrez à pied, et la voiture restera ici; car si nous la conduisions au quartier général, elle serait à la nation, au lieu que sur le champ de bataille elle est à nous. Herms fut donc emmené loin de son trésor, et les captureurs mirent pied à terre pour défoncer les tonneaux, et y puiser à pleines mains l'or et l'argent dont ils remplissaient leurs poches. Comme ils étaient occupés à cette besogne lucrative, un parti de Cosaques et de chasseurs à pied russes fond sur eux, les tue ou les disperse, avant qu'ils puissent remonter à cheval, et s'approprie les restes de cette riche proie, avec lesquels ils s'enfuient à leur tour, à l'approche d'une nouvelle troupe ennemie qui accourait. J'ai vu l'un des Français surpris par les Cosaques, au moment où il avait la tête et les

mains dans un tonneau, qui avait reçu une profonde blessure à la seule partie qu'il offrait à l'ennemi dans cette singulière posture. Il se consolait de cet accident, parce que les Russes, en le retirant comme mort du tonneau, pour y puiser à leur tour, n'avaient pas eu le temps de fouiller dans ses poches qui étaient déjà remplies, et lui fournissaient encore de quoi faire une agréable convalescence.

Quant au major Herms, Livonien, dont je tiens les détails précédents, je le vis après la bataille. Il y a quelques jours que j'avais des millions, me dit-il, et voici tout ce qui me reste. Il fit ouvrir un petit porte-mateau où il y avait une paire de pantoufles et une robe de chambre blanche. J'ai eu beau prier vos soldats, ajouta-t-il, de me laisser au moins quelques écus dans ma bourse, en considération de la riche capture que je leur avais procurée; ils m'ont enlevé impitoyablement jusqu'à ma montre, et je n'ai pas même en ce moment de quoi me faire la barbe. La situation de cet officier était triste sans doute; mais je répondis à ses plaintes amères contre les soldats français, en lui faisant observer les riches aiguillettes et les galons d'or qu'il avait encore à ses habits et à son chapeau. Convenez, lui dis-je, que vos Cosaques n'en eussent pas laissé autant à un officier français. Votre bel habit d'uniforme, sous une bonne capote, une robe de chambre, des pantoufles, et deux esclaves qu'on vous a laissés pour vous servir, cela s'appelle-t-il avoir été maltraité et dépouillé, quand on a été, comme vous, pris les armes à la main sur le champ de bataille? Il en convint; mais il me dit que les Russes étaient des barbares, et les Français un peuple policé. Il était vivement affecté de son malheur et de sa captivité, que de jeunes officiers russes, qui la partageaient, supportaient avec plus de résignation.

X, p. 365.

Outre la valeur opiniâtre et la discipline machinale qui distinguent les Russes et les rendent si redoutables un jour de combat, plusieurs autres causes y contribuent encore, et principalement la superstition. Ils ont une croyance bien singulière, qui se transmet de la part

des vieux soudrilles aux jeunes soldats. Ils observent, au commencement de l'action, si le premier homme atteint dans le rang tombe en avant ou en arrière : si c'est en avant, c'est une marque certaine de la victoire ; si c'est en arrière, c'est un mauvais augure. Quelques prisonniers russes m'assuraient que leurs premiers blessés étaient tombés en avant, et que ç'avait été pour eux un signe d'avancer Ils étaient de plus dans l'idée que les Français ne leur feraient aucun quartier ; nouvelle cause de cet acharnement terrible avec lequel ils se défendirent : pour la vieille croyance dans la résurrection, elle n'est plus générale parmi les soldats. Mais ce qui prolonge ordinairement le massacre dans une bataille entre deux peuples dont les gestes et les signes diffèrent souvent autant que le langage, c'est le défaut de pouvoir s'entendre : ce défaut a déjà fait répandre bien du sang inutilement, et même après que la victoire est décidée. Il serait digne d'un siècle plus humain et plus éclairé de remédier à cet inconvénient, en introduisant chez toutes les nations policées le même mot pour demander la vie, quand on veut se rendre. Mais la voix de l'humanité pourra-t-elle jamais se faire entendre à ceux qui perfectionnent l'art du carnage? Le Français vaincu demande *quartier*; l'Allemand, *gnade* ou *pardon !* le Russe dit *prosti*, et le Turc crie *aman!* Au sac d'Ismaïl, une troupe de ces derniers, poursuivie par les Russes, se trouva enfermée dans une rue étroite, où l'on braqua des pièces chargées à mitraille. Les Turcs criaient dès longtemps *aman !* mais les Russes, croyant que c'était un cri de commandement ou de fureur, redoublaient leur feu. Les Turcs jetèrent enfin leurs armes, se mirent à genoux, et redoublèrent leurs cris. Les officiers russes parvenaient déjà à faire susprendre le massacre; mais, à l'instant même, l'un de ces Turcs fanatiques qui se dévouent à la mort, se releva, et fit feu du milieu de la troupe. Ce coup fut le signal de la plus horrible boucherie : les pièces rechargées furent lâchées à brûle pourpoint; et ce qui échappa à cette mitraillade fut sur-le-champ tué à coups de baïonnette, ou assommé à coups de crosse. Il y eut en cet endroit six cents cadavres entassés. Les mêmes accidents ont eu lieu entre les Français et les Russes, en Suisse et en Hollande, où quel-

ques fanatiques de ces derniers ont ainsi occasionné le massacre d'une troupe entière entourée et vaincue.

Y, p. 366.

Le général qui m'a communiqué ces détails, les rapporte avec autant d'agrément que de vérité.

« Un officier russe, fait prisonnier en avant de Zurich, dînait chez moi à Winterthur ; et il m'adressa tout à coup cette phrase, quoiqu'il eût jusque-là montré dans la conversation beaucoup de connaissances et de jugement : *Monsieur le général, j'ai perdu tous mes effets et près de quatre mille ducats ; je suis à peu près ruiné : cependant je ne dois pas me plaindre ; vos soldats m'ont laissé mon plus cher trésor.* Tout en disant ces mots, il tirait de sa poche un petit cadre de la grandeur de la main, recouvert en plaques d'argent, avec l'intervalle nécessaire pour laisser apercevoir les portraits de saint Alexandre Newski (1) et de saint Nicolas, dont la peinture me parut très-soignée. J'eus d'abord grande envie de rire ; mais je ne le devais point, et, par réflexion, je dis en moi-même : Heureux celui qui peut ainsi se consoler ! Cela me prouvait du moins que, dans une pareille circonstance, une petite dose de superstition vaut une grande dose de philosophie. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, et produisent les mêmes effets. »

Il faut savoir que les Russes prennent à la lettre le commandement : *Tu ne te feras point d'images taillées*, et que c'est pour cette raison qu'ils font peindre leurs saints en miniature. Les draperies, en feuilles d'or ou d'argent, sont ensuite appliquées sur la peinture, dont elles ne laissent voir que le visage et les mains : c'est ainsi qu'ils éludent bizarrement la loi, et se font des images qui imitent la sculpture ; car toutes les draperies sont en relief. La particularité, que l'officier russe en question avait montré de l'esprit, a bien lieu de surprendre. La dévotion aux images est si inhérente aux pré-

(1) Ce saint est le grand-prince Alexandre I[er], surnommé *Newsky* d'une bataille qu'il gagna sur les bords de la Néwa. Voyez la note I, page 169 du présence volume.

jugés et au caractère national, que j'ai vu les plus instruits faire de vains efforts pour se mettre au-dessus de cette faiblesse ; et l'on a lu, dans le chapitre VIII, des preuves du respect que leur portent les filles de joie et les voleurs. Cette superstition, inspirée dès la plus tendre enfance, se marie, chez les Russes honnêtes, à une sensibilité profonde, et à une espèce de point d'honneur qui n'est pas toujours ridicule.

M. Y...., auteur de quelques bonnes comédies russes, que j'ai beaucoup connu, et qui se trouvait comme colonel d'artillerie à la bataille de Zurich, en fournit un jour une preuve, chez le général Mélissino. Il était de garde au camp. Comme il avait de la singularité dans l'esprit, le général excita, pendant le diner, quelques-uns des autres officiers, qui se mirent à le railler impitoyablement. La répartie lui manquant, et suffoquant de dépit, il prit tout à coup son hausse-col, où était en bosse le chiffre de l'impératrice. Il le signa, le baisa avec respect, puis se mit à genoux en l'élevant vers le ciel, et fondit en larmes. Il demandait pathétiquement pardon à cet emblème d'avoir enduré de sottes railleries, et se déclarait indigne de servir et de porter désormais cette marque honorable et révérée. Cette scène surprit et toucha tout le monde, même les railleurs, et cet officier parut désespéré. Il fallut que le général lui-même le haranguât et l'exhortât à reprendre son hausse-col, pour continuer son service ; il le reprit enfin, après avoir tiré de son sein et baisé également son patron qui y était suspendu. Chez toute autre nation européenne, un officier aussi sensible à une raillerie, d'ailleurs assez insignifiante, s'en fût vengé en se coupant la gorge avec les railleurs : et celui-ci, après s'être réconcillié avec ses images, alla présenter la main à ceux qui l'avaient offensé. Je sais qu'il a déployé le plus grand courage à la bataille de Zurich.

Z, p. 366.

Le lieutenant de Korsakow était le prince Gortschakow, neveu de Souworow, jeune homme avantageux, qui portait un corps à baleines pour se former la taille, et qui mettait du rouge. Comme il

avait suivi son oncle dans quelques campagnes, on l'avait toujours envoyé en courrier à l'impératrice, qui, à chaque voyage, le gratifiait d'un grade ou d'un ordre. Il aurait reçu celui de l'aigle de Prusse, pour une visite faite au roi en Pologne. Frédéric Guillaume II prodigua surtout aux officiers russes ces récompenses, dont le grand Frédéric avait été si ménager. L'ordre du mérite militaire, cette distinction qu'enviaient les héros de la guerre de Sept ans, fut donné à un enfant de dix ans, le petit Buxhöwden, qui s'était, disait-on, trouvé avec son père à une affaire contre les Polonais. Aussi, lorsqu'un général russe avait à sa suite quelque officier qu'il favorisait, et pour lequel il n'osait cependant encore rien demander à l'imperatrice, il lui donnait une commission pour Frédéric-Guillaume, qui le renvoyait avec un ordre.

Les généraux Markow et Sacken furent, entre autres, faits prisonniers à Zurich. Ce dernier, homme d'expérience, se montra si religieux observateur de la discipline et des institutions de son souverain, que, même à Paris, il n'osait quitter ni ses grosses bottes, ni prendre un chapeau rond. Paul lui en sut gré, et il fut le premier général de l'expédition réintégré. Le consul, ayant fait venir de Nancy le major Ségréieff, pour l'envoyer à Pétersbourg faire à Paul I[er] la généreuse proposition de lui renvoyer ses prisonniers sans rançon, s'il voulait les recevoir, on remit à cet officier 500 louis pour les frais de son voyage, et on lui recommanda le secret; ce qui l'engagea à partir sans prendre les ordres de Sacken. Ce général, scrupuleux observateur de la subordination, s'en trouva très-offensé; et il est à présumer que Ségréieff eût été puni de sa discrétion, si sa mission n'avait pas été accueillie par l'empereur. Mais on en connaît le succès. (*Note ajoutée en* 1801.)

AA, p. 374.

On a parlé de ces médailles que reçoivent les soldats russes, comme une espèce d'ordre de mérite qui excite leur émulation. On en donne à tous ceux qui se sont trouvés à un combat où l'on a été victorieux. J'ai vu avec étonnement que plusieurs prisonniers russes, malgré les besoins d'une longue captivité, n'ont pu se résoudre à

vendre cette médaille, et la reporteront dans leur patrie. Certes un pareil sentiment leur doit obtenir une récompense à leur retour et mérite, en attendant, les éloges des Français. Pour apprécier cette conduite d'un soldat russe, il faut se souvenir qu'il est depuis près de deux ans prisonnier, qu'il ne reçoit qu'une livre et demie de pain et trois sols par jour pour subsister. On m'objectera que c'est plus encore qu'ils ne reçoivent chez eux de leur souverain. Oui; mais en Russie ils ont des habits, ils sont logés chez le paysan, ils ont la ressource de leurs *artels*, ne sont point enfermés, et se procurent les petits besoins journaliers à vil prix. Malgré l'humanité des habitants, ces malheureux, couverts de lambeaux, ont mené en quelques villes ou châteaux de France une vie misérable. La munificence du gouvernement est enfin venue au secours de ces braves gens, abandonnés de leur souverain et trahis par leurs alliés. Ce sont les ennemis, les vainqueurs des Russes, qui leur ont témoigné l'estime et l'intérêt qu'ils avaient droit d'attendre de ceux qui avaient acheté ou vendu leur sang. Mais en voyant passer ces fameuses colonnes, formant une petite armée de sept mille hommes, on regrettait que les intentions généreuses du gouvernement français n'aient pas été suivies avec toute la libéralité digne d'une grande nation (1). Les malades et les blessés paraissent avoir été oubliés dans la distribution des vêtements; et ceux qui s'en retournent, n'ont que leurs anciens lambeaux. Au lieu d'avoir donné à ces soldats des armes qui auraient fait connaître avantageusement nos manufactures dans le Nord, on leur a distribué à Cologne de vieux fusils, tirés de l'arsenal de Mayence.

BB, p. 374.

C'est surtout l'humanité, la promptitude et la propreté avec lesquelles les Russes blessés furent soignés dans les hôpitaux

(1) *Ces intentions généreuses dignes d'une grande nation* ont eu du moins bien noblement leur effet à l'égard des Autrichiens faits prisonniers en Italie par les Français, dans leur glorieuse campagne de 1859.

(*Note du nouvel éditeur*).

français, qui les surprirent et les touchèrent. Qu'on s'imagine le contentement de ces malheureux soldats, traités chez eux si durement en état de santé, et si impitoyablement lorsqu'ils sont malades ou blessés, de se voir chez leurs ennemis couchés deux à deux dans des lits propres, pourvus de linge blanc, de bonnets de nuit, de robes de chambre et de pantoufles; commodités inconnues aux soldats russes, à commencer par le lit, dont ils ne font jamais usage.

Dans quelques villes frontières, comme Montbéliard, où l'impératrice de Russie, princesse de Wurtemberg, avait été élevée, et était encore aimée; où, par des événements aussi extraordinaires, le château de ses ancêtres se trouvait métamorphosé en hôpital pour recevoir ses nouveaux et lointains sujets, les femmes allaient au-devant des chariots de blessés et leur portaient des rafraichissements. Plusieurs habitants de cette ville s'empressèrent d'offrir leur table aux officiers convalescents, et de leur témoigner l'attachement qu'ils conservaient à leur princesse. C'est ainsi que l'empire de la vertu et de la reconnaissance se conserve et se répand encore des extrémités du monde, à travers les armées dévastatrices et les dissensions politiques.

C'est ici le lieu de placer un mot sur la négligence des Russes pour leurs blessés, sur l'inaptitude et l'ignorance de leurs officiers de santé, qui ne sont pour la plupart que des barbiers, sous le nom de *podléker* (sous-chirurgiens). Un couteau, mal aiguisé, est quelquefois le seul instrument dont ils se servent pour déchirer les chairs d'un malheureux et lui arracher une balle, ou pour achever, sur le champ de bataille, l'amputation d'un membre fracassé par un coup de feu. Si ce blessé n'a sur lui ni mouchoir, ni écharpe, ni linge, pour étancher et bander sa plaie, il expire dans son sang, avant qu'on lui ait mis le premier appareil; ce qui n'arrive souvent que quarante-huit heures après la blessure.

Potemkin, dans la guerre contre les Turcs, avait pris avec lui un chirurgien français, nommé M. Massot, à qui il donna l'inspection des *lazarets* ou hôpitaux de campagne, qui tiennent lieu d'ambulances.

Massot, entendant qu'on se préparait à livrer l'assaut d'*Otschakoff*, fit une espèce de revue dans le camp. Il trouva les pharmacies sans médicaments, les chirurgiens et barbiers sans instruments, et dans la plus parfaite insouciance. On n'avait pas même pensé à préparer des bandages et de la charpie. Les chirurgiens majors, allemands, protégés par les médecins de la cour, et jaloux de l'étranger, ne tinrent compte de ses exhortations, et se moquèrent de ses menaces. Massot, frappé des suites qu'allaient avoir ce dénûment absolu et la mauvaise volonté des chefs, déclara qu'il s'en plaindrait au prince. Comme il était à dîner avec lui, il se leva tout à coup de table, et, en présence de tous les officiers généraux, il fit une description animée et pathétique de la mauvaise administration des hôpitaux, et supplia le prince de vouloir donner les ordres les plus prompts et les plus précis pour qu'on se procurât au moins les secours les plus urgents, et principalement de la charpie. Le prince Potemkin rit de son zèle et de son éloquence, lui dit de se tranquilliser, qu'on n'aurait besoin de rien, parce qu'on n'aurait pas de blessés. Le lendemain, il fit donner l'assaut. et, en moins d'une demi-heure, dix-huit cents blessés furent entassés dans les baraques ou dans les rues du camp. On fut alors obligé d'acheter des Juifs polonais qui suivaient l'armée, de la grosse toile neuve pour en faire de la charpie. Plusieurs milliers de soldats périrent en quelques jours de froid et des suites de leurs blessures.

Ce qui surprendra peut-être le plus les Russes à l'arrivée de leurs prisonniers, et ce qui les touchera le moins, ce sera d'en voir un si grand nombre de mutilés, à qui l'art supérieur et les soins des chirurgiens français ont pu seuls conserver la vie. Malgré les guerres continuelles de la Russie, il n'est point de pays où l'on rencontre moins de soldats mutilés : ceux qui sont blessés grièvement périssent tous. Je n'en accuserai pas une politique intéressée : il serait trop affreux de le supposer.

On s'étonne, au contraire, de rencontrer en France, et surtout à Paris, tant d'hommes à qui il ne reste, pour ainsi dire, que le tronc. Plusieurs courent sans béquilles et sans bâtons dans les

rues les plus fréquentées. On voit même à Versailles la danse des jambes de bois, exécutée avec beaucoup de grâces et de légèreté.

CC, p. 377.

Paul fut si indigné de la défaite de ses troupes, et si outré de voir la coalition que lui-même avait reformée avoir le même succès que les précédentes, qu'il se vengeait des princes de l'Europe par les sarcasmes les plus sanglants. On a parlé des affronts et des offenses qu'endurèrent chrétiennement les ministres d'Autriche et d'Angleterre, avant de se déterminer à partir. Celui de Danemark encourut la même disgrâce par une singularité assez plaisante. Un jour Paul, s'exprimant à son ordinaire avec beaucoup d'amertume sur les coalisés, finit par dire qu'ils ne méritaient pas que l'on fît la guerre pour eux ; qu'ils devraient, au lieu d'un congrès, convoquer un tournois pour y vider leur querelle en champ clos ; que ceux qui n'auraient pas le courage de se battre eux-mêmes pourraient envoyer en leur place les ministres qui les avaient si bien servis, et pour l'opinion desquels ils se ruinaient. Paul poussa cette amère plaisanterie jusqu'à désigner chaque combattant, en opposant roi à roi et ministre à ministre. Le ministre de Danemark rendit compte à sa cour, ou à un ami, de ces propos de l'empereur, en y mêlant quelques railleries piquantes. La lettre fut interceptée ; et Paul, furieux, lui ordonna de quitter sa capitale en vingt-quatre heures (1). Voilà la véritable clef de ces bruits dont les papiers allemands furent pleins. Ils par'èrent de ces plaisanteries de Paul, comme d'un projet sérieux qu'il avait formé de publier un tournois et des joûtes, où il inviterait toutes les puissances à se rendre, soit les princes, soit leurs champions, pour se livrer un combat et décider en champ clos.

(1) Il faut ajouter que Paul fit insérer dans la gazette de la cour le morceau extrait de la lettre de M. de Rosencranz, sans omettre les réflexions plus qu'amères que l'écrivain avait ajoutées à son récit. M. Rosencranz tomba du ciel en lisant cette feuille : on n'y avait pas nommé les correspondants, mais il sentit d'où cela partait, et prépara ses paquets, avant d'avoir reçu l'ordre du départ. (*Notes des premiers éditeurs.*)

DD, p. 377.

Pour recruter les armées russes et compléter celles destinées à conquérir la France, l'ukase de septembre 1798 ordonna la levée de trois hommes par cinq cents têtes mâles. En supposant à l'empire de toutes les Russies trente millions de population, et en retranchant d'abord quinze millions pour les femmes, puis encore un million pour les nobles, les militaires, les employés civils, et les marchands qui se rachètent, il resterait quatorze millions : le produit de $\frac{500}{3}$ est de 600 par million ; le total serait par conséquent de quatre-vingt-quatre mille recrues. J'observerai que c'est la fleur de la population mâle que l'on enlève. Les officiers recruteurs vont recevoir et choisir les individus, que l'on dépouille tout nus, et que l'on examine scrupuleusement. On s'en tient pour le nombre au dernier recensement qui a été fait, et où sont compris tous les mâles qui existaient alors, à compter de l'enfant qui vient de naître jusqu'au vieillard qui expirera peut-être le lendemain. Ces recensements n'ont lieu que tous les vingt ans environ, de manière que dans l'intervale il se fait de grands changements. C'est cependant sur cette base mobile qu'est assise la capitation à laquelle est sujet tout mâle vivant. Il arrive souvent qu'un père de famille, qui, à l'époque du recensement, avait trois ou quatre fils, les perd quelques années après : le malheureux est cependant obligé de payer pour eux jusqu'au prochain dénombrement. D'un autre côté, il est des paysans qui ont des enfants de quinze à dix-huit ans, pour lesquels ils ne payent point encore, puisque ces enfants n'étaient pas nés. Pour l'État, tout est à peu près compensé : mais pour une famille ou pour une commune où quelque maladie épidémique a régné, c'est une véritable calamité. Cette commune, fût-elle réduite au quart de sa population, paye la même contribution personnelle.

EE, p. 378.

Paul faisait la ronde à toute heure, pour surprendre quelques soldats ou quelques officiers en défaut. Lorsqu'il était à Gatschina ou à Pawlowsky, il traversait plusieurs fois par jour le quar-

tier de ses gardes. Il fallait alors que chacun se présentât sur la porte de sa caserne pour faire front; et si, à travers la fenêtre, l'empereur apercevait quelque officier en robe de chambre ou sur son grabat, s'il voyait quelqu'un se retirer, se cacher ou l'éviter, il le faisait sur-le-champ sortir et conduire au corps de garde; de manière que ces pauvres officiers, après un exercice fatigant, qui avait souvent commencé avec le jour pour ne finir qu'après midi, n'avaient pas un instant de repos : ils étaient obligés de tenir toujours quelques domestiques aux aguets, pour les avertir au cas où l'empereur tournerait ses pas du côté de leur logement.

D'autres fois Paul Ier faisait battre l'appel deux ou trois fois par jour, pour s'assurer de la promptitude et de la vigilance de ses troupes. Un jour qu'il en avait été très-mécontent à l'exercice, il se mit à souper de très-mauvaise humeur ; et, rappelant les revers qu'elles venaient d'essuyer en Suisse et en Hollande, il s'emporta contre les Russes en général, les accusa de manquer de vigilance et d'activité, disant qu'on pouvait tout au plus, à force de soins et de peine, les dresser comme des machines, qu'il était impossible de leur donner du zèle et de l'énergie. Le grand-duc Alexandre, présent, entreprit de défendre les troupes, et répondit surtout de la promptitude et de la bonne volonté de la garnison qu'on pourrait à tout moment mettre à l'épreuve, en lui donnant une fausse alarme. Paul prit son fils au mot, et lui ordonna de faire battre la générale, la nuit même, à une heure du matin. Comme l'empereur avait, pendant cette conversation très-animée, bu plus qu'à l'ordinaire, Alexandre lui demanda l'ordre par écrit, et le mit dans sa poche avant de sortir.

Paul était plongé dans son premier sommeil, lorsque tout à coup, à l'heure sonnante, la générale bat dans tous les quartiers, et le tocsin est sonné par toutes les cloches. Personne n'ayant été prévenu, les habitants se lèvent effrayés, et les troupes sortent en foule de leurs casernes, pour se rendre au lieu désigné du rassemblement. En un moment les rues furent inondées de bourgeois et de soldats en mouvement, et les maisons illuminées. Chacun demandait ce qui venait d'arriver, et personne ne pouvait répondre.

Le vacarme et l'effroi se répandent bientôt au palais de l'empereur : ses valets de chambre se précipitent dans son appartement, et le réveillent en sursant pour lui annoncer que les rues se remplissent d'une foule de peuple et de soldats, et que toute la ville est en alarme. Paul avait cuvé son vin : mais sa mémoire ne lui rappelant ni la scène, ni les ordres de la veille, il se lève tout agité, et ordonne qu'on lui selle son cheval. Les craintes et les soupçons qui l'inquiétaient continuellement lui firent perdre la tête : il crut que l'heure de la révolte et de la révolution avait sonné, et n'eut pas plutôt mis en hâte ses habits, qu'il descendit, monta à cheval, et prit, au grand galop, la route de Gatschina, suivi de deux hommes seulement.

Un instant après arrive le grand-duc Alexandre, pour demander à son père s'il est content, et lui annoncer que déjà toutes les troupes rassemblées n'attendent que les ordres de S. M. Quelle fût la surprise du jeune prince, en apprenant l'épouvante et la fuite de l'empereur. Il court sur ses pas, avec sa suite, et bientôt il en approche assez pour que son père pût entendre le bruit des chevaux. Paul pense qu'on le poursuit, et redouble d'abord sa course. Il ne voulut enfin s'arrêter, que lorsque le grand-duc, ayant laissé sa suite en arrière, s'avança seul et l'atteignit. Il y eut alors une explication entre le père et le fils, qui revinrent tranquillement ensemble au palais.

Cette aventure ne corrigea pas Paul Ier de ses craintes et de ses soupçons. Les moyens à la fois tyranniques et ridicules qu'il employa pour sa conservation, et pour prévenir une révolution qu'il redoutait ne servirent qu'à le rendre tous les jours plus odieux. Pétersbourg avec des guérites et des barrières où l'on arrête les passants à chaque coin de rue, ressemble maintenant à une ville en état de siége. Les palais de l'empereur ne sont que des prisons entourées de nombreux corps de garde. La police est une véritable inquisition politique : l'espionnage et les délations ont banni la confiance. Les visites domiciliaires continuelles répandent l'alarme, à toutes les heures, dans les maisons bourgeoises. La gêne dans la manière de vivre et de s'habiller, et l'étiquette rigoureuse établie dans toutes les classes de la société, ont enfin rendu cette capitale,

naguère si brillante, et où les mœurs étaient si libérales, si douces et si aisées, le séjour le plus lugubre et le plus triste de l'univers. Tous ceux qui peuvent l'abandonner, s'en éloignent; et Pétersbourg a peut-être perdu quarante mille âmes de population depuis la mort de Catherine. Il ne faudra que dix ans du règne de Paul pour faire un désert de cette magnifique création de Pierre Ier, d'une ville qui, en moins d'un siècle, était parvenue, comme par enchantement, à un point de splendeur et de prospérité qui la rendait la jeune et superbe rivale des premières cités de l'Europe.

Les défaites des armées russes en Suisse et en Batavie, de ces armées qui, depuis le règne de Pierre le Grand, n'avaient compté que des victoires ou des succès, n'ont pas non plus détrompé Paul sur l'importance des innovations minutieuses qu'il a introduites dans le service. Il est même parvenu à se persuader que, malgré la jalousie et peut-être la trahison de alliés, les Russes ne furent battus que pour avoir manqué d'exactitude dans leurs évolutions. Il en fait des reproches à ses généraux dans les revues; et il s'est même exprimé à ce sujet d'une manière assez remarquable dans un *prikas* impérial publié à la parade du 26 août 1800, qui mérite d'être consigné ici.

« Comme, dans les manœuvres d'aujourd'hui, Sa Majesté Impériale a trouvé que les troupes de la division de Finlande (1) n'ont point du tout observé les dispositions qui leur avaient été prescrites, et que la colonne de la gauche est arrivée bien avant celle de la droite à la place désignée, où elle a attendu cette dernière, par pelotons, sous le feu de l'ennemi, sans se couvrir de cavalerie ou de chasseurs, comme cela lui était ordonné, et même qu'à la retraite de l'escadron le long du front (*de la ligne*), un bataillon a fait feu sur sa propre cavalerie, Sa dite Majesté Impériale fait une réprimande au général prince Gortschakow (2), et re-

(1) Les régiments et les divisions russes sont nommés d'après les villes et les provinces de l'empire; ce qui n'est pas si sec que nos numéros, qui ne laissent rien à la mémoire ou à l'imagination.

(2) Le neveu de Souworow, qui se trouvait à la bataille de Zurich, et qui commandait au combat de Diessenhoff.

marque de plus que c'est sans doute une pareille négligence et une pareille inattention des généraux, qui ont été la cause de la perte des batailles en Suisse et en Hollande... Sa même susdite Majesté Impériale observe encore que les généraux de l'inspection (*division*) de Finlande doivent eux-mêmes voir combien ils sont éloignés d'être des généraux, même médiocres, et qu'aussi longtemps qu'ils demeureront tels, ils se feront battre partout, et par chaque ennemi. »

Rien n'est plus contrastant avec cette verte réprimande que les louanges qui avaient été données à la même division, quelques jours auparavant, dans un semblable *prikas*, où l'empereur témoigne sa reconnaissance aux commandants de la division de Finlande, et reconnait tout le mérite de leur zèle et de leurs efforts dans le service, en accordant de plus un verre d'eau-de-vie à chaque subalterne. Dans le même *prikas*, Sa Majesté, après avoir excessivement loué son corps d'artillerie dans les manœuvres du 23, crée commandeurs ou chevaliers de Malte tous les officiers qui le commandent. Ce corps, en reconnaissance d'une si flatteuse distinction, déclare « que ce qui fait sa gloire et son honneur parti-« culier, c'est de pouvoir dire qu'il a le bonheur de ne devoir sa « *perfection* actuelle qu'aux très-illustres soins de son très-gracieux « monarque et maître ; puisque Sa Très-Haute et dite Impériale Ma-« jesté, en très-haute et très-propre personne, avait elle-même eu « la bonté d'inventer un nouveau calibre de canons, par le moyen « duquel l'artillerie russe venait d'être portée au dernier point de « perfection et s'ouvrait une nouvelle carrière, et qui, avec le nom « du plus gracieux et du plus glorieux de tous les monarques, suf-« fira désormais pour être partout, et en toute occasion, la terreur « de ses ennemis. » Tudieu ! quel calibre cela doit être ! Au reste, qu'on ne s'étonne pas des tournures basses et avilissantes du style de ces passages, qui sont traduits mot à mot des gazettes de la cour de Pétersbourg, du 23 et du 26 août 1800. La langue russe, malgré sa richesse et ses beautés antiques, se ressent singulièrement de la servitude du peuple qui la parle. Un Russe, en parlant de son maître, et tout autre, en parlant de l'empereur, ou même

d'un supérieur, dit : *Il a la bonté de dormir, il a la bonté de manger, il a la complaisance de parler, de penser, etc., etc.* Il n'ose pas même employer le même mot pour signifier la même chose, lorsqu'il est question de son seigneur. *Potschiwat* et *kouchit* signifient manger et dormir, pour le maître; *spat* et *iest* expriment la même chose, pour l'esclave. C'est ainsi que les Allemands se servent d'expressions différentes pour les mêmes choses, lorsqu'il s'agit d'un homme ou d'un animal.

FF, p. 379.

L'ukase, ou l'ordonnance de regarder à l'avenir *Souworow* comme le plus grand général de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples, est, il est vrai, un acte bien extraordinaire; mais il paraît que Paul a été le premier à le violer lui-même. Cet ukase fut donné à la parade ; et par conséquent il doit avoir force de loi, en vertu d'un ukase antérieur dont nous avons déjà parlé, et qui a paru inconcevable. Nous allons, pour convaincre les incrédules, le traduire mot à mot du Recueil des ordonnances de Paul I[er], publié par son ordre. Il s'y trouve au tome I, page 141.

OUKAS, *portant que les ordres de Sa Majesté Impériale, donnés à la parade, seront considérés comme* oukas *formels (c'est-à-dire, auront force de loi).*

« Par ordre de *Sa Magesté Impériale,* le sénat dirigeant a entendu lecture d'un *oukas* formel de Sa Majesté Impériale, dont l'adjudant général Kouchelew a présenté copie au collége de l'amirauté, le 13 novembre 1796, où il est dit : *Notre empereur et maître a eu la bonté d'ordonner que les ordres donnés en sa sublime présence à la parade, aussi bien ceux concernant l'avancement* QUE TOUT LE RESTE, *seraient considérés comme* OUKAS *formels de Sa Majesté Impériale.* Le sénat ordonne en conséquence de faire connaître cette sublime ordonnance à tous les gouvernements, administrations et tribunaux de l'empire, par un arrêté, et d'en instruire la chambre du sénat à Moscou et le très-saint synode, par un avis.

« Août 1797. Du quatrième département du sénat. »

On voit, par cet acte authentique, que le sénat dirigeant est une espèce de parlement, qui enregistre et publie les lois, c'est-à-dire les *immennouï oukas*, ukases formels des empereurs de Russie : mais il n'a pas le droit de le refuser, ni même de faire des remontrances. Il est absolument un instrument passif de la volonté souveraine.

DESCRIPTION

DU PALAIS TAURIQUE

ET DE LA FÊTE QUE LE PRINCE POTEMKIN Y DONNA A L'IMPÉRATRICE CATHERINE II (1).

Ce fut le palais taurique que le prince Potemkin choisit pour donner à sa souveraine la fête brillante qui a été regardée comme un hommage de reconnaissance pour la grandeur à laquelle elle l'avait élevé. C'est le même palais que Catherine II, depuis la mort de ce favori, occupait en automne. La façade de ce bâtiment est composée d'une immense colonnade, qui supporte une coupole. En entrant on se trouve dans un grand vestibule, sur lequel donnent des appartements à droite et à gauche ; au fond est un portique, qui conduit à un second vestibule d'une grandeur prodigieuse, éclairé par le haut, et entouré à une très-grande élévation d'une galerie destinée à l'orchestre, et dans laquelle on a placé des orgues. De là un double rang de colonnes conduit à la principale salle, destinée aux grands festins. Il est impossible d'exprimer l'impression que fait ce temple gigantesque ; il a plus de cent pas de long, il est large à proportion, et il est formé par un double rang de colonnes colossales : il y a entre elles, à demi-hauteur, des loges ornées de festons élégamment sculptés, et garnies dans l'intérieur d'étoffes de soie. On a suspendu à la voûte des globes de cristal, qui servent de lustres, et dont la lumière est réfléchie à l'infini par des glaces placées à toutes les extrémités de cette immense salle.

(1) Comme dans cet ouvrage il a été plusieurs fois question du palais taurique, nous avons cru devoir y ajouter la description suivante de ce palais et de la fête que le prince Potemkin y donna à sa souveraine. Elle est tirée du *Tableau de Saint-Pétersbourg*, par *Storch*.

Il n'y a ni meubles ni ornements; mais aux deux extrémités, qui s'arrondissent en demi-cercle, il y a des vases de marbre de Carrare, surprenants par leur prodigieuse grandeur et par la beauté de leur travail. Près de cette salle se trouve le jardin d'hiver, qui n'en est séparé que par la colonnade. La voûte de ce bâtiment immense est soutenue par des pilastres qui ont la forme de palmiers : on a pratiqué dans l'intérieur des murs des tuyaux de chaleur, qui circulent tout autour des bâtiments; et des canaux de métal, remplis d'eau chaude, entretiennent une égale température sous ce parterre délicieux.

L'œil se promène avec ravissement, tantôt sur des plantes et des arbustes de tous les pays, tantôt il se repose avec admiration sur une tête antique, ou bien il parcourt avec étonnement la diversité des poissons de toute couleur contenus dans des vases de cristal. Un obélisque transparent reproduit à la vue, sous mille teintes diverses, ces merveilles de l'art et de la nature, et une grotte tapissée de glaces les réfléchit à l'infini. La température délicieuse, l'odeur enivrante des plantes, et le silence voluptueux de ce lieu enchanteur, plongent l'âme dans une douce rêverie et transportent l'imagination dans les bois de l'Italie : l'illusion ne se détruit que par l'aspect de tout ce que l'hiver a d'âpre et de rude, quand vos regards enchantés se portent hors des croisées sur les frimas et les glaçons qui entourent ce magnifique jardin. Au milieu de cet élysée s'élève majestueusement la statue de Catherine II en marbre de Paros.

C'est sur ce théâtre de sa grandeur que le prince Potemkin disposa les apprêts de la fête qu'il donna à sa souveraine, avant son départ pour les provinces méridionales, où la mort l'attendait. Ce favori semblait avoir un secret pressentiment de sa fin prochaine, et il voulait encore jouir de toute la plénitude de sa faveur.

Les préparatifs de cette fête étaient immenses, comme tout ce que son imagination enfantait. Il avait occupé pendant plusieurs mois les artistes de tous les genres : plus de cent personnes se rassemblaient tous les jours pour se préparer aux rôles qu'il leur avait confiés, et chaque répétition était une espèce de fête.

Enfin le jour fixé arriva, au gré de l'impatience de toute la capitale.

Outre l'impératrice et la famille impériale, le prince Potemkin avait invité toute la cour, les ministres étrangers, la noblesse du pays, et un grand nombre de particuliers des premières classes de la société.

L'ouverture s'en fit à six heures du soir, par un bal masqué. A l'approche de la voiture de l'impératrice, on distribua avec profusion des mets, des habillements et des boissons de toute espèce, à la populace assemblée. L'impératrice entra dans le vestibule aux accords d'une musique brillante, exécutée par plus de trois cents musiciens; de là elle se rendit dans la principale salle, où la foule la suivit : elle monta sur une estrade, qui lui avait été élevée au milieu de la salle et qui était entourée de décorations et d'inscriptions en transparents. La foule se distribua sous la colonnade et dans les loges; alors commença le second acte de ce spectacle extraordinaire.

Les grands-ducs Alexandre et Constantin, à la tête de la plus belle jeunesse de la cour, exécutèrent un ballet. Les danseurs et danseuses étaient au nombre de quarante-huit, tous habillés en blanc, revêtus de magnifiques écharpes, et couverts de pierreries, dont on estimait la valeur à plus de dix millions de roubles. Le ballet fut exécuté sur des airs choisis, analogues à la fête, et entremêlés de chants. Le célèbre Lepicq termina le ballet par un pas de sa composition.

On passa alors dans une autre salle, ornée de plusieurs riches tapisseries des Gobelins : au milieu on voyait un éléphant artificiel, couvert d'émeraudes et de rubis ; un Persan, richement vêtu, lui servait de cornac. Au signal qu'il donna en frappant sur une cloche, une toile se leva, et l'on vit dans le fond un magnifique théâtre. On y représenta deux ballets d'un genre nouveau, et le spectacle fut terminé par une comédie fort gaie, qui amusa beaucoup l'assemblée. Au spectacle succédèrent des chœurs, des danses variées, et une pompe asiatique remarquable par la diversité des costumes, tous représentant les divers peuples soumis à la domination de l'impératrice.

Bientôt après, tous les appartements, illuminés avec le plus grand soin, furent ouverts à la curiosité de la foule empressée : tout le

palais semblait en feu; le jardin était couvert de pierres étincelantes; des glaces sans nombre, des pyramides et des globes de cristal réfléchissaient en tout sens ce spectacle magique. On servit une table de six cents couverts; le reste des convives était servi debout. La vaisselle était d'or et d'argent; les mets les plus recherchés étaient servis dans des vases de la plus grande richesse; les liqueurs les plus précieuses coulaient à grands flots de coupes antiques; des lustres du plus grand prix éclairaient la table. Les officiers et les domestiques, richement vêtus, s'empressaient, en grand nombre, à prévenir les désirs des convives.

L'impératrice resta, contre sa coutume, jusqu'à minuit : elle semblait craindre, en s'éloignant, de troubler la félicité de son favori. Quand elle se retira, des chœurs nombreux et une musique harmonieuse firent retentir les voûtes du palais d'un hymne en son honneur. Elle en fut si émue, qu'elle se tourna vers le prince Potemkin pour lui témoigner sa satisfaction : celui-ci, entraîné par le sentiment de tout ce qu'il devait à sa souveraine, se jeta à ses pieds, prit sa main, et l'arrosa de larmes. Ce fut la dernière fois qu'il put, dans ce lieu, témoigner sa reconnaissance à l'auguste auteur de sa grandeur.

NOTE ADDITIONNELLE

SUR KORSAKOW.

A l'occasion de la retraite des Russes de la Suisse les papiers ont publié l'anecdote suivante tirée de la *Vie de Catherine* par M. de Castéra.

« *Korsakoff* (favori de l'impératrice) était d'une jolie figure et d'une taille très-élégante ; mais, n'ayant ni esprit ni connaissances, il ne pouvait, pas plus que Zoritz, porter atteinte au crédit de Potemkin. Un seul fait suffira pour le faire connaître. Dès qu'il eut obtenu la place de favori, il crut qu'un homme comme lui devait nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le plus fameux libraire de Pétersbourg, et lui dit qu'il voulait avoir des livres pour les placer dans la maison de Wasieltschikoff, dont l'impératrice venait de lui faire présent. Le libraire lui demanda quels livres il lui fallait. — « Vous savez cela mieux « que moi, répondit le favori ; c'est votre affaire. De gros livres « en bas, de petits en haut : voilà comme ils sont chez l'impé- « ratrice. »

Nous sommes loin de vouloir contester la vérité de cette anecdote, qui nous a été confirmée par plusieurs personnes dignes de foi, auxquelles le libraire la raconta dans le moment même ; mais nous devons prévenir nos lecteurs qu'en la publiant les papiers

ont confondu le favori *Korsakow* avec ce *Korsakow* qui commandait l'armée russe en Suisse. Celui-ci est un homme d'esprit et de connaissances; il a fait la campagne de Flandre comme volontaire sous le prince de Cobourg, et il sait très-bien ce que c'est qu'une bibliothèque.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

